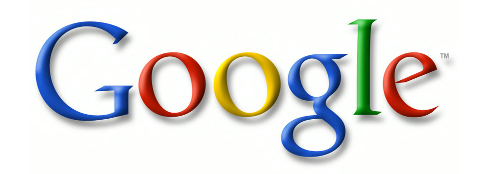
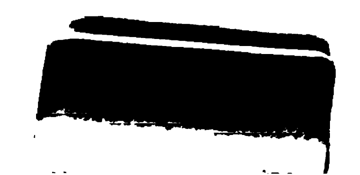




IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9, à Paris



LA SATIRE EN FRANCE

OU LA

LITTÉRATURE MILITANTE

AU XVIe SIÈCLE

PAR C. LENIENT

PROFESSEUR DE RHÉTORIQUE AU LYCÉE NAPOLÉON
MAÎTRE DE CONFÉRENCES A L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

—

1866

A SON EXCELLENCE

M. VICTOR DURUY,

MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE,

HOMMAGE ET SOUVENIR D'UNE VIEILLE AFFECTION.

PRÉFACE.

Nous publions aujourd'hui la seconde partie d'un ouvrage commencé depuis longtemps déjà. Le suffrage bienveillant dont l'Académie française a daigné l'honorer à son début, semblait un encouragement et un appel, qu'on nous reprochera peut-être d'avoir trop aisément oublié. Si nous étions assez vain pour croire que le lecteur se fût aperçu de ce retard, nous essayerions de le justifier en disant que de longues recherches, des accidents imprévus, la mort d'un éditeur qui était à la fois un conseiller et un ami, ont entravé cette publication. Mais nous imaginons que l'auteur seul a pu être tenté parfois de s'impatienter. Il nous suffira donc d'exposer en peu de mots l'objet de ce nouveau volume, où nous entreprenons de mettre en relief une des faces les plus intéressantes et les moins connues de notre histoire littéraire au seizième siècle. Dans la Satire au Moyen Age, nous avons vu le génie critique et railleur de notre race éclatant même au sein de la société féodale et religieuse, avec les premiers bégaiements de notre langue, sur la vielle des trouvères, sur les tréteaux du théâtre, et jusque dans la chaire chrétienne. Ici nous allons le voir mêlé au plus effroyable bouleversement d'idées et de croyances qui ait remué le monde, depuis l'avénement du Christianisme.

De bonne heure une secrète sympathie, peut-être une cer-

taine analogie de destinées et d'aspirations confuses, a ramené l'attention de notre époque vers ce berceau de la Renaissance et de la Réforme. Après les travaux de Leduchat et de Lenglet Dufresnoy, Daunou et François de Neufchateau frayaient des premiers la voie. M. Villemain à peine sorti des bancs du collége, et bientôt sur ses pas MM. Saint-Marc Girardin et Philarète Chasles, venaient y cueillir leur première palme académique. M. Sainte-Beuve, dans toute l'ardeur et la foi de la jeunesse, y plantait hardiment le drapeau de la nouvelle école, en exhumant d'une main victorieuse les gloires éteintes et les grâces éclipsées de la Pléiade. C. Nodier y faisait ses plus chères trouvailles de bibliophile et de savant en quête de nouveau et d'inconnu. Depuis, d'autres explorateurs se sont mis à l'œuvre : MM. Nisard, Mérimée, Vitet, Géruzez, C. Labitte, Feugère, Louandre, Leber, Taschereau, P. Lacroix, etc., les uns armés de leur haute raison et de leur goût délicat, les autres de leur ingénieuse et patiente érudition. Enfin, les protestants comme MM. Haag, Coquerel, Vinet, Sayous, sont revenus avec amour à cet âge héroïque de leur Église. Pourtant, si labouré, si fouillé qu'il ait été jusqu'ici, ce champ fécond en ruines et en souvenirs n'est pas épuisé. Le fond de notre littérature, comme celui de notre sol, réserve encore plus d'une surprise aux infatigables pionniers de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

On s'est mis, depuis quelques années, à gratter et à sonder la mince écorce du globe terrestre, pour y chercher les débris des villes englouties et des civilisations éteintes : on s'est extasié devant ces mystérieuses nécropoles, ces tronçons de colonnes et d'obélisques, ces inscriptions et ces tombeaux, muets témoins d'un monde dont l'histoire elle-même n'a pas toujours gardé le souvenir. Il est un autre genre de fouilles non moins curieuses, celles des monuments écrits, où revivent les idées et les passions qui ont divisé ou transformé les sociétés humaines. La philosophie, l'érudition, la critique y trouvent le même intérêt

que la géologie dans l'étude des métamorphoses diverses, qui ont amené la formation de notre globe.

Il y a en effet deux parts dans la littérature : l'une *militante*, associée à la lutte des passions et des ambitions contemporaines ; l'autre *spéculative*, isolée dans le monde de l'idéal, sans autre préoccupation que l'amour pacifique du beau et du vrai. La France, née pour l'action, a guerroyé de bonne heure par la parole comme par l'épée. Les troubadours sont avec les prédicateurs les auxiliaires de la croisade : les chants mordants du *sirvente* précèdent ou accompagnent les querelles et les exploits des barons. Nos écrivains les plus populaires, les plus vraiment français, Rabelais, Molière, Voltaire, Béranger, ont été de hardis batailleurs, aimant, comme leurs pères, *à combattre et à finement parler*.

Chercher dans les œuvres littéraires, à côté des leçons éternelles du goût et des purs enchantements de l'imagination, les traces des idées ou des passions éphémères qui ont agité le genre humain, des vertus qui l'ont honoré, des vices ou des ridicules qui l'ont diverti, des fautes et des erreurs qui ne l'ont pas toujours corrigé ; faire de la critique l'auxiliaire de l'histoire, renvoyer la lumière de l'une à l'autre, tel est le plan que nous avons suivi dans la première partie de cet ouvrage, et que la suite de nos études nous a fait mieux comprendre encore. De cette façon, combien de pages mortes ou incolores en apparence se trouvent éclairées d'un jour nouveau ! Pour les œuvres secondaires, c'est la seule manière de les ramener à la vie : pour les œuvres supérieures, qui ont déjà d'elles-mêmes le charme éternel de la beauté, c'est souvent le moyen de les mieux sentir et d'expliquer en partie leur origine, le secret de leur force et de leur popularité. A coup sûr, ce serait rabaisser l'art que d'en faire l'humble serviteur des circonstances : mais, si indépendant qu'on le suppose, encore n'échappe-t-il pas à ces influences extérieures, à ces courants d'idées qui forment, pour ainsi dire,

l'atmosphère morale où s'épanouissent ses créations. C'est par là qu'il est national, contemporain ; et, si grand qu'on soit par le génie, on est toujours par certains côtés l'homme de son siècle et de son pays.

Ce rôle militant, nul genre ne l'a mieux rempli que la Satire. Ici nous ne désignons pas seulement cette forme spéciale de composition littéraire illustrée par Horace et Boileau, la plus parfaite et la plus savante qu'ait trouvée l'esprit de médisance et d'opposition. Nous prenons ce mot dans le sens où le prenait Varron, en écrivant sa Ménippée : *Satura sive mixtura*, mélange de sujets, de formes, de tons variés, descendant et montant tour à tour de la prose aux vers, des vers à la prose, de l'ironie à l'invective, du rire à l'indignation. Nous pouvons dire avec Juvénal, en étendant encore sa devise, s'il est possible :

> Quidquid agunt homines. . . . . .
> . . . . . nostri est farrago libelli.

Les matériaux d'un pareil ouvrage n'ont qu'un défaut capital, leur abondance même. Le nombre des satires et des pamphlets composés au seizième siècle suffirait seul à former une bibliothèque. Nous ne ferons point à toutes ces productions parfois assez tristes l'honneur de les citer, même quand nous aurons pris la peine de les feuilleter et de les lire. Là, comme ailleurs, quelque voix puissante, quelque noble cri d'indignation et de colère, quelque malice retentissante nous en dira plus long que les mille clapotis insignifiants et monotones des libellistes sans cœur, sans esprit et sans style, qui font gémir la presse sous le fatras de leurs injures, durant un siècle. Dans cette grande bataille des livres, comme dans celle des hommes, il faut surtout distinguer les chefs. C'est le cas de monter avec le Prophète sur les hauteurs de Samarie, pour contempler d'ensemble la mêlée : « Congregamini super montes Samariæ, et videte

insanias multas in medio ejus, et calumniam patientes in penetralibus ejus[1]. »

Nous devons maintenant rendre compte au public d'une liberté que nous avons prise. Au milieu des systèmes divers et contradictoires adoptés par les auteurs et les imprimeurs du seizième siècle, nous avons cru pouvoir sans inconvénient ramener tous les textes cités à l'orthographe moderne. Cette uniformité, difficile et presque impossible à l'égard du Moyen Age, nous a paru toute naturelle à partir de la Renaissance, au moment où la langue s'arrête et se fixe définitivement. Sans altérer ni dégrader le style, elle permet de rajeunir des écrivains qui, sous l'enveloppe gothique dont on s'obstine à les charger, conservent un air de vétusté propre à effrayer le lecteur. Combien de gens n'osent aborder Rabelais et Montaigne surtout à cause de l'orthographe[2]. D'ailleurs nous ne faisons ici qu'appliquer aux écrivains les bénéfices d'une réforme tout extérieure, qu'ils ont eux-mêmes réclamée et essayé d'introduire de leur vivant. Nous ne voyons pas qu'on imprime aujourd'hui Corneille, Racine, Molière, La Fontaine avec l'orthographe de leur temps, ni qu'ils y aient beaucoup perdu : tout au contraire. Pourquoi n'en serait-il pas de même pour Marot, Rabelais, Ronsard, etc.?

Enfin, avant de terminer ce travail si plein de minutieuses et difficiles recherches, il nous reste à nous acquitter envers les hommes qui ont bien voulu nous prêter leur obligeant concours. Nous sommes heureux de remercier ici MM. Coquerel père et fils, qui ont mis libéralement à notre service leur riche bibliothèque et leur érudition si variée sur les premières années de la Réforme française ; M. Pinçon, l'assidu et complaisant

1. Cité par M. Leber dans sa curieuse brochure sur la presse et les pamphlets.

2. Un juge compétent en cette matière, M. Victor Leclerc, s'exprime ainsi dans son magistral discours sur l'état des lettres au quatorzième siècle : « Nos auteurs ne seront jamais appréciés ce qu'ils valent s'ils restent inintelligibles. *Il faut pouvoir les lire aisément pour avoir le droit de les juger.* »

gardien du catalogue de Sainte-Geneviève, vrai type du bibliothécaire tout entier au public et à ses livres; M. Barbier, qui, en ouvrant les trésors bibliographiques du Louvre, continue les traditions savantes et courtoises de sa famille; M. Dauban, l'intelligent conservateur des estampes et médailles, qui nous a permis de fouiller à notre aise la précieuse collection de la Bibliothèque impériale. C'est à eux que j'ai voulu consacrer les dernières lignes de cette préface, comme à des hôtes aimables, dont on garde le souvenir après un long voyage.

INTRODUCTION

FIN DU MOYEN AGE. — LES TEMPS NOUVEAUX.

Le Moyen Age finissait, les temps modernes allaient commencer. Dans l'ordre physique comme dans l'ordre moral, ce passage d'un monde à l'autre ne s'accomplit pas sans secousse et sans déchirement. Qui dit rénovation dit crise, et toute crise est le point aigu, le paroxysme de ce que nous sommes convenus d'appeler principe d'antithèse ou de contradiction[1]. Ce principe se retrouve, comme nous l'avons déjà dit, au fond de toutes les œuvres et de toutes les sociétés humaines; il est à la fois cause de destruction et de progrès. Nous en avons suivi la trace du treizième au seizième siècle : nous l'avons vu mettant aux prises et dissolvant les uns par les autres les éléments contraires du Moyen Age, pour aboutir au double mouvement de la Renaissance et de la Réforme. C'est autour de ces deux pôles que va s'opérer la nouvelle évolution de l'humanité.

La science nous a raconté l'histoire des transformations du globe que nous habitons; elle a exhumé les bulletins de ces

1. V. la Satire au moyen âge, chap. Ier.

grandes journées de la Genèse, animaux et végétaux fossiles, races disparues, volcans éteints, océans taris ou refoulés. L'histoire politique et littéraire offre le même spectacle à qui remue les débris du passé. Là aussi se sont agitées toutes les convulsions d'un monde en travail, les éruptions et les soulèvements d'idées, l'écroulement des croyances et des institutions, le chaos ramené pour un moment avant qu'il en sorte une nouvelle création. Pour comprendre ce duel du passé et de l'avenir, de ce qui a été et de ce qui va être, il faut se rendre un compte exact des forces mises en présence, au moment où, tournant sur elle-même pour faire volte-face, la société oscille, hésite entre deux mouvements contraires, l'un qui la retire en arrière, l'autre qui la pousse en avant. Le *dynamisme*, dont on a singulièrement abusé depuis Hégel en philosophie comme en critique, est ici d'une rigoureuse application : il s'agit de déterminer les forces d'attaque et les forces de résistance. Tant que l'équilibre se maintient entre elles ou à peu près, la société vit, grandit et se développe par la lutte même : dès que cet équilibre est rompu, on s'achemine vers la *catastrophe*, terme inévitable de toutes les tragédies au théâtre comme dans l'histoire.

Quelles sont donc au seizième siècle les forces en présence et les moyens dont elles disposent? Les forces d'attaque sont la Renaissance et la Réforme : elles ont pour elles la jeunesse, l'audace, les aspirations de la liberté naissante, l'attrait du fruit défendu, l'enseignement novateur du Collége Royal, enfin la complicité de l'imprimerie. Les forces de résistance sont l'Église, la Sorbonne, le Parlement, et, sur certains points, la Royauté. Toutes les avenues de la science, de la justice, du pouvoir semblent encore fidèlement gardées. L'Église a ses richesses, son influence, ses anathèmes et ses bûchers; elle organise deux redoutables machines de guerre, les Jésuites et la Ligue, bien autrement efficaces que l'Armada de Philippe II. La Sorbonne a son innombrable milice de docteurs, de régents, d'écoliers, de

relieurs, de libraires, de copistes, toute une clientèle bruyante, bavarde, disputeuse, routinière, impitoyable au besoin; elle a ses grades qu'elle accorde ou refuse, son droit de censure contre les ouvrages et les auteurs. Le Parlement, indécis et flottant d'abord, mais bientôt rallié à la cause du passé, appartenant d'ailleurs, par instinct, par devoir et par tradition, comme la magistrature de tous les temps, au parti de la répression, a pour lui le double ascendant de l'autorité morale et de la force matérielle; son armée de greffiers, de procureurs, de sergents à pied et à cheval; la puissance occulte de la police, les secrets du grimoire des lois, l'enlacement des procès aux mille réseaux, où viennent se prendre la fortune, la réputation, la liberté, la vie même des citoyens. Il apporte à la Sorbonne et à l'Église le secours légal du bras séculier, pour emprisonner, pendre ou brûler les dissidents. La Royauté, sympathique d'abord à la Renaissance et même à la Réforme, finit par se déclarer contre les novateurs; louvoyant et cherchant sa voie, elle brûle les protestants en France et s'allie avec eux en Allemagne; elle s'unit à l'Église contre les Huguenots, et à la Réforme contre la Ligue, écrasant les partis l'un par l'autre et sortant de là, non sans peine, victorieuse de l'émeute et du poignard.

La vieille société ainsi gardée semblait devoir se défendre longtemps encore : et pourtant elle croulait de toutes parts. Il y avait une raison bien simple pour que le Moyen Age expirât, raison souveraine, devant laquelle doivent s'incliner les regrets et les affections les plus légitimes, qu'il s'agisse des individus, des dynasties ou des sociétés, c'est qu'il avait fait son temps. Un jour vint où la Sibylle de Cumes déclara qu'elle se sentait vaincue par un Dieu supérieur : le sens prophétique, la parole, c'est-à-dire la vie, l'abandonnait. Le Moyen Age touchait à ce terme fatal. Peut-être eût-il pu durer encore à l'état d'ombre et de fantôme : l'histoire cite plus d'un exemple de peuple ou d'institution se survivant ainsi, quand l'âme a quitté le corps. Il

plut à la Providence de hâter le dénouement, de déchaîner l'orage aux quatre coins du ciel : mais du moins par delà ces déchirements et ces souffrances, le monde allait trouver en échange la résurrection. Après tout, qu'avait-on à regretter? des ruines, des institutions impuissantes ou dégradées. La chevalerie ne s'était pas relevée du désastre d'Azincourt; la féodalité venait d'expirer sous la main de Louis XI; la vie monastique s'éteignait au sein de l'égoïsme et de la paresse; la prédication chrétienne se ravalait aux platitudes et aux facéties des tréteaux; la scolastique avait porté son dernier fruit amer et stérile avec l'*Arbor* de Raymond Lulle; la papauté avilie par le schisme achevait de se compromettre par les intrigues et les crimes de la politique. D'un autre côté, la découverte d'un monde inconnu jusque-là, l'invention de l'imprimerie, l'esprit d'examen né des agitations du schisme, ouvraient à la pensée et à l'activité humaine des horizons nouveaux.

Pour concevoir l'ivresse des hommes d'alors, cette ardeur, cette gaieté intempérante d'écoliers émancipés, jetant bien loin le froc et la férule, narguant le couvent qui les réclame, la Sorbonne qui veut les tenir sous le joug de ses méthodes, il faut oublier un moment les émeutes, les arquebusades, les Saint-Barthélemy, qui assombrissent trop vite ce tableau. Il faut s'abandonner à l'illusion, à la joie des premières années, où tout est rénovation. A Rome même, la vieille basilique de Saint-Pierre s'écroule sous le marteau du Bramante; et là, c'est le pape en personne qui dirige la main des démolisseurs; c'est Léon X qui élève, sur les débris du sanctuaire gothique consacré par tant de miracles et de glorieux souvenirs, le temple semi-païen de la Renaissance. Ce coup de marteau retentit dans l'univers entier. Si Rome, l'arche sainte, est ébranlée par le souffle de l'esprit nouveau, qu'en sera-t-il du reste de la chrétienté? La fièvre de la destruction n'allait-elle pas s'emparer de tous ceux qui portaient avec peine le poids du passé? Sur tous les points le

craquement s'opère. Le monde subit alors une crise analogue à celle de la société grecque au temps de Socrate : la vieille foi s'en va, la vieille sagesse délire, les esprits se troublent, les langues s'embarrassent, les théologiens divaguent, les conciles s'embrouillent et se prolongent sans pouvoir se mettre d'accord. Pour sortir de ce pêle-mêle inextricable, la raison humaine étourdie et confondue essaie de se sauver elle-même en proclamant sa propre souveraineté [1]. Là est toute la révolution du seizième siècle.

La société du Moyen Age vit, s'agite et combat dans l'ample sein du catholicisme. Les luttes intérieures, les mille voix de la Satire populaire, les caprices de la fantaisie individuelle ne suffisent point à rompre l'harmonie de l'ensemble, pas plus que les figures grimaçantes ou risibles attachées au porche des cathédrales n'en altèrent la majestueuse unité. Au seizième siècle, le schisme, c'est-à-dire la division, s'introduit partout, dans la foi, dans l'art, dans la science. *Ipse dixit, le maître l'a dit,* avait fidèlement répété l'École durant quatre siècles, sur la foi d'Aristote. *Ego sum, je suis* et *je suis moi,* répond l'âge nouveau :

Tout protestant est pape une Bible à la main,

tout philosophe est maître de sa pensée, tout écrivain de sa plume. Au moment où la centralisation politique toujours croissante depuis Louis XI met entre les mains d'un seul toutes les forces et les ressources matérielles du pays, une sorte de réaction s'opère dans l'ordre moral. L'individualisme est le trait distinctif et, disons-le franchement, le salut des temps modernes. Sans lui, que fût devenue la chétive personnalité humaine sous la formidable pression de la monade ou de l'unité monarchique, sous le poids de ces géants, comme Pantagruel et Gargantua, mangeant les peuples aussi aisément que les pèlerins en salade [2]?

1. Elle fait alors ce que fera la nation en 89.
2. Rabelais, Gargantua, chap. XXXVIII.

Au milieu de toutes ces forces morales qui vont se disputer l'empire du monde, la Némésis satirique se dresse debout tour à tour armée du fouet et de la marotte. Elle avive, raille ou partage ces mille passions frémissantes qui poussent les partis, les sectes et les écoles dans l'arène des guerres civiles, religieuses ou littéraires. La Satire au Moyen Age est la revanche et le contrepoids des inégalités sociales : par elle la médisance console de la faiblesse, le rire tempère les abus de la force. Mêlée aux plus graves cérémonies de l'Église comme aux plus nobles inspirations de l'art chrétien, parodiant à la fois les splendeurs de la vie féodale et les trivialités de la vie populaire, elle exprime sous une forme moqueuse et pacifique l'éternelle antithèse qu'on rencontre partout ici-bas.

Au seizième siècle de nouvelles questions s'agitent; la Satire prend aussi un caractère nouveau : elle devient plus batailleuse et plus destructive. La Renaissance lui apporte le contingent du philosophisme antique, les hardiesses et les périls du libre examen; elle l'arme d'une formidable érudition, et avec la science elle lui lègue le scepticisme, dernier rejeton né de la fatigue et de l'épuisement des systèmes sur les ruines du monde païen. Le *Lucianisme* s'infiltre et déborde bientôt dans les écrits des libres penseurs. En même temps qu'elle renouvelle le fond, la Renaissance rajeunit et multiplie les formes de la Satire. Le conte, le fabliau, le sirvente, la ballade, la farce ne lui suffisent plus : elle y joint le dialogue, l'épître, l'idylle, le sonnet, et au dernier moment, après de longs efforts, ce cadre classique et définitif immortalisé par Horace et Juvénal, et ravivé chez nous par Régnier et Boileau. La Réforme de son côté lui communique la fureur des controverses, ses haines ardentes et ses aigres emportements. Elle livre à sa risée les dogmes, les croyances, les cérémonies jusque-là respectées. Aux railleries impitoyables, aux parodies sacriléges elle mêle les malédictions enflammées des prophètes, et ajoute une note

aiguë et terrible à celles que Dante avait fait retentir dans son *Enfer*.

Cette double action de la Renaissance et de la Réforme s'aggrave encore par l'influence d'un art nouveau, qui est à lui seul une révolution. L'esprit critique au Moyen Age n'avait guère pour moyen d'expression et de propagande que la vielle des trouvères, le ciseau des artistes et les représentations de la Basoche. L'Imprimerie vient tout à coup lui donner des milliers de voix clandestines et voyageuses, qui chuchottent à l'oreille de tous la révolte, le doute et les séductions des temps nouveaux. Jadis le pauvre jongleur errant du château à la place publique, de l'hôtellerie au couvent, colportait par le monde, à ses risques et périls, les médisances et les hardiesses. On pouvait l'arrêter, le jeter dans un cul de basse fosse, étouffer la voix avec l'homme, et tout était fini. Mais avec l'imprimerie on a beau condamner au feu l'ouvrage et l'auteur, le livre proscrit renaît de ses cendres comme le phénix. Il dure, il voyage, il pullule : un seul exemplaire en produira des milliers. La formidable machine toujours haletante, vomit sa mitraille à travers la mêlée des partis : puissance terrible, contre laquelle tous les limiers de la police, du Parlement et de l'Inquisition useront en vain leurs yeux et leurs dents. Tandis que l'industrie moderne perfectionne avec les armes à feu le grand art de tuer ses semblables, la presse multiplie les formes militantes de la pensée. Elle engendre le pamphlet, produit éphémère de la médisance et de la haine, qui glisse dans l'air et frappe à l'improviste comme une balle ou un stylet : puis le placard, impudent moniteur de carrefour, qui affiche et crie le scandale au coin des rues, à la porte des églises : puis la gravure, sœur et complice du pamphlet, rendant visibles aux yeux les mauvais bruits qui bourdonnent à l'oreille. On comprend l'étonnement, la fureur des hommes du passé contre cet infernal agent de propagande. Ne pouvant le détruire, ils prirent le parti de s'en servir eux-mêmes. Au Moyen Age, l'Église

avait opposé à l'enseignement novateur des Universités la prédication des Ordres Mendiants. Au seizième siècle, elle a sa milice de plume, ses presses organisées pour la défense. Dès la fin de l'âge précédent, la lutte semblait imminente : les partis étaient en présence, les abus flagrants, les points vulnérables indiqués, les moyens d'attaque tout prêts. Mais il fallait se risquer. Le bûcher de Jean Huss apparaissait à l'horizon comme un sinistre avertissement. C'était le cas de s'écrier avec Eustache Deschamps :

« Qui pendra la sonnette au chat? »

D'une main subtile, alerte, et sous forme de divertissement, un bel esprit, un savant enfermé dans son cabinet, Érasme l'osa.

LIVRE PREMIER

SATIRE PHILOSOPHIQUE

LIBRES PENSEURS, HUMORISTES, POETES, MORALISTES, ÉRUDITS CONTEURS, ETC.

CHAPITRE I.

§ I. LA LIBRE PENSÉE AU DEHORS.

ÉRASME : *Éloge de la Folie.* — ULRICH DE HUTTEN : *Epistolæ obscurorum virorum.*

Si l'on veut comprendre la révolution qui s'opère dans les mœurs, les croyances et les idées de la France au seizième siècle, il faut un moment étendre ses regards hors des frontières, et prêter l'oreille aux bruits venus d'au delà des Alpes et du Rhin. Pour la première fois depuis les croisades, l'Europe se trouve emportée dans un mouvement commun d'agitation et de rénovation universelle. La France reçut l'impulsion plus qu'elle ne la donna : mais une fois l'arène ouverte, elle s'y jeta avec la fougue, la légèreté et la gaieté insouciante, qu'elle apporte dans la lutte. Deux noms retentissants dominent et remplissent cette première période du siècle, ceux d'Erasme et de Luther, l'un le précurseur, l'autre le prophète de la Réforme.

A l'une des extrémités de l'Occident, le long des côtes de la mer du Nord, s'étend une étroite langue de terre, entrecoupée de digues, de canaux et de marais, humble et glorieuse conquête de l'homme sur l'Océan. Cet îlot attaché au flanc du continent comme un vaste navire échoué, à demi couvert par les sables et les eaux, allait devenir durant deux siècles le foyer de la résistance et l'asile de la liberté. La vie de l'ancien monde expirait à ces grèves de Hollande :

la vie du monde nouveau s'y ralluma. L'étincelle jaillit du milieu de ces brumes. Une voix perçante, moqueuse, rapide, glissant dans l'air comme le vol d'un follet ou d'un lutin, révéla à toute l'Europe le nom d'Erasme.

Quel était donc cet Érasme si vanté, si admiré des peuples, si courtisé des papes et des rois ? Un enfant du hasard, né d'un amour clandestin, élevé par charité dans la cathédrale d'Utrecht, et qui, après avoir erré de Rotterdam à Bâle, de Rome à Venise et à Londres, se trouva un matin, de l'aveu de tous, le plus beau génie et le plus populaire écrivain de son siècle. Henri VIII voulut le posséder à sa cour; François Ier lui offrit la direction du Collége Royal; Léon X fit presque briller à ses yeux l'espoir de la pourpre romaine. Il eût pu devenir courtisan, ambassadeur, ministre comme son ami Thomas Morus : il ne fut et ne voulut être qu'un *lettré*, un *franc penseur*, type nouveau qui remplace les *francs chanteurs* et les *francs conteurs* de l'âge précédent. Nous insistons sur ce mot, parce qu'il exprime parfaitement, selon nous, le progrès qui s'est opéré dans la condition de l'homme de lettres, depuis le jour où la pensée libre et vagabonde, sortie de l'Église et de l'École, s'est mise en route sur la vielle des ménestrels et des jongleurs. La vie aventureuse du mendiant ou la domesticité des grandes maisons est restée longtemps l'unique ressource de ces apôtres de la *gaie science*. Les plus hardis rimeurs n'écrivent guère qu'avec l'agrément et parfois sous la dictée de la Royauté. Jean de Meung est le complice de Philippe le Bel contre le Pape et les Templiers : Gringore lui-même, malgré sa fière devise *Tout par raison*, prend son mot d'ordre auprès de Louis XII. Érasme le premier, résistant aux influences, aux intérêts, aux passions, qui essaient d'enchaîner sa fidélité, plante hardiment sur un terrain neutre le drapeau de la libre pensée. C'est là, ne l'oublions pas, son éternel honneur aux yeux des hommes qui mettent au-dessus de la fortune et même de la gloire l'indépendance et la dignité de l'écrivain. La Papauté, la Réforme, l'Empire eussent été jaloux

d'attacher à leur cause une plume si alerte et si bien trempée. Érasme la garda pour lui, et pour lui seul, sans rudesse d'ailleurs comme sans ostentation, sans refuser ses compliments ou ses éloges aux princes qui l'honoraient de leur estime, mais aussi sans se livrer ni s'inféoder, ne relevant que de sa conscience ou de sa fantaisie. Il est le véritable fondateur, le premier représentant de cette royauté intellectuelle, qui devait faire de Voltaire, deux siècles plus tard, le souverain le plus écouté de l'Europe. C'est à ce titre que nous le plaçons à l'avant-garde du seizième siècle, comme l'introducteur des temps modernes. Par la naissance il ne nous appartient pas ; mais il est des nôtres par son génie cosmopolite, par la nature et les sympathies de son esprit : lui-même se plaît à le proclamer plus d'une fois : il aimait presque tout de la France, son sol, son peuple, son humeur, ses idées, ses érudits, jusqu'à la Sorbonne exclusivement.

Les qualités comme les défauts de sa nature le rendaient merveilleusement propre à ce rôle d'éclaireur sur la route de l'avenir. A la fois aventureux et timide, étourdi et sensé, indécis et résolu, aimable et fier, égoïste et libéral, il apportait tout juste la mesure d'audace et de prudence nécessaire pour faire accepter et durer cette liberté naissante. Plus ardent et plus absolu, peut être l'eût-il compromise par ses emportements : plus convaincu, plus chevaleresque ou plus docile, peut-être l'eût-il aliénée au profit d'un parti. Il fût devenu le lieutenant de Léon X ou de Luther. Dans ces jours de colère et de lutte sans pitié, le sectaire eût étouffé le libre penseur. Par une exception assez rare, la modération de son tempérament fit son indépendance, sa force et son originalité. En lui se manifeste ce tour d'esprit particulier, ondoyant et capricieux, que les modernes ont désigné sous le nom de *humour* ; il est le premier de ces érudits ingénieux, de ces philosophes aimables, de ces *dériseurs sensés*, parmi lesquels devaient s'illustrer plus tard Sterne, Voltaire et Nodier.

Érasme avait déjà pris rang parmi les chefs de la Renais-

sance, il avait transplanté d'Italie aux bords du Rhin le goût des études nouvelles, quand il lança, comme une joyeuse fusée, à travers le crépuscule du Moyen Age mourant, l'*Éloge de la Folie*. L'esprit moderne éclatait tout entier dans ces pages étincelantes de verve, de malice et de gaieté. L'œuvre était écrite en latin, il est vrai : c'était la langue des savants, la seule qui pût prétendre à l'universalité. Ne nous en plaignons pas trop. Aimerions-nous mieux qu'Érasme eût écrit en hollandais? Nous ne le comprendrions guère aujourd'hui. D'ailleurs jamais latin plus alerte, plus clair, plus vivant ne courut sous la plume d'un érudit. C'est déjà la prose de Voltaire avec sa transparence, sa grâce familière et sa rapidité. On sent que ce style est fait pour voyager et s'insinuer à travers le monde. Aussi l'heureux petit livre fêté, choyé, illustré par la gravure naissante, eut-il bientôt fait le tour de l'Europe au milieu d'un rire universel. Les farceurs du temps passé, les *Cornards* de Rouen, les *Coqueluchiers* d'Évreux, la *Mère Folle* de Dijon, la *Mère Sotte* de Paris, durent se trouver bien vieux et bien gothiques à côté de l'aimable nymphe qu'évoquait le génie d'Érasme. Celle-ci arrivait fraîche et souriante, parée de toutes les grâces de la mythologie antique et de toutes les séductions du monde nouveau. Fille de Jupiter et de la Jeunesse, elle a vu le jour dans les Iles Fortunées, au milieu des violettes, des roses, des lotus et de la panacée ou *guérit tout*. Elle vient gaiement réveiller ce vieux monde ennuyé et maussade, qui semble sorti de l'antre de Trophonius; elle lui offre pour le ranimer la douce liqueur du népenthès, l'ivresse de la bonne humeur. Chose remarquable! la première partie de ce siècle attristé par tant de guerres et de crimes, le plus terrible et le plus sanglant peut-être de notre histoire, est presque tout entière consacrée au rire. On rit partout alors, à l'église comme au théâtre : c'est par le rire que s'ouvrent la plupart des grandes luttes religieuses ou politiques, que viendront terminer un jour le fer et le bûcher. Rien d'étonnant donc qu'Érasme ait fait de la Folie son *porte-enseigne*.

La marotte en main, le nez au vent, elle entre de plain-pied dans le seizième siècle comme dans son propre domaine. Ne sommes-nous pas au siècle des fous [1]? Fous sensés, qui cachent l'ironie de Socrate sous le masque de Gringore ou de Rabelais; fous ambitieux, qui rêvent la domination universelle, comme Charles-Quint ou Philippe II; fous héroïques, qui se laissent prendre à Pavie avec François Ier ou qui meurent dans les flammes avec Berquin et Dubourg; fous furieux, comme les Anabaptistes de Munster ou les Ligueurs de Paris? Érasme sans doute n'avait pas vu si loin : mais il sentit que la Folie était la reine du temps présent, et il en fit l'apothéose.

Au premier coup d'œil, on pourrait ne voir là qu'une fantaisie d'érudit, un pastiche ingénieux de Lucien. La mouche et la fièvre avaient eu leurs panégyristes : pourquoi la Folie n'aurait-elle pas le sien? Cependant, il faut l'avouer, le choix du personnage n'était pas tout à fait si innocent. Pour un homme prudent comme Érasme, jaloux de son repos autant que de sa liberté, la Folie avait un grand privilége, celui d'être irresponsable : sa marotte lui servait de *laissez passer*. S'emporter, murmurer, gronder était chose monotone et compromettante : les prédicateurs y suffisaient. Au lieu d'attaquer en face les abus et les sottises, il trouva plus piquant de les glorifier en les plaçant sous le patronage de la Folie.

Dans une satire célèbre, Horace avait soutenu cette thèse, que tous les hommes sont fous : Érasme fait mieux, il entreprend de prouver qu'ils ont raison de l'être; témoin Socrate, qui s'avisa un jour d'être sage, et se vit réduit à boire la ciguë. Quoi de plus naturel après tout? L'avénement de la sagesse ici-bas serait la ruine et la mort du monde présent. Qu'est-ce que l'amour? Une folie. Qu'est-ce que la femme? Un être ridicule et charmant, *animal ridiculum ac suave*, le chef-d'œuvre de la Folie. Sans elle donc, point de rapports

1. Geiler prenait pour texte de ses fameux sermons de Strasbourg des vers grotesques tirés de la *Nef des Fous* de Sébastien Brandt.

entre les sexes, point de famille, un célibat général, et partant la fin du monde. Supposez une pièce de théâtre, où l'on arracherait tout d'un coup aux acteurs leurs masques, leurs costumes, leurs rôles de convention, pour les rendre à leur état naturel : combien ils paraîtraient alors fades, communs et ennuyeux ! De même, dans la comédie qui se joue ici-bas, supprimez l'illusion, c'est-à-dire la folie; ôtez à chacun son rôle de héros, de roi, de pape ou de bouffon; l'intérêt de l'histoire, le jeu de la vie humaine s'arrête : plus de drame possible !

Rappelons-nous la procession de la Danse Macabre, ce lugubre défilé de toutes les classes et de toutes les conditions humaines, sous la conduite de la Mort. Ici c'est la procession des vivants, lestes, dispos et triomphants, avec leur fard et leurs enluminures. Femmes coquettes, maris confiants, héros enthousiastes, savants myopes, poëtes enivrés de leur immortalité, théologiens bouffis de leur science, papes affamés du temporel, la Folie les enrôle tous, bon gré mal gré, sous sa bannière. A la voir d'abord ainsi varier et briser sa course en tous sens, sauter d'une extrémité à l'autre, du sacré au profane, des temps anciens aux temps modernes, de l'Olympe sur la terre, de Mercure à saint Christophe, on serait tenté de se demander si elle sait bien où elle va. Mais ces mille caprices ne sont au fond qu'une tactique et une manœuvre déguisée, pour échapper à la poursuite. Comme la Galatée de Virgile, elle ne se dérobe qu'après avoir lancé son trait :

> Malo me Galatea petit, lasciva puella;
> Et fugit ad salices, et se cupit ante videri.

D'une main elle tire la barbe des stoïciens, de l'autre le capuchon des moines; elle s'amuse à feuilleter les livres Sibyllins du même doigt que les Décrétales ; elle joue avec les foudres de Jupiter comme avec celles du Vatican, et éclate de rire en voyant le pape, le casque en tête, pointer ses balistes et ses bombardes au nom du Saint-Esprit. Depuis Ho-

race, nul n'avait su manier ainsi cet art de la plaisanterie demi-sérieuse et demi-badine, philosophique, savante, familière, dissimulant sous un sourire l'amertume des critiques et la gravité des leçons. Cette revue générale des folies contemporaines est moins une attaque en règle qu'une reconnaissance hardie, poussée sur les extrêmes confins du moyen âge et des temps modernes. Là point de menace ni de colère : rien de semblable à ce bruit étourdissant du tocsin, que va bientôt sonner Luther : c'est le doux murmure des grelots, le frôlement rapide de la marotte effleurant la tiare des pontifes et le diadème des rois. Érasme léguait au monde plus qu'un livre : il lui communiquait un souffle, un esprit : le *philosophisme* était né. Sans le savoir, sans le vouloir peut-être, il avait commencé une grande bataille. Lui-même ne se doutait guère des alliés que le temps devait lui amener : il en fut vite effrayé et cria au feu, après l'avoir allumé. Mais le mouvement était donné ; il n'appartenait à personne qu'à Dieu de l'arrêter. Huit ans à peine s'étaient écoulés, qu'un nouveau pamphlet bien autrement hardi mettait en émoi toute l'Allemagne.

La querelle de Reuchlin et des théologiens de Cologne sur la Grâce, l'opposition fanatique des partisans du passé aux premiers efforts de la Renaissance, l'interdit lancé sur les idées et les études nouvelles, avaient provoqué une vive agitation. Les choses en étaient venues à ce point où la plus légère étincelle suffit pour allumer un incendie. Ce fut alors que parurent les *Epistolæ obscurorum virorum*. Remarquons, en passant, une coïncidence assez curieuse : c'est sous forme de lettres que vont s'engager durant trois siècles des luttes célèbres, d'où naîtront trois chefs-d'œuvre de polémique : au seizième siècle les *Épîtres de quelques hommes obscurs*, au dix-septième les *Provinciales*, au dix-huitième les *Lettres persanes*. Ces pages volantes, semées en l'air par une main invisible, signées de noms obscurs ou inconnus, vinrent rompre le calme séculaire de la docte et pesante Allemagne. La contagion du rire fut irrésistible : jamais gazette

n'eût pareil succès. On s'arrachait ces lettres encore tout humides de la presse clandestine qui venait de les mettre au jour. D'où arrivaient-elles ? De partout et de nulle part. Elles étaient datées de Léipsick, de Wittemberg, de Mayence, de Bâle, de Londres, de Paris, même de Rome. Mais qui avait vu le messager? qui pouvait dire le nom de l'auteur ? Pour la première fois, les ennemis de cet art diabolique, inventé par Guttemberg, purent juger de sa puissance et s'en effrayer justement. Chaque matin nouvelle histoire et nouveau scandale. Un jour, c'était l'aventure d'un fougueux prédicateur, grand aboyeur d'enfer, grand damneur d'âmes, qui, surpris dans un tendre dialogue par un mari offensé, s'était vu contraint de sauter par la fenêtre, sans emporter ses habits. Une autre fois, dans une grave réunion de théologiens, le diable en personne était venu donner effrontément une chiquenaude sur le nez du savant docteur Pierre Mayer, en lui disant : « Reuchlin en sait plus long que vous. » Ou bien encore c'était une grande nouvelle, qui devait réjouir toutes les âmes en peine, l'annonce d'un convoi *d'indulgences* escorté d'une bande de frères prêcheurs, avec privilége du pape. Puis, je ne sais combien de révélations vraies ou calomnieuses sur l'intérieur des couvents, sur les petites misères inévitables de la vie monastique ; des malédictions plaisantes contre les poëtes séculiers comme Virgile, Properce, Ovide, artisans de mensonge et d'hérésie ; des doléances comiques sur l'introduction d'un latin nouveau, qui allait ruiner le crédit des anciens maîtres ou les forcer de changer leur style barbare et orthodoxe contre l'élégance païenne de Cicéron. Joignez à cela les mille détails de la chronique locale, l'apologie narquoise du fameux juif converti Pfeffencorn, à qui sa piété et sa femme avaient valu les faveurs du bourgmestre et de toute la faculté de Cologne ; ou encore quelque grave question théologique comme celle-ci, qui faisait pâmer d'aise ces bons Allemands : « au jour de la résurrection, le juif converti serait-il remis en possession de son prépuce ? » La colère

fut grande dans le camp des théologiens. Ces maudites lettres venaient les défier jusque dans leur chaire, elles éclataient de toutes parts, à leurs pieds, sur leur tête, comme ces pois fulminants que le diable se plaisait à semer, nous dit la légende, sous les pas de saint Martin. On ordonna des perquisitions, on chercha dans l'ombre l'auteur ou les auteurs voilés de l'anonyme. D'abord, les soupçons tombèrent sur Reuchlin, qui semblait le plus intéressé dans la question. Reuchlin désavouant, on se rabattit sur Erasme, qui se hâta de décliner l'honneur d'un si hardi persiflage. Un siècle et demi après, Bayle cherchait encore le véritable auteur. Pourtant, il s'est révélé lui-même dans ses lettres et dans quelques vers imprimés depuis. Le coupable était, comme presque toujours alors, un jeune échappé de couvent.

Ulrich de Hutten, quatrième fils du seigneur de ce nom, voué malgré lui à la vie monastique, avait fini par escalader les murs de sa prison. Brouillé avec sa famille, pauvre, obscur, sans autre ressource que son esprit et son audace, il s'était bravement lancé à travers le monde, l'épée au côté, la plume à la main, en répétant le mot de César : *alea jacta est*. Vrai chevalier errant, mélange singulier de pamphlétaire, d'érudit, de duelliste et de théologien, gueux comme un poëte, libertin comme un moine sans vocation, fier et vantard comme un gentilhomme, il représente bien dans l'incohérence et le désordre de sa vie l'humeur inquiète, les aspirations vagues, l'indiscipline et le malaise des temps nouveaux. Quand Luther eut soulevé l'Allemagne, Hutten toujours en quête de duels et d'aventures, se déclara son champion. A trente-cinq ans, vieux déjà, malade, proscrit, sans pain, sans asile, chargé des malédictions de la cour de Rome, abandonné par l'Électeur de Brandebourg son ami, il vint un jour à Bâle frapper à la porte d'Erasme, qui fit semblant de ne pas l'entendre. Un dernier duel à coups de plume mit aux prises le prudent patriarche et le fougueux chevalier de la libre pensée. Peu de temps après

Hutten mourut ; mais le succès de ses lettres durait toujours.

Ce terrible libelle, qui fit passer tant de mauvaises nuits aux théologiens de Cologne, qui prépara et amassa sur leur tête le grand orage de la Réforme, attire à peine aujourd'hui les regards distraits d'un érudit. Vieille arme rouillée, enfouie, dans la poudre des bibliothèques, que lui a-t-il manqué pour vivre, pour durer autant que les Provinciales et les Lettres persanes? la popularité? non, mais une seule chose, le style. L'auteur a beau se moquer du latin des théologiens ; le sien ne vaut pas mieux. Il est vrai qu'il l'emploie avec intention, parodiant et grossissant à dessein les termes barbares de l'École[1]. Hutten est un des plus illustres représentants du genre macaronique. Ici qu'on nous permette une courte digression.

Dans un ouvrage sur la Satire, il nous est impossible de passer sous silence un genre auquel le savant Naudé a consacré quelques-unes des meilleures pages de son *Mascurat.* L'emploi du latin burlesque est fréquent au seizième siècle[2]. Dans cette époque d'effervescence, au milieu de ce travail de fermentation, qui marque la naissance des littératures modernes, il constitue une sorte d'idiome intermédiaire entre la langue du peuple et celle des savants. Représentons-nous l'embarras des hommes d'alors réduits à couvrir de mots anciens des idées nouvelles, aux prises avec des idiomes encore informes, rebelles à rendre toutes les nuances et les finesses de la pensée. Supposez un Anglais, un Flamand, un Hollandais, un Allemand, rieur, gausseur, en qui déborde la séve, l'extravagance et la gaieté. Il s'agit un matin de trouver, d'improviser pour le besoin du moment un style

1. « Ideo volo a dominatione vestra interrogare unam quæstionem theologicalem, quam vos bene potestis determinare, quia *estis bonus artista,* et scitis bene prædicare, et habetis *unum bonum zelum, et estis conscientiosus.* »

2. Le nom de Macaronique donné à cette langue vient, selon les uns, du mot italien *Macarone*, lourd, grossier, ignorant; selon les autres, de *Macaroni*, mets composé de plusieurs ingrédients comme la *Macaronée* elle-même est composée de plusieurs idiomes.

de combat, prompt, flexible, exempt d'entraves, qui puisse servir de truchement à tout un monde. D'un côté s'offre la roideur et la barbarie du latin théologique, de l'autre la dignité laborieuse de la phrase cicéronienne, ou bien les lenteurs et les tâtonnements de la création. Ainsi s'explique la vogue du latin burlesque, héritage éloigné de Plaute, rameau tardif né au printemps de la Renaissance sur le vieux tronc épuisé de la langue romaine. Même parmi ceux qui avaient d'autres ressources, des hommes d'un vrai mérite, de savants théologiens comme de Bèze[1], de graves jurisconsultes comme Hotman[2], des poëtes élevés à l'école de Ronsard comme Remy Belleau[3], ne dédaignaient point de s'en servir. L'Italie, déjà dotée d'une langue littéraire par le génie de Dante, accueillit avec faveur ce latin de carnaval, chargé d'impudents solécismes et de barbarismes aussi monstrueux que la bosse du seigneur Polichinelle. Il forma bientôt un genre à part qui eut ses poëtes, Folengo, Caporali, Tassoni. La Macaronée de Folengo, plus connu sous le nom de Merlin Coccaie, eut l'honneur, dit-on, d'inspirer en plus d'un endroit le Gargantua de Rabelais. Quoi qu'il en soit, le style macaronique ne pouvait être qu'un jeu ou une arme de fantaisie, incapable de s'élever à la dignité d'une langue littéraire, et destiné à périr comme tout ce qui est de circonstance et de convention. Hutten eut le pressentiment de cet abandon, et traduisit lui-même son livre en langage vulgaire : mais l'allemand n'était pas encore ce qu'il devint quelques années plus tard, grâce au génie du chef de la Réforme. Néanmoins une séve de jeunesse circule sous cette lourde écorce du latin gothique : image exacte de ce qui se passe alors dans ces heures de transformation, où l'idée moderne couve et bouillonne sous le froc du moine et sous l'armure du chevalier.

1. Epistola Benedicti Passavantii.
2. Matagonis de Matagonibus.
3. Dictamen metrificum de bello Hugonotico.

§ II. LA LIBRE PENSÉE EN FRANCE.

MARGUERITE DE VALOIS : l'*Heptaméron*. — CLÉMENT MAROT : *Poésies satiriques : épigrammes, épîtres, coq à l'âne*, etc.

Tandis qu'un souffle d'opposition remuait tout autour d'elle, la France toujours si vive, si mobile, si curieuse de nouveautés, ne pouvait rester étrangère à ce mouvement. Déjà la querelle de Louis XII et de Jules II, la liberté laissée au théâtre, les appels faits par le souverain à l'opinion publique pour justifier sa lutte contre le pape, avaient excité dans les esprits une certaine fermentation. Auxiliaires de la royauté, les Basochiens et les Enfants sans soucy s'étaient mis de la partie, sans trop savoir où ils allaient, pas plus que le bon Louis XII lui-même. Contents de rire et de vivre au jour le jour, ils ne songeaient guère ni à détruire ni à réformer, menant gaiement le deuil du moyen âge et s'inquiétant peu de l'avenir. Le grand jour de la Renaissance vint les surprendre encore tout enfarinés de la veille, sur les tréteaux des halles, seuls debout au milieu d'un monde en ruines. La vue de la potence dressée par ordre de François Ier suffit pour les disperser. D'autres rieurs plus intrépides allaient prendre leur place, au risque de la prison, de l'échafaud et du bûcher.

A côté de cette joyeuse arrière-garde, qui clôt pour nous l'histoire de la Satire au moyen âge, s'était formée sans bruit une petite société d'épicuriens sceptiques, de raisonneurs aventureux, hommes d'imagination, d'étude et de plaisir, épris d'abord du philosophisme de la Renaissance et bientôt des hardiesses de la Réforme. Cette confrérie de beaux esprits se trouvait placée sous le patronage d'une femme, dont les grâces séduisantes, l'humeur spirituelle et chimérique devaient encourager et couvrir bien des témérités : c'était Marguerite de Valois, sœur de François Ier.

Son humble royaume de Navarre, à l'abri des perquisitions de la police, des anathèmes de la Sorbonne et des prises de corps du Parlement, devint le berceau de la libre pensée et son refuge au jour de la persécution. Là se rencontrèrent le bon et candide Lefèvre d'Étaples, savant modeste et réformateur tempéré, qui, au milieu de la cour la plus galante de l'Europe, mourut vierge à l'âge de cent ans; Bonaventure Despériers, valet de chambre de Marguerite, son pourvoyeur de contes et joyeux devis, moins facétieux encore que libertin; Clément Marot, le gentil page de François Ier, aussi vacillant, aussi léger en amour qu'en religion; Étienne Dolet, écrivain et imprimeur, toujours errant, toujours en lutte contre les hommes et la Fortune; l'austère et sombre Calvin, avec sa parole acérée, sa logique impitoyable; enfin le docte, l'universel, l'incomparable Rabelais. Hommes de nature, d'opinion, de fortune très-diverses, que rapprochait alors une passion commune, l'amour des nouveautés. Cette soif de l'inconnu, ce besoin de mouvement, de voyages, de découvertes, qui entraînait d'Espagne et de Portugal tant de hardis aventuriers sur les pas de Colomb, de Pizarre et de Gama, emportait alors aussi dans les champs illimités de la pensée, à la suite d'Érasme, de Mélanchton et de Luther, une foule d'esprits désœuvrés, indécis ou mécontents. Les deux grandes tentations du jour, la Renaissance et la Réforme, attiraient les regards vers l'Allemagne et l'Italie. Le plaisir de la médisance, le goût du paradoxe, l'éternelle séduction du fruit défendu venaient s'ajouter à cette inquiète activité. Le fond d'humeur moqueuse et agressive particulier à nos conteurs et à nos chanteurs de tous les temps, se compliquait ici et s'aggravait d'un secret instinct de destruction. Le monde était alors tourné à l'émancipation et à la révolte, comme il l'avait été jadis à l'obéissance et à la foi.

Au milieu de cette fièvre générale, la race gauloise apporta ses qualités et ses défauts. Alors, comme toujours, elle courut aux aventures et aux périls, avide de voir, de batailler, quitte à revenir plus tard sur ses pas. Pour un logicien

inflexible comme Calvin, elle eut vingt enfants perdus, égarés dans toutes les directions et n'en adoptant aucune. L'aimable princesse, dont la cour s'ouvrait à toutes les nouveautés, la *pauvre errante, l'affamée du désert*, comme elle s'intitule elle-même, cherchant sous la conduite de l'honnête et confus Briçonnet, la lumière de la vérité, fut la première à s'aventurer. Elle y risqua le salut de son âme et le repos de ses jours. Nature légère et rêveuse, crédule et téméraire, en qui se rassemblent toutes les curiosités d'un esprit fort et les faiblesses d'un cœur féminin, catholique et protestante à la fois, complice des hérétiques sans avoir jamais fait profession ouverte d'hérésie, partagée entre Boccace et l'Écriture, elle s'offre à nous tenant d'une main le *Miroir de l'âme pécheresse* et de l'autre le recueil de *l'Heptaméron.*

Souveraine de la Navarre, Marguerite est la digne héritière de Thibaut le chansonnier, par l'imagination, par la grâce, et surtout par cette pointe d'opposition libérale, qui arrachait au chevalier de la reine Blanche un cri de pitié en faveur des Albigeois. Elle a de lui encore ce mélange subtil de dévotion et de galanterie, où la Vierge devient une maîtresse et Dieu un amant. C'est de là qu'est sorti l'Heptaméron. L'œuvre n'offre rien, à vrai dire, de très-original : elle n'est qu'une suite des fabliaux, un vieux legs de l'esprit gaulois. On se croirait à Genappe, à la table du bon duc Philippe, en compagnie du Dauphin Louis, si la délicatesse de la touche, un demi-scrupule, une rougeur bientôt effacée ne trahissaient parfois la main d'une femme; si surtout la voix édifiante de dame Oyzille ne ramenait çà et là quelque belle considération sur la grâce et l'amour divin. Cette petite société rassemblée à l'ombre d'un grand orme, pour échanger des contes grivois pendant le débordement du gave béarnais, est bien l'image de cette cour galante, lettrée et philosophique, où fermentent, parmi les libres propos et les chansons, les rêves inquiets des novateurs, tandis que le torrent de la Réforme vient inonder le monde. La scène se passe en Navarre, pays des mœurs faciles, de la tolérance religieuse et conjugale. La

médisance va son train contre les pauvres maris, sans en excepter Hyrcan, l'époux de Marguerite, contre les moines, les abbesses, et tous ces gens de robe, dont on commence pourtant à se lasser. Le diable a sa large part dans ces histoires : mais Dieu reprend la sienne dans la morale qui termine chaque récit. L'agréable conteuse joint le remède au mal, et nous enseigne l'art de se damner en le faisant suivre d'un acte de contrition. Entre deux contes gaillards éclate une pieuse réflexion, une grave maxime, où respire déjà l'ascétisme de Calvin. La grâce et le péché, le sensualisme et le mysticisme se disputent l'âme de Marguerite, comme ils se partagent le siècle lui-même à sa naissance.

Nul homme, dans sa vie et dans ses œuvres, n'exprime mieux que Clément Marot ce vagabondage d'esprit sans but, sans suite, mêlé de curiosité, d'étourderie et d'indiscrétion. Héritier des trouvères et compagnon des Enfants sans soucy, basochien, soldat, page, homme de lettres, il rajeunit Jean de Meung, édite Villon, traduit les *Psaumes de la pénitence* et les *Métamorphoses d'Ovide*, met en vers les *Colloques* d'Érasme et le sermon du *Bon-Pasteur*, célèbre les charmes du *dieu Cupidon* et les vertus de *l'honnête Christine*, touche à tout, goûte à tout, se compromet avec tout, et ne s'arrête à rien. Du reste, il n'a point encore l'indépendance ni la décision hautaine d'un libre penseur moderne. C'est un poëte courtisan et valet de chambre, qui se permet des privautés avec sa Maîtresse, qui accepte, qui aime la domesticité par habitude, par goût, nous dirions presque par vanité. Il a besoin d'être à quelqu'un. François I[er] le donne à sa sœur comme un épagneul ou un perroquet favori; et le poëte est tout fier de cette distinction :

Le roy des Francs, dont elle est sœur unique,
M'a fait ce bien, et quelque jour viendra
Que la sœur même au frère me rendra.

L'un et l'autre en effet durent être tentés plus d'une fois de se renvoyer ce dangereux présent. Véritable enfant terrible, dont les coups de tête et les malices désespéraient ses

protecteurs comme ses ennemis, Marot eut par-dessus tout le génie des imprudences. Il leur dut ce qu'il ne méritait guère, l'honneur d'être persécuté. Qui se fût jamais douté que cet être vain, léger, voltigeant, ce petit clerc du palais devenu page, dont le babil et les gentillesses amusaient les dames de la cour, se transformerait tout d'un coup en criminel, en complice de l'hérésie et de la révolte? Les misères du temps, la rancune d'une femme, la mauvaise étoile du poëte et ses légèretés amenèrent cette métamorphose. Vive et capricieuse abeille égarée sans lest au milieu de la tourmente du seizième siècle, battue par tous les vents contraires, son aiguillon lui restait. Il en usa, en abusa même, piqua l'un, piqua l'autre, et réussit trop pour son malheur. Avec la nature la plus aimable, la plus enjouée, la plus désireuse et la plus capable de plaire, il suscita contre lui de redoutables inimitiés. Bientôt il eut sur les bras la maîtresse du roi et son confesseur, la Cour et la Ville, la Sorbonne et le Parlement, le guet, les procureurs et les sergents du Châtelet, sans compter Huet et Sagon. C'était cent fois plus qu'il n'en fallait pour perdre un homme moins imprudent que Marot. Lui, hardi et bretteur comme un page, la toque sur l'oreille, l'épée au côté, la plume au poing, tint bon contre les assaillants, ne lâchant pied que devant le bûcher:

> Sus donc, ma plume, ores sois ententive
> D'entrer en feu d'aigreur vindicative.
> . . . .
> Lors Renommée, avec ses ailes peintes,
> Ira volant en bourgs et villes maintes,
> Et sonnera sa trompette d'argent.

Bien qu'il n'ait pas écrit de satires proprement dites, la médisance tient une large place dans les œuvres de Marot. Il la répand en épîtres, en rondeaux, en ballades, en chansons, en épigrammes, en coq à l'âne, genres secondaires où il est resté sans rival. Tout devient dard entre ses mains. Plus la pièce est courte, plus la pointe en est fine et acérée : jamais on n'a porté plus loin l'art de l'égratignure. L'his-

toire de ses satires n'est guère que celle de ses amours, de ses ruptures, de ses emprisonnements et de ses exils : elles en sont la cause et la conséquence. Il est emprisonné pour avoir rimé, et rime pour se venger d'être en prison. Il accumule faute sur faute, colère sur colère, et enfin, à bout de vers et de ressources, il invoque l'indulgence du Roi ou de la bonne Marguerite pour se tirer d'embarras. Mais le Roi n'était pas toujours là. Il languissait tristement dans sa captivité de Madrid, où sa sœur allait le consoler, quand Marot fit connaissance avec le Châtelet. Une mauvaise fée, dont l'influence devait le suivre durant toute sa vie, l'y conduisit.

Il fait bon être papelard,
Et ne courroucer point les fées.

Excellent conseil, qu'il eut le tort d'oublier. Diane de Poitiers avait d'abord accueilli et encouragé des hommages, qui flattaient sa vanité. Marot ne sut pas se contenter des licences poétiques, qui lui permettaient de tutoyer dans ses vers la maîtresse du Roi ou du Dauphin, de mourir pour elle en rimant, et de baiser sa main aux grands jours. Il voulut, osa, réclama davantage, se vit refusé, joué, méprisé peut-être, et cria bien fort à la trahison. L'univers dut apprendre les perfidies de l'altière *Luna* et les désordres de l'impudique *Isabeau*, pseudonymes offensants, qui n'étaient un secret pour personne. En femme habile, Diane dissimula son injure, et la mit au compte de Dieu. On commençait à parler d'hérésie. C'était là une de ces accusations vagues et élastiques, dont s'accommode volontiers la sottise ou la haine dans certains temps. Un matin donc, Marot reçut la visite de trois grands pendards, comme il les appelle, qui l'invitèrent à les suivre chez le sieur Bouchart, docteur en théologie et *grand inquisiteur* pour la foi. Il était accusé d'un crime capital, d'avoir mangé du lard en carême, c'est-à-dire d'être luthérien. Au fond Marot n'était guère plus hérétique que le Roi. Il avait pu, comme tant d'autres, prêter l'oreille aux bruits venus de l'Allemagne, médire des papelards et des fagots, pour lesquels il se sen-

tit toujours peu de sympathie, hanter quelque société suspecte, et faire montre au besoin d'esprit fort par jactance et par vanité : mais il n'était pas allé plus loin. Quand il se vit seul, en face de ces grands murs noirs du Châtelet, où Villon avait si bravement rimé son épitaphe, la peur le prit. Il écrivit au terrible Bouchart, pour protester de son orthodoxie :

. . . . Point ne suis Luthériste,
Ni Zwinglien, ni même[1] Anabaptiste;
. . . .
Bref celui suis qui crois, honore et prise
La sainte, vraie et catholique Église.

En même temps, il adressait à son ami Lyon Jamet la jolie fable du *Rat et du Lion*, pour le prier de travailler à sa délivrance. Tout ce qu'il put obtenir fut d'être transféré dans la prison de Chartres, plus aérée et plus vaste que le Châtelet. Là, Marot revit un coin du ciel et quelques visages amis : il n'en fallait pas davantage pour réveiller sa malice et sa gaieté. En écolier espiègle, il se mit à faire l'histoire de sa mésaventure aux dépens de ceux qui l'avaient arrêté. Il songea d'abord à Diane, et lui lança cette jolie ballade qui a pour refrain : *Prenez-le, il a mangé le lard.*

Un jour j'écrivis à ma mie
Son inconstance seulement,
Mais elle ne fut endormie
A me le rendre chaudement.
Car dès l'heure tint parlement
A je ne sais quel papelard,
Et lui dit tout bellement :
Prenez-le, il a mangé le lard.

Puis vint le tour des juges : il composa en leur honneur une pièce de longue haleine, que les loisirs de la prison lui permirent de terminer, vrai fragment d'épopée burlesque et satirique intitulé l'*Enfer*. C'est la peinture de l'antre des Chats Fourrés avant Rabelais. Enrôlé dès l'enfance comme petit clerc dans la grande armée de la basoche, Marot, tout

1. Surtout.

en apprenant à griffonner sur les rôles de son patron ses premiers exploits et ses premiers vers, avait dû plus d'une fois saisir au passage, d'un œil moqueur, les ridicules et les types de ce monde qui l'entourait. Ses souvenirs, combinés avec la mauvaise humeur de son récent procès et les ennuis de la prison, firent de lui pour un quart d'heure le Juvénal du Palais. Il dénonce avec indignation ce pays d'Enfer,

Où les plus grands les plus petits détruisent,
Où les petits peu ou point aux grands nuisent.

Mais si vives qu'elles soient, ses colères sont bientôt tempérées par la gaieté. La peinture des procès sous la figure de petits serpents, qui pullulent et se multiplient avec une effrayante fécondité, est plus spirituelle que terrible. Boileau s'en est peut-être souvenu dans son *Lutrin* :

Ce sont serpents enflés, envenimés,
Mordants, maudits, ardents et animés.
. . . .
Tu dois savoir qu'issues sont ces bêtes
Du grand serpent Hydra, qui eut sept têtes.

Les procès ne pouvaient se fâcher ni réclamer. Mais, chose plus grave, Marot se permit de faire la caricature du juge, qui l'avait condamné. Dans cette galerie de portraits grotesques, qui se continue depuis le maître Jean l'Estoffé de Coquillart jusqu'au Brid'Oison de Beaumarchais, c'est un type curieux à signaler en passant que ce juge pendeur et brûleur du seizième siècle :

Rhadamanthus, juge assis à son aise,
Plus enflammé qu'une ardente fournaise,
Les yeux ouverts, les oreilles bien grandes,
Fier en parler, cauteleux en demandes,
Rebarbatif, quand son cœur il décharge,
Bref digne d'être aux Enfers en sa charge.

Rhadamanthus fut pourtant obligé de lâcher sa proie. Au retour du Roi, Marot sortit de prison plus coupable et plus compromis qu'il n'y était entré. Avec son imprudence ordinaire, en ridiculisant ses juges, il s'était créé des ennemis

irréconciliables, qui attendaient l'occasion de le ressaisir. Lui-même la leur fournit bientôt. Un jour il vit passer dans les rues de Paris un vieillard à l'air respectable, en cheveux blancs, la corde au cou, qui allait expier à Montfaucon les gaspillages de la Reine mère. C'etait Samblançay, surintendant des finances, coupable selon les uns, innocent, selon les autres, mais en tous cas ferme et digne devant la mort. Marot touché de cette infortune, animé d'un vif instinct d'opposition contre les juges, le Châtelet et la potence, n'osant et ne pouvant s'attaquer plus haut, lança une admirable épigramme sur la tête du lieutenant Maillart :

Lorsque Maillart, juge d'Enfer menoit
A Montfaucon Samblançay l'âme rendre,
A votre avis lequel des deux tenoit
Meilleur maintien ? — Pour le vous faire entendre,
Maillart sembloit homme qui mort va prendre,
Et Samblançay fut si ferme vieillard,
Que l'on cuidoit pour vrai qu'il alloit pendre
A Montfaucon le lieutenant Maillart.

Ce jour-là, il faut l'avouer, Marot avait fait acte d'homme de cœur et de vrai poëte : il aggrava encore sa généreuse témérité en déplorant, dans une éloquente épître, le trépas du vieillard et la triste leçon donnée par lui à tous les favoris des rois.

Rois et sujets, en moi veuillez apprendre [1]
Que vaut grand'charge à bailler et à prendre.

Vers le même temps, en veine d'héroïsme et de mauvaise humeur contre les archers, il se ruait l'épée à la main sur le guet pour lui enlever un prisonnier, et se faisait arrêter lui-même. Une épitre au Roi le tira cette fois encore des mains

1. Louise de Savoie fit répondre à l'épître de Marot par une ballade contre Samblançay :

Tremblez, tremblez, larrons gros et petits,
. . . .
Souvienne vous de la mort Samblançay.
(*Chronique du roi François Ier, publiée par M. G. Guriffrey.*)

de la justice. Mais l'orage s'accumulait peu à peu de tous côtés. Diane de Poitiers ne pouvait pardonner au poëte ses éternels coups d'épingle. Marguerite de Valois elle-même s'effrayait des hommages indiscrets d'un adorateur, qui la compromettait aux yeux du monde et de son mari. Aux juges dont il s'était moqué, au guet qu'il s'était permis de battre et de chansonner, vinrent se joindre les femmes qu'il avait courtisées et déchirées dans ses vers. Elles le forcèrent à quitter la cour et bientôt la capitale. Une pièce scandaleuse et anonyme parut sous ce titre : *Adieux aux dames de Paris.* Toutes les beautés les plus fameuses du temps, les bourgeoises les plus riches et les plus fringantes y étaient clairement dénoncées :

> Adieu Paris, la bonne ville,
> Adieu de Meaux la Jeanneton,
> Adieu Lieutenante Civile,
> Adieu la Grive et Caqueton.

Marot seul pouvait être capable de tant d'impertinence. Il protesta du contraire, se fâcha, s'emporta, et fit si bien qu'il écrivit une nouvelle satire, sous prétexte de se justifier. Mais aussi pourquoi l'avait-on provoqué ?

> *Un ver, quand on le presse, il mord.* (Épître 46.)

Le vermisseau se mit donc à mordre et même à sermonner les susceptibles bourgeoises. Il laissa tomber, sans y prendre garde, quelques accents d'une véritable éloquence :

> Ayez bon cœur et contenez vos larmes,
> Que vous avez pour les *Adieux* rendues :
> Las, mieux vaudroit les avoir espandues
> Dessus les pieds du Christ, les essuyans
> De vos cheveux, et vos péchés fuyans
> Par repentance avecque Madeleine.
> Qu'attendez-vous ? — Quand on est hors d'haleine,
> La force faut[1]. Quand vous serez hors d'âge,
> Et que vos nerfs sembleront un cordage,

1. Manque (faillit).

Plus de vos yeux larmoyer ne pourrez,
Car sans humeur sèches vous demourrez.
Et quand vos yeux pourroient pleurer encores,
Où prendrez-vous les cheveux, qu'avez ores[1],
Pour essuyer les pieds du roi des cieux?

Belle image, pleine de hardiesse et de sentiment! Le docteur Boucher le grand inquisiteur pour la foi, n'avait jamais si bien prêché. Malheureusement, la pièce se terminait par une espièglerie digne d'un page et d'un gamin de Paris :

Adieu les six, qui n'en valez pas une,
Adieu les six, qui en valez bien cent,
Qui ne vous voit, de bien loin il vous sent.

Jusque-là, le Roi s'était amusé des mésaventures et des indiscrétions de son valet de chambre. Il riait volontiers des jalousies du pauvre roi de Navarre, des colères du Parlement, des palinodies de la Sorbonne, des émeutes féminines et des coups même que ses archers avaient pu recevoir. Marot le divertissait et le flattait : c'était assez pour lui pardonner beaucoup. D'ailleurs le poëte avait promis d'être plus sage à l'avenir. Il résistait de son mieux à toutes les démangeaisons de médisance, qui auraient pu le mettre aux prises avec l'officialité.

L'oisiveté des moines et cagots
Je la dirois, mais garde[2] les fagots!
Et des abus dont l'Église est fourrée,
J'en parlerois, mais garde la bourrée!

Au milieu de ces dispositions prudentes, arriva la malheureuse affaire des placards. On sait la colère du Roi : Diane de Poitiers, dont la dévotion croissait avec les années, éprouva de nouvelles inquiétudes sur l'orthodoxie de Marot. Elle en fit part au lieutenant criminel, magistrat zélé, qui se hâta d'envahir le domicile et de saisir les papiers du poëte absent. Celui-ci songeait d'abord à revenir pour se justifier. Mais effrayé des menaces du Roi, de la fureur des dames et

1. Maintenant.
2. *Cave*, prends garde, *gare à*.

de la lueur du bûcher, qu'il apercevait dans le lointain, il tourna bride et prit le chemin de Nérac. Là encore, même sous la main de Marguerite, il pouvait craindre de voir le petit royaume de Navarre assiégé par les sergents et les huissiers du Parlement : il crut plus sûr de mettre les Alpes entre la France et lui, et se rendit à Ferrare près de la princesse Rénée, fille de Louis XII, indulgente et téméraire protectrice des novateurs. La persécution l'y suivit : le pape Paul III s'inquiéta de voir à ses portes ce grand ennemi de la religion. Marot vint demander asile aux lagunes de la libre Venise. Passé malgré lui à l'état d'homme dangereux, accusé de révolte et d'hérésie, quand il était seulement coupable de médisance et de légèreté, vivant alors dans la société des réfugiés, la lecture de quelques pages de la Bible, deux ou trois conversations hardies avec de Bèze et Calvin le transformèrent en apôtre de la Réforme. L'exil acheva ce que la prison avait commencé. La mauvaise humeur, l'ennui, l'amour-propre blessé, les regrets de la patrie absente allumèrent dans son cœur des rancunes plutôt que des convictions. Ce fut durant cette période qu'il écrivit sans doute un certain nombre de pièces protestantes, qui coururent à l'étranger, et furent publiées en France seulement après sa mort : *l'Allégorie du Baladin, le Sermon du bon Pasteur, la Complainte d'un Pastoureau chrétien*, et l'Épître encore inédite adressée de Venise à la princesse de Ferrare. Nous reviendrons plus tard sur ces poésies d'un caractère spécial, à propos de la Satire religieuse proprement dite.

Tout en rimant ces anathèmes un peu tristes et aigres comme l'humeur et la discipline de Calvin, Marot songeait encore à la France et aux amis qu'il y avait laissés. Pour se remettre en veine de rire et de joyeux abandon, il écrivait à Lyon Jamet *trois épîtres du Coq-à-l'Ane*, petits chefs-d'œuvre du genre, qui laissent bien loin derrière eux les essais analogues de Rutebœuf et de Villon. Le genre en lui-même est fort périlleux pour le bon sens et pour la rime : mais une fois donné, il était impossible d'en tirer un meilleur parti.

Ces sauts perpétuels du coq à l'âne, ces mille étincelles qui brillent et jaillissent de çà de là, comme autant de feux follets, ce gaspillage puéril des qualités les plus précieuses, sont l'image fidèle de la vie et du talent de Marot. Il y parle de toutes choses à tort et à travers, laissant courir sa plume au hasard de l'inspiration. Rien de plus imprévu, de plus étrange et parfois de plus piquant que cette grêle de traits qui tombent pêle-mêle, sans que l'auteur ait l'air de viser; gerbe éblouissante de rires et de malices, véritable tir au ricochet, où chaque mot rebondit, comme une balle, du pape à l'empereur, de la Sorbonne au Parlement, des papelards à Diane de Poitiers :

Je t'envoie un grand million
De saluts, mon ami Lyon,
S'ils étaient d'or ils vaudraient mieux.
. . . .
Je ne vis jamais tant de moines,
Qui vivent, et si [1] ne font rien.
L'empereur est grand terrien,
Plus grand que Monsieur de Bourbon.

Le bruit des prédications violentes qui retentissaient dans toutes les chaires de la capitale, la nouvelle des supplices organisés contre les réformés, venaient chaque jour l'attrister et l'indigner. Cette sombre image du bûcher passe et repasse sans cesse devant ses yeux :

Ils ont été si bien rôtis,
Qu'ils sont tous convertis en cendres.

Mais si vive que soit sa colère, sa joie est plus grande encore, quand il songe qu'il est pour sa part hors de danger, libre, vivant, se promenant, respirant l'air à pleins poumons sur le port de Venise. Revenu enfin de tant d'alarmes, il s'applaudit plus que jamais de s'être tenu à distance respectueuse du bûcher, et conseille à ses amis d'en faire autant. La fuite, en pareil cas, lui semble un préservatif digne

1. Pourtant.

d'être recommandé à tous les gens soucieux de leur repos et de leur santé :

Or jamais ne vous laissez prendre,
S'il est possible de fouir,
Car après on vous peut ouïr
Tout à loisir et sans colère.
Mais en fureur de telle offense,
Il vaut mieux s'excuser d'absence
Qu'être brûlé en sa présence.

En effet, le premier moment de colère passé, il fut possible de s'entendre avec le Roi. Marot, tout en bravant de loin le Pape et la Mort, pour édifier ses nouveaux coreligionnaires, négociait secrètement, par l'entremise du Dauphin, son retour en France. Une petite scène d'abjuration destinée à calmer toutes les défiances, fut organisée à l'amiable, sans bruit, dans la cathédrale de Lyon[1]. Le coupable, impatient de rentrer en grâce, se résigna sans peine à cette douce pénitence : il redevint catholique comme il était devenu protestant, par occasion, par nécessité, et sans trop essayer de s'en rendre compte. Il revit la Cour, le Roi, les dames, le Châtelet, et jura de rester désormais en paix avec tout le monde. C'était trop présumer de sa mauvaise étoile.

A peine rentré, il vit se former contre lui une ligue d'une nouvelle espèce, celle des gens de lettres, qui le comptaient déjà pour mort et se flattaient de lui succéder dans la faveur du Roi et du public. Toute cette petite race envieuse, bruyante, affamée, qui bourdonne comme une nuée d'insectes autour des grandes réputations, se rua sur lui. Elle avait pour chefs Huet et Sagon, Zoïles de bas étage, auxquels l'inimitié d'un écrivain fameux vaut parfois l'immortalité du ridicule. Sagon, mauvais rimeur provincial, attaché comme secrétaire à l'abbé de Saint-Evroul en Normandie, ne pouvait pardonner à Marot de lui avoir volé sa place dans l'admiration publique. Huet lui reprochait de

1. Le fait est contesté par MM. Haag, mais sans preuve. N'est-il pas étrange que Marot, dans sa réponse à Sagon, n'ait pas songé à le désavouer?

l'avoir supplanté dans ses prétentions au titre de valet de chambre du Roi. Ces deux honnêtes diffamateurs eurent bientôt ameuté à leur suite toute la populace des poëtes incompris, des apprentis écrivains, jaloux de se faire connaître en s'escrimant contre la réputation d'un auteur en vogue. C'étaient, nous dit Marot lui-même :

. . . . Un tas de jeunes veaux,
Un tas de rimasseurs nouveaux,
Qui cuidoient [1] élever leur nom,
Blâmant les hommes de renom.

Lâche conspiration, qui s'est renouvelée plus d'une fois même de nos jours. Marot ne s'abaissa pas jusqu'à répondre directement. Avec un dédain superbe, digne d'un page et d'un poëte royal, il chargea son valet Firelippes de fustiger cette canaille. Ce fut par sa main qu'il donna des étrivières à Sagon. Firelippes eut bientôt pour auxiliaires les amis, les admirateurs et les disciples du poëte, Octavien de Saint-Gelais, Bonaventure Despériers, Charles Fontaine, qui ripostèrent vaillamment aux injures des diffamateurs. La querelle dégénéra en violences et en gros mots. Bientôt Sagon s'appela *François Sagouin*. Ce pauvre diable eut du moins le mérite d'enrichir la langue d'un terme de mépris : c'était à peu près tout ce qu'il pouvait lui léguer. Combien d'héritiers de Sagon ne pourraient en dire autant! Au milieu de la mêlée apparut, comme un revenant, la grotesque figure de l'abbé des Cornards, sommant les deux partis de mettre un terme à ce duel interminable, qui troublait le royaume de la *gaie science*. La lassitude acheva de séparer les combattants. Marot put croire cette fois que l'heure de la paix était venue. Il se trompait, et devait batailler, malgré lui, jusqu'à la mort.

Cependant ses pensées étaient devenues sérieuses : il songeait à la pénitence; et, pour s'y préparer, il avait entrepris, de concert avec Vatable professeur d'hébreu au

1. Croyoient.

Collége Royal, la traduction des psaumes de David : François Ier l'y encourageait. Les premiers psaumes, traduits et mis en musique sur des airs profanes, obtinrent un succès universel. Le Roi, les courtisans, les dames se mirent à les chanter; chacun eut son couplet de prédilection : jamais les larmes de la pénitence n'avaient été versées si gaiement. Le malheur voulut que les Protestants mirent plus d'ardeur encore à les répéter; qu'ils allèrent en procession les chanter au Pré aux Clercs; que Calvin en fit l'éloge : ce fut assez pour éveiller les soupçons. La Sorbonne, mécontente de cette traduction, avait depuis longtemps l'œil sur Marot. De bonne heure, elle avait deviné que l'esprit nouveau allait trouver dans ce poëte bavard, indiscret et libertin, un dangereux auxiliaire, un de ces enfants perdus, qui sèment le désordre et la révolte autour d'eux. Celui-ci faisait peu de cas des théologiens et de leur science; il se moquait à tout propos des *quarè*, des *utrùm* et des *ergò* de la Faculté, mauvaise disposition qui sentait déjà l'hérésie. De plus, il fréquentait et exaltait sans cesse les professeurs du Collége Royal aux dépens de la Sorbonne. Sur ce dernier point, il était difficile de l'inquiéter : l'espiègle rimeur savait bien qu'il adressait du même coup une flatterie au Roi et une malice à ses ennemis. Mais en matière d'orthodoxie, on pouvait toujours espérer de le ressaisir. La traduction des psaumes devint aux yeux de la Faculté un véritable complot contre l'Église. François Ier, las de guerres et de disputes, s'acheminait doucement vers la pénitence, entre son confesseur et sa maîtresse. Diane de Poitiers était plus haineuse et plus orthodoxe que jamais, en vieillissant. Marot regarda autour de lui, sentit le vide, et crut prudent de fuir encore une fois. Calvin lui offrit à Genève un asile, que son humeur l'obligea bientôt de quitter, pour aller mourir obscurément dans un coin du Piémont, en regrettant toujours la France et son roi.

Ainsi se termina cette existence aventureuse, commencée sous de si gais auspices et remplie de tant d'accidents, de

fautes et de déceptions. Par la plus étrange des fatalités, par un de ces quiproquo trop communs dans les temps de révolution, grâce à la légèreté de son caractère, à l'inconstance de ses idées, à la passion de ses ennemis, Marot se vit transformé en athlète et en Tyrtée de la Réforme. Était-il fait pour un tel rôle? Les savants auteurs de la France protestante, MM. Haag, ont semblé le croire. En revendiquant Marot comme un des leurs, ils déplorent les calomnies qui n'ont cessé de poursuivre la mémoire du poëte, par la faute même de ses admirateurs, et surtout de son inexact biographe Lenglet Dufresnoy. Ils citent, à l'appui de leur opinion, la bravade héroïque que Marot lançait à la Mort, de son exil de Venise, à trois cents lieues du Châtelet :

O quatre et cinq fois bien heureuse,
La mort, tant soit cruelle et douloureuse !

Quand il écrivait ces vers, Marot était sincère dans son enthousiasme, nous le voulons bien; mais savait-il lui-même ce qu'il penserait le lendemain ?

Il ressemblait l'arondelle, qui vole
Puis çà, puis là.

Il jurait un amour éternel à sa mie et à Dieu, puis oubliait son serment. Bien qu'il ait été emprisonné, persécuté, proscrit, faut-il l'inscrire au martyrologe des écrivains qui ont souffert et qui sont morts pour leur foi? N'a-t-il pas été plus souvent le martyr de ses imprudences que de ses convictions? Tête folle et bon cœur, sans trop de scrupule ni de délicatesse, enfant gâté du Roi qu'il adore et compromet, des femmes qu'il trompe, du public dont il se moque quelquefois, il a aimé la liberté par goût et par indiscipline, en page ennemi de ce qui le gène. Il a détesté la Sorbonne et la prison comme l'oiseau déteste sa cage; il a maudit la violence et l'injustice par instinct généreux, et surtout quand il en était victime. Comme plus tard Régnier et Musset, il a eu ses quarts d'heure de mélancolie édifiante,

bientôt effacés par un coup d'aile de l'Amour ou par un malin sourire. En un mot, il a été cette *chose légère* dont parle Platon, courant aux fleurs, aux nouveautés et aux plaisirs, libre viveur plus encore que libre penseur. Ne lui demandons pas davantage.

§ III. Bonaventure Despériers : *le Cymbalum Mundi.* Étienne Dolet : *le Second Enfer.*

C'est à cette même race d'esprits flottants et libertins que nous rattacherons un autre écrivain, ami et défenseur de Marot dans sa querelle contre Sagon, Bonaventure Despériers, dont la vie fut aussi légère, aussi dissipée que celle du page de François Ier, et la fin plus triste encore. L'intarissable conteur, le galant valet de chambre de Marguerite, si habile à jouer du luth, se perçant lui-même de son épée dans un moment de désespoir, est un exemple singulier de ces existences avortées, qui viennent tristement échouer au milieu des premiers orages du seizième siècle. Quelle fut la cause de sa mort? Un petit livre, dit-on, supprimé dès sa naissance, que personne n'avait eu le temps de lire, ni de voir, et dont tout le monde parlait avec horreur : c'était le *Cymbalum Mundi*. L'auteur prétendait l'avoir traduit du latin et trouvé dans un vieux couvent, près de la cité de Dabas. A part le fameux pamphlet invisible et apocryphe des *Trois Imposteurs*, jamais écrit n'excita plus de haine et de curiosité. D'abord, que signifiait ce titre de *Cymbalum?* Bien des gens se le demandaient, et se montraient d'autant plus scandalisés qu'ils n'en savaient rien. Quelques-uns supposaient que ce mot voulait dire la clochette ou le carillon du monde, c'est-à-dire le réveille-matin de l'impiété, le scandale sonné à pleine volée sur toutes les croyances comme un tocsin général[1]. Nous

1. Le Duchat donne à ce mot un autre sens. « Dans les principes de l'auteur, dit-il, l'Écriture Sainte, sur laquelle est établie la vérité de la religion chrétienne, est une *cloche* à laquelle les différents partis font dire le *pour* et le *contre*, à l'exemple de Frère Jean et de Panurge dans Rabelais. »

verrons tout à l'heure si la clochette de Despériers méritait de soulever une pareille tempête. Quoi qu'il en soit, un cri de réprobation universelle accueillit l'ouvrage et l'auteur. Le libraire Jean Morin fut mis en prison et ruiné, le livre, saisi et brûlé, si bien qu'un siècle et demi après, Bayle en cherchait vainement un exemplaire. L'arrêt de suppression, en date du 7 mars 1537, signalait à l'attention des juges la saisie d'un certain nombre d'autres livres *fols et erronés* venant d'Allemagne, et notamment ceux de Clément Marot, passé désormais à l'état d'auteur réprouvé. Le président Lizet constatait avec effroi que les écoles elles-mêmes étaient infectées de cette contagion, et qu'on y lisait aux élèves des livres remplis de beaucoup d'erreurs. Paroles curieuses, qui nous révèlent les inquiétudes et le malaise secret d'un monde que travaillait en tous sens l'esprit de réforme et de nouveauté.

Par un accord assez rare, catholiques et protestants applaudirent cette fois à l'arrêt du Parlement. Nulle voix ne s'éleva en faveur de l'ouvrage proscrit. Henri Estienne, le hardi pamphlétaire, l'auteur de l'Apologie pour Hérodote, n'hésite pas à le qualifier de livre détestable. Le caustique Étienne Pasquier, l'admirateur de Jean de Meung et l'ennemi du père Garasse, déclare ce *Lucianisme* digne d'être jeté au feu avec son auteur. Les épithètes vont grossissant de Voétius à Spizélius et au père Mersenne, qui traite Despériers d'affreux coquin et de monstre d'impiété. Bayle répète de confiance tous ces jugements, sans chercher à les contredire. Au milieu de ce concert de malédictions, l'honnête et patient Du Verdier découvre enfin un exemplaire, le lit, et déclare qu'il n'y a trouvé *aucun venin*. La Monnoye croit y deviner bien des choses, qu'il n'ose pas trop affirmer. Voltaire n'y voit qu'un fatras de plat écolier. Enfin de nos jours, la pénétrante sagacité de Nodier a tenté de résoudre l'énigme si longtemps incomprise du *Cymbalum*. Avec une patience de rabbin, il a déchiffré les anagrammes sous lesquels l'auteur avait caché ses hardiesses ou ses malices, et il a reven-

diqué pour lui le triste honneur d'avoir écrit un petit bréviaire d'incrédulité. A ses yeux rien de plus significatif. « Le livre est adressé par le prétendu traducteur Thomas du Clénier[1] (et non pas du Clevier comme le portent à tort toutes les éditions) à son ami Pierre Tryocan, c'est-à-dire par Thomas l'incrédule à Pierre croyant. Cette traduction ne laisse pas le moindre doute sur le véritable motif de l'écrivain; et il est assez évident qu'il s'agit ici de l'incrédulité de Thomas et de la croyance de Pierre, qui n'ont certainement rien à démêler avec les superstitions surannées de la mythologie. » Sur ce dernier point Nodier a mille fois raison. Despériers avait trop d'esprit pour s'amuser à un stérile et innocent pastiche de Lucien : il se soucie de Mercure, de Jupiter et d'Actéon tout autant que Voltaire de Mahomet, des bonzes ou des derviches. Si l'on éprouvait quelques doutes à ce sujet, dès les premières pages du livre, les plaisanteries sur les druides, les vestales et leurs poupons suffiraient à nous éclairer. C'est une attaque évidemment dirigée contre des croyances et des personnes vivantes. Reste à savoir quelle était la valeur et la portée de cette attaque, quel effet elle pouvait produire sur les contemporains.

Pour notre part, nous avons lu de très-près ce livre si décrié, en grossissant à dessein les témérités pour mieux comprendre les rigueurs dont il fut l'objet. Nous en donnerons une courte analyse, puis nous dirons notre sentiment.

L'ouvrage ou plutôt l'opuscule se compose de quatre dialogues écrits dans le genre et souvent avec l'esprit de Lucien. Le premier a pour titre *Mercure volé;* le second, la *Pierre philosophale;* le troisième, le *Cri de Mercure;* le quatrième, les *Deux Chiens d'Actéon*. Mercure, chargé des emplettes de l'Olympe, est venu sur la terre pour faire relier le livre des Destinées, qui tombe en lambeaux. Chemin faisant, il s'arrête dans un cabaret d'Athènes en compagnie de deux fripons, *Byrphanes* et *Curtalius*, dans lesquels La Mon-

1. Le mérite de cette correction appartient à M. Éloi Johanneau.

noye a cru reconnaître deux avocats de Lyon, Claude Rousselet et Benoît Court. Ceux-ci volent au dieu son précieux volume, et menacent de le faire arrêter comme hérétique pour certains propos mal sonnants sur l'Olympe et le nectar, auquel il a l'audace de préférer une bouteille de vin de Beaune. Enfin on se sépare à peu près bons amis, sans que le larcin ait été découvert. Les voleurs ont pris soin de mettre dans le sac de Mercure un livre d'égale dimension, qu'il va porter au relieur. Ici s'arrête le premier dialogue.

Le second nous transporte dans l'arène du théâtre, en face des chercheurs de pierre philosophale. Mercure déguisé en vieillard s'amuse à voir ces bons docteurs, courbés en deux, occupés tout le jour à ramasser parmi le sable quelques parcelles de cette fameuse pierre, qu'il a lui-même réduite en poudre autrefois. Avec elle ils prétendent rendre raison et juger de tout, des champs Élysées, de vice, de vertu, de vie, de mort, du passé, de l'avenir, de toutes choses enfin et plusieurs autres. Le dieu est suivi de son ami Trigabus (peut-être Despériers), sorte de Ménippe goguenard et incrédule, qui ne s'est fait philosophe que pour avoir le droit de rire de la philosophie. Dans la foule des prétendants, on remarque surtout trois intrépides chercheurs, *Rhétulus*, *Cubercus* et *Drarig*, c'est-à-dire, suivant l'hypothèse assez vraisemblable de Nodier, d'un côté Luther et Bucer, les deux chefs alors divisés de la Réforme en Allemagne; de l'autre, Girard, l'un des plus vigoureux champions de l'Église romaine. La confiance orgueilleuse du réformateur, dont la parole vient de changer la face du monde, éclate dans cette déclaration de Rhétulus : « Non-seulement je transmue les métaux comme l'or en plomb (je veux dire le plomb en or), mais aussi j'en fais transformation sur les hommes, quand par leurs opinions transmuées bien plus dures que nul métal, je leur fais prendre autre façon de vivre. Car à ceux qui n'osaient naguère regarder les Vestales, je fais maintenant trouver bon de coucher avec elles. » Allusion transparente aux doctrines nouvelles de Luther sur le mariage des prêtres.

Les hésitations du bon Cubercus, qui jette, ramasse et rejette sans cesse de nouveaux grains de poussière, expriment bien les oscillations de Bucer flottant entre les diverses sectes protestantes. L'emportement comique de Drarig, ses affirmations tranchantes, font songer aux fureurs orthodoxes de Girard et de Béda. Ici l'allégorie est bien claire, et qui pis est, pleine de sel et de gaieté.

Cependant Mercure, revenu dans l'Olympe, s'aperçoit qu'au lieu du livre des Destinées il rapporte un volume scandaleux, l'*Histoire des amours de Jupiter*. En toute hâte il regagne Athènes, pour réclamer la précieuse relique ; il apprend que les deux fripons l'ont employée à faire fortune, en disant la bonne aventure. La pièce se termine par un miracle du dieu, qui fait parler un cheval au grand divertissement des Athéniens. Ces trois dialogues forment un petit drame d'un tissu assez lâche et assez incohérent, mais qui a pourtant une sorte d'unité. Le quatrième s'y rattache en guise d'épilogue ou de réflexion morale : c'est celui des *Chiens d'Actéon*. *Hylactor*[1] et *Pamphagus*[2], doués de la parole depuis qu'ils ont mangé la langue de leur maître sacrifié par Diane, comme chacun sait, se retirent dans un coin pour converser sans être vus, et lire une lettre qu'ils viennent de trouver sur leur chemin. Cette lettre est tout simplement une requête ou plutôt une sommation des antipodes inférieurs aux antipodes supérieurs, pour réclamer un passage qui leur permette de communiquer, à travers l'axe de la terre, d'un point du globe à l'autre. Question bien autrement grave, on le voit, que celle du percement de l'isthme de Suez, le grand rêve de notre temps. Ces deux chiens nouvellistes et raisonneurs ont un faux air de libertins, qui voudraient bien en dire plus long, si la crainte du fouet n'était pas là pour les retenir. Hylactor surtout a de perpétuelles démangeaisons de parler. Pamphagus, plus prudent, croit qu'il vaut mieux se taire, et surtout ne pas se laisser deviner.

1. Aboyeur. — 2. Mange-tout.

« N'oublie pas, dit-il à son compagnon, en rejoignant la chasse, de bien ouvrir la bouche et tirer la langue, afin de faire la mine d'avoir bien couru. »

C'est là toute l'essence, et, si l'on veut, tout le venin du *Cymbalum :* livre dangereux peut-être, moins pourtant qu'on ne l'a cru, et qui n'a jamais empoisonné ni tué personne que son auteur. Le *Cymbalum* est évidemment une œuvre clandestine, entourée à dessein de mystères et de précautions; un morceau friand et délicat relevé par toutes les séductions de l'incognito, et destiné à être savouré dans un cénacle d'esprits forts, seuls capables de le comprendre. Des imaginations fertiles et soupçonneuses pouvaient voir, dans le personnage de Mercure, une allusion sacrilége au Christ; dans le livre des Destinées, une image des prophéties de la Bible; dans le philosophe Trigabus, un disciple de l'athée Pomponace; dans le dialogue secret des Chiens d'Actéon, un appel au libertinage des livres et des entretiens défendus. Mais des *dilettanti* du scepticisme ou des inquisiteurs très-clairvoyants étaient seuls en état de deviner tant de finesses. Un lecteur vulgaire, s'il s'en fût trouvé, ne les eût jamais soupçonnées. Il en fut du *Cymbalum* comme de certains cabinets mystérieux, dont personne n'a la clef et dont on raconte mille merveilles. Un homme d'esprit regarde un jour par le trou de la serrure, et dans la joie de sa découverte, s'extasie, se passionne, et finit, comme Nodier, par s'écrier qu'une seule des hardies fictions de Despériers eût fait jadis la réputation d'un grand homme. C'est évidemment surfaire beaucoup le mérite de l'œuvre et le talent de l'auteur. Despériers est un Fontenelle de boudoir, un homme du monde, instruit, aimable et dédaigneux, qui rit des docteurs de profession ; un bel esprit incrédule, qui trouve plaisant de se moquer de la vérité, pour se dispenser de la chercher ou de la défendre. Il y a dans son scepticisme plus de légèreté que d'audace, plus de désœuvrement que de parti pris : rien qui annonce la résolution d'un destructeur avoué, comme Lucien son modèle. D'ailleurs malgré la tournure originale et la pointe

gauloise de son esprit, il n'eût pu soutenir une pareille entreprise : il eût manqué de souffle et d'élan. C'est un épicurien qui se ménage, et qui dédaigne trop la foule pour se sacrifier à son bonheur ou à son instruction.

Au moment où tant d'âmes inquiètes, ardentes et dévouées s'attachent, celles-ci aux débris croulants du passé, celles-là aux espérances des temps nouveaux, quand partout autour de lui on creuse, on fouille, on combat, il se tient à l'écart comme un oisif, qui rit de la sueur et de la peine des pauvres travailleurs. Il contemple d'un air narquois avec son ami Trigabus les chercheurs de pierre philosophale, et s'amuse de leurs disputes : « Sambieu, je voudrais que tu eusses vu un peu le déduit, comment ils s'entrebattent par terre, et comment ils s'ôtent des mains l'un de l'autre les mies d'arène (sable) qu'ils trouvent ; comment ils rechignent entre eux, quand ils viennent à confronter ce qu'ils en ont trouvé. L'un se vante qu'il en a plus que son compagnon ; l'autre lui dit que ce n'est pas de la vraie.... l'un dit que pour en trouver des pièces, il se faut vêtir de rouge et vert ; l'autre dit qu'il vaudrait mieux être vêtu de jaune et bleu. L'un est d'opinion qu'il ne faut manger que six fois le jour avec certaine diète : l'autre tient que le dormir avec les femmes n'y est pas bon. »

Cette indifférence moqueuse, ce persifflage dédaigneux pour la vérité devait blesser à la fois les catholiques qui s'en prétendaient dépositaires, et les protestants qui se sentaient le courage de combattre, de souffrir et de mourir pour elle. Despériers qui ne voyait dans les uns et dans les autres que des *cigales bavardes*, occupées à caqueter jusqu'à la mort ; des *perroquets injurieux*, « non entendant ce qu'ils jargonnent » ou *des ânes* propres à porter gros faix et opiniâtres à endurer force coups de bâtons, se trouva naturellement désigné à la haine des deux partis. D'autres circonstances achevèrent de le compromettre. L'origine mystérieuse du livre, la singularité du titre, l'obscurité même de l'allégorie faite pour dérouter les soupçons, les avaient excités outre

mesure. En présence de cette conspiration incessante de la librairie, qui envahissait nos frontières par l'Allemagne et la Suisse, les défiances de l'autorité croissaient de jour en jour : une sorte de panique avait saisi les imaginations et grossissait les objets, en donnant à des fantômes indécis l'apparence de réalités menaçantes. Enfin la mort désespérée de Despériers, le suicide furieux d'un homme qui semblait rire de tout, attira sur son nom et sur son œuvre les sévérités de l'opinion. Tous le renièrent d'un commun accord. L'idée seule de cet abandon put effrayer un esprit chancelant, mobile, que la nature n'avait pas trempé pour la lutte et la persécution. La mélancolie s'empara de lui, le gai conteur devint un hypocondriaque : ainsi s'expliquerait en partie cette mort, qui a tant embarrassé les biographes. Peut-être sa vie même, au dehors si dissipée, cachait-elle un fond de tristesse et de désenchantement. On serait tenté de le croire, quand on entend Pamphagus, le chien misanthrope, s'écrier : « Je voudrais bien que je n'en susse jà tant. Car de quoi sert cela à un chien, ni le parler avec. Un chien ne doit autre chose savoir sinon aboyer aux étrangers, servir de garde à la maison, flatter les domestiques, aller à la chasse, courir le lièvre et le prendre, ronger les os, lécher la vaisselle et suivre son maître. » Peut-être finit-il par se dire aussi que c'était là tout l'office d'un valet de chambre, *lécher la vaisselle et suivre son maître*, et qu'il eût été plus heureux, s'il n'avait jamais fait autre chose. Tel est, à notre avis, le véritable sens du quatrième dialogue qui a pour second titre : *De la différence de la vie publique à la vie privée*. La vie privée, c'est le silence ; la vie publique, c'est la gloire de parler ou d'écrire, qui vous force à tenir propos et à rendre raison au plus petit coquin ; c'est la domesticité de la cour, où l'on sent toujours son collier, si doré qu'il soit : « Tu auras tout ce que tu demanderas ; mais tu ne seras pas en telle liberté que tu désirerais. Car bien souvent il te faudra parler à l'heure que tu voudrais dormir et prendre ton repos. Et puis, je ne sais si à la fin on se fâchera point de toi. »

Étranges paroles de dépit et d'ennui dans la bouche de l'aimable courtisan. Qui sait si ce quatrième dialogue, trop négligé même par l'œil clairvoyant de Nodier, ne contient pas le secret du suicide de Despériers ? Nous livrons cette hypothèse aux amateurs d'énigmes et de curiosités.

II

A quelque temps de là, le bûcher s'allumait pour un autre ami de Marot et de Despériers, Étienne Dolet, libraire, imprimeur, érudit, poëte, rhéteur et latiniste consommé ; mais en même temps esprit bizarre, inquiet, agressif, voué au malheur et à la persécution. La courte devise inscrite en tête de ses livres, au-dessous de son emblème (une doloire frappant un tronc d'arbre), nous dit l'histoire de toute sa vie : « *Préservez-moi, ô Seigneur, des calomnies des hommes.* » Ses vœux ne furent pas exaucés. Triste exemple de ces haines souvent aveugles, qui s'attachent à certains noms, dénoncé, poursuivi, traqué sans cesse, il se demande avec découragement pourquoi tant de gens sont acharnés à sa perte :

> Que me veut-on ? Suis-je un diable cornu ?
> Suis-je pour traître ou boute-feu tenu ?
> Suis-je un larron ?

Peut-être les aspérités de son caractère lui firent-elles plus d'ennemis que les témérités de sa raison. Après avoir excité contre lui la bile pédante de Scaliger et la vaniteuse jactance des Toulousains, il eut encore le malheur ou l'imprudence d'y joindre les colères de la Sorbonne et du Parlement. Deux ballots de livres prohibés, portant son nom, furent saisis aux portes de Paris. C'était là, s'il faut l'en croire, un coup monté par ses ennemis. Il n'en fut pas moins arrêté et jeté dans la prison de Lyon, d'où il s'évada par un stratagème assez plaisant, au bout de trois jours. Réfugié en Piémont, il y prépara sa défense sous le titre de *Second Enfer*. Par malheur

encore, ce titre seul réveillait un souvenir cuisant dans le cœur des juges de Marot, et leur parut une offense. Pourtant c'était moins une satire qu'un plaidoyer. Du fond de l'exil, où il sèche d'ennui, le pauvre Dolet s'adresse à tout le monde, à ses amis comme à ses ennemis, au roi François Ier, le père des lettres, et le sien, disait-on; à la reine de Navarre, la seule Minerve de France; à la duchesse d'Étampes et au cardinal de Lorraine, qui aime peu les hérétiques; à la vénérable et souveraine cour du parlement de Paris et aux chefs de la justice de Lyon, qui l'ont déjà vingt fois décrété de prise de corps et de bannissement. Si triste qu'il soit au fond du cœur, Dolet essaie d'égayer le Roi, qui pardonne tout, quand on le fait rire : il raconte avec une certaine pointe de malice et de gaieté, qui sent un peu son Marot, comment il a dupé le geôlier et les sergents en promettant de les mener boire chez lui d'excellent vin muscat. Peut-on lui faire un si grand crime de s'être échappé de sa cage?

> Les animaux et les oiseaux des champs,
> Quant ils sont pris, ne vont rien recherchans
> Que liberté.

Puis se retournant vers ses juges, qui ne rient guère, vers ces Rhadamanthes implacables altérés de supplice, il les conjure de le laisser vivre pour l'honneur de la France. Comme s'il avait le pressentiment de sa fin prochaine,

> Vivre je veux!

s'écrie-t-il; et il leur montre l'injustice et l'inutilité de sa mort. On croirait entendre Ulysse dans la caverne du Cyclope, essayant de prouver à son hôte, le géant cannibale, qu'il aurait tort de le manger :

> Quand on m'aura ou brûlé ou pendu,
> Mis sur la roue, ou en quartiers fendu,
> Qu'en sera-t-il? — Ce sera un corps mort.
> . . . .
> Un homme est-il de valeur si petite,

Est-ce une mouche ou un ver qui mérite
Sans nul regard sitôt être détruit !

Exclamation touchante dans ce siècle de sang, où la vie de l'homme, des plus nobles et des plus grands, d'un Guise ou d'un Coligny, est comptée pour si peu de chose. Cette humble remontrance acheva de compromettre Dolet. Les juges, le geôlier, les sergents, le bourreau même s'y trouvaient offensés : l'accusé avait osé douter des mérites de la potence et du bûcher; on eut hâte de lui en démontrer l'utilité. Rentré furtivement en France, bientôt pris et conduit à Paris sous bonne escorte dans la prison du Châtelet, il fut condamné à venir la corde au cou, en place Maubert, faire amende honorable aux yeux de la populace; puis on l'étrangla, on le brûla, on jeta ses cendres au vent, et tout fut dit. L'arrêt était régulier, les charges si écrasantes que François Ier lui-même avait, de guerre lasse, abandonné la victime à ses juges. Dolet était atteint et convaincu de fatalisme, pour avoir écrit l'histoire du Roi sous le titre de *Fata Regis*; d'athéisme ou de déisme (ce qui revenait au même), pour avoir traduit Platon et compilé le *Cato Christianus*; d'hérésie, pour avoir mangé gras en carême, et pour être allé plus volontiers au prêche qu'à la messe; enfin, d'outrage envers la magistrature pour avoir écrit le *Second Enfer*. Au fond, ce que le Parlement atteignait et frappait en lui, c'était moins l'écrivain que le libraire, l'infatigable agent de cette propagande organisée aux frontières de Suisse et d'Allemagne, et que rendait si redoutable la complicité de l'imprimerie.

Dolet ne fut pas plus heureux que Despériers. Cette fatalité de haines, qui avait pesé sur toute sa vie, le poursuivit encore après sa mort. Inscrit un moment au martyrologe des protestants, il en fut bientôt rayé par l'impitoyable orthodoxie de Calvin. L'auteur du *Cato Christianus* avec son indépendance d'humeur et d'idées, son goût de contradiction, son philosophisme flottant et téméraire, qui prétendait concilier à la fois Platon et l'Évangile, n'était, aux yeux

de l'austère réformateur, qu'un libertin digne de vivre et de mourir dans la société de Servet et de Despériers. En somme, Dolet était-il athée, déiste, catholique, protestant? Question difficile à résoudre pour les autres et pour lui-même[1]. Il avait la maladie du temps. Au milieu de l'ébranlement général des imaginations et de la ruine des vieilles croyances, un grand nombre d'esprits précipités tout à coup de la discipline étroite de la scolastique dans les hasards de la libre-pensée, se trouvent emportés, ballottés par le flux et le reflux des opinions contraires. La science les enivre comme un vin nouveau. Ce fruit séducteur, qui avait perdu l'homme aux premiers jours, vient encore une fois le tenter, le pousser dans les voies de la révolte et de l'orgueil. Étienne Dolet, Guillaume Postel, et bien d'autres en perdirent la tête. On les condamne comme hérétiques, parce que c'est alors le plus sûr moyen d'en finir avec eux, et d'effrayer les imprudents qui seraient enclins à les suivre. L'arrêt porte formellement que Dolet, avant d'être pendu et brûlé, sera livré à la torture, *pour enseigner ses compagnons.*

§ IV. LES OISIFS.

MELLIN DE SAINT-GELAIS : *Épigrammes.* — CHARLES BOURDIGNÉ : *la Légende de Pierre Faifeu.*

Tandis que Marot expirait en exil, Despériers en prison, et Dolet sur le bûcher, la Satire funeste à tant d'autres attirait sur Mellin de Saint-Gelais les faveurs de l'Église et de la Cour. A ces aventures, à ces morts tragiques, qui viennent troubler et interrompre les existences les plus dissipées ou les plus studieuses, on peut opposer comme contraste l'inaltérable sécurité de cet abbé épicurien, qui mêle sans

1. Dolet avait traduit, quatre ans avant sa mort, le *Manuel du parfait Chevalier chrétien* et *l'Exhortation à la lecture des Saintes Lettres,* deux œuvres qui n'annonçaient point un ennemi de la religion.

scrupule et sans décence, dans ses vers comme dans sa vie, le culte de Vénus et de la Vierge. Mellin est, au milieu d'un monde en fièvre et en travail, le type le plus complet du *paresseux*. Il n'a jamais éprouvé cette passion de mouvement et de voyage, qui emporte tous les hommes du seizième siècle, grands coureurs d'idées et de pays. On ne l'a pas vu s'égarer comme du Bellay au delà des Alpes, pour y chercher un bénéfice, qui est venu de lui-même sans labeur et sans tourment :

Je n'eus, Diane, onc [1] en ma fantaisie
De voir la Grèce et passer en Asie.
. . . .
J'ai eu si peu mon esprit agité
D'ambition et curiosité,
Qu'on ne m'a vu ne guère tracasser,
Ne guère entendre à rentes amasser.

Vrai sybarite, occupé à savourer tranquillement les revenus de son abbaye, les jouissances de la bonne société et les délices du *rien-faire*, c'est au sein de cet éternel loisir, qu'il aiguise à son aise la pointe acérée de ses épigrammes. Malheur à qui vient le déranger par une lecture ennuyeuse ou par une demande indiscrète, tandis qu'il jouit de cette douce quiétude, où il aime à penser et à écrire comme il digère, sans être troublé. Un visiteur importun et susceptible, homme de lettres et grand amateur de louanges, se plaint à lui d'avoir été oublié dans les faveurs de sa Muse. Mellin le sert à souhait, en lui adressant ce poulet :

Tu te plains, ami, grandement,
Qu'en mes vers j'ai loué Clément,
Et que je n'ai rien dit de toi.
Comment veux-tu que je m'amuse
A louer ni toi, ni ta Muse?
Tu le fais cent fois mieux que moi.

Le conte lui-même s'affile et se raccourcit entre ses mains pour finir comme l'épigramme ou le couplet de vaudeville,

1. Jamais.

par un trait de plume qui emporte la pièce, *in cauda venenum* :

Certain vicaire, un jour de fête,
Chantoit un *Agnus* gringotté,
Tant qu'il pouvoit à pleine tête,
Afin d'Annette être écouté.
Annette de l'autre côté
Pleuroit, attentive à son chant :
Dont le vicaire en s'approchant
Lui dit : Pourquoi pleurez-vous, belle?
Ah! messire Jean, répond-elle,
Je pleure un âne qui m'est mort;
Il avoit la voix toute telle
Que vous, quand vous criez si fort.

Les contes du *Charlatan*, qui fait voir le diable en sa bourse, du *Maître ès arts* mal chaussé, mal vêtu, demandant l'aumône au laboureur, sont écrits du même style, avec cette sobriété délicate et ingénieuse, qui devint un des charmes de notre poésie. Sans trop y songer, et moins pour sa gloire que pour son plaisir, Mellin rendait un véritable service à la langue française. Grâce à la paresse et peut-être aussi à la ténuité de sa veine, il échappait aux périls de l'intempérance. La poésie coule chez lui en un mince filet mêlé de quelques paillettes : mais il a l'art d'en tirer parti. D'autres écrivains bien supérieurs, comme Ronsard, ont un fleuve à leur service, et ne peuvent arriver à faire mouvoir une lourde machine mal construite, telle que *la Franciade*. Si Marot est l'Ovide, on peut dire de Mellin qu'il est le Martial français. Il atteint presque à la perfection dans ces petites pièces, qu'il taille et cisèle à loisir, comme un lapidaire fait d'un bijou. Contemporain de Marot et de Ronsard, il voit finir l'un et commencer l'autre. En face du tapage solennel et des promesses gigantesques de la Pléiade, le malin abbé sourit d'un air narquois, qui faillit un moment décontenancer l'invulnérable Apollon. Mais l'idée de tenir tête à cette bruyante émeute de jeunesse dut effrayer sa paresseuse indifférence. Amoureux de son repos avant tout, il laissa

passer le torrent, et se contenta d'y jeter quelques cailloux, sans prétendre l'arrêter.

A côté et au-dessous de Mellin de Saint-Gelais, se place un joyeux confrère, voué comme lui à l'état ecclésiastique, au plaisir et à la médisance, type de l'abbé mondain de province comme Mellin le fut de l'abbé courtisan. C'est l'Angevin Charles Bourdigné, auteur de la légende de *Maître Pierre Faifeu.* Ce livre oublié, devenu extrêmement rare, eut son quart d'heure de vogue et de fou rire. Il parut de 1525 à 1530, vers le temps où Rabelais ignorant encore son génie, s'amusait à crayonner la première esquisse de ses *grandes chroniques gargantuines.* Le nom de Gargantua se trouve, il est vrai, dans le prologue de *Pierre Faifeu*, mais comme celui d'un héros déjà connu depuis longtemps, et que l'auteur a la prétention de faire oublier. Bourdigné s'intitule lui-même petit disciple et chapelain de maître Jean Alain bachelier en droit, abbé commendataire de Conche. Ce fut près de lui sans doute, dans une de ces grasses abbayes, où la vie se passait à lire, à boire et à deviser, qu'il écrivit les hauts faits de son héros. Si l'on s'en rapportait aux épîtres et dédicaces placées en tête du volume, on devrait s'attendre à trouver là un de ces livres de *haute graisse* et de philosophie pratique comme les aimait maître Alcofribas. Pierre Faifeu, qui n'est pas modeste, réclame pour lui toute l'attention publique, et se vante de détrôner les plus fameux héros du temps passé. A défaut d'autre mérite, sa jactance nous vaut du moins des révélations curieuses sur la destinée des livres les plus populaires alors :

De Pathelin n'oyez plus les cantiques,
De Jehan de Meun la grand joliveté,
Ne de Villon les subtiles trafiques,
Car pour tout vrai, il n'ont que naquetté [1].
Robert le Diable a la tête abolie,
Bacchus s'endort et ronfle sur la lie,
Laissez ester [2] Caillette le folâtre,

1. Dit des riens. — 2. Reposer.

Les quatre fils Aymon vêtus de bleu,
Gargantua qui a cheveux de plâtre,
Oyez les faits maître Pierre Faifeu.

Vos mots dorés garderont la boutique,
Et Peregrin qui tant a mugueté,
Les Douze Pairs sont devenus étiques,
Artus est mort et Lancelot gâté.

Pierre Faifeu ne se porte guère mieux aujourd'hui ; ses belles promesses ressemblent à nombre de réclames et de préfaces enflées de vent :

Parturiunt montes. . . . . .

Qu'est-il sorti de là ? Une légende grossière, plaisante, mais banale, un appendice aux Repues Franches et rien de plus. Bourdigné descend directement de Villon, des conteurs et des farceurs du quinzième siècle. Il a de cette époque la grosse gaieté sensuelle, le cynisme, la gaillardise prosaïque à la façon de Louis XI, et aussi l'absence presque complète de morale et de philosophie. Malgré sa robe de chapelain, sa place est entre Jehan du Pont Alais et Roger de Collerye, parmi ces bonnes gens dont parle le brave La Noue, qui ne voient rien en ce monde au delà du jeu de quilles, du broc de vin et du gigot de mouton. Il a bien entendu parler des Réformés, il en a même vu brûler quelques-uns, et il s'est dévotement signé devant le bûcher. Quoique ses vers ne trahissent pas une grande piété, il trouve qu'on est encore trop doux pour les hérétiques :

Vous avez bien les cœurs adamantins
De soutenir ces boucs, puants mâtins,
Lutheriens et doctes en peinture,
Faux monnoyeurs de la Sainte Écriture.

Qui s'en douterait? C'est Mercure qui parle ainsi, Mercure le héraut de l'Olympe, le dieu libre penseur de Lucien et de Despériers, transformé par la grâce du rimeur en apôtre de l'orthodoxie. Puis vient le songe traditionnel, qui ouvre inévitablement tous les poëmes depuis le *Roman de la Rose*.

Un moment on pourrait se croire sur la route de Thélème, quand l'auteur égaré à la poursuite d'un rossignol arrive devant les murs d'une abbaye ou d'un château merveilleux, dont il a entendu la clochette dans le lointain. *Bon Cœur*, un petit-fils de *Bel Accueil*, lui ouvre la porte. Mais ce n'est là qu'un mirage trompeur : Thélème est encore bien loin. Les habitants de cet heureux pays sont d'assez malhonnêtes gens, tels que maître Patelin avec son drap, Villon avec sa pince, enfin Pierre Faifeu, le héros de l'histoire.

Une fois entré dans la légende, nous sommes ramenés en pleines Repues Franches. Pierre Faifeu est à la fois un étudiant et un escroc, double profession dont Villon avait déjà fourni le vivant modèle. Notons cependant une différence à l'avantage de l'écolier parisien. Villon est un enfant des rues, sans gîte et souvent sans pain, abandonné à toutes les tentations de la débauche et de la misère : il rit de la société et la vole au lieu de la maudire. Faifeu est un fils de famille, bien apparenté, bien pourvu, possesseur d'un cheval qu'il a la prétention de faire recevoir licencié, sous prétexte que beaucoup d'ânes obtiennent le même honneur. Ses tantes ont des coffres-forts, qu'on peut ouvrir; sa mère, des terres et des vignes, dont il mange par provision le fond et le revenu. C'est à leurs dépens qu'il s'amuse et régale ses compagnons. En cela encore il reste inférieur à son modèle. Villon dans ses plus grands écarts, n'a jamais cessé de respecter la pauvre femme qui l'avait nourri de son lait, et lui avait appris tout enfant à implorer la *benoite* Sainte Vierge. Il s'en souvint au pied de la potence, et lui dut une de ses meilleures inspirations. Faifeu n'a pas de ces scrupules : il traite sa mère comme sa maîtresse, en homme sans cœur. Mais l'heure de l'expiation approche. Le Ciel pour le punir lui donne une femme, et par surcroît une belle-mère :

> Et ce qu'en bruit la femme ne fesoit,
> La mère étoit qui le tout parfesoit.

Il vient échouer à cet inévitable port du mariage, où jadis

Architrénius avait trouvé le repos, où Panurge se proposait de l'aller chercher. La mélancolie le tue; et c'était justice pour qui avait tant abusé de la bonne humeur.

Cette burlesque histoire put encore égayer les premières années du seizième siècle : mais Panurge vint bientôt éclipser Pierre Faifeu; et cette légende demeura reléguée parmi les vieilleries du Moyen Age, avec les farces et les mystères, avec tant de choses, qui avaient fait rire et pleurer autrefois. Peut-être en cherchant bien, trouverait-on plus d'un conte ou d'un bon mot commun à Bourdigné et à Rabelais. Le marché de Panurge avec Dindenaut rappelle de loin la plaisanterie de Faifeu se déguisant en marchand de cochons, pour se procurer de l'argent. La thèse qu'il soutient en faveur de son cheval, devant la faculté d'Angers, ressemble un peu à la délicieuse scène de Panurge et de Thaumaste disputant en Sorbonne. Tous deux ont évidemment puisé dans un fonds commun, sorte de cycle légendaire, qui forme le patrimoine public des farceurs et des conteurs. Mais à quoi bon insister sur ce parallèle ? L'auteur du *Gargantua* ne doit guère plus à Pierre Faifeu qu'à Merlin Coccaie. Il leur emprunte comme Molière empruntait à Cyrano de Bergerac. Le talent des écrivains est ici trop inégal pour songer un instant à les comparer : le meilleur moyen de faire ressortir cette différence, c'est d'arriver bien vite à Rabelais.

CHAPITRE II.

RABELAIS.

Gargantua. — Pantagruel.

I

Jusqu'ici nous avons assité aux tâtonnements et aux premiers jeux de la Satire moderne. Nous l'avons vue fixée à la pointe aiguë de l'épigramme ou à demi cachée sous le voile de l'allégorie et du coq-à-l'âne, se répandre çà et là en traits épars et capricieux. Mais elle n'a rien produit encore de comparable au poëme du *Renart* ni au *Roman de la Rose*. Jean de Meung rajeuni par Marot reste l'Homère de la satire jusqu'à Rabelais.

Les temps devenaient difficiles pour la libre pensée : le bûcher de Dolet à Paris, celui de Servet à Genève apparaissaient comme deux phares sinistres destinés à éclairer sa route. Les rieurs, les libertins étaient prévenus. Et pourtant, qui le croirait? c'est à l'heure où les feux s'allument, où la Sorbonne fulmine, où les Parlements instruisent, décrètent, emprisonnent, qu'éclate l'immense bouffonnerie du *Gargantua.* La même année, dit-on[1], vit naître Luther et Rabelais : le premier à Eisleben, dans la cabane d'un paysan, à

1. Cette question de chronologie est du reste assez embrouillée.

l'ombre des tours gothiques et des forêts de la rêveuse Allemagne ; le second, à Chinon, sur les bords fleuris de la Loire, dans la boutique d'un apothicaire selon les uns, dans un cabaret, selon les autres, parmi les chants des buveurs qui l'éveillèrent au berceau. Tous deux, voués à l'état monastique, s'échappent du couvent, pour aller chercher au dehors la liberté. Tous deux génies puissants et populaires, l'un par l'éloquence et la passion, l'autre par l'ironie et le sarcasme, achèvent de ruiner l'édifice croulant du passé.

Comme ces géants nés de son imagination, Rabelais apparaît debout sur le seuil du seizième siècle, le broc à la main, le rire aux lèvres, versant à tous le délire et la sagesse. Ici, ce n'est plus la nymphe discrète d'Érasme, dont la main légère distille dans une coupe artistement ciselée quelques gouttes de népenthès. C'est Silène, c'est Bacchus en personne avec sa large panse, sa face empourprée, entonnant comme frère Jean son infatigable cantique, *Venite apotemus.* « Et paour (peur) ne ayez que le vin faille comme fit ès noces de Cana en Galilée. Autant que vous en tirerai par la dille, autant en entonnerai par le bondon. Ainsi demourera le tonneau inexpuisible. *Il a source vive et veine perpétuelle.* » Tous y viennent, grands et petits, ignorants et savants, populace et délicats, infirmes, goutteux, mélancoliques, malades du corps et de l'esprit. L'horizon est si sombre, la route si triste, si pleine d'embûches et de périls, qu'on a grand besoin de bonne humeur pour cheminer à travers cette arène sanglante des guerres civiles et religieuses, à la lueur des bûchers, au bruit des arquebusades. La gaieté, ce confort de la faiblesse humaine, qui l'aide à porter le poids des maux, est un trait commun à presque tous les grands batailleurs d'alors, si l'on en excepte Calvin. Érasme débute par l'Éloge de la Folie ; Luther s'égaie à table avec son ami Mélanchthon. On rit alors pour prendre courage, on rit pour narguer la prison et le bûcher, on rit pour ne pas pleurer :

Car selon l'humeur de cet âge,
Chacun, pour cacher son malheur,

S'attache le ris au visage,
Et les larmes dedans son cœur [1].

Cette gaieté est souvent triviale, cynique, étourdissante : elle est au diapason du siècle. Il faut de terribles éclats de rire pour couvrir la tempête d'injures et de menaces, qu'échangent entre eux les partis. Les passions sont fortes, brutales, sans pitié : la Satire a le même caractère. Rabelais n'est point un délicat. A le voir, on le prendrait d'abord pour un confrère attardé de la société des Cornards ou de la Mère-Folle. Il grimace, il bredouille, il braît parfois, comme s'il se croyait encore à la fête de l'Ane. Mais ne vous y trompez pas. Aristophane mêlait au *koax* des grenouilles les plus nobles conseils du patriotisme, les plus sublimes accents de la poésie lyrique. Rabelais mêle aux folies, aux bégaiements de l'enfance, aux coq-à-l'âne et aux billevesées les plus hautes inspirations de l'éloquence et de la philosophie. A travers les propos interrompus des buveurs, parmi le choc bruyant des verres et les hoquets de l'ivresse, quelle est cette voix grave, sensée, affectueuse, qui nous surprend et nous ravit? C'est Grandgousier remontrant à Picrochole les calamités de la guerre; c'est Ponocrates, expliquant à son élève, en face du ciel étoilé, les splendeurs de la majesté divine ; c'est Gargantua instruisant avec la triple autorité d'un père, d'un sage et d'un roi, son cher fils Pantagruel. Chaos bizarre, où les extrêmes se touchent à chaque instant.

De là, sans doute, la variété et la dissidence des opinions sur le livre et la personne de Rabelais. De son vivant même, il était déjà devenu la proie des commentateurs. Depuis, les disputes n'ont pas cessé. Les uns n'ont vu dans son œuvre qu'une débauche d'imagination, un pêle-mêle confus de bouffonneries et de trivialités, où brillent çà et là, à travers les fumées de l'ivresse et les délires de la fantaisie, quelques rares éclairs de génie, d'éloquence et de raison. Les autres, par esprit d'opposition, ont prétendu trouver

1. Vers tirés du recueil manuscrit de Lestoile.

dans ce désordre même un plan habilement conçu, une combinaison ingénieuse, pour cacher la profondeur de la pensée et échapper ainsi aux poursuites de ses ennemis. Peut-être eût-il été plus simple de s'en rapporter au témoignage de l'auteur[1]. Lui-même avoue qu'il a laissé courir sa plume capricieusement, au hasard, pour se délasser de travaux plus sérieux, en causant et en buvant avec ses amis. Plus de vingt ans s'écoulèrent entre la publication du premier et du quatrième livre. Dans cet intervalle, Rabelais va, vient, voyage en tous sens, interrompt et reprend la trame de son poëme, intercalant ici un épisode, là un personnage, sans trop s'inquiéter de ce qu'il a écrit la veille ou de ce qu'il écrira le lendemain. L'œuvre n'est pas sortie tout d'un jet de son imagination: il n'a pas cherché non plus à la fondre dans une harmonieuse unité. Elle s'étend, se complète, se superpose à la fortune du quart d'heure, de l'inspiration et des circonstances. Sa construction ressemble à ces édifices de l'âge précédent, où viennent s'ajouter l'un après l'autre un portail, une tour, un pignon, une galerie, etc. Comme artiste, s'il nous est permis d'employer ce mot, Rabelais n'est point encore un disciple de l'architecture mathématique inaugurée par la Renaissance: il a tous les caprices, l'exubérante confusion et la riche prolixité de l'architecture gothique.

Si le livre est étrange, l'homme ne l'est pas moins. Médecin, moine, curé, libre penseur, il réunit dans sa vie tant de contradictions que les plus habiles ont couru risque de s'y tromper. Grâce à la crédulité du vulgaire et à la complaisance des biographes, l'auteur du Gargantua s'est transformé à l'image de ses héros. Il est passé bientôt à l'état de personnage légendaire, autour duquel sont venues se grouper un certain nombre d'anecdotes dignes d'orner la biographie de Caillette et de Triboulet. On a fait de lui le fou

1. « Car à la composition de ce *livre seigneurial*, je ne perdis ni employai onc plus de temps que celui qui étoit établi à prendre ma réfection corporelle, savoir en buvant et mangeant. »

en titre d'office du seizième siècle. Ronsard, du haut de son Olympe, lui lance une épitaphe injurieuse, où il le montre

Sur la jonchée, entre les tasses,
Et parmi des écuelles grasses
Sans nulle honte se roulant.

Les derniers éditeurs de Rabelais, MM. Rathery et Burgaud-Desmarets, ont fait justice de ces histoires ridicules, que Colletet avait déjà refutées avant eux[1].

Depuis, il est vrai, Rabelais a subi un nouveau genre de travestissement. Par un sort commun à beaucoup de grands hommes de notre temps, il a tourné au mélancolique. Le joyeux curé de Meudon est devenu, sous la plume de certains critiques, un grave philanthrope, un vertueux apôtre du rire, qui consentit à se faire bouffon, comme saint Vincent de Paul se fit un moment forçat, par amour de l'humanité. Quelle que soit notre sympathie pour Rabelais, nous croyons qu'il eût décliné un tel éloge. Il était bon sans doute, mais non au point de s'imposer l'ennui de rire et d'extravaguer par charité philosophique, s'il n'y eût trouvé aussi son compte et son agrément. Au lieu de nous le représenter errant, inquiet, malheureux, réduit comme un pauvre lièvre à cacher sa tête entre deux sillons; voyons-le tel qu'il fut réellement, incohérent et capricieux dans sa vie comme dans ses œuvres, courant sans cesse d'un lieu à l'autre pour son plaisir, sa sûreté ou son instruction. Suivons-le à table entre ses amis, riant, divaguant à tort et à travers, parlant tour à tour religion, médecine, politique, philosophie, bagatelles, le tout arrosé de facéties et de libations. Homme de libre étude et de libre plaisir, Rabelais est avant tout l'ennemi de ce qui le gêne. Le mouvement est sa vie. En arrivant en ce monde, il trouve autour de lui toute espèce d'entraves. La première est celle du couvent, où l'on pré-

1. *Vie des Poëtes français* : « Tous ces contes ridicules que l'on a fait de lui, et toutes ces paroles libertines que l'on lui a attribuées, n'ont été que de vaines chimères et des faussetés punissables, inventées pour le rendre plus odieux au monde. »

tend l'empêcher d'étudier le grec et l'hébreu : il y échappe en sautant par la fenêtre. Plus loin, c'est la Sorbonne qui fulmine contre Érasme et les novateurs : c'est le Parlement qui fait emprisonner Berquin. En homme avisé, il a choisi le costume, la profession et le style qui lui permettent de voyager, avec le plus de sécurité possible, à travers cette cohue de persécuteurs et de persécutés, ennemi des uns sans vouloir se brouiller avec eux, ami des autres sans être pressé d'aller grossir leurs rangs. Il préfère la casaque vermeille des fous au *san benito* des martyrs ; car son bon sens positif lui a dès longtemps appris la vérité de cette maxime : *Primo vivere, deinde philosophari*. Pour vivre donc, il a cherché des protecteurs. Comme autrefois Jean de Meung, comme plus tard Molière, il s'appuie sur la royauté : il va jusqu'à Rome solliciter auprès du pape une double bulle d'absolution, qui le mette à l'abri des réclamations du couvent : il s'introduit dans les bonnes grâces des cardinaux du Bellay et de Châtillon. Une fois ces précautions prises, il se met à l'œuvre. Encore a-t-il soin, par prudence et par amusement, d'enfermer ses oracles comme certaines drogues précieuses sous une enveloppe grotesque et énigmatique. C'est à nous de suivre son conseil, *de briser l'os à belles dents et d'en sucer la moëlle*, si nous voulons comprendre ce nouvel *Apocalypse* de la libre pensée.

II

Quand rebroussant chemin, du milieu du dix-septième siècle, de cette belle littérature, harmonieuse et régulière, où tout est ordre, clarté et précision, l'esprit se trouve subitement transporté en face de ce monument étrange, construit de boue et de marbre, inondé de brumes et de lumières, bariolé de mille figures cabalistiques, de rébus, de logogriphes, d'animaux fabuleux, comme la boutique d'un apothicaire aux anciens temps ; on éprouve un senti-

ment analogue à celui des contemporains de Bossuet et de Fénelon, passant tout à coup des majestueuses allées de Versailles et de l'élégante colonnade du Louvre aux vieux portails de nos cathédrales, historiés de vierges, de bêtes, d'anges et de diablotins. Alors peut-être on serait tenté de s'en tenir au bref jugement de La Bruyère, sans chercher à résoudre l'énigme, sans se demander comment le même livre a pu être à la fois *le mets des plus délicats* et *le charme de la canaille*. Mais quand on part du point opposé de l'horizon, quand on a déjà traversé le Moyen Age et vu défiler devant soi la bande des Fous, des Cornards, des Basochiens; quand on a les oreilles encore pleines de ces miaulements, de ces cris, de ces lazzis sans fin, alors on comprend que ces mille petits ricanements de lutins et de satyres en belle humeur se soient transformés en un immense éclat de rire olympien et foudroyant dans la bouche de maître François. Isolé de tout ce qui le précède, il apparaît comme une exception monstrueuse, comme un Léviathan immonde et gigantesque né du limon de la terre, sous le chaud soleil de la Renaissance. Placé dans son vrai milieu, il s'explique même avec ses bizarreries, ses disparates et ses obscénités.

Les anciens avaient trouvé en parlant de Virgile un mot profond et expressif : ils l'appelaient le *grand compilateur* : terme exact, si on le prend dans son sens le plus relevé. Virgile, en effet, compile ou plutôt résume en lui tout le passé de l'Orient, de la Grèce et de l'Italie, les souvenirs de la Rome conquérante ou républicaine, et les aspirations de la Rome nouvelle pacifiée sous la main des Césars. Génie encyclopédiste, avec des caractères bien différents, Rabelais est aussi dans son genre un grand compilateur. Placé sur la limite qui sépare deux époques, deux civilisations et deux pays, entre le Moyen Age et la Renaissance, entre le Nord et le Midi, donnant à la fois la main aux troubadours et aux trouvères, il est le légataire universel des francs chanteurs, des libres conteurs et farceurs du temps passé, depuis maître Renart jusqu'à la Basoche. Son livre est

comme un immense réservoir, où viennent aboutir les mille filets égarés de la veine gauloise, et où bouillonnent déjà les sources nouvelles, qui doivent raviver l'esprit français. La cuve de Gargantua est assez grande pour recevoir les vins de tous les crûs, le Falerne et le Suresne ; sa maison assez vaste pour y loger à la fois Platon, Saint-Paul, Virgile, Socrate, Jean de Meung, Patelin et jusqu'à ce gueux de Villon. Il y joint les poëtes macaroniques de l'Italie, dont la grasse jovialité et les *gigantomachies* burlesques l'avaient si fort diverti pendant son séjour à Rome. Rabelais combine dans son œuvre toutes ces inspirations, comme il fond dans son style tous les patois, picard, normand, tourangeau, champenois, provençal, etc. Au moment où la monarchie établit l'unité dans l'ordre politique, il est un des fondateurs de notre unité littéraire.

Son livre fut, pour la société agitée et tumultueuse du seizième siècle, ce qu'avaient été l'Iliade et l'Odyssée pour la Grèce héroïque, la Divine Comédie et le Roman de la Rose pour le Moyen Age : il est la Bible des libres penseurs. Nos aïeux, gens d'habitude, moins éparpillés que nous dans leurs lectures, aimaient à posséder ainsi un livre de chevet, pour reconforter l'âme aux heures d'ennui et chasser la mauvaise humeur. Si Rabelais n'eût été qu'un bouffon, un Triboulet populaire, comme on l'a dit, un facétieux conteur, à l'exemple de Folengo, de Pulci et même d'Arioste, croit-on qu'il eût pu charmer tant de nobles et solides esprits, depuis Étienne Pasquier jusqu'à Molière et La Fontaine ? Il faut donc reconnaître autre chose en lui ; il faut voir à côté du rieur intarissable et trop souvent cynique un philosophe, un moraliste et un écrivain de premier ordre. Qu'est-ce que ce Socrate « pauvre de fortune, infortuné en femmes, toujours riant, toujours buvant d'autant à chacun, toujours se gabelant[1] et dissimulant son divin savoir, » si ce n'est l'auteur lui-même? Socrate demi-sage et demi-ivre, avec

1. Moquant.

un cœur d'or et un visage de Silène barbouillé de lie : voilà Rabelais.

Il a mis en pratique l'hygiène de rire :

> Mieux est de ris que de larmes écrire,
> Pour ce que rire est le propre de l'homme.

Qu'il traduise les aphorismes d'Hippocrate ou qu'il écrive les grandes chroniques de Gargantua, il reste toujours et par-dessus tout médecin : c'est le titre dont il se glorifie le plus volontiers. Fidèle, quoi qu'on ait pu dire[1], aux traditions de l'école de Montpellier, il croit à l'influence du moral sur le physique, de l'esprit sur le corps. Il veut que le plus fort des deux vienne en aide à son pauvre compagnon, si prompt à défaillir et à succomber. Après avoir passé une partie du jour dans les salles de l'hospice de Lyon, après avoir vu l'humanité souffrir, gémir et s'attrister sur un grabat, rentré chez lui, il songe encore à ses chers malades, et leur dédie quelque joyeux chapitre pour le lendemain. Il veut guérir du moins de la mélancolie ceux à qui ses remèdes n'ont pu rendre la santé. L'idée n'était pas si étrange qu'on pourrait le croire. L'abbé Le Mascrier, dans son voyage en Égypte, raconte qu'il existait au Caire un hôpital où l'on faisait aux malades des lectures divertissantes. Boccace introduit au milieu des horreurs de la peste les gais passe-temps de son Décaméron. Hippocrate lui-même recommande au médecin un visage aimable, ouvert et répandant la joie autour de lui.

Mais sans parler des maux du corps, l'âme n'avait-elle pas aussi ses misères et ses infirmités? N'avait-elle pas, pour s'affliger, le spectacle des calamités publiques, de ces gran-

1. On a beaucoup abusé contre Rabelais d'une plaisanterie équivoque sur les mots *âne* et *âme*, qu'il s'amuse à confondre. Du Perron, défendant un jour sa mémoire en présence du roi Henri IV, cita une note manuscrite où l'auteur du Gargantua condamne formellement l'opinion de Gallien sur la matérialité de l'âme : *Hic vere se Galianus plumbeum ostendit.* « Témoignage d'autant plus précieux, dit Colletet, qu'il n'y avait aucune considération humaine qui obligeât Rabelais de parler de la sorte, puisqu'il parlait comme en lui-même, c'est-à-dire en conscience et en secret. » (*Vies des poëtes français.*)

des démences qui frappaient les rois, les peuples et tous les ordres de l'État, la manie des conquêtes, la fureur des controverses, la rage naissante des guerres civiles, les arrêts mortels du Parlement, les décrets de l'irascible Sorbonne, fléaux cent fois pires que la goutte et la gravelle. Rabelais entreprend de ramener ses contemporains à la santé en les faisant rire de leurs propres maladies. Remède dangereux, qui guérit souvent du fanatisme par l'indifférence, de la superstition par l'incrédulité! L'âme humaine est ainsi faite qu'elle ne sait point s'arrêter entre deux excès. Pour le moment, Rabelais courait au plus pressé : il voulait éteindre le feu : les indifférents du moins ne brûlaient personne. Contre ces ardeurs de la passion, contre ces accidents de la fortune, qui atteignent grands et petits, il a trouvé un remède souverain, le *Pantagruélisme*, c'est-à-dire certaine philosophie *confite en mépris des choses fortuites*, qui n'est ni l'*apathie* du Pyrrhonisme, ni l'*ataraxie* des Stoïciens, mais une petite sagesse alerte et pratique, comme celle d'Horace, sachant s'accommoder au présent, largement égayée de *piot* et de gaillardise. Son berceau est la fameuse cave peinte de Chinon. C'est là, sur cette riche et plantureuse terre de Touraine,

La terra molle, e lieta, e dilettosa[1],

qu'elle a rendu ses premiers oracles cachés au fond de la *dive bouteille*. Son rêve est la médiocrité telle que la souhaitaient Horace et La Fontaine[2] : « Souhaitez donc la médiocrité; elle vous adviendra, et encore mieux, dûment cependant *laborans et travaillans.* » N'oublions pas ces deux derniers mots. Malgré son apparente insouciance, Rabelais n'est point un fainéant, un spectateur indifférent et désœuvré à la façon du *Trigabus* de Despériers. « Car peu de gloire me semble accroître à ceux qui seulement emploictent leurs

1. Le Tasse.
2. Mère du bon esprit, compagne du repos,
O médiocrité, reviens vite!
(La Fontaine. — *Fables*.)

yeux, au demeurant y épargnent leur force, cèlent leurs écus, se grattent la tête et chauvent des oreilles. » Parmi tant de vaillants personnages qui autour de lui s'escriment de la plume ou de l'épée, il veut aussi jouer son rôle et avoir, comme il le dit, sa part dans cette *insigne fable et tragique comédie du siècle* [1]. Dès le début il aborde les trois grandes questions du temps, l'Éducation, la Guerre et le Couvent.

III

« Changez l'éducation, a dit Leibnitz, et vous changez la face du monde. » Tous les grands esprits du siècle, Érasme, Rabelais, Ramus, Montaigne ont compris l'importance de ce problème, auquel se rattache le sort des générations nouvelles. Dans sa longue vie d'étudiant et d'observateur, Rabelais a parcouru toutes les écoles célèbres du temps. A quarante ans, il est venu s'asseoir encore sur les bancs de la Faculté de Montpellier. Il en sait plus long que bien des maîtres sur ce point. L'enseignement du Moyen Age si actif et si fécond à l'origine, quoi qu'on en dise, avait subi le même sort que l'art et la littérature gothique ; il était devenu une chaîne pour l'esprit, qu'il avait jadis émancipé. Partisan déclaré de la Renaissance, ennemi des vieilleries et du radotage suranné de l'École, Rabelais contre la Sorbonne, contre ses pédants crasseux et entêtés, contre ses méthodes vicieuses, ses disputes interminables et son jargon barbare, contre ses manuels, ses questionnaires et ses formulaires arme toutes les puissances du rire et de la caricature. Les deux systèmes sont en présence dans la personne de maître Jobelin et de Ponocrates. Encore Jobelin n'est-il qu'un vieux cuistre tousseux de bas étage : le pédant apparaît dans toute sa splendeur et sa solennité avec l'orateur de Sorbonne, l'illustrissime, clarissime et facondissime Ja-

1. Prol., liv. III.

notus de Bragmardo, chargé de venir réclamer près de Gargantua les cloches de Notre-Dame. « Maître Janotus tondu à la césarine, vêtu de son *liripipion*[1] théologal et bien antidoté l'estomac de condignac de four[2] et d'eau bénite de cave[3], se transporta au logis de Gargantua, touchant devant soi trois vedeaux[4] à rouge museau, et traînant après cinq ou six maîtres inerts[5], bien crottés à profit de ménage.... Le sophiste fut en pleine salle introduit, et commença ainsi que s'ensuit en toussant : « Ehen, hen, hen, *mnadies*, *mnadies*[6] ! Et vobis, messieurs[6]! Ce ne serait que bon que nous rendissiez nos cloches : car elles nous font bien besoin. Hen hen, hasch. »

Pour arriver à cette éloquence essoufflée et asthmatique, pour amasser ce fatras de science indigeste, que de temps il a fallu passer à retourner des syllogismes tels que le fameux *Omnis clocha clochabilis in clochario clochando*, etc. Le pauvre Gargantua a usé treize belles années de sa jeunesse ou plutôt treize ans, dix mois et deux semaines à lire et relire *Donat*, *le Théodolet*, *le Facet* : durant cinq ans et trois mois, il s'est mis l'esprit à la torture pour apprendre par cœur et au rebours la charte de maître Thubal Holopherne, un manuel de baccalauréat du temps, sans compter le *De modis significandi*, le *Compost*, le *Passavantus*, et le *Dormi securè* pour les fêtes. Il a sué sang et eau, argumenté en *barocco* et en *baralipton* ; et le jour où il est appelé à prendre la parole en face d'Eudemon, il se met à balbutier et à pleurer comme un veau. Grandgousier furieux s'aperçoit que les précepteurs de son fils sont des ânes. Jobelin est chassé, et avec lui la scolastique, le syllogisme, Donat, Théodolet, etc. Ponocrates arrive, c'est-à-dire l'esprit nouveau, la renaissance, la belle antiquité, l'étude des sciences substituée aux rêveries astrologiques, les promenades, les exercices gymnastiques s'alliant aux libres ébat-

1. Chaperon. — 2. Pain. — 3. Vin. — 4. Bedeaux.
5. Calembour : *ès arts*, *in artibus*.
6. Abréviation pour *bona dies*, bonjour.

tements de l'esprit, la théologie naturelle puisée dans le spectacle de l'univers remplaçant les *entités*, les *quiddités*, et les *hoccéités* de la théologie orthodoxe. Le triomphe est complet. Mais Rabelais ne s'arrête pas là. Il en veut trop aux fouetteurs de Montaigu, à cette populace de régents, criarde, loquace, ergoteuse, pour les laisser en repos. Ce n'est pas assez du grave et sensé Poncrates : il a trouvé pour les narguer un bohémien du pays latin, vaurien, escroc, vagabond, étudiant de vingtième année, qui n'aura jamais ni prébende ni bénéfice, si ce n'est en Salmigondis, mais qui n'en viendra pas moins disputer solennellement par gestes et grimaces, et renverra *quinauts* tous les docteurs de France et d'Angleterre. Ici Rabelais nous ramène au sein de l'antique Sorbonne, il la fait revivre avec ses masques, ses costumes et ses tournois scolastiques. Sur la colline de Lutèce s'élève la citadelle du pédantisme et de la réaction, la bastille destinée à réprimer l'insurrection de la Renaissance. C'est là que trônent Béda, Galland, Charpentier; là qu'on dénonce Érasme et Ramus; là que les livres des plus savants hommes et des plus libres esprits sont épluchés, notés, censurés et livrés au bourreau. Rabelais monte gaiement à l'assaut de la vieille forteresse, et plante sur ses murs croulants, par la main de Panurge, le drapeau du libre examen.

Après l'Éducation vient la Guerre. La création des armées permanentes, l'accroissement des revenus, les progrès de la centralisation ont mis aux mains de la royauté des forces inconnues jusque-là. En France, Louis XI vient d'achever la ruine de la féodalité; en Espagne, Ferdinand, et après lui Charles-Quint, ont confisqué à leur profit les libertés communales; en Angleterre, quand la guerre des Deux-Roses a épuisé le sang et les ressources d'une aristocratie toute-puissante, Henri VIII se proclame à la fois chef de l'Église et de l'État. Le rêve de Picrochole est commun à tous ces puissants fils de la terre, géants altérés de domination. Tous se remettent à feuilleter le roman d'Alexandre. Le sec et

positif Louis XI ne s'y était pas laissé prendre. Mais à peine maître de ce royaume si patiemment arrondi pièce à pièce, le petit roi Charles VIII veut soulever cette épée de géant que lui ont léguée ses pères. Il ne rêve que batailles, coups de lance, conquêtes; il dévore le monde en imagination. L'honnête et placide Louis XII, lui-même, chemine comme un fol à travers les monts, jusqu'à ce qu'instruit par la *male fortune*, il revienne se chauffer les pieds au coin du feu et faire griller ses châtaignes avec le bonhomme Grandgousier. En même temps, la découverte de l'Amérique ébranle les imaginations et les pousse dans la voie des chimères et des espérances sans bornes. Tous les rois n'ont pas, à l'instar des souverains d'Espagne et de Portugal, une flotte, qui aille chercher des mondes nouveaux au delà des mers. Pour la France, pour l'Allemagne attachées au sol sous les brumes de l'Occident, l'Italie est une autre Amérique : elle leur apparaît par delà les neiges des Alpes comme un Éden délicieux, avec son ciel bleu, ses palais de marbre, ses arts enchanteurs, ses bosquets de myrtes et d'orangers.

C'est contre cette double ivresse que proteste la philosophie moqueuse et positive de Rabelais. Il rappelle à tous ces dignes héritiers de Pyrrhus que les prouesses des Alexandre et des César, si fort admirées des païens, ne sont plus que *pilleries et brigandages* contraires à l'esprit de l'Évangile. « Ces diables de rois, s'écrie Panurge, ne sont que veaux et ne savent ni ne valent rien, sinon à faire des maux ès pauvres sujets, et à troubler tout le monde par guerre pour leur inique et détestable plaisir. » Qu'a-t-il fallu pour allumer les hostilités! Un coup de fouet donné par Marquet dans les jambes de Forgier, quelques fouaces enlevées, et voilà le monde en feu. Le fameux duel de cent ans, qui mit aux prises la France et l'Angleterre, n'avait pas eu jadis une cause plus sérieuse : un coup de couteau échangé entre deux matelots. En vain, Grandgousier offre toute espèce de satisfaction et remontre à Picrochole les calamités de la guerre. Celui-ci ne veut rien entendre. Déjà,

comme Charles-Quint, dans son conseil, il partage libéralement entre ses officiers les provinces à conquérir. Le rêve du nouvel Alexandre finit aussi tristement que la farce du pot au lait. Après avoir vu son armée taillée en pièces, le pauvre Picrochole est roué de coups par les meuniers et n'échappe que sous un déguisement. Ses officiers généraux, le comte Spadassin et le capitaine Merdaille, ont pris la fuite six heures avant le combat.

Puis, comme si ce n'était pas assez de cet exemple, Épistémon descendu aux Enfers, et ressuscité trois jours après sa mort par l'art merveilleux de Panurge, se charge de nous apprendre le sort des héros dans l'autre monde. Il y a trouvé les rois et les conquérants les plus fameux occupés aux plus vils métiers : Alexandre devenu savetier, Xerxès marchand de moutarde, Cambyse muletier, Achille boteleur de foin, etc., tandis que Diogène et Épictète sont passés à l'état de grands seigneurs, devisant, festoyant et jouissant gaiement de leur immortalité. L'infortuné roi des Amaurotes, Anarches, vaincu par Pantagruel, est réduit à devenir marchand de sauce verte et à faire le bonheur d'une vieille lanternière, qui l'accable de coups. « Chante plus haut, lui dit Panurge,... tu ne fus jamais si heureux que de n'être plus roi[1]. » Après Pavie, au lendemain de l'expédition de Provence et du siége de Metz, à la veille de la fuite d'Inspruck, une telle leçon avait son à-propos. Le grand empereur, dont le pavillon couvrait deux mondes, n'allait-il pas, à quelques années de là, ensevelir tous ses rêves d'orgueil sous la robe du moine de Saint-Just? Quel triomphe pour la philosophie de Rabelais!

En face de ces princes guerroyants et ambitieux, il conçoit l'idéal du roi géant et pacifique, qui, comme le saint Christophe de la légende, porte le monde entier sur ses épaules. Rabelais se complaît dans le spectacle de la force : pour-

1. On a cru voir dans l'épisode d'*Arnorches* (sans royaume), une allusion au prisonnier de Pavie et à son mariage avec la sœur de Charles-Quint, la princesse Éléonore, âgée de trente-deux ans. Mais Rabelais eût-il osé risquer une pareille raillerie envers le Roi son protecteur?

tant il n'a pas en elle cette foi brutale qui ressemble à de l'impiété[1]. Ses bons géants, si puissants qu'ils soient, ne tentent pas d'escalader l'Olympe : ils s'humilient sous a main de Dieu et lui rapportent la meilleure part de leurs victoires[2]. « Mets tout ton espoir en Dieu, dit Pantagruel à son prisonnier, et il ne te délaissera point. Car de moi, encore que sois puissant comme tu peux voir, et aie gens infinis en armes, toutefois je n'espère en ma force ni en mon industrie ; mais toute ma fiance est en Dieu, mon protecteur, lequel jamais ne délaisse ceux qui en lui ont mis leur espoir et pensée. » Dans la scène de la tempête, on ne le voit pas comme Ajax braver la colère des dieux et des éléments : il se recommande au ciel lui et les siens avec une résignation toute chrétienne, sans forfanterie et sans faiblesse, tenant fort et ferme le mât qui craque sous l'effort des vents, en homme qui commence par s'aider lui-même pour mériter le secours d'en haut. L'œil fixe, il interroge l'horizon : c'est de sa bouche que sortira le premier cri de salut : *terre! terre!* Image touchante de la royauté assise à la poupe du vaisseau et veillant à la conservation des peuples. Au sortir de cet épouvantable orage, dont Rabelais n'a vu que le début, c'est elle aussi qui doit conduire au port la France défaillante et épuisée : c'est elle, qui par la bouche de Henri IV doit crier : *terre!* c'est-à-dire paix, tolérance et réconciliation !

Mais les pédants et les conquérants ne sont pas la plus grande plaie de ce monde ; il en est une autre pire encore, selon Rabelais : ce sont les moines. Le moine a été jadis l'idéal le plus complet du dévouement et de la sainteté[3]. Il a défriché les terres, conquis les âmes, fait de l'Europe une grande famille chrétienne ; puis l'heure de la décadence est venue : il s'est trouvé entraîné avec le chevalier dans le naufrage commun du Moyen Age. Pour Érasme, il n'est plus

1. Vis consilii expers, mole ruit sua.
(HORACE. — Odes, IV, III.)
2. *Pantag.* liv. II, chap. XXVIII.
3. V. les *Moines d'Occident*, par M. de Montalembert.

qu'un escarbot sale, glouton, infectant de son odeur et de son ordure tout ce qu'il touche. Pour Rabelais, c'est un singe inutile et malfaisant : « Le singe ne garde pas la maison comme un chien, il ne tire pas l'aroy (charrue) comme le bœuf, il ne produit ni lait, ni laine comme la brebis, il ne porte pas le faix comme le cheval.... Semblablement un moine (j'entends de ces ocieux[1] moines) ne laboure comme le paysan, ne garde le pays comme l'homme de guerre, ne guérit les malades comme le médecin, ne prêche ni endoctrine le monde comme le bon docteur évangélique et pédagogue, ne porte les commodités et choses nécessaires à la république comme le marchand. » Rabelais, il faut bien l'avouer, joignait à son antipathie native pour le couvent ses rancunes personnelles contre Puits-Herbaut et les autres moines ses confrères, devenus ses ennemis. Il a senti peser sur lui comme une chape de plomb la lourde robe de cordelier : il s'est vu jeter en prison, condamner au pain et à l'eau, pour avoir tenté de lire furtivement quelques pages de grec et d'hébreu. Il lui a fallu subir les remontrances du prieur, les dénonciations des envieux, les pénitences humiliantes pour l'orgueil de la science et du génie. Sa nature indocile s'est révoltée contre cette vie d'espionnage et de servitude. Au moine crasseux, ignorant et désœuvré, ne sachant que dîner, dormir, chanter matines et trimbaler les cloches, il oppose le type triomphant de frère Jean des Entomeures.

Frère Jean est l'idéal du moine transformé, passant de l'existence inerte du cloître à la vie active du monde.

Monachus in claustro
Non valet ova duo,
Sed quando est extra,
Bene valet triginta[2].

Rabelais l'a taillé vigoureusement dans le plein de la nature humaine, avec ses bons et ses mauvais instincts : il l'a

1. Oisif, *otiosus*.
2. Un moine dans le cloître ne vaut pas deux œufs, dehors il en vaut bien trente.

doué de jeunesse, de force, d'une hardiesse aventureuse, d'un appétit formidable et d'une soif inextinguible. Frère Jean garde encore une partie des vices de son état; mais l'homme nouveau commence à se développer et à s'épanouir dans cette large et puissante individualité. L'Achille du couvent a, comme Rabelais lui-même, la fièvre du mouvement et de l'action. Tandis que les autres frères psalmodient tristement leurs *oremus* pour implorer le salut des vignes du monastère, envahies par l'armée de Picrochole, il retrousse sa robe, prend en main le bâton de la croix, et assomme à tour de bras toute cette ribaudaille : « Ès (aux) uns escarbouilloit la cervelle, ès autres coupoit bras et jambes, ès autres deslochoit (disloquait) les spondiles du cou, ès autres démolloit les reins, avalloit le nez, pochoit les yeux, fendoit les mandibules. » Au plus fort de la tempête, alors que ce pleurard de Panurge, les mains jointes, invoque sans bouger et à demi mort de peur les benoîts saints et saintes, il cargue les voiles, serre les cordages en jurant des mille millions de charretées de diables, le tout par figure de rhétorique cicéronienne.

A l'heure où s'accomplit cette double révolution de la Renaissance et de la Réforme, quand s'ouvrent à perte de vue les lointains horizons de l'antiquité retrouvée et de la liberté moderne, que de natures vigoureuses, que d'esprits ardents et indociles commencent à étouffer et à s'agiter sous le froc du moine! Le vent du dehors a pénétré jusque dans l'enclos du silence et de la prière. Combien étroits alors paraissent les murs du couvent! Combien jalouse la règle qui interdit aux frères tout rapport avec le monde, tout partage de vie et d'idées nouvelles! La science, autrefois l'hôte et l'amie du cloître, est devenue suspecte d'hérésie, depuis que le Diable s'est mêlé d'apprendre le grec et l'hébreu. Mais on a beau lui fermer les portes, le malin y entre avec ses livres maudits. Si bien ouverts que soient les yeux du prieur, plus d'un frère, comme Rabelais, comme Pierre Ami, les lit le soir ou la nuit, en cachette, à la lueur d'une petite lampe. Le si-

lence, la crainte, l'attrait du fruit défendu, toutes les séductions de la nouveauté et de l'inconnu exaltent les imaginations : la contrainte même irrite et développe cet esprit de révolte qui sommeille en chacun de nous. Aussi est-ce du cloître que sortiront les utopistes rêveurs, les réformateurs audacieux, Savonarole, Luther, Hutten ; les libres-penseurs épicuriens, Érasme et Rabelais. Avec quelle volupté ils jettent loin d'eux cette robe, qui les a tenus si longtemps captifs! Quelle joie de se sentir en plein air, libres de respirer, de voir, de courir, de se plonger à l'aise dans la vie, dans le mouvement et dans les livres!

C'est pour ces fugitifs que Rabelais a construit son abbaye de Thélème. Comme Platon et Morus, comme les philosophes et les poëtes de tous les temps, il a aussi son Utopie. La poésie naît dans le cœur de l'homme du contraste de ce qu'il possède et de ce qu'il souhaite : le pauvre rêve des palais, le riche une chaumière. Rabelais enfermé, tout jeune encore, dans sa triste solitude, entrevoit, par delà les hauts murs du cloître, la douce chimère de Thélème. Pour rédiger la charte de sa nouvelle communauté, il a pris juste le contre-pied de tout ce qui se fait au couvent. Le nom seul[1] de *Thélème* est déjà une protestation. Au couvent, la règle enserre de toutes parts l'individu, maîtrise ses mouvements et ses volontés : à Thélème, le premier précepte est : *Fais ce que veux*. Au couvent, les murs, les grilles, les verroux isolent l'homme de ses semblables : à Thélème, les portes sont toutes grandes ouvertes. Au couvent les vœux sont perpétuels : à Thélème, on entre et l'on sort à discrétion. Au couvent, toutes les heures du jour sont marquées par le son de la cloche, qui envoie les frères à vêpres, à matines, au réfectoire, au dortoir et au sermon : à Thélème, on ne connaît point les horloges ; car c'est à l'homme de disposer des heures et non aux heures de gouverner l'homme. Enfin au couvent, les sexes vivent séparés, les hommes sont laids, igno-

1. Θέλω (vouloir).

rants, maussades; les femmes revêches, sauvages, souvent vieilles et contrefaites : à Thélème, les deux sexes vivent réunis; tout y est jeune, aimable et souriant.

Cette utopie n'est point seulement un rêve de moine épicurien, une pastorale philosophique, mais en même temps la critique du monde présent, de ce monde où l'on se proscrit, où l'on se brûle, où l'on s'égorge, faute d'être tombé d'accord sur un texte de saint Paul ou d'Aristote. La cause du mal, c'est la manie furieuse d'imposer son opinion à ses semblables; c'est le vieux cri du dominicain Izarn devant le bûcher des Albigeois : « *Crois comme nous, ou tu seras brûlé!* » Ce cri, tous le répètent alors, le Parlement, la Sorbonne, les catholiques, les protestants, les capets de Montaigu et la populace de la place Maubert. Le fanatisme envahit jusqu'à cette paisible république des lettres, où il excite la guerre civile des cicéroniens et le duel grotesque des *kiskis* et des *kankan*. A cette folie universelle quel remède opposer? Un seul, la tolérance. *Fais ce que veux*, c'est-à-dire crois, pense, écris comme tu voudras, telle est la devise inscrite par Rabelais au frontispice de cet asile, où il appelle les sages, les esprits harassés et dégoûtés de ces interminables disputes. Nouveau Noé, il a vu venir le déluge :

O dommageable et pénible déluge,
Déluge, dis-je, et à bonne raison [1] !

et il s'est mis à construire son arche pour lui et ses amis. Là, tandis que la tempête sifflera et brisera tout sur son passsge, il trouvera la paix et la sécurité. Peut-être l'accusera-t-on d'égoïsme. Mais que faire parmi ces furieux occupés à s'injurier et à s'entretuer? La meilleure leçon n'est-elle pas de leur peindre le bonheur de cette société idéale, où l'on ne connaît ni inquisiteurs, ni sorbonnistes, ni chats-fourrés, où chacun vit à l'école de la Nature et de la Liberté :

Céans aurez et bastille et refuge !

1. Ces vers sont empruntés à Mellin de Saint-Gelais, que Rabelais appelle en plaisantant le prophète Merlin.

IV

Janotus bafoué, Picrochole défait, Thélème bâtie et frère Jean pourvu, Rabelais eût pu se retirer sans livrer au monde le secret de son nom voilé jusqu'alors sous l'anagramme d'*Alcofribas Nasier*. Mais le public réclamait impatiemment une suite à cet ouvrage, dont il ne pouvait se rassasier. Panurge n'avait fait qu'entrer en scène, et sa fortune avait été si rapide, que tout le monde était pressé de le revoir. L'attente générale, les attaques de ses ennemis, la fureur des moines, les efforts désespérés de la Sorbonne, les progrès de la persécution, tout semblait à la fois provoquer et intimider la verve de l'auteur. Rabelais, en qui l'audace, comme chez Turenne, allait croissant avec les années, se remit à l'œuvre; et en 1546, il inscrivait hardiment son nom en tête de la troisième partie. Encore ému de ces accusations d'hérésie devenues mortelles à tant de gens, il lance aux persécuteurs un défi solennel dans l'histoire de Rominagrobis.

Ce vieux poëte libre-penseur, chassant les moines qui assiégent son lit de mort pour recueillir son âme et son héritage, et réglant seul ses affaires avec Dieu, a déjà tout l'air d'un déiste anticipé : « Je crois, par la vertu-Dieu, qu'il est hérétique, ou je me donne au diable. Il médit des bons frères mendiants, cordeliers et jacobins, qui sont les deux hémisphères de la chrétienté. Je dis hérétique *formé*, hérétique *clavelé*, hérétique *brûlable*. » Aussi, Panurge effrayé s'imagine-t-il déjà voir la chambre toute pleine de diables, qui se disputent l'âme de Rominagrobis. En veine d'audace et de folle gaieté, Rabelais passe des moines et des diables aux astrologues, aux théologiens, aux juges, aux médecins ses confrères, aux philosophes ses amis. Il les nargue eux et leur science, de telle sorte qu'un matin, il les trouva tous ameutés contre lui. Puits-Herbaut,

Lizet, Calvin, Galland, Ramus même, s'accordèrent à le déclarer impie, sacrilége et larron. Il put se croire un moment comme Dolet et Despériers pris entre deux feux. Ses protecteurs avaient presque tous disparu. François Ier était mort, le cardinal du Bellay en disgrâce. Pour la première fois, l'intrépide rieur sentit sa gaieté défaillir. Lui-même l'avoue dans son remerciement au bon cardinal Odet : « Sans vous m'étoit le cœur failli, et étoit tarie la fontaine de mes esprits animaux. » Mais en homme de ressource, à force d'habileté, il arracha au roi Henri II un nouveau privilége pour ce quatrième livre, si attendu des uns, si redouté des autres.

Une fois son laissez-passer signé, il pousse un long cri de joie, véritable chant de triomphe sur les cafards, cagots, matagots, papelards, pattepelues, porteurs de rogatons, chattemites, etc., sans oublier dans ses malédictions son ancien ami Calvin, qui s'était permis de le censurer. On sent l'allégresse d'un homme qui se décide à mettre encore une fois la *plume au vent*, après avoir obtenu toute dispense de la prison et du bûcher. Ajoutons qu'à la même époque, par scrupule de conscience et peut-être pour satisfaire à des exigences légitimes, en échange de la permission qu'il obtenait, Rabelais avait résigné sa cure de Meudon. Il prend soin de rappeler encore qu'il n'est ni rebelle, ni hérétique, et qu'il plaisante *sans offense de Dieu ni du Roi*, deux puissances au nom desquelles il était si facile alors, comme toujours, de perdre les gens. Cette déclaration bien établie, ses remerciements et ses adieux faits à tous ses protecteurs, il se met bravement en route et s'embarque avec Pantagruel à la recherche de l'Oracle[1].

Ici commence une Odyssée satirique à travers un monde

1. La navigation de Pantagruel et de Panurge à la recherche de l'Oracle, rappelle les courses errantes des chevaliers à la poursuite du saint Graal. Les voyages sont une passion commune à tous les héros épiques de l'antiquité et du moyen âge. La découverte récente de l'Amérique n'avait fait que l'accroître encore. Au seizième siècle, cette fièvre de mouvement et d'aventure enlève les gens de lettres eux-mêmes à la vie sédentaire du cabinet : Marot, les Estienne, Rabelais, sont toujours par monts et par vaux.

imaginaire, parodie ou plutôt transfiguration du monde réel. De tous les livres du *Pantagruel*, celui-ci est le plus hardi. Pour trouver une création analogue, il faut remonter jusqu'aux *Grenouilles* et aux *Oiseaux* d'Aristophane : Arioste, dans son roman, Shakspeare dans ses comédies ne peuvent en donner l'idée. Figurez-vous une longue suite de scènes fantasmagoriques, des abstractions prenant corps, des métamorphoses d'hommes en bêtes, des ombres parées de toutes les couleurs de la vie glissant derrière un transparent, à travers lequel les personnages revêtent des proportions fabuleuses et grotesques, sans cesser d'être reconnaissables; joignez-y toute une nuée de visions et d'hallucinations voltigeant dans un crépuscule, où se dessinent vaguement les contours de la réalité : tel est le singulier pays que Rabelais nous appelle à visiter. Chaque étape de ce merveilleux voyage nous arrête devant une des grandes questions ou des grandes puissances du temps. Quel est, par exemple, la première rencontre de Pantagruel? Celle des bons frères qui se rendent à l'assemblée générale, des Lanternois, c'est-à-dire à l'interminable concile de Trente, où l'on dispute depuis bientôt seize ou dix-huit ans, et où l'on ne fait que lanterner avec l'agrément du roi d'Espagne et au grand déplaisir de Sa Majesté Henri II. Aussi Rabelais leur envoie-t-il force malices avec jambons et cervelas.

Plus loin, nous passons *Procuration*, qui est une île toute chauffourée et barbouillée; c'est le séjour des *Chicanous*, pauvres gens qui seraient fort embarrassés de se nourrir eux et leur famille, si l'on supprimait les coups de bâton[1]. Les Chicanous sont les parias et les souffre-douleurs de ce monde de grimoire et de chicane, dont Grippeminaud est le roi. Le seigneur de Basché se ruine à payer les coups dont il les assomme. Rabelais est pour eux sans pitié. Peut-être, dans certains moments difficiles, avait-il vu se dresser devant

1. C'est de là que Racine a tiré la plaisante exclamation du Sergent dans *les Plaideurs* :

Frappez, j'ai quatre enfants à nourrir.

lui le déplaisant fantôme de ces messagers d'ennui. Il s'acquitte largement envers eux par la main de frère Jean sur la face de *Rouge-Museau*.

Ailleurs, c'est le duel fantastique de Caresme-Prenant et des Andouilles, le grand débat du *Gras* et du *Maigre*, qui mettait en émoi l'Europe entière et surtout la France. Avec l'aide des bons catholiques, le *Maigre* avait triomphé: les protestants et les libertins tenaient pour le *Gras*. La Sorbonne plus orthodoxe que le pape refusait d'admettre sur ce point les doctrines relâchées de la chancellerie romaine. Une bulle ayant permis l'usage des œufs en temps prohibé, la Faculté de théologie protesta et vint remontrer au Roi « que les Français ne voulaient pour rien au monde se dispenser des saintes observances du Carême. » La bulle fut brûlée solennellement en place de Grève, au milieu des cris de joie et des danses de la populace[1]. Quelques années auparavant, Marot et Dolet avaient été jetés en prison sous l'inculpation d'avoir mangé du lard en carême. Vainement Dolet avait produit un certificat de son médecin : ce grief figure dans l'acte d'accusation qui l'envoya au bûcher. Rabelais garde rancune au maigre d'avoir fait tant de victimes : peut-être, comme jadis Guyot de Provins, l'avait-il plus d'une fois maudit au fond de son couvent. Aussi a-t-il épuisé toutes les extravagances et les jovialités de son imagination pour décrire les vertus, propriétés, figures, mâchoires et tenailles de ce monstre apocalyptique et ichtyophage, qui a nom *Caresme-Prenant* : « Demi géant à poil follet et double tonsure, extrait de Lanternois, bien grand lanternier, gonfalonier des ichtyophages, dictateur de moustardois, fouetteur de petits enfants, calcineur de cendres, père et nourricier des médecins, foisonnant en pardons, indulgences et stations, homme de bien, bon catholique, de grande dévotion[2]. » En revanche, il éprouve

1. Un vieux proverbe cité par Mézerai, disait des Parisiens « qu'ils savaient mieux *jeûner* que *se battre.* » Ils sont bien changés depuis.

2. *Pantagruel*, liv. IV, chap. XXIX.

une tendresse de cœur et d'estomac particulière pour ces pauvres Andouilles, si cruellement frappées de proscription.

Au moment même où il semblait se liguer avec les protestants contre le maigre, Rabelais se retournait brusquement pour leur lâcher une terrible bordée. Attaqué à la fois par Puits-Herbaut et Calvin[1], il riposte des deux côtés en faisant sortir du sein d'Antiphysis (Contre nature) la double lignée des moines cafards, briffaux, putherbes, et des imposteurs de Genève, *pistolets* ou *démoniacles* Calvins. Dégagé ainsi de toute complicité avec l'hérésie, après cette profession d'indépendance, il reprend gaiement sa route et arrive au pays des Papefigues. Ici pour la première fois, l'auteur s'attaque ouvertement à la cour de Rome. Sans être partisan de la Réforme, il ne peut se défendre d'une certaine compassion pour ce pauvre paysan de Papefiguière, autrefois tranquille et heureux, maintenant vexé, ruiné et maudit, depuis qu'il s'est avisé, comme les Vaudois, de faire la figue ou la nique au Pape. Aussi a-t-il vu fondre sur lui tous les fléaux du ciel et de la terre, les foudres du Pape et celles de Dieu, la grêle, les ouragans, les procureurs, les sauterelles, les charançons, les sergents, et enfin le Diable en personne avec son ironique refrain : « Travaille, vilain, travaille ! » c'est-à-dire, laboure, sème, plante et récolte pour moi. Un dîmier d'Église ou un receveur du fisc ne parlait guère autrement. Le manant s'en tire du mieux qu'il peut, à force de ruse et d'esprit, et sauve, non sans peine, sa moisson et sa femme des griffes de Satan.

En face de ce misérable pays de Papefiguière, s'élève la benoîte-île des Papimanes, gens heureux s'il en fut, qui vivent en liesse et en ravissement perpétuel devant leur idole ou plutôt leur dieu. « L'avez-vous vu, gens passagers, l'avez-vous vu ? — Qui donc, demanda Pantagruel ? — Celui qui est, l'unique, c'est-à-dire le Pape. — Mais oui, oui-da, messieurs, répondit Panurge, j'en ai vu trois à la vue, desquels

1. Par l'un dans le *Theotimus, sive de malis libris et auctoribus tollendis;* par l'autre, dans le *Traité des Scandales.*

je n'ai guère profité[1]. » — C'est de ce ton goguenard et facétieux qu'il va contempler les saintes, authentiques, uranopètes Décrétales, venues du ciel aussi sûrement que l'oriflamme de saint Denis et les boucliers de Cybèle. Il s'extasie sur la vertu de ces divins livres pour tirer l'argent hors de France, vieux sujet de doléances souvent traité par les rimeurs et les prédicateurs populaires du Moyen Age. Rabelais le rajeunit et l'égaye en y mêlant le plaisant récit de la collecte organisée par Homénaz, en faveur *des gens heureux qui l'on vu.* Toutes les bénédictions, les rosées et les présents tombent sur cette île fortunée. Mais en naviguant dans ces eaux la passe est dangereuse : bien des gens y ont fait naufrage, depuis Wiclef et Jean Huss. Près de là, se dresse le cap de Malencontre. Grâce à l'habileté du pilote, la nef de Pantagruel a déjà côtoyé nombre d'écueils sans s'y briser, quand elle s'arrête brusquement en face de l'Ile de Ganabin ou des Larrons, à l'aspect du grand chat Rodilardus. La mort ne laissa pas à l'auteur le temps d'achever son voyage : le quatrième livre demeura sans conclusion.

Le cinquième livre ne parut que quelques années après. Le prétendu manuscrit trouvé, dit-on, dans les papiers de Rabelais n'est pas de sa main. Est-ce dire qu'il soit tout entier apocryphe? Nous ne le pensons pas. Peut-être n'est-ce là qu'un canevas primitif remanié et développé par un continuateur anonyme. Le nombre infini des variantes, la différence du style, la maladresse et l'exagération de certaines parties autorisent cette hypothèse. Les railleries sont devenues plus amères, les attaques plus violentes; mais elles ont perdu une partie de leur sel et de leur gaîeté : on se prend à regretter la bonne humeur du philosophe là où respire la colère et l'indignation d'un homme de parti, peut-être d'un huguenot, trop heureux de mettre sa vengeance à l'abri du génie de Rabelais. Désormais l'auteur du *Gargantua* était inviolable dans la tombe: on pouvait lui prêter des har-

1 L'Église avait vu en effet un moment trois papes, Benoît XIII, Grégoire XII et Alexandre V, se disputant la tiare, et n'en avait guère profité.

diesses ou même des violences de langage, contre lesquelles son horreur du bûcher l'aurait certainement tenu en garde. On a soupçonné Henri Estienne d'avoir travaillé à l'achèvement du cinquième livre : nous serions volontiers de cet avis. L'âpreté des plaisanteries, la vigueur, la rudesse et parfois aussi la pesanteur de la touche rappellent certains passages de l'*Apologie pour Hérodote*.

Malgré son infériorité manifeste, ce cinquième livre contient trois ou quatre épisodes qui portent le cachet de l'inspiration rabelaisienne; et qui, par la hardiesse et l'originalité, égalent les meilleures parties du *Pantagruel*. Qui n'a entendu parler de l'Ile Sonnante, des Chats Fourrés et du palais de Dame Quintessence? L'Ile Sonnante est une délicieuse féerie aristophanesque. On est ébloui des couleurs, étourdi du caquetage de ces bienheureux oiseaux (prestregaux, évesgaux, cardingaux, papegaut), qui ne travaillent ni ne labourent, mais ne songent qu'à se gaudir[1], gazouiller et chanter. Le timbre argentin des cloches, les doux parfums de l'hypocras et de la bonne chère, les vineuses exhortations de maître Æditue nous plongent dans une sorte de *farniente* et de paresseuse ivresse. C'est bien là Rome telle qu'elle dut apparaître au joyeux secrétaire du cardinal du Bellay, parmi les fêtes de la *Schiomachie*, avec ses processions, ses mascarades, ses carillons bavards, ses églises et ses palais dorés, ses festins épiques, sa grasse population sacerdotale, vermeille, luisante, bariolée, nourrie des sucs de la terre et des bénédictions du ciel. La pierre, dont s'arme Panurge pour en frapper le vieil Evesgaut endormi, sent un peu la violence huguenote, et pourrait bien venir d'Henri Estienne. Mais la plaisante remontrance d'Æditue est digne de Rabelais : « Homme de bien, frappe, féris, tue et meurtris tous rois et princes du monde, en trahison, par venin, ou autrement, quand tu voudras; déniche des cieux les anges; de tout

1. Réjouir.

auras pardon du Papegaut. A ces sacrés oiseaux ne touche, d'autant qu'aimes la vie, le profit, le bien tant de toi que de tes parents et amis vivants et trépassés. Encore ceux qui d'eux après naîtront, en sentiraient infortune.... Mieux donc vaut, dit Pantagruel, boire d'autant et banqueter. »

L'antre des *Chats Fourrés* est moins gai à visiter. Jamais l'alliance du fantastique, du grotesque et du terrible, n'a été plus complète. Jusque-là l'auteur du Pantagruel, peu soucieux de se créer des embarras avec la Justice et averti par de récents exemples, avait ménagé l'honneur du Parlement. La placide figure de Brid'Oie tirant aux dés le sort des procès, l'amusante caricature des Chicanous, respiraient moins la haine que la gaieté. Tout autre est l'aspect des *Chats Fourrés*, bêtes horribles, qui mangent les petits enfants et paissent sur des tables de marbre : allusion évidente à cette grande table du Palais immortalisée par les représentations de la Basoche : « Ils pendent, brûlent, écartèlent, décapitent, meurdrissent, emprisonnent, ruinent et minent tout. » On rit et on a peur à l'approche de ce sombre repaire, comme devant l'antre de Cacus :

Cæde tepebat humus. . . . .

La vue du sang et des dépouilles, les cris des victimes, les vagissements des enfants, la voix aigre de Grippeminaud répétant son éternel : *or ça, or ça*, épouvantent l'imagination. On reconnaît le charnier d'où sortiront pâles, sanglants, brisés par la torture Berquin, Dolet, Dubourg et tant d'autres. En traçant l'esquisse de ce lugubre tableau, Rabelais pensait à venger ses amis. Depuis, les haines protestantes sont venues probablement assombrir et envenimer la fiction primitive : on se croirait déjà parmi les *Tragiques* de d'Aubigné. L'archiduc des Chats-Fourrés, n'est plus seulement le juge traditionnel, tel que nous l'avons vu sous les traits de Brid'Oie et de Maître Jean l'Estoffé, bonhomme épais de corps et d'esprit, qui dort pendant la plaidoirie et ne se réveille que pour songer aux épices. Grippeminaud ne som-

meille pas : c'est le Rhadamanthus de Marot, transformé en monstre fabuleux, armé de longues griffes, qui s'enfoncent implacables et tenaces dans la chair et dans le patrimoine des innocents. Ce type exécré du juge bourreau a rassemblé sur sa tête les rancunes de toute une génération : les protestants retrouvent en lui un d'Oppède, un Bertrandi, un Birague, teints du sang de leurs frères, enrichis de leurs dépouilles et voués par eux à une éternelle malédiction.

Aux dernières limites du fantastique, s'étend le palais de Dame Quintessence, grand laboratoire des billevesées savantes, des abstractions impalpables et des chimères sans nom; royaume du vide et du mouvement perpétuel, où la reine *Entéléchie*, grave et sèche demoiselle encore jeune malgré ses 1800 ans, renouvelle chaque matin son frugal repas de catégories, d'antithèses, de métempsycoses, et de transcendantes prolepses. Autour d'elle sont ses officiers, qui ne trouvent pas un moment de repos, tant ils sont occupés les uns à blanchir des Éthiopiens, les autres à tondre des ânes, ceux-ci à couper le feu avec un couteau, ceux-là à puiser de l'eau avec un filet. L'attaque est en partie dirigée contre Aristote : peut-être Ramus y mit-il la main : mais elle s'adresse aux astrologues et aux alchimistes aussi bien qu'aux métaphysiciens, à tous ces songes creux, à tous ces cerveaux fêlés qui remuent l'éternel hochet du *Chimæra bombinans in vacuo*. Le bon sens pratique de Rabelais combat les illusions et les folies ambitieuses d'une science qui prend des formules pour des idées, des rêves pour des réalités. C'est là un chapitre que nos voisins d'Allemagne et quelques-uns de leurs amis feraient bien de relire, comme préservatif, à tout le moins une fois l'an.

V

Jusqu'ici nous avons étudié dans Rabelais le philosophe et le critique : il nous reste à dire un mot du poëte et de l'écrivain. Bien qu'il n'ait vraiment écrit qu'en prose, Rabe-

lais n'en est pas moins placé par Marot, Étienne Pasquier et Colletet à la tête des poëtes de son temps[1]. Certes le majestueux Ronsard eût été scandalisé d'apprendre que la meilleure épopée du seizième siècle n'était pas la *Franciade*, mais le livre du joyeux biberon, son voisin. Et pourtant, rien de plus vrai. Faut-il s'en étonner ? Les temps héroïques sont finis, la séve épique épuisée ; les derniers descendants d'Alexandre, de Charlemagne et de Roland perdus dans l'insipide fatras des romans d'aventure, ne trouveront bientôt plus d'autre asile que la *Bibliothèque bleue*. Pierre Faifeu nous l'a dit lui-même :

Artus est mort et Lancelot gâté.

Les Amadis reviennent un moment au jour par l'effet d'une vogue passagère et d'un caprice royal ; mais la plume d'Herberai des Essarts fut aussi impuissante que l'accolade du bon Bayard à réveiller ce qui était mort. La chevaleresque Espagne elle-même laisse tomber la lance rouillée du Cid aux mains du pauvre Don Quichotte. Son dernier chevalier, Ignace de Loyola, change la cuirasse contre le froc : la milice active, ardente, mais peu romanesque des Jésuites, remplace les preux des anciens temps. La Renaissance et la Réforme avaient chance, il est vrai, de renouveler, par l'enthousiasme de l'érudition et de la foi, le sens épique : toutes deux échouèrent, du moins en France[2]. La *Franciade* de Ronsard eut le sort d'une Babel, qui croule sur ses fondements : les *Tragiques* de d'Aubigné sont moins une épopée qu'un pamphlet, à travers lequel semble passer le souffle de Dante. Le génie français en se personnifiant dans le roman comique et railleur de Rabelais, obéissait aux instincts du temps et à sa propre vocation.

Par une combinaison étrange, cette œuvre fille du hasard

1. Dufresny, dans un ingénieux parallèle d'Homère et de Rabelais, dit formellement : « Il ne manque à Rabelais pour être grand poëte que d'avoir écrit en vers : son livre est un poëme en prose. »

2. L'Italie fut plus heureuse avec le Tasse, et l'Angleterre avec Milton. Encore sont-ce là de vraies épopées ?

et de la libre fantaisie, conçue en haine ou en dérision de l'épopée chevaleresque et de ses héros, réunit précisément quelques-uns des caractères essentiels du poëme épique. D'abord l'universalité : elle embrasse un monde entier avec sa science, ses traditions, ses mœurs, etc. Joignez-y l'alliance du merveilleux et du réel, du roman et de l'histoire; le demi-jour, qui permet à l'imagination de grandir outre mesure les personnages; enfin les lieux communs traditionnels, invocation à la Muse[1], longs récits de batailles, descente aux Enfers, tempêtes, le tout parodié et rajeuni avec un mélange de sérieux et de bouffon, qui rappelle à la fois Homère et Lucien.

Rabelais a du poëte un don puissant, celui de créer des types. Les écrivains ordinaires se contentent de saisir au passage des esquisses et des copies éphémères de la réalité. Mais si vive, si brillante qu'elle soit, la copie a bientôt le sort de l'original : elle s'use, se fane et disparaît avec lui. Les types au contraire, comme ces formes éternelles dont parle Platon, dominent et enveloppent les réalités individuelles. Tandis que celles-ci s'écoulent emportées par le flot du temps, ceux-là durent et brillent d'une jeunesse sans fin. On a fait et refait vingt fois la clef de Rabelais : les commentateurs se sont évertués à placer un nom historique sur la face de chaque personnage. D'après l'opinion la plus commune Grandgousier serait Louis XII, Gargantua François I[er], Pantagruel Henri II, Picrochole Maximilien Sforza, Ferdinand d'Aragon ou Charles-Quint; frère Jean le cardinal du Bellay, ou je ne sais quel moine du monastère de Seuillé; Panurge le cardinal de Lorraine, ou bien encore le Sosie compromettant de l'auteur lui-même[2]. Ce qu'il y a de vrai

1. O ma muse! ma Calliope, ma Thalie, inspire-moi à cette heure!

2. L'édition des *Variorum* nous offre un recueil complet des hallucinations critiques dont le livre de Rabelais a été l'objet. Jamais les rabbins eux-mêmes n'ont tant divagué sur le Talmud, ni les théologiens sur l'Apocalypse. Le seul personnage de frère Jean est devenu tour à tour, par la grâce des commentateurs, le cardinal du Bellay, César Borgia, Luther, le cardinal Odet de Châtillon, un certain Buniard, prieur de Sermaise en Anjou, etc.

dans toutes ces hypothèses, c'est que Rabelais a emprunté un certain nombre de traits à la société contemporaine ; qu'il les a combinés à sa guise, transformés par la puissance de son génie, et qu'il en a créé des êtres d'imagination. Maintenant, me demandera-t-on, ces êtres ont-ils vécu ? Je n'en veux qu'une preuve, c'est qu'ils vivent encore.

Le livre de Rabelais est un vaste *pandæmonium*, qui embrasse tous les genres possibles de la création poétique. Au premier plan, apparaissent les types héroïques : Gargantua, Pantagruel, Picrochole sont de la famille d'Agamemnon, d'Achille, de Roland. Encore, grâce à la liberté du genre burlesque, les héros d'Homère sont-ils dépassés. Qu'est-ce qu'Achille soulevant une pierre que douze hommes ordinaires pourraient à peine remuer ; qu'est-ce que Roland fendant un rocher de son épée, à côté de Gargantua inondant Paris du haut des tours Notre-Dame, ou de Pantagruel couvrant de sa langue toute une armée ? Malgré les proportions extravagantes d'une taille qui semble appartenir à l'âge des mastodontes et des mammouths, les géants de Rabelais n'en sont pas moins des hommes de leur temps : ils en partagent les espérances, les inquiétudes et les curiosités. Gargantua s'extasie devant les merveilles de la Renaissance ; Pantagruel soutient des thèses en Sorbonne et discute avec frère Jean et Panurge toutes les questions du jour, comme Rabelais le faisait lui-même à table en compagnie de Lyon Jamet et de Tiraqueau. Les Amadis, ces honnêtes revenants du passé, se gardent bien d'y songer.

Après les héros viennent les types humains plus voisins de la réalité : le moine frère Jean, le médecin Rondibilis, le juge Brid'Oie, le pédant Janotus, le bon précepteur Ponocrates, le paysan Couillatris ; enfin le plus triomphant de tous, Panurge, l'héritier direct de maître Renard par la malice et la gaieté. Renard, personnage allégorique, peut se permettre les plus étranges métamorphoses, devenir tour à tour moine, chevalier, médecin, jongleur, roi, pape : il appartient au monde de la fantaisie. Panurge tient davan-

tage au monde réel : c'est un composé d'écolier, de mendiant, de fripon, de valet, de philosophe et de bouffon. Vrai gibier du Châtelet comme Villon son compère, moqueur, hâbleur et persifleur universel, il rit de tout, excepté du danger. Quand le vent souffle, quand le tonnerre gronde, quand les vagues se dressent devant lui sombres et menaçantes, il se signe, il invoque la sainte Vierge et les benoîts saints ; il supplie frère Jean de remettre au lendemain pour jurer. Sa guenille, si chétive qu'elle soit, lui tient au cœur : il n'a pas le sang-froid diabolique de Don Juan. Le héros de Byron s'amuse de la frayeur des matelots, des larmes, des sanglots et des prières ; son orgueil indomptable brave les menaces de l'Océan et les avertissements de la Providence. Mais il faut le dire, Don Juan, ce fils d'un monde vieilli, a savouré à longs traits l'amère liqueur du doute ; il a trouvé au fond de la coupe l'ennui et le désenchantement. Panurge, tout sceptique qu'il est sur bien des points, croit encore au rire, à la gaieté, au bon vin ; et quoiqu'il n'ait pas une entière confiance dans la vertu des femmes, il songe pourtant à se marier. Preuve certaine qu'il ne faut pas encore désespérer de son salut.

Par delà le monde des hommes et des héros s'ouvrent les horizons lointains, les créations fabuleuses du monde fantastique, Caresme-Prenant, les Chats Fourrés, les Apédeftes, Dame Quintessence, sans compter ce bonhomme *Concile de Latran*, avec son large chapeau rouge de cardinal, et la respectacle *Dame Pragmatique* avec sa robe de *satin pers* et ses grosses *patenôtres de jayet*. Mais ce n'est point assez d'avoir créé des types, il faut encore les mettre en scène. Avant Corneille et Molière, aucun écrivain n'a possédé au même degré le don de l'action, le génie dramatique proprement dit. Rabelais, qui avait joué et peut-être composé plus d'une farce comme celle de la *Femme muette*, en compagnie des étudiants de Montpellier, a jeté dans sa narration de véritables scènes de comédie, qu'on pourrait transporter directement sur le théâtre. Telles sont la rencontre de Pan-

tagruel et de l'étudiant Limousin; la visite à Rondibilis; le marché avec Dindenaut, qui vaut la scène de Patelin et de M. Guillaume; la consultation de Panurge auprès du philosophe Trouillogan, où Molière a trouvé son bien. Enfin, Rabelais a toutes les qualités essentielles du poëte comique: la finesse qui saisit les ridicules; la profondeur qui sait lire le sérieux sous le plaisant; l'imagination qui traduit et rend vivantes par l'expression les créations abstraites de l'esprit. Mime et peintre tout à la fois, il allie à la splendeur de Rubens le grotesque de Callot. Son style comme sa pensée est plein de caprices, de soubresauts, d'extravagances. Grand fantaisiste et grand écrivain, il s'amuse à tailler sa phrase comme les artistes du Moyen Age sculptaient et ciselaient la pierre, l'historiant, la brodant à plaisir, la faisant disparaître sous une profusion d'arabesques et de logogriphes. Elle s'étend, se gonfle, s'entortille, se brise et se métamorphose à chaque instant. Ici, simple, grave, éloquente, elle a toute la majesté du latin classique: là elle ondule et flotte avec l'élégante liberté et les méandres infinis d'Aristophane et de Platon: ailleurs, bariolée de mille couleurs, on dirait qu'elle a pris la livrée d'Arlequin ou la casaque des fous. Plus tard, quand la langue aura subi le joug de la discipline à l'école des grands écrivains du dix-septième siècle, l'usage, l'étiquette, le goût en un mot viendra restreindre ces fantaisies. La décence du costume et de la parole sera un devoir pour l'écrivain comme pour l'homme du monde. Au seizième siècle, cette règle n'existe pas encore: la prose née de la veille court au hasard la bride sur le cou: c'est à cette heure favorable pour l'originalité, que Rabelais et Montaigne ont eu la bonne fortune de la saisir et de se l'approprier.

VI

On s'est demandé bien des fois comment Rabelais avait pu vivre heureux et tranquille dans sa cure de Meudon,

tandis que Marot, Dolet, Henri Estienne et tant d'autres payaient si cher l'indépendance ou la nouveauté de leurs opinions. Rabelais, a-t-on dit, méritait le bûcher ou l'exil au même titre. Qui donc l'en préserva? Fut-ce l'amitié des frères du Bellay, ou son habileté à couvrir du masque de la folie l'audace de ses leçons[1]? Mais ce masque était facile à soulever : les juges ne pouvaient s'y tromper; l'auteur lui-même a soin de nous prévenir en plaisantant des *Mystères horrifiques* contenus dans le *Gargantua*. Ce qui le sauva par-dessus tout, ce fut sa bonne humeur, sa réputation de gai convive, d'homme aimable et pacifique, étranger à toutes les cabales et à tous les partis, qui commençaient à diviser l'État. Libre penseur et reconnu pour tel, conservant envers tous son franc parler, sans se compromettre ni s'engager avec personne, riant à la fois des papistes et des huguenots, on ne put jamais lui reprocher ni l'hérésie avouée de Berquin, ni l'aigreur de Dolet, ni les emportements d'Estienne, pas même l'étourderie de Marot, égaré un matin sur les pas de Marguerite dans le camp de la Réforme. A première vue, il semble que tout déborde chez Rabelais, tant la vie est en lui féconde et luxuriante. Mais qu'on ne s'y laisse pas tromper; cette exubérance d'imagination, cette crudité de langage, cette intempérance de bouffonnerie couvrent une grande modération d'idées. *L'excès* est dans la forme, la *mesure* est au fond.

Rabelais est, par-dessus tout, l'interprète du bon sens. Pourquoi François Ier l'aurait-il persécuté? Le chantre de Gargantua et de Pantagruel n'est pas un ennemi de la monarchie. Loin de là; il rêve le bonheur d'un État gouverné paternellement sous la main d'un de ces bons géants, dont l'autorité réduise au silence toutes les tyrannies subalternes, tous les priviléges criards, qui l'ont tant de fois étourdi et révolté. A qui s'attaque-t-il, après

1. On a dit à ce sujet :

Sic homines, sic et cœlestia numina lusit,
Vix homines, vix ut numina læsa putes.

tout? Aux moines, dont le roi se soucie médiocrement, qui ne lui donnent ni un écu, ni un soldat; aux cagots, dont le zèle indiscret réclame du pouvoir des rigueurs qui lui répugnent; aux calvinistes, dont l'hérésie bruyante vient troubler le royaume; à la Sorbonne, qui ennuie le roi de ses perpétuelles réclamations contre les méthodes nouvelles et l'enseignement du Collége de France; au Parlement, dont le prétendu contrôle irrite et gêne le règne du bon plaisir. Rabelais, comme Jean de Meung, servait à sa façon et du même coup la monarchie et la liberté : *Fais ce que veux!* François Ier ne demandait pas autre chose : il est vrai que Rabelais ajoute : « en consultant autant que possible la nature, la justice et la raison. » Telle est la maxime qu'il prêche aux gouvernants et aux gouvernés. Concilier les deux volontés n'est pas toujours facile; il s'en rapporte pour cela aux bons instincts de l'humanité.

Protégé par le zèle de ses amis, Rabelais le fut peut-être mieux encore par la haine de ses ennemis. Les injures de Calvin furent sa justification. On a beau lui reprocher d'être libertin : le danger principal n'était pas là; l'ennemi alors c'est le huguenot, comme plus tard ce sera le janséniste. « Qu'on m'appelle vilain, disait Caboche le facétieux secrétaire du prince de Condé, larron, parricide, athéiste et tout ce que l'on voudra, mais que l'on ne m'appelle pas huguenot. » Rabelais put donc rester sans trop de péril au milieu de la mêlée : les coups n'étaient pas à son adresse. D'ailleurs il a soin de rappeler plus d'une fois à quelles conditions il plaisante et maintient son avis : « *jusques au feu exclusivement.* » Le bûcher est un genre d'argument auquel il n'entreprend pas de répliquer. Il passe devant en ôtant bien bas son chapeau, quitte à s'en moquer, quand il est hors de portée. Faut-il lui reprocher, après tout, d'avoir eu peu de goût pour le fagot? Ce n'est pas nous qui lui en ferons un crime.

Mais enfin, dit-on, Rabelais était-il catholique? S'il ne l'était pas, comment a-t-il pu si longtemps prolonger une comédie sacrilége, rester ministre d'un culte qu'il aurait

jugé ridicule et imposteur, se charger comme prêtre du salut des âmes, qu'il perdait comme écrivain? Posée de la sorte, la question est des plus simples et des plus nettes : elle l'était moins au seizième siècle. Nous oublions trop volontiers que bon nombre de ces hardiesses et de ces bouffonneries, tant reprochées à Rabelais, avaient cours partout au Moyen Age; que Ruteboeuf, Adam de la Halle et Jean de Meung se les étaient déjà permises; que Ménot et Maillard les avaient risquées jusque dans la chaire chrétienne. Au treizième siècle, des moines, des abbés ne craignaient pas de se divertir aux dépens de saint Tortu, de saint-Gourdin et de saint Oyson : est-il étonnant que Rabelais montre peu de respect pour saint Genou, saint Rigommé et sainte Nitouche. Les mystères mêmes n'étaient pas toujours à l'abri des gaietés populaires, témoin ce refrain d'un vieux noël, dont Molière s'est peut-être souvenu[1] :

Gaude Virgo, mater Christi,
Quæ per aurem concepisti.

Ainsi s'expliquent, sans se justifier à coup sûr, les parodies indécentes sur la naissance de Gargantua et la généalogie de Pantagruel, qui scandalisaient si fort la pudeur de Voltaire. Sans doute le voisinage de la Réforme rendait ces plaisanteries plus dangereuses, et c'est pourquoi Rabelais désavoua toute complicité avec les hérétiques. Nous ne prétendons pas que ce désaveu suffise pour établir sa parfaite orthodoxie. Non, certes : il a plus d'un côté compromettant et inexcusable. C'est un chrétien à *gros grains*, comme eût dit Bayle, un déiste, qui se fût accordé avec le Vicaire Savoyard de Rousseau bien mieux qu'avec Béda et Puits-Herbaut. Il eût même peut-être, j'en ai bien peur, chanté le *Dieu des bonnes gens*, s'il l'eût connu, en trinquant le soir après vêpres avec ses amis, au risque de scandaliser

1. Dans l'*École des Femmes*.

M. Renan. « Que Dieu est bon qui nous donne ce bon piot! » s'écrie frère Jean, dans une effusion de bachique reconnaissance :

Vin généreux, amitié tutélaire,
Et vous, amours, qui créez après lui.

(Béranger.)

Mais de là à l'impiété déclarée, à l'hostilité systématique contre toute espèce de religion, il y a loin. Ce qu'il combat par-dessus tout, c'est la superstition et le charlatanisme; c'est la tyrannie pédantesque de ces docteurs qui prétendent imposer à la raison, sur toute espèce de matière, la maxime du *Credo quia absurdum;* c'est l'intolérance d'une foi qui envoie un homme au bûcher pour un *n* mis à la place d'un *m* (âne au lieu d'âme), par la faute du libraire ou du copiste. Il rit des diables de Vauvert et de la supercherie des moines, comme des consultations de la Sibylle et des oracles de Her Trippa; il croit à la vérité de l'Évangile plus qu'à l'authenticité des Décrétales. Il doute fort de la sainteté des pèlerinages et surtout de leur utilité. Mais ces paroles mêmes de Grandgousier aux pèlerins sont-elles d'un incrédule et d'un athée? « Allez-vous-en, pauvres gens, au nom de Dieu le Créateur, lequel vous soit une garde perpétuelle. Et dorénavant ne soyez faciles à ces ocieux et inutiles voyages. Entretenez vos familles, travaillez chacun en sa vocation, instruez vos enfants, et vivez comme vous enseigne le bon apôtre Saint-Paul : ce fesant vous aurez la garde de Dieu, des anges et des saints avec vous, et n'y aura peste ni mal qui vous porte nuisance. »

Dix passages, d'une éloquence parfois sublime, attestent que les grandes idées chrétiennes dominent et surmontent chez lui toutes les extravagances de l'imagination et les libertés de la satire. Reportons-nous à cette belle méditation sur les âmes des héros, après la mort de son protecteur et ami Guillaume du Bellay. Rappelons-nous surtout cette larme échappée à Pantagruel au souvenir de la passion du Christ, larme précieuse qui

rachète à elle seule bien des folies! Des commentateurs ingénieux n'ont vu là, je le sais, qu'une satire indirecte contre la faiblesse dévote de Henri II. Pourquoi n'y pas reconnaître plutôt un acte de franchise, de candeur et de sincère attendrissement. Cette larme, qui sait si Rabelais ne l'a pas versée un jour, quitte à l'essuyer bien vite, pour revenir trouver à table ses joyeux compagnons? La nature humaine offre de ces contrastes : les plus grands rieurs n'ont-ils pas leur quart d'heure de mélancolie et de dévotion ? Quand arriva pour lui la dernière heure, Rabelais mourut, non pas le blasphème et l'ironie à la bouche, comme on l'a répété trop souvent, mais après avoir réglé tranquillement les affaires de sa maison et de sa conscience, en homme résigné à franchir le pas : il fut gai envers la mort comme envers tout le monde. Les contemporains de Colletet avaient tous vu, dans un coin du cimetière Saint-Paul, l'arbre du *bon curé Rabelais*. Nul ne songeait à lui disputer cette place ni ce nom, quoiqu'il ne s'en fût pas toujours montré digne. On lui pardonnait beaucoup, en faveur de sa bonne humeur et de son génie[1]. Nombre de gens lui savaient gré de les avoir fait rire, quand tant d'autres ne songeaient qu'à les faire pleurer.

1. Garasse, il est vrai, l'appelle un *vaurien à peine digne de mémoire*. Mais on sait que Garasse était terrible pour tous ceux qu'il n'aimait pas, et Rabelais avait le tort d'être fort admiré de Pasquier.

CHAPITRE III.

LES HÉRITIERS DE RABELAIS.

Érudits et moralistes : Henri Estienne, E. Pasquier, Montaigne.
Conteurs et bouffons : Noël du Fail, Étienne Tabourot, Guillaume Boucher, Béroalde de Verville.

I

Le grand torrent satirique et comique, qui s'épanche du Gargantua, se partage en deux courants distincts : l'un s'éclaircit, s'épure, et s'élève peu à peu dans les régions supérieures, en passant par Henri Estienne, Pasquier, Montaigne, jusqu'à Pascal, La Fontaine et Molière : l'autre descend dans les bas-fonds de la littérature drôlatique, y dépose son grossier sédiment de facéties et de trivialités, et aboutit de Noël du Fail et Béroalde de Verville à Scarron et à Cyrano de Bergerac. Henri Estienne ouvre la liste de ces continuateurs de Rabelais. Libre penseur et protestant déclaré, il est avec Ramus un des premiers chefs rationalistes de la Réforme. Érasme et Rabelais avaient déjà montré quel parti l'esprit nouveau pouvait tirer de l'érudition : mais pour eux, elle n'était qu'un auxiliaire, pour Estienne elle devient l'arme principale. Parmi les savants de la Renaissance, les uns restent voués au culte de la forme, patients philologues enfermés dans le domaine de la grammaire sans rien chercher ni voir au delà, ingénieux artisans de périodes cicéro-

niennes, laborieux commentateurs attachés aux textes comme le serf à la glèbe : les autres doués d'un esprit plus profond, plus philosophique et plus hardi, demandent à la science d'autres révélations sur les mœurs, les idées, les institutions politiques et religieuses des sociétés. Cette libre école qui mettait ainsi aux prises les temps anciens et les temps modernes, dans l'anarchie apparente de ses rapprochements, faisait jaillir une lumière inconnue jusque-là. En rattachant autour d'un centre commun les traditions, les croyances, les folies et la sagesse de tous les âges, elle rétablissait l'unité du genre humain. C'est là le vrai rôle de la Renaissance. Malheureusement les guerres civiles vinrent entraver son œuvre. Les immenses travaux de fouilles et de reconstruction, qui avaient déjà mis à nu les fondements du philosophisme ancien et de la dogmatique chrétienne, les bases des gouvernements et les premières assises de notre histoire nationale, à peine commencés, devaient s'arrêter pour longtemps encore. Cette science indiscrète et téméraire, qui prétendait soulever tout voile, creuser tout principe, effraya la prudence respectueuse de l'âge suivant.

Le plus illustre et le plus hardi représentant de cette école est sans contredit Henri Estienne. Dans un siècle qui compte à sa tête des athlètes comme Luther et Calvin, on peut dire qu'il est avec d'Aubigné, de Bèze et Ramus, un des plus intrépides batailleurs. Partout où éclate une lutte, sur quelque terrain que ce soit, politique, religieux, littéraire, philosophique, on est sûr de le trouver au premier rang. Il est l'Ajax de l'érudition française. Audacieux, violent, malheureux comme le héros grec, sensible à l'offense, exaspéré par la vue des injustices, ennemi juré de l'hypocrisie, qu'il a le tort de confondre avec la religion romaine, victime de son imagination, de sa misanthropie ou de son orgueil, alliant les passions du sectaire au plus noble patriotisme, au plus franc amour de la vérité, il rassemble en lui toutes les misères, les contradictions, les petitesses et les grandeurs de son temps. L'équilibre, l'ordre, d'où naît la mesure,

c'est-à-dire la force et la beauté véritable, ont manqué à son caractère comme à sa vie et à ses œuvres. Ces heures précieuses du recueillement, dont le génie même ne saurait se passer, lui furent toujours inconnues. Il écrit au milieu du chaos d'une existence envahie de tous côtés par le tumulte des affaires et des voyages, sous le manteau d'une cheminée d'auberge ou dans son imprimerie, au bruit de ses presses haletantes, qui réclament à chaque instant le secours de son intelligence, de ses yeux et de sa main. C'est de ce pêlemêle qu'est sortie *l'Apologie pour Hérodote*, œuvre hâtive et *tumultuaire* (*tumultuarium opus*), s'il en fut jamais. Jetée au courant de la plume et de la mémoire, le hasard ou plutôt le dépit l'inspira. L'auteur préparait une nouvelle édition d'Hérodote : des ennemis ou des envieux répandirent le bruit que cette histoire était un long tissu de mensonges et d'invraisemblances. Estienne entreprit de prouver que les faits racontés par Hérodote n'étaient ni plus extraordinaires, ni plus incroyables que ceux du temps présent. La formidable érudition d'Estienne, la variété infinie de ses lectures lui eurent bientôt fourni plus d'arguments qu'il n'en fallait. Les pièces de conviction s'accumulèrent sous sa main, et formèrent un volumineux dossier, où se trouvaient consignées toutes les misères et les folies de l'humanité, depuis Hérodote jusqu'au seizième siècle.

Dès le début, l'auteur s'annonce comme un polémiste universel. Il attaque à la fois les *Théophages* et les *Philomesses*, les *Philausones* et les *Pindarizeurs* à la mode nouvelle : « O les grands fols qu'étaient ces Égyptiens d'Hérodote, dira quelqu'un, en ce qu'ils adoraient les bêtes! Grands fols étaient-ils, cela le confesse : mais c'est à la charge que l'on me confessera que ceux qui adorent une chose morte, sont plus fols que ceux qui adorent une chose vivante. Ce que m'ayant été confessé, le procès des Philomesses est tout fait. Car ils adorent et ce où il y a eu la vie (les reliques), mais n'y en a plus, et ce où il n'y en eut jamais (les images)... Considérons donc sans passion que nous dirions, si Hérodote

ou quelqu'autre historien ancien nous racontait qu'en quelque pays les hommes seraient Théophages (c'est-à-dire, mange dieux), aussi bien qu'il raconte de quelques anthropophages, éléphantophages, acridophages, phthirophages : dirions-nous pas cette théophagie être incroyable, et que ces historiens ont controuvé cela de ces hommes, encore qu'au demeurant ils fussent barbarissimes. » Cet art nouveau d'aller chercher dans le passé des armes contre le présent, de rapprocher par un contraste subit et imprévu les partisans de la communion romaine et les adorateurs du bœuf Apis, de montrer que les vices, les sottises et les crimes du temps d'Hérodote se retrouvaient en aussi grand nombre dans la société chrétienne, devait séduire un âge en qui se réunissaient le goût du scandale et la passion de l'antiquité. Apprendre et médire, double jouissance à laquelle il est difficile de ne pas céder! Aussi l'ouvrage obtint-il un immense succès. Pourtant, il faut l'avouer, sa valeur historique et littéraire est assez médiocre. L'art de la composition y fait presque entièrement défaut : nous avons là une masse flottante, qu'anime la chaleur de la passion, mais où l'on cherche en vain ce qui donne la vie et le charme aux livres comme aux édifices, la lumière. Cette absence de mesure, de proportion et d'harmonie, que nous avons signalée déjà dans Rabelais, que nous retrouverons dans Montaigne comme dans presque toutes les productions littéraires du seizième siècle, est plus choquante ici que partout ailleurs. C'est un arsenal, le plus vaste et le mieux garni, que l'érudition ait mis au service de l'esprit de parti avant le dictionnaire de Bayle : confus amas d'armes aujourd'hui ébréchées ou rouillées, avec lesquelles nos pères ont combattu. A ce titre seul, l'*Apologie pour Hérodote* mérite encore l'honneur d'un souvenir dans l'histoire de l'esprit français.

Estienne semble moins s'inquiéter de la valeur que du nombre des arguments. Il puise volontiers à toutes les sources, même aux plus suspectes : les *Cent Nouvelles nouvelles*, les *Contes de Boccace*, l'*Heptaméron de la reine de Navarre*, les

chansons, les libelles contemporains, tout lui est bon. Il embrase et envenime de sa vigoureuse haine ces petits chefs-d'œuvre de médisance, inventés pour s'égayer et passer le temps. C'est ainsi que toute cette littérature grivoise de la fin du quinzième siècle, épicée de gros sensualisme bourgeois et monacal, devient une machine de guerre entre ses mains. Cependant il préfère encore les sermonnaires, dont l'autorité donne plus de poids à ses satires; il trouve plaisant de flageller et de condamner le monde par la bouche de ses propres docteurs. A travers cette cohue de citations et de réminiscences, tel chapitre s'étend et se gonfle outre mesure, tel autre se répète et se contredit. Qu'importe? Tout cela fait masse. Le lecteur d'alors s'orientait et se débrouillait de son mieux dans les détours de ce labyrinthe : il n'avait point encore ce besoin d'ordre et de clarté, que nous a communiqué la grande école du dix-septième siècle. Les défauts du style ne sont pas moindres : il a toutes les négligences de l'improvisation, avec des saillies heureuses, des jets d'expression parfois neuves et originales, des proverbes et des locutions familières d'un effet pittoresque et imprévu. Ce sont de robustes ébauches, que l'auteur n'a pas eu le temps de dégrossir : au lieu de s'arrêter à ciseler et à polir la pierre qu'il a entre les mains, il aime mieux la jeter toute brute à la tête de ses adversaires. Sa plaisanterie, bien qu'elle jaillisse de source, a je ne sais quoi d'âpre et de lourd, qui sent l'érudit et le huguenot : il ignore le demi-sourire si cher à Marot et à Montaigne, la malice câline et fûtée de Panurge et de Patelin.

Malgré sa marche aventureuse, Estienne essaye d'établir une sorte d'ordre dans le chaos de ses souvenirs. Chaque genre de vices et de crimes a son chapitre, depuis la paillardise et le larcin jusqu'à l'homicide et à l'inceste. Par une distinction spéciale, dont le but est facile à saisir, il a séparé les ecclésiastiques des séculiers. Il garde pour notre Mère Église, comme il l'appelle ironiquement, l'honneur de ses meilleurs coups de plume et toute l'âcreté de ses rancunes

protestantes. Femmes, bourgeois, marchands, médecins, avocats, usuriers, coupe-bourse et coupe-jarrets, défilent l'un après l'autre, salués au passage par quelque violente apostrophe de Ménot, de Maillard ou de Raulin. Estienne y joint les réflexions et les rapprochements destinés à établir l'incontestable supériorité du temps présent en matière de scélératesse. Comme Marot, comme Rabelais, comme tous les hommes que la liberté de leurs opinions exposaient aux rigueurs de la justice, il déteste surtout une classe parmi les laïques, celle des juges, des procureurs, des huissiers, la grosse et noire armée du grimoire et du Châtelet, toute cette horrifique bande des Chats Fourrés. Il faut bien le dire, si la magistrature française compte ses gloires les plus pures et ses plus grands noms au seizième siècle, les l'Hôpital, les de Thou, les du Harlay; elle a aussi ses consciences avilies, ses réputations tarées, ses fanatiques impitoyables moins juges que bourreaux. C'est à eux que s'adresse Henri Estienne. Après nous avoir égayés au récit des aventures galantes du président Lizet, il nous mène au chevet de l'inflexible lieutenant criminel Jean Morin ou de Jean Ruzé, l'un des plus enragés brûleurs du temps; il nous montre Duprat sur son lit de mort, le cœur rongé par les vers; le chancelier Olivier se tordant au milieu des terreurs de l'agonie; et il leur crie par la bouche de Salmonée :

Discite justitiam moniti et non temere Divos.

C'est la partie lugubre, dramatique de ce livre, où le rire domine à travers les âpretés de la haine et le fatras de l'érudition.

Le deuxième livre de l'*Apologie* est tout entier dirigé contre le clergé catholique. Ici la passion du sectaire éclate dans toute sa fougue, et lui fait oublier Hérodote. En qualité d'humaniste et de protestant, Estienne a voué une haine mortelle aux moines, ennemis des études nouvelles et de la Réforme :

Pour nombrer les vertus d'un moine,

Il faut qu'il soit ord et gourmand,
Paresseux, paillard, mal idoine,
Fol, lourd, ivrogne et peu savant.

Des moines il passe aux papes, des papes aux évêques et aux abbés. Grand collectionneur d'historiettes et de facéties, il dresse une sorte de catalogue où les prédicateurs et les pamphlétaires huguenots trouveront classés par chapitre les vices et les méfaits de l'Église romaine; tout un répertoire satirique de bons mots, de chansons, d'épigrammes, de contes en prose et en vers. S'agit-il de luxure? Il nous redira l'inévitable farce de Messer Jean, qui aide ses voisins dans leur ménage et sert *de taureau-banier*. — De larcin? Il vous racontera comment le cordelier Samson amassa cent vingt mille ducats en prêchant la croisade, et les offrit depuis pour acheter le siége pontifical. — De gourmandise? Il vous rappellera les expressions consacrées de *vin théologal*, *de table d'abbé*, et fera d'une dissertation grammaticale un sujet de satire. — De blasphème? Il vous citera l'ancien proverbe *jurer comme un prélat*. — D'ignorance? Il vous rapportera vingt anecdotes toutes plus grotesques les unes que les autres, comme celle du prêtre qui ne savait pas lire et qui baptisait *in nomine patriæ et filio et spiritue sancte*. — D'homicide? Il évoquera le souvenir du Jacobin qui empoisonna l'empereur Henri VII dans une hostie.

Par un procédé ingénieux, c'est surtout dans les livres mêmes des catholiques qu'Estienne va chercher des armes pour les combattre. Outre les prédicateurs du quinzième siècle, dont il avait fait une étude particulière, la *Légende dorée* est une de ses sources favorites. Il y puise l'histoire apocryphe de saint Macaire, qui fit sept ans de pénitence parmi les épines et les buissons, pour avoir tué une puce avec trop de colère; celle de saint François qui occit un homme, de gaieté de cœur, pour avoir le plaisir de le ressusciter. Sa lourde main de pamphlétaire s'abat sans pitié sur ces naïfs récits du Moyen Age, frêles boutons de roses éclos dans la simplicité d'une foi enfantine, parmi les rêves mys-

tiques et le silence du cloître. Plus que personne l'auteur de l'*Apologie* contribua à ruiner dans les âmes la croyance au merveilleux. Ailleurs nous avons rapporté, d'après Gautier de Coincy, la touchante histoire de la Vierge qui guérit un pauvre moine ;

> La douce Dame la piteuse
> Trait sa mamelle savoureuse, etc.

Ici, la crudité brutale de l'expression transforme en scène grotesque et presque indécente le rêve innocent d'un illuminé. Cependant, Henri Estienne croit encore aux miracles qui s'opèrent en faveur des protestants : il voit dans la mort de Duprat et du chancelier Olivier des signes évidents de la colère céleste. Mais il rit de la *Légende dorée* et de ses merveilles inutiles à la Réforme. Sa critique a du reste un autre côté plus redoutable et plus sérieux : elle s'attaque aux fausses citations de l'Ancien et du Nouveau Testament, aux contre-sens, aux jeux de mots, aux métaphores trompeuses, aux supercheries d'interprétation, à l'aide desquelles le texte sacré est devenu l'auxiliaire de l avarice ou de l'ambition ecclésiastique. Par là, Estienne est le précurseur de cette exégèse hardie et destructive, commencée au seizième siècle par la Réforme, reprise au dix-huitième par l'école philosophique, et continuée de nos jours par les théologiens protestants d'Allemagne. Est-ce à dire que l'auteur de l'*Apologie* soit, de parti pris, un homme irréligieux? Loin de là. Il se plaint des chansons libertines qui couraient alors les rues, et en dénonce deux surtout que Béranger a rajeunies de nos jours dans *la Grand'mère* et les *Sœurs de Charité*[1]. Ailleurs, il traite durement les impies,

1. J'ai eu souvent en la cour, les oreilles battues d'une chanson en laquelle une dame, se voyant vieille, se repent avec grands gémissements d'avoir été femme de bien et d'avoir gardé foi et loyauté à son mari, et commence ainsi :

> Je plains le temps de mon florissant âge.

Et une autre où l'on applique à la paillardise le texte de l'Écriture :

> Nulle de vous ne soit doncques si dure
> Qu'elle résiste à la sainte Écriture,
> Puisqu'on la voit de ce propos remplie
> Que *pour aimer* la loi est accomplie.

les athées, les *brocardeurs de religion;* et dénonce la conspiration de ces prétendus bons compagnons, à la tête desquels il place Bonaventure Despériers, Rabelais lui-même, coupable d'avoir jeté quelques pierres dans le jardin de Calvin, et surtout *le méchant Lucrèce*. Malgré ces déclarations assez nettes, qui le séparaient du camp des incrédules, Henri Estienne ne put échapper lui-même à l'accusation d'athéisme[1]. Les protestants la lui prodiguèrent aussi bien que les catholiques. Il se vit obligé de quitter Genève, où Robert son père s'était réfugié avec sa famille, ses livres et son imprimerie. La cour des Valois offrit à l'auteur de l'*Apologie* un asile que la cité de Calvin lui refusait. Henri III oublia les pamphlets sanglants qui avaient déchiré la mémoire de sa mère, et ne se souvint que des services et du talent des Estienne.

II

Etienne Pasquier occupe parmi les libres penseurs catholiques un rang analogue à celui d'Henri Estienne parmi les raisonneurs protestants. Avocat, jurisconsulte, érudit, il n'est ni sceptique, ni railleur de profession. Mais l'indépendance de ses opinions, la causticité de sa parole, la vivacité des luttes auxquelles il se trouva mêlé, lui assignent naturellement une place dans l'histoire de la Satire. Il est bien de la race de ces *Parrhésiens* qui ne savent rien taire ni rien dissimuler : le franc parler est encore la meilleure part qu'il tient à conserver dans l'héritage de ses pères. Aussi Jean de Meung et Rabelais sont-ils ses deux auteurs de prédilection : il y joint Villon, Marot et tous ces joyeux enfants de la Muse gauloise, dont il est lui-même un des vaillants nourrissons. C'est d'eux qu'il imprunte cette verdeur de style, qui perce à travers les négligences et la rouille d'une forme un peu surannée : il en a aussi la gaillardise, la jovialité, et

1. « On alla jusqu'à l'appeler le Pantagruel de Genève, le *Prince des Athéistes*. » (Voir Senebier, *Hist. de Genève*.)

malgré sa robe de magistrat, l'humeur galante à certains jours. Qui se douterait que ce grave jurisconsulte, ce conseiller au Parlement écrit de longs dialogues, de véritables jeux partis en prose sur l'amour, sans compter les mille petites pièces en vers qu'il adresse à des beautés réelles ou idéales, au nombre desquelles il n'oublie même pas sa femme. On sait l'incroyable fortune poétique échue à la *Puce de Mlle des Roches*. Mais les vrais titres littéraires de Pasquier ne sont pas là : il faut les chercher ailleurs, dans ses lettres, dans ses plaidoyers, dans ses écrits polémiques, et surtout dans son *livre des Recherches* aussi savant et plus utile que l'*Apologie pour Hérodote*.

Ami passionné de la vieille France, il apporte à l'étude de ses origines une liberté de critique digne des Fréret et des Mably. Il recueille avec une sorte de tendresse ces titres de noblesse nationale : il y mêle un peu de cet esprit moqueur et incrédule que Voltaire apportera dans l'*Essai sur les mœurs*. Œuvre de science indépendante et patriotique, ce livre est en même temps un plaidoyer, une protestation, et souvent une satire[1] en faveur des anciennes mœurs contre les empiétements, les modes et le langage de cette société nouvelle, de cette France bâtarde, qui se forme sous l'influence des étrangers, des courtisans et des mignons. A mesure qu'il vieillit, le monde qui l'entoure ne l'enchante guère :

Tout me déplait en la cour de nos rois,
Et le parfum du courtisan esclave,
Et le soldat piaffeur qui nous brave,
Et du prêcheur la turbulente voix.
Du magistrat les fluctuantes lois,
De l'avocat le caquet plein de bave,
Et le marchand qui veut trancher du brave,
Et l'artisan qui traine le long bois[2].

1. Garasse n'hésite pas à déclarer que ce livre n'est autre chose qu'un ramas de *très-cruelles médisances et mordantes injures* lancées indifféremment contre toutes sortes d'états, depuis les papes et les rois jusqu'aux plus basses conditions de l'Église et du royaume. (*La Recherche des Recherches*, Epître au lecteur.)

2. La lance.

Pour se dérober aux ennuis de l'heure présente et passer sa mauvaise humeur, il s'amuse à faire discourir le Curial, le Philosophe et l'Écolier; il met aux prises dans un dialogue humoristique Alexandre le Grand et Rabelais. « Je me suis chatouillé pour rire, écrit-il à son ami Pithou, malgré la malice du temps et de mon âge, et en ce fesant bannir le chagrin, au moins tant qu'il me sera possible, et me réjouir sans pécher. A la charge que je déplaise à quelques-uns, je veux qu'ils sachent qu'aussi me déplaisent-ils, et si vous voulez que je passe plus outre, leur déplaisir est mon plaisir. »

> Ayant mon pensement sur ce monde arrêté,
> Et voyant que ce tout n'est rien que vanité,
> Bien vivre et m'esjouir, c'est ma philosophie.

Malgré ces efforts d'indifférence plus affectée que réelle, Pasquier ne pouvait rester étranger aux questions qui s'agitaient autour de lui. Quoi qu'il fasse, il est encore moins philosophe qu'avocat et politique, poëte ou même érudit qu'écrivain disputeur et militant. Nous le rencontrerons bientôt dans la mêlée des partis et des écoles. Partout où il s'agit de défendre l'indépendance du trône contre le Saint-Siége, les libertés de l'Église gallicane contre les doctrines ultramontaines, les priviléges de l'Université contre les Jésuites, les droits du roi légitime contre les fureurs de la Ligue, la suprématie de la langue et de la poésie française en face des littératures étrangères; nous sommes sûrs de le trouver taillant sa plume, et combattant au premier rang sous cette noble devise, qui fut celle des L'Hôpital et des Pithou : *Pro patria et Rege.* Plus heureux qu'Henri Estienne, malgré la liberté de ses opinions et de ses paroles, Pasquier put vivre et mourir tranquille et honoré au coin de son foyer domestique : il en fut quitte pour les injures de Garasse après sa mort.

III

Entre ces deux hommes, qui représentent le libre génie de l'érudition et de la bourgeoisie française, se place un troisième écrivain supérieur par l'esprit et par le style, sceptique sans souffrance, railleur sans amertume et contradicteur de parti pris. Cet héritier de Rabelais et d'Érasme, ce *dériseur sensé*, moraliste, philosophe, savant, fantaisiste, émule des anciens et maître des modernes, est encore un magistrat, un grave conseiller au Parlement de Bordeaux, Michel de Montaigne.

Qu'est-ce que le livre des *Essais*? sinon une perpétuelle et universelle satire de l'humanité, moins hardie, moins bruyante, il est vrai, que celle de Rabelais. La séve de printemps, qui coulait à flots dans le *Gargantua*, s'est attiédie et tempérée : nous touchons à l'automne du seizième siècle. Cette fièvre d'action, de mouvement, de folle joie, qui emportait les hommes des premiers jours, a fait place au goût de la sagesse tranquille et casanière. C'est elle que représente Montaigne. Son style a toutes les grâces et les caprices charmants de la jeunesse; son humeur est vive, enjouée, mais au fond l'esprit est vieux, le cœur froid, l'égoïsme commence à le remplir presque tout entier. Montaigne ne se lance pas vaillamment, comme Rabelais, la plume au poing sur les moines, les cagots, les sorbonnistes, les chats fourrés et autres bêtes malfaisantes : il ne court pas sus aux Ligueurs et aux Jésuites comme Henri Estienne et Pasquier. Un moment, il a tenté de se mêler à cette cohue; il s'est vu attaqué, pillé, battu des deux côtés : « *Aux uns j'étais Guelfe, aux autres Gibelin.* » En homme d'esprit trop fin pour être dupe, il s'est prudemment tiré de ce mauvais pas. Rentré chez lui, il a fermé sa porte, tiré ses verrous, donné deux tours à sa serrure. Puis, comme la nature l'a fait volontiers curieux et moqueur, il s'est mis à sa fenêtre, pour contem-

pler d'en haut *cette fourmilière émue et échauffée*, qui s'agite à la surface de notre globe.

Citoyen de tous les pays, contemporain de tous les âges par la lecture et l'indépendance de ses opinions, tandis qu'on dispute, qu'on bataille, qu'on massacre autour de lui aux cris de *Vive la Ligue! vive Aristote et vive le Roi!* il organise dans son cabinet un nouveau genre de combat entre les sectes, les religions et les philosophies, qui se partagent le monde depuis cinq mille ans. L'ironie socratique est son arme d'attaque et de discussion : c'est par elle qu'il bat en brèche l'échafaudage ambitieux de ces systèmes destinés à prouver la faiblesse de notre raison. Il badine, il raille, il bafoue l'orgueil de ce petit animal à deux pieds et sans plumes, qui fait de sa chétive personne le centre de l'univers. L'oie grasse démontre aux théologiens ébahis que tout a été créé en ce monde pour son usage, tout jusqu'au coutelas du cuisinier chargé de l'égorger et de la faire rôtir. A cette démonstration triomphante, que répondront les partisans des causes finales, les graves docteurs du concile de Trente ou du colloque de Poissy? Les récits des voyageurs, les mœurs des peuplades sauvages lui viennent en aide pour rabattre les préjugés, les fausses pruderies et la morale artificielle des nations civilisées. Les folies contemporaines lui apportent aussi leur contingent. Il a vu passer sous ses fenêtres les processions de la Ligue, les pénitents de Henri III, les massacreurs de la Saint-Barthélemy; il a entendu Ramus fulminer contre Aristote, et Charpentier contre Ramus; il a lu les factums des protestants et des jésuites attaquant ou défendant tour à tour l'émeute et le régicide, applaudissant ceux-là Poltrot, ceux-ci Jacques Clément. De toutes ces mascarades et de toutes ces contradictions Montaigne a tiré, il faut bien le dire, une médiocre estime pour notre espèce. De quoi s'éprendrait-il en effet? De la science? Il sait trop ce qu'elle a coûté à Postel, à Dolet, à tant d'autres, et il répète avec l'ecclésiaste : « Qui acquiert science, s'acquiert travail et tourment.... » — De la

liberté, cette noble passion qui faisait battre le cœur de son ami La Boëtie? Mais il la voit à l'œuvre promenant partout la torche de la guerre civile. — De la vertu? Mais elle change de nom et de visage selon les climats et selon les temps. — De la religion? Mais elle couvre de son manteau la révolte, l'ambition et l'hypocrisie. — De la philosophie? Mais elle hésite et balbutie sur toutes les questions, alors même qu'elle se vante d'avoir *trouvé la fève au gâteau.*

Malgré le charme infini qu'on éprouve à lire et à relire Montaigne, une chose attriste et décourage en lui, c'est qu'il enlève à l'homme cette douce chimère de l'espérance, à laquelle Panurge lui-même n'avait pas renoncé. Rabelais a foi dans l'avenir : il célèbre avec enthousiasme les conquêtes des temps nouveaux, l'imprimerie, la renaissance des études classiques ; il croit à la perfectibilité humaine, il espère qu'un jour la victoire appartiendra à la cause de la justice et de la vérité. En un mot il aime la vie et la fait aimer. Montaigne n'a plus de ces illusions. Il jette un regard désenchanté, un sourire ironique et incrédule à ces prétendus progrès du genre humain. Le présent, si triste qu'il soit, lui semble peut-être encore préférable à l'avenir, parce que les maux du présent sont connus et ceux de l'avenir incertains; parce que le repos est le premier besoin de l'homme, et que, même en fait de misères, un *tiens* vaut mieux que deux *tu l'auras.* Avec son amère expérience de la vie, comme un joueur découragé, las de voir tourner contre lui la fortune, il ne risquerait plus maintenant une obole, ni un quart d'heure, sur la foi de l'humanité : « Nos mœurs sont extrêmement corrompues et penchent d'une merveilleuse inclination vers l'empirement de nos lois et usages; il y en a plusieurs barbares et monstrueuses. Toutefois, pour la difficulté de nous mettre en meilleur état et le danger de ce croulement, si je pouvais planter une cheville à notre roue et l'arrêter en ce point, je le ferais de bon cœur. » Et à quel point offre-t-il d'arrêter le monde? En pleine anarchie, entre la peste et la Ligue, à la veille de ces États de Blois,

d'où allait sortir encore une fois la guerre civile. Heureusement pour ses petits-enfants, le vœu de Montaigne ne fut pas exaucé : la roue continua de tourner; elle emporta dans sa course la Ligue, les Seize, les Espagnols, les Valois, et amena un matin au Louvre Henri de Navarre, le digne héritier de Pantagruel. Ce jour-là, peut-être Montaigne se fût applaudi de n'avoir pas planté sa cheville au point où il voulait s'arrêter.

Lui-même, sans le savoir, contribua pourtant à hâter ce dénoûment. S'il était peu fait pour inspirer la confiance et l'espoir dans l'avenir, le livre des *Essais* acheva du moins de calmer le seizième siècle, en arrachant à l'entêtement des convictions ardentes et des principes absolus un certain nombre d'esprits sensés, honnêtes, que révoltaient les excès de la démagogie catholique et les maux de l'invasion étrangère. Au fond, quelle est la conclusion des Essais ? Un *peut-être* ou un *que sais-je?* N'est-ce pas aussi celle du siècle tout entier, ballotté, tiraillé entre le Catholicisme et la Réforme, passant de l'un à l'autre, et s'arrêtant sur le seuil de Saint-Denis avec Henri IV pour se poser une dernière fois cet insoluble : *que sais-je?* Si nous ne savons, pourquoi se proscrire, se brûler, se renvoyer les démentis et les anathèmes ? Puis après tout, en y songeant, les chances de salut étant à peu près égales, Paris et la paix valent bien une messe ! Montaigne est vraiment le philosophe du parti politique, de ces hommes désabusés, que l'égoïsme, le bon sens, la fatigue et le patriotisme finissent par rallier à la cause de la modération et de la tolérance. N'est-ce pas un lecteur des *Essais*, qui s'écrie à la mort de Henri IV :

Vive le Pape et le Roi catholique !
Vive Bourbon avec la sainte Ligue !
Vive le Roi, la Reine et son conseil !
Vivent les bons et vaillants Huguenots !
Vive Sully avec tous ses suppôts !
Vive le Diable ! pourvu qu'ayons repos [1].

1. Supplém. au journal de Lestoile, 1610.

Avoir repos, c'est là le dernier mot de Montaigne, la morale de sa vie et de son livre.

IV

Les grands hommes ont souvent le malheur de laisser derrière eux une postérité qui gaspille leur héritage et compromet leur nom. Les infiniment petits prennent la place de l'infiniment grand : Voltaire enfante Naigeon, Locke produit d'Holbach et La Mettrie. Tel fut aussi le sort de Rabelais. Des larges braies de *Gargantua* descend toute une famille de facétieux pygmées, de conteurs et de philosophes lilliputiens, comme l'innombrable postérité éclose sous la robe de la mère Gigogne. C'est de là que sortent Noël du Fail, Étienne Tabourot, Guillaume Bouchet, et le plus mal élevé de toute la bande, Béroalde de Verville. Chose curieuse du reste, ces plaisants, ces gouailleurs libertins ne sont pas comme on pourrait le croire des farceurs de profession, des bohémiens sans feu ni lieu, à la façon de Villon, de Jean du Pont-Alais et de Roger de Collerye : non ! mais des magistrats, des avocats, des savants, chargés de graves emplois, gens assis et réguliers, ayant pignon sur rue, femmes, enfants, et une âme à sauver. Ajoutons comme circonstance atténuante, qu'ils ne s'affichent pas trop, qu'ils cachent à demi ces fredaines clandestins de leur esprit sous le voile du pseudonyme. Noël du Fail signe Léon Ladulfe; Étienne Tabourot s'intitule Seigneur des Accords par allusion au tambourin, qu'il avait pris pour emblème avec cette devise : *A tous accords* : Béroalde n'ose attacher son nom au *Moyen de parvenir*.

Le conte en prose avait hérité de la vogue du fabliau. *Les Cent Nouvelles nouvelles* étaient venues soulager les derniers bâillements du Moyen Age : au début du seizième siècle, l'*Heptaméron* égayait les loisirs et les disputes théologiques de la petite cour de Navarre. Avec la Renaissance, le genre

du conte se modifie : ce léger produit de la médisance et de la jovialité, dont le naturel surtout faisait le charme, s'enrubanne de dissertations savantes et philosophiques. La gaieté ne suffit plus : on vise à l'érudition et à la profondeur : Noël du Fail est un de ces ambitieux. Seigneur de la Hérissaye et conseiller au Parlement de Rennes, il écrit pour passer son temps : c'est un conteur provincial comme Charles Bourdigné, mais qui a lu Rabelais, et qui s'en souvient trop ou trop peu. Il aspire au rôle de Socrate villageois, badinant, divaguant et dogmatisant. Les *Propos Rustiques* peut-être trop méprisés de Pasquier, les *Baliverneries*, les *Discours et Contes d'Eutrapel*, annoncent clairement cette prétention. Peu inventif par lui-même, Noël du Fail met à contribution les anciens et les modernes, Pétrone, Apulée, Lucien, Boccace, le Pogge et les vieux conteurs français. Il se réserve le mérite de la mise en œuvre et des réflexions.

On ne saurait lui refuser un certain talent pour les petits tableaux de genre, les portraits, les scènes rustiques et bourgeoises. Mais l'ordonnance en est si confuse, les anecdotes et les réflexions si bizarrement enchevêtrées les unes dans les autres, que le fil de la composition se rompt ou s'embrouille à chaque instant. C'est toujours le vieux canevas flottant du *Disciplina Clericalis*, sur lequel l'auteur brode au hasard pour la centième fois un conte plaisant ou une leçon de morale. Comme dans le *Banquet d'Athénée*, Eutrapel, Polygame et ses compagnons tiennent leur assemblée conteuse chez l'avocat Lupolde, *grand et souverain praticien, magnifique songeur de finesses*, qui ne hait ni les procès, ni l'argent, ni les bons mots. Eutrapel le farceur (Εὐτράπελος), probablement l'auteur lui-même, est un faux Panurge, ancien étudiant de Rennes, qui a fait une fois dans sa vie sous la conduite de Lupolde le grand voyage de Paris. Il y a vu les cloches de Notre-Dame, que Gargantua suspendit au cou de sa jument, la vénérable grimace de maître Pierre du Cugnet, et cet *horrible mange-chair* le cimetière Saint-Innocent, et ce Montaigu où jadis notre maître Antoine *Tempestas* ton-

nait si topiquement, et la Sorbonne, cette antique puissance qu'il apostrophe en passant : « O Université, qui autrefois empêchais à tout propos les ordonnances du prince sortant hors des gonds de ta fondation, si tu n'y avais apposé ton contre-scel et la main peinte du *Sigillum Rectoris*, Dieu ait l'âme de maître Jean Frigidi et de sa voisine la Pragmatique Sanction. » Une fois engagé dans le quartier latin, notre provincial a bientôt lié connaissance avec tous les galants du lieu : il s'est assis au cabaret entre Panurge et Pierre Faifeu, récemment débarqué d'Angers, et leur a emprunté quelques-uns de leurs meilleurs tours ; mais ces souvenirs de jeunesse sont déjà bien loin. Eutrapel, au moment où il nous raconte son voyage, malgré la liberté et parfois le cynisme de ses propos, est maintenant un homme rangé, qui fait sa prière soir et matin, assiste aux offices et déclame contre les impies, tout en laissant échapper çà et là quelque réflexion peu orthodoxe comme celle-ci : « Il faut qu'il y ait des hérésies, la difficulté gît à bien juger qui est l'hérétique. » Mais il se garde de trop creuser la chose, et nous quitte pour aller tailler sa vigne, écheniller ses arbres, et jaser un peu avec ses voisins.

Les *Bigarrures* du sieur des *Accords*, dont Pasquier vantait la gentillesse, ne brillent guère davantage par l'ordre ni par la profondeur des pensées. C'est un recueil érudit, plaisant et indigeste, traitant de toute espèce de matières, de l'alphabet, des rébus, de la mesure des vers, etc. Procureur du roi à Dijon et enfant gâté de la Mère Folle, Étienne Tabourot nous représente un de ces gais académiciens de province de la race des Grosley et des Lamonnoye, un de ces picoreurs d'érudition capricieuse et vagabonde, aimant la bagatelle et faisant collection d'anecdotes et bons mots, comme d'autres ont la passion des papillons, des parchemins et des médailles. Les *Touches*, qui complètent les Bigarrures, révèlent un élève de Marot et de Mellin de Saint-Gelais : mais ce n'est là qu'une petite partie d'escrime bien innocente, un feu croisé d'épigrammes où chaque *touche* attire en riposte sa

contre-touche; le tout mêlé de quelques caricatures dignes de figurer dans les ombres chinoises : le grand *Gigandas*, le petit *Migrelin*, le jeune *Popelinet*, chétives créations à côté des géants de Rabelais! Parlerons-nous des *Escraignes Dijonnaises*, sorte d'Heptaméron rustique, où l'auteur s'est amusé à recueillir les contes et les farces à la mode dans les longues veillées d'hiver? Citerons-nous encore de lui les *Apophthegmes du sieur Goulard*, personnage imaginaire, type du niais Franc-Comtois, qui avait alors le privilége de divertir à ses dépens les railleurs bourguignons?

Parmi cette longue et monotone série de compilations facétieuses, dont le fond est presque toujours le même, il nous faut signaler encore les *Sérées* ou Soirées de Guillaume Bouchet, sieur de Broncourt, dédiées à Messieurs les Marchands de la ville de Poitiers. Ce livre assez médiocre a du moins le mérite de nous peindre les passe-temps, les aspirations et les regrets d'une partie de la bourgeoisie française à cette époque. Nous sommes en 1584, au milieu de la fureur des guerres civiles. Dans un quart d'heure de répit, figurons-nous quelques bons bourgeois tout heureux de pouvoir sortir le soir, sans avoir à craindre une embuscade des ligueurs ou des huguenots. On s'est donné rendez-vous dans la maison de l'un d'entre eux pour souper, rire et causer ensemble, vieux plaisir toujours fort estimé en France, et dont on est privé depuis si longtemps. A ces agapes de la médisance et de la bonne humeur, chacun apporte son plat et son histoire. De quoi cause-t-on? De tout à tort et à travers, du vin, de l'eau, des femmes et des filles, des rois et des chiens, des juges et des avocats, des médecins, des ânes et des gens d'Église. On s'y plaint surtout des hommes d'armes, qui dévorent le pays, et l'on se venge par quelque calembour atroce sur *malice* et *milice*, innocente revanche du bonhomme contre le soudard, qui tue ses poules et boit son vin. Tout doucement on arrive ainsi à effleurer la politique et la religion. Pourtant nos bourgeois en usent modérément. Quand le sujet devient compromettant, la conversation s'ar-

rête tout court; chacun reprend sa lanterne, et l'assemblée se sépare, *de peur d'être pris pour ce qu'on n'est pas*, c'est-à-dire pour hérétique ou mal pensant.

Avec Bouchet nous sommes encore dans le monde honnête : nous en sortons sur les pas du *capitaine Ragotin*, qui nous mène à la *mythistoire baragouine de Fanfreluche et de Gaudichon* par Guillaume des Autels, poëte et jurisconsulte excellent, nous dit Ronsard. Cette fois nous entrons en pleine rue de la Grande-Truanderie. Puisque nous y sommes, allons tout droit au chef-d'œuvre du genre, au plus impudique et au plus hardi de ces livres pseudo-rabelaisiens, le *Moyen de parvenir*. La mise en scène qui avait accompagné l'apparition du *Cymbalum* se renouvela pour cet ouvrage, enveloppé à sa naissance de mystère et d'incognito. L'auteur anonyme s'efforça de laisser croire qu'il avait pu être le confident et l'héritier de Rabelais. Trompé par cette prétention et par l'attrait d'un paradoxe, Nodier eut un moment l'idée de soutenir que ce livre sans maître revenait de droit à Henri Estienne. Cette hypothèse a succombé devant lès preuves concluantes du dernier éditeur. Henri Estienne, qui a bien assez de ses enfants légitimes, n'a point à subir le fardeau de cette nouvelle paternité. Selon toute vraisemblance, elle appartient à Béroalde de Verville, un de ces polygraphes brouillons comme en a tant produit le seizième siècle, linguiste, géomètre, théologien, alchimiste, faiseur de petits vers et de bons mots, protestant d'abord, puis catholique, chanoine dévot et incrédule, aussi incohérent dans sa vie et ses opinions que dans ses études et dans ses œuvres. Une érudition complaisante a tenté de relever un peu dans l'estime publique le *Moyen de parvenir* et son auteur. « Le génie de Rabelais, dit M. Paul Lacroix, éclate à chaque instant dans ce livre, auquel il ne manque que son nom. » Nous nous permettrons d'ajouter, et son esprit et son style. Eschyle se vantait de composer ses tragédies avec les reliefs des festins d'Homère : ici nous n'avons que les restes impurs ou plutôt les miettes des orgies de Rabelais. A la table de

Gargantua, on buvait du moins la folie à pleins bords, dans de larges hanaps faits pour des géants ; ici on est réduit à chercher au fond du verre quelques gouttes de la dive liqueur, maintenant aigrie et éventée. Pétrone avec son monde de filous, de courtisanes et d'épicuriens éhontés est le véritable maître de Béroalde. C'est Trimalcion, et non frère Jean ou Æditue, qui nous offre l'hospitalité. Nous sommes bien loin de Thélème et de l'Ile sonnante, si loin qu'on ne s'en souvient même plus. Les habitués de ce tripot sont décorés, il est vrai, des noms les plus recommandables : ils s'appellent Macrobe, Cicéron, Donat, Porphyre, César, Lucrèce, Œcolampade, et ils n'en sont pas moins tous de fort mauvaise compagnie.

Le *Moyen de parvenir* nous permet de mesurer toute la distance qui sépare Rabelais de ses maladroits imitateurs. Aux robustes fictions du génie, aux grandioses extravagances de l'épopée romanesque ont succédé les platitudes et les chuchotements de la chronique scandaleuse ; aux railleries philosophiques, les plaisanteries de bas étage ; aux repas homériques, aux kermesses gigantesques, les pique-niques bourgeois, les orgies à huis clos, les goinfreries prosaïques où vont se rencontrer bientôt Faret, Théophile, Saint-Amant et les autres ivrognes émérites du *Parnasse Satirique*. C'est là que naîtront les paradoxes de Bruscambille et les chansons de Tabarin. Toute cette basse littérature drôlatique, que la corruption des mœurs, le mauvais goût du public et la cupidité des libraires multiplie à l'infini, se prolonge jusqu'au début du dix-septième siècle. Elle finit tristement à l'hôpital, au cabaret, et conduit à la Grève ses derniers adeptes.

CHAPITRE IV.

FORME NOUVELLE DE LA SATIRE.

Précurseurs : Joachim du Bellay, Grévin, Ronsard, Jean de la Taille, Rapin, Passerat.

Créateurs : Vauquelin de La Fresnaye, Régnier.

Jusqu'ici nous avons vu la Satire mêlée aux productions les plus populaires du seizième siècle, mais à l'état mixte et flottant, sans cadre déterminé. Elle ne constitue pas encore un genre à part, elle n'a pas reçu son nom définitif de *Satire*. Un moment le coq-à-l'âne avait remplacé le sirvente dans son ancienne vogue. Qui pouvait se flatter d'y revenir après Marot? Ce genre faux, impossible à tout autre, était destiné à succomber devant l'arrêt du bon sens et du goût public. L'épigramme semblait avoir atteint la perfection avec Mellin de Saint-Gelais, le Martial français. Mais cette forme poétique, effilée et ténue comme une pointe d'aiguille, par la loi même de sa brièveté, n'admettait ni l'ampleur, ni la force, ni l'essor nécessaire aux grands sujets. Il fallait donc chercher d'un autre côté. La *Pléiade* qui prétendait ressusciter tous les genres connus des anciens, depuis l'ode et la tragédie jusqu'à l'idylle, dut penser aussi à la *Satire*. Malgré l'arrêt de Quintilien qui en faisait une propriété toute romaine (*satira tota nostra est*), les novateurs entreprirent de la naturaliser en France, où l'art de médire

était cultivé depuis longtemps. Le héraut de la jeune école, Joachim du Bellay, déclara hautement la guerre au coq-à-l'âne et convia les poëtes à suivre le drapeau d'Horace; lui-même joignit bientôt l'exemple au précepte, en écrivant la jolie pièce du *Poëte courtisan*. Soit modestie, soit prudence, il n'osa lui donner le nom de satire : cependant elle le méritait. L'emploi du grand vers héroïque de douze syllabes, à l'imitation de l'hexamètre latin, était déjà une innovation; mais une chose plus nouvelle encore, c'était la délicatesse de la touche, la noblesse enjouée du style et l'art de la composition. Ce léger pastel avait déjà toute la grâce, la finesse et la sobriété d'une œuvre antique :

> Si tu veux finement jouer ton personnage,
> Entre les courtisans du savant tu feras,
> Et entre le savant courtisan tu seras.
> . . . .
> Ce faisant, tu tiendras le lieu d'un Aristarque,
> Et entre les savants seras comme un monarque :
> Tu seras bien venu entre les grands seigneurs,
> Desquels tu recevras des biens et des honneurs,
> Et non la pauvreté, des Muses l'héritage,
> Laquelle est à ceux-là réservée en partage,
> Qui dédaignant la cour, fâcheux et mal plaisants,
> Pour allonger leur gloire, accourcissent leurs ans.

La voie était ouverte : la décence et la dignité littéraires succédaient au dévergondage du coq-à-l'âne. Dans un autre poëme de longue haleine, *les Regrets*, du Bellay associa aux langueurs de l'élégie les boutades acérées de la satire. L'auteur avait suivi à Rome son oncle le cardinal du Bellay. L'aspect de la cité des papes n'était pas fait alors pour l'égayer : le reître, le Suisse, l'Espagnol campaient sur les places publiques, l'arme au bras :

> On ne voit que soldats et morions en tête,
> On n'oit que tabourin et semblable tempête.

Il languissait donc depuis trois ans dans cette grande ville morte, à la poursuite d'un bénéfice qui ne venait pas. Tan-

dis que ses anciens amis, Ronsard, Baïf, Jodelle, Remi Belleau continuaient à recueillir sous le ciel de France les faveurs du public et de la cour, il se voyait seul :

Ainsi qu'un Prométhé cloué sur l'Aventin.

A travers ces heures si lentes de l'exil, la mauvaise humeur aidant, il prit la plume et rima pour se venger du pays qui l'attristait, des protecteurs qui se jouaient de lui, de sa propre imprudence qui l'avait entraîné au delà des monts. Ses *Regrets* sont le journal de ses ennuis, les *Tristes* d'un nouvel Ovide, qui se morfond aux bords du Tibre comme l'autre s'était morfondu sur les rives du Tanaïs. Il s'écrierait volontiers aussi :

Barbarus hic ego sum. . . .

Chose étrange! cet émule des anciens, cet écolier nourri des Grecs et des Romains ne trouve qu'à bâiller sur leur poussière. A deux pas de Saint-Pierre et du Colisée, entre les chefs-d'œuvre du présent et les grands souvenirs du passé, il songe comme Ulysse à la fumée du toit natal : il regrette sa petite maison, son cher Liré. Aux joues fardées, aux voix menteuses, aux amours impudiques des Alcines romaines, il préfère les grâces naïves, le clair visage et les blonds cheveux des beautés angevines. La servilité, le mutisme et la poltronnerie des mœurs italiennes agacent et révoltent sa vive nature gauloise :

Ne suivre en son parler la liberté de France,
Et pour répondre un mot, un quart d'heure y songer!

Quel supplice! Venise elle-même, avec son port, ses lagunes, ses belles filles et ses chansons, n'a pu trouver grâce devant lui : il se moque de ses doges, vieux épouseurs de l'Adriatique,

Dont ils sont les maris et le Turc l'adultère.

S'il va parfois au Vatican, c'est pour noter et critiquer

tout ce qui lui déplaît, le faste des cardinaux italiens, l'hypocrisie, l'intrigue, la corruption d'une cour où un galant homme, un français, un poëte, et, qui plus est, un neveu de cardinal peut attendre sans espoir un bénéfice pendant trois ans. La vue du pape, de ce vieillard caduc, impotent et asthmatique, sur qui repose le salut de la chrétienté, éveille en lui plus d'étonnement que de respect. Et pourtant il lui a dû une de ses meilleures inspirations, un tableau presque digne du pinceau de Tacite et de Juvénal. On se croirait transporté au chevet de Tibère mourant ou dans la cour de Galba, en face des affranchis,

Dévorant à l'envi ce règne d'un moment.

Autour du vieillard se presse le petit cercle de ses courtisans et de ses familiers : à chaque accès de toux, nouvelle alarme :

Quand je vois ces messieurs, desquels l'autorité
Se voit ores ici commander en son rang,
D'un front audacieux cheminer flanc à flanc,
Il me semble de voir quelque divinité.
Mais les voyant pâlir, lorsque Sa Sainteté
Crache dans un bassin, et d'un visage blanc
Cautement épier s'il y a point de sang,
Puis d'un petit souris feindre une sûreté ;
O combien ! (dis-je alors) la Grandeur que je voi
Est misérable au prix de la grandeur d'un roi.

En dépit des faiblesses et des négligences de l'expression, ce crachat, qui fait la joie ou la terreur de tant de gens, qui peut demain mettre en émoi le monde entier, est plus éloquent encore que le grain de sable égaré dans la vessie de Cromwell. Par une de ces bonnes fortunes dont les écrivains eux-mêmes n'ont pas toujours conscience, du Bellay avait trouvé en Italie ce qu'il n'y cherchait point, le plus touchant et le plus durable de ses poëmes. Aujourd'hui encore, il est telle de ses stances qui nous émeut comme la voix d'un contemporain : à travers ces confidences d'une

âme affaissée sous l'ennui, on croirait déjà sentir glisser la mélancolie amère et le sourire attristé de Musset[1] :

Je n'écris point d'amour, n'étant point amoureux ;
Je n'écris de beauté, n'ayant belle maîtresse ;
Je n'écris de douceur, n'éprouvant que rudesse ;
Je n'écris de plaisir, me trouvant douloureux ;
. . . .
Je n'écris de l'honneur, n'en voyant point ici ;
Je n'écris d'amitié, ne trouvant que feintise ;
Je n'écris de vertu, n'en trouvant point aussi ;
Je n'écris de savoir entre les gens d'Église.

Plus tard le poëte revit la France, ses amis, sa petite maison, son Liré tant regretté : il retrouva sa bonne humeur et redevint l'aimable du Bellay. Pour lui la satire n'avait été qu'un accident, un caprice, ou un acte de représailles, elle n'était point une vocation. Sa nature facile l'éloignait des querelles et des aigres censures :

J'honore tout le monde et ne fâche personne,
Qui me donne un salut, quatre je lui en donne.

Incisif, éloquent même à exprimer ses rancunes de poëte et de solliciteur évincé, la force lui manque quand il lance ses invectives contre l'Angleterre et contre les infracteurs de la Foi[2] !

L'appel de du Bellay ne resta pas sans écho : la Pléiade y répondit. L'un des premiers à le suivre fut le jeune et ardent Grévin. La *Gélodacrye*[3] n'est au fond qu'une œuvre d'écolier, une imitation des *Regrets*. Grévin entreprend de marier le rire et les larmes : il emprunte à du Bellay la forme des Stances, mais sans reproduire la grâce et l'aban-

1. Je ne chante ni l'espérance,
Ni la gloire ni le bonheur,
Hélas ! pas même la souffrance.
(Alfred DE MUSSET. — *La Nuit de mai.*)

2. Plus loin, à propos de la Satire Littéraire, nous aurons occasion de citer deux autres pièces de du Bellay, l'une contre les *Pétrarquistes*, l'autre intitulée la *Pétromachie*.

3. (Γέλως rire, δάκρυ larme.)

don de son modèle. A peine trouverait-on dans ce long poëme, divisé en deux parties, quelques vers dignes d'être cités. Une des stances les moins mauvaises est celle où il exprime, avec la vivacité d'un jeune poëte rebelle aux critiques, sa colère contre les pédants :

Ces pédantes, Talon, qui déjà tout grisards
De barbe et de cheveux, mais jeunes de science,
Se vont vantant partout d'une forte éloquence,
Et dont par les carfours on voit les noms épars,
Pensent être tout seuls interprètes des arts.

Un autre enfant perdu de la Pléiade, Jean de La Jessé, esprit bizarre et confus qui mourut noyé dans l'Océan de ses propres œuvres, eut un moment l'heureuse idée d'inventer *l'Ode-Satire*. Lui-même, dans un sonnet à la reine de Navarre, a pris soin d'expliquer le mérite de son invention :

De cygne je serai frêlon,
Et mon Ode sera Satire.

Cette utopie poétique lui était-elle inspirée par le souvenir d'Aristophane, de ces chœurs incomparables, où se mêlent d'une façon si imprévue et si étrange le lyrisme et la bouffonnerie? Mais lutter avec un tel modèle, c'était pis encore qu'imiter Pindare. Ce galimatias obtint le sort qu'il méritait, et le nouvel Icare tomba sans émouvoir personne du bruit de sa chute. L'Ode Satire alla rejoindre les nouveautés ambitieuses et les chimères, dont le seizième siècle fut le berceau et le tombeau. Enfin Ronsard en personne annonça officiellement qu'il allait se mettre à l'œuvre.

Après avoir parcouru toutes les cordes de la lyre antique, rival de Pindare et d'Homère, il voulut l'être encore d'Archiloque et d'Horace :

J'ai trop longtemps suivi le métier héroïque,
Lyrique, élégiaq'; je serai satirique.
Et si quelqu'affamé nouvellement venu
Veut manger en un jour tout notre revenu,
Qu'il craigne ma fureur! De l'encre la plus noire

Je lui veux engraver les faits de son histoire
D'un long trait sur le front. Puis aille où il pourra,
Toujours entre les yeux ce trait lui demourra [1].

La menace était terrible et le vers rudement frappé. Charles IX engageait le poëte à persister dans son entreprise et à n'épargner personne, pas même la majesté royale. Flatté de ce rôle de censeur universel, Ronsard se promit de régenter le monde. Puis, soit impuissance, soit dépit, il s'arrêta tout à coup. S'il faut en croire le témoignage de son premier éditeur et ami Claude Binet, il avait composé un certain nombre de satires qu'il ne livra pas au public, déclarant que son siècle *n'était pas digne de les lire, et trop mauvais pour en profiter*. Nous ne savons que penser de cette assertion plus favorable à l'honneur qu'à la modestie de l'auteur. Peut-être s'agit-il de certaines pièces anonymes qui circulèrent plus tard contre la cour et les mignons. Ce qu'on peut affirmer, c'est que la satire fut, trop souvent chez Ronsard, moins le résultat d'un effort désintéressé de l'esprit ou d'une ambition poétique, que l'effet des tristesses de l'âge et des rancunes de la vanité. La destruction de la forêt de Gastines abattue par ordre du roi, et le don récent d'un bénéfice ecclésiastique accordé par Charles IX à Philibert Delorme son architecte, lui fournirent l'occasion d'user de cette liberté qu'on lui laissait. Il composa sur ce double sujet la *Dryade violée* et la *Truelle crossée*. De ces deux pièces la première est moins une satire qu'une élégie, où s'exhalent en vers délicieux les regrets du poëte, à qui l'on a enlevé ses ombrages, ses nymphes et ses oiseaux :

Forêt ! Haute maison des oiseaux boccagers !

La seconde est une vengeance d'amour-propre : par jalousie de métier, Ronsard estimait peu la gloire des constructions, de ces monceaux de sable et de pierres qui menaient aux faveurs royales aussi vite et mieux que les

1. Qui me commôrit, tota cantabitur urbe.
(HORACE. *Sat.*)

plus beaux poëmes. Avec ses préjugés de clerc, de savant et de gentilhomme, un architecte n'était à ses yeux qu'un maçon ennobli, même après avoir bâti le Louvre, Anet ou Chambord. La truelle pouvait-elle disputer d'honneur avec la lyre? Exigeant et égoïste, comme le deviennent aisément les rois et les poëtes rassasiés d'adulation, l'orgueil blessé tourna chez lui en amertume. Cette gloire si radieuse eut aussi ses misères et ses ombres. Après les dithyrambes enthousiastes, les ovations et les ambitions sans borne de la jeunesse, vinrent les jours de désenchantement, de dépit rentré, de vanité mortifiée. Le rêve inachevé de la *Franciade*, les faveurs plus rares de la Cour, la lassitude et l'ennui qu'inspire surtout au peuple français une trop longue réputation, portèrent dans son âme un profond découragement. Ronsard avait sincèrement accepté, avec un naïf orgueil, sa propre apothéose. Le demi-dieu vécut assez longtemps pour se voir narguer sur son autel. Un jour il surprit un jeune damoiseau, un beau fils de famille impertinent et dédaigneux, comme le sont volontiers les ignorants et les nouveaux venus, qui s'égayait aux dépens de ses vers. La colère le saisit : il prit la plume, et tança vertement le sacrilége, qui osait ainsi profaner ses labeurs et ses lauriers :

Pour ce, mignon, que tu es jeune et beau,
Un Adonis, un Amour en tableau,
Frisé, fardé, qui es issu d'un père
Aussi douillet et peigné que ta mère,
. . . .
Tu oses bien te moquer de mes vers,
Et te gaussant les lire de travers,
A chaque point disant le mot pour rire.

A mesure que les années arrivent, que ses cheveux grisonnent, que sa verve tarit (il se sentait vieux à trente-six ans), Ronsard endure moins la plaisanterie, surtout quand sa personne est en jeu. Mécontent des autres et de lui-même, il se plaint au Roi, il se plaint à la Reine Mère, il se plaint au bon cardinal Odet, le protecteur et le confident

de tous les gens de lettres ; il se plaint au seigneur Simon Nicolas son ami, et à force de se plaindre, il devient caustique et médisant. Sa pension est en retard, c'en est fait :

Tout est perdu, Nicolas, tout s'empire,
Ce n'est plus rien que du français empire.
. . . .
Je me repens d'avoir eu tant de peine
Que d'amener Phébus et la Neuvaine [1]
En ce pays.

Ces doléances d'un Apollon chagrin, qui redit à tous les échos les misères de son escarcelle ou les blessures de son amour-propre, ne pouvaient être qu'un faible aliment pour la Satire. Heureusement une plus noble cause était venue jeter l'indignation au cœur de Ronsard. Les guerres civiles et religieuses qui divisaient la France, l'entraînèrent comme tant d'autres dans la mêlée des partis. C'est là que nous le reverrons bientôt croisant la plume avec une bande de ministres et d'écrivains huguenots ameutés contre lui. Poëte, théologien, capitaine, il sue et s'échauffe au combat, indompté de labeur et de courage. Mais quoi qu'il fasse ou promette, qu'il écrive le *Discours sur les Misères du Temps présent*, ou l'*Appel au Peuple français*, il est toujours lyrique, épique, élégiaque plutôt que satirique. Sa muse empanachée sonne la charge contre la Réforme du même ton dont elle célèbre Francus. Certes, il a le souffle, la puissance, la passion, avec des éclairs et des tonnerres vrais ou simulés ; mais il n'a ni le sens du ridicule, ni la mesure, ni la finesse pénétrante, ni le sang-froid qu'exige surtout la satire philosophique. L'éducation même de la Pléiade, le ton enthousiaste et inspiré de ses adeptes, la solennité ambitieuse du style et des idées, la disposaient peu à suivre les pas d'Horace. C'était plutôt parmi les héritiers de Marot, dans la lignée des écrivains gaulois, que la muse familière de la satire

1. Les neuf Muses.

devait trouver ses interprètes. Encore fut-elle longtemps à les rencontrer.

La Satire, comme une source vive et frémissante, qui cherche une issue, faisait effort sur tous les points pour se creuser un lit, où elle pût couler à pleins bords. Après l'échec de la Pléiade, elle se répandit en mille filets épars, en épigrammes, en rondeaux, en blasons, en quatrains, en pasquils et en sonnets, deux genres nouveaux venus d'Italie. Mais tout cela n'était pas la Satire proprement dite. Les écrivains eux-mêmes le sentaient bien et n'osaient usurper ce nom. Dans l'éclosion d'un génre littéraire, comme dans la formation des mondes, il est curieux de voir combien de couches successives précèdent la création complète. Que d'apprentis et d'écoliers avant l'homme de génie qui doit cueillir le rameau d'or! Jean de La Taille, Rapin, Passerat ne sont encore que des précurseurs.

Jean de La Taille, comme du Bellay, est devenu poëte satirique par circonstance et par dépit plus encore que par vocation. D'abord il songeait moins à faire rire que pleurer. C'est dans cette intention qu'il avait composé la tragédie de la *Famine* ou des *Gabaonites*, *étant bon*, disait-il dans sa préface, *que les Princes pleurent*, *même* (*surtout*) *en temps d'affliction.* Ces graves paroles adressées à la galante Marguerite de France, qui aimait peu les larmes, attestent un honnête homme, mais non un habile courtisan. Aussi, malgré ses dédicaces, Jean de La Taille ne semble-t-il pas avoir joui d'une haute faveur, si l'on en juge par les plaintes qu'il exhale dans le combat de *Fortune* et de *Pauvreté :*

> Ah! que me sert d'être noble ici-bas,
> Quand d'un vilain les grands font plus de cas?
> Que sert d'être homme en ce temps où nous sommes,
> Quand une femme ici commande aux hommes?

Un matin, ennuyé de languir dans les antichambres du Louvre, il secoua la poussière de ses pieds contre la Cour, revit son petit castel de Bondaroy, et rima pour se consoler les *Adieux du courtisan retiré.* Cette élégie satirique nous

ramène aux *Regrets* de du Bellay et à la *Gélodacrye* de Grévin. Elle n'est qu'une paraphrase du fameux éloge de la vie champêtre, « *O fortunati nimium!* » avec une pointe d'ironie et de rancune inconnue à Virgile. La pièce est d'une large et hardie facture à la façon de Ronsard. On sent la vieille nature indocile du gentilhomme, qui ne s'est pas encore apprivoisée au patelinage de la politique italienne. *Le Courtisan retiré* est un cousin germain du bonhomme Enay chez d'Aubigné. Ce qui le séduit par-dessus tout dans la vie des champs, c'est l'indépendance :

O demi-dieu qui vit en son champ retiré,
Où l'on dit librement tout ce qui vient à gré!

A tous les plaisirs il préfère celui du *franc parler*, cet éternel besoin de notre race. Virgile, qui s'en souciait peu, a oublié le franc parler. Et pourtant, quel bonheur après avoir rompu sa chaîne, de pouvoir s'écrier tout haut :

Un peuple est plus qu'un roi, un content qu'un chétif,
Ainsi un libre aux champs qu'un courtisan captif.

Pour un homme dégoûté de la Cour, on voudrait seulement que Jean de La Taille fût moins prodigue d'adieux et de malédictions; il s'en sépare un peu comme un amant d'une maîtresse qui l'a longtemps séduit et trompé: il en a la prolixité.

Rapin et Passerat, esprits plus sobres, plus fins, plus contenus, nourris de la vieille séve gauloise et de la moelle des anciens, semblaient mieux préparés à la Satire. Mais pour Rapin la poésie n'est qu'une distraction passagère :

Je fais des vers une fois l'an,
Et pour le duché de Milan,
Je ne voudrais ni ne souhaite
Qu'on me tînt pour un grand poëte.

Vice-sénéchal et prévôt de la connétablie, il songe moins encore à suivre les traces d'Horace que celles des larrons, dont il purgeait les routes du Poitou et du Limousin. Rentré

chez lui, près de son foyer, il lit et relit son poëte favori, et s'en pénètre si bien qu'il finit par en faire l'interprète de ses propres sentiments. Son imitation est un ingénieux décalque, qui lui permet d'enchâsser dans un cadre antique des noms et des faits contemporains. Auguste s'appelle Henri IV, Mécène Sully, la villa de Tibur devient le petit manoir de Fontenay-le-Comte, les fureurs de la Ligue remplacent les horreurs du Triumvirat. C'est un duo perpétuel, où domine toujours la voix du maître :

> *O rus, quando ego te aspiciam?*
> O petit trou, quand aurai-je pouvoir
> D'aller encore en Poitou pour te voir !
>
> *Delicta majorum.* . . .
> Pauvre français ! Tu porteras la peine
> Des maux commis par tes prédécesseurs.
>
> *Non his orta parentibus.* . . .
> De tels parents n'avaient pas pris naissance
> Ces chevaliers de courage hautain,
> Qui outre mer sur les bords du Jourdain,
> Furent planter les bannières de France.

On sent la joie candide d'un admirateur, peu soucieux de sa propre originalité, et trop heureux de prendre la note du coryphée, pour se mettre à l'unisson. Lui-même indique au début de chaque pièce le motif latin, comme on marque en tête d'une romance un air connu.

Passerat avec sa physionomie narquoise, son œil borgne et sa face empourprée de Ménippe érudit, a toute l'allure d'un satirique. Jovial et spirituel, toujours prêt à lancer une épigramme ou un bon mot, et ne sachant guère s'en priver, même au risque de blesser le Roi son protecteur ou les poëtes ses confrères, il passe sa vie entre Plaute et Rabelais. En pareille compagnie, on comprend qu'il soit devenu le plus redoutable rimeur d'épigrammes depuis Marot et Mellin de Saint-Gelais. Mais Passerat n'est pas non plus seulement poëte : il est professeur, humaniste, commentateur, philolo-

gue, en un mot critique plutôt encore que créateur. Fin gourmet en matière de bons livres comme de bons vins, difficile aux autres et à lui-même, lisant beaucoup, écrivant peu, il se fût effrayé de sa propre fécondité : soit défiance, soit timidité naturelle aux gens d'esprit trop délicats, il borne et rabat lui-même l'essor de son inspiration. Nul pourtant n'était plus capable, ce semble, d'allier à la malice et à la légèreté gauloise l'atticisme de l'art antique. Le joli conte de *l'Homme métamorphosé en coucou, l'Élégie sur la mort d'une linotte* attestent un maître dans l'art d'écrire. Passerat a le style alerte, les traits piquants, les grâces moqueuses et familières, dont s'embellira bientôt la muse de la Fontaine. Il possède surtout une qualité presque inconnue au seizième siècle, la sobriété, du moins en écrivant, car ailleurs il s'en piquait peu. Malgré sa vocation naturelle, il n'eut pas l'honneur de doter la France de la Satire. La seule de ses pièces peut-être qui mérite ce nom, celle de la *Divinité des procès*, n'est qu'une boutade ou une explosion de mauvaise humeur contre les malheurs du temps et la cupidité des gens de loi :

Il y a des procès d'Eau, de Ciel et de Terre :
Ceux du Ciel maintenant se vident à la guerre,
Où à coups de canon on plaide des édits,
Dont le vainqueur s'attend de gagner paradis.
. . . .
A beaux deniers comptant, bref il faut employer
Possible et impossible à procès festoyer.
Mon procureur Gillot en saurait bien que dire,
Qui, mon procès jugé, tire encore et retire ;
Et depuis seize mois m'a tant villonisé,
Que je le tiens déjà pour immortalisé.

Bientôt distraits par les événements publics, mêlés activement aux dernières agitations du siècle, Rapin et Passerat eurent la bonne fortune d'associer leur esprit et leur nom à une œuvre impérissable, *la Ménippée*. Tous deux devinrent les tirailleurs poëtes du parti politique, et firent rude

guerre à l'Espagnol et aux Ligueurs. Mais la Satire philosophique attendait toujours un interprète. A défaut d'un Horace, elle trouva d'abord son Lucilius dans le Normand Vauquelin de la Fresnaye.

II

Qui se souvient aujourd'hui de Vauquelin? Personne. Il a été un de ces ouvriers laborieux de la première heure, que d'autres plus heureux ou plus brillants viennent bientôt éclipser. Pourtant son nom et quelques-uns de ses vers méritaient d'échapper à l'oubli. Président au siége de Caen, il appartient à cette magistrature provinciale, digne émule des L'Hopital, des de Thou et des Pasquier, qui sut allier aux graves fonctions de la robe les libres ébattements de l'esprit et l'indépendance des convictions. Juge par devoir et poëte par goût, il consacre aux Muses tout le temps qu'il peut dérober aux plaideurs, chose difficile dans un pays où les vers naissent moins vite encore que les procès. Malgré tout, il composa cinq livres de satires, sans compter un assez bon nombre d'idylles, d'épigrammes, de sonnets, d'élégies, où sa verve féconde aime à s'épancher. L'idée jetée au vent par du Bellay avait germé dans plus d'une tête. Disciple passionné des anciens, à force de feuilleter Horace, Vauquelin finit par se dire aussi « que la satire serait une espèce de poésie merveilleusement satisfaisante et profitable en notre France. » Avant de se mettre à l'œuvre, il a médité sur les lois du genre, sur le style qui lui convient, sur les libertés dont il lui est permis d'user, pour ne pas dégénérer en vengeance ou en diffamation. A propos d'Horace, il fait cette remarque ingénieuse « qu'il n'y a pas grande différence entre les Épîtres et les Satires, si ce n'est que dans les satires l'auteur semble s'appliquer plutôt à *défricher les vices*, et dans les épîtres à *planter au lieu les vertus*. » Luimême se propose d'entremêler les deux genres, en se ren-

fermant dans les limites qui conviennent à un honnête homme et à un chrétien :

. . . . Je veux suivre la trace
De Juvénal, de Perse, et par sus tout d'Horace.

Les bruyantes ardeurs de Juvénal, le stoïcisme chagrin de Perse convenaient peu à sa nature. Horace avec son bon sens pratique, son indulgente philosophie sans roideur et sans emphase, était plutôt l'homme de Vauquelin. Il l'imite et le suit à distance, d'un pas un peu lent et un peu lourd, mais en prenant ses aises comme un bon bourgeois, qui n'est pas pressé d'arriver. En ouvrant le recueil de Vauquelin, la première chose qui frappe, c'est qu'on a devant soi un honnête homme. Petit mérite littéraire, dira-t-on : plus grand qu'on ne pense, surtout quand l'écrivain a su faire passer dans son œuvre l'écho de son cœur :

Dis que je fus d'ailleurs aimé de tout le monde,
D'un cœur ouvert et franc et de conscience ronde.
. . . .
Que l'air de mon visage à tous témoignait bien,
Que j'étais jovial, et non Saturnien.

Pourquoi donc écrit-il des satires? S'il faut l'en croire, la faute en est aux mœurs du temps. Citoyen de la vieille France, ami de la candeur et de la bonhomie, il s'inquiète de voir grandir une génération nouvelle, pimpante, coquette, minaudière, plus adonnée aux dés qu'aux livres, plus soucieuse de beaux habits que de bons principes :

Beaux danseurs, escrimeurs, qui mignons comme femmes,
Couvent sous leurs habits les amoureuses flammes,
La plupart tout frisés d'un visage poupin.

Il a entrevu déjà les petits maîtres et les raffinés, que d'Aubigné rencontrera dans les antichambres de Marie de Médicis, et qu'il fustigera de sa rude main de pamphlétaire et de soldat. La mauvaise humeur de Vauquelin ne va pas si loin; elle ressemble un peu à celle des oncles de Térence,

qui gourmandent leurs neveux sur leurs folies et, après avoir bien sermonné, finissent par payer la note. S'il gronde et censure, c'est souvent par devoir d'âge, de position, et aussi parce que le genre de la satire l'exige. Ses critiques rappellent les conseils affectueux et sensés qu'Horace avait recueillis de la bouche de son père :

Le sieur d'Aulny, qui fut fait chevalier,
Avant que d'être à grand'peine écuyer,
Brillant ne voit que le monde qui brille,
Et s'oubliant dédaigne sa famille.

. . . .

Il veut avoir des chiens et des oiseaux,
Et veut bâtir sur des dessins nouveaux :
Tous ses chevaux ne sont que de manége;
Et tous les jours, ses rentes il abrége;
Car sur le dos il porte son moulin
Teint d'écarlate aux eaux de Gobelin.

. . . .

Le sieur d'Aumont au bonheur arrivé
Du bien public a fait son bien privé.

Peut-être aussi lui arrive-t-il parfois de médire des femmes et du mariage; innocente plaisanterie qu'autorisaient les traditions gauloises. Mais le jour où son ami Le Blais lui annonce qu'enfin il va faire aussi le saut périlleux, il revient de son goût pour le célibat, et reconnaît que :

Nul n'est parfait sans femme à son côté.

. . . .

Car qui de soi n'en a point, il faut bien
Qu'il en emprunte à quelques gens de bien.

Ce fond d'indulgence bienveillante et sentencieuse, cette modération dans les reproches, enfin ce dernier reste de rouille antique qui couvre encore son style, semblent faire de Vauquelin un poëte gnomique et moraliste, un confrère d'Hésiode, de Théognis ou de Pibrac plutôt qu'un satirique de profession. Il n'en conserve pas moins la gloire d'avoir le premier, avec persistance, avec suite, tenté de constituer à part le domaine de la Satire; d'y avoir introduit non plus

seulement les gentillesses et les espiègleries du vieil esprit français, mais la gravité philosophique, l'accent convaincu du cœur et du bon sens. Il n'a pas encore, il est vrai, le don de la précision, l'art d'enchâsser sa pensée, comme Régnier, dans des vers devenus proverbes en naissant : il n'a pas non plus cette âpreté mordante, qui rend les coups de plume de Boileau presque toujours mortels : on revient aisément des blessures du bon Vauquelin.

Je ne bats point, personne je ne tue.

Ce qui domine en lui, c'est la familiarité grave et souriante du père de famille causant au coin du feu avec ses amis et ses enfants ; c'est la candeur mêlée d'indépendance et de fierté, que nous retrouverons plus tard chez Ducis. Le poëte, qui, avec son fin sourire, montrait au premier Consul les canards sauvages fuyant à son approche, eût-il contemplé d'un autre regard

. . . . Ces superbes palais
Des rois, où les seigneurs ne sont que des valets.

Le calme du foyer domestique, la douce sérénité du bonheur se reflète dans cette poésie discrète et tempérée, comme le fut la vie de Vauquelin. Boileau sevré sitôt des joies de la famille, étranger aux douceurs de la paternité, eût-il jamais tracé ce tableau du retour à la maison, qu'a reproduit depuis le pinceau de Greuze :

Sa femme l'accollant [1], l'admire et le bénit,
Tous les siens en ont joie, et le ciel même en rit.

Vers charmant, qui glisse comme un rayon de soleil ami sous le toit de l'homme de bien.

La Satire si souvent compromise par les injustices et les violences de l'esprit de parti s'était pacifiée et ennoblie entre les mains de Vauquelin. Mais le bon président n'ap-

1. L'embrassant.

partient qu'à demi à la poésie : lui-même sentait tout ce qui lui manquait pour exceller dans son art :

En quelqu'art que ce soit, il faut un homme entier :
Qui deux en entreprend, ne fait bien son métier.

Cet homme entier allait venir : la muse d'Horace trouva enfin un de ces désœuvrés de génie, comme la Fontaine, dont la vie se passa tout entière à dormir, à rêver et à ne rien faire, que des chefs-d'œuvre. Il s'appela Mathurin Régnier.

III

Né un siècle plus tôt, Régnier eût été sans doute un gai compagnon de Villon, un des poëtes et des héros conviés au banquet des *Repues Franches*. Sa bonne étoile le fit naître dans un temps où la discipline et le goût commençaient à s'imposer aux lettres. L'ordre rentrait dans les esprits comme dans les rues. Les derniers feux de la guerre civile achevaient de s'éteindre sous la main puissante de Henri le Grand. Régnier ne se vit pas exposé comme Marot, comme Despériers, comme tant d'autres beaux esprits oisifs, aux séductions et aux périls des idées nouvelles. Soit paresse, soit indifférence ou bon sens, il s'en soucie peu :

En toute opinion, je fuis la nouveauté.

Il se tient attaché au giron de l'Église catholique, qui lui permet de vivre des revenus d'un modeste bénéfice, et de garder son titre d'abbé sans en remplir les devoirs. Il a entendu vaguement parler des doctrines démocratiques de la Ligue, mais si ami qu'il soit de l'indépendance, il ne croit pas à l'utopie d'une liberté complète ici-bas :

Au joug nous sommes nés, et n'a jamais été
Homme qu'on ait vu vivre en pleine liberté.

Satisfait du présent, au milieu d'une société harassée de

luttes et de discordes, il célèbre les bienfaits d'un autre Auguste et d'un nouveau Mécène sous les traits de Henri IV et de Sully. Régnier est véritablement l'Horace du seizième siècle : il en a la grâce, l'enjouement, la douce philosophie [illegible] du repos et de la médiocrité. Se fût-il même jamais exposé à laisser son bouclier dans les champs de Philippes ou d'Ivry? Il est permis d'en douter. La seule campagne qu'il ait entreprise, fut un certain voyage d'Italie, à la suite du cardinal de Joyeuse : il en revint gueux comme il était parti, et dégoûté pour toujours des aventures. Que souhaite-t-il après tout?

Un simple bénéfice et quelque peu de nom.

Encore, s'il rêve par surcroît un *peu de nom* comme Horace rêvait un peu de bois,

Et paulum silvæ super his foret!

n'est-ce pas gloriole, ni vain désir de vent et de fumée, mais précaution contre ceux qui seraient tentés de lui ôter son bénéfice, dont il faisait, on doit l'avouer, assez mauvais usage. Malgré sa ressemblance avec Horace, la société qu'il fréquente ne vaut pas toujours celle de Varius et de Virgile. Il va bien dîner de loin en loin chez son oncle l'abbé Desportes, le mieux renté des beaux esprits. Mais avant d'y arriver, il fait de longues pauses au cabaret, et entraîne sa Muse en certains lieux où elle s'oublie trop souvent. Pourtant, cet héritier débraillé de Rutebœuf et de Villon a le sentiment du goût et de la beauté classique. Il étudie et reproduit les anciens comme personne n'avait su le faire avant lui. Sa vive originalité triomphe des périls et des servitudes de l'imitation, où s'embarrassent si souvent Ronsard, Jodelle, Garnier et tous les poëtes de la Pléïade. Même alors qu'il traduit Horace ou Juvénal, un goût de terroir, une saveur toute française relève et égaye les gentillesses ou les nonchalances de son aimable génie. Talent éclectique et primesautier, composé à la fois de paresse et d'étude, de réflexion

latente et d'éruptions soudaines, il s'inspire à une triple source : 1° l'antiquité classique, objet constant de son émulation ; 2° les poëtes Bernesques, avec lesquels il avait fait connaissance en Italie ; 3° la tradition gauloise, qu'il continue en face de Malherbe triomphant. En poésie comme en religion, comme en politique, Régnier n'est point un chercheur de nouveautés : il ne prétend détrôner personne, et se contente d'une place qui soit bien à lui.

Avec son esprit insouciant, son humeur pacifique, sa vie peu régulière, comment a-t-il choisi le genre de la satire? Est-ce par dépit comme Ronsard? Par ennui comme du Bellay? Par besoin de moraliser comme Vauquelin? Non. S'il raille, s'il censure, c'est qu'il cède à une certaine pointe d'indépendance et de gaieté juvénile, dont il s'accuse et s'absout en même temps :

Et comme la jeunesse est vive et sans repos,
Sans peur, sans fiction, et libre en ses propos,
Il semble qu'on lui doit permettre davantage.

Plus tard, quand les années et le génie seront venus, il promet de faire mieux, d'emboucher la trompette héroïque, et d'aller bravement *planter son lierre* au pied du laurier de Henri IV. Malheureusement ou heureusement peut-être, Régnier fut jeune toute sa vie, et ne put tenir parole. Il resta poëte satirique, sans fiel d'ailleurs, sans envie, laissant couler ses vers, comme ses jours, avec tant d'insouciance et d'abandon, qu'on ne cessa de l'appeler le bon Régnier :

Et le surnom de bon me va-t-on reprochant,
D'autant que je n'ai pas l'esprit d'être méchant.

Méchant, il ne sut jamais l'être. Lui-même se fût affligé d'attrister par ses vers le cœur d'un honnête homme. Un seul jour, il se fâcha : encore était-ce par bonté d'âme, en faveur de son oncle Desportes, que Malherbe avait brutalement offensé.

L'indignation, ce puissant aiguillon de la Satire, qui met-

tait le feu au cœur d'Archiloque et de Juvénal, ne l'a jamais beaucoup troublé. Par moments, on croirait qu'il va s'emporter : Horace lui semble trop discret : mais sa nature facile et indulgente a bientôt pris le dessus :

Cependant il faut mieux sucrer notre moutarde.

Sucrer sa moutarde, mêler le miel à l'absinthe, Régnier pouvait-il faire autrement ? Les apostrophes directes, les personnalités blessantes, qui frappent droit au cœur ou au visage, sont un procédé qu'il s'interdit. Boileau, le sage et intègre Boileau, ne craint pas d'attacher en toutes lettres au pilori de ses satires les noms de Chapelain, de Pradon, de Cotin, même de Quinault. Sa probité féroce comme son bon sens appelle crument un chat un chat, et Rollet un fripon. Régnier, qui eut le malheur de scandaliser le monde plus d'une fois par sa conduite et par ses vers, donne ici du moins un exemple de modération et de bon goût, qui contraste avec les brutalités de la satire politique et religieuse au seizième siècle :

J'ouvre les yeux de l'âme, et m'efforce de voir
Au travers d'un chacun : de l'esprit je m'escrime,
Puis dessus le papier, mes caprices je rime
Dedans une satire, où, d'un œil doux amer
Tout le monde s'y voit, et ne s'y sent nommer.

S'il nomme quelqu'un par hasard, c'est surtout lui-même. Il est le premier à s'immoler gaiement avec son air piteux et mélancolique, son habit râpé et ses infortunes galantes dont il se raille, à défaut d'autre remède.

Mais enfin si bon qu'il soit, il a des yeux et des oreilles : il voit passer des grotesques, il entend discourir des sots ; et par malheur le ciel l'a doué d'un talent impitoyable pour la caricature. Tout enfant il s'y exerçait : les menaces et les corrections paternelles n'avaient pu l'en dégoûter : la main lui démange en face d'un ridicule. D'un air distrait et rêveur, sans qu'on prenne garde à lui, il s'est assis dans un coin, à l'écart, et de là il se donne la comédie.

Cet homme qu'on croirait perdu dans le pays des nuages et des songes creux, observe tout. Les ridicules et les travers qui s'offrent à sa rencontre viennent frapper son cerveau comme un miroir grossissant, où ils se fixent et se colorent. Les gens de lettres, de cour, de Sorbonne, d'église sont l'objet de ses préférences : c'est la société qu'il coudoie tous les jours, sans trop s'y mêler; car il se tient plutôt à distance sur la lisière, et ne s'égare volontiers qu'au bois ou au cabaret. Au-dessous de ce monde des honnêtes gens, s'entr'ouvre un autre monde inférieur, que Régnier connaît trop bien, celui des truands, des entremetteuses, des vieilles sorcières, des filles perdues, jadis hanté par Villon. Du moins, rendons-lui cette justice, il ne l'a pas embelli : la fidélité scrupuleuse de ses peintures est faite pour en inspirer le dégoût. Ces sales taudis enfumés, avec leur piteux mobilier, leur population de duègnes édentées, de courtisanes étiolées et amaigries, prennent sous le pinceau du poëte une laideur idéale et fantastique cent fois pire que la réalité. Régnier instruit les autres par son exemple et ses mésaventures à ne pas l'imiter. Mais sortons de ces lieux mal famés, où lui-même n'entrait que le soir, la tête basse, le chapeau sur les yeux, et revenons aux œuvres qui méritent vraiment d'être vues et étudiées au grand jour.

Régnier est artiste et poëte à la façon de La Fontaine : il a par-dessus tout le talent de la mise en œuvre. Que le sujet soit ancien ou nouveau, peu lui importe, tant il est sûr de le rajeunir. La Fontaine prend sans façon un apologue dans Ésope, dans Phèdre, dans Apulée, et se l'approprie par le droit du génie. Régnier emprunte de même à Horace, aux poëtes italiens, un sujet, une scène, un type, son *Festin Ridicule*, son *Fâcheux*, son *Pédant*. Le cadre est antique; mais les personnages sont contemporains. Allez au Louvre, au Pré aux Clercs, à la Sorbonne, vous êtes sûrs de les rencontrer. Quand Jodelle et Garnier mettent en scène des soudards, on a devant soi de faux grecs

et de faux romains, qui ont appris par cœur les strophes de Sénèque et qui les récitent consciencieusement. Chez Régnier au contraire, par un travail latent dont lui-même peut-être ne se rend pas compte, les souvenirs de ses lectures se mêlent avec ses propres visions. Un jour il est à l'église, en veine de pénitence, dans un de ces quarts d'heure de dévotion trop rares pour un abbé, quand un jeune étourdi long en moustaches, haut sur bottes et ample en panache, vient le déranger et l'ennuyer de son babil. Le *Fâcheux* d'Horace lui revient en mémoire : il toise son homme sans mot dire, et, tout en le laissant bavarder, il a déjà fait son portrait.

Dans cette société érudite et batailleuse du seizième siècle, s'est formé un type nouveau que Régnier déteste particulièrement, comme l'abeille déteste le frélon : c'est le poëte matamore, mélange grotesque du spadassin, du courtisan et de l'homme de lettres, grand faiseur d'embarras, grand parleur de *baragouin*, ennemi juré du bon sens et de la langue française, tranchant du savant et du critique avec tout l'aplomb que donnent l'ignorance, la sottise et la fatuité. Plus d'une fois sans doute, ce morgand bien vêtu et bien pourvu, du haut de son panache a toisé d'un air superbe le pauvre habit et la mine chétive du bon Régnier. Qu'il se rassure ! Régnier ne l'a pas oublié non plus :

Pourvu qu'on soit morgand, qu'on bride sa moustache,
Qu'on frise ses cheveux, qu'on porte un grand panache,
Qu'on parle baragouin, et qu'on suive le vent,
En ce temps de jourd'hui l'on n'est que trop savant.

Puissant coloriste comme Rabelais, avec plus de netteté et de précision, il a le don de condenser la lumière et la vie sur un visage et de l'y fixer éternellement. Peintre, observateur et mime, il sait faire parler même le costume. Avec des galoches, un chapeau, une épée, il vous a posé et décrit un personnage : vous n'avez pas encore vu sa face, entendu sa voix, et vous le connaissez déjà. Du reste, son procédé n'a rien d'uniforme. Tantôt c'est une ébauche rapide, deux

ou trois coups de crayon jetés en courant, qui laissent deviner la main du maître :

> Et dessus un cheval comme un singe perché,
> Méditant un sonnet, médite un évêché.

Tantôt une de ces peintures vigoureuses et luxuriantes, où les traits se compliquent, où la couleur éclate et déborde presque hors du tableau. La trogne rougissante de son Pédant, son nez enchâssé de rubis, sa robe, docte héritage d'Albert le Grand, illustrée par les broderies des vers qui l'ont transformée en vaste carte géographique, ses lunettes, ses gants, son mouchoir, toute cette lamentable friperie pendue autour du vieux cuistre hableur, ivrogne et vaniteux, forment un type à défier Callot et Téniers :

> Ainsi ce personnage en magnifique arroi,
> Marchant *pedetentim* s'en vint jusques à moi.

Janotus de Bragmardo, l'immortel Janotus, qui avait fait la joie de tout un siècle, est éclipsé. Sans doute, les traits sont grossis, le comique parfois un peu trivial et forcé : on voudrait surtout pouvoir chasser de la barbe du Pédant ces hôtes incommodes, que Régnier s'est plu à y loger. Mais il y a dans ce tableau tant de verve, de gaieté, de folle exubérance, qu'on se laisse aller au rire, sans songer que la plaisanterie va un peu loin. D'ailleurs, ce n'est pas là comme on pourrait le croire, une simple caricature de fantaisie. En rôdant bien autour de Montaigu ou du collége de Navarre, on eût certainement trouvé le vieux savant fossile, dernier successeur de Béda :

> De qui l'esprit rongneux de soi-même se gratte,
> S'idolâtre, s'admire, et d'un parler de miel
> Se va pr[illegible]onisant cousin de l'arc-en-ciel.

Il en a gardé l'esprit acrimonieux, emporté, mêlant volontiers les intérêts de sa vanité à ceux de la foi. Si vous le ré-

duisez *a quia*, il s'empourpre de colère comme un coq d'Inde, et grossit la voix en criant :

> . . . . Vous êtes hérétique,
> Ou pour le moins fauteur.

Un de ces mots perfides, qui appartiennent au vocabulaire de l'inquisition et de la police, et avec lesquels on trouve moyen de compromettre et de perdre les gens, dans tous les temps. De nos jours, l'honnête M. Mercier dira :

> Ce monsieur-là n'est pas moral dans ses propos,
> C'est un socialiste.

Jusqu'ici Régnier nous a présenté un certain nombre de types grotesques, aux couleurs tranchantes, hardies, et un peu crues, de frustes ébauches et d'amusantes caricatures; mais nous ne sommes pas encore arrivés à son œuvre maîtresse, à celle qui nous montre réunies à la fois toute la puissance et la finesse de son pinceau, au fameux portrait de *Macette*.

Macette est la sœur aînée de Tartuffe, le diable femelle trafiquant du salut des âmes sous la robe austère d'une dévote. Nous avons suivi déjà, à travers toutes ses transformations, ce type du malin esprit devenant tour à tour moine, ermite, chevalier, marchand. Ici s'opère une nouvelle métamorphose : Faux-Semblant est dépassé, et ne serait qu'un niais à côté de sa petite-fille. Tout, il est vrai, n'appartient s à Régnier dans ce tableau. Ovide et Properce lui fourssaient déjà l'idée première, le personnage de la sorcière de l'entremetteuse rôdant autour de la jeune fille : le oyen Age avait aussi entrevu Macette dans la duègne du nan de la *Rose* et surtout dans le fabliau de la *mâle femme qui conchia la prude dame*. Par un artifice qui lui est assez familier, Régnier a combiné les deux légendes; il a réuni, fondu pour ainsi dire en un seul portrait la sorcière antique et la bigote du Moyen Age, et il en a tiré ce type nouveau, original, qui a fait oublier les deux autres. Macette a gardé toute l'astuce, l'effronterie, le patelinage obséquieux et

protecteur de l'entremetteuse: en même temps elle y joint les dehors respectables, la gravité et la pruderie un peu sauvage de la femme qui affecte de hanter l'église et le confessionnal. Le choix du costume, toujours si important pour Régnier, est d'accord avec la profession. Ce long habit de *cendre* qui la couvre de la tête aux pieds, n'est ni blanc, ni noir, mais d'un gris indécis et ambigu comme sa personne, tenant à la fois de la ville et du couvent, et qui permet de se glisser partout sans être remarquée. Sa couleur et sa forme hypocrite expriment bien l'être amphibie vivant sur la limite des deux mondes, cheminant, trottant, négociant et portant de l'un à l'autre ses intrigues et ses poulets.

D'une voix mielleuse elle aborde sa proie, l'enlace, l'enveloppe sous les passes magnétiques de sa parole et de son regard. Le conte naïf de l'honnête femme métamorphosée en chienne, pour avoir laissé mourir d'amour un pauvre bachelier, pouvait émouvoir une bourgeoise du treizième siècle: mais les jeunes filles en savent trop long, au temps de Régnier, pour écouter de pareilles histoires: un beau joyau est plus puissant que tous les miracles de Notre-Dame. Cependant on croit à Dieu et à l'honneur, on aime un peu son mari ou son amant, on a surtout grand'peur de l'enfer. Qu'on se rassure! La bonne dame a contre ces scrupules et ces terreurs des remèdes tout prêts. D'abord viennent les formules édifiantes, les saluts à la gloire de Dieu et de la Sainte-Vierge, qui répandent tout autour une sainte odeur d'exorcisme propre à écarter le malin: puis les compliments qui chatouillent la vanité, les sophismes qui troublent la raison, les promesses qui font rêver l'imagination, l'amère pensée du temps qui s'enfuit, de la jeunesse et de la beauté, présents du ciel éphémères et inutiles, si l'on n'en sait tirer profit au passage. Enfin pour achever la conquête de cette âme qui résiste et se débat, les aveux personnels qui autorisent le mal par l'exemple, les maximes éhontées qui mettent la conscience à l'aise:

L'honneur est un vieux saint que l'on ne chôme plus :

les peintures lubriques, qui enflamment les sens et les affolent par la crudité même de l'expression. Macette finit par être éloquente à sa façon comme Phèdre,

> Son œil tout pénitent ne pleure qu'eau bénite,

mais quel feu soudain l'allume à l'idée de ces joies mystérieuses, dont elle prend encore sa large part, quand elle s'écrie avec la fierté cynique d'une Messaline inassouvie :

> Et mon bas peut encore user deux ou trois corps.

La pauvrette qui l'écoute s'étonne, hésite, balbutie, va céder peut-être, lorsque l'apparition de l'amant, comme celle d'Orgon dans Tartuffe, vient, par un coup de théâtre subit, précipiter le dénouement. La scène était toute construite, Molière n'a eu qu'à la prendre; et, malgré son génie, il l'a imitée, égalée, si l'on veut, mais non surpassée. Le discours de Macette à la jeune fille qu'elle catéchise si dévotement se retrouve presque tout entier, mot pour mot, dans la déclaration de Tartuffe à Elmire. Boileau n'a pas essayé de se mesurer ici avec son devancier. Molière seul était capable de faire revivre cette langue hardie, nerveuse, pittoresque, où tout est couleur et pensée. Jamais du reste, avant cette bonne fortune de son génie, Régnier lui-même n'avait su allier tant de vigueur, de finesse et de sobriété. La chaleur des tons, la délicatesse des nuances, la précision des contours, ce don de la force contenue et de la lumière condensée, presque inconnu de Rabelais, de d'Aubigné et des plus grands écrivains du siècle, annoncent le triomphe combiné de l'art et de l'inspiration : point de traits égarés à l'aventure, de couleurs qui s'étalent et se perdent; sous chaque coup de pinceau circulent le sang et la vie. On dirait une toile de Rembrandt, une de ces graves figures de bourgeoises flamandes, cachant sous un ample capuchon le feu d'une prunelle où se trahit l'impatience des désirs et l'ardeur de la sensualité. Encore faut-il avouer qu'ici la poésie est bien supérieure à la peinture. Quelle palette assez riche

de tons et de nuances pour rendre ces clignements d'yeux, ces inflexions de voix, ces mille jeux de physionomie du caméléon suborneur?

Macette n'est qu'un type idéal sans doute : cependant elle a, par certains côtés, sa date et son cachet contemporain. Régnier en a pris les traits épars autour de lui. Elle appartient bien à cette société sensuelle, dévote et hypocrite qui a vu passer à travers les rues, sous la robe de pénitent, les mignons de Henri III; qui sait excuser au besoin par la bouche du père Cotton les faiblesses galantes d'un roi grison. Comme Faux-Semblant, comme Patelin, comme Panurge, elle a l'étoffe d'un personnage destiné à vivre longtemps. A quelques années de là, nous la retrouverons occupée d'un nouveau trafic : brocanteuse de consciences, elle se mettra au service de Concini et de sa femme, pour achever la grande œuvre de conversion commencée à Saint-Denis. Plus tard enfin, complice des sages-femmes et des dragons, bohémienne dévote et voleuse d'enfants, elle viendra chuchoter à l'oreille de Babet et du père Letellier, et finira par s'introduire dans les bonnes grâces de Mme de Maintenon. Peut-être Régnier lui-même, si indifférent qu'il fût, avait-il eu à se plaindre déjà du zèle de la bonne dame. Sa vie peu édifiante avait dû l'exposer plus d'une fois aux sévérités d'un monde, où l'art de sauver les apparences est compté pour la moitié de la vertu. Il prend sa revanche des censeurs austères, des prudes effarouchées, qui se voilent la face au seul nom de l'abbé Régnier.

Si l'on veut comprendre ici tout le talent de l'écrivain, il faut voir ce qu'est devenue Macette aux mains de ses successeurs; de quels barbouillages, de quelles platitudes tous ces pinceaux maladroits ont surchargé cet immortel portrait. Quand un grand écrivain a ouvert à l'art une voie nouvelle, derrière lui se lève bientôt l'essaim des imitateurs et des copistes. Nous avons vu Rabelais mis en lambeaux par d'indignes héritiers qui se rappelaient moins son génie que sa licence. Régnier éprouva le même sort. La Satire, élevée par

lui à la dignité d'un genre littéraire, pullula de tous côtés : ce fut un déluge, une invasion. A travers ce flot de productions médiocres ou insupportables, que citerons-nous? Sera-ce l'*Espadon satirique* du sieur de Fourquevaux, ami de Régnier, et beaucoup plus capable d'imiter ses vices que ses vers? Ou les pesantes facéties et les grossières invectives de son ennemi Berthelot? Ou l'insipide recueil des Satires de Sigogne, dont le cynisme n'a pas même l'excuse du talent et de la sobriété? Toute cette poésie ordurière va se perdre dans la sentine du *Cabinet Satirique*. Les Théophile, les Desmarets, les Scarron achevèrent de compromettre un genre perdu et avili au moment où la plume honnête de Boileau vint le réhabiliter.

LIVRE DEUXIÈME

SATIRE RELIGIEUSE

CHAPITRE I.

LA PRAGMATIQUE. — LE CONCORDAT. — PREMIÈRES AGITATIONS DE LA RÉFORME.

Satires protestantes de Clément Marot. — *Réponse aux Censures des théologiens*, par Robert Estienne. — La librairie génevoise.

I

Les conciles de Bâle et de Constance avaient échoué dans leur œuvre de réforme ecclésiastique. Un vague malaise travaillait la chrétienté : la décadence de la vie religieuse, l'ambition politique des papes, moins occupés de gagner des âmes que des provinces, les efforts des églises nationales pour s'émanciper du Saint-Siége étaient autant de causes de trouble et d'inquiétude. En France, le seizième siècle s'était ouvert au milieu des querelles renaissantes de la Pragmatique : ce fut le dernier soupir de l'Église gallicane. Ces libertés, fondées par Saint-Louis, consacrées par Charles VII, défendues par l'éloquence des d'Ailly, des Clémengis et des Gerson, devaient disparaître dans le naufrage commun du Moyen Age. En vain la pauvre Pragmatique était montée sur les tréteaux de la place Saint-Étienne, pour implorer l'appui du roi son patron : elle n'avait pu se relever du coup terrible que lui avait porté Jules II. Faiblement soutenue par Louis XII, à demi trahie par Georges d'Amboise, elle ne fit plus que végéter. Le nouveau souverain, en arri-

vant, signa de bon cœur son acte de décès légal, et força le Parlement à l'enregistrer. François Ier, imbu des doctrines du bon plaisir, devait se sentir peu de tendresse pour cette vieille charte, qui consacrait au profit du clergé le privilége républicain de l'élection. « Tous doivent élire celui à qui tous doivent obéir, et tous doivent connaître celui qu'ils élisent : telle était, dit Fleury, la maxime de l'Église aux premiers siècles. » Principe dangereux, contre lequel pape et monarque se trouvèrent bientôt d'accord. On se fit de part et d'autre des concessions. Le Roi eut la nomination aux bénéfices (le droit de les distribuer à ses courtisans, à ses poëtes, même à ses maîtresses) : le Pape garda la souveraineté spirituelle et reçut en outre les annates[1], qui devaient aller grossir les revenus du Saint-Siége. L'Église resta seule dépouillée, asservie, partagée entre deux puissances, qui allaient faire peser sur elle l'ascendant de leur force et de leurs séductions. Pourtant, à en croire les auteurs du Concordat, on n'avait voulu que la pacifier et la sauver des périls de la liberté. Brantôme l'atteste : l'auteur des *Dames galantes* s'est chargé d'expliquer l'utilité d'une réforme qui lui valut une abbaye. Toute la cour applaudit à ce coup de politique, qui mettait tant de beaux revenus à la discrétion du Roi. Mais le Clergé, le Parlement, l'Université, étaient loin de partager cet enthousiasme. Ce fut une émeute générale de protestations, de sermons, de complaintes et de sifflets. Un placard, affiché sur plusieurs points de la capitale, dénonçait à la haine publique les complices de ce malheureux traité, le pape Léon X, le chancelier Duprat et la reine-mère Louise de Savoie :

Prata, Leo, Mulier : frendens Leo rodit utrumque.
Prata, Leo, Mulier sulphuris antra petant.
Patra, Leo consorte carent, Mulierque marito :
Conjugio hos jungas, Cerberus alter erunt.

Le peuple lui-même, attaché par souvenir, par habitude

1. Revenu de la première année des bénéfices.

à cette charte de l'Église nationale, répétait de confiance ce refrain des écoliers :

Concilium cleri fle,
Quidquid habes sera rifflé.

Adieu les titres! Adieu les droits! Adieu les bénéfices, espoir et soutien des pauvres clercs, gage d'indépendance pour l'Église et de sécurité pour ses enfants! A quoi bon désormais la science, les grades péniblement conquis, la sainteté même de la vie, si un caprice du Roi devait tout décider? L'écho de ces doléances se prolonge à travers tout le seizième siècle, elles retentissent sans cesse dans les assemblées provinciales, dans les États généraux.

Au temps jadis l'Esprit saint élisait
Ceux dont vouloit l'Église être servie,
En ce temps-là vertu fruit produisoit,
Car les élus étoient de sainte vie.
Mais maintenant les mondains par envie,
Ont usurpé la sainte élection,
Dont s'en ensuit humaine affection,
Et par ainsi tous vices procédés
Sont des pasteurs, qui nous sont concédés
Par les chevaux, par la poste et par dons.
Trop mieux vaudroit les élire à trois dés,
Car à l'hasard ils pourroient être bons.

Au siècle suivant d'Aguesseau déclarait publiquement la Pragmatique plus *respectée* et plus *respectable* que le Concordat. Tandis que la *Bonne Dame*, comme l'appelle Rabelais, expirait si bruyamment au milieu des lamentations et des complaintes de ses fidèles, un coup de tonnerre fit subitement tressaillir la chrétienté. Luther venait de s'annoncer : ennemis et partisans du Concordat se rapprochèrent par un instinct commun de conservation. Cette fois il ne s'agissait plus d'une querelle de famille. L'affaire de la pragmatique n'avait été qu'un épisode tumultueux : la Réforme était une révolution.

II

La Réforme n'éclate pas en France par une éruption subite comme en Allemagne. Elle s'infiltre peu à peu parmi les lettrés, les beaux esprits frondeurs et raisonneurs, qui accueillent ses doutes plus encore que ses affirmations : de là elle descend dans les classes populaires, où elle trouve des âmes neuves, ardentes, faciles à exalter par le mysticisme et le martyre. La lecture de la Bible, sévèrement proscrite par l'Église, est le grand appât qui séduit les imaginations. « Sache donc la postérité, s'écrie Henri Estienne, qu'il n'y a pas trente ans, il se fallait autant cacher pour lire une Bible traduite en langue vulgaire, comme on se cache pour faire de la fausse monnaie[1]. » Aux périls de la révolte et de la curiosité la Renaissance vint ajouter toutes les séductions de l'esprit critique. Les textes saints ne furent pas seulement traduits, mais discutés, commentés librement. Marot qui avait touché à ce fruit défendu, moins peut-être par goût sérieux que pour faire enrager les moines et la Sorbonne, se frotte les mains en songeant que

> Ce grec, cet hébreu, ce latin,

et il aurait pu ajouter surtout ce français,

> Ont découvert le pot aux roses.

Malgré la protection généreuse accordée par Léon X aux savants de tous les pays, les théologiens d'Allemagne et de France s'étaient déclarés les adversaires des études nouvelles. Cette invasion subite d'une lumière venue du dehors, cette science laïque et profane qui s'attaquait à l'écriture elle-même, qui prétendait se faire universelle et populaire, les effrayait. L'Église, qui jusqu'alors avait tenu le flambeau,

1. Apologie pour Hérodote (liv. II, chap. xxx).

sembla vouloir le dérober. Par esprit d'opposition, Farel et les siens faisaient élever l'école auprès du temple Évangélique, et voulaient que les enfants « fussent instruits dans les bonnes lettres, et que l'on n'empêchât ni les sciences, ni les langues. » Rien d'étonnant donc qu'une sympathie naturelle ait associé au début les partisans, de la Réforme et ceux de la Renaissance. Cependant, les savants, si favorables qu'ils fussent aux idées nouvelles, ne déclarèrent pas une guerre ouverte au catholicisme. Les clameurs des moines, les défiances et les persécutions de la Sorbonne les rendirent suspects, et bientôt hostiles au clergé plutôt qu'à l'Église. Derrière eux se presse une foule curieuse, frémissante, comme un essaim d'abeilles qu'on tente vainement d'écarter de la ruche. Elle finit par y entrer, avide de sucer le miel de la parole divine, au risque d'y laisser la vie ou la foi. Rêve d'imagination, vague besoin du cœur, attrait de curiosité, tels furent, surtout durant ces premières années de fermentation latente, les vrais mobiles de la Réforme française. Plus tard viendront les législateurs et les chefs de parti, Calvin et Condé. Pour le moment, le grand hérésiarque c'est Érasme, qui correspond à la fois avec Luther et Léon X ; c'est Marot, qui se fera chasser de Genève aussi bien que de Paris ; c'est Dolet, que le martyre même ne peut justifier aux yeux de Calvin ; c'est Briçonnet, l'aventureux évêque, qui revenu de ses courses errantes avec Marguerite, mourra bon catholique et repentant ; c'est Lefèvre d'Étaples, qui s'achemine doucement vers la Réforme sans y songer, tout en commentant les livres saints ; c'est Budé, dont l'hérésie consiste surtout à lire le grec comme un païen.

Mais déjà la Sorbonne s'inquiète et fulmine contre ces terribles ennemis du repos public. Le docteur Bouchart a fait comparaître devant lui le page de François Ier, l'indiscret railleur qui se permet de blâmer l'usage des fagots comme aliment de la foi. Béda, le fougueux principal de Montaigu, dénonce et aurait déjà fait jeter au feu les *paraphrases d'Érasme et le Miroir de l'âme pêcheresse,* sans l'intervention du

Roi. Le président Lizet soutient et continue au Parlement les doléances de Béda. Tous deux champions arriérés du Moyen Age, ligués dans une haine commune de la Renaissance et de la Réforme, apportent à la lutte cet entêtement fanatique, cette intrépidité dans l'absurde, qui semble souvent le dernier privilége des causes perdues. Comme un autre Horatius Coclès, Béda tente d'arrêter à lui seul le flot débordant des novateurs. En face d'une époque avide de lumière, de liberté et de mouvement, il se déclare l'avocat officiel, le défenseur opiniâtre des ténèbres, de l'intolérance et de l'immobilité. Il inspire et rédige l'acte par lequel la Sorbonne demande au Roi de supprimer l'art diabolique de l'Imprimerie.

Parmi tant de superstitieux adorateurs du dieu Terme, c'est un type curieux à étudier que cette dure tête de pédant ossifiée dans le moule de la scolastique, fermée à toute idée de réforme et de progrès même inoffensif, impitoyable à toutes les grâces du style, à toutes les hardiesses de l'esprit, à tous les libres mouvements de la conscience. Le souffle de la Renaissance a passé sur elle sans l'attendrir ni l'échauffer. Que lui parlez-vous de Cicéron ou de Virgile? A la langue dorée de ces païens il préfère le jargon de l'école, le latin du Théodulus. Vrai maniaque de persécution, capable de brûler la France, son roi et lui-même pour le salut de l'orthodoxie, sa vie se passe à dénoncer et à invectiver. Dès qu'un livre nouveau paraît, il est là l'œil au guet, la plume en main, biffant, notant, saisissant au passage les hérésies, échauffant le zèle et les scrupules de la Sorbonne, soufflant la colère au cœur de Janotus et déchaînant, à travers les rues fangeuses du vieux Paris, la troupe hurlante de ses régents et de ses écoliers. Son génie accusateur se révéla dans un gros factum contre les Luthériens clandestins. (*Apologia adversus clandestinos Lutheranos*), œuvre illisible aujourd'hui, écrite dans le goût et le style barbare de la scolastique à son déclin, pleine de dénonciations et d'injures contre Érasme, Lefèvre d'Étaples, Mélanchton, Budé et les plus

illustres écrivains. Au lieu d'arrêter, Béda ne fit qu'envenimer la querelle. Les provocations, les placards, les profanations nocturnes contre les images de la Vierge et des Saints se multipliaient. Une main orthodoxe affichait pendant la nuit au coin des rues cet appel à la rigueur :

> Au feu, au feu cette hérésie,
> Qui jour et nuit trop nous blesse.
> . . . .
> Paris, Paris, fleur de noblesse,
> Fais-en justice, Dieu l'a permis.

Une autre main clandestine ripostait par ce contre appel :

> En l'eau, en l'eau, ces fols séditieux,
> Lesquels, au lieu de divines paroles,
> Prêchent au peuple un tas de monopoles,
> Pour émouvoir débats contentieux.

Tout le monde soupçonna Marot d'être l'auteur de cette réplique. Les partisans du feu l'emportèrent. En 1529 Berquin fut brûlé pour avoir outragé la Vierge dans ses écrits. Cependant Béda n'était point satisfait, et réclamait de nouveaux supplices. Ses accusations et ses invectives montaient de la sœur du roi au roi lui-même, qu'il déclarait complice et fauteur de l'hérésie. Condamné une première fois à faire amende honorable devant la porte de Notre-Dame, en expiation de ses discours incendiaires, Béda revint à la charge, s'entêta et cria si fort, qu'on l'enferma au couvent du Mont Saint-Michel, pour le calmer. Il y mourut de rage et d'ennui, avec l'amère pensée qu'il restait encore des presses, des livres, et surtout des hérétiques à brûler. Que ne sut-il attendre ? Quelques mois plus tard, il aurait eu la consolation de voir les feux s'allumer pour ne plus s'éteindre de sitôt.

L'apparition des fameux placards affichés par les sacramentaires à Paris et à Blois, jusque sur la porte de la chambre à coucher du roi, ouvrit l'ère des persécutions (1534). Ces placards, imprimés à Neufchâtel, avaient été clandestinement introduits en France par quelques cer-

veaux brûlés, comme en possèdent tous les partis[1]. Jamais défi plus insensé, plus maladroit ne vint d'une minorité. C'était moins une profession de foi qu'une déclaration de guerre. Les novateurs ne se contentaient pas de réclamer une place au soleil, le droit de vivre et de prier Dieu selon leur conscience : ils exigeaient formellement[2] « l'abolition de la messe, de cette pompeuse et orgueilleuse *Messe papale;* l'extirpation de la vermine romaine : pape, cardinaux, évêques, prêtres, moines, séducteurs, menteurs, blasphémateurs, meurtriers des âmes, renonceurs de Jésus-Christ, etc. » Ils attaquaient avec une fureur de passion et une licence de parole inouïe le dogme fondamental du catholicisme, le mystère de l'Eucharistie : « Allumez donc vos fagots pour vous brûler et rôtir vous-mêmes, non pas nous, pour ce que nous ne voulons croire à vos idoles, à vos dieux nouveaux, à vos nouveaux Christs, qui se laissent manger aux bêtes. » Ces insolences et ces défis exaspéraient les catholiques, et rendaient la lutte inévitable. François I[er], indulgent d'abord pour la Réforme, qui faisait du moins diversion aux débats de la Pragmatique, n'hésita plus à sévir contre elle. Le mariage de son second fils avec la nièce du pape Clément VII l'obligeait plus que jamais à l'orthodoxie. Les feux de joie qui avaient éclairé les fiançailles, se changèrent en autoda-fé. Le président Lizet fut chargé de fournir des recrues au bûcher et se mit bravement à l'œuvre. Le moment était venu de venger Béda et Rhadamanthus.

Marot, suffisamment averti, prit le chemin de l'exil, et s'enrôla décidément parmi les tirailleurs de la Réforme. A vrai dire, c'est le seul nom qui lui convienne. Dans cette guerre d'avant-poste, Marot, comme Érasme, n'est point un soldat discipliné, mais un volontaire, un *condottiere* de la poésie, engagé par caprice et par rancune sous la bannière

1. Voir sur ce point assez obscur l'*Histoire de l'Église réformée de Paris*, par M. Ath. Coquerel fils. (Notes et éclaircissements.)

2. Voir MM. Haag, *France protestante.* (Pièces justificatives.)

de Calvin. Pour occuper ses loisirs forcés de Ferrare et de Venise, il s'est mis à lire et à méditer la Bible. Placé entre ses souvenirs profanes et les inspirations du livre sacré, un travail bizarre s'opère dans son esprit. Les deux courants se mêlent, se croisent et aboutissent à un amalgame hybride, à la fois chrétien et mythologique. Évidemment Marot a fait tout son possible pour enfler sa voix et l'élever au ton des prophètes; mais la flûte lui sied mieux que la lyre ou la trompette : aussi revient-il bien vite à ses pipeaux. Il invente l'idylle théologique, genre nouveau dont on ne s'était guère avisé, et que les pastorales de Guarini devaient mettre en vogue au commencement du dix-septième siècle. *La Complainte d'un pastoureau chrétien, faite en forme d'églogue rustique, dressant sa plainte à Dieu sous la personne de Pan, dieu des bergers*, est un curieux échantillon d'allégorie sacrée, païenne et satirique. Le voile, du reste, est transparent : il n'y a point à s'y tromper. On devine de qui le poëte veut parler quand il s'écrie :

Jusques à quand, ô Pan grand et sublime,
Laisseras-tu cette gent tant infime,
Et faux pasteurs parjures et méchants
Dessus troupeaux dominer entre champs?

Le *Balladin* est une pastorale allégorique dans le même goût. Deux bergères sont en présence, Christine et Simonne : l'une fille de Christ, l'autre de Simon le magicien. Christine, l'honnête fille,

. . . . Était de fort bonne maison,
Et se vêtait, comme simple bergère,
D'accoutrements taillés à la légère.

Simonne, au contraire, est une vraie courtisane romaine, effrontée, fardée, parée, riche du fruit de ses impudicités, et malgré tous ses atours,

Vieillissait fort, vieillit et vieillira,
Et de vieillesse en bref temps périra.

Cette vision fut le testament poétique de Marot; il le laissa

inachevé, comme l'attestent ces deux mots inscrits au bas par ses amis : *Ici mourut.*

Parmi ces dernières pièces, nées dans les amertumes de l'exil, il en est une ignorée longtemps et récemment découverte [1], qui les surpasse toutes par la vigueur du style et de la passion. C'est *l'Épître écrite de Venise à la duchesse Rénée de Ferrare.* En lisant ces vers, on est tenté de se demander s'ils sont bien de Marot ; et cependant il est difficile, disons mieux, il est impossible de le contester. L'exil l'a métamorphosé. Le galant traducteur d'Ovide, l'ingénieux architecte du temple de Cupidon est devenu un puritain austère, un ennemi des images, des statues, et surtout de Vénus, la blonde déesse, qu'il avait tant chantée autrefois :

> Temples marbrins y font et y adorent,
> Images peints qu'à grands dépens ils dorent.
> . . . .
> Trop plus qu'ailleurs y triomphe Vénus,
> Vénus y est certes plus adorée
> Qu'au temps des Grecs en l'île Cythérée.

Qui le croirait ? Marot, le chaste Marot, s'en plaint. Mais où il faut l'entendre, c'est surtout contre Rome, contre cette Rome maudite, qui l'a forcé à quitter son doux asile de Ferrare. On dirait Calvin dénonçant de sa voix stridente les infamies de Babylone,

> De la paillarde et grande mérétrice,
> Avecque qui ont fait fornication
> Les rois de terre, et dont la potion
> Du vin public de son calice immonde,
> A si longtemps enivré tout le monde.

Avant d'Aubigné, la muse protestante n'a pas trouvé de plus énergiques accents : de Bèze lui-même ne les a pas égalés. Mais ce n'est là qu'un accident, un cri de colère échappé à cette vive et légère nature de poëte plutôt faite pour railler que pour foudroyer.

1. Nous devons cette pièce à l'obligeance de notre ami M. Guiffrey, le futur éditeur du premier Marot complet.

Un autre exilé, poursuivi comme Marot par les haines de la Sorbonne, Robert Estienne, apporta bientôt à la Réforme le concours tout-puissant de ses presses, de sa vaste intelligence et de ses relations dans le monde entier. Las de se voir sans cesse inquiété et dénoncé du haut de la chaire comme un homme fin et cauteleux, *qui semait des hérésies sous l'ombre d'utilité publique*, malgré la faveur dont n'avaient cessé de le couvrir François Ier et Henri II, il s'était décidé à prendre le chemin de la Suisse avec sa famille (1551). La Chambre Ardente le réclamait depuis longtemps. L'aspect de ces *grandes flammes allumées*, où avaient disparu déjà Berquin et le libraire Dolet lui fit hâter le pas. Une fois hors des frontières, il se tourna contre cette meute d'ennemis *béants de grand appétit après son sang*, et leur lança un terrible adieu. La *Réponse aux censures des théologiens*, écrite d'abord en latin et bientôt traduite en français par l'auteur lui-même, est un des morceaux les plus éloquents et les plus curieux de cette époque. Nous avons là non-seulement un pamphlet, mais l'acte d'accusation et le plaidoyer de l'accusé. Le cœur gonflé de rancune et d'indignation, il reprend tout au long l'histoire de ses démêlés avec la Faculté de théologie; il rappelle les menaces, les interrogatoires, les enquêtes dirigées contre sa personne et sa maison, cette interminable suite d'allées et venues, de pourparlers, d'explications en face du Roi, qui désirait sauver son imprimeur; la mauvaise foi de ses juges, qui veulent le condamner d'ensemble, sans discuter, et qui versent des larmes de rage, en voyant cette proie leur échapper. Il se peint lui-même au milieu des lacs et des trébuchets de Sorbonne, cerné par une bande de théologiens rugissants et déjà prêts à le déchirer comme une pauvre brebis offerte en sacrifice, si Dieu n'avait envoyé son ange pour le sauver. Hâtons-nous d'ajouter que la brebis avait des griffes et des dents, pour se défendre même contre les loups, et en usait vigoureusement.

De ce navrant et pathétique récit, où se mêlent tous les

tons, depuis l'invective jusqu'à la prière, Robert Estienne passe à l'examen des griefs accumulés contre lui. D'une main victorieuse, il saisit cet acte d'accusation sorti enfin des ténébreux dossiers de la Sorbonne : il l'étale aux yeux de ses contemporains et de la postérité, comme une preuve de la malice, de la cruauté et de l'ignorance de ses ennemis. Son grand crime, la cause de ses malheurs, c'était d'avoir publié un texte et un commentaire de la Bible, où des yeux clairvoyants prétendaient reconnaitre la main de Calvin. Depuis ce jour (1532), il n'avait plus joui d'un instant de repos. On comprend la terreur des plus braves à la vue de ces mille coups d'épingles, de ces censures obliques et tracassières, où chaque mot est noté, torturé, et marqué de ce trait sinistre : *hérétique*, et partant *brûlable*. Nous en prendrons quelques exemples au hasard.

Annotation. — Nous avons le seul Dieu pour notre refuge.

Censure. — Cette annotation est luthérienne, détournant les chrétiens d'avoir refuge à la benoîte Vierge et aux saints.

Annotation. — Job accuse Dieu pour la charge de sa croix.

Censure. — Cette annotation est fausse, injurieuse et calomnieuse contre le benoît Job.

Annotation. — Dieu auteur des biens et des maux.

Censure. — Cette annotation, en prenant indistinctement le nom d'auteur, est *hérétique* et *blasphématoire*.

Pour être juste, il faut avouer qu'un certain nombre de ces notes, fort innocentes en apparence, pouvaient avoir aux yeux des théologiens un sens secret qui nous échappe. Il y avait là sans doute plus d'un argument contre le mérite des œuvres et l'intercession des saints. La finesse et la *cautèle*, tant reprochées à Robert par ses ennemis, n'étaient pas tout à fait imaginaires. Nul n'a retracé d'une façon plus saisissante ni plus maligne cette chasse à l'hérétique et au libre penseur, où l'on entend gronder les voix furieuses des Gagney, des Picard, des Guyancourt et des Lizet. Il en connaissait sans doute tous les périls et toutes les ruses. C'est une guerre perpétuelle de réticences et d'interprétations, der-

rière lesquelles chacun s'embusque, l'un pour prendre, l'autre pour n'être pas pris. Après avoir ainsi temporisé, manœuvré, disputé le terrain pied à pied durant trente ans, Robert Estienne éprouve un véritable soulagement à se décharger de ses colères et de ses humiliations. Du port de salut où il s'est réfugié, il brave ces bons docteurs moins chiches de sang que de paroles : il les raille, les insulte et par l'effet de la passion, les calomnie aussi à son tour. Le regret de la patrie absente, de cette douce maison paternelle qu'il avait dû quitter déjà vieux et blanchissant, la haine des persécutions, le soulèvement d'un libre et fier esprit réclamant pour la science des franchises que lui refusent les défiances de l'orthodoxie, éclatent çà et là en ironies, en apostrophes et en cris de malédiction. Ce fond d'humeur caustique, d'indépendance un peu sauvage, d'âpre et sombre mélancolie, qui débordera plus tard à flots dans les livres d'Henri Estienne, bouillonne déjà au cœur de son père. Le vieil Amilcar pouvait se flatter d'avoir préparé à Rome un Annibal.

Pourtant, si acérée qu'elle fût, la plume de Robert Estienne était encore la moindre de ses armes. Ses presses le vengèrent bien mieux. Par elles, Genève devint le grand arsenal de la librairie protestante, le centre d'où partaient les libelles, les brochures, les facéties, les placards séditieux, avec les bibles, les catéchismes et les sermons. A côté des prédicateurs s'organisa l'invisible armée du colportage. Missionnaire d'un nouveau genre, le colporteur descend le cours du Rhin en traversant Bâle, Strasbourg, Mayence, les sept évêchés, toute cette grasse terre d'Allemagne, où s'épanouissaient jadis les abbayes princières et les seigneuries épiscopales. Du côté de la France, il s'arrête d'abord à Lyon, première étape de la Réforme : de là il rayonne sur le Charolais, la Bourgogne, la Champagne et jusqu'aux portes de Paris. Par la longue vallée du pays de Vaud, où fument encore les cendres de Cabrières et de Mérindoles, il s'enfonce au cœur du Midi, dans les gorges des Cévennes, dans les murs

de Nîmes et de Montpellier. Infatigable à la marche, cheminant la balle au dos ou trottant sur les pas de son mulet, il s'introduit dans les châteaux, les hôtelleries et les chaumières, apôtre et marchand tout à la fois, vendant et expliquant la parole de Dieu, séduisant les ignorants comme les habiles par l'appât des gravures et des livres défendus. Cette propagande clandestine eut un effet immense. Ce fut par elle surtout que la satire protestante s'insinua dans les masses, et ruina l'antique respect que l'on portait à l'Église romaine.

Les questions théologiques nous laissent assez indifférents aujourd'hui. Mais n'oublions pas qu'elles constituaient alors le fond commun de l'éducation, la meilleure part de l'héritage des ancêtres; qu'à ces mots de *purgatoire*, de *prédestination*, de *grâce*, de *franc-arbitre*, de *transsubstantiation*, se rattachaient les plus chers intérêts et les plus nobles croyances du cœur humain. Quand de nos jours la propriété s'est vue menacée par les utopies d'une secte nouvelle, on sait quel intérêt subit prirent les questions économiques et sociales. Que fût-ce donc alors qu'il s'agissait, non plus seulement du bout de champ paternel, du toit sous lequel on avait grandi, mais de son âme, de sa vie future, de son salut éternel? Il se trouva que ce monde indifférent la veille, plongé dans la somnolence et l'apathie, se réveilla soudain, comme nous nous réveillerons peut-être bientôt, sinon croyants, au moins inquiets, mal à l'aise, avides de résoudre ces vieilles questions pendantes au tribunal de la conscience et de la raison. L'attaque dirigée contre les indulgences s'étendit à toutes les œuvres, à la messe, aux sacrements, au rite et au cérémonial. Un vaste travail de destruction commença sur tous les points. A la guerre d'escarmouches inaugurée par Érasme, Dolet, Marot, Despériers et toute l'avant-garde des beaux esprits, allaient succéder les grandes batailles; aux doutes indiscrets, aux ironies à demi voilées, aux finesses ingénieuses, le pamphlet hautain, dogmatique, incendiaire, tombant comme une bombe, et crevant les voûtes de la vieille Église.

CHAPITRE II.

SATIRE CALVINISTE.

Son caractère. — *Triumvirat satirique :* Calvin, De Bèze, Viret.

I

La Réforme avait à remplir une double tâche, fonder et détruire. De toutes les armes de destruction, la Satire est peut-être la plus puissante : elle s'en empara. Lucien avait jadis, sans le vouloir, frayé la voie à l'Évangile en faisant crouler sous le sarcasme l'édifice vermoulu du Paganisme. Les sceptiques, les libertins, les rieurs, comme Despériers, Marot, Rabelais, renouvelaient contre le Moyen Age l'œuvre de Lucien, au profit de la Réforme. Mais ces alliés eux-mêmes étaient pour elle un danger : une fois lancés en avant, qui pouvait dire où s'arrêterait l'esprit de moquerie et d'incrédulité? Dans leurs courses vagabondes, sans frein, sans règle, sans mot d'ordre précis, ces hardis volontaires n'iraient-ils pas saccager la vigne du Seigneur, après avoir pillé les champs des Philistins? Le nouveau Temple évangélique s'élevait en face de l'ancienne Église; mais l'Église une fois détruite, le Temple resterait-il debout? L'Écriture sainte elle-même, cyniquement travestie ou parodiée, ne deviendrait-elle pas bientôt un jouet entre leurs mains? Déjà Bonaventure Despériers avait livré le secret des incrédules, en se

moquant à la fois de Luther, de Bucer et de Girard. Rabelais confondait dans une même antipathie les *moines putherbes, cafards, chattemites, et les pistolets de Genève, les démoniacles Calvins.*

Aussi, dès le premier jour, en touchant à cette arme terrible de la Satire, les chefs de la Réforme française se séparèrent-ils nettement des railleurs et des brocardeurs de profession, qui tournent tout en risée, le bien et le mal, le faux et le vrai, et songent moins à édifier qu'à scandaliser les âmes. Calvin raye le nom de Dolet, inscrit un moment par de Bèze au martyrologe des protestants. *L'Apologie pour Hérodote* de Henri Estienne, malgré l'énergie de ses rancunes protestantes, ne trouve pas grâce devant l'Église de Genève : le Consistoire la condamne comme entachée d'un esprit philosophique, qui pouvait mener à l'impiété. La Satire religieuse ou théologique a donc un caractère bien tranché. Ce n'est pas à Lucien qu'elle se rattache, mais aux prophètes et aux Pères de l'Église, à Élie, à Isaïe, à Tertullien, à saint Augustin, à ces glorieux athlètes de la foi, qui n'avaient pas dédaigné non plus *d'appliquer le cautère d'opprobre* sur les fautes du peuple ou sur les erreurs des gentils. Sanctifiée par le but, elle n'est plus un jeu de la médisance, mais une arme au service de la vérité. Ici pourtant, il faut l'avouer, au point de vue de l'art, un nouveau péril se présente. Ce qu'elle gagne en conviction, elle court risque de le perdre en mesure, en finesse et en gaieté. La naïve malice du Moyen Age avait pu effleurer de son rire sans amertume les institutions et les croyances de la société chrétienne. Rutebœuf plaisantait des flammes éternelles, dont il avait grand'peur : Adam de la Halle riait des reliques de saint Acaire, auxquelles il eût peut-être demandé sa guérison : aucun d'eux ne songeait à ruiner la foi. Tout autre est l'objet, l'esprit et le langage de la Satire protestante. Elle s'inspire de colère et de haine contre ce qu'elle appelle mensonge et superstition : elle est passionnée, impitoyable : or la passion rend souvent éloquent, rarement spirituel. Le flegme sceptique de Phi-

linte peut être piquant; la bile vertueuse d'Alceste est presque toujours maladroite et forcée dans ses ironies. Polyeucte, avec son ardeur de néophyte, ne saurait railler du même ton que Lucien,

. . . . Ce foudre ridicule
Dont arme un bois pourri le peuple trop crédule.

Les iconoclastes de la Réforme sont animés de cette sainte indignation. Acharnés à détruire, moins occupés de rire que de combattre, ils poursuivent leur œuvre par la prédication, par la satire, avec une sorte de fureur. La violence des attaques, la grossièreté des plaisanteries, la trivialité des expressions déparent trop souvent leurs sermons et leurs écrits. Ils s'emportent contre la messe, l'eucharistie, le purgatoire, le mérite des œuvres, du même cœur dont ils brisent les images, dispersent les calices et font manger les hosties à leurs chevaux. Ils mettent à sac le vieux dogme et la vieille Église. Faut-il s'étonner des excès et des brutalités de la parole, quand les actes sont empreints d'une telle violence? Leur raillerie entre, avec la pesanteur d'un coup de hache, dans le tronc séculaire de l'Église romaine. Elle s'y enfonce péniblement, à coups redoublés. Qu'importe! pourvu qu'elle entre. C'est assez pour un lecteur ou un auditeur chez qui la foi et la haine ont étouffé les scrupules du goût. Ainsi s'explique le succès de certains pamphlets, qui nous semblent aujourd'hui si dépourvus de sel et d'agrément. Essayez de lire les *Satires de la cuisine Papale* [1], sorte de pot pourri culinaire et poétique, auquel de Bèze, Viret, Estienne, et les plus grands noms de la Réforme n'ont pas dédaigné de prendre part. Est-il aujourd'hui un protestant assez ennemi du Pape et de la messe pour trouver quelque divertissement à des plaisanteries comme celle-ci :

Quand messire Jean porte chape
La *vesse* a faite ou *messe* dite,
Je ne veux user de redite,

1. Imprimés par Conrad Badius, en 1560.

Messe, *vesse*, si tu as sens,
C'est tout un, ils ont même sens.

De là aussi chez tant d'hommes austères, impitoyables pour le moindre écart de conduite, une licence et une crudité d'expression, devant laquelle notre pudeur s'effarouche. Combien de ces pages écoutées avidement le soir dans les graves familles de Genève, entre une lecture de la Bible et un chant des psaumes, auraient peine à être citées aujourd'hui. On n'y songeait point alors. L'esprit de parti excusait les rudesses du style ou l'indécence des facéties en faveur de l'intention.

A cette première cause d'infériorité, qui place dans l'ordre littéraire la Satire religieuse bien au-dessous de la Satire philosophique, viennent se joindre encore d'autres influences. La sévérité dû dogmatisme arrête et alourdit l'essor de la plaisanterie. D'ailleurs, nous ne sommes plus à Paris, parmi cette population vive, moqueuse, prompte au rire et aux bons mots, qui s'égaye de tout, même de l'échafaud et du bûcher. Nous sommes à Genève, en face du Consistoire, qui surveille et réprime tous les désordres, qui proscrit les bals, les concerts, les spectacles, les cris de la rue, le délire des sens et de l'imagination. Là s'est formée une société bourgeoise aux habitudes calmes et régulières, un peuple de marchands, de banquiers, de théologiens, de professeurs, de libraires, hommes d'affaires et d'études positives, d'un bon sens pratique, d'une solidité judicieuse, mais peu au courant des finesses de l'ironie ou du demi-mot. Au milieu de cette atmosphère de gravité sentencieuse et un peu lourde, les gentillesses et les fantaisies de l'esprit n'osent prendre leur vol : tant elles craignent d'être rabattues et ramenées à terre par la férule de Calvin. La Satire y revêt cette roideur un peu gauche, honnête, mais souvent dure et pédantesque, qui caractérise le *style réfugié*. On sent que les grâces du sol natal lui ont manqué.

Le catholicisme du Moyen Age avait fait dans ses représentations et dans ses fêtes une large part aux joies popu-

laires. Rien de plus vif ni de plus gai que certaines hymnes, la prose de l'Ane, les Noëls et les Alleluia. Par esprit de contradiction, l'église de Calvin affecte une chagrine austérité. A la face rebondie des moines, des abbés et des docteurs arrosés de *vin théologal*, elle oppose la pâle figure de ses ministres, que dévore la fièvre de la propagande et de la dispute,

Ora melancolico tingentes illita plumbo [1].

Malgré quelques exceptions, elle n'eut jamais franchement le don du rire : peut-être fut-ce là une des causes qui l'empêchèrent de triompher en France. La satire n'en devint pas moins une de ses armes de prédilection. Luther d'ailleurs avait le premier donné l'exemple. Il écrivait contre le duc de Brunswick un livre intitulé *Paillasse*. Il traitait Charles-Quint de *bête allemande*, de *soldat du pape* et d'*huissier du diable*. Henri VIII, pour l'avoir réfuté et appelé petit savant, était un *Pharaon*, un *bouffon de Jeudi Gras*, un *roi de paille, le plus abject des pourceaux de saint Thomas*. Les membres de l'Université de Paris, qui n'avaient point accepté ses doctrines, se voyaient qualifiés du titre peu honorable d'*asini parisienses*. Le fameux livre de la *Captivité de Babylone* fut le prototype de tous les pamphlets protestants au seizième siècle. Aucun du reste ne l'égale, ni par la verve, ni par l'audace. Rabelais seul peut nous offrir une image de ce chaos tumultueux, où le sublime heurte le trivial, où la Bible s'allie à Merlin Coccaie, Dante à Polichinelle. Violent, cynique, éloquent, mêlant à la fois l'apôtre, le tribun et le bouffon, l'auteur combat à la façon de frère Jean, et se sert du bâton de la croix pour assommer ses adversaires. Encore un peu, et, s'il l'osait, il jurerait volontiers des mille millions de charretées de diables, en montant à l'assaut de Babylone. Les réformateurs français suivirent trop fidèlement l'exemple de Luther, et firent de l'injure et du

1. Remy Belleau : *De Bello Hugonotico*.

sarcasme une des ressources de la prédication. Calvin, de Bèze, Viret formèrent une sorte de *triumvirat satirique* pour la ruine de Rome, et l'extermination de leurs ennemis catholiques ou protestants.

II

CALVIN : Pamphlets théologiques. — *Traité des reliques : Excuse aux Nicodémites*, etc.

Calvin n'a guère l'aspect d'un railleur. A voir cette longue figure pâle, osseuse, aux arêtes saillantes, à l'œil fixe et méditatif, on devine que les jovialités et les facéties de la satire ne doivent pas être son fait. Luther avec son opulente santé, sa face épanouie et florissante, exprime le parfait équilibre de l'âme et du corps : la gaieté devait lui être facile : le rire éclate comme un tonnerre sur ses grosses lèvres faites pour l'éloquence et le plaisir. Chez Calvin au contraire, l'âme est sans cesse en lutte avec le corps, qu'elle use, qu'elle dompte, qu'elle traîne en dépit de ses résistances et de ses faiblesses, à travers une vie de labeurs, de veilles et de maladies. Jamais le triomphe du moral sur le physique ne fut plus éclatant. Mais cette victoire même achetée par tant d'efforts, a imprimé à son caractère et à son style ce cachet de tristesse qu'y relevait Bossuet. Comment donc faire glisser le rire sur ce visage blême, sur ces lèvres minces, crispées, frémissantes, qu'a brûlées le charbon d'Isaïe? Ce n'est ni par exubérance ni par épanouissement d'esprit, mais par la violence de la passion, par l'agacement nerveux, par l'intolérance de la conviction qu'il arrive à la satire. S'il était moins certain de posséder la vérité, s'il ne se croyait pas tenu de la faire triompher à tout prix, peut-être serait-il plus charitable. De plus, il y a chez lui à côté du théologien et de l'apôtre, le légiste, l'avocat, et par-dessus tout le Picard. Né dans la patrie du

sirvente, il a conservé toute l'aigreur et l'emportement de ses ancêtres. Sa parole est amère, incisive, saccadée : sa logique, brève, tranchante, sans pitié comme un texte de loi. Il n'a point de ces malices ingénieuses, de ces demi-sourires nonchalants auxquels se complaît si volontiers la gaieté champenoise. C'est l'entêtement, la dureté du paysan picard, l'esprit opiniâtre de ces communes de Beauvais et de Noyon si hardies à pousser le cri de révolte contre leur évêque. Ouvrez le livre de l'*Institution chrétienne*, l'un des plus beaux monuments de la prose française au seizième siècle ; feuilletez le volumineux recueil de ses sermons[1] ; partout vous retrouverez ce fond d'âcreté bilieuse et pénétrante, qui se mêle à ses plus hautes inspirations.

Comme les ouvriers du temple de Jérusalem, Calvin tient la truelle d'une main et l'épée de l'autre ; il prouve et réfute, instruit et raille tout à la fois. Sa vie est un long combat. Il a d'abord en face de lui la grosse armée des catholiques, noire, compacte, avec son clergé régulier et séculier, ses théologiens et ses docteurs escortés des archers et des juges du Parlement : puis les bandes indisciplinées des dissidents, des libertins, des mystiques, enfants perdus de la Réforme, qui menacent de la compromettre par l'indépendance ou le délire de leurs fantaisies. Représentons-nous l'apôtre ardent, fiévreux, tout absorbé dans cette œuvre à laquelle il a donné son cœur, sa raison, ses heures du jour et de la nuit. Tandis qu'il élève le majestueux édifice de son *Institution chrétienne*, il est interrompu par Servet, par Castalion, par Gentilis, par Gruet, par vingt autres contradicteurs ou ennemis, qui se lèvent de tous les points de l'horison. Alors il se fâche, il gronde, il lâche contre ces importuns quelques-unes de ces terribles bordées, où la colère étouffe la charité. Les ennemis repoussés, il reprend son œuvre : mais ceux-ci ripostent, se justifient, s'entêtent

1. Senebier rapporte que la bibliothèque de Genève possède 2025 sermons manuscrits de Calvin. Six secrétaires étaient occupés à recueillir continuellement ses leçons, ses discours, ses lettres et ses pamphlets.

dans leur opposition. L'apôtre se fait dictateur, et pour en finir, appelle à son secours la prison, l'exil ou le bûcher.

De temps à autre, comme un censeur de l'ancienne Rome, il fait sa tournée dans la cité, pénètre au fond des demeures et des consciences, s'enquiert des mœurs et de la toilette, des croyances et des repas. Son œil perçant a découvert des ménages où maris et femmes *s'accordent comme chien et chat;* des familles où l'on s'enfle outre mesure, pour s'élever au-dessus de sa condition. Son oreille a saisi de sourds murmures chez certains réfugiés, martyrs délicats qui, pour avoir fait le voyage de Genève, se croient en droit d'exiger de la Providence les délices du Paradis. Une fois monté en chaire, sans souci des secrets qu'il va révéler, des amours-propres qu'il va froisser, il raconte ce qu'il a vu et entendu. La médisance se mêle au sermon pour le salut commun. Mais la gravité du réformateur trouve parfois des incrédules, qui essayent de rire et de plaisanter, au lieu d'écouter ses avertissements. Tous ces *gaudisseurs* et *jeteurs de brocards* ne l'intimident pas. Calvin a trop de confiance dans la sainteté de sa cause et trop d'orgueil pour se croire exposé au ridicule. Il renvoie ces mauvais plaisants au tribunal de Dieu. On croirait presque entendre Bossuet saisissant Molière sur les planches du théâtre, pour le jeter sans pitié aux mains de Celui qui a dit : *Malheur à vous qui riez !* « Que tous gaudisseurs se déportent de donner leur coup de bec, jeter leurs brocards accoutumés, s'ils ne veulent sentir la main forte de Celui à la parole duquel ils devraient trembler. »

De Genève, sa forteresse et son observatoire, il promène au loin ses regards et veille au maintien de son œuvre dans le monde entier. Partout où se trahit une dissidence, une hérésie, sa parole arrive âpre, stridente, enflammée, sifflant dans l'air comme une flèche, et vient frapper les imprudents qui s'exposent à sa colère. Il apprend qu'à Rouen un ancien franciscain défroqué s'est permis de corrompre et de travestir le dogme de la prédestination, que ses pré-

dications mystiques ont tourné la tête des bourgeoises, et qu'il a été jeté en prison comme hérétique, au grand désespoir de ses dévotes. Aussitôt il lance un de ces rudes avertissements, où se mêlent avec une étrange puissance l'accent de l'apôtre, le dogmatisme du théologien et l'amertume du pamphlétaire. Le titre en est grave et simple comme celui d'une épître de saint Paul : « *Jehan Calvin, serviteur de Dieu, à ceux qui craignent Dieu en la ville de Rouen.* » Dès les premiers mots, sa colère déborde contre cet aventurier franciscain, faux hérétique et gentil mignon, dont raffolent les bonnes Galloises normandes. Il est sans pitié pour le caquetage de ces commères évaporées, qui sont allées consoler et cajoler le prétendu martyr dans sa prison. Enfin après les avoir averties, elles et leurs maris, il revient sur le malheureux moine, le pourchasse de ses apostrophes et de ses railleries, l'étreint dans les serres de sa dialectique, l'accable sous le poids des citations de l'Ancien et du Nouveau Testament, le surprend en flagrant délit d'ignorance et le colle, la face à plat, sur le texte sacré. « Il renverse comme un pourceau avec le groin tout le septième chapitre de l'épître aux Romains.... puis il se mêle d'exposer la langue latine en laquelle il s'entend comme en haut allemand. Mais on dirait que c'est un paon qui étend ses ailes, quand il prêche téméràirement des choses inconnues. »

Outre ses homélies, ses sermons et ses œuvres dogmatiques, où la satire se trouve à l'état mixte et flottant, Calvin a composé un certain nombre de pamphlets proprement dits : les uns contre les dogmes, les autres contre les personnes. Parmi les écrits de ce genre le plus considérable et le plus fameux est le *Traité des Reliques*. En portant la guerre de ce côté, Calvin savait qu'il attaquait un point vulnérable, dénoncé depuis longtemps par les railleries des libertins. Dès le treizième siècle, nous avons vu dans le *Jeu de la feuillie*, le moine qui met les reliques en gage au cabaret. Plus tard la *Farce du pardonneur* nous a montré un charlatan de foire étalant aux yeux de la foule ébahie *la crête du*

coq qui chanta chez Pilate et une latte de la grande arche de Noé. Dans la chaire chrétienne même, nous avons entendu Ménot et Maillard déclamer contre les porteurs de rogatons, qui soutirent l'argent des veuves. En dépit de ces critiques et de ces abus, le culte des reliques sans être consacré comme un dogme, n'en restait pas moins un des plus vifs aliments de la foi populaire, et pour l'Église une source abondante de revenus[1]. C'est à ce double titre que Calvin entreprend de le ruiner.

Ici ce ne sont plus seulement des allusions malignes, des facéties narquoises comme celles de Rabelais sur la châsse de saint Rigommé ou de saint Maclou, mais un réquisitoire en règle, un inventaire exact des saintes dépouilles répandues par toute l'Europe. Calvin, qui a tant de peine à se contenir en face des vivants, se modère plus aisément avec les morts. Son persiflage hautain, tranchant, garde une sorte de gravité sentencieuse, qui rappelle un peu le ton de la polémique janséniste. « Au lieu de méditer la vie des saints et des apôtres, le monde a mis toute son étude à contempler et à tenir comme un trésor leurs os, chemises, ceintures, bonnets et semblables fatras.... tant y a que le peuple qui se dit chrétien en est venu jusque-là qu'il a pleinement idolâtré en cet endroit, autant que firent jamais les païens. » En dressant le catalogue de ces précieux dépôts, Calvin dénonce les prétentions rivales et s'amuse à mettre aux prises un corps avec deux ou trois têtes et cinq ou six bras. Ses impitoyables calculs donnent à une opération mathématique tout le piquant d'un bon mot, et ruinent par l'ironie des chiffres le crédit des pèlerinages les plus respectés. « Tant y a qu'il y a un corps de sainte Suzanne à Rome, en l'église dédiée de son nom, et un autre à Toulouse. Sainte Hélène n'a pas été si heureuse, car outre son corps qui est à Venise, elle n'a guère de superabondant qu'une tête, laquelle est à Saint-Gérion de Cologne. Sainte

1. L'an 1560, un membre du chapitre de Notre-Dame proposa d'aliéner le chef de saint Martin, estimé au chiffre de 5403 livres.

Ursule l'a surmontée en cette partie : son corps premièrement est à Saint-Jean-d'Angely; elle a après pris une tête à Cologne, une portion aux Jacobins du Mans, une autre aux Jacobins de Tours, l'autre à Bergerac. De ses compagnes qu'on appelle les onze mille vierges, on en a bien pu avoir partout. » Cette énumération, qui finirait par devenir monotone, est de temps à autre égayée par quelque anecdote plaisante comme celle des bonnes gens qui offrent une chandelle au diable en même temps qu'à saint Michel, et qui ornent de fleurs, de chapeaux et *d'affiquets* les bourreaux de saint Étienne aussi bien que le saint lui-même. « Tout y est si brouillé et si confus qu'on ne saurait adorer les os d'un martyr, qu'on ne soit en danger d'adorer les os de quelque brigand ou larron, ou bien d'un âne ou d'un chat ou d'un cheval. » Les partisans des reliques avaient, il est vrai, une réponse toute prête : c'est que l'intention fait tout dans le culte qu'on rend à ces restes vénérés, et que, même en se trompant, l'hommage n'en garde pas moins sa valeur aux yeux de ceux qui en sont l'objet. La guerre faite aux reliques, enchâssées d'or et de pierres précieuses, devint bientôt un acte de représailles et une occasion de pillage pour les protestants. Calvin n'avait guère pensé au butin; mais, une fois la lutte engagée, les gentilshommes et les soudards de la Réforme ne tardèrent pas à y songer.

Un autre pamphlet du genre tempéré, moins célèbre que le précédent, et peut-être supérieur en finesse et en malice, est celui qui a pour titre *Excuse aux Nicodémites*[1]. Les Nicodémites sont les épicuriens de la foi, gens accommodants, qui voudraient faire leur salut sans être obligés de s'imposer trop de fatigues et de privations. Or le salut n'est pas chose facile à l'école de Calvin : au lieu d'élargir et d'aplanir la voie, il la resserre, la hérisse de ronces et d'épines. *La porte étroite* est le véritable emblème de son église. De là

1. Excuse de Jehan Calvin à messieurs les Nicodémites, sur la complainte qu'ils font de sa trop grande rigueur.

des plaintes, des murmures contre la tyrannie du réformateur. Un moment la cabale cria si fort, qu'elle réussit à le faire exiler lui et Farel. Mais bientôt les magistrats repentants les supplièrent de rentrer. Désormais sûr du triomphe, Calvin raille d'un ton superbe ces délicats, ces sybarites qui gémissent sous le joug de la loi comme les Hébreux sous les fers de Nabuchodonosor. Jamais sa plume n'a été plus légère ni plus incisive ; moraliste et peintre à la façon de la Bruyère, il s'amuse à crayonner tous ces profils de chrétiens efféminés avec leurs lâchetés, leurs compromis de conscience, leurs calculs d'égoïsme et de tiédeur indifférente. Voyez-les tous passer l'un après l'autre. « Ce sont les protonotaires délicats, qui sont bien contents d'avoir l'Évangile et d'en deviser joyeusement et par ébats avec les dames, moyennant que cela ne les empêche pas de vivre à leur plaisir.... » Puis viennent les modérés, philosophes indifférents, gens d'étude oisifs et spéculatifs, « qui croient que c'est bien assez qu'ils connaissent Dieu, entendent quel est le droit chemin du salut et considèrent en leur cabinet comment les choses doivent aller, sans s'entremêler ni empêcher, comme si cela n'était point de leur office.... » Ce sont enfin les marchands et le commun peuple, « lesquels se trouvant bien dans leur ménage, se fâchent qu'on les vienne inquiéter. » Calvin éprouve un certain plaisir à venir comme un trouble-fête déranger la quiétude de ces gens heureux, à qui la terre fait oublier le ciel.

Mais ce ton de raillerie contenue n'est pas de longue durée, et ne s'accorde ni avec son humeur ordinaire, ni avec ses convictions. Lui-même dans une lettre à Bucer en fait l'aveu : « Je n'ai pas de plus grand combat envers mes vices, qui sont très-nombreux et très-grands, que celui que je soutiens contre mon impatience. Je n'ai jamais pu vaincre *cette bête féroce*[1]. » Quand la bête s'irrite, malheur alors à qui l'approche : elle gronde, elle rugit et ne se connaît plus. La

1. Senebier. *Hist. litt. de Genève.*

contradiction produit sur elle l'effet d'un drapeau rouge sur un taureau furieux. Il faut la voir aux prises avec Claude de Saintes, avec Baudouin, et surtout avec Saconay et Cathelan. Saconay s'était avisé de plaisanter le réformateur sur sa science et ses vertus : Calvin n'entend pas raillerie à cet égard ; il arrête tout court le profanateur, et lui fait rentrer le rire dans la gorge, par cette verte remontrance : « Quant à ce que Messire Gabriel[1] (Saconay) appelle d'être facétieux en demandant où est la sainteté, la chasteté, les jeunes et vigiles de Calvin ; en voulant brocarder sottement, il montre qu'il ne sait que c'est que la facétie. Il serait à désirer que les ennemis de l'Évangile, je ne dis pas de tels pourceaux que Saconay, mais ceux qui ont quelque belle montre d'honnêteté, approchassent de ses vertus, lesquelles font crever de dépit les plus furieux zélateurs de la Papauté.... Ce chien osera-t-il encore gronder que Calvin parle sans écriture ? Plutôt ayant honte de regarder le soleil, qu'il s'en aille se cacher au giron de quelque paillarde. » Le puritanisme de l'apôtre s'étale ici avec un orgueil peu évangélique : mais pourquoi Saconay l'a-t-il poussé à bout et contraint de proclamer tout haut ses vertus ?

Cathelan de son côté renouvelant une tactique qui avait le don d'exaspérer Calvin, avait inventé je ne sais quelle histoire ridicule de galanterie et de petits soupers. Diffamateur de bas étage, anecdotier, brochurier et professeur ambulant, l'ancien cordelier se vengeait ainsi de l'hospitalité peu tolérante qu'il avait trouvée à Genève. Calvin n'eût pas dû répondre : à défaut de ses vertus, son estomac et sa santé suffisaient à le justifier : mais il ne sait pas se contenir. Le titre seul de sa réplique annonce une exécution capitale : « *Réformation pour imposer silence à un certain bélître nommé Antoine Cathelan jadis cordelier en Albigeois.* » On dirait le grand justicier qui s'arme, non d'une plume, mais d'une poignée de verges. De sa main vigoureuse et crispée, il saisit son ad-

1. Gratulatio ad Gabrielem de Saconay præcentorem Lugdunensem. 1560.

versaire encore tout grimaçant, l'apostrophe, le soufflette, et le barbouille de l'encre même dont il s'est sali les doigts: « Combien qu'aujourd'hui beaucoup de sottes bêtes se mêlent de brouiller le papier tellement que tantôt les gens savants auront honte de faire rien imprimer, toutefois à grand'peine trouvera-t-on qui surmonte un certain bélitre nommé Antoine Cathelan, etc.... » Malgré la sévérité de ses mœurs, Calvin n'hésite pas à nous raconter les exploits du cordelier défroqué en compagnie d'une certaine demoiselle, qu'il honore même d'un autre nom; puis ses ignorances et ses âneries à l'école de Berne, où il essaya d'être régent. Pourtant si animé qu'il soit à fustiger le coupable, il n'oublie pas son titre de théologien : il prêche, il discute, il dogmatise, il entreprend Cathelan sur la messe, sur le baptême, sur la confession, en appuyant chaque syllogisme ou chaque citation d'une de ces apostrophes foudroyantes : âne! chien! pourceau! Véritables coups de massue, destinés à faire entrer plus avant ses objections dans la tête des contradicteurs.

C'est là, il faut bien le dire, le procédé trop ordinaire de Calvin. Même avec ses confrères en réforme il n'est guère plus indulgent. Il appelle Mélanchthon un couard, Héshus un bavard fétide, Osiander un magicien, les Luthériens des pourceaux, les Anabaptistes des suppôts de Satan. Esprit absolu et exclusif, il ne comprend pas les transactions et ne consent à partager ni le ciel, ni l'empire. De là cette roideur méprisante, cette ironie mêlée de fiel contre tous les dissidents. Ses plus grands admirateurs sont forcés d'avouer qu'il n'a pas été un modèle d'humilité, de douceur, ni de charité chrétienne. La Satire le revendique comme un des siens, et en punition de ses aigreurs et de ses emportements, l'associe à ces railleurs, à ces brocardeurs que sa voix sévère menaçait de la colère divine. Ajoutons aussi que les adversaires de Calvin lui rendaient libéralement ses invectives. L'euphémisme est de toutes les figures de rhétorique la moins usitée au seizième siècle. Les chanoines de Saint-Sernin de Tou-

louse, pour se venger du réformateur qui avait diffamé leur précieuse collection de reliques, le firent sculpter dans leur église sous les traits d'un verrat prêchant, avec ces mots inscrits au bas : « *Cy est Calvin le porc*[1]. »

III

THÉODORE DE BÈZE : le *Passavant*, le *Cyclope*, l'*Ane logicien*.

A côté de Calvin, au premier rang sur la brèche, parmi les batailleurs et les pamphlétaires de la Réforme, apparaît Théodore de Bèze. Celui-ci n'est pas un fils de l'aigre Picardie, un légiste nourri de solitude et de chicane, mais un joyeux enfant de la Bourgogne, bercé au bruit des noëls et des chants de la Mère Folle, doué d'un visage aimable, ouvert, et paré de toutes les grâces de la bonne humeur et de la santé. Jeune, beau, riche, spirituel, fêté des dames, comblé de bénéfices en espérance, émule d'Ovide et de Martial, Bèze semblait promettre au monde et à la cour un de ces heureux abbés dont Mellin de Saint-Gelais avait offert le plus parfait modèle. Les dissipations et les folies de ses premières années ont laissé derrière elles un souvenir, le *recueil des Juvenilia*, imprudent péché de jeunesse, où l'esprit de parti devait un jour aller chercher, sans mesure et sans bonne foi, un texte perpétuel d'accusations. Cette vie de plaisir s'arrête tout à coup. De Bèze a ouvert la Bible et s'achemine vers la Réforme. Une maladie dangereuse, le souvenir de ses entretiens avec son ancien maître Melchior Wolmar, professeur de droit à Orléans, enfin un amour et un mariage clandestin achevèrent de décider sa conversion. Il s'échappa de Paris, de cette douce maison où son oncle l'avait si tendrement choyé, et alla droit à Genève mettre au ser-

1. La figure et l'inscription subsistent encore aujourd'hui sur une des stalles de Saint-Sernin.

vice de la cause protestante sa plume, sa parole et sa personne. Dès ce jour commence pour lui une vie nouvelle. Le gai compagnon d'autrefois s'est rangé, instruit et discipliné sous l'influence de Calvin. Le maître mort, c'est lui qui deviendra la lumière, l'oracle, disons mieux, le vrai pape de la Réforme.

En jetant dans cette âme de feu ses inflexibles convictions, Calvin y alluma aussi les haines et les colères de son parti. Bèze est son second dans toutes les querelles; et il y apporte souvent plus de fougue, plus d'emportement que le chef lui-même, par excès de zèle et de dévouement. Il le suit ou le devance contre Héshus, contre Baudouin, contre Castalion, contre Servet, dont il glorifie le supplice dans le traité *De puniendis hæreticis*. Ces cartels théologiques, si nombreux et si fameux alors, offraient à de Bèze une occasion de déployer sa bouillante ardeur et sa prodigieuse verve de polémiste. Tour à tour malin comme un écolier, intrépide et dédaigneux comme un gentilhomme, il fond sur ses adversaires avec la furie française de la cavalerie huguenote chargeant à Dreux, sous les ordres de Condé. Même dans la société de Calvin, malgré la décence et la gravité toujours croissante de son caractère et de sa vie, il n'a point dépouillé tout entier le poëte des *Juvenilia*. Par moments, il a encore des accès de gaieté rabelaisienne, qui rappellent les feux roulants de l'*Infanterie Dijonnaise*[1] A mesure que les années s'accumulent lentement sur sa tête, il atténue, efface, désavoue l'âpreté de ses premières satires. Mais cette puissante organisation garda longtemps les ardeurs de la jeunesse. Ce fut dans un de ces jours de bonne humeur qu'il composa sa réponse au président Lizet, la plus spirituelle espièglerie de la Réforme, le chef-d'œuvre du genre macaronique selon Naudé, *le Passavant* (*Epistola magistri Benedicti Passavantii*[2]).

Nous avons déjà parlé de Lizet, l'ami de Béda et l'ennemi des protestants. Malgré son zèle persécuteur, le fougueux

1. V. la *Satire au moyen âge*, chap. XXVII.
2. C. Nodier l'appelait le *Diamant des pamphlets*.

président, honnête homme au fond et assez indépendant, s'était attiré la colère du cardinal de Lorraine en contestant aux Guises le titre de princes. Il lui fallut échanger son siége au Parlement contre l'abbaye de Sainte-Geneviève. Privé désormais du droit d'envoyer les hérétiques au bûcher, il s'occupa de les réfuter, ce qui valait mieux. Dans ce but il écrivit ou plutôt acheva deux formidables volumes de controverse, qui devaient pulvériser la prétendue Réformation. Lui-même se posant comme un nouvel Encelade, avait bravement pris le titre de montagnard Auverpin, docteur en droit civil et en droit canon (*Arverni montigenæ utroque jure consulti*). Malheureusement son latin se ressentait aussi de la montagne, et rappelait moins Rome que Clermont-Ferrand. Il avait dédié son œuvre à tous les saints et saintes, *omnibus sanctis et sanctabus*. Cette lourde épave théologique vint échouer dans le camp des protestants, au milieu d'un rire universel. De Bèze, au lieu de lire et de réfuter ces deux mortels volumes, trouva plus simple de s'en moquer. Il reprit la plume de Hutten, et sur le modèle des *Epistolæ obscurorum virorum*, il écrivit la lettre de *maître Benoît Passavant*.

L'idée de cette pièce et la mise en scène sont vraiment comiques. Passavant, ami et serviteur supposé de Lizet a été envoyé par son maître à Genève, pour juger de la terreur et du désarroi que son livre a dû jeter parmi les réformés. Il s'attend à les voir consternés, car jusqu'ici nul ne s'est avisé de répondre : ce qui ressemble fort à l'aveu d'une défaite. Notre voyageur arrive et trouve réunis à table, mangeant peu, buvant moins encore, mais plus sobres de vin que de paroles, les chefs de la petite colonie protestante, Calvin, de Bèze, Viret, Robert Estienne récemment brûlé à Paris en effigie, et qui ne s'en porte pas plus mal. Au premier aspect une chose le frappe, c'est la maigreur et la pâleur hérétique des convives, qui offrent un si parfait contraste avec l'embonpoint et le vermillon orthodoxe de l'ex-président. Cependant la conversation s'engage. Parmi ces proscrits on s'entretient naturellement de la France, de tout ce qui s'y fait de remar-

quable, et par suite du terrible livre de Lizet. On s'étonne que personne n'ait encore osé le réfuter, et surtout qu'un si savant homme, après avoir usé quarante ans de sa vie à composer une si belle œuvre, ait eu tant de peine à trouver un éditeur. Passavant s'apprête à jouir silencieusement du triomphe de son maître: déjà il se rengorge, se pavane d'aise: mais hélas! il s'aperçoit qu'on se moque de lui. Un des convives lui demande des nouvelles de l'illustre Lizet et de *M. son nez : « Quomodo valet dominus nasus ejus? Estne semper vestitus de cramosio? Estne semper damasquinatus?* » Cette malencontreuse question est le signal des brocards et des quolibets. C'est à qui rira le plus fort. L'un affirme que Lizet pour devenir prince de l'Église n'a pas besoin du chapeau de cardinal, puisqu'il l'est par le nez, s'il ne l'est pas par la tête. L'autre se divertit aux dépens de son latin si barbare et si dur à ce qu'il paraît, qu'un feuillet de l'ouvrage a déchiré le fondement du Saint-Siége apostolique: grossière plaisanterie répétée dans le monde entier, et qu'Henri Estienne et d'Aubigné ne manqueront pas de recueillir. Un troisième demande en quoi diffèrent Lizet et Balaam: c'est que Balaam et son âne faisaient deux, tandis que Lizet et sa mule ne font qu'un. Le malheureux président est littéralement mis en pièces: son style, son visage, sa monture, rien n'est épargné. Aux personnalités blessantes se mêlent les discussions théologiques sur le pouvoir temporel des papes, le baptême, le Saint-Esprit, etc. Ces maudits hérétiques, et l'un d'eux surtout à la face maigre, à l'œil vif, à la voix enchanteresse (Calvin), parlent si bien de ces matières que le pauvre Passavant a failli s'y laisser prendre, et devenir protestant à son insu. Le dialogue continue de la sorte en zigzag, et retombe toujours sur le dos de l'infortuné Lizet.

Jamais farce de rapin et d'écolier espiègle ne fut plus vive, plus hardie, ni plus extravagante. Ce jour-là, de Bèze s'est montré le vrai disciple de Rabelais. N'était la frugalité du repas et la tempérance des convives, on croirait presque entendre les propos des buveurs aux noces de Gargamelle.

quillement entre eux, et tombent d'accord sur ce point, que toutes les disputes théologiques ont pour effet d'allumer les haines au lieu de les éteindre. Aussi le bon Eusèbe, type du chrétien pacifique, serait-il d'avis de mépriser les *aboiements* de ses ennemis : il blâme chez les protestants la manie de la controverse. Théophile l'avoue; mais enfin, l'office du pasteur n'est-il pas de chasser les loups loin du troupeau? Tout en proclamant l'excellence de la paix, de la concorde, de la charité, il admet aussi la légitimité des représailles. La satire elle-même n'est-elle pas une arme permise? Le Seigneur condamne, il est vrai, les brocards, les médisances gratuites; mais ne laisse-t-il pas quelque place à une sainte moquerie (*sanctæ urbanitati locus*), dont les prophètes eux-mêmes ont usé. Tout ce débat est une justification du premier dialogue, une réponse indirecte à ceux qui blâmaient chez Bèze la verdeur et la liberté des plaisanteries. Déjà nous avons signalé cette attention des écrivains calvinistes à se séparer nettement des railleurs et lucianistes de profession, tels que Rabelais et Despériers. Plus qu'aucun autre, de Bèze sentait le besoin de se mettre en garde de ce côté. Le grand pamphlétaire de la révolution hollandaise, l'auteur de la *Ruche romaine*, Marnix de Sainte-Aldegonde, qu'on ne pouvait soupçonner de timidité, lui avait écrit pour l'engager à plus de modération dans sa querelle contre Héshus et Baudouin. « Plût au ciel, répondit Bèze, qu'il me fût permis désormais de garder le silence plutôt que de disputer encore. Mais c'est là notre condition, si nous ne voulons, en nous taisant, trahir la sainte vérité. » Eusèbe, moins ardent, s'en tient à cette maxime de saint Paul : *oportet hæreses existere*, et à l'efficacité du temps et de l'expérience plus qu'à tous les synodes pour apaiser les divisions.

Au milieu de ce paisible entretien, ar[illegible]
meunier poussant devant lui à cou[illegible]
calcitrant. Sous les traits de [illegible]
devinez qui Théophile a[illegible]

de la veille, Héshus en personne, l'opiniâtre Héshus, qui revient à la charge, toujours entêté de son repas cyclopéen, et passé à l'état d'âne carnivore. Le meunier, qui ne comprend rien à ses arguments, l'amène à Théophile pour lui faire entendre raison. La discussion recommence plus amère, plus érudite et plus extravagante que jamais. Le pauvre âne pourchassé, traqué de tous côtés par les arguments et les citations, qui pleuvent sur lui plus drues encore que les coups de bâton du meunier, finit par s'échapper en lançant deux ou trois ruades sonores au nez de ses adversaires, et leur crie d'un accent tudesque : « *Bene falete* (*valete*), *falete, inquam, ut digni estis, cum vestro molitore.* » Théophile riposte de son côté par une bouffonnerie peu digne d'un savant théologien, et lui jette pour adieu cette dernière malédiction : « *Tu manebis asinus per omnia secula seculorum.* »

Nous avons insisté assez longuement sur ces deux dialogues, parce qu'ils représentent un des côtés les plus curieux et les plus vivants du seizième siècle. Dans cet âge épique de la dispute, les théologiens s'abordent comme les héros d'Homère, en échangeant des menaces et des injures. La foule rassemblée autour d'eux prenait un plaisir inouï à ces attaques et à ces ripostes, qui nous laissent si froids aujourd'hui. Pour en comprendre l'attrait, il faut se reporter à ces grands duels théologiques de Poissy, de Suresne, de Fontainebleau, où figuraient des rois, des princesses, des hommes d'État, des cardinaux, etc. C'était l'ancien combat en champ clos, le jugement de Dieu appliqué aux questions qui devaient décider du repos des consciences et du salut des âmes. Graves problèmes après tout, et dont l'homme avait bien le droit de s'inquiéter. En dehors de ces débats solennels, de ces passes d'armes retentissantes organisées sous les yeux de la cour, s'engageaient dans tous les coins de la France des milliers de petits duels particuliers. La théologie eut ses bretteurs, ferraillant et bataillant de la plume ou de la langue comme les gentilshommes de l'épée. Dans chaque ville où les deux religions se trou-

Admettons, si l'on veut, que c'est un quart d'heure de *repues franches*, une courte débauche d'esprit et de gaieté, que Calvin dut tolérer par amitié pour Bèze et par haine contre Lizet. L'austère réformateur, qui interdisait à ses fidèles les plaisirs de la comédie, leur devait bien quelque dédommagement. L'éclat de rire soulevé par le Passavant durait encore vingt ans après son apparition. D'Aubigné s'en souvenait dans la confession de Sancy : Henri Estienne s'égayait sur le compte de ce défunt nez immortalisé par la poésie, en attendant que le Pape se décidât à le canoniser:

Nez gourmet de mes désirs,
Alambic de mes plaisirs :
. . . .
Suce vin, vide bouteille,
Nez, nez, ma rose vermeille.

Bèze s'était largement acquitté envers Lizet par le succès du *Passavant :* il n'y revint plus, et courut à d'autres combats. Même dans le camp protestant, les ennemis ne manquaient point. Un docteur luthérien, Héshus, soutenait contre Calvin le dogme de la transsubstantiation : un jurisconsulte entreprenant, Baudouin, s'était mis en tête de refondre toutes les sectes et de réconcilier le Papisme avec la Réforme. Calvin avait déjà pris la plume pour ramener à l'ordre ces perturbateurs : Bèze vint lui prêter main-forte. Il lança contre Héshus un double manifeste sous forme de dialogue : l'un intitulé le *Cyclope* (Cyclops sive Κρεωφαγία); l'autre l'*Ane logicien* (Ὄνος συλλογιζόμενος) : curieux échantillon de satire théologique, écrit d'un latin hybride où le style cicéronien s'allie perpétuellement aux excentricités de la langue macaronique. A lire ces titres singuliers, on ne se douterait guère qu'il s'agit du plus grave et du plus profond mystère de notre religion, l'Eucharistie. Le Cyclope ou mangeur de chair n'est autre chose que le partisan de la transsubstantiation. Quatre personnes entrent en scène : Eusèbe, Théophile, Héshus et un meunier. Théophile représente ici de Bèze, dont l'humeur moqueuse et agressive

est contenue par son ami le patient Eusèbe : Héshus, que l'auteur ne s'est pas même donné la peine de cacher sous un pseudonyme, est le *pasquin*, ou plutôt le *souffre-douleur* de la comédie : le meunier joue le rôle de comparse chargé d'administrer les coups de bâton. Le dialogue s'ouvre par une sorte de parade aux dépens du docteur luthérien. De Bèze emploie généralement un procédé peu délicat, mais excellent, pour discréditer ses adversaires : il commence par faire leur portrait, ou plutôt leur caricature. Héshus est un âne par les oreilles, un singe par la grimace, un cyclope par sa voracité[1]. Le personnage une fois dessiné, avec une verve bouffonne qui rappelle le Janotus de Rabelais et le pédant de Régnier, Bèze le fait parler. Il lui prête un langage bariolé de mauvais allemand et de latin barbare, sans compter les extravagances et les absurdités dont il égaye sa dialectique. Cependant, à travers les quolibets qui l'assaillent, Héshus a gardé son sang-froid, et se fait fort de traiter devant Théophile ces quatre points capitaux :

1° Ce que c'est que la cène du Seigneur;
2° Certitude de la présence réelle;
3° Réfutation des objections contraires;
4° Usage de l'Eucharistie.

Ici nous pénétrons dans les profondeurs et les obscurités de la discussion théologique. On nous permettra de nous arrêter sur le seuil. Le docteur luthérien se défend naturellement aussi mal que possible par des sophismes, des métaphores ridicules et des injures. Les textes de saint Paul, de saint Jean, de saint Augustin se croisent en l'air comme autant de traits, qu'on se renvoie des deux côtés avec fureur.

Le *Cyclope* est en quelque sorte la première passe engagée entre Bèze et Héshus : l'*Ane logicien* en forme le dénoûment. Ce nouveau dialogue débute avec plus de calme et de réserve que le précédent. Eusèbe et Théophile causent tran-

1. « Deus bone ! quem ego novum Polyphemum conspicio, cothurnatum, pileatum, imo etiam ornatum doctoris insignibus. »

grands batailleurs qui laissent derrière eux des œuvres qu'on ne lit plus, et un nom qu'on n'oublie pas. Dans ce siècle de haines sans pitié, il eut le don d'exciter parfois les sympathies et même le respect de ses adversaires. Tous les partis eussent été heureux de le posséder. Ronsard enviait l'honneur de se mesurer avec lui : Henri IV l'appelait son père, même après sa conversion. Vers la fin de sa vie, les jésuites répandirent le bruit de son retour au catholicisme, et s'attirèrent la triomphante réponse du *Beza-Redivivus*. Calvin n'éveille pas de tels sentiments : il impose, il écrase, il terrifie, mais il ne va pas au cœur. Aussi disait-on à Genève qu'il vaudrait mieux être en enfer avec de Bèze qu'en paradis avec Calvin.

IV

Pierre Viret : les *Disputations chrétiennes*, le *Monde à l'Empire.*

Entre ces deux hommes, dont l'un est le législateur et le prophète, l'autre le gentilhomme et le diplomate de la Réforme, Pierre Viret représente l'élément bourgeois et populaire. Fils d'un tondeur de laine, il continue dans le camp des protestants l'éloquence des Maillard et des Ménot. Hardi, caustique, familier, il agit puissamment sur la foule, dont il soulève le gros rire et le lourd bon sens. Son style prolixe, ses facéties souvent pesantes sont loin d'égaler la nerveuse concision de Calvin et la vivacité maligne de Bèze. Mais Viret a ses lecteurs et son public, auprès desquels sa vulgarité même est un charme de plus. Ses discours soutenus par le geste et le débit, par un accent de conviction entraînante, opéraient des miracles. Après l'avoir entendu lui et Farel, les Génevois chassèrent leurs prêtres catholiques (1533). Calvin n'eut qu'à se présenter dans la Cité pour y trouver un refuge et un empire.

A ne considérer que le nombre et les titres de ses

écrits[1], Viret mériterait d'occuper le premier rang parmi les satiriques de la Réforme. Mais chez lui la quantité l'emporte sur la qualité, l'orateur et l'homme de propagande sur l'écrivain. Il est le meilleur contre-maître de Calvin, l'apôtre, nous dirions volontiers, le commis voyageur de la nouvelle Église, et il a l'entrain, la rondeur, la jovialité de sa profession. Sans doute, il se sépare hautement des brocardeurs de mauvais ton et de mauvais lieu ; il dénonce ces ministres indignes, qui vivent en ménétriers occupés à *banqueter et à ivrogner*, qui croient faire acte de religion en raillant les pauvres *papistes* et *idolâtres*, et ne semblent aspirer pour leur compte qu'au titre de Roger-Bontemps. Cependant il aime bien aussi le mot pour rire, les dictons, les contes joyeux, qui ne *portent dommage à personne* et n'offensent point *l'honneur de Dieu.* Il a le talent des calembours, des sobriquets ridicules : *Purgatoire* devient *Purge Bourse* ; et Viret, qui connaît la foule, sait aussi qu'un bon mot est souvent plus puissant qu'une idée juste. Malgré sa causticité naturelle, il est au fond bonhomme, doux et tolérant même pour ses ennemis. Il promène le fer et le feu sur les ulcères qui rongent la chrétienté, mais sans haine et sans colère, comme il eût frotté de soufre et d'alun les moutons de son père malades de la clavelée. La vaillance de sa bonne humeur triomphe des maladies et des accidents de toute espèce. Maigre, petit, chétif, la peau collée sur les os, il va de Lausanne et de Genève porter jusqu'au fond du Languedoc la parole de l'Évangile. Il s'assied au coin du feu dans la cabane du pâtre et dans l'atelier de l'artisan, partout accueilli, fêté, adoré pour l'aménité de son caractère, pour sa douce élocution à la portée de tous, et aussi pour les histoires plaisantes dont il régale ses hôtes.

1. L'*Office des Morts*, en manière de dialogues, 1552.
Le *Requiescat in pace du Purgatoire*, 1552.
La *Nécromancie papale*, 1559.
Satires chrétiennes de la *Cuisine papale.*
Le *Monde à l'Empire* et le *Monde Démoniacle*, 1561.
Les *Cautèles et Canons* de la Messe.

vèrent en présence, l'arène s'ouvrit aux cartels et aux provocations : on s'y donnait rendez-vous comme au Pré aux Clercs, en face de témoins, pour vider un différend sur un texte de la Bible ou de saint Paul. Là, au milieu des trépignements, des bravos et parfois des horions d'une assistance tumultueuse, catholiques et protestants, luthériens et calvinistes, anabaptistes, sacramentaires, faisaient assaut de logique, de science et d'esprit, pour fermer la bouche à leurs adversaires et les convaincre d'ignorance ou de mauvaise foi. Tel est le genre de triomphe que de Bèze s'est proposé. Ce duel fini, un autre recommence. A peine a-t-il quitté Héshus qu'il court sus à Baudouin *le Moyenneur* déjà démasqué par Calvin, à Claude de Saintes, qui s'était permis de barbouiller de lie le visage du maître vénéré.

Jusqu'ici nous n'avons parlé que des pamphlets latins, destinés surtout aux théologiens et aux savants : mais de Bèze a deux langues à son service, et les emploie tour à tour dans la dispute, selon les besoins du moment et le public auquel il s'adresse. Pour la foule il écrit en français : c'est à elle qu'il dédie la tragédie du *Sacrifice d'Abraham* et la comédie du *Pape malade*, dont nous parlerons à propos de la satire dramatique. Un autre pamphlet anonyme en langue vulgaire, dont la rareté fait aujourd'hui le plus grand mérite, lui est également attribué, quoique sans preuves certaines : c'est la *Mappemonde papistique*, publiée sous le nom rébarbatif de *Frangidelphe Ecorche-messes*, imprimée en la cité de *Luce-Nouvelle* (Genève), par *Briffaut Chasse-Diable*. Les *Mélanges d'une grande bibliothèque* signalent cet opuscule comme une curiosité bibliographique fort estimée des amateurs. Pour ceux qui seraient tentés de le rechercher, nous en donnerons ici le signalement. « C'est un petit in-quarto accompagné d'une grande carte à la date de 1567. La carte, gravée sur bois, représente un planisphère divisé en dix-neuf provinces : tous les lieux et les noms des peuples sont allégoriques. On y voit la province des Laïques-Papistes,

celle des Clercs, des Moines, des Prélats, soumis à la domination d'un tyran qui est le Pape; puis le royaume de Franc-Arbitre; puis le pays des Sacramentaires et Calvinistes, gouvernés par Dieu, Justice et Raison. ». Ce mince ouvrage est à peu près introuvable aujourd'hui. Hâtons-nous de dire que la Réforme n'a guère plus perdu que l'Église catholique n'a gagné à sa disparition. La plupart des pamphlets dont nous aurons occasion de parler sont également devenus très-rares, grâce aux poursuites dont ils furent l'objet. Le temps dépensé à les exhumer ne serait certes pas racheté par le plaisir de la lecture, si l'on ne cherchait là qu'un stérile amusement, au lieu d'y voir une des formes de la pensée et de la passion humaine dans un des siècles les plus féconds et les plus agités de notre histoire.

Les satires écrites par de Bèze en langue vulgaire, celles du moins qui lui sont attribuées ou auxquelles il a pris part, sont généralement inférieures à ses facéties macaroniques. Chose curieuse ! il a cent fois moins de malice, d'entrain et d'esprit en français qu'en latin. Cette langue, qui avait été celle des *Junevilia*, le ramène aux gais souvenirs et aux espiègleries de ses premières années. Et pourtant il était digne de prendre rang parmi les créateurs de notre langue : ses goûts littéraires, son éloquence naturelle, sa vive imagination, tout semblait le destiner à ce rôle. Mais de bonne heure la vie active l'absorba. N'ayant pas la forte originalité de Calvin, qui s'isole et se ramasse sur elle-même, Bèze, avec plus de grâce, de souplesse, et même de fécondité, est resté cependant bien au-dessous de son maître, comme écrivain. Théologien, poëte, orateur, diplomate, pamphlétaire religieux et politique, il dépense au jour le jour, en négociations et en disputes, en voyages et en improvisations, les facultés d'un esprit vraiment supérieur. Ses écrits sont plutôt encore des actes que des monuments littéraires. Son *Histoire Ecclésiastique* est un acte de foi enthousiaste envers la Réforme ; sa *Vie de Calvin* un acte de piété à la mémoire du Maître. Comme plus tard Arnauld, Bèze a été un de ces

Là où sa voix ne peut arriver, ses petits livres soigneusement enveloppés dans la balle du colporteur, vont édifier et réjouir les âmes des bonnes gens, qui aiment toujours un peu à médire même en faisant leur salut. On les lit le soir, en commun, à la veillée. Au lieu d'écouter les histoires de sorciers et les fabliaux du temps passé, on se divertit aux mystères de la *physique et de la nécromancie papale*. Où sont maintenant ces terribles satires? A l'appétit désordonné des lecteurs qui s'en disputaient les lambeaux, à la haine vigilante qui les poursuivait, ont succédé l'indifférence et l'oubli. Il ne faut pas trop s'en étonner. Ces œuvres trahissent à chaque pas tous les défauts de l'improvisation, la prolixité, la négligence, les répétitions sans fin. Né à Orbes en Savoie, Viret, malgré son séjour à Paris, à Nîmes et à Lyon, a gardé plus qu'aucun autre la pesanteur et les incorrections du *style réfugié*. Lui-même en convient: « Je ne parle pas le langage attique ni fort orné de rhétorique: ainsi m'advient que je retourne souvent en mon patois. » Il sait bien qu'il lui arrive d'employer des expressions contraires à la pureté de la langue française; mais il le fait en faveur des ignorants, qui entendent mieux ces mots pris de leur langage que d'autres plus exquis. C'est là son excuse et aussi une des causes de son infériorité.

Parmi les ouvrages de Viret il en est deux, qui peuvent nous donner une idée complète de son talent comme écrivain et pamphlétaire: les *Disputations chrétiennes* et *le Monde à l'Empire*. L'auteur a choisi la forme du dialogue pour divers motifs: d'abord parce qu'elle offre un cadre amusant, populaire et dramatique, qui permet d'opposer sous les traits de personnages vivants des opinions contradictoires. De plus, chaque dialogue est en quelque sorte une scène détachée de ce grand drame théologique, qui passionne alors toute l'Europe. Enfin, grâce à son modeste format, il peut voyager et se dissimuler plus aisément. Le titre seul de ces dialogues dit assez quel en est la nature et l'objet:

1° L'Alchimie du Purgatoire;

2° L'Office des morts;

3° Anniversaires;

4° L'Adolescence de la Messe;

5° Les Enfers;

6° Le *Requiescat in pace* du Purgatoire.

Quatre personnages, qui sont à peu près toujours les mêmes, se trouvent en présence : *Hilaire*, *Eusèbe*, *Théophile* et *Thomas*. Hilaire (comme l'indique son nom *hilaris*) est le moqueur de la société, bel esprit, possédant à fond ses auteurs profanes et sacrés, et nombre d'histoires sur l'Église romaine : Eusèbe, catholique timide et peu éclairé : Théophile, homme de sens, de savoir et de piété : Thomas, l'infatigable questionneur chargé de provoquer la science et la causticité d'Hilaire. Ces quatre personnages se rencontrent au sortir d'un sermon, où ils ont entendu un prédicateur catholique, si bon géographe des Enfers qu'il doit en revenir assurément. « Il n'y a salle, chambre, ne cabinet, poële, cuisine, ne cave, cheminée, ne crémaillère, chaudière, ne chaudron, chaînes, ne crochets, et autres ustensiles infernaux, qu'il ne nous ait décrit si vivement, qu'il semblait que je visse la chose devant mes yeux, en sorte qu'encore ai-je horreur quand j'y pense. »

Entre toutes les croyances et les usages du passé, le culte des morts était un des plus chers à la foule et aussi des plus lucratifs pour le clergé. Alliant aux traditions platoniciennes l'autorité de la révélation, s'appuyant d'un autre côté sur les secrets instincts et les plus tenaces espérances de l'humanité, le Catholicisme avait repris ,développé et complété la doctrine de l'expiation, de l'épuration progressive et du rachat des âmes. L'éternité des peines, si effrayante pour l'imagination des simples, si embarrassante pour la raison des sages[1], se trouvait par là du moins adoucie et tempérée. Un rayon d'espérance glissait dans ce sombre abîme où la justice divine précipitait les damnés :

1. C'était le seul point que la Fontaine, d'ailleurs si conciliant, débattit jusqu'au dernier moment avec son confesseur.

les souillures de cette vie s'effaçaient par les souffrances de l'autre. En même temps, l'Église enseignait et accréditait cette idée que les œuvres pies des vivants pouvaient venir en aide aux morts, dans ce rude labeur de délivrance et de rédemption. Or, parmi ces œuvres, non-seulement la prière, mais l'abandon des biens temporels, les offrandes, les donations tenaient une grande place. Peu à peu, le mercantilisme altéra et dégrada ce dogme consolateur : le rachat des âmes devint une spéculation. Henri Estienne nous a raconté l'histoire, peu véridique sans doute, d'*un beau père* prêchant à Bordeaux qui prétendait entendre le cri joyeux des âmes délivrées, au moment où la pièce de monnaie tombait dans le bassin. Calvin, ennemi des accommodements et des capitulations avec Dieu ou avec les hommes, ferma de sa main impitoyable cette porte ouverte à la miséricorde, et la scella pour jamais sur la tête des réprouvés. Une double raison l'y portait : du même coup, il supprimait les *œuvres* et ruinait Rome. Marot le savait bien, quand il écrivait à son ami Jamet :

Toutes fois, Lyon, si les âmes
Ne s'en vont plus en Purgatoire,
On ne saurait me faire croire
Que le Pape y gagne beaucoup.

Dans la satire Ménippée, le docteur Rose demande seulement qu'on laisse aux théologiens le pain du Chapitre et le Purgatoire, sans rien innover jusqu'au prochain concile. C'est à ce titre aussi que Viret écrit l'*Alchimie du Purgatoire*. Il le fait « principalement pour deux causes. La première, pour ce qu'il montre comment les anciens païens et nos prêtres, à l'exemple d'iceux, travaillent à extraire la quintessence des âmes, qu'ils refondent en leurs fourneaux. L'autre, pour ce que de ces mêmes fourneaux ils tirent la pierre philosophale. » Intimement lié à la question des Indulgences, le Purgatoire se trouva exposé aux mêmes attaques et frappé du même discrédit. Dans certaines villes, à Rouen, par exemple, quand un prédicateur s'avisait d'en

prononcer le nom, les enfants eux-mêmes se mettaient à miauler et à crier « au fol! au fol! » Nul ne fut plus ardent que Viret contre cette croyance : il la poursuit avec un véritable acharnement. Cependant, il l'attaque moins par les arguments théologiques que par les preuves tirées de l'histoire et des auteurs profanes. Homère et Virgile lui viennent en aide contre les docteurs catholiques : il rappelle à la fois la grotte de l'Etna, l'antre de Trophonius et le trou de Saint-Patrice, dont il apprit la légende en allant à l'école. La tactique constante de Viret est de mettre aux prises les traditions païennes avec les croyances et les usages de l'Église catholique. Il compare le célibat des prêtres et des moines à celui des Curètes et Corybantes, l'eau bénite à l'eau lustrale, la lampe de l'autel au feu de Vesta. Dans un autre ouvrage, la *Physique papale*, chaque titre de dialogue nous offre une antithèse de ce genre : la *Médecine* ou *Mercure*, les *Bains* ou *Charon*, l'*Eau bénite* ou *Neptune*, le *Feu sacré* ou *Vulcain*, l'*Alchimie* ou *Pluton*. Que n'avait-il entendu parler de Bouddha? Il eût bien autrement triomphé des chapelets, des cloches et des couvents.

Cet art d'opposer les religions entre elles n'était pas sans péril, même pour la Réforme. Viret, sans trop y songer, frayait la voie au doute indifférent de Montaigne, comme Huet[1] la fraya plus tard au scepticisme destructeur de Voltaire, de Dupuis et de Volney. Mais pour le moment, il s'agissait de tuer à tout prix le crédit de l'Église romaine. Viret faisait la guerre comme on la fait presque toujours, sans penser au lendemain. S'il manque de prévoyance, il ne brille pas non plus par la profondeur ni par l'élévation des idées : mais il a le don bourgeois de saisir les choses par le côté positif, étroit et ridicule.

On dit parfois qu'une poule fait plus de dégât qu'une vache dans un jardin : c'est là un peu le cas de Viret. Il gratte, il écorche, il épluche les minuties du rituel et

1. Dans sa *Demonstratio Evangelica* Huet essaye de démêler à travers le paganisme la perpétuité des dogmes chrétiens.

du cérémonial : il ruine en détail à coups d'épingle ce que Calvin ébranle en gros à coups de hache. Plutôt que de s'attaquer à la masse solide et compacte des doctrines, il s'en prend aux cloches, dont le ventre rappelle celui des moines, à l'eau bénite condamnée par la bouche de Diogène, aux chapes, aux étoles, aux processions, aux cierges, aux chants, etc. Au lieu d'une logique nerveuse et serrée comme celle de Calvin, qui vous étreint dans un étau, il s'amuse à construire des syllogismes risiblement triomphants à la façon de Sganarelle : « Selon le témoignage des bonnes vieilles qui aiment le piot..., le bon vin fait le bon sang, et le bon sang fait la bonne âme, et la bonne âme est en voie de salut. Dont elles concluent en conclusion de commères, par un beau sorite de dialectique, qu'il faut bien boire pour être sauvé. » Sur toute espèce de sujets, il a vingt anecdotes à vous raconter : celle de la bonne femme qui se souvient du temps où *les évêques étaient d'or et les crosses de bois;* celle du curé exhortant ses ouailles « à ne pas imiter ce maudit Caïn qui ne voulait point payer les dîmes ni aller à la messe, mais plutôt ce bon Abel qui les payait très-volontiers, et ne manquait jamais d'ouïr la messe tous les jours. Sur quoi un de ses paroissiens mal avisé eut l'idée de lui dire : « Je ne puis bonnement entendre cet exemple que vous avez allégué d'Abel et de Caïn, car en ce temps, il n'était que quatre personnes au monde. Caïn ne chantait et n'oyait point la messe. Puis donc que Abel l'oyait, il ne la pouvait pas chanter et répondre, ou il eût été le prêtre Martin. Il fallait donc qu'Adam la chantât et qu'Ève tînt la torche, de quoi il s'ensuivrait aussi que les prêtres alors étaient mariés. » Les âmes naïves, les esprits bornés, incapables de suivre un long raisonnement saisissaient aisément ces facéties souvent vulgaires, mais d'un gros comique qui saute aux yeux, et que le ton moitié sérieux, moitié goguenard de l'orateur devait rendre plus piquantes encore, quand il les débitait du haut de la chaire.

Les *Disputations Chrétiennes* sont le meilleur ouvrage de

Viret. Le *Monde à l'Empire*, dont nous parlerons maintenant, n'est point une satire purement religieuse, mais un vaste et confus traité de théologie, d'histoire, de morale, de politique, une revue et une critique générale de la société. Le titre, où se reflète l'esprit facétieux de l'auteur, roule lui-même sur un gros calembour, obstinément répété par tous les écrivains et prédicateurs calvinistes durant plus de cinquante ans. Le *Monde à l'Empire* n'est autre que le *Monde allant pire*. C'est la vieille plainte d'Horace,

> Ætas parentum pejor avis tulit
> Nos nequiores,

reprise et développée par Henri Estienne dans son Apologie d'Hérodote. Viret n'a guère meilleure opinion de ses contemporains : à ses yeux, le seizième siècle vaut moins que le quinzième; le dix-septième a chance de valoir moins encore que son aîné. Aveu étrange chez un réformateur, qui devait avoir foi dans l'avenir. Mais Virét a un mérite, celui de la franchise: il dit la vérité à tous, aux grands comme aux petits, aux protestants comme aux catholiques. Pour remplir cet office, il a fait choix d'un personnage caustique et amusant, qui joue dans ses dialogues le rôle du vilain dans la farce et le fabliau : c'est le bonhomme *Tobie*. Tobie est un de ces types qui, aux mains d'un homme de génie, deviennent immortels comme Panurge et Sancho Pança. Tel que Viret nous l'a donné, même faiblement esquissé, avec son court bon sens, son langage pittoresque et familier, son air guilleret et narquois, il a sa date et sa place parmi les portraits du siècle. En remontant dans le passé, on lui trouve un certain air de ressemblance avec ce petit Jehan de Brie, qui causait si volontiers de morale et de politique, tout en gardant ses moutons. Leurs ancêtres ont dû se rencontrer dans les mêmes pacages, aux environs du pays de Vaud. Quoi qu'il en soit, Tobie n'est pas un phénix, mais un homme simple, un questionneur qui cherche à s'instruire. Du reste, il est à bonne école entre *Hierôme* et *Théophraste*,

Tandis que ces deux docteurs étalent avec une complaisante prolixité tous les trésors de leur érudition sacrée et profane, notre homme ouvre ses oreilles toutes grandes, enchanté d'ouïr tant de belles choses. Chemin faisant, il demande des éclaircissements, pose des objections, se permet des bons mots, et même des allusions au temps présent. L'histoire du juge prévaricateur écorché par ordre de Cambyse, le mémorable exemple d'Alexandre Sévère, qui ne permit jamais de vendre un seul office dans son empire, lui arrache cette naïve exclamation : « Il a été bien différent en cela à plusieurs rois et princes qui sont des plus renommés entre les chrétiens ; car il n'y a offices en leurs royaumes et seigneuries, qui ne soient à vendre à qui plus en donnera, tellement qu'on en tient maintenant les foires en leurs cours. » Tout en s'instruisant sur la religion et la morale, Tobie n'est pas fâché non plus de toucher discrètement à la politique. Il se fait expliquer les mots nouveaux pour lui de *monarchie*, d'*aristocratie*, de *démocratie*, et le genre de *tyrannie* qui peut se rencontrer dans ces trois états. Sans être un misanthrope de profession ni un déclamateur mécontent, il ne se fait pas illusion sur son époque, et croit que le monde a grand besoin d'être amendé. Par qui et par quoi ? Il n'en sait rien. Entre les catholiques qui le retiennent et les protestants qui l'appellent, il reste comme l'âne de Buridan, indécis, flottant, tiraillé, sans être convaincu. Étourdi par tant d'interminables disputes, il donne tort aux deux partis, et fait remarquer, non sans raison, qu'on songe bien plus à blâmer autrui qu'à se corriger. « Au lieu de trouver des remèdes, vous nous blâmez, et nous vous blâmons : cependant le mal demeure toujours. » Devant cette impuissance des hommes, le plus sûr est de s'en remettre à Dieu et à la grâce de Jésus-Christ, qui seul peut nous sauver.

Le *Monde à l'Empire* est une œuvre de conciliation entre le bon sens, la science et la foi. Théologien et moraliste, conteur et dialecticien, Viret combine et fait descendre jusqu'à la foule la double inspiration de la Réforme et de la Renais-

sance : il emprunte tour à tour à l'histoire, à la philosophie, aux sciences naturelles des objections et des réponses, et dans ce fécond amalgame, souvent bizarre, il satisfait aux goûts du temps et à toutes les curiosités naïves de son auditoire. Cette universalité de connaissances, cette liberté d'allures, ce ton goguenard et demi-sceptique mêlé aux plus graves problèmes, ont valu quelquefois à Viret le surnom de *Voltaire des protestants*. Éloge compromettant, que bon nombre de ses amis récuseraient sans doute, et dont il est juste de le décharger. Viret n'a guère de commun avec Voltaire que la haine du catholicisme. Tous deux ont été de grands vulgarisateurs, l'un de la réforme, l'autre du philosophisme moderne. Mais là s'arrête le parallèle. Est-il possible d'opposer un instant à l'esprit si net, si vif, si français de Voltaire, à cette prose courante et claire comme un ruisseau, à ces traits rapides comme l'étincelle, la pesanteur helvétique et l'infatigable prolixité de Viret; ces grosses facéties qu'il prolonge et épuise consciencieusement alors même que le lecteur a cessé de rire depuis longtemps, et tout ce lourd bagage d'érudition, de logique et de plaisanterie, qui voyage à petites journées comme les anciennes messageries de Genève et de Lausanne. Viret avait à coup sûr un grand attrait pour ses contemporains; il était amusant, instructif, prêt sur toutes les questions, discutant et sermonnant des heures entières sans jamais s'arrêter. Pour nous, il a un grand défaut : il est souvent ennuyeux, presque toujours diffus, commun, sans relief et sans style. Peut-être nous trouvera-t-on sévère à l'égard de ce loyal et modeste apôtre de la Réforme, qui faisait lui-même si bon marché de sa réputation d'écrivain. Mais il est bien difficile d'oublier ces interminables conversations où une anecdote, un calembour, un bon mot, une réflexion sensée surnage çà et là au milieu d'un océan de vulgarités. Si enseigner, comme on l'a dit quelquefois, c'est *rabâcher*, nul homme n'a mieux possédé cette vertu de l'enseignement. Mais *rabâcher* n'est pas écrire, et les ouvrages bien écrits sont les seuls que relise la postérité.

CHAPITRE III.

SATIRE PROTESTANTE.

(*Suite.*)

La Banque du Pape. — *Les Petites Dates* de Dumoulin. — *L'Alcoran des Cordeliers.* — *Les Satires chrétiennes de la Cuisine Papale.* — *L'Antithèse du Pape et de Jésus-Christ.* — La Légende de *Jean le Blanc.* — Grégoire VII et la papesse Jeanne. — *L'anatomie de la Messe : la Chanson de la Messe.* — Colloque de Poissy : Pasquils et Chansons.

I

Derrière les trois grands chefs de la Réforme française se presse toute une armée de destructeurs, ministres, libraires, érudits, copistes, dessinateurs, etc. La guerre se poursuit sous toutes les formes contre les vivants et les morts, par l'exégèse, par l'histoire, par la critique, par la reproduction et le commentaire de certaines œuvres anciennes, dont l'esprit de parti s'autorise comme d'un aveu. Parmi ces machines d'attaque retournées ainsi contre l'Église romaine, une des premières et des plus redoutables fut le livre de la *Banque du Pape.*

L'Église agissait sur le monde non-seulement par ses doctrines, par le souvenir de ses bienfaits, mais encore par ses possessions, ses revenus et ses aumônes. Le vaste système financier qu'elle avait établi dans toutes les parties

de la chrétienté lui permettait d'entretenir une innombrable clientèle de prêtres, de moines, d'écoliers et de mendiants. La papauté transformée en monarchie politique éprouva toutes les infirmités et les besoins des pouvoirs terrestres, surtout quand au gouvernement des âmes elle eut ajouté le coûteux patronage des lettres et des arts. L'éternelle question d'argent se retrouve là comme partout, mêlée aux plus hautes préoccupations de l'esprit humain. Nous l'avons vue déjà associée au procès des Templiers, aux luttes de la Pragmatique, aux arrangements du Concordat. La vente scandaleuse des indulgences née des besoins du fisc pontifical fut, sinon la cause, du moins le prétexte de la Réforme. Les ennemis de la papauté comprirent bientôt que c'était là le point vulnérable. Ils se rappelèrent que la mesure la plus décisive pour hâter la chute du paganisme avait été la suppression des revenus affectés aux temples, et entreprirent de ruiner les ressources temporelles du Saint-Siége. Un malheureux petit livre, publié pour la première fois en 1517 avec l'agrément du pape Léon X, leur fournit l'arme qu'ils cherchaient. C'était la *Taxe de la Chancellerie romaine* (*Taxatus curiæ romanæ*), contenant le tarif complet des indulgences pour le rachat de toutes les fautes, depuis les plus simples délits jusqu'à l'homicide et à l'inceste.

L'Église avait de bonne heure admis, non pas que l'argent et les donations suffisent pour expier toute espèce de crime, mais qu'à la pénitence spirituelle devait se joindre un sacrifice temporel, l'abandon volontaire d'une partie de ses biens terrestres en faveur des pauvres et des serviteurs de Dieu. Telle fut la véritable origine des dispenses et des indulgences, dont la cour de Rome fit malheureusement un si triste usage. La publication de ce livre coïncidait avec les entreprises de Tetzel et de Bernard Samson en Allemagne et en Suisse. Le pape Jean XXII, de fâcheuse mémoire, était, disait-on, l'auteur de ce tarif. Ouvrir ainsi aux yeux des incrédules et des malveillants les secrets de sa comptabilité, le bilan des revenus prélevés sur les consciences catholiques,

c'était le comble de l'imprudence. Le Saint-Siége, effrayé du bruit qui se faisait autour de ce document, essaya de le ressaisir, mais il était trop tard. A peine échappé des presses de Bologne, le livre maudit était imprimé coup sur coup à Venise, à Leyde, à Francfort, à Paris. Du Pinet, le traducteur de Pline, en donnait la première version française en 1544. Une fois maîtres de ce volume, les protestants l'accompagnèrent de notes, d'arguments, d'histoires vraies ou fausses destinées à expliquer les mystères de la *banque* ou de la *boutique papale*, comme on l'appelait. Pour comprendre le succès de la Réforme, il faut tenir grand compte des moyens humains qu'elle employa. Où mène par exemple cette doctrine de la justification et de la grâce, si contraire en apparence au principe du libre examen? A la négation des œuvres. Or nier les œuvres, c'est tarir pour l'Église les principales sources de ses revenus. Ici la théologie se trouve d'accord avec ce que nous appellerions volontiers la stratégie de la Réforme. En même temps qu'elle offre un appât aux princes dans la sécularisation des biens ecclésiastiques, elle séduit les peuples par l'espoir d'une économie. On leur promet alors la religion, comme on leur promettra plus tard le gouvernement, à bon marché. Toutes les âmes sans doute ne cédaient pas à ce grossier argument: de plus nobles instincts les arrachaient souvent à l'Église; mais l'égoïsme humain est ainsi fait qu'il ne devait pas rester insensible à de pareilles considérations.

La France qui détestait le Concordat, recommença ses doléances d'autrefois. Déjà Budé dans un livre de pure érudition, le *De Asse*, avait trouvé moyen d'exhaler sa mauvaise humeur contre les exigences de la fiscalité romaine. Le vieil esprit gallican toujours vivace, surtout au cœur des parlementaires, s'associa aux vues de la politique royale. Henri II faisait brûler pieusement ses sujets hérétiques, mais il fallait bâtir ses palais, payer les atours de ses maîtresses, les frais d'une cour somptueuse et d'une administration plus compliquée: or les plus beaux revenus étaient

encore ceux de l'Église. Il semblait dur de laisser l'argent français s'en aller au delà des monts, quand on en avait soi-même si grand besoin. Dès la première année de son règne, Henri avait rendu un édit destiné à prévenir et à réprimer les fraudes de la *daterie* romaine dans la transmission des bénéfices : sorte d'agio ecclésiastique, organisé avec la complicité du Saint-Siége et par l'entremise des notaires apostoliques. La rongeuse tribu des *Apédeftes*[1] avait fini par s'établir même au sein de l'Église. Érasme et Rabelais l'avaient attaquée par l'ironie. Le fameux légiste Charles Dumoulin vint apporter à l'édit royal le secours d'une science belliqueuse et indiscrète, en composant son commentaire sur les *Petites Dates*[2]. Du même coup il ébranlait l'autorité des Décrétales, fondement longtemps respecté, alors chancelant, des prétentions ultramontaines. Nul pamphlet contre Rome n'obtint en France plus de succès. Gallicans et huguenots applaudirent. Le Roi n'en fut pas fâché : le Pape effrayé céda. « Ce que Votre Majesté n'a pu faire avec trente mille hommes, dit le connétable de Montmorency à Henri II en lui présentant l'ouvrage, *ce petit homme* l'a fait avec *son petit livre.* » Dumoulin paya cher son triomphe. Dénoncé quelques années plus tard comme hérétique, il vit sa maison envahie et pillée par la populace, et fut contraint de s'expatrier. Tous ses livres sans distinction furent mis à l'index, et ne purent reparaître que sous le pseudonyme de Gaspar Caballinus de Cingulo.

II

Un innocent livre de comptes traitant du rachat des fautes au plus juste prix possible, s'était transformé subitement en venimeux pamphlet : un recueil de légendes naïves et mer-

1. *Pantagruel*, liv. V.
2. Commentarius ad edictum Henrici secundi contra *parvas datas* et abusus curiæ Romanæ (1552).

veilleuses, démesurément grossi par le zèle ou la spéculation d'un ordre puissant, le livre des *Conformités de saint François avec Jésus-Christ* se métamorphosa en *Alcoran des Cordeliers*. L'histoire de la vie surnaturelle tient une place considérable au Moyen Age. La méconnaître ou la travestir, n'y voir comme on l'a fait trop souvent qu'une invention du charlatanisme sacerdotal ou un produit de la sottise publique, ce serait manquer à la justice et à la vérité. Dans cet état de foi naïve et d'exaltation mystique, qui domine alors tous les esprits, les plus élevés comme les plus humbles, s'est formé entre ciel et terre un monde de visions et de miracles qui a ses héros, ses combats, ses chutes et ses triomphes. La passion du merveilleux, qui tenait tant d'oreilles ouvertes au récit des grands coups d'épée de Roland, des aventures romanesques d'Artus, ou des voyages fabuleux d'Alexandre, les attache à cette Iliade de la vie religieuse qu'on a nommée par excellence la *Légende dorée*. Mais un jour arrive où le sens du merveilleux, ce don de l'enfance qui dure quelques années chez l'homme et quelques siècles chez les peuples, s'éteint; où la critique vient substituer l'ironie et la rigueur du raisonnement aux crédulités ingénues de l'enthousiasme et de l'imagination. Dès lors c'en est fait de la légende héroïque ou religieuse. Dépouillée du charme de la jeunesse, elle n'apparaît plus que comme une œuvre d'ignorance et de mensonge. Tel était l'effet qu'avaient produit aux Pères de l'Église les gracieuses fictions du polythéisme: tel fut le sort des traditions les plus populaires du Moyen Age en face de la Réforme.

Parmi les héros de la vie monastique, nul n'avait joui d'une plus grande réputation que saint François d'Assise. Ce personnage étrange, possédé de la sainte folie de la croix, cet apôtre de la mendicité né dans l'opulence, ce type triomphant de l'humanité qui traite en frères un loup et un chien, ce vainqueur qui dompte la nature entière par l'amour, devait frapper vivement l'esprit des peuples. Les extravagances s'étaient bientôt mêlées à la réalité, l'absurde au vraisemblable. Le

récit de ces miracles, colportés dans le monde entier par les prédications des ordres mendiants, avaient été consignés dans le grand livre des *Conformités*, destiné à établir la parfaite ressemblance de saint François avec Jésus-Christ. Ce livre, imprimé à Milan vers 1510, eut le même sort que la *Taxe de la cour Romaine* et devint une arme aux mains des réformateurs. Quand l'esprit d'examen et d'opposition eut commencé à souffler, les Cordeliers firent de grands efforts pour le supprimer, et rachetèrent tous les exemplaires qu'ils purent trouver. Mais les presses protestantes s'étaient chargées de le répandre, en l'ornant de gravures et de notes satiriques. Conrad Badius en publia un extrait sous le nom d'*Alcoran des Cordeliers*, par allusion au fanatisme des bons pères qui faisaient de saint François, comme les Turcs de Mahomet, un rival de Jésus-Christ :

> Jésus-Christ reput cinq mille hommes ;
> Et saint François, à qui nous sommes,
> En entretient par son secours
> Plus de dix mille tous les jours,
> Gens en bon point, sans s'entremettre
> De métier où la main faut mettre.

Cette œuvre, curieuse par sa date et par l'influence qu'elle exerça, est à peu près illisible aujourd'hui. D'un côté le charme naïf de la légende a disparu ; de l'autre l'esprit et le sel de la critique perce trop rarement dans quelques notes sans valeur. L'esprit de parti pouvait seul y trouver plaisir. On ne manquait pas de s'égayer au récit du frère Pacifico, qui avait vu saint François au ciel assis sur le trône de Lucifer ; à l'histoire du loup enragé, guéri sous promesse de ne plus faire de mal à personne et à condition qu'on prendrait soin de le nourrir ; aux homélies du saint prêchant les oiseaux, les poissons, les bêtes à quatre pieds, et leur permettant de s'en aller après le sermon. Contes enfantins, dont l'Église n'était pas toujours responsable, et qu'elle laissait circuler sans les enseigner ni les imposer comme des vérités. Les protestants n'y virent naturellement qu'un amas

de blasphèmes et de mensonges inventés par les moines. Aussi Conrad Badius prend-il soin d'expliquer dans une épître au lecteur chrétien, l'édifiant objet de cette publication. Il croit qu'un tel livre aurait dû attirer depuis longtemps sur le monde la colère de Dieu, et qu'il n'eût jamais dû voir le jour. Mais puisqu'il a paru, il est de pauvres innocents qu'il faut détromper, des hypocrites et des charlatans qu'il faut démasquer. Cet extrait des *Conformités* est un appel au bon sens et à la conscience publique ; l'auteur se flatte de ne pas avoir altéré un seul mot : mais il ne s'est pas interdit le droit de compromettre par des coupures et des juxta-positions préméditées ce qu'il voulait rendre odieux et ridicule. Avant de mettre en branle cette lourde machine de guerre contre les moines, Luther la bénit solennellement. Il y attacha de sa main une double préface, qui était à la fois un défi, un sermon et un certificat attestant l'exactitude des passages tirés du livre des *Conformités*. « Ce livre, dit-il, je le possède et le garde en ma maison, pour verser devant le museau des papistes cette puante, sale et détestable abomination, s'ils essayent d'en nier l'existence, comme ils l'ont fait en pleine assemblée de l'Empire. » Il en tire cette leçon consolante pour tout chrétien, qu'on doit rendre grâces au Seigneur « d'être sorti de telles ténèbres et de pouvoir s'en moquer à pleine gorge. » Luther et bien d'autres après lui ne manquèrent pas d'en égayer leurs sermons.

III

Allié à la famille des Estienne, Conrad Badius partage avec eux le fardeau de cette propagande qui s'exerce par l'imprimerie et le colportage. Ce fut encore de ses presses que sortirent les huit satires de la *Cuisine papale;* confuse macédoine poétique, culinaire et religieuse, qui tient à la fois de l'épopée bouffonne, du coq-à-l'âne et de la farce. L'œuvre est des plus médiocres, et, malgré sa célébrité,

ne méritait peut-être pas l'honneur de la splendide réimpression que lui a consacrée un riche et studieux Genevois, M. Revillod. Il faut n'y voir qu'une grosse espièglerie échappée à un cénacle d'érudits et de théologiens, un de ces péchés (nous n'osons dire mignons, tant la pièce est pesante) auxquels se laissent aller par contagion les gens sérieux, et qui s'aggravent en se prolongeant. Un jour après dîner, Boileau, Racine et Chapelle s'amuseront à parodier une admirable scène du *Cid* aux dépens de la perruque de Chapelain : c'est ainsi que Bèze, Viret, Estienne, Badius et peut-être Calvin lui-même se sont divertis aux dépens du Pape et de sa cuisine. Dans ce petit cercle, où s'agitaient les plus hauts intérêts du monde et les plus ardus problèmes de la théologie, on s'amusait parfois à médire et à rimer en commun : c'était là encore un souvenir de la patrie. Les bons repas des moines avaient souvent excité la verve des conteurs et des chanteurs du temps passé : on connaît les merveilles du *pays de Cocagne* et de *l'Ile sonnante*. Frère Jean s'arrête en extase devant le branlement des broches, l'harmonie des contrebastiers, la position des lardons, la température des potages, les préparatifs du dessert, l'ordre du service du vin, et y trouva matière de bréviaire [1]. Ici malheureusement la vive et légère malice du pays natal a perdu ses ailes. Les plaisanteries sur les Quatre-Temps, les Vigiles, les Vendredis, les grasses soupes jacobines et les jeûnes à barbes d'écrevisse sont plus indigestes encore que les cervelas et les jambons dont se charge intrépidement l'estomac des frères. Cette scène de gloutonnerie monacale a des prétentions rabelaisiennes : mais c'est du Rabelais gâté, alourdi, envenimé de fiel huguenot, et chargé d'érudition pédantesque. Tous ces *docteurs à rouges museaux*, qui *chopinent si théologalement* [2], font l'effet d'habitués des *Repues franches*. La conversation s'engage entre maître Friqandouille, frère Thibaut et messire

1. *Pantagr.*, liv. IV, chap. x.
2. *Ibid.*, liv. II, chap. xxx.

Nicaise. Naturellement on cause des affaires du temps présent, tout en citant Platon, Ézéchiel et Pythagore : on boit, on trinque à la chute prochaine de Luther et de Calvin :

Vive des verres la musique !
Mais changeons propos : quel'nouvelle
Que fait de Luther la sequelle ?
Mourront-ils pas l'un de ces jours ?

Sous l'influence de cette douce pensée, les pots continuent à se vider, les langues à s'embrouiller, les têtes à tourner :

Fidem meam ! Ils sont tous ivres,

s'écrie l'honnête et candide Nicaise. Déjà la moitié des convives roulent et ronflent sous la table, quand paraissent sur le seuil, comme autant de spectres, les ministres trouble-fête. Alors s'engage une effroyable mêlée : poêles, chaudrons, lèchefrites volent et se heurtent en l'air comme les livres dans la fameuse bataille du *Lutrin*. Maîtres du champ de bataille, les ministres, en signe de victoire, chantent l'hymne du défunt Lizet, qui a fait à lui seul plus qu'Hercule, Ollivier, Amadis et autres dompteurs de monstres,

Car il fit mourir en mourant
La plus grand'bête qui fut oncques ;

lourde épigramme, qui termine dignement cet amas de lourdes facéties. Il faut les haines robustes et le goût peu délicat des époques de luttes pour savourer et digérer de pareils morceaux. Nous pourrions en citer vingt autres de même nature et de même poids. Mais cette revue serait aussi fatigante pour nous que pour le lecteur[1] : il nous suffira d'en donner quelques rapides échantillons.

1. Le *Rasoir des Rasés*, auquel est traité de la tonsure du Pape et de ses papelards. 1562.
Le *Livre des Marchands* pour se garder de quelle marchandise on doit être trompé, suivi d'un traité du purgatoire. 1534 et 1561.
Le *Mandement de Lucifer au Pape*. 156?.
L'*Alcoran de l'Antéchrist Romain*. 1563.
Le *Pot aux Roses* de la prêtraille papistique découvert. 1564.

La papauté était la clef de voûte de l'édifice catholique : elle croulant, tout le reste se trouvait entraîné dans sa chute. Aussi la bande des novateurs se rua-t-elle, sur les pas de Luther, à l'assaut de Babylone. Escalades ouvertes, mines souterraines, tout fut mis en œuvre. Érasme avait planté les échelles par lesquelles d'autres plus hardis devaient monter. Déjà la *Banque du Pape* avait pour objet de tarir la source de ses revenus ; l'*Alcoran des Cordeliers*, de lui enlever ses meilleurs auxiliaires, la milice des Ordres mendiants ; les *Satires de la Cuisine papale*, de renverser, comme on disait alors, la grande marmite autour de laquelle elle conviait ses innombrables légions. Mais ce n'était pas assez de l'appauvrir et de l'isoler, il s'agissait de ruiner dans les âmes ce respect séculaire qu'y avait imprimé une longue domination. Zwingle nous a raconté lui-même dans quelle pieuse extase le jetait autrefois le seul nom du pape : Rabelais nous a peint la joie triomphante des *gens heureux qui l'ont vu*. Jamais pouvoir en ce monde n'avait excité de pareils enthousiasmes, ni de pareilles tendresses. Nul aussi n'éveilla de plus implacables haines. Les comparaisons odieuses, les sobriquets ridicules, les diffamations posthumes vinrent en aide à la logique agressive des réformateurs. Dans leur langue, le Pape s'appela l'*Ante-Christ*, la *Grande Idole*, le *Désolateur fils du Diable*, etc. Toute une petite littérature populaire de pamphlets anonymes, de brochures à la main, de placards et de gravures satiriques, fut mise en circulation : vrai travail de thermites rongeant et minant en tous sens les racines, le tronc et les feuilles de cet arbre vénérable, qui avait si longtemps couvert de son ombre la chrétienté. Ici c'était l'*Antithèse des faits de Jésus-Christ et du Pape*, en vers français avec figures.

Dès que Christ vient au monde naître Il nous fait la paix apparaître.	Dès que le Pape est ordonné, A guerroyer est adonné.
. . . .	. . . .
Non-seulement Jésus donne à manger A sa brebis, mais s'elle est en danger,	Les Papelards porteurs de rogatons, Rouges museaux avec doubles men [tons.

Il la retire, et se montre soigneux
De la garder du loup caut et hargneux.

Nez bien perlés, yeux bordés d'écarlate,
Mettent le bien des pauvres sous leur patte.

Là une généalogie facétieuse imitée de celle de Pantagruel : « Superstition a engendré Hypocrisie le Roi, et Hypocrisie le Roi a engendré Gain, et Gain a engendré Purgatoire, et Purgatoire a engendré Fondation des anniversaires, et Fondation des anniversaires a engendré Patrimoine de l'Église, et Patrimoine de l'Église a engendré Mammon d'iniquité..., » et de cette belle progéniture est sorti le *Désolateur Ante-Christ.*

Plus loin c'est la description *gentille et véritable de la grande Idole*, nommée *Jean le Blanc*, par allusion sans doute au costume dont le Pape est revêtu ; portrait digne de figurer à côté du fameux *Caresme Prenant* de Rabelais. Les livres saints eux-mêmes, et surtout l'*Apocalypse*, ce merveilleux stéréoscope de visions et de fantômes, où chacun lit aisément ce qu'il veut, devint un texte inépuisable d'allusions et de prophéties. A Jean le Blanc et aux autres Jean de toutes les couleurs, on opposa la parole de Jean l'ancien, le solitaire de Pathmos :

Mais Jean l'ancien nous a appris
Que nous verrons confondre et choir
Jean l'Enfumé et Jean le Gris,
Et Jean le Blanc et Jean le Noir [1].

Le goût des prophéties est un trait commun à tous les novateurs religieux, et l'un des plus puissants moyens d'action sur la foule : les protestants ne manquèrent pas d'en user au seizième comme au dix-septième siècle. Les *Lettres pastorales* de Jurieu annonçaient au monde entier la grande année climatérique [2] qui devait voir la chute de Louis XIV. Ainsi dès les premiers jours de la Réforme, un certain nombre de centons bibliques, de couplets divinatoires comme

1. *Analecta biblior.*, t. II.
2. 1694.

ceux de Merlin et de Nostradamus, prédisaient la chute prochaine de l'Ante-Christ[1]. En même temps qu'on s'emparait de l'avenir, on fouillait, on exhumait le passé pour en accabler le présent. L'histoire, cette muse de la vérité, qui devient si aisément celle du mensonge, joignit son témoignage à celui des livres saints. Tous les mauvais bruits semés sur la route des siècles contre la papauté, bientôt condensés, grossis outre mesure, retombèrent en une grêle de petits libelles historiques sur les mémoires les plus vénérées. De vieilles rancunes, qui semblaient éteintes, se rallumèrent autour de la cendre des morts, comme si ce n'était point assez des haines et des passions des vivants. De là sortirent et la vie fabuleuse de *Grégoire VII*, et la légende rajeunie de la *Papesse Jeanne*, grande image de la *Paillarde romaine*. Chétives et ridicules productions oubliées depuis longtemps, mais qui n'en faisaient pas moins brèche dans des âmes crédules, passionnées, toutes disposées à se laisser tromper.

IV

Après le nom du Pape, il en est un autre qui revient sans cesse dans les pamphlets des Réformés, c'est celui de la *Messe*. Parmi les dogmes et les pratiques de l'Église, la messe tient la même place que la papauté dans la hiérarchie ecclésiastique. Elle est la pierre angulaire sur laquelle repose tout le système des œuvres. Le sacrifice de Jésus-Christ sur la croix avait-il suffi pour sauver l'humanité, ou devait-il se renouveler chaque jour sur l'autel? Le prêtre servirait-il d'intermédiaire entre le fidèle et Dieu? ferait-il à son gré descendre la grâce d'en haut par l'oblation de l'hostie? Enfin l'Eucharistie elle-même était-elle un symbole ou un véritable sacrifice? Graves questions, sur lesquelles les protestants eux-mêmes n'étaient pas toujours d'accord. Calvin pour

1. Voy. plus loin la *Prophétie des abus des prêtres, moines et rasés*.

sa part changea trois fois d'opinion. Après avoir admis la présence réelle, il se tourna vers les sacramentaires. Tous du moins s'accordèrent à proscrire la messe comme la plus funeste des superstitions. Le crédit seul dont elle jouissait, les ressources qu'elle offrait à l'Église, suffisent pour expliquer l'acharnement des novateurs. Les catholiques aimaient la messe comme les juifs le sabbat, par conviction, par habitude, par souvenir d'enfance. Tel qui commençait à se détacher des sacrements, ne manquait pas d'assister à la messe. C'était le rendez-vous du dimanche, le charme des jours de repos : jeunes et vieux, riches et pauvres s'y retrouvaient en famille, partageant, comme au temps des agapes le pain bénit. Les chants répétés en commun, l'ordre et la pompe du sacrifice saisissaient à la fois l'âme et les sens. Aussi les docteurs protestants voulurent-ils à toute force délivrer les esprits de cette douce fascination. Déjà dans les placards de 1534 nous avons entendu les anathèmes des sacramentaires contre cette *orgueilleuse Messe papale*, fille du diable. Calvin de son côté poursuivait de ses plus aigres sarcasmes « *cette nouvelle Hélène* », qui avait trouvé tant d'amants et suscité tant de combats. Viret épuisait tout le répertoire de ses bons mots et de ses contes gaillards, en racontant les origines et l'*adolescence de la Messe*[1]. Là comme ailleurs on négligea bientôt le fond, pour ne s'attaquer qu'à la forme. De grossières parodies transformèrent aisément en scène burlesque la plus auguste des cérémonies. Dépouillé de son sens mystérieux et allégorique, tout symbole devient bientôt un objet de risée pour les incrédules, qui en perdent à la fois l'intelligence et le goût. Un livre parut, attribué tour à tour à Viret et à de Bèze et qui n'était probablement ni de l'un ni de l'autre : l'*Anatomie de la messe*. Les protestants eux-mêmes eurent honte ou peur de cette dérision,

1. Cette question de l'*origine de la Messe* est encore un grand sujet de controverse au siècle suivant. L'un des plus spirituels pamphlets théologiques sortis de Charenton a pour titre : *la Messe trouvée dans l'Écriture*. Bossuet, dans son oraison funèbre du prince de Condé, parlant de l'éternelle vertu de ce sacrifice, songeait certainement aux protestants.

qui pouvait tourner contre toute espèce de culte, et la supprimèrent. Plus tard (1641), le ministre Dumoulin publia sous le même titre un autre ouvrage destiné à faire oublier l'ancien. Il en resta du moins une chanson, la plus vive et la plus gaie peut-être que nous ait laissée la Réforme : la *Chanson de la Messe.*

Jadis au temps de la guerre des Albigeois la chanson avait emporté sur son aile légère les premiers cris d'opposition contre Rome. Prédicateurs et chanteurs, rivaux d'influence auprès de la foule, s'étaient bientôt trouvés en guerre ouverte. Malgré ses services passés, l'austère Calvin devait se défier par instinct de cette folle muse qui s'était faite si souvent la complice des libertins. Le vaudeville eût été mal venu à tempérer la théocratie de Genève. Mais on ne change pas la vocation d'un peuple. La France eût peut-être encore plus facilement renoncé à la messe qu'à la chanson. Les psaumes de la pénitence mis en couplets par Marot furent répétés de toutes parts sur l'air des plus fameux vaudevilles. Les vieux noëls eux-mêmes prêtèrent leur cadence aux refrains huguenots. Témoin cette complainte de la *Prophétie des Abus* sur l'air de *Laetabundus* (1542).

O gras tondus [1],
. . . .
Votre autel est ruiné,
Votre règne est bien miné,
Il tombera.
Papistes, pharisiens,
Votre Christ et les siens
Trébuchera.

Aux premiers jours de la croisade, nous avons vu les ménestrels rôder autour des murs du château, et chanter sous les fenêtres du seigneur l'appel à la guerre sainte. Le couplet voyageur se remit en route avec la Réforme. Les premiers compagnons de Calvin chantaient, aux portes des

1. Leroux de Lincy, *Chants historiques*, t. II.

couvents, dans le Poitou et l'Angoumois, ce refrain qui devait faire rêver plus d'un novice :

O moines, moines, il faut vous marier [1].

En général le ton de ces complaintes est âpre et dur comme celui des pamphlets théologiques : on y sent plus de colère et de passion que d'enjouement. Cependant la *Chanson de la Messe* se distingue entre toutes par la vivacité du rythme et la gaieté du refrain :

L'on sonne la cloche
Dix ou douze coups,
Le peuple s'approche,
Se met à genoux :
Le prêtre se vêt :
Hari, hari l'âne ! Le prêtre se vêt.
Hari bourriquet !

Du pain sur la nappe,
Un calice d'or
Il met, prend sa chappe,
Dit confiteor.
Le peuple se tait :
Hari, hari, l'âne ! Le prêtre se vêt.
Hari bourriquet !

Ce petit mètre alerte et sautillant fut bientôt dans toutes les bouches : le chant de la messe devint une sorte de ronde populaire parmi les réformés. Les soldats le répétaient en fourbissant leurs armes, les enfants en dansant et en se tenant par la main. Les têtes blondes s'agitaient folles et souriantes, et le lendemain les pères s'égorgeaient en chantant *Hari, hari l'âne !* Un seul de ces couplets fit peut-être à la messe plus d'ennemis que nombre de sermons et de traités théologiques. Nulle raillerie ne blessa plus vivement les catholiques. Ils y répondirent par la *Chanson de Marcel* la veille de la Saint-Barthélemy [2].

Le colloque de Poissy fut une occasion solennelle pour

1. P. Cayet, Épître à l'évêque de Bazos.
2. V. plus bas *Satire politique.*

les rimeurs des deux partis. Tandis qu'on se préparait à lutter d'éloquence et de savoir dans l'assemblée, au dehors on ferraillait d'avance à coups de pasquils et de couplets. Ronsard, associé à l'évêque de Riez et à Baïf chansonnait les tenants de chaque église dans une complainte assez médiocre, où se trouvent mêlés à propos de l'amour divin la torche de Cupidon et le gril de saint Laurent.

Le colloque s'ouvrit par une triple harangue, où Théodore de Bèze, le cardinal de Lorraine et le provincial des jésuites Lainez firent admirer tour à tour leur éloquence. Il finit au milieu des huées, des injures et des récriminations. Après avoir bien disputé, on reconnut qu'il était impossible de s'entendre. Chaque parti s'attribua la victoire. Le cardinal fit célébrer sa gloire par toutes les trompettes de la Renommée. Les protestants s'en vengèrent par une nuée d'épigrammes et par une gravure satirique, où l'orgueilleux prélat était représenté à quatre pattes broutant l'herbe, tandis que de Bèze monté sur son dos enseignait au peuple la parole de Dieu. Dans l'opinion commune des réformés, les docteurs catholiques avaient refusé le combat que leur offrait de Bèze sur le texte des saintes Écritures. Ils s'étaient tirés d'embarras en levant les mains au ciel, et en s'écriant comme le grand prêtre des Juifs : Il a blasphémé !

Ils se sont avisés pères et révérends,
Qu'ils pourraient aussi bien se montrer ignorants.

Tous ces prélats de cour coquets, parfumés, brillants d'or, d'hermine et de soie, offraient un singulier contraste avec la mise sévère et nue des ministres huguenots. Leur apparence mondaine faisait douter de leur science :

« L'on ne nous a instruits qu'à braver et danser,
Courtiser, mugueter, banqueter et chasser,
Et à faire assez mal parfois les chattemites. »
Ainsi se confessaient pleins d'extrême souci
Une part des prélats assemblés à Poissy,
Craignant de voir bientôt renverser les marmites.

A ce moment, il faut bien le dire, les protestants avaient l'avantage du talent, de l'éloquence et du savoir. Saint François de Sales en faisait l'aveu un demi-siècle après, lorsqu'il s'écriait en déplorant la décadence des études sacrées : « C'est par là que cette misérable Genève nous a surpris. »

CHAPITRE IV.

SATIRE CATHOLIQUE.

Les docteurs de Sorbonne : Pierre Doré : l'*Anti-Calvin*. — Claude de Saintes : *les Athéismes de Calvin*. — Le *Passavant parisien* d'Antoine Cathelan. — Artus Désiré : le *Combat du fidèle papiste*, la *Cité de Dieu*, etc. — Le jurisconsulte Baudouin. — Le chevalier de Villegagnon. — Ronsard et les ministres huguenots.

I

Tandis que le protestantisme poursuivait son œuvre d'attaque et de destruction, que devenait l'Église catholique? Surprise à l'improviste et d'abord réduite à la défensive, elle n'eut pas dès le premier jour, une armée capable de tenir tête à l'invasion des réformateurs, presque tous esprits actifs, entreprenants, armés de science et d'audace, aiguisés par la dispute, prompts à l'escalade, et joignant à tous ces avantages le prestige de la jeunesse et de la nouveauté. Au jargon pédantesque et hérissé de l'école ils substituaient la prose courante d'Érasme, les libres fantaisies du latin macaronique, ou mieux encore l'idiôme vulgaire, qui associait la foule à la lecture de la Bible et aux disputes théologiques. Contre toutes ces séductions de l'esprit et des oreilles, que pouvait l'antique Sorbonne avec ses lourdes armes d'un utre âge ? Retranchée derrière ses murailles, elle laissait

tomber de loin en loin au milieu de la foule inquiète et frémissante, quelque pesante réfutation qu'on ne lisait point,

Telum imbelle sine ictu.

La rude écorce du latin scolastique suffisait pour calmer la curiosité.

Cependant l'esprit de concurrence devait gagner peu à peu les théologiens : quelques-uns songeaient à polir et à parer leur style. Après avoir tant dédaigné la langue vulgaire, ils se décidaient parfois à en user, et se flattèrent bientôt de disputer aux novateurs, avec la conquête des âmes, la gloire de bien écrire, qui aidait à les gagner. Un prédicateur à la mode, Pierre Doré, le maître Doribus auquel Rabelais fait expliquer si plaisamment en chaire l'origine de la rivière des Gobelins, sacrifiait aux Grâces en composant les *Allumettes du feu divin*, et la *Tourterelle de viduité*, petits manuels de dévotion mystique et quintessenciée, dignes de figurer dans le catalogue de la fameuse bibliothèque de Saint-Victor. De pareilles œuvres sans doute étaient un faible préservatif contre l'Institution chrétienne, le Traité des reliques, le Passavant ou la Nécromancie papale. Mais Pierre Doré ne s'en tint pas là. Il alla droit au chef de l'hérésie et lança contre lui l'*Anti-Calvin* à l'imitation de l'*Anti-Luther* publié, par Josse Clichtone chanoine de Chartres, quelques années auparavant. Soit timidité, soit prudence, Pierre Doré l'écrivit en latin. Craignit-il d'initier la foule à ces débats? On serait tenté de le supposer à voir les scrupules et les hésitations d'un autre fougueux théologien, Claude de Saintes, publiant en français sa *Déclaration d'aucuns athéismes de Calvin et Bèze* (1563). « Sire[1], je crains qu'on ne trouve mauvais que j'aie recherché la doctrine des Calvinistes jusques aux premières pierres fondamentales du christianisme, et que je l'aie *mise en français* et proposée au peuple, qui pour la plupart n'est capable de telles difficultés. »

1. Dédicace au roi Charles IX.

Ici nous avons le nœud et l'explication de cette infériorité qui pèse sur les théologiens catholiques : ils se défient du peuple; la Réforme au contraire l'appelle, le convie à la lecture et à la dispute :

Tout protestant est pape une Bible à la main.

Et voilà pourquoi aussi, malgré ses scrupules et ses répugnances, Claude de Saintes se décide par contre-coup à employer la langue vulgaire : « Afin que pour le moins, dit-il, les doctes et indoctes Calvinistes puissent connaîtres et lire les athéismes qu'on leur enseigne. » Pour lui en effet, Calvin et de Bèze sont de francs athées : reproche assez curieux, surtout quand on songe au supplice de Servet simple déiste brûlé par l'impitoyable réformateur. Mais alors pour un orthodoxe, il n'y a point de degré, de milieu entre l'athéisme et l'orthodoxie. Geoffroy Vallée, Postel, Dolet, Calvin, de Bèze, méritent au même titre la corde et le bûcher. C'est là le fond de la doctrine telle que Claude de Saintes l'a exposée dans sa *Méthode contre les sectes* (*Methodus contra sectas*), petit manuel historique et raisonné de l'intolérance. La vue seule d'un hérétique a le don de l'exaspérer. Aussi parle-t-il avec une profonde horreur de *l'infecte et infernale* bouche de Calvin, qui a bien osé dédier au roi François Ier son *Institution chrétienne*, et de ces ministres huguenots assez impudents pour venir confesser hautement à Poissy leurs impiétés. De Bèze, qui avait pu remarquer cet adversaire parmi les plus acharnés interrupteurs du Colloque, vengea l'honneur de son maître et le sien par une de ces vertes ripostes dont il avait le secret. Calvin mourut avant la fin de la querelle. Claude de Saintes n'en revint pas moins à la charge et sur le maître et sur le disciple dans sa *Réponse à l'Apologie* de Théodore de Bèze. Cette fois, le duel ayant lieu corps à corps entre théologiens, il reprit la plume du latiniste : sans doute elle lui semblait plus facile à manier contre un lutteur aussi alerte et aussi bien armé que l'était Bèze. D'ailleurs le latin lui offrait le plus riche

vocabulaire d'épithètes et d'invectives oratoires à échanger dans la dispute. Ajoutons qu'il ne s'en fit pas faute. A ses yeux Théodore de Bèze est un monstre d'éloquence, une autre bête de l'Apocalypse, un crocodile à la voix trompeuse, un lion dévorant et rugissant : « Lingua sua leonina et di- « cendi vehementia rugit, et circuit, et conquirit quo jure, « quave injuria illum affligat, perdat et assumat. » C'est à faire dresser les cheveux sur la tête d'un champion moins résolu que Claude de Saintes. Aux fureurs de l'hyperbole le redoutable docteur sait mêler parfois le demi-sourire de l'ironie : il se souvient de Virgile, de Galatée et du bel Alexis à propos de Candide et d'Audebert, ces deux fleurs fanées des *Juvenilia*. D'un air triomphant il remue tout ce fumier d'une jeunesse plus étourdie encore que libertine, et inflige à Béze la honte de relire cette page imprudente de ses vingt ans :

> Abest Candida, Beza quid moraris?
> Audebertus abest, quid hic moraris ?

Mais de toutes ses passions la plus monstrueuse, la plus impie, est celle que l'ancien écolier lubrique a ressentie pour son maître Calvin, lorsqu'au libertinage des sens il a fait succéder les impudicités de l'esprit : « Carnale scortum spirituali permutasti, atque anima pro corpore factus es praeposterus adulter[1]. » Le latin seul était capable de ces crudités élégantes, où le français ne pouvait atteindre alors, sans tomber dans le style des halles et des cabarets. En somme, bien qu'il soit loin d'égaler Bèze par l'esprit et par le style, Claude de Saintes n'est point un écrivain méprisable. Son latin très-supérieur à celui de Béda et de Lizet a parfois le tour et les redondances de la période cicéronienne. On sent que la vieille enveloppe théologique commence à se laisser attendrir et pénétrer par l'influence de la rhétorique nouvelle. Reste, il est vrai, l'écueil de l'em-

1. Responsio ad Apol. Bezae.

phase et du bel esprit : mais enfin la rouille tombe et s'efface, c'est là déjà un progrès. En apprenant à polir leur latin, les théologiens se préparent à mieux écrire en français. Héritier de Béda par le zèle et la fougue intolérante, Claude de Saintes mourut comme lui en prison victime des haines qu'il avait excitées. Mêlé aux excès de la Ligue, apologiste de Jacques Clément, quand vinrent les jours de réaction monarchique, il fut contraint de céder son évêché d'Évreux au fils d'un hérétique, à ce du Perron dont la parole insinuante et l'habile modération devaient ramener à l'Église plus de fidèles que toutes les foudres de son ardent prédécesseur.

Pendant que la Sorbonne essayait de reforger et d'organiser les traits émoussés de sa scolastique, le cardinal de Lorraine dirigeait la défense avec toute l'activité d'un esprit supérieur et d'un polémiste infatigable. Mais il n'avait ni l'autorité morale, ni le prestige d'un saint Bernard ou d'un Bossuet : et il n'eût pas fallu moins alors pour tenir tête à la Réforme. La vie mondaine et dissipée du prélat, ses intrigues et ses mésaventures politiques nuisaient à l'effet de son éloquence. Les cardinaux du Bellay et de Châtillon, nombre d'évêques comme Georges Spifame et Jean de Montluc ne cachaient pas leurs sympathies pour les idées nouvelles. L'Église se voyait trahie par ses propres chefs, par les plus intelligents, les plus instruits et les plus capables de la servir. En même temps que les bénéficiaires laissaient à de pauvres chapelains les labeurs du sacerdoce, pour n'en garder que les revenus, le fardeau de la discussion et de la défense tomba un instant aux mains de champions indignes d'une si grande œuvre. Peu scrupuleux sur le choix des moyens et des personnes, le cardinal de Lorraine acceptait tous les alliés que lui amenaient la faim, l'intrigue ou la conviction : moines défroqués comme Cathelan, écrivains besoigneux comme Artus Désiré, aventuriers coureurs de religion comme Baudouin et Villegagnon. Maigres recrues à mettre en face de cette foudroyante légion de Genève, qui remplissait le monde de ses prédications et de ses livres.

II

La petite brigade paya d'audace à défaut de talent. Cathelan ouvrit le feu un des premiers en opposant au fameux *Passavant* de Théodore de Bèze son *Passavant Parisien*[1]. Les deux œuvres n'ont de commun que le titre : autant l'une est spirituelle, étincelante de verve, de malice et de gaieté, autant l'autre est plate, grossière et ridicule. Pasquin a beau venir en aide au nouveau *Passavant* son confrère, il perd avec lui tout son esprit. Ce libelle est à proprement parler la chronique scandaleuse de la colonie française à Genève. Admis quelque temps dans la société des réfugiés, d'où il s'était fait bientôt chasser, Cathelan avait pu voir et juger de près les infirmités de la nouvelle Église. Avec du tact, de l'habileté, il lui était facile de mettre en relief dans un malin tableau, les petitesses, les amours-propres, les rivalités des réformateurs; enfin d'offrir au public la contrepartie de ce souper médisant où l'on s'était diverti si fort aux dépens du pauvre Lizet. Mais Cathelan n'a rien fait de tout cela : ses rancunes ne lui ont inspiré qu'un absurde pamphlet; au lieu d'une histoire il compose un roman, et le plus invraisemblable, le plus extravagant qui fut jamais.

Calvin, le sec et dur Calvin, auquel Bossuet lui-même reproche la tristesse de son humeur et de son style, se trouve métamorphosé par la grâce de son biographe en vert-galant : il est devenu le grand Satrapas de Genève, l'un des plus gros paillards de la chrétienté. Son premier exploit est de faire épouser par un ancien chanoine d'Alby, sorte de Barthole, goutteux et idiot, sa propre servante, qui avait besoin d'un mari pour elle-même et d'un père pour son enfant. A peine débarrassé de la servante, il court à la charbonnière. On croirait lire la légende d'Arlequin ravisseur.

1. *Passavant parisien* répondant à Pasquin Romain, de la vie de ceux qu se disent vivre selon la réformation de l'Évangile.

Grand amateur de mascarades, notre Satrape se déguise tour à tour en postillon avec grosses bottes et chapeau ciré, en gentilhomme avec voiture à six chevaux et pompeux attirail, menant de front les amourettes et les prédications, volant les âmes et les femmes de ses voisins : car c'est *un vrai diable enragé* que ce Calvin; et nous sommes bien forcés d'en convenir.

Le portrait de Viret est du même pinceau. Cathelan le proclame le plus bavard et le plus médisant de toute la bande, né de méchants parents et de mauvaise renommée, comme chacun sait, fripon et glorieux à outrance. Avec son air de bonhomie trompeuse, le *vénérable* Viret est un fin matois qui épouse les veuves afin de les dépouiller, sans dédaigner pour cela les chambrières. Il a surtout un faible pour les bourses et les héritages, qu'il rencontre sur son chemin. De Bèze est un *chaland* qui nage entre deux eaux, flattant d'une main Luther, de l'autre Calvin, comme il caresse tour à tour sa maîtresse et son mignon. Sa probité vaut celle de Viret : témoin la cuiller d'argent qu'il faillit emporter un jour d'une hôtellerie d'Allemagne, et les précieux reliquaires dont il eut soin de se munir, en quittant son prieuré de Longjumeau. Par les chefs on peut juger des soldats. Tous les réfugiés passent l'un après l'autre sous la plume du biographe diffamateur. Une fois qu'il a trempé ses doigts dans l'encre, il en salit tout ce qu'il touche. L'histoire des paillards se complète par celle des paillardes retirées à Genève et à Lausanne. Cathelan fort au courant de ce monde qu'il avait sans doute hanté autrefois, nous parle de la belle Marguerite de Lorraine, de la belle Magdeleine, femme du sonneur de cloches, de la belle lingère, et de la sœur de Calvin surprise en adultère avec un bourgeois, auquel le galant réformateur fit brutalement trancher la tête. A ces portraits et à ces récits, dont on peut apprécier l'exactitude, se mêlent de curieux détails sur les collectes d'argent faites parmi les réformés; sur l'organisation des prêches dans les églises *devenues étables à pourceaux*, sur

l'introduction des livres hérétiques en France et sur le travail incessant de ces presses qui infectent toute l'Europe de leur venin. Malgré sa profonde médiocrité, le *Passavant Parisien* a sa valeur comme échantillon et point de départ des histoires mensongères, qui poursuivront durant deux siècles la mémoire des réfugiés. Cathelan sait parfaitement qu'il calomnie ses adversaires, mais il pense sans doute qu'il en restera toujours quelque chose; et il a raison. Bolsec et bien d'autres après lui viendront glaner sur ses pas.

Derrière Cathelan s'avance un autre ferrailleur plus bruyant et plus fécond, dont la vie se passe à guerroyer avec aussi peu d'honneur et de profit pour l'Église que pour lui-même. Artus Désiré, l'*Affamé*, comme l'appelaient les protestants, est un de ces pauvres hères auxquels leur mauvaise étoile impose avec l'indigence la manie d'écrire et la rage d'invectiver. Personnage ambigu, moitié prêtre et moitié laïque, théologien, libelliste, versificateur, ayant le secret des Guises et du roi d'Espagne, échappé de prison et de couvent, on le laisse vivre, aller, venir et brouiller du papier par tolérance et sous condition. Le titre de *Muse normande*, que lui donne ironiquement de Bèze dans le *Passavant*, semble indiquer un compatriote de Vauquelin et de Malherbe; mais c'est entre eux le seul trait de ressemblance. A l'exemple de ses ancêtres, il s'en va par le monde cherchant à *gaaigner* de sa plume, comme ceux-là de leur épée, à travers les injures et les horions, qui l'assaillent de tous côtés. Nul, à part Lizet, ne fut plus maltraité par les huguenots. Les catholiques eux-mêmes, embarrassés de son zèle et de sa personne, n'ont guère songé à le défendre [1]. Le P. Nicéron le déclare aussi dépourvu de science que de capacité. Cependant, à n'en juger que par la masse de ses écrits, on serait tenté de croire qu'il occupe un rang considérable parmi les champions de l'orthodoxie. Mais tout ce qui sort de sa plume est empreint d'une pitoyable vulga-

1. V. Mém. de Nicéron, t. XXV. — L'abbé Goujet, t. XIII.

rité. Les titres[1] seuls de ses ouvrages indiquent un esprit brouillon, fantasque et ridicule. Il mêle sans décence et sans goût toutes les langues et tous les tons, les bouffonneries grossières et les pieuses exhortations, le style de l'école et celui du tripot. Dans ces *charges* théologiques, que son lourd crayon s'amuse à dessiner, Guillot le Porcher se gourme brutalement avec Calvin : les huguenots et disciples de la *nouvelle dérision Théodobézienne* se transforment en singes et en guenons : les tavernières luttent avec les ministres à qui saura le mieux frelater les unes leur vin, les autres l'Évangile. On voit qu'Artus Désiré passe volontiers de la sacristie au cabaret. C'est là sans doute qu'il a distillé son *Contre-poison* des cinquante *chansons* (psaumes) de Marot, affreux breuvage poétique dont l'aspect seul donne des nausées. Parlerons-nous des *Grandes chroniques et annales de Passe-Partout*, avec *l'origine de Jean Covin, faussement surnommé Calvin* (1558)? Dans cette longue suite de productions insipides, incolores et interminables, il en est une pourtant moins mauvaise ou plus importante que les autres : c'est le *Combat du fidèle papiste, pèlerin romain contre l'apostat anti-papiste, et ensemble la description de la cité de Dieu assiégée des hérétiques* (1552).

Avant de composer cette œuvre capitale, l'auteur nous apprend qu'il a voulu faire le voyage de Genève, afin de pouvoir mieux parler de *la détestable vie* des hérétiques. Il aurait bien fait, par la même occasion, d'en rapporter un peu de la malice de Bèze et du style de Calvin. Malheureusement pour lui et pour nous, il n'y a pas songé. Nous n'avons là qu'un épais fragment d'épopée théologique, dont

1. Le miroir des *Francs Taupins*, autrement dits anti-chrétiens luthériens :
La Singerie des huguenots, marmottes et guenons de la nouvelle dérision théodobézienne.
La loyauté consciencieuse des Tavernières.
La Revue des chevaux de louage.
Les disputes de Guillot, porcher et de la bergère de Saint-Denis en France. contre Jehan Calvin, prédicant de Genève.

le tour et la prolixité rappellent assez l'ennuyeux poëme du *Tornoiement de l'Anté-Christ* par Huon de Méry. L'ouvrage ne compte pas moins de six mille vers : c'est à la fois une argumentation, un récit et un chant de guerre : figurez-vous Béda ou Janotus prenant la lyre d'Homère et de Tyrtée. Artus Désiré a le zèle empressé et fanfaron d'un homme qui veut se rendre nécessaire. Dans cette grande mêlée des doctrines, il représente la mouche du coche voltigeant autour du char de l'Église, et venant sans respect se poser jusque sur le nez du conducteur :

> Et vous saint Père, allez devant,
> Ainsi que fit le bon Urie,
> Et débandez l'artillerie.
> . . . .
> Et vous cardinaux en bataille,
> Manifestez vos grand'vertus,
> Vous êtes de rouge vêtus.
> . . . .
> Sus, sus, à la guerre, à la guerre !

Malgré ses ardeurs belliqueuses, il ne paraît pas que le chantre du *fidèle papiste* ait eu grande part au butin. Sa mauvaise humeur contre les accapareurs de bénéfices indique assez qu'il n'eut jamais l'occasion de profiter de cet abus. On conçoit son dépit. Tandis que les gras abbés de la Commende, les galants prélats sceptiques et désœuvrés savouraient paresseusement les revenus, il lui fallait porter le poids du jour, subir les coups et les sarcasmes des hérétiques, le regard oblique de la police, les embarras d'une existence mal assurée. Triste métier en somme ! Durant trente ans, Artus Désiré ne cessa d'entasser des montagnes de vers et d'injures contre les huguenots. Après avoir rimaillé jusqu'au dernier jour, il mourut comme un de ces pauvres mercenaires mal payés, mal vêtus, mal nourris, qui tombent sur les bords d'un fossé, sans emporter les regrets ni même l'estime du parti qu'ils ont servi. Paix donc sur la tombe de ce pauvre diable, qui méritait peut-être

mieux ! Que son ombre jouisse au moins du silence et de l'oubli, où ses œuvres dorment depuis longtemps.

Un rang plus flatteur appartient au jurisconsulte Baudouin, qui eut l'honneur de précéder dans la chaire de Bourges le grand Cujas. Baudouin est un de ces esprits hésitants comme en produisent toutes les époques de crise et de transition. Après avoir erré du calvinisme au luthéranisme, de Bourges à Tubingue, de Genève à Heidelberg, il finit par rentrer dans le giron de l'Église romaine. L'aigreur de Calvin hâta sa conversion. Homme de paix à l'origine, il se vit amené à la guerre malgré lui. Envoyé par Antoine de Bourbon auprès des protestants d'Allemagne, chargé d'un autre côté de négocier avec la Cour de Rome, sa vie se passe à rêver une réconciliation impossible et une refonte des religions. Il fut l'utopiste de la concorde, et s'attira par là de vives inimitiés. Revenant d'Allemagne à la veille du Colloque de Poissy, il se chargea de publier un livre d'Osiander Cassander[1] sur les meilleurs moyens d'assurer la paix publique. C'était l'œuvre d'un honnête homme, sensé, conciliant, cherchant à faire la part de chaque Église. Mais les passions contemporaines ne pouvaient s'accommoder de pareils tempéraments. Calvin, le premier, jeta le cri d'alarme, et dénonça le faux frère, le *caméléon suborneur*[2], qui venait tenter la foi des faibles et ruiner l'Église de Dieu, sous prétexte de concorde et de paix. A cette violente attaque, Baudouin n'opposa d'abord qu'une réponse indirecte, ironique et modérée, le Commentaire *ad leges de famosis libellis*. Calvin releva le coup par un autre commentaire plus accentué *ad leges de transfugis, desertoribus et emansoribus*, titres qui s'adressaient évidemment à Baudouin. Aux traits obliques de l'allusion succéda bientôt le feu croisé des personnalités. Calvin lança le premier à

1. « De officio pii et publicæ tranquillitatis vere amantis viri in hoc religionis dissidio. » (1561.)

2. Ad versipellem quemdam mediatorem, qui pacificandi specie rectum Evangelii cursum in Galliâ abrumpere conatus est. »

la face de son adversaire un injurieux sobriquet d'école, en lui reprochant de savoir décliner jusqu'à l'ablatif, « à cause, disait-il, que lorsque nous étions aux écoles, Baudouin qui faisait profession de dérober le papier et les plumes de ses compagnons, fut appelé par eux *Ablativus.* » Baudouin, de son côté, lui renvoya le surnom d'*Accusativus*, dont l'avaient baptisé ses camarades en mémoire de son esprit jaloux et chagrin, toujours prêt à dénoncer et à blâmer. On ne peut s'empêcher de sourire à la vue de ces rancunes d'écoliers, survivant dans l'âme de deux hommes sérieux, instruits, considérables, dont la passion faisait alors de véritables enfants. Pour couper court à la dispute et fermer la bouche à son contradicteur, le chef de la Réforme usa d'un procédé peu délicat en publiant les lettres intimes qu'il avait jadis reçues de Baudouin. Celui-ci n'en tint pas moins bon contre Calvin, contre Bèze, contre Hotman, accourus tous deux à la voix du maître, et sortit de l'arène avec les honneurs, sinon de la victoire, au moins de la modération.

Dans cette troupe bigarrée d'aventuriers disputeurs enrôlés au service de l'Église, il nous faut citer encore un personnage étrange et fantasque, plus curieux par sa vie que par ses écrits, le chevalier de Villegagnon. Esprit brouillon et chimérique, capitaine et théologien, fondateur d'empires comme Picrochole, grand écumeur de mers et de religions, allant et venant par caprice ou par calcul de l'Église romaine à la Réforme, mêlant toutes les professions et toutes les croyances, intrigant, ambitieux, acharné à la poursuite de la fortune qui le fuit sans cesse,

Bref, se trouvant à tout et n'arrivant à rien.

Il est avec Charles-Quint devant Alger, en Écosse auprès de Marie-Stuart, à Malte contre les Turcs, à la cour sur les pas de Coligny, à Genève dans la société de Calvin. Parti de France avec trois vaisseaux que lui confie l'Amiral, il entreprend de fonder sur la côte du Brésil une république calviniste, dont il prétend bientôt devenir le dictateur poli-

tique et religieux. A peine débarqué, Villegagnon était déjà aux prises avec les ministres sur la transsubstantiation, comme s'il eût été pressé de transporter dans le Nouveau Monde les querelles qui ensanglantaient l'Ancien. De quoi s'agissait-il ? De savoir si l'eau et le vin devaient être mêlés dans la sainte Cène. Villegagnon conseillé par un ancien clerc de Sorbonne tenait pour le mélange : les ministres s'y opposaient. De là, des contestations sans fin. Jaloux de son autorité, le chevalier qui se flattait d'être aussi grand docteur que grand capitaine, congédia les théologiens en leur ménageant, dit-on, une petite trahison pour leur retour. Enfin il revint lui-même, laissant sa colonie expirante aux mains des Portugais. Accueilli comme un traître et un renégat par la clameur universelle des huguenots et par une verte remontrance de Calvin, Villegagnon était bientôt redevenu catholique et plus militant que jamais. Nommé représentant de l'ordre de Malte à Paris, il crut que sa brillante campagne contre les ministres au Brésil, lui avait acquis le droit de figurer au premier rang dans les passes d'armes théologiques.

Avec sa présomption ordinaire, sans préparation, sans étude, il se rua tête baissée dans la mêlée, ferraillant de la plume comme il avait fait de l'épée, à tort et à travers. Ce fut ainsi qu'il s'engagea contre Calvin dans un duel interminable, où il n'eut en somme ni les docteurs, ni les rieurs de son côté. Son premier manifeste fut une *Réponse aux libelles et injures publiés* contre lui (1561). L'année suivante, parurent *les Propositions contentieuses entre le chevalier de Villegagnon et Jean Calvin concernant la vérité de la sainte Eucharistie*. Le chevalier toujours superbe lança un cartel général à tous ses ennemis, et déclara qu'il attendait leur réponse à Paris, dans l'église Saint-Jean-de-Latran appartenant à l'Ordre de Malte. Nul ne s'avisa bien entendu de paraître au rendez-vous. Villegagnon passé à l'état de *Miles Gloriosus*, et convaincu désormais d'ignorance et d'outrecuidance inoffensive, devint le plastron des protestants.

Calvin l'abandonna aux plumes secondaires du parti, qui s'amusèrent à le déchirer. On publia coup sur coup la *Suffisance de maître Colas Durand*, c'était le nom primitif de Villegagnon : puis *l'Epoussette de ses armoiries*, suivie d'une estampe satirique, où il était représenté tout nu comme un sauvage au-dessus du renversement de la grande marmite papistique, avec sa croix et son flageolet pendus au cou[1].

La petite guerre de biographies menteuses, organisée par les chefs de la Réforme contre les mémoires les plus vénérées de l'Église catholique, fut retournée contre eux de leur vivant et après leur mort. A peine ensevelis, Luther et Calvin furent traînés sur la claie de l'histoire. Un autre coureur de religions, ancien carme défroqué, théologien et médecin, ou plutôt n'étant ni l'un ni l'autre, Bolsec se chargea de l'exécution. Il l'accomplit avec la fureur aveugle d'un sectaire et d'un ennemi. Sa *Vie de Calvin* est la contre-partie du livre de Bèze. Tandis que l'un exalte, sanctifie et poétise son maître, l'autre l'avilit, le dégrade et le noie dans un océan d'infamies et d'infirmités. Il l'accuse d'avoir nié la divinité du Christ, et le calomnie dans sa doctrine comme dans sa conduite. Le tableau de sa mort, des cruelles souffrances qui l'avaient précédée, de ce hideux ulcère juste châtiment de ses débauches, de cette putréfaction anticipée de son cadavre, signe certain de la malédiction divine, résume et complète la légende. Cette histoire de Calvin est le digne pendant de la vie de Grégoire VII et de la papesse Jeanne écrite par les protestants. Tristes monuments de haine, qu'on peut excuser chez des contemporains, mais qu'on ne saurait copier et citer sérieusement comme on l'a fait depuis, même de nos jours, sans manquer à sa conscience d'honnête homme et à ses devoirs d'écrivain. Bossuet n'eut pas besoin d'employer de tels moyens pour triompher de la Réforme. En somme, on comprend l'irritation des catholiques, quand on voit l'infériorité de la défense. Les

1. V. Nicéron, t. XXII.

lettrés, la jeunesse, la noblesse de province, une partie même du peuple se laissaient prendre au charme des nouveautés. La désertion devenait générale. Déjà dans la capitale, les huguenots avaient établi deux prêches, l'un à Popincourt, l'autre aux Patriarches : on s'y pressait en foule. « Ce royaume, écrivait un témoin étranger, est dans un tel désordre quant aux choses de religion, que Dieu seul y peut remédier[1]. » Catherine de Médicis semblait résignée à chanter la messe en français : le concile de Trente avait vu son œuvre interrompue, les jésuites arrivaient à peine. Dans cette heure d'abandon, un nouveau champion vint apporter à l'Église défaillante le secours de sa voix puissante et de son immense popularité. Ronsard entra en lice. Théologiens, docteurs, évêques firent un moment silence autour de l'Achille Vendômois.

III

Gentilhomme, capitaine et poëte royal, Ronsard ne pouvait rester neutre dans la lutte. Sa gloire même l'exposait aux avances et aux provocations des deux partis : il fallut que l'oracle parlât. Un moment les protestants espérèrent l'attirer de leur côté par l'entremise de Condé et du cardinal de Châtillon : la trompette retentissante du chantre de *la Franciade* eût été d'un autre effet que le galant flageolet de Marot. Avec lui, la Réforme avait chance d'attirer toute cette foule de jeunes esprits ardents, enthousiastes, qui suivaient en aveugles les pas du maître. Mais le complot échoua : l'influence des Guises l'emporta. Par conviction, par goût, par reconnaissance, le poëte resta fidèle aux catholiques. Son choix, d'ailleurs, ne devait pas être douteux. Le libertinage d'opinion, la révolte, le désordre, répugnaient à la discipline et au dogmatisme d'un chef d'école, obéi comme un souverain sur le Parnasse. D'un autre côté,

1. Lettre de deux Espagnols. — *Archives curieuses*, t. V.

l'austère nudité de la Réforme ne pouvait séduire cette imagination toute païenne, qui mêlait sans scrupule au merveilleux biblique les fables du polythéisme. Ainsi que Pindare, son modèle, Ronsard est par instinct, par nature, un poëte sacerdotal et monarchique. Il aime les fêtes, les processions, les pompes du culte, comme il aimait dans sa jeunesse l'éclat des armes, le bruit des camps, les tournois et les carrousels. Aux jours des grandes cérémonies religieuses, il se plaît à revêtir le surplis, la chape; et, le cierge en main, à suivre le dais éclatant de velours et de soie, à travers un nuage d'encens, en psalmodiant les hymnes sacrées. Son rêve eût été de prendre rang parmi ces poëtes législateurs, prêtres et devins, auxquels il essayait naïvement de faire remonter son origine, entre Orphée, Musée et Linus. Ses adversaires s'en égayaient et l'appelaient l'abbé Ronsard. Pour lui, loin de s'en fâcher, il leur répond que s'il n'est pas prêtre, il aime du moins à fréquenter l'Église :

> Je suis à Prime, à Sexte, et à Tierce et à None,
> J'oy dire la grand'messe.

Ces dispositions dévotes s'accrurent avec la vieillesse, et aussi avec le nombre de ses ennemis. En mettant le pied sur le terrain des querelles religieuses et politiques, il devenait homme de parti, et dut en subir les conséquences. Peut-être éprouva-t-il alors le besoin de se rapprocher plus étroitement de l'Église, et d'y chercher un appui pour un nom et une vie que la gloire ne suffisait plus à protéger. Un sentiment de patriotisme sincère, la perspective des maux qui allaient désoler la France, la colère et la pitié lui arrachèrent son premier cri de malédiction contre la Réforme :

> Voyant le laboureur tout pensif et tout morne,
> L'un traîner en pleurant sa vache par la corne,
> L'autre porter au col ses enfants et son lit,
> Je m'enfermai trois jours renfrogné de dépit,

Et prenant le papier et l'encre de colère,
De ce temps malheureux j'écrivis la misère.

Enfermé dans sa petite chambre de Meudon, il eut la fièvre durant ces trois jours, s'exalta, déclama, rima, appela à son aide Lucain et Virgile, la mythologie et les livres saints, et sortit de son antre poétique tenant à la main le *Discours des misères du temps présent*. A titre d'admirateur et de rival des anciens, Ronsard voit, dans l'apparition d'une comète, dans le débordement de la Seine, comme Horace dans celui du Tibre, un signe de la colère céleste. Toute cette fantasmagorie, dont son voisin Rabelais s'était moqué si gaiement dans ses *Pronostications pantagruéliques*, est ici prise au sérieux. Jupiter lui-même, qu'on ne s'attendait guère à rencontrer, descend encore une fois sur la terre, et trouve endormie au pied de l'Olympe dame *Présomption*. Dans un accès d'humeur gaillarde (le mot est de Ronsard), le dieu l'aborde, la dame l'accueille,

. . . . Et soudain
Conçut l'*Opinion*, peste du genre humain.

C'est ce monstre orgueilleux, tout enflé de vent et de fumée, qui est venu troubler l'esprit des théologiens, qui arrache l'artisan à son métier, le pâtre à ses brebis, le marchand à son trafic, le marinier à son bateau ; qui appelle de toutes parts sur la France comme sur une proie les bandes de Savoie, d'Espagne et de Germanie. Ronsard, du haut de son Olympe, avait cru que son pathos mythologique serait respectueusement écouté des deux partis. Les sifflets, les injures et les coups d'arquebuse lui apprirent bientôt que sa Muse n'était pas plus inviolable que sa personne [1]. Il comprit alors qu'il lui fallait déposer les voiles et les panaches de l'allégorie, et descendre dans l'arène comme un simple mortel, pour y faire vaillamment son devoir de poëte

[1] Naguère le bon Dieu m'a tiré de leurs mains,
Après m'avoir tiré cinq coups de harquebuse ;
Encore il n'a voulu perdre ma pauvre Muse.
(*Remontr. au peuple de France.*)

et de catholique. Il n'y manqua pas. Une fois son parti pris, il marche droit aux chefs de la Réforme, à Bèze, à Calvin, à Luther qu'il montre à table occupés

> A bien interpréter les saintes Écritures,
> Parmi les gobelets, les pots et les injures.

Il dénonce à tous les rois cette Genève maudite, ce foyer de rébellion et d'hérésie, *cet impur nid de chenilles*, qui aura bientôt infecté tout l'arbre de la Chrétienté, si l'on n'y met le feu. Avec son souffle de géant, ce ne sont pas de minces épigrammes effilées et ténues, mais d'énormes blocs de vers, de vrais quartiers d'épopée, qu'il lance à la tête de ses ennemis. Tel, dans Aristophane, le vieil Eschyle agitant son épaisse crinière et fronçant son redoutable sourcil, darde ses périodes solidement clouées comme les ais d'un navire, ou fait flamboyer les aigrettes flottantes de son style aux mille couleurs.

Ronsard a un triple grief contre la Réforme : le premier, c'est qu'elle trouble l'ordre établi. Par un contraste assez étrange, qui s'est reproduit de nos jours dans le romantisme de la Restauration, ce hardi novateur en poésie est un conservateur timide en politique et en religion. La liberté de la césure et de l'enjambement lui suffit : celle de conscience lui semble de peu de prix. Il permet bien qu'on escalade en tous sens les cimes du Parnasse, mais il en veut aux théologiens

> . . . . D'être trop curieux,
> Et d'avoir eschelé comme géants les cieux.

Du reste, cette distinction s'explique aisément. Les querelles littéraires les plus ardentes n'ont jamais fait couler que des flots d'encre et de paroles inutiles : la révolution religieuse avait, dès le premier jour, mis en feu toute l'Europe. Aux yeux de Ronsard, la Réforme n'était qu'un acte de rébellion contre l'Église et contre l'État, une grande folie populaire exploitée par quelques meneurs ambitieux. C'est sur elle qu'il fait retomber toute la responsabilité du sang

versé, les maux de l'invasion étrangère, les fureurs de la guerre civile. C'est elle qui, à l'image pacifique du Christ de l'ancienne Église, de ce Dieu souriant dans sa crèche ou mourant sur la croix avec une parole de pitié pour ses bourreaux, est venu substituer, parmi les flammes, le cliquetis des armes et les ruines des temples croulants,

Son Christ empistolé, tout noirci de fumée,
Qui comme un Mahomet va portant à la main
Un large coutelas rouge de sang humain.

Un autre reproche adressé à la Réforme, c'est l'ignorance et la présomption de ses ministres. Ronsard, qui ne reconnaissait à personne le droit de se proclamer poëte sans avoir longuement étudié, pouvait-il admettre qu'on s'avisât de prêcher la parole sacrée, d'expliquer l'Écriture, d'éclairer ou de diriger les consciences, sans avoir pris ses grades en théologie ?

Les barbiers, les maçons en un jour y sont clercs,

s'écrie-t-il avec une ironie triomphante, où perce l'orgueil du gentilhomme et du savant. Il éprouve pour ces *gens mécaniques*, comme on les appelait alors, beaucoup de ce mépris que lui inspirait la truelle d'un architecte ennobli. Le sens démocratique de la Réforme lui échappait. Il n'eût vu sans doute qu'un pauvre fou, dans ce fils de cordonnier appelé le *Paralytique*, l'auteur de tant de conversions, l'un des premiers et des plus éloquents martyrs du protestantisme français. D'Aubigné, malgré sa fierté de gentilhomme, au souffle des idées nouvelles a compris ce miracle : il s'incline avec respect devant ces gens de métier, ces manœuvres, ces colporteurs devenus les prophètes et les héros de l'Église régénérée. C'est à Dieu qu'il rapporte la gloire de leur exaltation :

Il mit des cœurs de rois au sein des artisans,
Et au cerveau des rois des esprits de paysans [1].

1. On faisait alors du mot *paysan* deux syllabes.

Le Christ lui-même n'avait-il pas choisi autrefois pour disciples des pêcheurs, des artisans? Sans doute, répond Ronsard, mais les apôtres étaient d'accord, tandis que les chefs de la Réforme sont en perpétuelle contradiction :

Les uns sont Zwingliens, les autres Luthéristes,
Les autres Protestants, Quintins, Anabaptistes.

Avant Bossuet, il dénonce comme une preuve de faiblesse et d'erreur les variations des églises protestantes[1]. D'où vient donc selon lui la différence entre les anciens et les nouveaux apôtres? C'est que les premiers étaient inspirés du Saint-Esprit, tandis que ceux-ci n'ont d'autre guide que les fumées de l'orgueil et les extravagances de l'imagination.

Enfin, le dernier grief de Ronsard s'applique moins aux idées et aux doctrines qu'aux dehors, au costume et au langage des réformés. En présence d'une Cour élégante et corrompue, livrée à toute l'afféterie des modes et des mœurs italiennes, les huguenots étalaient un puritanisme chagrin, ennemi des plaisirs du monde, des grâces de la parure et des jeux de l'imagination. Cette tristesse superbe du visage et de l'habit, ce mutisme hautain entrecoupé de rares paroles sentencieuses et de citations de l'Évangile, faisaient à Ronsard l'effet d'une comédie mêlée d'orgueil et de charlatanisme. Aussi arrache-t-il sans pitié le masque de ces *bateleurs solennels*, de ces *austères pipeurs* cachés sous le manteau du Pharisien. Que faut-il pour être bon huguenot?

Il faut tant seulement avecques hardiesse
Détester le papal, parler contre la Messe,
Être sobre en propos, barbe longue et le front
De rides labouré, l'œil farouche et profond,
Les cheveux mal peignés, le sourcil qui s'avale,

1. Ces variations ne sont-elles pas une loi, une condition essentielle du protestantisme? Sur ce point nous citerons l'avis d'un juge éminent. Dans son projet de discipline pour les Églises réformées, M. le pasteur A. Coquerel s'exprime ainsi : « Le Consistoire le premier doit se souvenir que le grand service rendu au monde chrétien par le protestantisme, en minant l'infaillibilité, a été de réintroduire le *progrès* dans les choses religieuses. » Or qui dit *progrès* dit modification et diversité.

Le maintien renfrogné, le visage tout pâle,
Se montrer rarement, composer maint écrit,
Parler de l'Éternel, du Seigneur et de *Christ.*

Le portrait est vigoureux et digne déjà du pinceau de Régnier.

Un immense haro s'éleva du camp protestant contre Ronsard. Les libelles fondirent sur lui de tous côtés : ce fut un déluge d'invectives, d'épigrammes, de caricatures, de prose et de vers macaroniques sur le *ci-devant gentilhomme Vendômois*, *maintenant prêtre*, *poëte papal et sorbonnien.* L'histoire du fameux souper d'Arcueil, du bouc immolé à Bacchus et du dithyrambe entonné à la louange de Jodelle, avait jadis fait grand bruit. On la rajeunit à plaisir pour tourmenter le poëte orthodoxe, le compromettre aux yeux des siens, et le convaincre de paganisme ou d'athéisme, ce qui revenait au même. On l'accusa de s'être vendu aux Guises, à l'Espagne, à la Cour, au Pape, à la Sorbonne. Sa vie, sa personne, ses œuvres, tout fut mis en pièces : sa dévotion, sa surdité même devinrent un sujet de moquerie. Ronsard ne s'intimida pas. L'ancien capitaine aux gardes sentit renaître l'ardeur belliqueuse de ses premières années. Au bruit de la lutte, il bondit, saisit sa plume, et appela à son aide le ban et l'arrière-ban de ses fidèles. L'escadron de la Pléiade ne lui suffit plus. Il écrit à Louis des Mazures, à Guillaume des Autels, *poëte et jurisconsulte excellent*, harangue et combat tout à la fois, échauffe les tièdes, entraîne les ardents, et, pour venger son honneur et celui de la religion, organise un vaste soulèvement poétique, sous lequel il espère étouffer l'hydre de la Réforme.

Ainsi que l'ennemi par livres a séduit
Le peuple dévoyé qui faussement le suit,
Il faut en disputant par livres le confondre,
Par livres l'assaillir, par livres lui répondre.

Au moment où les lances françaises, suisses, allemandes, espagnoles, italiennes, s'alignent dans les champs de Dreux et de Jarnac, il entreprend d'aligner dans un duel suprême

toutes les plumes vaillantes du parti catholique. Chef de bande par vocation, recruteur, ordonnateur et général, il s'écrie : « Le camp est ouvert, les lices sont dressées, les armes d'encre et de papier sont faciles à trouver : » Ronsard marche au combat avec l'orgueil et l'enthousiasme naïf d'un héros d'Homère. Il rappelle sa naissance, sa gloire, ses exploits d'écrivain : et tel était en effet le prestige de sa renommée, que les plus hardis jouteurs protestants pour se mesurer avec lui crurent prudent de se couvrir d'un masque et d'un nom d'emprunt. Une première réponse en vers parut sous le nom de *Zammariel*, une autre sous celui de *Mont-Dieu*, double pseudonyme destiné à voiler les prouesses poétiques d'un gentilhomme devenu ministre, et qui n'était autre que La Roche Chandieu. Puis vint un certain Launoi qui devait plus tard, en rentrant dans le giron du catholicisme, mériter l'indulgence de Ronsard : puis la *Prose macaronique* de Nicolas Mallaire. Contre ces champions obscurs ou anonymes, qui n'osaient étaler au grand jour leurs armoiries, le poëte s'avance fièrement la tête et le visage découverts. Malgré l'emphase et la jactance un peu comiques, qui lui donnent parfois l'air d'un capitan, il faut avouer cependant qu'il domine ses adversaires de toute la hauteur de sa taille et de son génie. Sa voix retentissante couvre les mille petites voix confuses, les quolibets et les lazzis, dont le poursuivent les libellistes protestants. Comme un autre Mézence, assailli de toutes parts, il crie d'un air dédaigneux à ces rimeurs novices, qui s'acharnent vainement à darder contre lui les pointes de leurs vers mal aiguisés :

Vous êtes mes sujets, je suis seul votre roi.

Ronsard disait vrai : tous ses ennemis étaient ses disciples, tous avaient à son école appris à forger l'alexandrin. Par une destinée bizarre, quand son empire croula, ce fut dans les rangs des protestants qu'il conserva ses derniers fidèles avec d'Aubigné et du Bartas. Mais à ce moment, ce

qu'il cherchait dans la mêlée, c'était moins des disciples que des adversaires dignes de lui. Ennuyé de batailler contre des pygmées, il appelait de ses vœux le grand disputeur de Poissy, l'athlète de la Réforme, Théodore de Bèze :

> Mais si ce grand guerrier, ce grand soldat de Bèze
> Se présente au combat, mon cœur sautera d'aise.

De Bèze en effet eût été, même pour Ronsard, un redoutable adversaire. Cependant il ne releva pas ce défi, si flatteur qu'il fût pour lui. Les soins de son Église, peut-être aussi la crainte de s'engager dans une lutte sans fin avec cet infatigable Goliath de la poésie, l'arrêtèrent. Obligé de se contenter des chétifs ennemis que la fortune offrait à ses coups, Ronsard se décida pourtant à lancer la foudre : elle éclata sur la tête de Chandieu. Pour la première fois, à titre d'avertissement, il voulut bien lui adresser une brève réponse de quinze cents vers, le menaçant d'une Iliade complète, s'il s'avisait de recommencer. Dès que sa main a saisi l'adversaire, il frappe comme un sourd avec une vigueur souvent plus militaire que poétique :

> Quoi ! tu jappes, mâtin, afin de m'effrayer !

Chandieu n'était cependant pas un ennemi à mépriser. Médiocre poëte, il était renommé comme orateur : les grâces de sa personne et de sa parole avaient, disait-on, séduit Catherine de Médécis, qui tenta de l'attirer au château d'Amboise, peut-être pour l'y garder malgré lui. Le Consistoire le craignit, et lui défendit de se rendre à cet appel.

Tandis que Chandieu se débattait de son mieux sous la pesante étreinte de Ronsard, deux combattants pleins d'ardeur et de jeunesse accouraient à son aide : c'était Florent Chrestien et Grévin. Le premier, précepteur de Henri de Navarre, l'un des plus honnêtes et des plus savants hommes du siècle, s'il faut en croire de Thou, qui lui reproche seulement un certain fonds d'humeur mordante et satirique, sans méchanceté du reste, riant et brocardant plutôt par franchise et liberté d'esprit : le second, l'un des plus chers

disciples de Ronsard et son futur héritier, que la passion religieuse allait entraîner à une croisade sacrilége contre son maître. Dès l'an 1563 Florent Chrestien imprimait, à Orléans, sous le pseudonyme de La Baronnie une première *Réponse à messire Pierre Ronsard, prêtre, gentilhomme vendômois et pape futur*. Le titre et le début du poëme annonçaient de terribles représailles :

Si c'était d'aujourd'hui que la sotte ignorance
Commençât à vêtir une sage apparence,
Et que le voile obscur de la profanité
N'eût dérobé le nom d'une divinité,
J'adoucirais mon style, et mon nouvel iambe
Ne serait point bourreau d'un furieux Lycambe,
Qui premier a osé se présenter au choc
Pour tenter la vertu d'un nouvel Archiloc [1].

Ce premier jet de poésie un peu dure et rocailleuse retentit comme le *han* laborieux d'un premier coup de hache. Il en fallait bien d'autres pour entamer cette florissante renommée. Chrestien le comprit, et pour doubler ses forces, s'adjoignit bientôt Grévin. Tous deux bâtirent en commun ce fameux *Temple* de la Calomnie, comme l'appelle Claude Binet, où étaient décrites et bafouées la personne et la vie de Ronsard. On devine tout ce que la malice et la passion pouvaient inspirer à deux hommes d'esprit. Il y avait là, nous dit Colletet, des railleries à faire pâmer de rire le lecteur le plus mélancolique. L'esprit de parti, l'envie qui s'attache aux grands noms, le plaisir de les voir rabaissés, contribuèrent sans doute beaucoup au succès de ces médisances. Elles nous sembleraient moins plaisantes aujourd'hui. En général le vers de Florent Chrestien, comme celui de Grévin, est âpre, négligé, hérissé de pointes érudites, et assez voisin de la prose. Les grosses épithètes y dominent comme l'Orphée *Æagrien*, *l'ivrogne* Anacréon, le *goutteux* Phérécydes, auquel Ronsard est comparé. Entre toutes ces

1. Colletet, *Vies des poëtes français*, man. du Louvre.

infirmités, il en est une pire que la goutte et commune à la race des poëtes, c'est l'impiété :

Tu es un vrai athée, athée fut Lucrèce,
Horace l'a été, et d'autres que la Grèce
A beaucoup honorés [1].

Dans son zèle anti-poétique, Florent Chrestien oublie qu'il brûle ce qu'il adorait la veille, et ce qu'il adorera le lendemain. Les attaques redoublent et s'étendent du poëte au pape, au clergé catholique et aux saints du calendrier. En revanche on y célèbre et Calvin et de Bèze, avec lesquels Ronsard a l'audace de se mesurer, Calvin surtout :

Vrai serviteur de Dieu, vrai pasteur de l'Église,
Qui seul a fait trembler l'ignorante prêtrise,
Chassant de son troupeau par maint et maint écrit,
Votre grand loup papal, le romain Anté-Christ.

Le chef de la Pléiade cédant à ses propres illusions et à celles de ses admirateurs, avait cru qu'un grand poëte était nécessairement un grand théologien. Piqué au vif par ces railleries, il tança vertement le prétendu sieur de la Baronnie, dont le discours ne *sentait pas le bon chrétien*, jeu de mots transparent à l'adresse du véritable auteur. Une nouvelle réponse parut aussitôt sous le titre d'*Apologie ou défense d'un homme chrétien pour imposer silence aux sottes répréhensions de M. Pierre Ronsard, soi-disant non-seulement poëte mais encore maître des poëtâtres* (1564). La lutte menaçait de ne pas finir. S'enveloppant majestueusement de son dédain et de sa gloire, le poëte, dans l'attitude d'Apollon pythien, se plaisait à contempler ces pamphlets mort-nés, qui venaient expirer à ses pieds. « Vous donc quiconque soyez, qui avez fait un *Temple* contre moi, un *Enfer*, un *Discours de ma vie*, une *Seconde réponse*, une *Apologie*, un *Traité de ma noblesse*, un *Prélude*, une *Fausse palinodie* en mon nom, une autre *Tierce réponse*, un *Commentaire*, mille *odes*, mille *son-*

1. Colletet, *Vies des poëtes français*, manuscrit du Louvre.

nets et mille autres tels fatras qui avortent en naissant, je vous conseille, si vous n'en êtes saoûls, d'en écrire davantage, pour être le plus grand honneur que je puisse recevoir, et, pour dire vérité, colonnes de mon immortalité. » La fatigue mit un terme au combat : les encriers étaient vides, les plumes ébréchées; on songea alors à s'embrasser. Au fond Ronsard estimait Chrestien, et Chrestien admirait sincèrement Ronsard. Les deux adversaires se revirent et se tendirent la main. Plus tard revenu au catholicisme, l'ancien précepteur de Henri IV fit tout ce qu'il put pour effacer jusqu'à la trace de cette triste lutte. Grévin ne vécut pas assez pour rentrer en grâce. Le bon Colletet a les larmes aux yeux, quand il nous peint la douleur de Ronsard voyant comme le grand Jules César son propre fils adoptif parmi *les assassins* de sa gloire, et lui criant aussi : « *Tu quoque, fili.* » Sa vengeance fut celle d'un père irrité. Dans un jour de tendresse, il avait octroyé à cet enfant gâté de sa Muse le titre d'Apollon français, après lui-même, bien entendu :

A Phébus, mon Grévin, tu es du tout semblable.

Il punit l'ingrat en effaçant son nom, et en transportant à Patouillet l'honneur de ce parallèle :

A Phébus, Patouillet. . . . .

Nom malheureux, qui devait tomber plus tard sous le poids d'une autre illustration. L'ennemi de Voltaire a fait oublier l'ami de Ronsard. Le poëte ne voulut pas que cet acte de sévérité passât inaperçu; il l'enregistra comme un arrêt pour l'instruction de la jeunesse.

J'ôte Grévin de mes écrits,
Pour ce qu'il fut si mal appris,
Afin de plaire au calvinisme,
Je voulais dire à l'athéisme,
D'injurier par ses brocards
Mon nom connu de toutes parts.

L'avis était solennel. Néanmoins il n'arrêta pas les pro-

fanations. Ces invectives et ces violences ne faisaient que hâter un sanglant dénouement. Ronsard lui-même, tout en taillant sa plume, songeait à charger son arquebuse. Il écrivait à ses amis comme s'il eût désespéré de l'efficacité de ses écrits, et, pour appuyer l'excellence de ses raisons, les engageait à tenir prêts :

Bonne poudre, bon plomb, bon feu, bons pistolets.

Orphée oubliait son rôle. Au lieu d'un hymne de paix, il sonnait à pleins poumons, dans sa trompe, la fanfare de la guerre civile.

CHAPITRE V.

RÉACTION CATHOLIQUE.

Apparition des jésuites. — Cartels théologiques. — Affaiblissement de la polémique religieuse. — Satire catholique : le *Panthéon huguenot*, du P. Richeome : la *Théomachie calviniste* et les *Entremangeries ministrales* de Feu-Ardent. — la *Chanson de Colas*. — Satire protestante : les *Eaux du Siloé*, par Dumoulin ; le *Mystère d'iniquité*, par du Plessis-Mornay ; *Tableau des différends de la Religion*, par Marnix de Sainte-Aldegonde.

I

Le lendemain du colloque de Poissy, une ère nouvelle s'ouvre pour la Réforme : aux théologiens succèdent les politiques, aux martyrs les soldats. La première génération des grands docteurs protestants, celle des Luther, des Zwingle, des Calvin, des Farel, des Viret, aura bientôt disparu. Seul, de Bèze, héroïque débris du passé, restera jusqu'à la fin du siècle debout sur la brèche, soutenant de sa parole la foi et les murs croulants de Genève contre l'ambition des princes de Savoie. La seconde génération comptera sans doute encore plus d'un nom illustre : mais ces nouveaux athlètes de la Réforme appartiennent plutôt au monde qu'à l'Église : ce sont des jurisconsultes comme Hotman, des savants eomme Henri Estienne, des batailleurs comme d'Aubigné, des diplomates comme du Plessis-Mornay. Tandis que le protestantisme renonçant à la propa-

gande pacifique alignait ses troupes sur le champ de bataille, et plaçait la cause de Dieu sous la protection du glaive de Condé, l'Église romaine organisait une milice plus puissante que toutes les armées des Guises et du roi d'Espagne : les jésuites entraient en France.

Tout débordement d'idées amène à sa suite un double mouvement de flux et de reflux. Jusqu'au milieu du seizième siècle et même au delà, l'hérésie s'étend et couvre les deux tiers de l'Europe : à partir de 1565, le flot commence à reculer. Le concile de Trente achève son œuvre de restauration. C'est l'heure où les jésuites apparaissent de tous côtés comme par enchantement. Dans le premier moment de surprise, l'Eglise catholique n'avait songé qu'à élever des digues pour arrêter l'inondation et préserver le reste de l'Europe : les jésuites reprennent l'offensive et viennent hardiment jeter leurs filets au cœur même des pays protestants. L'hérésie trouve en eux ses plus redoutables adversaires : par la parole, par la plume, par le dévouement, par l'intrigue, ils la combattent et la surmontent. Ils lui enlèvent jusqu'au cœur de Henri IV, et font asseoir à la place de Théodore de Bèze l'habile et triomphant père Cotton. Nous reviendrons ailleurs sur cet ordre puissant, si activement mêlé aux affaires de l'Église et de l'État. Son double rôle politique et religieux, la part qu'il prit aux guerres civiles, les luttes personnelles qu'il soutint, nous ont décidés à lui consacrer un chapitre spécial au livre suivant.

La Réforme n'avait été pour bien des âmes, comme pour Marguerite de Valois, qu'une aventure, un voyage de découvertes à la recherche d'un état meilleur, que toutes ne trouvèrent point. On avait dit adieu à la vieille Église qui tombait en ruines, à ces croyances naïves du Moyen Age, à ces fêtes que Dieu lui-même semblait abandonner et livrer à la risée des incrédules. Puis les regrets, le désenchantement des nouveautés étaient venus. Quand le premier moment de fièvre fut passé, la fatigue, l'intérêt, la peur et les jésuites aidant, ces cœurs flottants et découragés rentrèrent

en foule dans le giron du catholicisme. Avant la fin du seizième siècle, les provinces autrichiennes, la meilleure partie de la Pologne, les Flandres avaient fait leur soumission au Saint-Siége. En France même, des hommes d'une indépendance et d'une probité incontestables, comme Florent Chrestien et Pithou, donnaient l'exemple de l'abjuration. D'Aubigné pouvait s'écrier avec tristesse :

Le printemps de l'Église et l'été sont passés.

Les guerres civiles vinrent subitement interrompre ou déplacer l'activité des luttes religieuses. Occupés à s'égorger mutuellement, les deux partis n'ont plus guère le temps de discuter: le bruit des arquebusades et des clairons couvre la voix des docteurs. La controverse théologique ne reprend avec un certain éclat qu'à l'avénement de Henri IV. A cette heure suprême, la Réforme victorieuse sur le champ de bataille par l'épée du Béarnais, est vaincue dans les conseils de la politique et sur le terrain de la discussion. L'abjuration du Roi lui porte un coup mortel. En même temps, la discorde et la défection entraient dans le camp protestant. Ce n'étaient plus seulement des politiques, des courtisans qui désertaient : d'anciens ministres comme Launoi, Pennetier, Palma-Cayet se retournaient contre leur propre église. Toutes les plumes du parti fondirent sur les apostats[1]. De Bèze clouait publiquement leur nom au pilori, en les dénonçant comme des lâches qui n'avaient pas su « porter jusqu'au bout le fardeau de la croix. » Ces exécutions solennelles pouvaient retenir et effrayer les âmes aux premiers jours de foi; mais alors, on avait bu sa honte avec le Roi, on s'était dit après tout que le repos, la fortune, la paix publique valaient bien une messe; les conversions se multiplièrent. Le père Cotton remplissait Besançon et bientôt la France entière du bruit de ses

1. *Réponse chrétienne au premier livre des calomnies et renouvelées faussetés de deux apostats*. Mathieu de Launoi et Henri Pennetier, naguère ministres et maintenant *retournés à leur vomissement*.

Réponse d'un gentilhomme catholique sur la conversion de maître Pierre Cahier, ci-devant ministre. (1505. *Mém. de la Ligue*, t. VI.)

triomphes. Du Perron n'avait pas trouvé d'adversaire capable de lui tenir tête. Le pétulant ministre Dumoulin épuisait en vain sa verve satirique contre les capucins et les jésuites, et ne pouvait arrêter la déroute. Une série de cartels théologiques s'engagea sous les auspices et avec l'agrément du pouvoir. Le Roi, qui s'était laissé vaincre si aisément, n'était pas fâché de fournir à d'autres l'occasion de succomber.

Le temps des luttes héroïques est passé. Aux grandes mêlées religieuses, qui avaient rempli la première moitié du seizième siècle, à ces combats épiques sous le ciel ouvert, en face du bûcher et de l'échafaud, avec tout un peuple pour spectateur, ont succédé les duels *in partibus*, réglés d'avance par l'autorité, à porte demi-close, dans quelque maison sûre et bien gardée comme celle de Rosny, sous promesse de s'en tenir aux termes d'une controverse courtoise et de n'en venir ni aux coups, ni aux injures. Le P. Gonthéry, jésuite fameux par ses prédications, et Dumoulin, ministre de Charenton, se rencontrent chez les demoiselles de Mézencourt [1]. Le point en litige est l'Eucharistie : on discute sur ce texte de saint Mathieu : « Prenez, buvez, ceci est mon sang du Nouveau Testament, qui est épandu pour plusieurs en rémission des péchés. » Dumoulin prétend que ces mots *est épandu* doivent s'entendre du présent et non du futur : le P. Gonthéry maintient le sens littéral. Après un long assaut, on se sépare sans avoir pu s'entendre. Le lendemain la dame de Mézencourt se rendait à l'église, et abjurait le protestantisme. Chaque parti en produisant ses champions semble moins s'occuper de sa conscience que de son honneur : la victoire devient affaire d'amour-propre. Henri IV se flatte de battre tous les ministres huguenots, ses anciens maîtres et amis, avec le seul secours du P. Cotton son confesseur. Catherine de Bourbon, sa sœur, restée fidèle au prêche, lui oppose Dumoulin, son

1. Journal de Lestoile.

aumônier. On va du Temple à l'Église, d'un sermon à l'autre comme à une partie de bague ou de paume. Les auditoires se mêlent, se croisent, jugent et disputent des coups reçus ou portés. Au milieu de ces petites scènes d'escrime, la foi s'en va, l'indifférence arrive: Sully, le même jour, rend le pain bénit à Saint-Paul et assiste au prêche d'Ablon. Le ton de la polémique calviniste est en général chagrin, amer; on y sent la mauvaise humeur d'un parti vaincu et sacrifié. Les prédicateurs de cour, assurés du triomphe et des bonnes grâces du Roi, affectent la modération. Le P. Cotton appelle Calvin *Monsieur*. Le *porc* Calvin qualifié d'un nom si honorable, en pleine chaire par un jésuite, c'était à n'en pas croire ses oreilles. Aussi Lestoile a-t-il noté le mot comme un des faits mémorables de l'an 1603, et un signe du temps. Être modéré, poli même envers ses ennemis, est alors une manière de faire sa cour au Roi. Auguste avait pacifié l'éloquence du Forum; Henri IV entreprenait à son tour de pacifier la plus belliqueuse des sciences, la théologie.

Cependant il rencontrait plus d'un obstacle. Un jour, c'est l'ancien recteur Rose, qui s'emporte publiquement contre l'édit de Nantes: le lendemain, c'est le P. Gonthéry qui traite en pleine chaire les huguenots de *canaille* et de *vermine*, à propos d'un livre du ministre Viguier intitulé le *Théâtre de l'Ante-Christ*. Le Roi fait supprimer le livre, et invite Gonthéry à se calmer. Une autre fois, ce sont des placards séditieux affichés pendant la nuit, sur les murs du quartier latin. « On fait savoir à tous écoliers, grammairiens, *Artiens* et autres adolescents, illustres étudiants en notre université Lutécienne, qu'ils aient à se trouver aujourd'hui *post prandium* sur le bord de la Seine *cum fustibus et armis*, pour là s'opposer *in tempus opportunum* aux insolences de la maudite secte huguenote et abloniste, faisant défense à tous prévôts lieutenants et autres d'empêcher ceci, sous peine d'encourir l'ire de Dieu et du peuple chrétien et catholique[1]. » On se

1. L'auteur eût pu signer Janotus ou Béda : c'est le même style et le même esprit.

rencontrait en allant au prêche ou à la messe: les quolibets. les couplets moqueurs s'échangeaient des deux côtés. La *Chanson de Colas* faillit exciter une sanglante émeute. Ce Colas était un paysan dont la vache s'était introduite au milieu du prêche, et avait été tuée par les huguenots. Les catholiques en firent une complainte. La vache à Colas eut un moment autant de vogue que le fameux âne ligueur de Gilles Durand. Le roi interdit la chanson, et fit dresser une double potence à l'usage des mutins de chaque Église: étrange argument en faveur de la tolérance, et cependant, il faut bien le dire, l'entêtement des partis n'en laissait pas d'autre à invoquer.

Les prédicateurs et les libellistes que le trépas de la Ligue réduisait à l'inaction, usèrent ce qui leur restait d'encre et d'éloquence contre les hérétiques. Le jésuite Richeome construisait le *Panthéon huguenot*, lourd fatras théologique qui ne donne point ce que le titre semblait promettre. Le terrible cordelier Feu-Ardent, condamné à éteindre les foudres de sa parole incendiaire, publiait la *Théomachie calviniste* et les *Entremangeries ministrales*. Un ministre, Antoine de la Faye, répondait au cordelier sous le pseudonyme de Nicolas Froideau, antithèse naturelle de Feu-Ardent. Le radotage, la puérilité, le bel esprit se mêlent alors aux plus graves questions. L'Eucharistie et le Purgatoire sont encore les deux pierres d'achoppement, contre lesquelles on se heurte de part et d'autre. Le P. Cotton discute longuement la fameuse objection de la souris qui mange l'hostie, et démontre sans réplique qu'elle dévore le corps de Jésus-Christ. Dumoulin, avant d'écrire le *Capucin* et l'*Anatomie de la Messe*[1], lâche les *Eaux du Siloë pour éteindre le feu du Purgatoire*. Un docteur de Sorbonne, Duval, et un ancien protestant converti, Palma-Cayet, allument en réponse l'un le *Feu d'Elie*, l'autre la *Fournaise ardente* et le *Four du réverbère pour évaporer les prétendues eaux du Siloë*. Cayet, encore novice dans son or-

1. Ces deux ouvrages appartiennent plutôt au dix-septième siècle.

thodoxie, s'enferra si bien sur cette question qu'il se vit berné et sifflé de tous côtés. L'évêque de Paris le condamna : les protestants ravis de cette censure en firent un placard et des copies, qu'on vendait et qu'on criait à la porte du prêche, nous dit Lestoile, comme des petits pâtés.

Victor Cayet, fils de Caillette,
Cousin germain de Triboulet,
A bien su tourner sa jaquette,
Mais non convertir son valet.

Sur cette pente dangereuse, la controverse théologique menaçait de dégénérer en bouffonnerie. Bientôt Garasse viendra terminer avec la baguette d'Arlequin ce duel, qui avait mis le fer aux mains des deux partis.

II

Le catholicisme triomphait en Europe avec Bellarmin, en France avec du Perron. C'est autour de ces deux noms que vont s'acharner la polémique et la satire protestantes. L'évêque d'Evreux est devenu l'Achille de la controverse : en vain Rotan, Béraut, et toute la cohorte des ministres se ligue contre lui : il les désarçonne, les contraint de s'avouer vaincus ou mal préparés, et ne leur laisse d'autre ressource que de l'écraser sous les éloges. Dépités, furieux de voir les héritiers de Calvin et de Viret, les théologiens de profession si honteusement défaits par un bel esprit ergôteur et charlatan, les hommes d'armes, les politiques de la Réforme entrèrent en lice à leur tour. D'Aubigné le rude batailleur prend un jour corps à corps le Protée catholique, et se vante de l'avoir fait suer à grosses gouttes sur un texte de saint Paul. Peut-être n'est-ce là qu'une gasconnade ou une illusion de l'amour-propre. Du Perron n'était guère homme à se tourmenter si fort pour un passage difficile à expliquer : il eût sauté par dessus résolûment. Le grave et sage du Plessis-Mornay, l'oracle du parti, se décida à jeter dans la

balancé le poids de sa science et de son nom. Le *Traité de l'Eucharistie* était un premier défi : bientôt il provoqua et obtint du roi, qui lui devait tant, un débat public en présence de la cour à Fontainebleau (1601). Du Perron y gagna un nouveau triomphe et la réputation d'invincible. Descendu dans l'arène comme un preux des anciens temps, avec sa lourde armure théologique endossée à la hâte, Mornay ne put tenir contre la science alerte, la faconde intarissable et sémillante de son adversaire. Il sortit de là maugréant, protestant qu'il avait été trompé, surpris, mais de fait vaincu dans l'opinion publique et surtout dans les bonnes grâces du Roi et de la Cour. Dégoûté pour jamais des tournois oratoires, il demanda à sa plume de le consoler des trahisons de la parole. Tandis que d'Aubigné parodiait dans la *Confession de Sancy*, avec toute l'intempérance et la crudité de sa verve caustique, les miracles et victoires du *Grand Convertisseur*, Mornay retiré au fond de son château s'occupait de répondre à Bellarmin en révélant au monde les secrets du *Mystère d'iniquité*. Ce fut le dernier effort du vieil Entelle de la Réforme.

Au sortir de cette longue tourmente, qui semblait devoir l'emporter, la papauté s'était retrouvée plus puissante que jamais. Appuyée d'un côté sur les décrets du concile de Trente, de l'autre sur l'innombrable milice des jésuites, elle aspirait encore une fois à dominer le monde. Bellarmin, l'archange de la théologie catholique, reconstruisait, avec la double autorité de la science et du génie, l'édifice de la théocratie romaine, et mettait aux pieds du pontife les couronnes des rois et des empereurs. Un autre jésuite, Bécanus, confesseur de Ferdinand II, déclarait que le pape a le droit d'enlever aux souverains leur sceptre, puisqu'il peut leur ôter même la vie. Le succès éphémère de la Ligue, les excitations intéressées de l'Espagne, les exigences humiliantes de l'absolution donnée au roi Henri IV sur le dos de ses ambassadeurs, avaient réveillé bien des espérances qu'on croyait mortes depuis longtemps. Mornay en a frémi de co-

lère avec son ami d'Aubigné. Après avoir donné à la cause protestante ce qui lui restait de plus cher, son fils unique tué devant Gueldres sous les ordres du prince Maurice, il a juré, avant de mourir, de se mesurer encore une fois avec l'*Idole*.

Une gravure placée en tête du volume annonce la pensée de tout l'ouvrage : elle représente une tour à plusieurs étages soutenue par des piliers que la flamme commence à dévorer : cette tour est l'image de l'Église romaine : au bas on lit ces deux vers :

> Falleris, æternam qui respicis ebrius arcem ;
> Subruta succensis mox corruet ima tigillis.

Comme aux beaux jours de la Réforme, Mornay semble croire qu'il pourra faire crouler cette tour branlante et vermoulue, que la main de Luther, de Calvin, de Bèze n'avait pu déraciner. Cependant les premières lignes de la préface trahissent l'amertume et la fierté chagrine d'un vieux serviteur déjà trompé plus d'une fois dans son attente. Il a dédié son livre au jeune roi Louis XIII, mais il n'a pas la prétention de ramener le fils du Béarnais à la Réforme que son père a désertée. « N'est point ici question proprement de la religion. Luther et Calvin n'y parlent point, non un seul mot. Il s'agit purement de la prétendue toute-puissance de l'évêque de Rome, de la vie conséquemment, autorité et conservation des rois et des royaumes, de la liberté, de la juridiction de toutes les églises chrétiennes. » Qu'est-ce donc que le *Mystère d'Iniquité?* « C'est ce mystère prédit par saint Paul, qui opérait de son temps, se glissait par voies obliques et secrètes, par fraudes et artifices en l'Église, jusqu'à ce qu'enfin il lui a été un fronteau, lui a caché le front, lui a ôté toute vergogne, jusqu'à ce qu'elle est venue au point où nous la représente l'apôtre saint Jean en son Apocalypse ayant sur son front écrit *Mystica Babylone* la grande, la mère des fornications et abominations de la terre. » En d'autres termes et pour laisser

le langage allégorique, c'est l'histoire des empiétements et usurpations de la papauté, de ses mensonges et supercheries pour asservir les peuples et dominer les rois, depuis la fausse donation de Constantin jusqu'au jour où Luther déchira le voile et tonna inspiré par Dieu. Aux yeux prévenus de Mornay comme à ceux de Calvin et de Marot, la papauté est toujours la bête difforme, la grande *paillarde* qui tient la coupe en main, la présente aux peuples et les enivre. Bellarmin est un de ses échansons. Au breuvage empoisonné des doctrines ultramontaines, Mornay oppose les saines et vraies traditions de l'Église et de la monarchie française. Il évoque les glorieux exemples « d'un saint Louis bannissant par sa pragmatique les simonies des papes; d'un Philippe le Bel arrachant Boniface VIII, ce monarque prétendu du spirituel et du temporel, de son siége propre; d'un Charles VIII, en la face d'Alexandre VI exerçant toute espèce de souveraineté à Rome; d'un Louis XII, tout excommunié qu'il était, terrassant Jules II, le plus mauvais garçon de tous, par la bataille de Ravenne.... J'ai donc pensé, Sire, avoir besoin de faire parler les morts, puisqu'on ferme la bouche aux vivants. Trouvez bon, puisque vos sentinelles dorment, quelques-uns peut-être trop éveillés connivent à l'escalade, que votre chien aboie, qu'il vous alarme. Et ne craignez point ni les Jules, ni les Boniface de ce siècle. Les papes, Sire *n'ont jamais mordu que ceux qui les ont craints.* »

On sent que le vieux gentilhomme voudrait entraîner son jeune maître à la guerre. Sa phrase belliqueuse retentit comme les pas d'un homme d'armes sur les dalles du Vatican. Louis XIII était trop jeune et trop timide pour écouter de pareils avis. La voix de Mornay n'arriva pas jusqu'à son oreille : elle expira comme l'écho affaibli d'un âge qu'on avait hâte d'oublier. D'ailleurs émancipée à la fois des huguenots et du saint-siége par le génie de Richelieu, la royauté allait bientôt raser d'une main les murs de la Rochelle, de l'autre, enlever au pape la Valteline. La

politique ne pouvait plus rien pour la cause protestante. Les conversions ou plutôt les désertions continuèrent hâtées par l'or de Concini et par les caresses de Marie de Médicis. Le *Mystère d'Iniquité*, condamné en même temps que le livre de Bellarmin qu'il combattait, et brûlé par ordre du Parlement, resta enfoui avec son auteur dans le château où il était né. Cependant les réfutations ne lui manquèrent pas. Richeome et Garasse se donnèrent le plaisir de tancer d'un air superbe le radotage et l'ignorance de celui qu'on appelait le pape des huguenots. Scioppius, le roi des diffamateurs, saisit avidement cette occasion de flageller un homme illustre, et lança l'*Alexipharmacum regium*, où il déclarait Mornay digne « non-seulement de la férule de Casaubon, chef des pédants, mais encore des verges du moindre cuistre. » Après avoir été battu par du Perron, succomber sous les coups des cuistres et des pédants, c'était là une triste fin pour l'héroïque champion du protestantisme, pour le glorieux compagnon de Henri IV.

III

Le dernier grand pamphlet huguenot du siècle, celui qui dans l'ordre religieux tient un rang analogue à la Ménippée dans l'ordre politique, bien qu'écrit en français, ne parut pas en France. Vaincue et refoulée sur tous les points du continent, menacée jusque dans les murs de Genève, la Réforme avait trouvé derrière les canaux et les digues de la Hollande un asile inexpugnable. Ce fut là, sur ce sol de sable et de boue, détrempé de sang, qu'elle éleva sa plus hardie protestation. L'ami de Guillaume d'Orange, le poëte, le diplomate et l'orateur des gueux, Marnix de Sainte-Aldegonde, opposait à l'Armada de Philippe II et au pape Lance-Foudre de Bellarmin son gigantesque pamphlet des *Différends de la Religion*, œuvre étrange et confuse, aux proportions massives, véritable tour de Babel construite avec

les débris accumulés des théologiens et des libres penseurs de tous les siècles, vaste encyclopédie, où se rencontrent à la fois Calvin, Lucien, Rabelais, Viret, Montaigne, le tout bariolé de figures grotesques, de caricatures, de facéties dans le goût des kermesses et des cabarets de Téniers. Du haut de ce bastion, élevé comme un trophée et un défi à deux pas des avant-postes jésuites de Gand et d'Anvers, Marnix insulte et raille le catholicisme. On croirait voir l'ombre de Gayant, l'Hercule bouffon de la vieille Flandre, chassé par les exorcismes de l'Espagne, se dressant avec sa face empourprée, son gros rire olympien, et faisant pleuvoir sur la noire milice de Loyola ses ironies, ses anathèmes et ses jurons. On croirait l'entendre, tout échauffé, crier de sa formidable voix à Filliot et Binbin, ses petits-fils : « Courage, enfants! Allons chercher ailleurs une bride à ces veaux catholiques romains! » Tel est le dernier acte du grand drame théologique du seizième siècle. La Folie en avait écrit le prologue par la main légère d'Érasme; elle en rédige l'épilogue par la plume implacable de Marnix.

Pas plus qu'Érasme, sans doute, Marnix ne nous appartient par la naissance; mais il est des nôtres par son génie cosmopolite, ses sympathies, son éducation et ses souvenirs. Originaire du Hainaut, placé sur la limite des deux pays, il nous représente l'alliance de l'esprit wallon et de l'esprit français. Au milieu des épreuves de sa patrie, c'est vers la France qu'il tourne ses regards, c'est à elle qu'il demande un prince pour continuer l'œuvre de Guillaume; et quand ce prince a trahi son attente, c'est encore à la France qu'il emprunte sa langue et ses inspirations pour sauver la cause de la Réforme et de la liberté. On voit qu'il a fait plus d'un voyage à l'île Sonnante, en compagnie de Panurge, l'ami des gueux ses confrères; il se souvient des papegauts, cardingaux, évesgaux et autres oiseaux de la forêt papimanique. Son style, comme celui de Rabelais, s'affuble de mots de carnaval, de calembours, de composés grotesques et fantastiques : Gentian devient *Gentil-âne*, les

catholiques, *cacotheliques* ou *cacozéliques;* la Société (des jésuites), *la sotte cité.* Dans un long ruban de phrases pantagruéliques, il s'amuse à nous dérouler « la sainte et solennelle *entreboucltre*, *concaténation* et *circonvolubilipaténotérization* des béatissimes papes de Rome. » La touche est un peu lourde : on sent la main du flamand. C'est encore la *dive bouteille* et la coupe de Rabelais, mais remplie de genièvre et de bière de Louvain, au lieu du clairet de Chinon ou de Baugency.

L'œuvre n'en est pas moins française, disons mieux, européenne. De ce petit coin de terre où flotte le libre drapeau des Provinces-Unies, Marnix promène au loin ses regards sur le reste du continent. En même temps qu'il bat des mains aux désastres de l'Armada, il suit avec un sentiment de tristesse et de rage les progrès de cette politique romaine qui menace d'envelopper le monde encore une fois. Il s'indigne de l'effroyable fascination de cette *fraude vaticane,* « qui semble donner plus de terreur panique au magnanime cœur de la France que jamais elle ait fait au moindre et plus vil recoin de toute l'Italie. » Le sort de la France, sa seconde patrie d'adoption, l'inquiète presque autant que celui de la Hollande. La scène de l'absolution à Rome, le souvenir des coups de gaule apostolique lui arrache un cri de dépit et de pitié sur le sort de la *pauvre vieille Pragmatique et de la défunte Église Gallicane.* « Croyez-moi[1], mon ami, ces mules papales sont mauvaises bêtes : elles ont du foin aux cornes et ruent comme chevaux échappés. Je suis d'avis que nous allions baiser le babouin et nous prosterner à la dive pantoufle : peut-être nous donnera-t-il quelque lopin d'une bénédiction, et nous serons ainsi les meilleurs enfants; car certes notre Pragmatique Sanction, la bonne vieille demoiselle, avec son large tissu de satin serp et ses grosses patenôtres de jais, ne nous peut

1. Loc. cit. ap. Quinet : la *Vie et les œuvres de Marnix de Sainte-Aldegonde,* étude passionnée et dramatique écrite avec l'imagination d'un poëte et les rancunes d'un homme de parti.

garantir dorénavant. Elle n'a pas une dent à la bouche, et la chaleur naturelle commence à lui manquer; même sa bonne commère, la liberté de l'Église gallicane, est déjà passée à l'autre monde : on lui chante déjà force *De profundis* et messes de *Requiem*. »

Il prédit à l'Espagne, cette cruelle ennemie de la liberté batave, qu'elle aura aussi son tour dans l'asservissement universel : « Quant à l'Espagne, qui se piaffe du Roi Catholique, en dépit de ses fanfaronnades, elle aura quelque jour une atteinte des dents cyclopiques du grand Polyphème Lance-Foudre, car il entend qu'elle lui appartient comme son premier et principal héritage. » En revanche, il célèbre la délivrance de l'Angleterre qu'un souffle du Seigneur a préservée : « L'Angleterre a été vendue au dernier enchérisseur, lequel pour faire boire de l'eau salée à tous ces braves dons Diègues et Rodrigues d'Espagne, qui avaient entrepris de se rendre chevaliers de la Table-Ronde en la Grande-Bretagne, dressa cette formidable armée, sur laquelle le Seigneur souffla du ciel. »

Pamphlet amer et souvent grossier, chant de triomphe, bélier de controverse et de destruction, le tableau des *Différends de la Religion* clôt d'une façon définitive la polémique protestante au seizième siècle. Tout ce qu'on écrit autour en France et ailleurs disparaît et s'efface à côté de ce colossal monument. La lutte s'est plus que jamais sécularisée. Laïque et gentilhomme, philosophe autant que théologien, littérateur, soldat, politique, Marnix apporte dans la discussion une liberté d'allure, une indépendance d'idées et de parole, devant laquelle auraient certainement reculé les premiers pères de la Réforme. A ses yeux la guerre, une guerre à mort justifie tous les moyens. Pour rompre à jamais avec le passé, pour prévenir tout retour offensif de Rome ou de l'Espagne, il a élevé comme une digue infranchissable cet immense échafaudage de railleries, d'injures et de calomnies. Il a ruiné au fond des âmes tout ce qui survivait de respect pour les vieilles croyances. « Le livre

de Marnix, dit Bayle, produisit plus d'effet sur les esprits que le meilleur traité de Calvin. » Grâce à lui la Hollande, séparée désormais de la grande communion catholique, devient et restera l'asile de l'opposition politique et religieuse. Les sectes dissidentes chassées de Rome ou de Genève s'y donneront rendez-vous : gomaristes, arminiens, anabaptistes, tous les naufragés de la foi, tous les aventuriers de la libre pensée gagnent la grande arche des réfugiés : là se succéderont tour à tour Arnauld, Descartes, Spinosa, Bayle, Jurieu, etc. Au milieu de ce chaos de voix discordantes, s'élabore un dogme nouveau, gage de paix sorti du sein de la guerre, la liberté de conscience. En France même, les généreux efforts de Henri IV pour amener le triomphe de la tolérance, ne restèrent pas tout à fait stériles. A sa mort, catholiques et protestants se déclarèrent un moment unis dans une pensée commune de regrets, d'obéissance et de concorde, malgré la différence des religions. C'était le plus bel hommage rendu à la mémoire du grand roi. « Le ministre Durand, en son prêche qu'il fit ce jour à Charenton sur ce sujet, tira les larmes des yeux de l'assistance, comme aussi fit le capucin qui prêcha à Saint-André, lequel entre autres choses dit qu'il fallait vivre en paix les uns avec les autres, nonobstant la diversité de religion, les disputes de laquelle il fallait renvoyer aux écoles et à la Sorbonne, et que le peuple, en cela, sans s'en mêler davantage, pour ce qu'elles n'étaient de son gibier, se devait contenter d'obéir simplement aux édits du feu roi son bon maître, ce grand patron et restaurateur de l'État[1]. » Malheureusement les querelles avec les jésuites et les imprudences de la noblesse protestante vinrent trop tôt compromettre ces bonnes dispositions.

1. (*Journal de Lestoile*, 1610).

LIVRE TROISIÈME

SATIRE POLITIQUE

CHAPITRE I.

ÉRASME : l'*Aigle* et l'*Escarbot*. — Rivalité de Charles-Quint et de François I[er]. — Cartels, chansons, poëmes et pamphlets : la *Maigre Entreprise;* la *Chanson de Péronne*; les *Regrets tragiques de l'empereur Charles-Quint*.

I

Le vaste ébranlement de la Renaissance et de la Réforme ne pouvait manquer d'avoir son contre-coup en politique. L'esprit d'examen s'attaquant aux matières philosophiques et religieuses devait s'étendre bientôt aux questions de gouvernement. L'art de diriger les sociétés, abandonné jusqu'alors aux enseignements de l'Église ou aux caprices individuels des princes, allait devenir un objet d'étude, une sorte de problème public transporté du cabinet des savants au tribunal de l'opinion. La lecture des écrivains anciens, presque tous orateurs, hommes d'État et jurisconsultes, remit en honneur ces spéculations qui avaient occupé les loisirs des plus beaux génies de la Grèce et de Rome. De son côté la Réforme, en posant la question d'obéissance des sujets envers les souverains en matière de foi, provoqua de nombreuses discussions sur les droits réciproques des gouvernants et des gouvernés. Alors qu'un nouvel ordre de choses menaçait de s'établir dans toute l'Europe, chacun se mit à construire d'avance son édifice. Même sur les tréteaux de la Basoche, nous avons déjà vu les *Sots* à l'œuvre, s'occupant, sans grand profit, il est vrai, de réformer le *Vieux*

Monde pour lui donner un successeur. C'est un premier essai de reconstruction politique, qui s'abîme bientôt comme tant d'autres dans le sein de *Confusion*. Mais en somme, il y a là un effort, une idée, dont nous retrouvons la trace depuis le commencement du siècle jusqu'à la fin.

Par un contraste assez étrange, c'est à l'heure où l'autorité monarchique atteint son apogée avec François I[er], Henri VIII, Charles-Quint, Élisabeth et Philippe II, qu'éclatent les protestations libérales de La Boëtie et de François Hotman, les utopies pacifiques de Morus et de Rabelais, les théories séditieuses de Buchanan et de Mariana. Cette puissance royale, qui semblait devoir tout écraser, tout absorber en elle, allait voir se dresser en face du règne du bon plaisir le contrôle de la raison individuelle. Il était facile de réduire au silence les États généraux, les Parlements, les Cortès ; mais cet adversaire insaisissable, qui trouvait un écho dans l'esprit et dans la conscience de chaque homme, comment l'arrêter et l'étouffer ? A toutes les attaques, si humble qu'elle fût, la raison avait le droit de répondre comme Marot :

> Un ver, quand on le presse, il mord.

Le ver allait se retourner et piquer au talon le géant, qui tentait de l'écraser.

Érasme, qui eut en toutes choses l'audace des commencements, donna le signal dans ses *Adages*. L'apologue de l'Aigle et de l'Escarbot est un curieux échantillon de ces premières effervescences, auxquelles s'abandonnait alors la libre pensée. A côté de l'Escarbot sale, laid, puant et glouton, qui représente le moine, voici qu'apparaît sur son roc solitaire la sinistre figure de l'Aigle. A voir ce brigand des airs avec son bec crochu, son œil méchant, ses griffes tenaces, son plumage sombre et de mauvais augure, qui ne reconnaîtrait un roi ? Son cri rauque porte la terreur dans le cœur des mères et dans le nid des petits oiseaux.

« Le peuple entier tremble, le sénat s'efface, la noblesse rampe, les théologiens sont muets, les lois et les constitutions ploient : droit, religion, justice, humanité ne sont plus que de vains mots[1]. » N'est-il pas le maître en effet? N'a-t-il pas tous les caractères de la royauté? « Il n'est ni beau, ni musical, ni bon à manger; mais carnassier, pillard, destructeur, batailleur, solitaire, haï de tous, fléau de tous. » Le portrait n'est pas flatté. M. Michelet lui-même, qui s'applaudissait naguère d'avoir détrôné le tyran de la gent ailée en dépit de Buffon, est moins passionné qu'Érasme contre l'oiseau mignon de Jupiter et de César. Les rois offensés dans la personne de l'Aigle, n'en gardèrent pas rancune à l'auteur : ils ne virent là qu'une boutade sans conséquence. Érasme lui-même prit bientôt soin de les rassurer. Dans un de ces courts accès de réminiscence républicaine, où les grands souvenirs du Forum se représentaient à son imagination, le paisible philosophe de Rotterdam s'était mis à rêver tout haut de Caton et de Brutus : « O race des Brutus, s'écriait-il, maintenant éteinte! O foudres de Jupiter aveugles ou émoussés! » La vue de trois cent mille anabaptistes se ruant sur l'Allemagne avec des cris féroces, pillant, brûlant, massacrant tout autour d'eux, suffit pour le désenchanter des Brutus. Ennemi des excès et jaloux de son repos avant tout, il finit par avouer que les injustices et les vexations des princes étaient encore préférables à la confusion universelle de l'anarchie. Rétractation tardive, où perçait le dépit d'un sceptique plutôt que le remords d'un homme convaincu. Le bien ou le mieux devenant impossible, Érasme y renonçait quoique à regret, et se mettait prudemment à l'écart. Mais l'étincelle, qui avait jailli sous sa plume, devait allumer plus d'un incendie. Le dogme de la souveraineté populaire ébauché dans les États de 1357 et 1484, le droit d'insurrection, le régicide même allaient avoir leurs docteurs et leurs apôtres. Mais

1. Hallam, *Hist. des litt. de l'Europe.*

n'anticipons pas sur les faits, et revenons aux premières années du seizième siècle.

Les pamphlets politiques d'alors peuvent se diviser en deux classes : les uns de pure théorie en apparence, érudits et dogmatiques, sont de simples dissertations ou de longs traités entremêlés d'allusions et de réflexions applicables aux événements du temps. Les autres, des attaques directes, de violentes personnalités, dont le ton va croissant avec la fureur des partis. Louis XII avait donné l'exemple. Tandis que, par la bouche de Gringore, il traduisait son mortel ennemi, le pape Jules II, sur les tréteaux des Halles, aux grandes assises du mardi gras ; un autre écrivain de cour attitré et patenté, le Belge Jean le Maire dénonçait à la Chrétienté, le pontife dont l'ambition menaçait d'allumer un nouveau schisme. Ces recours des pouvoirs à l'opinion, par la voix de la presse, deviennent plus fréquents de jour en jour. Jadis, la royauté avait appelé à son aide, dans sa lutte contre le saint-siége et la féodalité, les chants des trouvères et la vielle des jongleurs. Les souverains absolus du seizième siècle, tout-puissants par leurs armées, leurs flottes, leurs trésors, essayent de s'emparer aussi de cette force nouvelle qu'avait devinée Louis XI, quand il encourageait l'imprimerie. François Ier et Charles-Quint, dans le cours de leur longue rivalité, mêlent aux coups de canon et aux intrigues diplomatiques les manifestes, les libelles et les défis. Ennemis de tout contrôle dans leurs États, sourds à la voix des Cortès comme aux remontrances des Parlements, ils soumettent leurs griefs au jugement de l'Europe, s'accusent réciproquement devant elle de mensonge et de trahison, et par un aveu éclatant rendent hommage à cette souveraineté de l'opinion, qu'ils essayent de séduire et d'entraîner.

Chacun d'eux a sa cohorte de pamphlétaires toujours prêts à ferrailler la plume au poing : légistes retors, chroniqueurs gagés, valets de chambre officieux, poëtes affamés, érudits sensibles aux pensions, tous mettent la main à l'œuvre en

prose, en vers, en latin, en français, en espagnol, en italien. La liste seule de ces écrits de circonstance remplit plusieurs colonnes de la bibliothèque du P. Lelong. A côté des œuvres de cabinet, n'oublions pas non plus ces complaintes guerrières improvisées par les aventuriers, le soir, devant le feu du bivac ou en trinquant à la taverne, et bientôt répétées en chœur dans tous les rangs au son du fifre et du tambour, pour tromper l'ennui des marches à travers les Alpes et les Apennins. La victoire de Marignan avait excité la verve poétique de nos soldats : on s'était moqué des Suisses après les avoir battus :

Vous vous disiez dompteurs
Des princes et des rois;
Vous êtes grands vanteurs
Et fiers, pleins de desroys.

Le désastre de Pavie donna naissance à un nombre infini de complaintes, ballades, rondeaux, chants lamentables ou satiriques, dans lesquels s'exhalaient la colère, la tristesse et la pitié de tout un peuple. L'amour-propre national se consola en attribuant à la trahison l'échec du roi chevalier. Les lansquenets achetés, disait-on, par l'or de l'Espagne, avaient lâché pied au milieu du combat :

O la feinte canaille!
Ils ont le Roi trompé :
Au point de la bataille
N'ont point voulu frapper.

Rabelais s'est fait l'écho de ces doléances et de ces rancunes, quand il s'écrie au premier livre de Gargantua, par la bouche du vaillant frère Jean des Entomeures : « Hon! que je ne suis roi de France pour quatre-vingts ou cent ans? Par Dieu, je vous mettrais en chien courtauts les fuyards de Pavie. Pourquoi ne mouraient-ils là plutôt que laisser leur bon prince en cette nécessité? » Par un retour d'opinion assez naturel, François Ier avait trouvé plus de sympathies en Europe au lendemain de Pavie, qu'au jour de Marignan. Les capitaines, les soldats, la sœur même de

Charles-Quint s'étaient épris du royal captif. On ne pouvait s'empêcher d'accuser l'injustice de la Fortune, qui attachait le plus valeureux des princes aux fers d'un politique, d'un roi de cabinet victorieux par l'épée de ses généraux. La France s'aperçut qu'elle était au fond amoureuse de son roi en dépit de ses fautes, et que la moitié de son cœur était à Madrid. L'imagination populaire évoqua autour de lui les grands fantômes de Roland, d'Ogier, de Charlemagne. Encore une fois le nom de Gannelon, ce nom maudit sur lequel s'était acharnée pendant six siècles la haine poétique des trouvères, retentit dans toutes les bouches comme une allusion outrageuse à l'adresse du connétable. Bourbon en versa, dit-on, des larmes de rage, et alla chercher la mort sous les murs de Rome. Un rimeur anonyme se chargea de composer son épitaphe :

Bourbon, quoi que l'on die,
Il fut blessé à mort :
Un coup d'artillerie
Fut son dernier remord.

— Mot cruel, échappé peut-être à un ancien compagnon d'armes, mais qui atteste la rancune vouée au traître, au déserteur de son pays et de son roi.

Un concert lamentable s'éleva dans toute l'Europe, et surtout en France, pour déplorer la profanation de la ville sainte et la double captivité du pape à Rome et du roi à Madrid. Charles-Quint, embarrassé de son triomphe, se hâta de faire publier deux lettres apologétiques destinées à calmer les alarmes du clergé et des universités. A quelque temps de là, François Ier sortait de prison, après avoir engagé son honneur qu'il y laissa, et signé un traité qu'il s'était promis de ne pas observer. Aux premières sommations de Charles-Quint il répond par un cartel, et offre à son ennemi de lui couper la gorge, pour lui prouver qu'il a menti. On se croirait revenu au temps de Richard Cœur de Lion et du dauphin d'Auvergne. Les hérauts des deux princes vont et viennent de Paris à Rome et à Madrid,

chargés des injures solennelles de leurs maîtres. La majesté royale, qui défendait aux puissants monarques de la France et de l'Espagne de croiser le fer comme de simples gentilshommes, leur permit de s'injurier comme des manants. Après la grande expédition de Tunis, la comédie se renouvela en plein consistoire de Rome. Enflé de sa gloire récente, l'esprit troublé par les acclamations de l'Europe, par l'encens de ses poëtes et les bravades de ses généraux, Charles-Quint crut qu'il était temps d'en finir avec la France. Deux armées devaient l'envahir, l'une par le Nord, l'autre par le Midi, la resserrer, l'étouffer dans un cercle de fer et de feu, où elle n'aurait plus qu'à demander grâce : le rendez-vous était à Paris. Cependant, cédant à sa magnanimité naturelle, et pour éviter l'effusion du sang, l'Empereur offrait à son rival de vider leur querelle dans un duel à outrance, sur un bateau corps à corps en chemise, le poignard et l'épée à la main. Ce ridicule défi, solennellement proclamé et affiché, eut le même sort que le premier. Enfin les armées s'ébranlèrent : la Picardie et la Provence furent envahies ; l'Europe entière était dans l'attente. Ce fut, comme dit Bayle, l'accouchement de la montagne. Charles-Quint ne recueillit de ses fanfaronnades que des coups, des sifflets et des chansons. La France se vengea de celui qui l'avait tant effrayée. Au premier moment de stupeur succéda une explosion générale de patriotisme et de gaieté. On célébra ironiquement *le Glorieux retour de l'Empereur*, en y joignant comme appendice un double dicton sur *l'Empoisonnement du Dauphin.* On chanta la *Complainte de Mars sur la venue de l'Empereur en France*, par Claude Chappuys, valet de chambre et libraire du roi François Ier.

De toutes ces pièces de circonstance, la plus curieuse sans contredit est le poëme héroï-burlesque de la *Maigre Entreprise*, composé en latin macaronique par le Provençal Antoine du Sable ou Aréna, facétieux disciple de Folengo[1].

1. La *Meygra Entrepriza* a été réimprimée tout récemment par M. Bonafous.

Ce petit poëme d'environ deux mille quatre cents vers est le récit le plus amusant, le plus pittoresque, et peut-être le plus véridique de cette désastreuse expédition, où commence à pâlir l'étoile de Charles-Quint. L'auteur a été témoin et victime de cette guerre, dont il se venge en la parodiant. Il a vu s'abattre sur la Provence cette sombre nuée d'aventuriers espagnols, brabançons, italiens, etc.; il a vu les villages en flammes, les églises converties en étables; il a perdu sa maison et ses meubles dans l'incendie de Soliers ; il s'est enfui lui-même avec les paysans parmi les bois et les rochers. Malgré tout, sa bonne humeur a triomphé de tant de misères. La Provence est ruinée peut-être pour dix ans, mais la France est sauvée, l'honneur du Roi vengé. En faut-il davantage pour se réjouir? « Sus! Buvons frais et chassons la mélancolie! » C'est de ce ton gaillard et patriotique qu'il entame l'histoire du Grand *Imperlateur* des lansquenets.

Janot d'Espagne, c'est-à-dire Charles-Quint, s'est mis en tête de conquérir le monde et d'avaler d'une bouchée la France et son roi. Cette folle vision lui a été inspirée par son lieutenant le forfant Antoine de Leyva, songe-creux maladif, à la longue figure pâle et blême, qui se fait porter en litière, comme une relique, par les paysans. Derrière lui vient le duc de Savoie, les bras ballants comme un vrai Gilles, qui laisse porter les chausses à sa femme *encarognée* de fureur contre la France. Puis le marquis de Saluces, infâme traître réservé aux griffes de Satan; puis le duc de Bavière, puis le marquis de Guast, aussi mal notés dans l'estime du poëte. Le nouveau Pyrrhus s'est dirigé vers Antibes, avec l'espoir d'envelopper d'un premier coup de filet Arles, Marseille et Avignon. Mais il a compté sans le courage des habitants, sans la présence de Montmorency, et surtout sans les raisins de Provence, qui forcent bientôt ses soldats à s'arrêter, et à mettre bas, sinon leurs armes, du moins leurs chausses en expiation des ravages qu'ils ont commis. Ce premier épisode de la campagne est décrit avec une verve bouffonne et une

crudité d'expression dignes de M. de Pourceaugnac. C'est la farce jetée au milieu du sombre drame de la guerre, parmi les horreurs du massacre et de l'incendie.

Le récit continue de la sorte tour à tour burlesque, plaintif, haineux, gouailleur, entremêlé d'apostrophes, de menaces et de malédictions. « Un jour la Provence vous traitera comme vous l'avez traitée. Vous lui crierez merci, mais elle vous dira : Taisez-vous! » A ces cris de colère se mêlent les révélations intimes d'un témoin oculaire. Ici la mauvaise humeur du paysan dépité contre les lenteurs de Montmorency qu'il ne comprend pas, et répondant à ceux qui lui crient patience : « Belle chienne de patience! Nous allons devenir errants sur la terre comme des bohémiens sans feu ni lieu. » Ailleurs, les pilleries des gens d'armes français battant et dépouillant les bourgeois d'Aix, qu'ils sont venus protéger. Car telle est la loi de la guerre : elle se fait toujours aux dépens du *bonhomme*. Mais ce pauvre Jacques a le cœur si bien placé qu'il se console à la vue du beau travail de la peste. Il bat des mains en songeant que vingt mille de ces Impériaux ont servi de pâture aux chiens et aux loups. « Ils y restèrent les ribauds, sans que les cloches aient sonné leur glas, sans que prêtre ait chanté pour eux le *De profundis*. » Bien mieux, la plupart sont morts sans confession : douce pensée pour un cœur français! Les petits moinillons de frère Jean n'éprouvent pas un plus vif plaisir à égorgeter les blessés, qui hurlent de douleur sous leurs gentils couteaux. Le paysan de Provence achève aussi sur les malades et les mourants la victoire de la dyssenterie. Cependant Antoine de Leyva lui-même, atteint du fléau, s'inquiète, éprouve des remords et conseille à son maître d'abandonner la partie. Bientôt il expire, et va porter son âme à Pluton, dont il se reconnaît le féal : « Je suis à vous, je vous appartiens pour avoir conseillé d'attaquer la France, pour avoir empoisonné le Dauphin à Madrid. Il est vrai que je n'étais *pas seul* à verser le poison, et que *quelqu'un* m'a bien aidé, comme le confessa Montécuculli

sous la main du bourreau. » Ce *quelqu'un* qui avait aidé au crime, n'était autre que l'empereur Charles-Quint. Atroce calomnie, dont François Ier, le roi chevalier, ne rougissait pas de charger son rival!

Au moment où Janot, absorbé dans sa douleur, rêve aux dernières paroles de son défunt lieutenant, une grande clameur le réveille en sursaut. Les trompettes sonnent dans le camp français, les cloches carillonnent, les banderoles flottent au vent; de toutes parts s'élèvent les cris mille fois répétés de : Vive le Roi! C'est François Ier en personne, qui vient prendre le commandement de l'armée. A ce dernier coup, Charles lève les mains au ciel, s'emporte contre la Fortune, cette ribaude qui le trahit, et donne le signal de la retraite. Le haut et puissant empereur, le maître de l'Allemagne, de la Flandre, de l'Italie, de l'Espagne et de l'Amérique, le vainqueur de Barberousse et le conquérant de Tunis, venant échouer piteusement sur les côtes de Provence, et réduit après quelques mois de brigandage sans gloire à une fuite plus honteuse encore, n'y avait-il pas là de quoi réjouir le cœur ulcéré de la France et la consoler de ses défaites passées? Aussi le facétieux Aréna ne se contient plus: il saute, il gambade, il bat des mains. C'est la joie intempérante, la gaieté bouffonne du bourgeois provençal, qui s'épanche en un torrent de gestes et de paroles. Pour prix de ses vers, l'auteur demande au roi un petit emploi, qui lui permette de banqueter (car tout zèle mérite salaire); et de plus une épouse qui soit riche, belle et sage. Les vœux d'Aréna furent comblés, en partie du moins: il obtint une place de juge à Saint-Rémy, où il mourut en 1544. Quant à l'épouse, belle et sage, l'histoire ne dit pas s'il parvint à la trouver.

Malgré la vogue passagère qu'elle obtint, surtout en Provence, la *Maigre Entreprise* est une œuvre littéraire médiocre et d'un genre bâtard, que nous avons déjà condamné. Cependant elle nous a paru digne d'être signalée comme un curieux échantillon du patriotisme méridional, et aussi comme le canevas primitif d'une des scènes les plus amusantes du

Gargantua. Rabelais, qui n'a pas manqué de lire ce petit poëme, s'en est certainement souvenu dans l'épisode de Picrochole. Les forfanteries de Janot l'Espagnol, qui prétend aller droit à Paris; le partage du butin avant la bataille, qu'on doit perdre ou ne pas livrer; les types comiques du songe creux Antoine de Leyva, du grand benêt duc de Savoie, du traître marquis de Saluces, glorieux émules des capitaines Merdaille et Touquedillon, les doléances philosophiques de Jacques Bonhomme, sont autant de traits qui revivent plus colorés et plus puissants sous le pinceau de Rabelais.

Tandis que le Midi poursuivait de ses rires et de ses sifflets les lansquenets de Charles-Quint, le Nord répondait par un cri de délivrance. L'armée impériale venait d'échouer devant Péronne. La *Pucelle de Picardie* avait gardé cette fois encore son titre d'imprenable, et résisté aux galants qui s'étaient flattés de l'épouser:

Bourguignons avaient dit,
Par leur fine cautelle,
Qu'ils iraient épouser
La belle Péronnelle.

Et toute la France répéta en chœur:

Retirez-vous arrière,
Flamands et Bourguignons.

Après ce grand effort, les deux partis épuisés sentirent le besoin de reprendre haleine. La trêve de Nice (1538) rendit quelque repos aux combattants et aux libellistes. La guerre des brochures se calma. Par un de ces revirements si communs dans les régions de la politique, les panégyriques succédèrent aux pamphlets. Les écrivains les plus ardents à poursuivre l'Empereur de leurs malédictions, furent les plus empressés à célébrer sa magnificence, sa réception au Louvre, son voyage à Gand, sans en excepter les têtes coupées des pauvres bourgeois victimes de ce quart d'heure de réconciliation, et la *citadelle d'honneur* construite pour maintenir le pays en bon accord. L'Espagne et la France avaient

salué par des vivat et des cris de joie le retour de la paix. Qui pouvait concevoir des doutes, en voyant les deux princes s'embrasser si cordialement :

> Croyez qu'elle est finie la guerre,
> Puisque les rois ont fait l'édit.

Les peuples purent reconnaître bientôt que parole de roi, comme de femme, est sujette à varier. Quand Charles-Quint n'eut plus rien à craindre du côté des Pays-Bas, il oublia les promesses faites à son passage, et rentré dans son cabinet il organisa, d'accord avec ses libellistes, ses imprimeurs et ses faussaires, une nouvelle campagne contre l'honneur de François Ier. L'assassinat de Frégose et de Rinçon ayant fait tomber entre ses mains les papiers de l'ambassade française à Venise, il eut l'ingénieuse idée d'en tirer le texte d'un prétendu traité conclu entre François Ier et le Sultan. Le roi chevalier s'engageait par les plus horribles serments à livrer l'Italie et l'Allemagne aux infidèles. « Que si je néglige ces choses, je serai un apostat, je dirai que l'Évangile est faux, je nierai que Jésus-Christ vive, que sa mère ait été vierge ; je tuerai un pourceau sur les fonts de baptême ; je paillarderai sur l'autel. » Ce pacte diabolique, dont l'absurdité sautait aux yeux, fut colporté dans toutes les églises et les universités de l'Empire : prédicateurs et professeurs le dénonçaient et le commentaient avec indignation du haut de la chaire. Les dévots Espagnols, les honnêtes Flamands, les bons Allemands, toujours naïfs et défiants contre la France, se signaient d'horreur à cette lecture : les bourgeois de Vienne surtout croyaient voir chaque matin, du haut de leurs murailles, les cavaliers de Soliman. Pour compléter l'effet de ce document ou plutôt de ce pamphlet mensonger, Charles-Quint grand amateur de mise en scène, mêlant à la fois l'astuce du politique et les fanfaronnades du capitan, lança un nouveau défi. Par un travers d'esprit assez étroit, il voulait à tout prix dépouiller son rival de cette réputation de bravoure chevaleresque, qui s'attachait à lui depuis Marignan. C'était pour l'éclipser qu'il était allé à Tunis.

qu'il venait d'échouer devant Alger, qu'il avait proclamé en plein consistoire de Rome ce foudroyant cartel, demeuré sans réponse. Un nouveau libelle parut à Nuremberg, portant en devise une épée flamboyante avec sommation faite au Roi et à toute la nation française, d'avoir à quitter avant quinze jours l'alliance du Turc, sous peine d'extermination. François Ier fit démentir publiquement par son ambassadeur toutes ces calomnies : en même temps, il chargeait un de ses écrivains attitrés, Pierre Collet ou Jean Lhomme, de rédiger une longue épître apologétique adressée aux électeurs de l'Empire[1]. En dépit de tous ses efforts, Charles-Quint ne put ramener de son côté ni l'opinion, ni la fortune. L'une et l'autre semblaient lui tenir rigueur de son orgueil, de son ambition sans bornes et de ses longues prospérités. Sa fuite devant Landrecies, la défaite de ses troupes à Cérisoles, devinrent un nouveau sujet de moquerie et de triomphe pour les rimeurs de François Ier. L'infatigable Claude Chappuys publia la complainte de l'*Aigle qui fait la poule devant le coq à Landrecie.* Sagon lui-même, le lourd et inepte Sagon, accourut pesamment à la rescousse pour venger l'honneur du Roi[2]. Ce furent les derniers vivat qu'entendit François Ier. Marot s'éteignait tristement en exil, Ronsard ne chantait pas encore.

A quelque temps de là, Charles-Quint restait seul, dernier survivant de ces grandes luttes, qui avaient agité le monde depuis trente ans. Il avait vu mourir à la fois les rois de France et d'Angleterre : le vieux monarque harassé, malade, trahi des hommes et de la fortune, résolut d'aller s'ensevelir dans le cloître. La Pléiade naissante célébra comme un triomphe pour la maison de France la disparition de l'astre impérial. Un nouveau soleil, salué par les hymnes de la jeune école, se levait au Louvre avec Henri II, et suivant

1. Épître du roi de France envoyée aux Électeurs de l'Empire assemblés à Nuremberg, translatée du latin en français par Pierre Collet. 1545.

2. Apologie ou défense pour le roi, faite sur un texte d'Évangile contre ses ennemis et calomniateurs par François Sagon. 1544.

une loi de la nature, que les rimeurs n'avaient garde d'oublier :

Le ciel ne peut endurer deux soleils.

Du Bellay, le clairon de la Pléiade, sonna résolûment les *Tragiques regrets de Charles-Quint.* A coup sûr, le sujet avait de quoi tenter et inspirer un vrai poëte. Le spectacle de cette mort anticipée, tant de ruines accumulées, tant de sang versé, tant d'intrigues ourdies aux quatre coins de l'Europe, tous ces gigantesques labeurs de la politique et de l'ambition, aboutissant à un acte d'humilité sur le seuil du couvent de Saint-Just, offraient une ample matière de réflexions, et de beaux vers, une leçon à l'adresse des princes et des peuples. Malheureusement du Bellay a manqué de souffle. On songe malgré soi au monologue d'Auguste dans *Cinna*, en lisant cette faible complainte du haut et puissant empereur Charles-Quint :

Mourons plutôt, fesant place au malheur,
Et par la mort finissant la douleur.
Si la fureur, si l'orgueil, si l'envie
Ont jusqu'ici tant tourmenté ma vie,
Soyons au moins à cette heure plus doux,
Et d'une mort faisons plaisir à tous.

L'abdication fut le dernier acte de cette longue rivalité aussi féconde en coups de plume qu'en coups d'épée. L'imprimerie et l'artillerie, ces deux puissances nées de la veille, avaient agi de concert au service des deux monarques, et laissaient après tant de luttes, un amas confus de ruines et de libelles destinés à l'oubli. L'histoire littéraire a peu de chose sans doute à recueillir parmi ces œuvres éphémères comme les passions qui les ont inspirées. Cependant cette guerre de plume, qui accompagne et envenime la lutte armée, contient aussi son enseignement. Elle prouve que les canons et les soldats ne suffisent pas toujours pour assurer le triomphe d'une cause; que les victoires ou les défaites morales ont aussi leur importance, et que, fût-on François Ier ou Charles-Quint, on est obligé de compter avec l'opinion.

CHAPITRE II.

HENRI II.

Premières agitations politiques. — Raoul Spifame : *les Arrêts royaux*. — La Boëtie : *Discours de la Servitude volontaire*. — Anne Dubourg.

I

La Satire politique sous François Ier, malgré le nombre infini de libelles et de pamphlets dont elle inonda l'Europe, n'avait remué les esprits qu'à la surface. Enfermée dans le cercle étroit des personnalités, elle demeure aux ordres du maître qui la paye, et n'ose s'aventurer sur le terrain des principes, où elle eût trouvé devant elle l'omnipotence royale. François Ier, tant qu'il resta sur le trône, maintint dans toute sa pureté le règne du bon plaisir. Les résistances du Parlement au sujet de la Pragmatique tombèrent devant une menace de dissolution. D'ailleurs, cet illustre corps avait assez à faire de poursuivre les livres, d'emprisonner les auteurs et les libraires, et de brûler les hérétiques. Les États, convoqués au lendemain du traité de Madrid pour aider le Roi à ne pas tenir sa parole, furent discrètement congédiés, quand ils eurent rendu le service qu'on attendait de leur patriotique docilité. Les libellistes gagés, poëtes, chroniqueurs et valets de chambre crurent s'être suffisamment acquittés envers le Roi et la France en injuriant de leur mieux Charles-Quint, et en exaltant les vertus de son

rival. Rabelais seul avait essayé de faire entendre quelques conseils indirects, que l'on se garda bien de comprendre ou d'écouter.

Cependant un travail latent s'opérait dans les esprits. Le spectacle des ruines et des calamités qu'avaient entassées sur le monde l'ambition des souverains, le progrès naturel du libre examen éveillé par la Réforme, les embarras du pouvoir aux prises avec des questions nouvelles, l'épuisement des finances, les prodigalités inouïes de la cour, les souffrances et le mécontentement des peuples, les premiers frémissements de la guerre civile, toutes ces causes réunies provoquèrent et enhardirent la controverse. Henri II, despote au dedans, s'était fait au dehors, en haine de Charles-Quint, le complice de la liberté : il avait adopté lui-même pour devise, dans son appel aux princes allemands, le chaperon bourgeois et le poignard républicain, qui devait percer le flanc du nouveau César. Cette comédie politique, dont il prit soin de tempérer les effets par les rigueurs de son gouvernement, n'en laissa pas moins derrière elle une vague agitation. On s'avisa de remonter, ceux-ci par l'histoire, ceux-là par la théorie philosophique, aux origines des pouvoirs, d'en discuter le principe et la nature, bientôt d'en limiter les droits. Ces réflexions n'éclatèrent pas tout d'abord au grand jour. Les sages méditaient, se taisaient, et attendaient. Comme il arrive souvent, ce fut un illuminé, un fou qui donna le signal.

Raoul Spifame, avocat au parlement de Paris, frère du fameux évêque de Nevers qui devint le disciple de Calvin, publiait dès 1556 le recueil de ses *Arrêts royaux* (*Dicaearchiae regales*). Ce livre est un curieux symptôme du temps: il offre l'image de cette ébullition confuse et désordonnée, d'où naîtront bientôt tant de projets de réforme et de constitution. Spifame est un cerveau malade, qui se propose de refondre la société et d'y faire entrer l'ordre, qu'il n'a pu mettre dans sa tête, ni dans son livre. L'abbé de Saint-Pierre eût reconnu en lui son aïeul. C'est le même fatras d'aspira-

tions généreuses, de vues sensées et droites, d'hallucinations et d'idées impossibles à réaliser. Pour assurer le succès de sa réforme, Spifame rassemble aux mains de Henri II (car c'est en son nom qu'il décrète) la double autorité d'Empereur et de grand Pontife. Son premier coup de maître est la saisie des biens ecclésiastiques, déclarés patrimoine des pauvres et réunis au domaine de l'État. Ce fou, qui passerait de nos jours pour un homme raisonnable sur bien des points, réclame entre autres mesures d'ordre public, la création d'un impôt sur le revenu, la destruction des chiens errants, la résidence des évêques, le dépôt à la bibliothèque royale d'un exemplaire de chaque ouvrage, la fixation du commencement de l'année au 1er janvier (elle commençait alors à Pâques), la conversion des cloches superflues en monnaies et en canons, une retraite pour les soldats invalides, la suppression de tous les signes de douleur et tristesse concernant le trépas des chrétiens, la composition d'un martyrologe contenant les noms des princes, capitaines et autres gens de guerre morts au service de la France, depuis le temps de Charlemagne; la création des Monts-de-Piété, l'établissement de concerts publics dans la grande salle du Palais pour la réjouissance du peuple, des ordonnances sévères contre les établissements et les logements insalubres, une tutelle active de l'administration auprès des propriétaires en faveur des petites gens. On croit rêver soi-même en lisant aujourd'hui cet étrange programme à la date de 1556.

Les contemporains de Spifame ne virent sans doute en lui qu'un mauvais plaisant, un bouffon satirique ou un songecreux: à trois siècles de distance nous sommes bien obligés d'y voir autre chose. Cet halluciné, qui ne comprend rien à l'histoire de son temps, semble avoir une nette intuition de l'avenir. Étrange secret de la Providence, qui se plaît ainsi à faire germer dans la tête d'un rêveur désœuvré la sagesse anticipée de plusieurs siècles! Ce livre bizarre doit rendre les politiques plus indulgents pour ces pauvres fous occupés à poursuivre innocemment dans le vide le

bonheur de l'humanité. Combien d'idées considérées alors comme des chimères ont passé depuis dans la pratique! Combien dont l'application date à peine de quelques années, et qui dormaient paisiblement depuis 300 ans dans ce livre oublié. La Monarchie, la République, l'Empire ont été successivement les exécuteurs testamentaires de Raoul Spifame. Aujourd'hui même les chercheurs de nouveautés y trouveraient peut-être plus d'une réforme, à laquelle on n'a pas encore songé. Mais il en coûte toujours d'arriver trop tôt. Spifame fut déclaré incapable de remplir ses fonctions d'avocat au Parlement, pour s'être permis de semblables extravagances. Cependant on ne l'enferma pas. Henri, II, si ombrageux qu'il fut, ne devait point s'offenser d'une utopie pacifique, qui le constituait maître souverain de l'Église et de l'État.

II

Tous les esprits, il est vrai, ne partageaient pas la confiance de Spifame dans l'efficacité du pouvoir absolu. Le règne des favoris et des maîtresses, le droit de remontrance enlevé au Parlement, le contrôle des États supprimé, le sort d'un peuple abandonné au caprice de ses maîtres, pillé, ruiné par les impôts, excitaient plus d'une amère réflexion. Un matin, la cour, tout occupée de fêtes et de galas, apprit que Bordeaux venait de se révolter contre l'établissement d'une nouvelle taxe. Ces bourgeois, ces manants s'avisaient de vouloir compter avec le Roi. Montmorency promit de les mettre à la raison, et partit traînant à sa suite une bande de gentilshommes, de soldats et de bourreaux. Il fit dresser les potences, livra la ville au pillage, noya la révolte dans le sang, et, quelques jours après, il put écrire au Roi que l'ordre était rétabli. La cour revint à ses fêtes : le silence régna dans la cité désolée. Mais ces atroces vengeances avaient laissé une plaie vive au cœur d'un jeune avocat de vingt-deux ans. Dans le secret du cabinet, La Boëtie écrivit

son Discours de la Servitude volontaire qu'il intitula fièrement le *Contr'Un*.

Ce hardi factum (on ne saurait lui contester ce titre), quoique étouffé dès sa naissance, n'en est pas moins une œuvre vivante, sortie des entrailles de la société, sous le coup des émotions contemporaines. N'y voir qu'une amplification oratoire, une œuvre de rhétorique républicaine, c'est en méconnaître le caractère. Pour le comprendre, il faut lui restituer sa véritable date, au lendemain du sac de Bordeaux, en face du sanglant Montmorency, du tout-puissant Henri II et de la triomphante Diane de Poitiers. Il faut se représenter La Boëtie tel qu'il dut être alors, jeune homme rêveur et enthousiaste, avec son âme fière et généreuse, son imagination ardente, ayant vécu jusque-là de cette vie chaste et pleine d'illusions, que donne l'étude, en société des plus honnêtes gens de tous les siècles; et se réveillant tout à coup au milieu des horreurs d'une ville française, saccagée au nom et pour le service d'un roi de France. Il a entendu les cris des femmes et des enfants fuyant devant la soldatesque; il a vu les confiscations, les emprisonnements, les pendaisons sans jugement, tout un peuple hébété de terreur, baisant la main de son bourreau: et le cœur navré, blessé dans sa dignité d'homme, de chrétien, de Français, il se demande quel pacte a livré ainsi à un seul tout ce troupeau de bétail humain : « Souffrir les pilleries, les paillardises, les cruautés, non pas d'une armée, non pas d'un camp barbare, contre lequel il faudrait dépendre (dépenser) son sang et sa vie devant, mais d'un seul; non pas d'un Hercule ni d'un Samson, mais d'un seul *hommeau* [1], et le plus souvent du plus lâche et féminin de la nation; non pas accoutumé à la poudre des batailles, mais encore à grand'peine *au sable des tournois;* non pas qui puisse par force commander aux hommes, mais tout empêché de servir vilement à la *moindre femmelette.* » A qui

1. Homunculus.

s'adressent ces paroles, si ce n'est à ce roi de parade, faible et superbe despote, que mène en laisse la main parfumée de Diane de Poitiers ; à ce héros de tournois, qui bientôt ira tomber sans gloire sous la lance maladroite d'un courtisan?

D'où vient donc la servitude? Ce terrible problème assiége et tourmente l'imagination du jeune publiciste. Ira-t-il en chercher la source dans une sorte d'investiture divine, injurieuse pour la Providence? Dans le droit d'usurpation ou de conquête? Est-ce la force, la ruse ou le génie même qu'il faut maudire? Non; mais la sottise et l'apathie du populaire. C'est ce gros *populas* toujours soupçonneux à l'égard de ceux qui l'aiment, toujours crédule envers ceux qui le trompent, c'est lui qui s'est créé cette idole dont le poids l'écrase, ce Moloch auquel il faut des victimes humaines : « Celui qui vous maîtrise tant, n'a que deux yeux, n'a que deux mains, n'a qu'un corps, et n'a autre chose que ce qu'a le moindre homme du grand nombre infini de nos villes : sinon qu'il a plus que vous tous, c'est l'avantage que vous lui faites pour vous détruire. D'où a-t-il pris tant d'yeux? D'où vous épie-t-il, si vous ne les lui donnez? Comment a-t-il tant de mains pour vous frapper, s'il ne les prend de vous? Les pieds dont il foule vos cités, d'où les a-t-il, s'ils ne sont les vôtres? Comment a-t-il aucun pouvoir sur vous que par vous autres mêmes? Comment vous oserait-il courir sus, s'il n'avait intelligence avec vous? Que vous pourrait-il faire, si vous n'étiez recéleurs du larron qui vous pille, complices du meurtrier qui vous tue, et traîtres de vous-mêmes?..... Soyez résolus de ne servir plus, et vous voilà libres. Je ne veux pas que vous le poussiez, ni le branliez : mais seulement ne le soutenez plus ; et vous le verrez, comme un grand colosse à qui on a dérobé la base, de son poids même fondre en bas, et se rompre. » Cette page, souvent citée et toujours jeune, même après trois siècles, est encore un des plus brillants modèles de l'éloquence tribunitienne. Il lui a manqué le soleil, l'espace, l'agitation de la place publique; mais l'âme de l'orateur y

respire. D'instinct et de souvenir, La Boëtie a retrouvé la période sonore, l'ironie foudroyante, la logique vigoureuse des Philippiques et des Catilinaires. Il faut presque aller jusqu'à Vergniaud, ou du moins jusqu'à la rhétorique enflammée et moins innocente de Rousseau, pour retrouver de pareils accents.

Les sources de l'éloquence antique, fermées depuis si longtemps, semblent se rouvrir tout à coup pour cet avocat adolescent à peine sorti des bancs de l'école, au moment où une bande d'autres écoliers, sous la conduite de Ronsard, allait s'abreuver hardiment au grand fleuve de Pindare et d'Homère. Plein des souvenirs d'Athènes et de Rome, La Boëtie, pour se dérober aux tristesses du présent, remonte un instant le cours des âges : il entonne le Pœan sacré comme un soldat de Thémistocle et de Miltiade ; il rappelle avec ivresse ces belles victoires de la franchise sur la servitude, ces journées demeurées aussi fraîches dans la mémoire des hommes que si c'était *l'autre hier*. Cependant une apparition sinistre vient offusquer, à ses yeux, ces grandes images : il a vu se dresser le spectre de Denys, de Sylla, de Marius, de César. Il a vu la populace hurlante et affamée s'asseoir à la grande orgie du Bas-Empire : « Le plus entendu de tous n'eût pas quitté son écuelle de soupe pour recouvrer la liberté de la République de Platon... Les tyrans faisaient largesse du quart de blé, du setier de vin, du sesterce, et lors c'était pitié de ouïr crier, *Vive le Roi !* » A ce cri de la servitude repue, béate et satisfaite, il oppose le cri de la nature entière répétant avec les bêtes des forêts et les oiseaux du ciel : *Vive la Liberté !* Mais hélas ! il s'aperçoit que cette foule stupide et engourdie n'a point d'oreilles pour l'écouter, point de cœur pour battre avec le sien ; et il se retourne vers ces belles études, dont le Grand Turc se défie avec raison, vers ces nobles institutrices, qui entretiennent dans le cœur de l'homme le sentiment de son indépendance et de sa dignité. Dernière consolation d'une âme blessée, qui se réfugie comme l'Hippolyte d'Eu-

ripide dans le culte solitaire de sa déesse invisible à tous les yeux. Comme lui, mystique adorateur, il pût dire à la Liberté en lui offrant les prémices de son éloquence : « O souveraine chérie, reçois d'une main pure cette couronne pour ta chevelure dorée. Seul, en effet, parmi les mortels, je converse avec toi, entendant ta voix, mais sans voir ton visage[1]. » N'osant plus compter sur la sagesse des hommes, c'est à la justice divine qu'il renvoie, sinon en ce monde, du moins dans l'autre, le châtiment de la tyrannie. « Levons les yeux vers le ciel, ou bien pour notre honneur, ou pour l'amour de la même vertu à Dieu tout-puissant, assuré témoin de nos faits et juste juge de nos fautes. De ma part, je pense bien, et ne suis pas trompé, puisqu'il n'est rien si contraire à Dieu tout libéral et débonnaire, que la tyrannie : qu'il réserve bien là-bas à part, pour les tyrans et leurs complices, quelque peine particulière. »

Nous savons tout ce qu'on peut reprocher au Traité de La Boëtie, tout ce qu'il trahit d'inexpérience, de candeur juvénile : son défaut capital c'est l'absence de conclusion. L'appel à la Justice Divine est une consolation et un espoir plutôt qu'un remède. Les politiques peuvent en sourire : pour nous qui sommes dupes volontiers des nobles sentiments et du beau style, ce cri d'une âme jeune, honnête, protestant contre les servitudes et les injustices, même inévitables, de ce monde, nous émeut presque autant que la voix du vieil Œdipe écrasé sous le poids de la Fatalité. Parmi tant de libelles infimes, souillés de boue et de sang, le discours de La Boëtie nous apparaît comme un bas-relief antique découvert dans les ruines du Forum ou de l'Agora. Là se révèlent ces *grandes parties oisives* de son génie, que Montaigne s'affligeait de voir, faute d'aliments, languir dans l'inaction, et qui, sans la piété d'un ami, seraient mortes dans l'oubli. En d'autres temps, sur un autre théâtre, que fût devenu La Boëtie ? Il est difficile de le deviner. Tout ce qu'on peut

1. Euripide. *Hippolyte*.

dire, c'est qu'il portait en lui les germes d'un talent vigoureux, trop tôt éteint. La vertu, la science, la liberté, ces belles passions de la jeunesse, dont l'expérience nous désenchante trop souvent, il les a ressenties et exprimées dans un langage que nul parmi les modernes n'avait parlé avant lui. C'est là son premier titre à nos yeux.

Au point de vue historique, son œuvre a encore un autre mérite. Elle exprime ce que les annales les plus fidèles ne racontent pas toujours, les froissements cachés d'une société, ce qui s'agite au fond des âmes, et ce qui ne s'écrit ni ne se dit pas tout haut. Au milieu de tant d'hymmes louangeurs, d'apothéoses anticipées, que les rimeurs et les artistes officiels prodiguent au Roi et à sa maîtresse, la plainte secrète de La Boëtie forme la contre-partie de ce concert, monotone dans sa longue unanimité. Œuvre d'écolier, je le veux bien : mais d'écolier ému, convaincu, éloquent à force de sincérité dans les naïfs emportements de sa passion républicaine. Cette passion resta pure comme un amour de vingt ans. C'est là son charme et son excuse : La Boëtie l'étouffa contre son cœur, sans en livrer le secret au monde, sans se douter du bruit qu'elle devait soulever un jour autour de son nom. La prudente amitié de Montaigne l'avertit du danger et de l'inutilité de ses efforts : on convint de laisser dormir dans le silence cette généreuse témérité de jeunesse; et plus tard, il fallut l'horrible massacre de la Saint-Barthélemy, le soulèvement de toutes les consciences loyales, pour décider Montaigne à faire sortir de la tombe cet anathème posthume contre les tyrans[1]. L'émotion fut grande; et cependant l'œuvre avait alors perdu cette primeur de hardiesse et de candide indignation qu'elle dut avoir, le jour où La Boëtie vint en frapper l'oreille surprise et effrayée de son ami.

Ce cri que la prudence et l'amitié avaient retenu sur les lèvres de La Boëtie, un martyr de la Réforme, un homme

1. La Boëtie était mort le 18 août 1563, à l'âge de trente-deux ans, et l'ouvrage ne parut qu'en 1574.

qui avait fait le sacrifice de sa vie, osa le prononcer tout haut. Les voûtes du Parlement durent tressaillir, quand un conseiller, un de ces légistes autrefois dociles instruments de la royauté, Anne Dubourg, fit entendre en face du roi Henri II et de toute la cour ces hardies paroles : « Eh quoi ! Le blasphème, l'adultère, la débauche et le parjure s'étalent impunément à la face du ciel; et les amateurs de l'Écriture Sainte sont châtiés, et chaque matin on invente de nouveaux supplices contre des hommes dont le seul crime est de vouloir la réforme des mœurs et le règne du Christ. » Le Roi, Diane de Poitiers, le duc et le cardinal de Lorraine se regardèrent pâles, interdits, et frémissants de colère. L'hérésie venait de jeter un défi solennel à la royauté : la perte de Dubourg fut résolue, les bûchers se rallumèrent : en même temps les fêtes et les tournois reprirent avec fureur. Le coup de lance de Montgommery vint subitement les interrompre. Les protestants n'hésitèrent pas à reconnaître le doigt de Dieu dans cet accident, qui faisait tomber le Roi sous *les murs même de la Bastille, où il détenait les innocents*. Les pamphlets et les complaintes injurieuses se mêlèrent aux regrets funèbres : on se menaça et l'on se compta autour du cercueil de Henri II. Le meurtre du président Minard acheva d'exaspérer les catholiques. Les Guises et Diane de Poitiers hâtèrent le supplice de Dubourg : ce fut le premier acte du nouveau règne. La lueur sinistre du bûcher se refléta dans toutes les âmes. De sombres pensées de destruction, de vengeance, de guerre à mort les embrasèrent. Pour les uns Dubourg était un rebelle, pour les autres un martyr. Sa légende fut colportée par toute l'Europe, son nom tour à tour exécré ou béni. Les ardeurs de la religion et les jalousies de la politique, la cause de Dieu et celle des princes tristement confondues, une noblesse frémissante et prête à s'égorger, un peuple ahuri, furieux, partagé en deux factions, une reine veuve, sans ascendant, sans pricipes, restée seule avec six enfants en bas âge, tel est le lamentable spectacle qu'éclaire le bûcher d'Anne Dubourg.

CHAPITRE III.

LA GUERRE CIVILE.

Les Guises. — *Le Tigre.* — *Le Pasquil de Pierre de Cugnières.* — Manifestes de Condé. — *La Chanson de Vassy.* — *La Chanson de Poltrot.* — *Le Livre des Marchands.* — *La Harenga.* — *La Légende de Charles de Lorraine.* — *La Légende de dom Claude.*

I

« Ne combattez jamais contre votre maître, fût-il tyran, et sachez que ceux qui osent l'attaquer trouveront leur juge.... C'est au Pape que j'arrache l'épée, non à l'Empereur. » Ces paroles de Luther sont formelles et séparent nettement, du moins dans sa pensée, la réforme religieuse de la révolution politique. Calvin garda la même modération et ne cessa de prêcher, comme un devoir, l'obéissance aux lois du pays et à l'autorité des magistrats. Uniquement occupé du soin de constituer son Église, plus confiant dans la puissance des martyrs et des prédicateurs que dans celle des soldats, il voulut laisser à la Réforme son caractère purement religieux sans l'associer aux ambitions des princes et aux querelles des partis. La belle profession de foi qu'il adressait à la diète d'Augsbourg renouvelait cette promesse d'héroïque résignation : « Nous mourrons, disait-il, mais en mourant nous serons vainqueurs, *moriemur, sed in morte victores erimus.* » Tant que les théologiens dirigèrent et con-

tinrent le mouvement, l'esprit pacifique l'emporta. La conquête des âmes leur suffisait; ils laissaient à d'autres les richesses, les bénéfices, l'influence dans les conseils du Roi et de la nation. Mais quand le protestantisme eut à sa tête un roi de Navarre, un prince de Condé, de nouvelles idées et de nouveaux intérêts prévalurent. Des artisans, des bourgeois, des clercs et des savants avaient pu se laisser traîner au supplice sans résistance; mais ces nobles barons qui se sentaient une épée au côté, la laisseraient-ils oisive, quand ils pouvaient la mettre au service de Dieu? D'ailleurs les gens de négoce, de science ou de métier emportaient avec eux dans l'exil un gagne-pain. Le gentilhomme pouvait-il emporter sur son dos le château de ses pères? Fatalement attaché au sol, il lui fallait donc disputer et conquérir une place pour lui et son Église au soleil de la patrie. La guerre naquit non-seulement du conflit des passions et des ambitions humaines, mais d'une nécessité sociale. La Réforme en porta la responsabilité : elle n'avait été jusque-là qu'une *secte*, elle devint une *faction*.

Calvin ne s'y était pas trompé. Du jour où l'épée fut tirée, la propagande religieuse s'arrêta. Les conversions qui s'étaient succédé depuis quelques années avec une effrayante rapidité, cessèrent. Tel qui n'eût pas reculé devant l'hérésie, hésita devant la rébellion. Le peuple, la bourgeoisie, tous ces gens simples et pacifiques qui prêtaient avidement l'oreille aux prédicateurs, se défièrent des gentilshommes, de ces nouveaux apôtres du christianisme noircis de poudre et bardés de fer. La France, obéissant à ce besoin d'unité qui s'empare d'elle dans toutes les heures de crise, s'agita convulsivement pour échapper au divorce dont elle se sentait menacée. Toute l'histoire de nos guerres civiles est là durant un demi-siècle. La tolérance eût été le seul remède; mais elle n'était alors sincèrement comprise ni acceptée d'aucun parti.

Cependant jusqu'à la dernière heure, il faut l'avouer, les théologiens et les ministres firent tous leurs efforts pour

prévenir une lutte armée. Le synode général, réuni à Paris en 1560, se déclara solennellement décidé à « porter le joug de *subjection* de bonne et franche volonté, condamnant et répudiant tous ceux qui voudraient rejeter les supériorités, mettre communautés et confusions de biens, et renverser l'ordre de justice. » Ces protestations réitérées d'obéissance trahissaient elles-mêmes un malaise secret. On se sentait fatalement entraîné vers la guerre, et l'on s'empressait de la désavouer. Dès l'origine, de vagues aspirations politiques s'étaient mêlées au mouvement religieux. Le soulèvement des anabaptistes avait été une première et sanglante explosion, étouffée par les chefs mêmes de la Réforme. Mais l'esprit d'examen et d'opposition, qui couvait au sein de la nouvelle Église, n'était pas mort. La déclaration des protestants de Magdebourg (1552) consacrait dans certains cas le droit de résistance et d'insurrection. En France même, plus d'un gentilhomme datait ses actes du règne du Christ (Regnante Christo). Les paysans du Languedoc et des Cévennes s'étaient avisés de demander quel texte de la Bible les obligeait à payer l'impôt. La faiblesse d'une minorité, l'espoir de s'emparer du pouvoir, de s'imposer à la cour et bientôt peut-être à la France, précipitèrent la Réforme dans les voies tortueuses de la politique. La conjuration d'Amboise fut sa première faute et son premier échec; la guerre civile en sortit.

Au milieu de ces luttes atroces qui allaient couvrir de sang et de ruines le sol de la France, la Satire s'associe à toutes les fureurs des partis. Némésis sans pudeur et sans pitié, elle secoue la torche de la discorde, provoque ou justifie les crimes, calomnie les vivants et les morts, jusqu'à ce qu'enfin elle rachète par un chef-d'œuvre de bon sens, de patriotisme, d'esprit et de style vraiment français, cette longue suite de violences et de folies. Trois noms surtout attirent ses traits, ceux des Guises, de Catherine de Médicis et de Henri III. Elle n'épargne pas non plus les chefs du parti contraire : Condé, Coligny, Henri de Navarre, le grave et sage

L'Hôpital lui-même. Mais aucune famille n'accumula sur sa tête autant de haines et d'idolâtries, autant de calomnies et d'éloges insensés que la puissante maison de Lorraine. Prédestinée par le génie de ses chefs au premier rang, condamnée par la fortune à rester éternellement sur les marches d'un trône où s'asseyaient l'impuissance et la médiocrité, elle expie sous la plume des pamphlétaires et sous les coups des assassins sa dangereuse supériorité. Déjà, dans les États de 1484, on avait vu ses princes ambitieux rôder autour de la royauté. Coquillart avait chansonné les *verts manteaux* de Lorraine :

S'il advient que les manteaux verts,
Ayent cours, comme chacun pense,
. . . .
Mal contents, ayez espérance ;
Connaissez que le temps s'applique
De ramener sans différence
Un autre nouveau *Bien Publique*.

Le rimeur champenois, s'il fût revenu au monde, eût été le premier tout étonné d'avoir si bien prédit la Ligue cent ans avant sa naissance. Éloignés quelque temps de la cour, les Lorrains y reparaissent sous François Ier. Claude, le chef de la famille, espéra se glisser plus près du trône en épousant Antoinette de Bourbon, sœur du roi de Navarre. Mais ses prétentions au titre de prince, ses impatiences d'avancement et de grandeur avaient déplu. Il resta toute sa vie exclu des conseils du Roi : plus heureux, ses deux fils aînés en forcèrent les portes et s'y assirent triomphants. Quand Claude mourut, la puissante famille avait établi son aire au cœur du royaume. Ils étaient là six frères, six aiglons à l'œil fauve et perçant : trois à la tête des armées, François, le preneur de villes ; le duc d'Aumale, le pillard ; et le marquis d'Elbeuf : trois dans l'Église, Charles, le grand accapareur de bénéfices, le cardinal de Guise, un bonhomme épicurien ; et le grand prieur, un batailleur égaré sous la robe. Depuis qu'ils avaient manqué de saisir au vol la cou-

ronne de Naples, ces Lorrains étaient sans cesse en quête de proie. Ils faisaient rajeunir par leurs libellistes et leurs chroniqueurs une fastueuse généalogie, qui les rattachait à Charlemagne. Ils entretenaient des intelligences en Allemagne, en Flandre, en Italie, en Espagne, caressant tour à tour les luthériens, le pape et Philippe II. A ces fureurs dévorantes de l'ambition, se joignaient toutes les séductions de la gloire et de la popularité. La prise de Calais avait fait de l'aîné, François, l'idole de la nation. Le cadet, Charles, héritier de son oncle le cardinal de Lorraine, tenait sous sa main l'Église de France. En même temps, ils s'imposaient à Henri II par sa maîtresse Diane de Poitiers, dont ils flattaient l'orgueil et la cupidité, quitte à la dépouiller plus tard. Le mariage de leur nièce Marie Stuart avec François II leur livrait la royauté. Cependant, avant de mourir, Henri avait renouvelé à sa femme les conseils de prudence qu'il avait reçus de son père François Ier :

> Le feu roi devina ce point,
> Que ceux de la maison de Guise
> Mettraient ses enfants au pourpoint,
> Et son pauvre peuple en chemise !

Étrange destinée que la leur ! François Ier les aime peu, Henri II s'en défie, François II les redoute comme un enfant docile et peureux, Charles IX les déteste d'une franche aversion, Henri III d'une haine hypocrite et implacable ; les princes du sang, les Bourbons, les Châtillons, les Montmorencys, toute la noblesse se révolte contre leurs prétentions ; on les jalouse, on les maudit, et partout ils sont les maîtres. Ils montent et montent toujours, emportés par le tourbillon de la fortune : les complots, les assassinats ne font que les élever encore. La religion elle-même sanctifie leur ambition : ils ont l'air d'être les champions de l'Église, quand ils sont les artisans égoïstes de leur propre grandeur. La conjuration d'Amboise, qui semblait devoir les perdre, acheva de les affermir. Les têtes des révoltés, atta-

chées aux créneaux du château, apprirent à tous la victoire des Lorrains et du parti catholique.

La guerre des pamphlets commença : toutes les plumes protestantes se mirent à l'œuvre. Une nuée de libelles s'abattit sur le cardinal de Lorraine, un surtout, atroce, enragé, rugissant comme son titre même, le *Tigre*[1]. C'était une malédiction en règle contre les Guises, un réquisitoire et une exécration à la mode antique, grosse d'injures, d'apostrophes et de menaces, comme une coulevrine chargée de mitraille jusqu'à la gueule. Le *Quoüsque tandem* des *Catilinaires* éclatait du premier coup : « Tigre enragé, vipère venimeuse, sépulcre d'abominations, spectacle de malheur, jusques à quand sera-ce que tu abuseras de la jeunesse de notre roi? Ne mettras-tu jamais fin à ton ambition désordonnée, à tes impostures, à tes larcins? » L'imitation se poursuit de la sorte jusqu'à la fin du discours. Curieux spectacle que cette passion toute vive, née de la veille, courant et bouillonnant comme une lave dans le vieux moule de la période cicéronienne. « Quand je te dirai que, pour avoir diminué la France de ses forces, tu as fait perdre au feu roi une bataille, en la ville de Saint-Quentin.... Quand je te dirai qu'un mari est plus continent avec sa femme que tu n'es avec tes propres parentes; si je te dis encore que tu t'es emparé du gouvernement de la France et as dérobé cet honneur aux princes du sang pour mettre la couronne en ta maison, que pourras-tu répondre? Si tu confesses cela, il te faut pendre et étrangler; si tu le nies, je te convaincrai. » C'est presque la phrase sonore de La Boëtie, avec ses interrogations haletantes, ses accumulations précipitées, qui ne laissent pas à l'adversaire le temps de se reconnaître, ni de respirer. Mais il n'y a plus là cette candeur d'indignation désintéressée, cette chaste passion de la liberté qui nous séduisait dans l'ami de Montaigne. Dès le premier jour, la violence du langage

1. Le véritable titre est : « *Épître adressée au Tigre de France.* »

annonçait à quelles extrémités allaient se porter les deux factions. C'est désormais une guerre sans pitié, où l'on ne ménage pas plus le sang que l'honneur de ses adversaires.

L'horrible fracas de ce libelle exaspéra le Cardinal. Il mit sur pied toute la police de l'Église et de l'État pour découvrir le coupable caché sous l'anonyme. On fouilla aux quatre coins de la France. « Si le galant auteur eut été appréhendé, dit Brantôme, quand il eut eu cent mille vies, il les eût toutes perdues. » Après de longues recherches, on finit par découvrir un malheureux libraire, Martin Lhommet, recéleur de quelques exemplaires. Il fut pris et mené tout droit à la potence. Cependant, que devenait l'auteur ? Réfugié à Genève, il pouvait jouir à distance et en sûreté de la colère de ses ennemis. C'était un Français, un protestant, et de plus un des premiers jurisconsultes d'alors, l'élève d'Alciat, le rival de Cujas et de Doneau, le maître d'Étienne Pasquier, François Hotman. Exilé volontaire, Hotman était venu sur les pas d'Estienne, de Bèze et de tant d'autres, apporter au camp général de la Réforme sa science turbulente et sa fiévreuse activité. Sa vie est une longue odyssée entremêlée d'aventures, de luttes et de voyages sans fin. Successivement professeur à Orléans, à Strasbourg, à Lausanne, à Valence, à Bourges, il trouve partout des ennemis acharnés et d'ardents admirateurs. La fuite, la misère, les embarras d'une famille nombreuse qu'il traîne à sa suite de France en Suisse, de Suisse en Allemagne, sans argent, sans asile et presque sans pain, toutes les épreuves qui semblent devoir entraver ou paralyser le génie, ne font qu'exalter son âpre nature. Comme le taureau de Virgile tout meurtri du combat, il a couché sur la dure, il s'est nourri de l'herbe amère de l'exil et de la solitude,

Frondibus hirsutis et carice pastus acuta :

et dans son cœur s'est amassé un flot de colères, qu'il répand en libelles retentissants. Homme d'étude, de labeur et de passion, il est un des chefs de cette érudition militante,

auxiliaire et complice des partis. Nous le trouverons sur la route opposant aux partisans exclusifs du droit romain l'*Anti-Trébonien* et le discours sur la *Loi salique*, improvisant au lendemain de la Saint-Barthélemy le sanglant réquisitoire du *De Furoribus Gallicis*, terrifiant la dynastie des Valois par l'audacieuse utopie de la *Gaule Franke;* puis par un retour soudain, au terme de sa carrière, écrivant sur les ruines mêmes qu'il avait faites son *De jure successionis*, et soutenant contre les violences démagogiques de la Ligue le dogme conservateur de l'hérédité. Le *Tigre* fut son premier coup de plume. Malgré tout le bruit qu'il excita, l'auteur ne fut pas tenté de se faire connaître ; mais Baudouin son rival et son ennemi se chargea de le démasquer.

II

Les Guises n'en restaient pas moins vainqueurs et maîtres absolus de la situation. La parole insinuante du Cardinal et surtout le regard fascinateur de Marie Stuart tenaient captif le jeune roi François II, pauvre enfant étourdi et hébété, qui mourut sans avoir le temps de se reconnaître, au milieu des délices enivrantes d'un premier amour. Dans cette mort, comme dans celle de Henri II, les protestants virent paraître le doigt de Dieu, qui vengeait les victimes d'Amboise comme il avait vengé Dubourg. L'abcès avait fait son œuvre aussi vite que la lance de Montgommery. La chute des Guises parut certaine : les ambitions et les plumes se remirent en campagne. Une estampe satirique, dont les mémoires de Condé nous ont conservé les détails, exprimait parfaitement l'attitude et les espérances de chaque parti[1]. Au milieu s'élève un grand arbre qui représente le royaume de France : contre le tronc, dort appuyé Guillot le Songeur, c'est-à-dire Antoine de Navarre, l'éter-

1. *Mém. de Condé*, t. II.

nel dormeur qui, par son apathie et sa sottise, désespère ses partisans et surtout sa femme, l'active et ambitieuse Jeanne d'Albret. Autour de lui se pressent vainement pour le réveiller, et l'amiral de Coligny, qui le tire par son chapeau; et le cardinal de Châtillon, qui lui souffle à l'oreille des paroles de devoir et d'encouragement; et le connétable de Montmorency, qui fait grand bruit d'armes; et le prince de Condé, qui lui apporte une chandelle allumée, afin de lui montrer clairement qu'il est dupe des Guises et de la Reine Mère. Mais il dort, et dormira jusqu'au jour où Dieu lassé de sa nonchalance, le frappant à l'épaule, l'appellera comme Henri et François à son tribunal :

Par l'œil, par l'épaule et l'oreille,
Dieu a fait en France merveille,
Par l'oreille, l'épaule et l'œil,
Dieu a mis trois rois au cercueil.

Près de là, à quelque distance, se tient un personnage masqué, à l'air ambigu et indécis : c'est le cardinal de Bourbon, bonhomme trembleur, victime et plastron de Charles de Lorraine, qui prétend toujours être avec lui le premier comme au collége. De l'autre côté, est le groupe des Guises : le duc François, grand maître et grand veneur de France, errant sans chef comme un pèlerin qui songe à gagner autre chose que des pardons, et cherchant son passetemps par la volerie (chasse du vol à l'oiseau). Le cardinal, son frère, la couronne sur la tête comme un vrai roi de France et une échelle au cou (pronostic du gibet qui l'attend), tenant enfermé dans sa bourse le petit François II, auquel il laisse parfois mettre la tête et les mains dehors pour prendre l'air. Entre les deux groupes principaux, la Reine Mère avec double visage, l'un royal et souriant qu'elle présente au roi de Navarre pour lui complaire, l'autre humble et obéissant comme celui d'une vieille chambrière, tourné vers Son Éminence le cardinal de Lorraine.

L'estampe avait pour complément un pasquil qui courut sous le pseudonyme de maître Pierre de Cugnières,

jadis avocat au parlement, mort depuis deux siècles et nouvellement ressuscité. Nous avons parlé ailleurs[1] de ce légiste au service de Philippe de Valois, excommunié et condamné par le clergé de Notre-Dame à une éternelle caricature. Passé à l'état de personnage légendaire comme Firelippes et Pierre Faifeu, Pierre de Cugnières, dont la grimace devait être particulièrement désagréable aux chefs du parti ultramontain, sortit de la tombe pour signifier au duc de Guise l'ordre de déguerpir et de restituer à Antoine de Bourbon la tutelle du roi son neveu :

Tolle grabatum tuum et ambula.
Vu qu'étranger tu es de ce royaume,
Que tardes-tu de serrer ton bagage ?

Le ton général de cette pièce, les versets placés en tête de chaque quatrain révèlent une plume protestante, peut-être celle d'un ministre ou d'un secrétaire de Jeanne d'Albret. On le croirait volontiers en lisant cet horoscope sur le jeune prince de Navarre (depuis Henri IV) alors enfant :

Heureux le temps qui te verra roi être !
Heureux celui duquel tu seras maître !

L'auteur exalte Condé et traite avec assez d'égards Catherine de Médicis ; mais il maudit le Pape qu'il menace de *l'infernale fosse*, et le Cardinal auquel il adresse cette injurieuse apostrophe : *Quomodo de cœlo cecidisti Lucifer ?*

A cette coalition de haines et d'ambitions rivales les Guises opposèrent l'habile alliance du triumvirat, qui ramenait à eux le roi de Navarre, le connétable de Montmorency, puis le maréchal de Saint-André. La cause protestante semblait perdue. A cette heure désespérée, Condé s'en déclara le champion et le *chevalier fidèle jusqu'à la mort*. Une fois engagé par dépit ou par point d'honneur, avec la fougue héréditaire de sa race, il se rue tête baissée dans la

1. *La Satire en France au moyen âge*, page 403.

mêlée. Bossu et malin comme Thersite, hardi et bouillant comme Achille, il lance à la face de ses adversaires une grêle d'ironies, de défis et de manifestes. A la déclaration solennelle des triumvirs, qui s'enveloppent majestueusement de leur gloire et de leur fidélité passée, il répond « qu'ils sont trop bons pères de famille pour ne pas s'être largement payés à l'avance de leurs services. » Il les déclare oppresseurs et tyrans de la royauté, et leur renvoie ce titre de rebelle dont ils essayent de le flétrir :

Qu'ils prennent donc pour eux ce titre de rebelles,
Et nous laissent à nous notre nom de fidèles.

Les applaudissements intéressés de son parti, les prédications enthousiastes des ministres, les encouragements clandestins de la Reine Mère excitent le prince à la riposte. Certes, Condé n'est pas l'auteur de tous les écrits qui portent son nom. Il a derrière lui de Bèze, Chandieu, Florent Chrestien, toute une escorte d'infatigables disputeurs. Les deux épîtres en vers adressées l'une à la Reine Mère, l'autre au Peuple de France ne sont évidemment pas de sa main. Et pourtant, à travers les arguties de la controverse, la roideur et la gravité du sermon, on sent passer ce souffle héroïque qu'il inspirait à ses secrétaires comme à ses soldats :

Je trouve assez en Dieu d'effort et d'assurance,
Ayant mis en ses mains mon épée et ma lance.
. . . .
Et toi, ma douce mère et ma chère patrie,
Prends en gré de ton fils la sainte affection,
Et espère secours en ton affliction.
Si je puis par mon sang te donner délivrance,
Honorable de vrai sera ma récompense :
Mais si je dois mourir en si haute entreprise,
Fais que sur mon tombeau cette lettre soit mise :
« Pour l'Église de Dieu, le Roi et son pays
Remettre en liberté, mourut ici Louis. »

L'homme qui dictait de telles paroles, malgré ses fautes

et ses légèretés déplorables, méritait mieux que le champ de bataille de Jarnac et la balle assassine de Montesquiou.

Cependant on hésitait encore : le fantôme de la guerre civile arrêtait les plus ambitieux et les plus hardis. Catherine elle-même, malgré sa politique astucieuse, s'effrayait à l'idée de voir se heurter les deux puissantes maisons de Guise et de Bourbon, comme deux montagnes entre lesquelles la faible monarchie des Valois pouvait se trouver écrasée. Le colloque de Poissy fut un dernier simulacre d'appel à la concorde. Le lendemain, la guerre commença. Le massacre de Vassy en donna le signal. En vain François de Guise, honteux de ce sanglant exploit des siens, se hâta de le désavouer. Les ardents, les enthousiastes s'obstinèrent à célébrer le sac d'une grange et le meurtre d'une centaine de huguenots comme un triomphe digne du vainqueur de Calais :

Vaillant par excellence,
Et très-humain,
Doux et benin,
C'est le bon duc de Guise,
Qui à Vassy
Par sa merci,
A défendu l'Église.

Les protestants de leur côté exhalèrent leurs plaintes aux quatre coins de l'Europe : les libelles et les estampes exposèrent à tous les yeux *les cruautés de Vassy*. Les ministres les racontaient du haut de la chaire. Du nord et du midi, une sombre nuée d'aventuriers, lansquenets, reîtres, Espagnols, Italiens, s'abattit sur la France comme sur une proie à dévorer. Ronsard lui-même dégoûté du rôle d'Orphée pacifique, redevint un belliqueux Tyrtée, et se mit à sonner de la trompe contre les huguenots. Chaque parti suivant les conseils du poëte, eut bientôt *bonne poudre, bon plomb* et *bons pistolets*. Ils en firent l'essai dans les plaines de Dreux (1562). Là comme à Poissy, chacun se proclama vainqueur. Comme à Poissy, le champ de bataille

vaillamment disputé resta aux catholiques. Les protestants s'en vengèrent par des chansons. Ils exaltèrent la gloire du *petit homme* (le prince de Condé), qui suivant son habitude avait plongé au plus épais de la mêlée, et y était demeuré prisonnier : en revanche, ils reprochèrent au duc de Guise de s'être réfugié dans une grange pendant l'action :

> Guise de près on pourchassa
> Si vivement, qu'il se mussa [1]
> Dans une granche, loin de Rome.
> Dieu gard' de mal le petit homme!

Accusation ridicule, que ni Guise, ni les siens ne prirent la peine de relever. Jusque-là tout réussissait aux Lorrains, conspirations, duels théologiques, batailles rangées. Ils étaient vainqueurs sur toute la ligne. Dès la première campagne, la cause protestante semblait perdue. Orléans, où s'était jeté Coligny, allait succomber. La balle de Poltrot changea tout à coup la face des événements. La fureur des libelles un moment étouffée par le bruit du canon, se raviva en face du double cadavre de la victime et de l'assassin. Jamais depuis la fin tragique de Charles le Téméraire, un tel concert de lamentations et d'injures, ne s'éleva autour d'un cercueil. Le corps du héros resta exposé pendant trois jours dans le camp au milieu des pleurs et des gémissements des soldats : puis on le transporta en grande pompe à Paris. Son cœur fut déposé au pied du maître-autel de Notre-Dame, et Georges Corrozet célébra dans une éloquente épitaphe :

> Le cœur du fort des forts, le magnanime cœur,
> Qui ne fut onc vaincu, mais toujours fut vainqueur.

Quelques jours auparavant Poltrot avait été livré en spectacle aux Parisiens, tenaillé, tiré à quatre chevaux ; sa tête coupée et attachée à l'horloge de l'hôtel de ville, son corps brûlé à petit feu. Le peuple, fou de douleur et de colère, avait savouré cette vengeance trop courte à son gré, et

1. Cacha.

réclamait pour le gibet les complices de Méré, Soubise, Larochefoucauld, d'Andelot, Coligny. Les prédicateurs mêlaient à l'éloge du nouveau Machabée des anathèmes contre les huguenots. Ronsard et L'Hôpital unissaient leurs voix respectées pour déplorer le trépas du grand homme ravi à la France et à l'admiration du monde entier. L'Espagne, l'Italie se voilaient de deuil; toute la catholicité frappée au cœur réclamait l'extermination des hérétiques. Les protestants de leur côté, du haut des murs d'Orléans délivrée, répondaient par un immense cri de joie et par l'annonce de nouvelles vengeances :

Autant que sont de Guisards demeurés,
Autant est-il en France de Mérés.

Poltrot est un Brutus, un Scévola, un David vainqueur de Goliath :

Ce fut cet Angoumois,
Cet unique Poltrot :
Notre parler françois
N'a pas un plus beau mot.

De Bèze lui-même, cédant à l'entraînement général, n'hésite pas à lui ouvrir le paradis. En revanche, Guise est précipité dans les enfers, maudit, flétri des noms de traître et de tyran, sans respect pour la gloire de sa vie et pour la sublime douceur de sa mort. Rénée de France, sa belle-mère, écrivit à Calvin, qu'elle avait jadis reçu et protégé, pour lui demander d'arrêter ces profanations, de calmer les violences des siens, et de laisser dormir en paix dans le tombeau cette grande ombre que Dieu seul avait le droit de juger.

III

Un crime peut tuer un homme, il ne tue jamais une cause ni un parti. Le duc était mort, mais le génie le plus remuant, le plus ambitieux et le plus redouté de la famille, le Cardinal,

vivait encore. Sur lui allait retomber, pour quelques années du moins, jusqu'à ce que ses neveux eussent grandi, la responsabilité de cette prodigieuse fortune, le poids des affaires, et aussi des rancunes et des pamphlets. François de Guise avait de grandes parties qui imposaient le respect, quoi qu'on fit. Sa gloire et son dédain le plaçaient au-dessus des atteintes de la Satire. Charles de Lorraine, bien moins grand et plus irascible, avec ses allures félines et tortueuses, son activité brouillonne, ses éruptions de colère et de vanité intempestives, offrait plus de prise aux attaques de ses ennemis. On était toujours sûr de l'atteindre et de l'exaspérer. Protestants et politiques se donnèrent ce facile plaisir. Ses mésaventures d'ambitieux, ses fredaines amoureuses devinrent un texte inépuisable de couplets et de bons mots. La fameuse chanson de *Fi-fi* venait le défier jusque sous les fenêtres de son riche hôtel de Cluny; les petits enfants la répétaient à travers les rues, comme autrefois la complainte de Péronne, au risque d'être fouettés. Un accident plus grave le rendit un moment la fable et presque la risée des Parisiens.

Tout couvert des lauriers théologiques de Poissy, le Cardinal était allé représenter la France au concile de Trente. Les douces flatteries du légat résonnaient encore à son oreille; il revenait enchanté de tout le monde et de lui-même, l'air radieux, le pied leste, rêvant pour sa bienvenue une réception triomphale dans ce Paris encore en deuil du grand duc François. Un sauf-conduit lui permettait d'entrer avec une escorte, malgré la rigueur des édits: il avait fait venir son neveu, le jeune duc Henri, pour l'associer à cette ovation. Le cortége descendait la rue Saint-Denis, quand le maréchal de Montmorency, gouverneur de la ville en l'absence du roi, vint subitement lui barrer le passage. Montmorency exigeait le sauf-conduit, le prélat refusait de le produire. Les gens d'armes du maréchal se ruèrent l'épée au poing sur l'escorte des Lorrains, qui lâcha pied et se débanda à travers la plaine Saint-Denis. Le Cardinal, renversé dans la boue, criant, protestant, écumant de rage, fut ré-

duit à se réfugier dans une boutique. Le soir, il regagna furtivement son hôtel, attendant une émeute pour le lendemain. L'émeute ne vint pas. Le peuple, la bourgeoisie, le clergé même ne bougèrent point devant l'attitude de Montmorency, qui avait juré de faire pendre tous les mutins. Furieux de se voir si mal soutenu, Charles de Lorraine quitta la capitale et emporta sa mauvaise humeur dans son évêché de Metz, où l'attendaient de nouveaux mécomptes.

L'équipée de Paris, comme on l'appela, acquit les proportions d'un événement politique. Cette grande manifestation du parti lorrain, cette entrée triomphale annoncée et préparée d'avance, avait échoué et fini en tragi-comédie. Après les coups d'estoc des gens d'armes, vinrent les quolibets, les épigrammes et les pamphlets de toutes sortes. Le Cardinal lui-même, qui ne s'endormait guère, fut le premier à croiser la plume. Sous le nom d'un gentilhomme de Haynaut, il décocha à ses ennemis une lettre apologétique pleine de récriminations contre la brutale conduite de Montmorency, d'éloges hyperboliques à la gloire des Guises et de doléances sur la mollesse et la timidité des Parisiens dans cette néfaste journée. Bientôt parut une réponse à l'épître de *Charles de Vaudemont*, cardinal de Lorraine, *jadis prince imaginaire des royaumes de Jérusalem et de Naples, duc et comte par fantaisie d'Anjou et de Provence, et maintenant simple gentilhomme de Haynaut.* » Cette verte réplique, qui tranchait dans le vif des ambitions lorraines et en remuait l'histoire de fond en comble, révélait une maîtresse plume aussi acérée que l'épée de Montmorency. C'était celle d'un gentilhomme de sa maison. Huguenot et Parisien, ennemi juré des Guises, et un moment impliqué par eux dans l'affaire d'Amboise, Régnier de la Planche n'avait pas hésité à les dénoncer dans le cabinet de la Reine Mère comme seuls auteurs des maux publics. Il avait fallu tout le crédit du Connétable pour le sauver. A partir de ce jour, une guerre sourde, mais de tous les instants, se poursuit entre l'obscur gentilhomme et la puissante maison

de Lorraine. Le *Mémoire de l'État de France sous François II*, la *Réponse à l'Épître du gentilhomme de Haynaut*, le *Livre des Marchands*, la *Légende de Charles de Lorraine*, publiés sous des noms différents, sortent de la même main.

Dans ce siècle si fécond en vigoureuses personnalités, Régnier de la Planche n'occupe qu'un rang secondaire. Lui-même, en se condamnant à l'anonyme, s'est effacé volontairement. Serviteur d'une cause et d'une famille, moins jaloux de sa gloire que du triomphe de ses idées, il a compris que son double titre de huguenot et de confident des Montmorencys pourrait le compromettre aux yeux de certaines gens. Homme du tiers parti, il se cache le plus souvent sous le manteau d'un catholique modéré. C'est le gentilhomme bourgeois, raisonneur et lettré, qui s'arrête volontiers sur le pas de sa porte à causer avec le marchand son voisin, pour savoir ce qui se passe dans la cité. Type nouveau, issu de la Réforme, des discussions de la place publique et du frottement des classes, que rapprochent la lecture de la Bible et la communauté de persécutions. Combien de nobles exilés sont allés s'asseoir à la table des marchands de Genève et de Strasbourg ! Régnier de la Planche joue, parmi les publicistes de la Réforme, un rôle analogue à celui de Viret parmi les théologiens : c'est le même accent de bonhomie mêlé de finesse, de causticité, d'érudition parfois prolixe, avec quelque chose de plus clair, de plus net et de plus français.

Les Guises renouvelaient, à l'égard de la bourgeoisie parisienne, les séductions dont avaient usé jadis Charles le Mauvais et Jean sans Peur. La grande commune ornée de son prévôt, de ses échevins, de son organisation municipale, de ses familles qui comptaient deux ou trois siècles de résidence dans la cité, était une puissance avec laquelle il fallait compter. On riait bien, il est vrai, de sa milice, des *corporeaux*, comme on rit aujourd'hui du garde national : mais on savait aussi de quel secours elle pouvait être dans un hardi coup de main, un jour de barricades ou de mas-

sacre. C'est cet appoint de la bourgeoisie, que Régnier de la Planche s'efforce d'enlever aux Guises, en écrivant le *Livre des Marchands*. Prétendre l'attirer dans le camp de la Réforme, la détacher du vieux giron catholique, eût été alors surtout chose impossible. L'auteur n'y songe pas, il se contente de faire vibrer deux cordes sensibles au cœur du bourgeois, le sentiment national et la fidélité monarchique. En homme qui connaît son Paris, qui sait le nom et l'adresse des meilleures maisons, tout seigneur de la Planche qu'il est, il n'en use pas moins avec les bons marchands de la cité comme avec ses pairs; il a pour eux des paroles dorées : « Quels trésors d'esprit et bon vouloir sont mêlés parmi les draps, les laines, le cuir, le fer, les drogues et merceries! Quelles richesses d'âme enfouies et cachées ès corps méprisés de tant de louables bourgeois! » Quelque part même il les qualifie de seigneurs. Le grand-père de M. Jourdain, marchand de draps aux piliers des halles, dût en tressaillir d'aise.

La scène s'ouvre dans une boutique, au milieu de cette atmosphère de bon sens et de prud'homie, qui s'exhale des comptoirs et des rayons. Nous sommes au lendemain du tumulte de Paris, date particulièrement désagréable aux Guises. L'auteur vient d'un faux air benin et contristé se plaindre auprès des bourgeois de leur indifférence envers ce pauvre Cardinal, qu'il a vu sortir le soir de sa cachette, la *tête pendante en bas comme un pavot battu de pluie*, ou comme dit le poëte :

> Pâle en couleur, de ses membres tremblant,
> Mieux un corps mort qu'homme vif ressemblant.

Accusés d'ingratitude, les bourgeois se récrient qu'ils ne doivent rien aux Guises, que leur obéissance est d'abord au Roi et aux édits. « Vous vouliez qu'à la chaude et à l'étourdie nous prissions les armes pour Monsieur le Cardinal? Contre qui? De quelle manière? Et à quelles fins? Croit-on que les bourgeois soient à sa dévotion.... Ne cherchez pas

en leur cœur des armoiries de Lorraine, ni des écussons de Jérusalem et de Sicile, ni autres que des fleurs de lys toutes pures et nettes, si vivement empreintes qu'ils ne souffriront nul qui soit braver l'honneur du Roi et du nom français. » Et qui parle ainsi? Un grave personnage à l'air vénérable, le marchand drapier, sorte de Nestor bourgeois, qui, dans sa longue carrière, a tâté un peu de tout, des études et des affaires, des livres et des voyages. Comme Solon, qui fut sage et marchand, il a couru le monde, visité l'Allemagne, et surtout la Lorraine, où il n'a pas manqué d'apprendre bien des choses sur les ducs de ce pays. Aussi n'est-ce point à lui qu'il faut essayer d'en faire accroire avec toutes les fables généalogiques. Il sait parfaitement que les Guises sont des étrangers récemment implantés en France, et sentant encore la *sauvagine* des mœurs paternelles. Leur noblesse, dont on fait tant de bruit, lui semble bien jeune à côté de celle d'un Condé ou d'un Montmorency, voire même de certaines bourgeoisies de vieille souche et de bon aloi, comme celles des Clers, des Bourcier, des Marcel, qui remontent à trois cents ans et au delà!

Une fois en veine de souvenirs et de médisances, le bonhomme ne tarit plus : il reprend *ab ovo* la légende de Lorraine, en insistant avec une malignité toute bourgeoise sur les points scandaleux, qui ne manquaient pas dans la famille, les spoliations, les querelles intestines, les mauvais bruits d'empoisonnement, sans oublier les coupes de bois que le Cardinal s'est réservées dans tous les bénéfices ecclésiastiques. Il en résulte que les Guises ont jusqu'ici élevé leur fortune aux dépens de tous, des clercs, des nobles et du peuple; recueillant le fruit des confiscations de Bordeaux dont ils ont laissé l'odieux au Connétable; accaparant pour un des leurs l'héritage des chevaliers de Saint-Jean, et faisant de l'Église leur patrimoine[1].

1. Charles de Lorraine était à la fois archevêque de Reims et de Narbonne, évêque de Metz, de Toul, de Verdun, de Térouanne, de Luçon et de Valence, abbé de Saint-Denis, de Fécamp, de Cluny, de Marmoutier, etc.

C'est là surtout ce qui exaspère l'honnête marchand et enflamme son éloquence : « Il n'y a nul entre nous qui, si monsieur le Cardinal avait attenté à l'honneur de nos femmes et de nos filles, qui, sans respect du cardinalat, ne lui ôtât sur l'heure la vie : et nous souffrons et endurons qu'il viole la vierge de Dieu, l'épouse de Jésus-Christ, notre mère universelle l'Église. » Sur le fait de la religion, il se déclare bon catholique, mais ennemi des violences et des égorgements si chers aux Guises. Tout en plaignant l'erreur de ses frères tombés dans l'hérésie, il ne les tient pas moins pour bons amis, sujets fidèles et loyaux marchands.

Au drapier succède le marchand de soie, optimiste pacifique et grand ami de l'ordre, qu'effrayent les ébullitions belliqueuses et l'humeur brouillonne du prélat : puis vient le pelletier, un raisonneur qui a des amis en Sorbonne et qui doute fort de la science, même de l'orthodoxie de monsieur le Cardinal : puis l'apothicaire ou épicier, qui pose en axiome le principe de l'obéissance au Roi; puis le mercier, un hardi compère tout disposé à prendre l'arquebuse pour la défense de la loi salique et des trois états, ces colonnes de la monarchie, contre lesquelles viendra échouer l'ambition des Guises et de l'Espagne. Peu à peu les têtes se montent, les langues s'aiguisent dans le parloir marchand de la rue Saint-Denis. L'orfévre, un prédécesseur de M. Josse, trouve qu'il n'y a rien de tel au monde que d'être né chrétien, français et parisien, et se demande qui voudrait échanger ces titres contre ceux de Guisard et de Lorrain. Un autre compare le Cardinal à un mulet, et discute gravement ce parallèle. A toutes les raisons d'honneur, de fidélité, de patriotisme qui doivent maintenir en paix les bourgeois, s'ajoute un dernier argument à peine indiqué et pourtant sensible, le souvenir de Bordeaux, le mirage lointain de ces potences, qui rappellent la justice du Roi et l'inflexible sévérité de Montmorency.

Tel est le *Livre des Marchands*, le meilleur de tous les pamphlets composés contre les Guises : œuvre trop peu ap-

préciée pour sa valeur historique et littéraire. Cette éloquence insinuante, ces idées de modération et de tolérance, ce respect de la loi et de l'autorité royale font de Regnier de la Planche l'auxiliaire de L'Hôpital et l'un des fondateurs du *Parti politique*. On reconnaît déjà en lui le monstre à voix enchanteresse, la Sirène, qui ouvre la curieuse série des placards de la Ligue. Par l'esprit comme par le style, le *Livre des Marchands* est le digne précurseur de la Ménippée. Il y a là des mots charmants, que n'auraient désavoués ni Beaumarchais, ni Courier. « Laisserez-vous aller ce cardinal à pieds, par lequel vous allez à cheval? Souffrirez-vous qu'à votre face soit désarmé celui qui vous a mis les armes au poing? Et que l'on chasse de votre ville celui qui vous a mis dedans?» Chaque mot ici cache une malice, et coupe comme un fer à deux tranchants.

IV

Les ennemis du Cardinal riaient encore de la déconvenue de Paris, quand on reçut la nouvelle de ses démêlés avec Salcède. Soit dépit contre le roi, soit désir de mettre son diocèse à l'abri des ravages des reîtres, Charles de Lorraine avait réclamé la protection de l'Empereur et s'était déclaré son vassal pour l'évêché de Metz. Salcède, lieutenant du Roi, protesta, tint bon, et remporta sur le Cardinal une courte victoire, qu'il expia dans la nuit de la Saint-Barthélemy. Le récit de la *Guerre Cardinale* fournit un nouvel aliment aux médisances. En même temps une histoire plus comique et d'une authenticité moins avérée courait le pays Messin, et arrivait jusqu'à Genève, d'où elle se répandait dans toute l'Europe. Une certaine couronne d'or massif enrichie de pierreries, appartenait, disait-on, aux Cordeliers de Metz. Le Cardinal, ami et protecteur des arts, se l'était fait apporter pour l'admirer, et l'avait trouvée si belle qu'il n'avait pu s'en séparer. Les mauvaises langues transformèrent en spoliation ce qui n'était peut-être qu'un déplacement ou

l'effet d'un caprice passager. De Bèze, animé d'une vieille rancune depuis Poissy, saisit l'histoire au vol. Il retrouva les joyeuses inspirations des Juvenilia et le latin burlesque du Passavant pour écrire la *Harenga*[1]. La pièce est en vers rimés de huit syllabes, d'une allure vive et dégagée, comme celle d'un fabliau. L'auteur suppose que les Cordeliers ont tenu hors du royaume un chapitre général pour savoir si l'on exigerait la restitution de la fameuse couronne. Une ambassade est envoyée au Cardinal, et l'orateur avec une fidélité compromettante lui raconte tout ce qui s'est dit dans l'assemblée. La brutalité naïve du moine allemand qui appelle crûment un chat un chat, et le Cardinal un hérétique et un fripon; la maladresse préméditée du provincial de Champagne, qui le justifie à contre-sens par des éloges cent fois pires que les plus sanglantes critiques; les confidences d'un certain frère du Haynaut sur le tête-à-tête mystérieux du prélat avec le gentilhomme auquel il a dicté sa lettre apologétique; la peinture comique de ses trépignements et de ses fureurs au souvenir de l'injure qu'il a reçue de Montmorency,

Nunc pugno mensam quatiens,
Nunc pede terram feriens;

ses doléances du peu de confiance qu'on lui témoigne, du baiser si libéralement donné à Coligny dans l'assemblée de Moulins, du titre de prince qu'on lui refuse en France, tandis qu'il le porte en Lorraine, tout cet imbroglio de quolibets, d'allusions, d'indiscrétions préméditées forme une des pasquinades les plus divertissantes et les moins exactes du genre macaronique.

En dépit de toutes les jalousies et de tous les pamphlets, le Cardinal n'en garda pas moins jusqu'à la dernière heure son influence, son ambition et ses revenus. Le jour de sa mort fut aussi turbulent que l'avait été sa vie : un orage épouvantable se déchaîna sur toute la France. Les catho-

1. Harenga habita in monasterio Cluniacensi.... (1566); ad Reverendissimum et Illustrissimum cardinalem de Lotharingia.

liques y virent le signe de grandes calamités; les protestants soutinrent que c'était le sabbat des diables venus pour chercher l'âme du damné cardinal. Infatigable dans sa haine, Régnier de La Planche se chargea de canoniser le nouveau saint. Il rédigea, sous le pseudonyme du sieur de l'Isle, la *Légende de Charles de Lorraine*. La postérité commençait déjà pour les Guises : l'histoire, impatiente de les juger, s'attaquait à eux en mêlant trop souvent la vérité et la calomnie. Elle n'a pas cessé depuis, parce qu'à leur nom se rattachent des intérêts et des passions toujours vivaces[1]. Hommes supérieurs, bienfaisants et funestes, dont le sort fut d'égarer le jugement des contemporains et de la postérité.

Sur cette pente, l'histoire tournait non plus seulement au pamphlet, mais au roman. C'est en effet ce qu'elle est devenue dans la *Légende de Claude de Guise*, furieuse diatribe, où respire toute l'injustice et l'atrocité d'une vengeance privée. Le héros, ou plutôt la victime de la légende, était un fils naturel de Claude de Lorraine[2], chef de cette illustre maison. Il obtint successivement l'abbaye de Saint-Nicaise de Reims et celle de Cluny à la mort du Cardinal. Le personnage était peu connu, assez irrégulier dans ses mœurs, et par cela même plus facile à calomnier : aussi le pamphlétaire s'en est-il donné à cœur joie. Les crimes ne coûtent rien à don Claude, pas plus qu'à son biographe : le vol, le parjure, la sodomie, la fausse monnaie, les empoisonnements sont les passe-temps ordinaires de cet heureux bandit. On croirait lire l'histoire fantastique de Cartouche ou de Mandrin. La colère fit éclore, dit-on, cet épouvantable factum romanesque dans la tête de Gilbert Regnault, sieur de Vaux, privé de son siége de juge à Cluny, et deux fois jeté en prison par l'influence combinée de don Claude et du

1. Lestoile, enregistrant la mort du cardinal de Lorraine, écrit dans son journal : « Le bon arbre se reconnaît par le bon fruit. Or ce fruit était, d'après le témoignage de ses gens, que pour n'être pas trompé, il fallait toujours croire le contraire de ce qu'il disait. » (Année 1574.)

2. L'auteur du pamphlet lui dispute même cette noble bâtardise, et lui donne pour père un palefrenier.

Cardinal. L'auteur a compromis sa vengeance en voulant la rendre trop complète. Don Claude ne s'en porta pas plus mal, et vécut jusqu'en 1612, tranquille possesseur de son abbaye. De tous les Guises, ce bâtard fut le seul à qui l'étoile de la famille resta jusqu'au bout fidèle.

La légende de don Claude termine cette première série de pamphlets dirigés contre l'influence des princes lorrains. Avec la Ligue, une nouvelle période va commencer. Dans cette guerre de plume et de parole, qui accompagne et envenime les débats des armes et de la politique, les Guises enrôlent à leur service une clientèle d'écrivains et d'orateurs, comme ils ont leur bande de coupe-jarrets et de spadassins. La plume de Dorléans, la parole de Boucher visent et frappent aussi sûrement que l'arquebuse de Maurevert ou que l'épée de d'Entragues. En usant eux-mêmes de cette arme déloyale de la calomnie contre Coligny, contre Henri III, contre Henri IV, ils autorisent les représailles de leurs ennemis.

CHAPITRE IV.

CATHERINE DE MÉDICIS. — LA SAINT-BARTHÉLEMY.

Catherine de Médicis. — Sa légende. — *Bourbons, dormez.* — Paix de Longjumeau : *l'Arrêt fantastique.* — Paix de Saint-Germain : *la Chanson de Marcel.* — *Le Discours merveilleux.* — La Saint-Barthélemy : les poëtes de l'assassinat. — *De furoribus gallicis.*

I

Au milieu de cet effroyable déchaînement de violences et d'injures, les Guises avaient du moins pour appui leur nombre et leur immense popularité. Seule une femme allait avoir à soutenir tout l'accablant fardeau des haines politiques et religieuses. Cette femme était la veuve de Henri II, l'héritière des Médicis et la mère des trois derniers Valois. Haïe des protestants comme petite-nièce des papes Léon X et Clément VII, mal vue des catholiques pour sa tiédeur, sa dévotion ambigüe et son égoïsme indifférent, suspecte aux Politiques pour sa fourberie, son ambition, ses relations avec l'Espagne, son double titre de femme et d'étrangère, Catherine se trouva prise entre les calomnies de tous les partis. Elle n'eut autour d'elle que des mécontents, trop heureux de faire retomber leurs propres fautes sur la tête maudite de l'Italienne. Triste sort que celui d'une mère, d'une veuve, jetée parmi tant d'écueils, sans principes, sans convictions, sans foi dans les choses ni dans les hommes,

n'ayant d'autre dieu que le hasard, d'autre inspirateur que Machiavel. Elle ouvre une oreille à L'Hôpital, l'autre au cardinal de Lorraine; fait mine d'écouter tous les conseils, ceux du légat, du roi d'Espagne, de Coligny; essaye de tromper tout le monde, se trompe elle-même, et fait en somme moins de dupes que d'ingrats jusque dans sa propre famille. L'homme qu'elle détestait, et surtout qu'elle redoutait le plus, Henri de Navarre, fut le seul à lui rendre justice. Il s'étonnait qu'aux prises avec tant de difficultés, elle n'eût pas fait cent fois pis : ses contemporains lui en accordaient cependant assez pour vouer son nom à une éternelle malédiction.

Un cercle infernal de mauvais bruits, de diffamations d'abord obscures, bientôt ouvertes, enveloppa sa vie publique et privée. La haine comme l'admiration peut avoir son idéal : Gannelon est aussi fabuleux que Roland. Bientôt, grâce à l'imagination féconde de ses ennemis, Catherine eut sa légende aussi romanesque et plus atroce que celle de don Claude. Elle ne fut plus une femme, une reine, mais une Circé empoisonneuse, troublant par ses philtres les plus fermes esprits, engourdissant les plus mâles courages, appelant à son aide le parjure et le crime, et faisant sur ses propres enfants l'essai de ses maléfices :

Ut Medea foret quæ Medicea fuit.

Toute cette bande d'Italiens mal famés, de banquiers escrocs, de parfumeurs, d'astrologues, de filles d'honneur ou soi-disant telles, perfides et souriantes Sirènes qu'elle traînait à sa suite, aidait à la métamorphose. Le feu croisé d'épigrammes, qui assaillait chaque matin l'*escadron volant*, retombait sur la Reine Mère. C'est à elle qu'on attribue les infortunes amoureuses de Mlle de Pienne avec le jeune Montmorency, et le gros accident de Limeuil, près de qui elle avait, disait-on, joué le rôle de Lucine, tout en la grondant bien fort de sa maladresse :

Sed dicunt matrem reginam
Illi fuisse Lucinam.

Ronsard, dans la première effervescence de son zèle poétique, avait salué en elle une autre Minerve, dont la douce sagesse devait ramener le calme et la sérénité au ciel de France. La Minerve s'était bientôt transformée en fatale Pandore. Le poëte désenchanté s'achemina lui-même vers le camp des grondeurs et des mécontents. Catherine, capable de tout, même de faire le bien, si elle y trouvait son intérêt, vit chaque effort de sa politique se briser contre la mauvaise volonté des hommes et la fatalité des événements. Elle s'épuise en finesses, en expédients et en mensonges; elle organise des réconciliations qui aboutissent à des haines mortelles; elle signe des traités de paix qui mènent tout droit à la guerre. A peine a-t-elle saisi d'une main impatiente la tutelle de son fils Charles IX, que les plus sages, les plus dévoués à la monarchie, comme Pasquier, au lieu de soutenir ce pouvoir faible et hésitant, de lui donner confiance, hochent la tête d'un air de doute, et s'écrient découragés :

Veux-tu savoir quel est l'état de notre France?
Un jeune roi, mené par un peuple mal duit[1],
Mené d'un Espagnol, d'un cafard, d'un faux bruit,
Mené par une mère éperdue à outrance.

Quand, à force de ruses et de manéges, elle a endormi le roi de Navarre et enchaîné Condé, ce lion de Juda, aux fers de la belle Limeuil, la faction mécontente vient murmurer à l'oreille des princes :

Bourbons, dormez :
Filez, filez, pauvres Français nouveaux,
La couronne est en quenouille tombée,
Suivez la vache aux pâtis, simples veaux;
David est reine, et roi est Bethsabée.

Le ministre Chandieu, qu'elle avait essayé d'attirer et de séduire par de douces paroles, écrit contre elle *la Gynocratie*.

1. Male ductus. *Œuvres d'Est. Pasquier*, t. II.

Bientôt, on redira partout la fameuse épigramme latine *De Valvarum regno :*

Valva regit Scotos, hæres tenet illa Britannos,
Et fortes Gallos Itala valva regit.

Catholiques et protestants se plaignent tour à tour d'être trahis et sacrifiés. Après Dreux, c'est le grave et sensé Coligny qui proteste contre l'édit de pacification, et déclare qu'un trait de plume a rasé plus de temples en un jour que la guerre en dix ans. Après la bataille de Saint-Denis, c'est le cardinal de Lorraine qui baptise d'un sobriquet funeste la paix boiteuse ou *mal assise* de Longjumeau. En vain la Reine Mère, conseillée par L'Hôpital, essaye de renouer la trame qui se brise entre ses doigts ; l'irascible prélat, ennemi personnel du chancelier, parodie ce malheureux traité, et publie en retour « *l'Arrêt fantastique* passé entre *Louis Trouvé*, dit de Bourbon, roi des hérétiques, prince des voleurs, protecteur général des meurtriers, brigands, larrons, etc., guidon, conducteur, enseigne d'étrangers ; Odet et Gaspard les décollés, dits de Coligny frères, ses entremetteurs, facteurs et négociateurs, d'une part : Et Charles de Valois, naguères roi de France, après eux roi de Paris, Saint-Maur et du bois de Vincennes, *capitaine et concierge du château du Louvre*, intimé en son propre et privé nom, d'autre part. » Ces facéties imprégnées de fiel, d'une malice savamment combinée pour exciter les défiances et les susceptibilités du jeune roi, l'aigrir contre ses conseillers et le brouiller au besoin avec sa mère, portèrent leur fruit. Les vœux du Cardinal furent exaucés : grâce à ses bons offices, la guerre se ralluma. Un moment les journées de Montcontour et de Jarnac semblèrent répandre un éclair de gloire sur cette triste maison des Valois. Catherine tressaillit, et put croire qu'elle avait mis au monde un héros. Le vainqueur était son fils de prédilection, le duc d'Anjou, qui ne sut pas mieux user de sa victoire que des couronnes, dont la Fortune allait bientôt charger

son front. Condé se trouvait parmi les morts. Ameutés par leur chef, les mignons et la soldatesque outragèrent par d'ignobles plaisanteries le cadavre d'un prince du sang, promené dans le camp sur une ânesse. Le piteux quatrain du Bordelais Christofle était digne de consacrer ce dernier exploit. Toutes les trompettes royales célébrèrent la gloire de Montcontour : Remy Belleau, Passerat sonnèrent à l'envi la retraite des lansquenets :

Empistolés au visage noirci,
Diables du Rhin, n'approchez point d'ici.

Ce concert poétique, si doux à l'oreille du vainqueur, eût bientôt agacé les nerfs de Charles IX : le roi se sentit mieux disposé pour les huguenots. Catherine, fidèle à son système de bascule, voyant la Réforme à terre, Condé mort, les Guises tout-puissants, crut qu'il était temps de songer encore une fois à la paix. Elle s'avisa de la cimenter par un coup de politique imprévu, en mariant les deux églises et les deux familles de Valois et de Bourbon, dans la personne de sa fille Marguerite et du jeune Henri de Navarre. (Paix de Saint-Germain 1570.) Les catholiques crièrent à la trahison : Paris faillit se soulever : le prévôt Marcel vint trouver le roi, pour lui adresser des remontrances, et menaça de s'expatrier avec cinq cents gros marchands de la cité, qui se disaient opprimés dans leur foi, tant que les huguenots n'iraient pas à la messe :

Vous irez à la Messe[1]
Huguenots, ou Marcel vendra
Ses biens, et de vitesse
Hors de France s'en ira.

En même temps la milice bourgeoise s'était mise à fourbir ses armes, à dérouiller ses piques, dans l'attente de la grande saignée, qui devait rendre la santé au corps de l'État :

Nos capitaines corporeaux
Ont des corselets tout nouveaux,

1. Chants historiques. Leroux de Lincy.

Dorés et beaux,
Et des couteaux
Aussi longs comme un voulge [1],
Pour huguenots égorgeter.

Les gentilshommes protestants venus en foule à Paris pour les fêtes du mariage, raillaient à leur tour les ardeurs martiales et la gauche allure des bourgeois déguisés en capitans. A la chanson de Marcel ils ripostaient par la chanson du Corporeau :

Le sire Girard bien armé
S'était tout le corps enfermé
Dans une vieille brigandine ;
Une salade il avait mis
Par-dessus sa tête badine.

Ces provocations et ces railleries eurent plus de part qu'on ne croit au dénoûment de la Saint-Barthélemy. Le *Corporeau* parisien pouvait se résigner à être battu en rase campagne, mais non bafoué, insulté sur sa porte, dans sa ville, et par qui? Par des Gascons, des hérétiques, des hobereaux de province, suppôts du diable qu'on pouvait tuer en toute sûreté de conscience et même avec indulgence plénière. Maître Girard se dit tout bas qu'il tenait sa vengeance, au premier coup de cloche de Saint-Germain l'Auxerrois.

Cependant que devenait Catherine? Accusée de trahison par les catholiques, trouvait-elle du moins un appui dans ces protestants, auxquels elle donnait sa fille et ouvrait sa capitale, son palais, presque ses bras? Encore une fois, elle put mesurer l'ingratitude et la défiance des partis. La mort subite de Jeanne d'Albret avait éveillé contre elle de sinistres soupçons. Les huguenots s'unirent aux catholiques pour la déchirer. Admis au Louvre, écoutés, choyés un moment par le roi qui raffolait de Coligny, ils cherchaient à la perdre dans l'esprit de son fils. Furieuse, dépitée de voir échouer encore une fois sa politique et ses caresses,

1. Le voulge était un long épieu ou javelot, dont se servaient les francs archers.

elle se ravisa, se souvint des conseils du duc d'Albe et de Pie V, et se jeta tête baissée dans un crime qui devait étonner le monde, et ramener à elle l'opinion catholique. La Saint-Barthélemy éclata : explosion soudaine du fanatisme populaire, tardive vengeance des Guises ou guet-apens sournois de Catherine, peu importe! Tous n'en ont pas moins gardé aux mains et sur leur nom une tache de sang, que l'eau bénite de Rome et les raisonnements spécieux des historiens n'ont pu effacer. Pour sa part, Catherine n'en recueillit que l'odieux : elle attira sur elle les malédictions les plus redoutables en ce monde, celles des mourants, des orphelins et des proscrits. Dans ce long cri d'indignation et de pitié qui suit la Saint-Barthélemy, son nom revient sans cesse associé aux mémoires les plus exécrées de l'histoire sainte et profane, Athalie, Jézabel, Sémiramis, Frédégonde, Brunehaut, Isabeau :

Par une vengeance divine,
Les chiens mangèrent Jézabel :
La charogne de Catherine
Sera différente en ce point,
Que les chiens n'en voudront point.

Tous ces anathèmes sont condensés dans un libelle atroce publié peu de temps après le massacre : le *Discours merveilleux de la vie, actions et déportements* de Catherine de Médicis, Reine Mère (1574). Si le scandale et le retentissement suffisaient pour attester le mérite d'une œuvre, *la Vie de Sainte-Catherine*, comme on l'appelait ironiquement, serait au premier rang parmi les pamphlets du seizième siècle. Les uns l'ont attribué à Henri Estienne, les autres à Jean de Serre. Malgré l'opinion de certains juges très-compétents, il nous semble qu'on ne retrouve pas dans ce morceau la touche vigoureuse, l'âpreté de passion, l'ironie un peu lourde il est vrai, mais toujours mordante de l'*Apologie* pour Hérodote. Cette longue énumération de griefs, développés avec la prolixité d'un chroniqueur, paraît mieux convenir à l'historiographe Jean de Serre. L'auteur prend Ca-

therine au berceau : il la montre toute jeune et déjà corrompue, dressée au mensonge par son oncle le pape Clément, échappée « du canon, du couvent, et du tripot » pour devenir l'épouse d'un fils de France. Intrigante, hypocrite, adultère, homicide, la mort du Dauphin, fils de François Ier, est son coup d'essai. Le tumulte d'Amboise, organisé et déjoué par ses soins, lui offre l'occasion de perdre les chefs les plus résolus de la noblesse. C'est toujours la Circé ou la Médée florentine, armée du sourire, du poignard et du poison, entremetteuse d'amour, marchande de consciences et brocanteuse de traités aussitôt déchirés que conclus. « Voyez-vous pas que autant lui est le légitime que le bâtard, le catholique que le huguenot ; qu'elle n'en aime ni l'un ni l'autre ; qu'elle a fait semblant d'aimer l'un, tant qu'il ait tué son frère, et puis l'a fait mourir après ? Et pourquoi ? A cette fin qu'elle gouverne seule à son appétit. »

En d'autres temps, l'exagération même de ces satires en eût atténué et compromis l'effet. Mais au milieu de l'effervescence des partis acharnés à se perdre et à se déshonorer, ces bruits infamants et jetés au hasard, sans contrôle, sans preuves sur la tête d'une femme, à qui son triple titre de veuve, de mère et de reine aurait dû mériter quelques égards, étaient avidement accueillis et répétés. Catherine, de son côté, plus soucieuse de sauver son pouvoir que sa réputation, songeait à peine à les démentir. Façonnée de bonne heure aux humiliations et au mépris dans son propre palais, en face d'une rivale triomphante, son cœur s'était endurci contre l'injure : soit dépit, soit calcul, elle opposa aux calomnies l'indifférence et le dédain d'une femme désenchantée, qui a mis sous ses pieds le préjugé de l'opinion. « Que ne m'ont-ils consultée, disait-elle en riant de ses ennemis, je leur en aurais appris bien davantage. »

Quand elle mourut, les pasquils tombèrent plus nombreux que les larmes sur son cercueil. Nul, pas même son fils, ne trouva le temps de la pleurer. Elle ne laissait derrière elle que des ingrats ou des ennemis : ses créanciers

seuls la regrettèrent. Lincestre prêchant et faisant, selon l'usage, la chronique du jour dans son sermon, se contenta de jeter en passant, comme par grâce, quelques mots d'une froideur outrageuse sur la mémoire de la défunte : « Je vous dirai que si vous voulez lui donner à l'aventure un *Pater* et un *Ave*, il lui servira de ce qu'il pourra : je vous le laisse à votre liberté. » Digne oraison funèbre d'une vie consacrée tout entière aux mensonges de la politique, sans souci de Dieu ni des hommes, qui lui rendirent alors ce qu'elle avait semé. Pourtant cette indifférence même valut à Catherine un demi-retour d'équité. Un politique, un modéré qui n'était pas son ami, se chargea de résumer et de balancer dans une courte épithaphe les malédictions et les louanges accumulées sur cette mémoire si controversée. L'arrêt est remarquable, et à peu de chose près, en dépit des paradoxes et des réhabilitations systématiques, il est resté celui de la postérité :

La reine, qui ci-gît, fut un diable et un ange,
Toute pleine de blâme et pleine de louange,
Elle soutint l'État et l'État mit à bas,
Elle fit maints accords et pas moins de débats;
Elle enfanta trois rois et cinq guerres civiles,
Fit bâtir des châteaux et ruiner des villes,
Fit bien de bonnes lois et de mauvais édits:
Souhaite-lui, passant, enfer et paradis.

II

Mais avant d'arriver à cette conclusion, il nous faut revenir à l'apogée du pouvoir de Catherine, au jour de la Saint-Barthélemy, et nous arrêter un instant devant cette lugubre page de notre histoire, qui est en même temps un triste épisode pour l'esprit français. La Satire grimace autour des cadavres, souille les mémoires et achève l'œuvre du bourreau. Montfaucon s'égaye de quatrains : l'assassinat et la potence ont trouvé des Apollons. Pourtant, disons-le à

l'honneur de la Muse, l'inspiration de ces pièces est pauvre; l'expression d'une sécheresse et d'une brutalité prosaïques. L'homme fait tigre et cannibale a perdu les nobles dons de l'esprit. Les victimes seules ont encore parfois le privilége de l'éloquence et de la poésie. Déjà la *Chanson de Marcel* présageait de sourdes vengeances. A mesure qu'on approche du dénoûment, ce concert de voix sinistres s'accroît et monte plus menaçant :

Obscenique canes importunæque volucres
Signa dabant.

Quelques jours avant le massacre, un rimeur populaire flairant le carnage comme un oiseau de proie, montrait déjà Coligny :

Pendu à la potence,
Paissant de sa chair et peau
Le corbeau,
Pour dernière repentance [1].

La prédiction s'accomplit. Coligny tué, ce n'était point assez d'avoir profané, meurtri, déchiré son corps. Il fallait encore flétrir son nom, barbouiller de lie cette austère figure, qui devait plus d'une fois troubler le sommeil de Charles IX. Le Parlement, infatigable dans sa lâcheté, donna le monstrueux exemple d'un acte d'accusation rédigé après le supplice du coupable. Un arrêt, véritable pamphlet contre la mémoire de l'amiral, déclara Coligny criminel de lèse majesté, perturbateur et violateur de paix, ennemi du repos, tranquillité et sûreté publique. « Et pour réparation desdits crimes, fut ordonné que le corps dudit amiral serait traîné sur la claie, pendu en place de Grève, puis au gibet de Montfaucon en haut et éminent lieu. » Toutes ses armoiries, portraits, tableaux, peintures rappelant ses traits ou son nom furent cassés, rasés, rompus et lacérés. La rage passa bientôt des bourreaux et des juges aux écrivains. D'ignobles

1. Leroux de Lincy, *Chants historiques*, t. II.

farceurs vinrent aiguiser la pointe de leurs épigrammes jusqu'au pied de la potence, où pendaient les restes mutilés du héros. Catherine voulut être de la partie, et se rendit à Montfaucon comme à un gala, avec toute la cour, en se bouchant les narines, à cause de l'infection des cadavres qui encombraient les rues. Pour ajouter au piquant de la visite, on envoya querir les enfants de la victime : ils vinrent là tous pleurant, sanglotant. Puis un bel esprit, un de ces plaisants bouffons et poëtes, que les grands traînent volontiers à leur suite pour se divertir et se venger de leurs ennemis, improvisa le quatrain suivant :

Ci-gît (mais c'est mal entendu,
Ce mot pour lui est trop honnête),
Ici l'Amiral est pendu
Par les pieds faute de tête.

La tête en effet avait été coupée, embaumée, dit-on, et envoyée à Rome comme un glorieux trophée.

On ne peut se défendre d'un profond dégoût en ramassant dans la boue et dans le sang tant de libelles infâmes, publiés avec privilége du Roi. Ce dégoût augmente, quand on retrouve dans cette tourbe d'insulteurs posthumes quelques-uns des plus beaux noms de la Pléiade. Jodelle le libertin, l'athée, fut un des premiers à signaler son zèle avec le cynisme d'un homme qui ne croit à rien, et la platitude d'un courtisan prêt à tout. Lui cependant n'avait pas comme tant d'autres l'excuse de la haine, de l'ignorance et de la passion religieuse. Mais il fallait plaire à la cour, et s'acquitter envers le duc d'Anjou des écus qu'on avait reçus, ou qu'on espérait recevoir. L'infamie ne lui profita guère : il mourut bientôt après à l'hôpital, de débauche et d'ivrognerie; mais il fut enseveli en terre sainte, au lieu de pourrir, comme l'Amiral, à Montfaucon. Baïf ne resta pas en arrière, et apporta son écot d'injures à la mémoire de Coligny. Faut-il citer aussi Pibrac, l'honnête homme, l'auteur des quatrains, qui, ce jour-là, déshonora sa plume au service d'une cause indigne de son cœur et de son talent? Était-ce

illusion, faiblesse, ou dévouement au duc d'Anjou, dont il devint bientôt l'ambassadeur? De tous ces apologistes du massacre, le plus enthousiaste et le plus sincère fut un certain seigneur italien, Camille Capilapi, naïf admirateur de Machiavel, qui s'avisa de célébrer le *Sratagème de Charles IX* contre les huguenots. C'était l'innocent panégyrique du parjure, de l'assassinat et de la trahison, sans restriction, sans fausse honte, l'imperturbable quiétude de l'immoralité érigée en système, bref, le plus accablant témoignage contre la maison de Valois, partant de la main d'un ami.

Cependant le sens moral ne tarda pas à se réveiller. Il avait éclaté déjà par la bouche du bourreau de Lyon, refusant de s'associer au massacre. Quelles que fussent les passions du temps, les âmes droites n'eurent pas besoin d'une longue réflexion pour condamner la politique de Catherine. Les écrivains protestants, soutenus par un retour de la conscience publique et forts de la pitié de l'Europe, s'apprêtèrent à reprendre l'offensive, et firent chèrement expier à la maison de Valois la nuit du 24 août. Déjà la floraison de l'aubépine, au cimetière des Innocents, saluée par la populace de Paris comme un encouragement au massacre, leur avait fourni le sujet d'un distique vengeur contre les lis :

Florescunt spinæ : caveant sibi lilia, raro
O Lilia sub spinis surgere laeta solent [1].

Ils s'étaient bornés d'abord à lancer quelques quatrains, quelques sonnets rapides contre le *Chasseur déloyal*, contre sa mère *Jézabel*, coups de pistolet tirés à la hâte dans l'impromptu de la fuite et de la défense. Bientôt vinrent les complaintes, les récits lamentables, les pamphlets tout chauds de haine, les appels aux princes et aux peuples chrétiens. Le procès de la Saint-Barthélemy s'instruisit solennellement devant l'Europe. Le précepteur de Henri de

1. Les épines fleurissent : gare aux lis! Il est rare que le lis pousse heureusement sous l'épine.

Navarre, Florent Chrestien, protesta l'un des premiers, avec l'accent d'une indignation loyale, qui dut serrer le cœur et faire monter le rouge au front de Pibrac. Hotman, l'infatigable ennemi des Guises, adressa à toutes les puissances le *De furoribus gallicis*, navrant récit du massacre, recueilli de la bouche même de ceux qui venaient d'y échapper. Ce factum, modéré dans la forme, ému et indigné au fond, était un appel à la bonne foi de l'Europe et une réponse aux juges de Coligny. Les apostrophes, les exclamations, toute la rhétorique cicéronienne, si libéralement dépensée dans le *Tigre*, eût paru froide auprès de la réalité. Aussi l'auteur entre-t-il de plein pied dans la narration[1] : nerveux et concis comme Tacite, il laisse deviner plutôt qu'il n'exprime la colère, qui lui monte au cœur. A l'évidence écrasante des faits habilement groupés et s'éclairant l'un l'autre, il ajoute l'autorité des pièces authentiques signées de la main de Charles IX, dépêches, instructions où la pensée royale se trouve saisie et pénétrée dans ses plus secrets replis. Il déchire tous les voiles, et verse à flots la lumière sur ce sombre épisode, que la politique de Catherine s'obstinait à envelopper de nuages. La nuit, qui avait abrité le crime, devait, dans la pensée de la Reine Mère, continuer à la protéger contre l'indiscrétion des contemporains et de la postérité. Armé de son redoutable flambeau, Hotman veut traîner et faire pâlir au grand jour de l'histoire ces bourreaux demi-honteux, qui se vantent à Rome et à Madrid de ce qu'ils désavouent à Londres, à Genève et à Cracovie.

Le *Tocsin contre les massacreurs*, en développant sous une forme plus oratoire et plus retentissante le récit des faits consignés dans le *De furoribus*, acheva de sonner l'alarme à travers les États protestants. Ce fut comme un branle-bas général, qui s'étendit de la Tamise à la Vistule, une longue imprécation contre le pape, le roi d'Espagne, la Reine Mère et le duc

1. L'ouvrage est intitulé : *Vera et simplex narratio*, et publié sous le pseudonyme d'*Ernest Varamond*, avec cette épigraphe : *Vis consilii expers mole ruit sua.* (Édimbourg, 1573.)

d'Anjou. A mesure que la lumière se faisait dans les esprits, l'opinion publique attribuait à chacun sa part de responsabilité. Charles IX y gagna, et se vit déchargé, au moins en partie, de l'odieuse imputation qui pèse encore aujourd'hui sur sa mémoire. Cependant les représailles ne devaient pas s'arrêter là.

Quand les premiers jours eurent été donnés aux lamentations, aux cris de colère et de vengeance, les protestants sentirent qu'il restait autre chose à faire contre la dynastie des Valois. Un fleuve de sang les séparait désormais : il fallait donc songer à sa sûreté dans le présent et dans l'avenir. Tandis que les tronçons mutilés du parti essayaient de se rejoindre, que la Rochelle se hérissait de canons, que les villes et les châteaux de refuge dressaient leurs ponts-levis, creusaient leurs fossés et réparaient leurs murailles, un vaste plan de campagne s'organisait parmi les publicistes de la Réforme. Ils renonçaient à la guerre de partisans, aux épigrammes et aux pamphlets isolés, qui se perdaient ou venaient s'amortir contre l'invulnérable popularité des Guises et l'indifférence sceptique de la Reine Mère. Une guerre plus complète et plus savante allait commencer, un siége en règle, avec mines et contre-mines, qui devait saper et faire crouler un matin le trône des Valois.

Nous entrons dans le second âge politique de la Réforme, celui des théoriciens. Aux pamphlets de circonstance succèdent les traités dogmatiques, où il s'agit moins des personnes que des principes; où les questions sont prises à la base, fouillées, discutées, la Bible et l'histoire à la main. De là une période féconde en disputes, qui s'étend d'abord de la Saint-Barthélemy à la Ligue, pour recommencer, avec des caractères différents, de la Ligue à l'avénement de Henri IV. L'autorité et la liberté, la souveraineté monarchique et le droit populaire sont en quelque sorte les deux points fixes autour desquels chaque parti s'efforce de construire son système, pour en abriter ses intérêts, ses rêves et ses espérances. A ce moment, l'histoire du seizième siècle nous offre l'image la

plus complète du chaos : croyances, traditions, principes de droit et de morale, de politique et de religion, tout semble brouillé, confondu : on dirait que cette société subtile et raffinée, enivrée des sophismes de Machiavel, des témérités de la science et des ardeurs du fanatisme, est revenue à l'état sauvage. Mais ce chaos est fécond, et porte dans son sein deux ou trois grandes vérités, qui se dégagent des horreurs de la guerre civile, comme une explosion de la conscience et de la raison universelle. La liberté religieuse en sortira triomphante, la liberté politique ébauchée et bientôt compromise par ses propres excès. Ces combats d'idées, qui se livrent dans les régions supérieures du monde moral ont, à certaines heures, un attrait aussi dramatique et plus instructif que ces grandes boucheries humaines, où le sang coule à flots parmi les cris, la fumée et le bruit du canon. Laissons donc les armées se heurter encore une fois dans les champs de Dreux, de Jarnac et de Saint-Denis; oublions-les un instant pour assister à la lutte des théories politiques, qui vont se disputer l'empire des esprits. Là, les généraux ne s'appellent plus Henri de Guise, Henri de Navarre ou Henri III, mais Hotman, Languet, de Bèze, Henri Estienne, Michel Hurault, Pithou, hommes d'étude et de cabinet, qui n'en sont pas moins de valeureux combattants.

CHAPITRE V.

RÉACTION PROTESTANTE.

Théories politiques. — *Le Franco Gallia* d'Hotman. — *Vindiciæ contra tyrannos*, par Hubert Languet. — *Le Réveille-matin des Français.* — Agrippa d'Aubigné : *les Tragiques.*

L'histoire des théories politiques en France remonte plus haut qu'on ne le suppose communément. Aux yeux de bien des gens, le siècle de Louis XIV produit l'effet d'un immense décor, derrière lequel disparaît tout le passé. Il semble qu'il n'y ait rien au delà, que tout parte de ce moment unique ou se résume en lui, traditions politiques et littéraires. Et cependant ce règne, malgré l'éclat qui l'environne, est moins un point de départ ou une conclusion qu'une glorieuse halte dans notre histoire. Pour ébranler le majestueux édifice du pouvoir absolu, la France n'avait pas besoin d'aller demander aux Anglais des leçons de liberté. Elle les portait dans son sein. Montesquieu, sans passer le détroit, eut retrouvé, dans les écrits de ses prédécesseurs, dans les livres d'Hotman, de Languet, de Michel Hurault, de Pasquier, ces titres du genre humain qu'on le glorifiait d'avoir tirés de l'oubli. Nulle époque sous ce rapport n'a été plus féconde et plus hardie que le seizième siècle. Au grand mouvement novateur et destructeur de la Réforme correspond un mouvement analogue en politique. Dès le premier jour,

nous touchons aux plus hauts problèmes du gouvernement : origine et limite du pouvoir royal, souveraineté populaire, droit de résistance aux magistrats et partant d'insurrection, droit d'intervention d'un peuple en faveur d'un autre peuple opprimé. Ces intrépides remueurs d'idées jettent en pâture à l'avenir cent questions brûlantes, autour desquelles nous nous agitons encore aujourd'hui. Pourtant, il faut le reconnaître, bien que les premières hardiesses soient venues des protestants, le contre-coup de la Réforme ne fut pas seul à les éveiller. Le souvenir et le regret des anciennes franchises, la conscience des maux présents, un sentiment de patriotisme, de fierté, disons mieux, de probité nationale, contribuèrent à ranimer ces instincts d'opposition.

Le règne du bon plaisir, inauguré par François Ier et Henri II, se continuait tristement sous leurs faibles successeurs. Avec les modes, les arts et les vices de leur pays, les Médicis avaient amené en France le fléau de la politique italienne. Le traité de Machiavel, cet évangile du mensonge et de l'incrédulité en matière de gouvernement, était devenu le bréviaire de la cour : cardinaux, ministres, gentilshommes, magistrats, dames galantes, maîtres de danse et d'escrime, tous s'étaient faits les disciples et les instruments de cette corruption. Ainsi se forma peu à peu une génération d'étourdis impitoyables, de petits scélérats éhontés, s'exerçant à dédaigner comme des préjugés ou des chimères les mots de droit, de loi, de justice et de liberté. Ce fut parmi eux qu'on trouva les assassins de Guise et de Coligny. A ces doctrines énervantes, qui faisaient de l'intrigue la seule sagesse, de la force le seul droit, du succès le seul but, les gardiens de l'antique honneur français opposèrent une généreuse protestation. Ici, sans acception d'église ni de parti, les honnêtes gens se trouvèrent naturellement d'accord : Lanoue avec L'Hôpital, Hotman et Henri Estienne avec Pasquier et Pithou. La violence et le crime en dépit de leurs casuistes, ne peuvent plus compter alors sur le bénéfice du silence ou de l'oubli. Chaque abus de la force va froisser une con-

science, indigner une raison, et fait sortir du sol un libelle accusateur. Le sac de Bordeaux par Montmorency arrache à La Boétie son cri républicain de la *Servitude volontaire :* le masssacre de la Saint-Barthélemy enfante les *Vindiciæ contra tyrannos* de Languet et le *Réveille-matin des Français :* les folies de la Ligue, les maux de l'invasion étrangère produisent, en face des théories régicides et démagogiques de Boucher, de Mariana, *l'Anti-espagnol* de Michel Hurault, le *De jure successionis* d'Hotman, *la Musa monitrix* d'Estienne, et au dernier acte, *la Ménippée*.

I

Les grands attentats politiques ont cette conséquence funeste, qu'ils troublent, inquiètent et déconcertent la conscience des peuples. Tant de crimes impunis, tant d'iniquités justifiées et consacrées par la bouche même des représentants de la loi, semblaient ébranler tous les fondements de la morale et du droit des gens. Il y a, dans l'histoire, de ces heures douteuses où le juste et l'injuste semblent confondus, où « Dieu laisse sortir du puits de l'abîme cette fumée qui obscurcit le ciel, » selon le langage de l'Apocalypse. Figurons-nous la France au lendemain de la Saint-Barthélemy. Que d'âmes alarmées! Que de raisons hésitantes! Quel immense besoin de lumière et de vérité! L'expiation, cette loi fatale imposée dès ce monde aux coupables, hommes ou partis, ne devait pas longtemps se faire attendre. Les corbeaux qui venaient s'abattre chaque matin d'un vol sinistre sur les Tuileries, les fantômes qui assiégeaient le sommeil du pâle et fiévreux Charles IX, furent encore le moindre supplice de la royauté. D'autres spectres plus terribles se dressèrent devant elle : la souveraineté du peuple, le droit d'insurrection, le régicide érigé en dogme et bientôt en vertu.

Jusqu'au jour de la Saint-Barthélemy, les protestants n'avaient pas formellement déclaré la guerre à la maison

de Valois. C'est aux Guises, à la Reine-Mère, à son entourage que s'attaquent les pamphlets : le Roi reste en dehors. Condé[1] s'attendrit sincèrement, on peut le croire, sur le sort du petit François II,

Nageant dedans le lait de sa douce innocence.

Les écrits de Régnier de la Planche, l'un des plus actifs et des plus intelligents publicistes du parti huguenot, attestent un profond dévouement à la royauté. Mais après la nuit du 24 août, d'autres idées commencèrent à germer dans les esprits. On avait demandé l'éloignement de la Reine-Mère; on rêva ensuite la déposition du Roi, puis la constitution d'une monarchie élective ou héréditaire, selon le vœu de la nation et, en tous cas, tempérée par les priviléges des seigneurs et les franchises communales. Le droit d'examen et de discussion passant de l'ordre religieux dans l'ordre civil, le principe républicain des synodes appliqué au gouvernement, un fédéralisme semi-féodal et semi-bourgeois substitué à l'unité oppressive de la monarchie absolue, telles étaient les aspirations encore vagues et confuses qui se faisaient jour çà et là. Dès qu'un parti s'est formé, l'important pour lui est de trouver un programme, un système, qui justifie ses prétentions. Hotman rendit ce service à la Réforme française : il en fut le premier théoricien politique. L'utopie de la *Gaule Franke* (*Franco Gallia*) sortit de son cerveau toute armée, comme la Minerve de Jupiter.

Au moment où Ronsard évoquait l'ombre de Francus et accumulait autour du berceau de la monarchie les nuages merveilleux de l'épopée, Hotman, du fond de la Germanie, venait bouleverser le champ vénérable de la tradition. Personne ne contribua plus que lui à rompre le charme de la

1. On a parlé, il est vrai, d'une certaine médaille où Condé aurait pris le titre de Louis XIII : mais le fait est très-douteux. Même après le massacre, les Rochellois enfermés dans leurs murs protestent encore de leur fidélité monarchique :

En toute obéissance
Vous tenons notre roi,
Roi de Pologne et France.
Nous vous jurons la foi.

Franciade. Fidèle à l'esprit de la Réforme, il essayait sur nos annales ce travail d'exégèse et d'épuration qu'Érasme, Calvin, de Bèze, Viret avaient opéré sur les livres saints, restituant les textes, dénonçant les fausses citations, les contre-sens, et faisant crouler sous les coups de sa critique l'édifice des histoires courtisanesques, dont s'étayait le despotisme chancelant des Valois. Au type du roi absolu, renouvelé des Césars du Bas-Empire, il oppose le roi chef de bande, tel qu'il l'a trouvé chez les Germains de Tacite, et dans les Champs de Mai avec Clovis et Charlemagne. Malheureusement, il ne renverse un château de cartes que pour en mettre un autre à la place. D'un coup de main hardi, il imprime à la société française un mouvement de volte-face démenti par son histoire, en prétendant associer la noblesse et le peuple contre la royauté. Il invoque le souvenir d'un âge d'or qui n'a jamais existé, et se flatte de ramener l'État à « ce *bel ancien accord* qui fut du temps de nos pères. » Hotman est dupe ici d'un mirage, auquel s'abandonne volontiers l'esprit de système et de parti : il oublie que ce *bel accord* fut bien des fois rompu par le soulèvement des communes et les violences de la féodalité.

Quand le présent est triste, on devient aisément fanatique du passé ou de l'avenir : on le pare des plus brillantes couleurs, en prenant ses regrets ou ses espérances pour des réalités. Telle est l'illusion d'Hotman. On a dit avec raison que son livre était l'utopie du passé. Mais ce n'est pas là seulement un rêve innocent de jurisconsulte philosophe, c'est surtout un manifeste politique. Au lieu de lancer un anathème foudroyant sur les bourreaux de la Saint-Barthélemy, il compose une œuvre savante et systématique, une paisible thèse d'histoire où il se contente, dit-il, d'être simple narrateur et rapporteur des faits. Mais faut-il l'en croire sur parole? Si avant qu'il s'enfonce dans les forêts de la Gaule et de la Germanie, pour y chercher les origines de la race et de la monarchie française, il ne perd pas de vue, un instant, ses contemporains. C'est à eux qu'il

pense, quand il écrit au sujet des francs de Pharamond : « Ceux-là portèrent méritoirement et proprement le titre de Français, qui ayant abattu la domination des tyrans, se maintinrent en liberté honnête même sous l'autorité des rois. Car il ne faut pas estimer être servitude que d'obéir à un roi, ni ceux qui sont sujets à un roi ne doivent être tenus en qualité de serfs ; mais ceux qui se soumettent à l'appétit d'un tyran, ou d'un larron, ou d'un bourreau, comme la brebis au boucher, ceux-là ne méritent pas d'être autrement appelés que d'un nom le plus contemptible dont on se peut aviser, comme de serfs ou d'esclaves. » Quand il répète le vieux cri de Brennus contre la Rome des Tarquins, il songe plus encore à celle des papes. Quand il attaque les Institutes de Justinien, c'est encore l'Italie des Médicis, la patrie de Machiavel qu'il poursuit de ses malédictions. Quand il reproche au Parlement d'être un pouvoir bâtard, sans racines dans la nation, il se rappelle les juges de Dubourg et de Coligny. Quand il traite de l'élection et déposition des rois, sa phrase oblique se retourne de Childéric et des Mérovingiens sur Charles IX et les Valois. Enfin, quand il pose cette question: à savoir, si les femmes sont forcloses de l'administration du royaume comme elles le sont de la succession, nul ne saurait se tromper sur sa véritable pensée. Brunehaut, Blanche de Castille, Isabeau de Bavière viennent toutes l'une après l'autre déposer contre Catherine de Médicis. Partout les États apparaissent comme les tuteurs et conservateurs naturels du royaume et de la royauté : « Sur l'avis des États, Isabeau fut envoyée à Tours : quatre curateurs furent nommés pour retenir cette mauvais bête recluse et cachée à la maison, et prendre garde qu'elle ne pût avoir le maniement d'aucune affaire. » Tout le monde comprenait parfaitement à qui s'adressait cette épithète de *mauvaise bête*. C'était le vœu qu'exprimait un autre pamphlétaire dans le *Miroir des Français* : « La bonne dame n'a que trop travaillé, trotté et remué en son temps : il est bien juste qu'elle se repose. »

Le traité de la *Gaule Franke*, écrit d'abord en latin, traduit bientôt en français et dans toutes les langues de l'Europe, obtint le plus prodigieux succès qu'on eût vu depuis le *Gargantua*? Au milieu de la confusion universelle, ce livre apparut comme une révélation. On crut avoir ressaisi le fil de la tradition nationale si étrangement brouillé entre les mains des Guises et des Valois. Les Réformés n'avaient pas été plus ravis en pensant retrouver dans l'Écriture les traditions de l'Église primitive. Cette prétention de retour vers le passé, à l'heure même où l'on s'en éloigne le plus violemment, est un trait commun aux réformateurs religieux et politiques du seizième siècle. Indépendamment de la nouveauté et de la hardiesse des théories, la Gaule Franke enleva les imaginations et les cœurs par un certain accent de patriotisme, de fierté nationale et de mansuétude généreuse envers la France, que l'auteur proclamait innocente du crime de ses bourreaux. Quel exilé ne se sentait ému en lisant ces vers de la préface :

L'air du pays et demeurance heureuse
A ne sais quoi de douceur amoureuse,
Qui laisse en nous un joyeux souvenir,
Et l'appétit d'y vouloir revenir.

Catherine eut conscience du danger. Elle comprit qu'il s'agissait cette fois d'une attaque autrement redoutable que le *Discours Merveilleux*, et appela toutes les plumes fidèles au secours de la monarchie.

Un de ses secrétaires, Antoine Matharel, avocat au grand conseil se chargea de réfuter longuement, ennuyeusement et compendieusement, chapitre par chapitre, l'audacieux pamphlet. Cette réfutation débutait par d'emphatiques éloges à la gloire de la Reine-Mère et par une longue série d'invectives contre Hotman. Sans dépenser trop de finesse, Matharel arrive à soupçonner que cette vive passion de l'auteur pour la loi salique pourrait bien être un moyen de satisfaire sa haine contre la mère de Charles IX. Il lui reproche d'avoir altéré, mal compris ou mal copié les textes d'Aimmoin, de

Frédégaire, de Grégoire de Tours, etc., d'avoir offensé la Majesté royale et le Parlement de Paris, d'être un sycophante, un rebelle, un jurisconsulte et un savant à la hauteur de Pasquin et de Marforio. La lutte une fois engagée n'en resta pas là : Matharel vit bientôt accourir à son aide et le jurisconsulte Baudouin, l'inévitable second de toutes les querelles; et l'ex-jésuite Papire Masson, et le président de Limoges, et vingt autres magistrats jaloux de venger l'honneur des parlements. Le fameux avocat ligueur Dorléans, dans un accès de zèle monarchique, écrivit aussi une contre-partie de cette Gaule Franke, qu'il devait plus tard copier si fidèlement.

Harcelé de tous côtés, Hotman se retourna comme un dogue furieux *contre cette meute, que Sémiramis fesait aboyer après lui, pour un morceau de pain.* Avec sa fougue et son intempérance habituelle, il fit pleuvoir sur ses ennemis les coups de dents, les quolibets, toutes les facéties et les trivialités du latin macaronique. A Matharel il dédia le *Matagonis de Matagonibus :* à Masson et à Baudouin le *Strigillum Papirii Massonis*, rude étrille, dont il écorcha le dos de ses malheureux contradicteurs. Baudouin, par une métamorphose toute naturelle, se vit transformé en baudet comme son ancien ami Héshus; Papire Masson, en chien atteint d'hydrophobie à la vue du lac de Genève; Matharel, en bélître chargé de conduire Masson à travers les rues, pour implorer sa guérison. Hotman s'était proposé pour modèle de Bèze dans sa réponse à Lizet : mais cette grosse farce de carnaval est loin d'avoir le sel et la gaieté du *Passavant.* On sent qu'Hotman a vécu longtemps en Allemagne, et que sa main s'y est appesantie : d'ailleurs il a trop de colère pour avoir beaucoup d'esprit. La dispute dégénère en gourmade. Arrivées à ce point, les querelles de savants sortent du domaine de la critique, et rentrent dans l'histoire du pugilat. Cet intermède bouffon, qui substituait les personnalités aux principes, avait suspendu un instant la grande bataille engagée contre la maison des Valois. Elle recommença bientôt.

II

Au retentissement de la *Gaule Franke* vint s'ajouter celui d'un autre ouvrage inspiré du même esprit et parti du même point de l'horizon : les *Vindiciæ contrà tyrannos*, par Hubert Languet. L'auteur était un gentilhomme bourguignon, exilé volontaire, que l'indépendance de ses idées avait de bonne heure entraîné de l'autre côté du Rhin. Ami et disciple de Mélanchton, attaché au service d'Auguste, électeur de Saxe, il se trouve mêlé à toutes les négociations du parti protestant. Député en France par les princes allemands après l'édit de pacification (1570), il plaide devant Charles IX, dans un noble et hardi langage, la cause de la liberté de conscience[1]. Présent au massacre de la Saint-Barthélemy, il sauve la vie à du Plessis-Mornay en risquant la sienne, et se retire le cœur ulcéré, emportant de France l'horreur du despotisme et la haine de Machiavel. Languet, admis au Louvre, a pu suivre d'un œil chagrin le progrès de ces tristes doctrines. Il a entendu un président au Parlement de Paris, un honnête homme avili par la peur, de Thou, exalter devant un jeune prince, bourreau de son peuple, l'art royal de la dissimulation. En face de ces lâches capitulations, il s'est demandé s'il ne restait plus d'autre ressource à l'homme de cœur, au citoyen jaloux de ses droits, que de courber la tête sous la tyrannie triomphante ou de se laisser tomber comme Caton sur son épée, en maudissant la vertu. Sa conscience et sa raison se sont révoltées à cette idée. Il a feuilleté la Bible, Platon, Aristote, Cicéron, saint Thomas ; et toutes ces voix généreuses lui ont appris à ne désespérer ni de la justice, ni de la liberté. La Bible lui a enseigné que « Dieu est le seul maître, le seul possesseur légitime du ciel et de la terre, des corps et des

1. « C'est Dieu seul qui a puissance sur les consciences des hommes, qui même ne l'ont pas sur la leur propre, tant s'en faut qu'ils la puissent avoir sur celles d'autrui. » (*Mém. du règne de Charles IX*, t. I.)

âmes[1] : les rois, les princes, leurs ministres, ne sont que des colons, des fermiers tenus de payer en services une part égale à celle qu'ils ont reçue en puissance. » Platon lui a offert la belle image du magistrat, *loi parlante et animée*; saint Thomas lui a révélé que la souveraineté réside dans le peuple.

Revenu en Allemagne, sur ce vieux sol des Francs ses aïeux, l'ombre de Brutus lui est apparue : c'est par sa main et sous son nom qu'il lance la foudre des *Vindiciæ*. Au lieu de renvoyer à Dieu dans l'autre monde, il aime mieux confier aux hommes ici-bas le soin d'arrêter et de punir la tyrannie. Machiavel est l'ennemi qu'il combat. Il oppose le manuel de la résistance par la loi et la raison au manuel de l'oppression par la force et le mensonge. Son ambition est de ramener aux vrais principes la science du gouvernement. Or, quel est le fond du machiavélisme? La négation absolue de tout principe, l'accident substitué à la règle, le fait au droit, l'intérêt au devoir : politique d'expédients, de bascule et de brocantage, que Catherine de Médicis n'a cessé de pratiquer depuis quinze ans. Son chef-d'œuvre a été le massacre de la Saint-Barthélemy. Et qu'a-t-il produit? Rien. Le parti protestant s'est retrouvé plus fort le lendemain : il y a gagné, malgré ses fautes incontestables, les sympathies de l'Europe et le pardon de la postérité. A cette politique sans issue, Languet prétend faire succéder un code fondé sur l'équité et la morale publique. Il veut que ce qui est juste soit fort, et c'est pour trouver cette force qu'il définit et organise le droit de résistance. Son livre n'est pas seulement une déclamation vague, un recueil de centons et de vieilleries républicaines, mais un traité régulier, divisé, construit avec une rigueur géométrique. Quatre questions principales y sont posées :

1° Doit-on l'obéissance aux Princes, s'ils ordonnent contre la loi de Dieu?

1. « Deum tuum timebis et illi soli servies. » (*Exod.* 20.)

2° A-t-on le droit de résister aux Princes, s'ils veulent détruire la loi de Dieu et ravager l'Église?

3° Quand le Prince opprime ou perd la république, la nation peut-elle lui enlever le pouvoir dont il abuse?

4° Les Princes voisins peuvent-ils et doivent-ils porter secours aux peuples persécutés dans leur foi et opprimés par un tyran?

Questions grosses d'orages, que l'esprit moderne déchaînait sur le monde, et qui l'agitent encore aujourd'hui. Languet les aborde avec calme et résolution. La première est tranchée par l'exemple des saints et des martyrs; la seconde et la troisième sont plus délicates. Ce formidable droit d'insurrection, dont le seizième siècle devait faire une si triste épreuve, effraye l'honnête théoricien : il le circonscrit, le limite, en distinguant avec soin la résistance de la révolte. Languet n'est point un maniaque, un esprit violent que la haine égare, mais un homme sensé, pratique, formé par les voyages et l'expérience des affaires, instruit à la modération par son maître Mélanchton. Lui-même sent parfaitement tous les périls de son système, et s'efforce de les prévenir et de les atténuer : on dirait Éole déchaînant les vents, et s'inquiétant de limiter d'avance les ravages de la tempête. Le soulèvement des anabaptistes avait été pour lui et pour les siens un sinistre avertissement. Aussi ne veut-il pas de l'émeute de carrefour. Les magistrats, représentants de la loi violée, sont les chefs naturels de la résistance. Eux seuls ont le glaive en main pour la conduire et l'arrêter, comme autrefois les Septante au royaume d'Israël.

Cet instinct d'ordre, de discipline, même dans la sédition, est un trait caractéristique chez les publicistes protestants. On reconnaît là l'influence de Calvin, le sévère organisateur de Genève. Mais là aussi commencent les impossibilités. Où trouver le magistrat idéal, *loi parlante et animée?* Sera-ce Olivier? sera-ce Birague? sera-ce même de Thou, faibles roseaux humains, qui plient au moindre souffle de la volonté royale ou de l'émeute populaire? Enfin, quoi qu'il fasse

pour atténuer les effets de son système, quoiqu'il ait soin de distinguer entre les tyrans sans titre, usurpateurs ou étrangers, et les tyrans d'exercice, princes et rois héréditaires, après avoir épuisé les moyens de résistance légale et pacifique, il aboutit fatalement à ce sanglant écueil du régicide, où viennent échouer presque toutes les théories politiques du seizième siècle. Contre les tyrans sans titre, tout est permis : « Chacun peut crier après ce mal comme on crie au feu, et y courir avec crochets et engins, sans attendre le capitaine du guet. » Contre les tyrans d'exercice, quand les remontrances ont échoué, il faut recourir à la force et les déposer, comme cela s'est vu autrefois pour Saül, pour Childéric et pour certains papes.

Reste la dernière question, celle du droit d'intervention étrangère. Ce problème difficile avait été agité, dès les premiers jours de la guerre civile, entre les deux maisons de Lorraine et de Bourbon. Condé répondait aux Guises :

> Je suis bien assuré de ce qu'ils nous objectent :
> . . . .
> Que nous avons cherché secours en Allemagne.
> Et eux, qu'ont-ils premiers pourchassé en Espagne ?

Languet, qui offrait à Charles IX l'épée des princes palatins, afin d'assurer le maintien de la paix dans ses États, admet le droit d'intervention, mais à condition qu'il soit gratuit et pur de toute pensée d'agrandissement. Autre utopie généreuse, à laquelle la politique devait préférer longtemps encore le système plus lucratif des annexions.

Tel est le livre des *Vindiciæ* avec ses hardiesses et ses lacunes, mélange de raison et d'éloquence, de nobles sentiments et de théories inapplicables. Comme Hotman, Languet rêve l'alliance toujours désirée et toujours promise du principat et de la liberté. A ce titre, il est un des pères du droit constitutionnel. Ce type de gentilhomme républicain et de stoïcien protestant, adouci et tempéré par l'aimable influence de Mélanchton, nous a retenu trop longtemps peut-être : Languet a un grand charme ; il est par-dessus

tout honnête homme. Mornay lui a donné ce bel éloge qu'il vécut comme bien des gens voudraient mourir; de plus, c'est un penseur et un écrivain. Son latin vigoureux, coloré, a des reflets bibliques sous lesquels on sent courir et palpiter l'idée moderne.

L'apparition subite du *Contr'Un*, publié seize ans après la mort de son auteur, vint ajouter à ces voix vivantes l'accent mélancolique d'une malédiction posthume contre les tyrans. Les morts se réveillaient pour adresser un dernier avertissement à la royauté défaillante. Bodin lui-même, le paisible Bodin, comblé des faveurs de Henri III, essayait d'expliquer dans le silence du cabinet le retour périodique des révolutions comme celui des marées ou des éclipses, et fixait à cent soixante-quinze ans la vie moyenne des dynasties. Ces idées de mortalité universelle portaient à la vieille foi monarchique la même atteinte que la Réforme aux antiques croyances de l'Église. Ainsi la Rome des Césars s'était prise un jour à douter de son éternité. Ce glas funèbre de la monarchie allait retentir plus éclatant dans le *Réveille-matin des Français*.

III

Quel est l'auteur du *Réveille-matin*? Est-ce Hotman? est-ce de Bèze? est-ce Languet? problème difficile à résoudre. Un écrivain protestant, M. Sayous[1], incline du côté d'Hotman. Que celui-ci ait sa part dans l'œuvre, nous ne le nions pas; mais l'auteur de la *Gaule Franke*, si peu modeste qu'il fût, eût-il osé se qualifier lui-même du titre de grand Hotman, qui lui est décerné dans l'ouvrage[2]? Le *Réveille-matin* est évidemment une de ces créations hybrides, anonymes et collectives, dont la *Ménippée* est restée le plus parfait modèle. Dans les temps de luttes, de convictions ardentes, on s'in-

1. *Les Écrivains français de la Réforme.*
2. « Et le grand Hotman en la France-Gaule qu'il a mise de nouveau en lumière, les en jetera hors du tout. »

quiète moins de sa gloire personnelle que du triomphe de ses idées : on s'associe, on se groupe, on se fait légion pour être plus fort dans l'attaque ou dans la défense. Le feu de peloton, la machine infernale aux cent bouches semble une arme plus sûre et plus prompte que le coup de pistolet isolé. Déjà, en parlant de la Satire religieuse, nous avons vu de Bèze, Viret, Estienne, associer dans le vaste pot-pourri de la *Cuisine papale* leurs rancunes contre les moines et le Saint-Siége. Le *Réveille-matin* est un véritable *Selectæ*, où se retrouvent pêle-mêle toutes les questions du temps. On devine aisément quels peuvent être les défauts d'une pareille œuvre, la disproportion, l'absence d'unité, les redites et les digressions. Mais qu'importe ? Le point capital est de faire brèche, et de charger tant qu'on peut la mine, pour en doubler l'explosion.

L'auteur, ou plutôt le rapporteur de ces diverses opinions s'est dissimulé sous le pseudonyme assez vague d'*Eusèbe Philadelphe*[1], *cosmopolite*. Chez les anciens, l'étranger est en même temps l'ennemi ; le même nom (*hostis*) sert à désigner l'un et l'autre. Le cosmopolitisme, sentiment tout chrétien et tout moderne, sort de l'Évangile. A la voix de saint Augustin, l'étroite enceinte du *pomoerium* recule, les barrières qui séparaient le citoyen du barbare, le Juif du Gentil s'abaissent : tous sont conviés au partage de la *Cité divine*. Étouffé par les conquêtes et les rivalités des peuples, ce sentiment se ravive et s'étend au seizième siècle avec la Réforme. Ces milliers d'exilés, que la persécution a semés par toute l'Europe, s'habituent à ne plus enfermer leurs affections dans les limites de la mère patrie. Par-delà les fleuves et les montagnes, ils contemplent leurs frères qui combattent, souffrent et meurent pour la même cause. Le lien des croyances se substitue au lien du sang : « Fais, Seigneur, que les tiens reconnaissent que toute la terre t'appartient, qu'elle toute n'est qu'une seule cité, de laquelle l'homme

1. Εὐσεβής, pieux. Φιλάδελφος, ami de ses frères.

est bourgeois passager, en quelque climat qu'il habite. » C'est en vertu de ce principe que les protestants admettent le droit d'intervention, et qu'Eusèbe Philadelphe dédie à Élisabeth d'Angleterre son *Réveille-matin des Français.*

Trois voyageurs, *Philalèthe*, le *Politique* et l'*Historiographe* sont à la recherche de la Vérité. La dame, ou plutôt la déesse, qui est volontiers *cosmovague*, a élu domicile dans un pays où l'on ne s'attendait guère à la trouver, en Hongrie, sous la protection du Grand Turc. Elle a bientôt reconnu son ami Philalèthe, tout amaigri, déguenillé et mal en point, comme devait l'être un bon huguenot le lendemain de la Saint-Barthélemy. Celui-ci la renseigne sur le caractère de ses deux compagnons. L'un est un catholique sincère et modéré, honnête homme, quoique élevé dans les cours, ayant horreur de Machiavel et de toutes les pratiques italiennes, mais qui pourtant n'a jamais pu mordre à la Réforme (peut-être L'Hôpital); l'autre, un annaliste consciencieux, trop heureux de placer ses écrits sous l'égide de la Vérité (peut-être de Thou). Le dialogue s'ouvre par une histoire abrégée du protestantisme en France et des persécutions qu'il a souffertes, depuis les massacres de Cabrières et de Mérindoles. Simple rapporteur des torts et des fautes de chaque parti, l'Historiographe affecte de ne vouloir ni passionner, ni envenimer sa narration : il s'en rapporte à l'éloquence des faits. Les révélations du Politique, au courant des intrigues, des ruses et des chroniques secrètes, viennent compléter le témoignage de l'histoire. La Vérité lève à son tour un coin du rideau.

Cependant, au milieu du récit éclate tout à coup un cri de douleur, celui de l'Église affligée. Comme le chœur de la tragédie antique, elle interrompt le cours du drame pour *dresser* vers le ciel ses gémissements et ses prières : « O Dieu tout-puissant! ô pasteur d'Israël! jusques à quand fumeras-tu contre l'oraison de ton peuple. Tu l'as repu de pain de larmes et l'as abreuvé de pleurs; tu nous as mis en querelle entre nos plus proches et en moquerie parmi les

nations. » Puis le récit recommence : les horreurs de la Saint-Barthélemy se déroulent devant nos yeux. A mesure que le tableau s'assombrit, en face des outrages prodigués au cadavre et à la mémoire de Coligny, la plainte devient colère, la colère menace et malédiction : « Lève-toi donc, Seigneur, hausse ta main, casse les bras des méchants.... que leurs enfants soient orphelins, leurs femmes veuves; les leurs vagabonds et errants soient déchassés de leurs maisons, cherchant leur pain, sans que personne s'avise d'étendre sa miséricorde sur eux! » Cette sublime vertu du pardon, que le Christ avait enseignée du haut de la croix, n'était alors ni dans le cœur ni sur les lèvres d'aucun parti. C'est ainsi que, par une déviation insensible et sous forme de prière, l'histoire dégénère en pamphlet. A ces conjurations solennelles, qui appellent le fer, le feu et le soufre sur la nouvelle Sodome, succède une grêle de vers satiriques, de citations, d'allusions à l'adresse de Catherine, de Charles IX et de Henri III. L'innocente *Franciade* de Ronsard se transforme elle-même en allégorie menaçante. Les trois Valois sont faciles à reconnaître dans ces

Trois fainéants, grosses masses de terre,
La maudisson du peuple dépité.

Cette longue série de griefs aboutit à une grave déclaration, que le prophète Daniel en personne s'est chargé de promulguer. Du schisme dans l'Église, les protestants arrivent au schisme dans l'État. Ils n'ont plus de roi qui les gouverne, de lois qui assurent leur existence : c'est à eux seuls désormais de pourvoir à leur salut. Une ordonnance en quarante articles établit un gouvernement provisoire, jusqu'à l'arrivée d'un nouveau Cyrus (Henri de Navarre ou Condé). Chaque ville sera confiée au gouvernement d'un maire assisté d'un conseil de vingt-quatre membres choisis indistinctement parmi les nobles et les bourgeois. Recommandation pressante est faite à tous les huguenots de ne traiter avec le tyran que la main sur l'épée, de peur de sur-

prise ou de trahison. Après cette déclaration solennelle donnée sous forme d'édit, par un coup subit de la grâce l'Historiographe et le Politique se convertissent à la Réforme : ainsi finit le premier dialogue.

Le second nous montre les deux nouveaux convertis au retour d'un voyage à travers l'Europe. Ils sont allés solliciter les puissances protestantes de venir en aide à la cause de l'Église : mais ils n'ont trouvé partout qu'égoïsme et indifférence. Les princes allemands se plaignent de n'avoir pas d'argent pour solder leurs lansquenets : la reine Élisabeth a paru *froide et gelée*, soit *couardise* et *pusillanimité du sexe*, soit qu'elle cède aux conseils d'un de ses ministres, vrai poltron *sentant son clerc plutôt que son gendarme*. En réalité Élisabeth, vraiment Anglaise, attendait, prenait son temps, et s'occupait moins de l'Église que de ses propres intérêts. Cependant, elle eût bien dû quelque reconnaissance aux protestants, pour la haine dont ils poursuivaient l'infortunée Marie Stuart. Le Politique fait valoir les raisons d'intérêt civil et religieux, qui devraient l'envoyer à l'échafaud. L'effroi des huguenots était grand, et grand aussi l'espoir des catholiques, à l'idée que la mort d'Élisabeth pouvait un matin placer l'Angleterre sous le sceptre de la nièce des Guises. Rien d'étonnant donc que toutes les communions protestantes (presbytériens d'Écosse, anglicans de Londres, huguenots de France) se soient acharnées après la vie et la mémoire de cette malheureuse reine, si touchante malgré ses fautes. On reste confondu quand on entend un honnête homme, un Français, écrire ces lignes atroces : « O seigneur ! vit-elle encore cette fatale Médée !... Mais la reine d'Angleterre est si bonne, elle est tant pleine de clémence et de douceur, qu'elle ne prend point plaisir à voir répandre le sang. » Pourtant Élisabeth triompha de sa bonté naturelle, et se résigna à sauver l'Église. Le supplice de Marie Stuart fut accueilli par les protestants comme une revanche du meurtre de Coligny, comme une réponse triomphante aux défis des Guises et aux auto-da-fé de Rome et de Madrid.

Les hécatombes royales commençaient. Le *Réveille-matin des Français* se chargea de les justifier en proclamant le *droit d'occir les tyrans :* « C'est de tous les actes le plus illustre et le plus magnanime, étant, comme très-bien le montre Cicéron, un tel acte, quand bien il sera exécuté par un familier du tyran, tout plein d'honnêteté et de bienséance conjointe avec le salut et l'utilité publique. » Le régicide n'est donc pas une invention de la Ligue : Boucher et Mariana trouvèrent le thème tout prêt, et n'eurent qu'à le développer.

Ce confus et tumultueux libelle, plein de rancunes et de menaces, est à la fois l'apologie et la condamnation du parti protestant. Au lieu de pacifier, il déchaînait la tempête, en mêlant aux plaintes des victimes un cri de vengeance ; il appelait l'étranger; il créait un État dans l'État; il ouvrait une perspective de guerres et de résistances sans fin. Catherine de Médicis avait pensé tuer le protestantisme, et il se relevait plus uni, plus discipliné que jamais. A des théories vagues d'indépendance il substituait un système politique, un programme nettement formulé. Le temps et la force lui manquèrent pour l'appliquer; mais une fois jetées au vent, ces idées ne restèrent pas dans le camp de la Réforme : elles passèrent de l'autre côté; la Ligue s'en empara.

IV

La Saint-Barthélemy n'enfanta pas seulement des pamphlets et des traités mortels à la dynastie des Valois : elle fit jaillir encore de la conscience et de l'imagination indignée d'un soldat poëte la plus sombre ébauche d'épopée qui eût traversé le monde depuis Dante, les *Tragiques* de d'Aubigné[1]. L'ouvrage ne parut, il est vrai, qu'au lendemain des guerres civiles, alors que le volcan était à peu près

1. *Les Tragiques*, donnés au public par le larcin de Prométhée. Au Désert, 16...

éteint. Mais c'est dans cette fournaise qu'il s'est formé. Comme le *Contr'Un* de La Boétie, il faut le ramener à sa véritable date, si l'on veut le comprendre tout entier. L'acte de naissance d'un livre n'est pas toujours marqué par l'heure de son apparition. D'Aubigné nous apprend lui-même dans quelles circonstances il composa ses *Tragiques*.

C'était en 1577, cinq ans après la Saint-Barthélemy, au moment où Henri III, manquant encore une fois de parole, venait de révoquer l'édit de pacification. L'auteur se trouvait alors à Castel-Jaloux, malade de ses blessures, en danger de mort. Son bras incapable de supporter le poids d'une épée pouvait se résigner à l'inaction, mais il fallait un aliment à son esprit, car

La main peut s'endormir, non l'âme reposer.

Dans ces heures de fiévreux loisir, exalté par la lecture de la Bible, nourri des amers souvenirs de Juvénal, tout frémissant encore des colères qui le poussaient naguère au plus épais de la mêlée, il écrivit ce livre qu'il appelait son *testament*, vrai legs de batailleur exhalant au sein de Némésis son dernier soupir. Par là, il espérait du fond de la tombe rendre courage aux fidèles et faire *grincer les dents de rage* à ses ennemis. La mort, contre toute attente, l'épargna encore une fois : mais le testament n'en subsista pas moins. D'Aubigné ne le publia point aussitôt : durant trente-six ans, il tint serré contre son cœur ce confident intime de ses pensées et de ses haines. A plusieurs reprises, il y déposa ses douleurs de citoyen, ses passions de sectaire, les rancunes et les espérances de son parti. De nombreux fragments manuscrits coururent dans le camp protestant. D'Aubigné se plaisait à les lire lui-même pour réchauffer le zèle de ses compagnons, et surtout du roi de Navarre, dont il prévoyait la défection :

Je vois venir avec horreur
Le jour, qu'au grand temple d'Erreur
Tu feras rire l'assistance.

Vers la fin de sa carrière, cédant à un sentiment de ten-

dresse paternelle assez ordinaire aux auteurs pour leurs ouvrages premiers-nés, las de voir *les vraies histoires du siècle opprimées, éteintes et étouffées par les charlatans à gages*, il résolut de livrer au public ce rude échantillon de la vérité. « Va, dit-il fièrement à son livre,

Tu as pour support l'équité,
La vérité pour entreprise,
Pour loyer l'immortalité. »

Dans ce seizième siècle si original et si fécond en grands caractères, d'Aubigné mérite une place à part. Il a l'allure hautaine, la voix retentissante des héros d'Homère et d'Eschyle : il aime à parler de sa noblesse, de ses exploits, de sa gloire, et pourtant nul de son vivant ni après sa mort n'oserait lui appliquer l'épithète de fanfaron. Son orgueil même impose le respect, parce qu'il jaillit d'un grand cœur et d'un libre esprit, au-dessus des timidités de la modestie et des platitudes de la servilité, osant dire tout haut le bien et le mal qu'il pense des autres comme de lui-même. Ce fonds d'humeur rebelle et turbulente, qui avait si longtemps animé les barons contre la royauté, revit en lui mêlé d'esprit huguenot et républicain. D'Aubigné devint le Tyrtée de la guerre civile, l'apôtre à cheval de ce *Christ empistolé* que maudissait Ronsard. Élevé à cette robuste école de la Renaissance, d'où sortirent tant de gigantesques travaux, tout jeune encore, à l'âge où d'autres en sont aux éléments, il lisait dans le texte la Bible et Homère, il dévorait Plutarque, il s'enivrait des ardeurs patriotiques de Lucain et apprenait avec César le métier de capitaine. En même temps l'équitation, l'escrime, les labeurs, et bientôt les dangers des camps achevèrent de donner à son corps comme à son esprit cette étonnante précocité.

Une scène terrible avait ému son enfance et laissé sur son génie une empreinte ineffaçable. A l'âge de neuf ans, fuyant avec son père, il s'était arrêté devant les murs du château d'Amboise : les têtes sanglantes des conjurés pendaient aux créneaux. Le père tourna de ce côté ses yeux

remplis de larmes, puis avec un long soupir : « Les bourreaux ! ils ont décapité la France. » Et la main tendue vers ces tristes gages des fureurs qui allaient embraser le royaume, il fit jurer à son fils une haine éternelle aux oppresseurs de la foi. Serment d'Annibal, que l'enfant prêta et que l'homme n'oublia point. A quatre-vingts ans, d'Aubigné mourait sur la terre d'exil toujours fidèle au souvenir d'Amboise. Quand le clairon appela les protestants au combat, il se trouva le premier en selle, armé de toutes pièces, d'éloquence et de courage, prêt à faire brèche, l'épée ou la plume à la main dans les rangs de ses ennemis. Dès ce jour commence sa vie de batailleur et d'écrivain. A peine descendu de cheval, tout couvert de sang et de poussière, le soir à la lueur d'une lampe ou dans l'activité de ses nuits sans sommeil, il compose quelque chant enthousiaste, quelque harangue pour le lendemain. Les *Tragiques* acquittèrent en partie sa dette envers la Réforme.

A quel genre littéraire appartiennent les *Tragiques?* Il est difficile de le décider. Composition bizarre et désordonnée, parmi tant d'autres monuments de la Satire, cette œuvre ne ressemble à rien de ce qui précède ou de ce qui suit. Chant vengeur, poëme héroïque, martyrologe enthousiaste, diatribe haineuse, chronique exacte et passionnée, tout s'y heurte, et le lyrisme inspiré de David, et les crudités du pamphlet populaire, et les splendeurs divines et les terreurs infernales de l'épopée dantesque. La scène est à la fois au ciel et sur la terre. Avec la libre allure d'un poëte des premiers âges, sans artifice et sans effort, d'Aubigné rapproche les deux mondes par l'imagination et la foi. Son livre a tour à tour la précision impitoyable de l'histoire, qui sculpte les effigies et burine les noms des coupables, et le vague mystérieux de ces visions qui *faisaient dresser le poil sur la chair* des prophètes. A travers le délire de la fièvre, il a vu autour de son chevet les figures radieuses de Moïse, de Gédéon, des Machabées, de Coligny, défenseurs du peuple opprimé; en face, les types exécrés des Pharaons,

des Héliogabale, des Néron, des Charles IX, des Henri III, des Catherine de Médicis. Tous ces fantômes évoqués, ceux-ci des profondeurs de l'antiquité, ceux-là de l'arène des temps présents, se confondent pour lui dans une sorte de cauchemar terrible, où retentissent les arquebusades de Montcontour et de Jarnac avec les tonnerres du Sinaï et les trompettes de Jéricho. Ce torrent de poésie, orageux et bruyant, court à travers le seizième siècle comme ce Cocyte des anciens, formé des larmes et des sanglots du genre humain.

Le poëme est divisé en sept livres, qui forment pour ainsi dire les sept avenues resplendissantes ou ténébreuses de cet Enfer, à travers lequel nous promène d'Aubigné. Au frontispice de chaque livre flamboie un titre mystérieux ou menaçant : *les Misères, les Princes, la Chambre dorée, les Feux, les Fers, la Vengeance, le Jugement.* Depuis Dante, nul n'a su accumuler et varier ainsi les scènes d'horreur. Ce ne sont pas là seulement des tableaux de fantaisie, des visions anticipées de l'avenir, flottant à travers le crépuscule lointain d'une autre vie : c'est l'histoire de la veille écrite en face des lieux et des hommes qui en ont été les témoins, les auteurs ou les victimes ; c'est le champ de bataille de Dreux, le bûcher d'Anne Dubourg ; c'est le Louvre ensanglanté, la Seine charriant ses cadavres, et le balcon d'où Charles IX poursuit sa chasse royale sur le gibier huguenot.

Le premier tableau qui se déroule à nos yeux est celui des *Misères* de la France : un vaste champ semé de cadavres, des ruines fumantes, à travers lesquelles foudroie le reître et galope l'argolet, bandits féroces, affamés de sang et de pillage.

> Le paisan de cent ans, dont la tête chenue [1]
> Est couverte de neige en suivant sa charrue,
> Voit galoper de loin l'argolet outrageux,
> Qui d'une rude main arrache les cheveux,

1. Blanchie, *canum.*

> L'honneur du vieillard blanc, mû de faim et de rage.
> Pour n'avoir pu trouver que piller au village.

Puis, au-dessus de toutes ces ruines, l'image de l'Église martyre et triomphante, assise sur le bûcher,

> Un psaume dans la bouche et un luth à la main.

Du champ de carnage, d'Aubigné nous transporte subitement au Louvre. Il apparaît sur les degrés du palais comme l'archange de la justice divine, armé de sa plume vengeresse, qui va tracer en lettres de feu la sentence d'un nouveau Balthazar. Le fier gentilhomme couvert de cicatrices reçues au service de Dieu et de son Église jette à peine un regard de mépris sur toute cette valetaille de mignons et de courtisans, qui encombrent les antichambres :

> Vous êtes fils de serfs, et vos têtes tondues
> Nous font ressouvenir de vos mères vendues.

Il va droit aux maîtres, à Catherine de Médicis, la Circé empoisonneuse ; à Charles IX, l'âpre chasseur d'hommes; à Henri III, l'efféminé Sardanapale :

> Pensez quel beau spectacle, et comme il fit bon voir
> Ce prince avec un busc, un cors[1] de satin noir
> Coupé à l'espagnole, où des déchiquetures
> Sortaient des passements et des blanches tirures.
> . . . .
> Si[2], qu'au premier abord, chacun était en peine
> S'il voyait un roi femme, ou bien un homme reine.

Rien n'arrête le hardi pamphlétaire : il pénètre brutalement jusque dans l'alcôve des princesses, rivales de Messaline : tout Juvénal y passe, en dépit des pruderies de la langue française :

> Nos princesses non moins ardentes que rusées....

Mais nous n'osons aller jusqu'au bout, et nous aimons mieux arriver à ce troisième livre vraiment épique, qui a pour titre la *Chambre dorée*.

1. Corsage. — 2. Tellement.

La belle allégorie de la Justice éplorée et les cheveux épars, venant devant le trône de Dieu se plaindre des outrages qu'elle reçoit ici-bas, est d'un effet saisissant :

> De ses cheveux trempés fesait échevelée
> Un voile entre elle et Dieu.

C'est là en effet la grande plaie et la grande honte du siècle. « Le mardi 26 août 1572, nous dit la chronique, le Roi, accompagné de ses frères et des plus grands de sa cour, s'en alla au Palais de Paris. Là, séant en plein sénat, toutes les chambres assemblées, il déclara tout haut que ce qui était advenu dans Paris (le jour de la Saint-Barthélemy), avait été fait par son commandement. Alors le premier président, au nom de tout le sénat, en louant l'acte comme digne d'un si grand roi, lui répondit que c'était bien fait et qu'il l'avait justement pu faire. » Après de telles paroles, on comprend la *Chambre dorée* et l'anathème de d'Aubigné contre

> Ceux qui furent jadis juges et sénateurs,
> Puis du plaisir des rois lâches exécuteurs.

Thémis triomphe dans le ciel, en attendant qu'elle puisse régner sur la terre. A cette vision consolante et anticipée de la justice divine succède le long défilé des martyrs, que la justice humaine envoie au bûcher, nobles héritiers du manteau, du roseau et de la couronne d'épines. Anne Dubourg est à leur tête :

> Les cendres des brûlés sont précieuses graines,
> Qui, après les hivers noirs d'orage et de pleurs,
> Ouvrent au doux printemps d'un million de fleurs
> Le baume salutaire, et font nouvelles plantes
> Au milieu des parvis de Sion florissantes.

Le quatrième livre est l'hymne triomphale de la Réforme. Le drame commencé sur la terre s'achève au ciel. Là devait s'arrêter, selon nous, l'œuvre primitive. Les trois derniers livres, ajoutés plus tard, sont très-inférieurs de style et de conception. La grande scène du Jugement Dernier, qui avait arraché tant de traits sublimes ou terribles aux artistes

du Moyen Age et de la Renaissance, cette revanche des oppressions et des injustices d'ici-bas, cette redoutable échéance de la *Chante-Pleure*, que célébrait Rutebœuf sur son grabat, a médiocrement inspiré d'Aubigné. L'auteur semble fatigué des horreurs qu'il nous a décrites : ses couleurs sont épuisées. L'heure de la fièvre et de la colère est passée; or, il a besoin d'être fortement ému pour rester poëte et éloquent : la passion est l'âme de son style et de ses peintures.

Tel qu'il est, inégal et incomplet, d'Aubigné n'en tient pas moins un des premiers rangs dans la galerie poétique du seizième siècle. Par l'imagination, il est de la famille de Dante et de Shakspeare : comme eux il a le goût du grandiose et du terrible; par la langue, il est l'élève de Ronsard et le précurseur de Corneille : il en a la touche magistrale, le vers sentencieux et héroïque, qui retentira si bien dans la bouche de don Sanche et du vieil Horace :

> La gloire qu'autrui donne est par autrui ravie,
> Celle qu'on prend de soi vit plus loin que la vie.
> . . . .
> C'est crime envers les grands que flatter à demi.

Il aime les hardiesses, les crudités même, qui rapprochent le sublime du trivial, et s'indigne de voir

> La pantoufle [1] crotter les fleurs de la couronne;

les antithèses redoublées à la façon de Sénèque et de Lucain, l'hyperbole poussée jusqu'à l'emphase. Pour rendre toute sa pensée, la langue française semble n'être assez riche ni de sons, ni de couleurs : il l'enfle au risque de la forcer. On dirait un Titan, lançant de sa main puissante ses blocs de vers rocailleux et gigantesques contre cette Rome maudite qu'il veut emporter d'assaut, à l'exemple d'Annibal :

> Puisqu'il faut s'attaquer aux légions de Rome,
> Aux monstres d'Italie, il faudra faire comme
> Annibal, qui par feux d'aigre humeur arrosés,
> Se fendit un passage aux Alpes embrasés.

1. Celle du Pape.

Cependant, ce génie roide et inflexible comme son épée, plutôt fait pour sonner la charge et frapper l'adversaire au visage que pour l'égratigner doucement du bout de la plume, sait trouver parfois des inflexions et des nuances moqueuses dignes de Marot et de Régnier. Le portrait du courtisan est un petit chef-d'œuvre d'observation et d'ironie contenue, que Molière n'a pas dépassé dans la peinture de ses marquis :

Ils ont vu des dangers assez pour en conter,
Ils en content autant qu'il faut pour s'en vanter;
Lisant, ils ont pillé les pointes pour écrire;
Ils savent en jugeant admirer ou sourire,
Louer tout froidement, si ce n'est pour du pain,
Renier son salut, quand il y va du gain :
Barbets des favoris, premiers à les connaître,
Singes des estimés, bons échos de leur maître.
. . . .
Il reste que le corps comme l'accoutrement
Soit aux lois de la cour : marcher mignonnement,
Traîner les pieds, mener le bras, hocher la tête,
Pour branler à propos d'un panache la crête.

Cette voix si terrible pour lancer l'anathème a des accents d'une suavité mélodieuse pour célébrer les saintes extases de la foi et du martyre :

Le printemps de l'Église et l'été sont passés,
Si [1], serez-vous par moi verts boutons amassés,
Encore éclorez-vous, fleurs si fraîches, si vives,
Bien que vous paraissiez dernières et tardives.
On ne vous lairra pas, simples de si grand prix,
Sans vous voir et flairer au céleste pourpris :
Une rose d'automne est plus qu'une autre exquise,
Vous avez esjoui l'automne de l'Église.

Avec cette variété de tons, cette richesse de couleurs, qu'a-t-il donc manqué à d'Aubigné pour être un écrivain du premier ordre? La mesure, la clarté, ce *lucidus ordo* qu'Horace demande aux poëtes. Sa phrase s'enchevêtre de termes

1. Cependant.

parasites, se tord en inversions pénibles, se couvre de nuages ou se déroule en longues traînées de vers languissants, que viennent brusquement couper çà et là le trait rapide d'un éclair, le bruit du tambour ou du clairon. Ce défaut de correction et d'harmonie explique en partie l'indifférence que rencontrèrent les *Tragiques* durant plus de deux siècles. Boileau, qui a fait à Chapelain, à Desmarets, à Scudéri et au traducteur Brébœuf l'honneur de rappeler leur nom et leurs œuvres pour s'en moquer, n'a pas même cité d'Aubigné. Le goût sévère et monarchique du dix-septième siècle se fût effrayé sans doute des hardiesses littéraires et politiques d'un gentilhomme, qui n'avait pas craint de s'exposer, comme il le dit lui-même, à passer pour *républicain*[1]. Mme de Maintenon se cachait pour lire les mémoires de son compromettant aïeul. De nos jours, la critique moins timide est revenue sur d'Aubigné[2]; mais les experts, les curieux seuls le connaissent. Que de gens, dont la mémoire est ornée des fades élégances de la *Henriade*, n'ont jamais lu un vers des *Tragiques*. Et pourtant quelle différence! L'œuvre est âpre, bizarre, informe souvent; ce n'est pas encore la statue, mais c'est la matière en fusion, que le génie de l'artiste doit faire couler dans le moule, façonner et polir pour en tirer un chef-d'œuvre. D'Aubigné n'est pas allé jusque-là: le loisir, la patience, qui est aussi une part du génie, lui firent défaut. Milton devait être plus heureux. Les *Tragiques* n'en restent pas moins, pour l'honneur de la France et de leur auteur, la première ébauche d'épopée sortie des entrailles de la Réforme.

D'un coup de pied de son vigoureux Pégase, d'Aubigné a fait jaillir des sources inconnues à Ronsard même. La Muse sévère du protestantisme allie aux souvenirs guerriers de nos vieilles épopées l'inspiration biblique. Elle donne à

1. En 1586, Jean Bonnin publiait une satire contre les *Républicains*.

2. M. Sainte-Beuve, dans son *Tableau de la poésie française au seizième siècle*, et M. Geruzez, dans ses *Études littéraires*, ont remis en lumière cette physionomie si puissante et si originale.

notre poésie ce que Ronsard et ses disciples cherchaient avec tant de passion, la grandeur; en même temps, elle fait luire sur elle un rayon de ce soleil d'Orient, qui avait éclairé les tentes des patriarches dans le désert; elle répète les cantiques des filles de Sion, dont l'écho mélodieux retentira plus tard dans les chœurs d'*Esther* et d'*Athalie*. Sous l'influence des livres saints, un élève de Ronsard, du Bartas, abandonnant les faunes et les dryades, entreprenait le poëme de la *Création*, enthousiaste et confus commentaire de la Genèse, qui devait exciter les railleries du chef de la Pléiade lui-même et les sévérités de Malherbe, mais qui n'en traça pas moins, durant quelques heures, un sillon lumineux à travers la France et l'Europe.

CHAPITRE VI.

HENRI III, SA COUR, SES POÈTES ET SES MIGNONS.

Le Dictamen metrificum de bello Hugonotico. — *Les Sonnets d'État* : Ronsard et Pasquier. — *L'Ile des Hermaphrodites.* — Le Roi grammairien et pénitent. — *Les Perles du cabinet.* — Crise des finances. — Naissance de la Ligue.

I

A ces tableaux étincelants de tous les feux de la guerre civile, à ces hymnes triomphants partis de l'échafaud et du bûcher, qu'opposaient les poëtes de cour, les apologistes de la Saint-Barthélemy? Le *Dictamen metrificum de bello Hugonotico* par Remy Belleau. Il faut lire cette maigre pasquinade, pour comprendre toute l'infériorité des inspirations catholiques, le jour où s'est tue la grande voix de Ronsard. La Pléiade avait répondu à l'appel de son chef sonnant la charge contre les huguenots : Grévin seul avait fait défection. Nous avons rappelé ailleurs les exploits poétiques de Jodelle et de Baïf en face du cadavre de Coligny; mais ces infatigables rimeurs, affamés de gloire, indifférents de cœur et païens d'imagination, sont moins catholiques ou même chrétiens que courtisans. Ce qui leur manque par-dessus tout, c'est la conviction, l'enthousiasme religieux ou politique, le sentiment d'une grande cause à défendre, tout ce qui fait précisément la puissance de d'Aubigné. Au fond, ces beaux esprits songent

moins à sauver la foi que leurs pensions. Ils appellent sans façon Jupiter, Mars, Vénus au secours de l'Église du Christ. Remy Belleau est un de ces galants coryphées :

Sus donc maintenant qu'on chante
Les divins honneurs des dieux,
Du Roi de France qu'on vante
Les beaux faits victorieux [1].

Ce lamentable épisode des guerres civiles, qui faisait dresser les cheveux sur la tête de d'Aubigné, ne fournit à Belleau qu'un sujet de poëme burlesque écrit en vers macaroniques. La baguette d'Arlequin pour lutter contre l'épée de Roland, le son du mirliton pour répondre au bruit étourdissant de la trompette, voilà les armes terribles dont le poëte catholique prétend accabler ses ennemis. Là du moins, il nous donne une mesure exacte de ses convictions : il rit de la pantoufle du pape (*pantouflam sacro-sanctam*), comme s'il arrivait de Genève. Les affreux brigandages des reîtres l'égayent autant que les paniques des pauvres prêtres réduits à fuir avec les reliques, en laissant vêpres et matines, non sans endommager leurs braies :

Concagare suas nimia formidine bragas.

Triste pièce de carnaval, écrite en face des villes en ruine, des familles en deuil et du sang français coulant à flots. C'est là le *Dictamen* ou le *Baume poétique*, que le nouvel Esculape a inventé contre les douleurs de la guerre civile. Tout à l'heure, pour nous consoler de tant d'horreurs et d'injustices, d'Aubigné dévoilait à nos yeux les splendeurs de la vie céleste, les joies des bienheureux, les parvis sacrés où verdissent éternellement les palmes et les couronnes des martyrs. Belleau, en vrai épicurien, rêve un paradis plus profane. Sur les pas d'Horace, il a entrevu par delà les mers une terre fortunée, où règne la paix et le plaisir ; où croissent en abondance le muguet, la cannelle et la giroflée. Là point d'herbes vénéneuses, ni d'hérésies ; point de Calvin ni de Bèze, fléaux de

1. Chant sur la bataille de Montcontour.

leur patrie[1] ; point de ministres à l'œil vitreux, au teint mélancolique et couleur de plomb. Mais de jeunes garçons et de jeunes filles au doux sourire, chantant du soir au matin, et se prêtant à toutes sortes d'amour comme on les cherchait à la cour de Henri III :

Difficili faciles in amore ministros.

Ce dernier trait indique assez à quels champions était livrée la cause de l'orthodoxie : Belleau est naïvement cynique. Quoi qu'il fasse, même devant le tombeau d'Anne de Montmorency ou du duc de Guise, il est toujours le lascif et gentil Belleau, le chantre de la Nuit et des Amours.

Les mauvaises mœurs, les lâches passions, les complaisances honteuses sont funestes et à la poésie qui les célèbre, et au pouvoir qui en donne l'exemple. Quoi qu'on fasse,

Le vers se sent toujours des bassesses du cœur.

Parmi les impuretés de la Sodome royale, quelles inspirations pouvait trouver la Muse ? Que lui restait-il à chanter depuis Jarnac et Montcontour ? Les amours ambiguës du maître ? La grâce et le trépas du beau Caylus ? La dernière course du roi en amazone ou son dernier triomphe au bilboquet ? La majestueuse ordonnance de sa toilette et de ses repas ? L'édifiant spectacle de ses patenôtres et de ses mascarades de pénitents ? Pourtant Henri III, fidèle aux traditions des Médicis, amateur d'éloquence, de musique et de beaux vers, protégeait et payait royalement ses poëtes. Après ses favoris, ses petits chiens et ses perruches, c'étaient les gens qu'il aimait le mieux. Desportes, l'heureux abbé de Tiron, gagnait un bénéfice de plus en inscrivant sur le livre d'heures du roi une touchante prière, pour le repos de l'âme de ses défunts mignons. Malheureusement la route que Henri III ouvrait à la poésie, n'était pas celle de l'honneur et des nobles sentiments. Avec lui, elle se noya bientôt

1. Suæ duo vulnera terræ.

dans les flots d'ambre, de benjoin et de citronelle. La mode fut aux langueurs, aux mièvreries, aux bergeries hermaphrodites. Quelques-uns y échappèrent, comme Passerat et Rapin, grâce à la vive allure et à la verte santé d'un esprit tout gaulois. Mais Remy Belleau, mais Jodelle, mais Desportes et Bertaut s'y endormirent paresseusement.

Cependant que faisait Ronsard? Il vieillissait, maugréait, et se résignait, tout en grondant, à recevoir deux mille écus pour le divertissement composé, avec Baïf, en l'honneur des noces de Joyeuse. A titre de poëte royal, il lui fallait bien encore tenir l'encensoir de loin en loin, comme un vieux prêtre, que le devoir ramène certains jours à l'autel. Mais il officiait de mauvaise grâce. Au fond son amour-propre d'écrivain et sa conscience d'honnête homme étaient profondément froissés. Partagé entre son dévouement sincère à la monarchie et sa reconnaissance privée envers les Guises, attiré d'un autre côté par conviction et par bon sens patriotique vers le tiers parti modéré, à la suite des Lhopital, des Pithou et des Pasquier, il tenait registre de poésie en partie double, écrivant en arrière ce qu'il n'osait dire ouvertement. Par un de ces compromis dont s'accommode trop volontiers la faiblesse humaine, casuiste comme un prêtre et loyal comme un soldat, il se flattait de racheter ses courtes complaisances en se permettant, sous le voile de l'incognito quelque secrète explosion contre ces maudits mignons, contre ce malheureux roi, qui rendait le métier d'Apollon si difficile et si ingrat. Les *Sonnets d'État,* longtemps inédits ou anonymes, constituent sans doute la meilleure part de cet héritage satirique, dont il avait cru devoir par dépit, selon Binet, priver ses contemporains et la postérité : ils offrent une page intéressante de la vie et des œuvres de Ronsard, et forment la contrepartie de cette poésie courtisanesque représentée par les Desportes et les Belleau. Avant le grand déchaînement de la Ligue, c'est le cri ou plutôt le murmure de l'opposition nationale et monarchique. On y sent vibrer la fierté du gentilhomme et le cœur d'un bon Français, qui n'a qu'un tort,

celui de se cacher pour dire la vérité. Lui-même sentait cependant tout le prix de la franchise, lorsqu'il s'écriait :

Vous le sentez Gaulois, et si [1] ne l'osez dire,
Chapons au lieu de coqs, vous châtrez votre Roi!
Retourne Childéric! Clovis réveille-toi!
Voyez notre malheur qui ne peut être pire.

Une femme étrangère, un prince sans cerveau,
Un conseil bigarré, un Jésus-Christ nouveau,
Renverse votre sceptre! O trop fatale rage!

Notre nef s'est froissée aux roches du destin :
Viendra point quelque prince ou plus fort ou plus fin,
Qui puisse recueillir les tables [2] du naufrage?

Songeait-il aux Guises en parlant ainsi? Nous ne le pensons point. Sa fidélité monarchique nous semble à l'abri de tout soupçon : peut-être était-ce là un avertissement plutôt qu'un vœu. Ce prince vint un jour cependant : il s'appela Henri IV; mais Ronsard n'était plus là pour le chanter.

Bon nombre de ces pièces clandestines ont été insérées et comprises dans les œuvres d'Étienne Pasquier. Depuis, on les a revendiquées comme la propriété de Ronsard [3], et il faut avouer qu'on y retrouve souvent la touche vigoureuse et le verbe sonore du poëte vendomois. Peut-être Pasquier, confident et dépositaire des plaintes secrètes de Ronsard, est-il devenu son légataire par prudence et par discrétion. Peut-être aussi y a-t-il joint plus d'une fois ses propres doléances. Laissons donc ce bien indivis entre eux : ils sont assez riches l'un et l'autre pour n'en point souffrir. Ce sera d'ailleurs pour nous l'occasion de rassembler dans notre estime deux hommes unis dans le même dévouement à leur roi et à leur pays. Tous deux, attristés des maux qu'ils ne peuvent empêcher, essayent de faire arriver jusqu'au trône de salutaires conseils, et de réveiller dans

1. Pourtant.
2. Tabulata.
3. M. Prosper Blanchemain, *Œuvres inédites de Ronsard*.

le cœur flétri de Henri III le sentiment de l'honneur et des devoirs de la royauté :

> Pourquoi dors-tu, mon Roi, si longtemps enchanté
> Dans les travers lascifs d'une jeunesse folle,
> Qui n'a pour tout son mieux que vaine la parole,
> Douteux le jugement et l'esprit éventé ?

Jamais depuis le pauvre fou Charles VI, prince n'avait vu tant de régents et de pédagogues autour de lui, et jamais prince n'en profita si peu. Tout le monde lui fait la leçon, les sages comme de Thou, Pasquier, Ronsard : les fous comme Chicot, maître Pierre du Four, Lévesque ou Le Breton. Mais il n'a pas le temps de songer aux affaires de l'État : d'autres soins plus graves l'occupent, un convoi de perruches récemment débarqué au Havre, une procession de pénitents à organiser, son maître de grammaire qui l'attend :

> Declinare cupit, vere declinat, ut ille,
> Bis rex qui fuerat, sit modo grammaticus.

Ici c'est Pasquier qui parle. Inutile Cassandre, il épuise toutes les ressources du distique, du quatrain et du sonnet. Au moment où Henri III va se jeter dans la fournaise de la Ligue, il lui crie avec de Thou, avec Ronsard :

> Vous jouez comme aux dés votre couronne, Sire.

Mais le joueur imprudent, obstiné, n'entend rien : il continue, les yeux fermés, sa folle partie, jusqu'à ce qu'il ait perdu son peuple, son trône et sa capitale.

Aux doléances et aux sinistres prophéties des gens sensés il préfère le doux caquetage de ses courtisans. La France, avec ses vieux instincts d'honneur et de loyauté, ne pouvait accepter d'indignes faiblesses à peine tolérées à la cour des Médicis et des Borgia : elle eût passé au roi ses maîtresses, elle ne lui passa pas ses mignons, et protesta par la voix de Ronsard. L'ancien capitaine aux gardes a la main lourde,

et frappe comme un sourd, à coups d'hémistiches, sur les favoris mieux encore que sur les ministres huguenots :

Ganimèd's effrontés, impudique canaille,
Cerveaux ambitieux, d'ignorance comblés,
C'est l'injure du temps et les gens mal zélés,
Qui vous font prospérer sous un roi fait de paille.

Pour eux en effet le pauvre roi sacrifie tout, son honneur, sa fortune et celle de la France. Des bandes affamées couraient les campagnes, mangeant les blés encore verts et menaçant de dévorer ceux qui tenteraient de les arrêter : pendant ce temps que faisait Henri? Il dépensait quinze cent mille livres aux noces de Joyeuse, et achetait de Mayenne (un bon marchand, qui s'y connaissait) le titre de grand amiral, au prix de 120 mille écus, pour en décorer son favori. La colère publique allait croissant : elle s'exhala dans le poëme des *Vertus et propriétés des mignons*, long cri de souffrance, qui rappelle un peu, sous sa forme traînante et embarrassée, le larmoyant *Hélas du pauvre Commun* au temps d'Alain Chartier :

Il faut tous les jours inventer
Nouveaux impôts, nouvelles tailles,
Qu'il faut du profond des entrailles
Des pauvres sujets arracher,
Qui traînent leurs chétives vies
Sous les griffes de ces harpies,
Qui avalent tout sans mâcher.

Les Guises se chargèrent de venger la nation. Ils dépêchèrent contre ces mignons frisés et refrisés les meilleures plumes et surtout les meilleures lames de leur parti. On leur sut gré d'avoir fait si bravement taillader par d'Entragues le beau Caylus, le Ganymède préféré du Roi :

Hic situs est Caylus superas revocatus ad auras,
Primus ut assideat cum Ganymede Jovi.

Maugiron, Saint-Mesgrin ne tardèrent pas à le suivre. Henri III pria, pleura, jeûna auprès de ces chers cadavres,

et leur fit élever un magnifique tombeau dans l'église Saint-Paul. De son côté le peuple riait, chantait, battait des mains au joli coup de *l'Entraguet*, et sifflait la pompe funèbre des favoris, en attendant qu'il pût briser leur monument. Une épitaphe satirique, attribuée à Ronsard, remplaça celle que Desportes avait composée pour la gloire

De ce trio tant honorable.

Les dévotions du roi n'inspiraient guère plus de respect que ses amours. Ses simagrées et ses mascarades religieuses échouèrent même auprès du clergé : on l'accusa d'hypocrisie; or de tous les vices il n'en est point de plus impopulaire en France. Faux semblant et Tartufe sont restés chez nous les types les plus complets de laideur morale. Dès le premier jour, la Satire arracha des mains du malheureux Henri ce chapelet de têtes de morts, avec lequel il s'était promis de fasciner et de flageller tous les ligueurs :

Le Roi, pour avoir de l'argent,
A fait le pauvre et l'indigent,
Et l'hypocrite.
Le grand pardon il a gagné,
Au pain, à l'eau il a jeûné,
Comme un hermite.

Bientôt les pages et les marmitons s'amusèrent à parodier, jusque dans les cuisines du Louvre, les processions de pénitents. Le Roi le sut, et leur fit donner le fouet : mais comment atteindre tous les railleurs? Les prédicateurs eux-mêmes allaient se mettre de la partie : le bonhomme Poncet commença.

A mesure que la dignité royale se dégradait en lui, Henri III essayait de la relever par la pompe des titres et du cérémonial. Alliant le faste d'un Sardanapale à la faiblesse d'un Augustule, il empruntait aux traditions du Bas-Empire conservées dans les cours des principicules italiens, tout un programme de solennités puériles, qui faisaient de son lever, de sa toilette et de son repas les

grands événements de la journée. L'ordonnance de 1585 est le premier code officiel de l'étiquette à la cour. Ce nom de Roi béni et vénéré jusque dans les plus humbles chaumières de France, ce nom dont s'étaient contentés et saint Louis et François Ier, ne suffit plus à leur petit fils. Comme s'il eût voulu dépouiller le peu de virilité qui lui restait encore, il y substitue un de ces titres vides et sonores, dont les eunuques et les affranchis avaient caressé l'oreille des derniers Césars. On ne parla plus que de *Sa Majesté*. Ce lâche féminin hermaphrodite, usurpant la place de l'antique et franc masculin consacré par douze siècles de gloire, heurta le sentiment national. Ronsard l'a gardé sur le cœur, et s'en explique à son ami Binet, dans le fameux sonnet des *Majestés* :

Ne t'étonne, Binet, si maintenant tu vois
Notre France, qui fut autrefois couronnée
De mille lauriers verts, ores abandonnée,
Ne servir que de fable aux peuples et aux rois.

. . . .

On ne parle en la cour que de Sa Majesté :
Elle va, *Elle* vient, *Elle* est, *Elle* a été :
N'est-ce faire tomber le royaume en quenouille ?

A l'exemple du maître, toute la bande des mignons et des courtisans s'affubla des titres d'Altesses et d'Excellences également venus d'Italie, en attendant les crachats et les cordons. La création de l'ordre du Saint-Esprit devait achever, dans la pensée de Henri III, cette restauration de l'autorité. Mais tant vaut l'homme, tant vaut l'institution. Tout ce qui sortait de cette faible main, semblait voué à l'impuissance et au mépris. A la première messe célébrée en l'honneur du nouvel ordre, des placards injurieux couvraient les portes de l'église des Augustins. L'un d'eux contenait l'énumération des titres qu'on donnait alors au Roi : « Henri, par la grâce de sa mère, inert roi de France et de Pologne imaginaire, concierge du Louvre, marguillier de Saint-Germain l'Auxerrois, bateleur des églises de Paris, gendre de

Colas, gaudronneur des collets de sa femme et friseur de ses cheveux, mercier du Palais, visiteur des étuves, gardien des Quatre-Mendiants, Père Conscrit des Blancs-Battus et protecteur des Capucins. »

Ce demi-jour même, dont Henri aimait à s'envelopper par coquetterie et par vanité, devint aussi funeste à sa réputation qu'à sa personne. Quoi qu'on dise, pour conserver l'honneur et la santé des princes comme des autres hommes, il n'est rien de tel que le grand air et le grand jour. Le crépuscule est l'heure des fantômes, des visions imaginaires : il favorise les actions honteuses, ou du moins les fait supposer. Henri l'éprouva : ses moindres faiblesses se transformèrent en hideux débordements ; sa cour fut une autre Gomorrhe ; sa magnificence devint mollesse de Sardanapale; sa dévotion, hypocrisie ; ses curiosités d'esprit, conjurations diaboliques; son humanité pour les prétendus sorciers, complicité secrète ; son amour des arts, idolâtrie. La calomnie, aidée trop souvent par les apparences, l'enserra comme sa mère dans un cercle infernal. D'atroces pamphlets vinrent le salir aux yeux de son peuple. C'est sous cette avalanche de haines, de médisances, de faux bruits, que cette pauvre mémoire de roi barbouillée, torturée, traînée dans la boue, est arrivée au tribunal de la postérité. Henri III, qui ne fut pas un saint, est à coup sûr un des plus grands martyrs du genre satirique.

II

Ce monde ambigu de dévotion et de débauche, d'étiquette et de cynisme, de délicatesse et de bestialité, revit tout entier dans une œuvre indécise, qui flotte elle-même entre le roman et l'histoire. la calomnie et la vérité. *L'Ile des Hermaphrodites* est le tableau allégorique de la cour de Henri III. Ce livre, qui se vendit un prix excessif à son début, nous dit Lestoile, ne parut qu'en 1605 ; mais par

la composition et les souvenirs, il est évidemment contemporain du règne des mignons. L'auteur présumé, Thomas Artus, sieur d'Embry, n'est point un furieux comme Boucher ou Dorléans. On croirait plutôt lire un chapitre de Gulliver, moins pourtant le style et l'esprit de Swift. L'allusion est transparente, sans percer trop crûment le voile, dont elle s'enveloppe à demi. Malgré l'infamie du fond, il n'y a rien là de trop criard ni de trop brutal : on devine un écrivain maître de lui-même et de sa plume. Il n'est donc point étonnant que Henri IV, habitué à d'autres violences, se soit contenté de sourire, et n'ait pas voulu qu'on recherchât l'auteur, « se faisant conscience, disait-il, de chagriner un homme pour avoir dit la vérité. »

Le voyageur dont nous allons entendre l'odyssée, n'est point un séditieux, mais un bon Français, homme pacifique, qui pour échapper aux guerres civiles et à la triste nécessité de répandre le sang des siens, s'est exilé volontairement. Dans une de ses lointaines excursions, il a découvert l'île merveilleuse des Hermaphrodites. Cette île est une terre flottante, sans cesse ballottée par la tempête, comme l'était la France depuis plus de cinquante ans. Au milieu s'élève un splendide palais soutenu par des colonnes de marbre et de jaspe, telles qu'on en voyait alors au Louvre et aux Tuileries. Le pavé de la cour est si glissant qu'il est difficile de s'y tenir debout. Néanmoins, le curieux visiteur monte le grand escalier, et arrive dans un vaste appartement fermé de rideaux et de tapisseries, qui interceptent la lumière du jour. Avec lui, nous pénétrons dans ce labyrinthe royal, où nous a déjà promenés d'Aubigné. Mais le voyage est bien différent. L'auteur des *Tragiques* apparaît sur le seuil comme un prophète ou un ange vengeur, l'anathème à la bouche, la torche à la main : il ouvre violemment les portes, heurte les dalles de son pied sonore, arrache tous les voiles, et promène sa clarté vengeresse sur toutes ces faces blêmes de débauche et de terreur. Le seigneur Artus est plus discret : il marche sur la pointe des pieds, crainte

de réveiller les échos assoupis; il entr'ouvre d'une main légère les rideaux de l'alcôve royale, et nous initie sans bruit à tous les mystères de la toilette et du repas. A travers une atmosphère tiède, moite et odorante glissent çà et là comme des follets, certains personnages frisés, fardés, brodés, emperlés, nageant au milieu des parfums, des rubans et des dentelles, véritables poupées de cire emprisonnées dans leur corsage et leurs chaussures, branlant tellement le corps, la tête et les jambes, qu'on croirait à chaque pas qu'elles vont tomber. « J'avais opinion, nous dit le voyageur, que cela leur arrivait à cause de l'instabilité de l'île; mais j'ai appris depuis, que c'est à cause qu'ils trouvent cette façon là plus belle que pas une autre. »

Cependant l'heure de la toilette approche, le soleil est arrivé presqu'au milieu de sa course : et le grand Hermaphrodite entr'ouvre enfin les yeux. D'une garde-robe voisine, sort une bande de pygmées; l'un porte une assiette d'argent, l'autre un bassin, l'autre une aiguière, l'autre un linge plié fort menu. « Cela ressemblait à la pompe de quelque sacrifice antique, et ne restait plus que la victime pour immoler. » Jamais toilette de madone ou de pagode indienne ne fut plus savante, ni plus compliquée. Les derniers adeptes du dandysme y trouveraient encore aujourd'hui d'excellentes leçons, sur le grand art de conserver la finesse de sa taille et la douceur de sa peau. Après les soins de la parure, viennent les embrassades, les conversations, les protestations d'amitié, de charité, de fraternité, toute une phraséologie équivoque, moitié libertine, moitié dévote, dont notre voyageur serait fort embarrassé de comprendre le sens ou la moralité. Pour échapper au péril d'approfondir de tels mystères, il sort de la chambre des sacrifices et reprend sa promenade à travers le palais. Les statues et les sculptures, qui le décorent, lui expliqueront ce que la langue du pays n'a pu lui révéler. Il rencontre par exemple « les noces de Néron et de son mignon Pythagoras, les paternelles effusions d'Artaxerce avec sa fille Atossa, la bande des *com-*

mourants avec Marc Antoine et sa Cléopatre. » Les nudités et les fantaisies de l'art païen, renouvelées par la Renaissance, avaient envahi le palais des Valois. Tous ces monstres bizarres de la mythologie antique, sirènes à queue de poisson, centaures à croupe de cheval, satyres aux pieds de bouc, courant après les nymphes comme Henri III après la nonnain de Poissy, semblaient être les inspirateurs ou les complices des débauches royales. Le peuple qui comprenait et acceptait les hardiesses et les trivialités de l'art gothique, n'entendait rien à ce grimoire gréco-latin ; la sottise et la haine en firent bientôt un sujet d'accusation.

En continuant sa route, guidé par un obligeant cicerone, le visiteur découvre un gros livre fort proprement relié et tout écrit en lettres d'or. C'est le recueil des lois et coutumes de l'empire promulguées par le Souverain, qu'il décore des titres significatifs de « *Imperator varius*, *Heliogabalus*, *hermaphroditicus*, *gommorheus*, *eunuchus*, *semper impudentissimus*. » Ce code est le renversement complet de la religion, de la morale, de la famille et de la société ; une profession ouverte d'athéisme, de matérialisme et d'hypocrisie. Bacchus, Vénus et Cupidon sont les seuls dieux reconnus : tout autre culte est proscrit, ou du moins n'est toléré que par feinte et par jeu. Ici, la main de l'auteur devient plus lourde : la satire commence à manquer de finesse et surtout de sobriété. Elle se relève dans une dernière scène qui termine cette glorieuse journée, celle du repas.

L'art culinaire était encore une importation de l'Italie. Dans son enthousiasme pour l'antiquité, la Renaissance avait renouvelé toutes les délicatesses et les extravagances de la gastronomie romaine. Apicius et Trimalcion eurent, aussi bien que Cicéron, des émules et des adeptes. Le luxe de la table mis à la mode par les Valois, devint un grief et un objet de scandale pour l'économie bourgeoise, surtout quand la moitié du peuple jeûnait, et que l'autre moitié mourait de faim. A mesure que les plats se succèdent, tout en mangeant les confitures et les pâtisseries, on médit fort de l'ignorance

de ces bons ancêtres, qui vivaient à la *Fabricienne*, pour laisser leurs enfants à l'aise. N'est-ce point assez de songer à soi ? Toute cette petite société égoïste, libertine et fanfaronne, nous étourdit de son babil : on croirait entendre les perroquets du roi. De tous côtés se croisent les gasconnades, les vanteries indiscrètes, où l'on compromet l'honneur des femmes sans les connaître ; les paradoxes effrontés, les chimères impossibles, les convoitises infinies des sens et de l'imagination. C'est à qui bâtira son château en Espagne dans ce monde, où l'on ne cherche que le plaisir, où l'on ne croit qu'à l'argent : l'un souhaite cent mille écus, pour construire un palais à sa fantaisie : l'autre cent mille livres de rente, pour tenir maison honorable et splendide. Nous avons là une véritable scène de comédie, qui est elle-même une page curieuse de l'histoire des mœurs. Les murs de la salle à manger sont tapissés d'armes fort dorées, fort légères, *mignonnement élaborées et gardant soigneusement leur virginité.* L'incapacité militaire, la décadence du courage et des facultés viriles est un des principaux griefs de l'opinion publique contre les mignons :

Ils iront, non feront ces courtisans guerriers,
Ces fraisés, ces frisés, ces abatteurs de cibles,
Ces musqués, ces masqués, nouveaux mignons risibles,
Ceignant leur front de myrte et non pas de lauriers.

Un matin, on les avait vus partir d'un air terrible comme des lions, pour exterminer un escadron de mille *pistoliers* ennemis : le soir ils revenaient plus doux que des agneaux, la tête basse, sifflés, bernés et salués par Ronsard, de cette apostophe ironique :

. . . . . Mes mignons de la cour,
Retournez à Paris, qu'on vous fasse l'amour,
Frisant vos beaux cheveux comme des demoiselles.

Joyeuse entreprit de démentir cette injurieuse réputation d'innocence, attribuée à l'épée des favoris, en allant se faire tuer à Coutras.

III

Pour suffire aux frais du cérémonial et aux atours des mignons, il fallait de l'argent et encore, et toujours. La faim, une faim maudite, *auri sacra fames*, devint le mal incurable de cette Royauté sans cesse aux expédients. Dès le voyage d'Avignon, on avait vu les pages réduits à laisser leurs manteaux en gage dans les hôtels, où passait le Souverain. On ne parlait alors, nous dit Lestoile, que de ce diable d'argent, qu'on disait trépassé et dont on fit l'épitaphe en vers. Henri, pour le ressusciter, épuisa tous les artifices, édits bursaux, vente des charges, refonte des monnaies, loteries organisées jusque dans le Louvre, création de nouvelles rentes et de nouveaux impôts : rien n'y fit. L'art de pressurer les peuples s'était singulièrement perfectionné entre les mains des traitants et des banquiers italiens. La rongeuse tribu des *Apedeftes* picorait, taillait, rognait sur le dos du pauvre Commun. Au milieu de l'amaigrissement général, eux seuls prospéraient et s'engraissaient. On avait vu Sardini et Adjacet, deux chétives sardines de Florence, se transformer en puissantes baleines :

> Qui modo Sardini, jam nunc sunt grandia Cete,
> Sic alit Italicos Gallia pisciculos.

La France se consolait en les criblant d'épigrammes, dont ils se vengeaient à leur tour en volant de plus belle. Un placard affiché aux portes du Louvre sous le titre d'*Évangile des longs Vêtus*, dénonçait les pilleries des gens de robe, de justice et de finances qui, après avoir acheté leurs charges, se les faisaient largement rembourser par le public. On invitait le roi à faire dégorger ces sangsues. A défaut d'autre satisfaction, le peuple aurait trouvé quelque plaisir à voir pendre un de ces larrons aussi riches que Marigny et plus

coupables que Samblançay. C'était un passe-temps que la royauté lui procurait autrefois. Henri III, plus clément, fit remise aux traitants de tous les vols qu'ils avaient pu commettre, moyennant deux cent mille écus. C'était les engager à recommencer : ils n'y faillirent point.

Cependant, le peuple et la bourgeoisie étaient exténués : il ne restait plus rien à en tirer. Les coffres les mieux remplis et les mieux gardés étaient encore ceux du clergé. Henri III, comme ses prédécesseurs, avait déjà plus d'une fois tourné un regard d'envie de ce côté. Il se rappelait sans doute ce refrain d'une complainte populaire après Pavie :

> S'il n'est plus d'argent en France,
> Il en est à Saint-Denis.

et il finit par se dire, qu'en échange de ses dévotions, de ses pénitences et de sa haine contre les huguenots, l'Église pouvait bien aussi contribuer pour sa part à l'entretien d'un roi et d'une cour si catholiques. Les encouragements ne lui manquaient pas : faute d'argent, il trouvait partout des conseils : alchimistes, utopistes, empiriques de toute sorte assiégeaient le besoigneux monarque. Un protestant, Barnaud, se vanta de rouvrir pour lui les sources du Pactole et les mines du Pérou. Son secret était des plus simples : Raoul Spifame l'avait indiqué avant lui : il consistait à mettre la main sur les biens ecclésiastiques. Ce grand rêve de spoliation, qui devait flotter encore durant deux siècles dans l'imagination des réformateurs et tenter plus d'une fois la royauté à ses heures de dénûment, est la pensée fondamentale développée dans l'allégorie satirique, mystérieuse et amphigourique des *Trois Perles du Cabinet*[1]. Barnaud, comme tous les empiriques, affecte de parler le langage solennel et sentencieux d'un oracle. Son livre, recherché longtemps comme une curiosité bibliographique, est des plus médiocres. C'est un véritable pamphlet-barême

1. *Le Cabinet du roi de France*, dans lequel il y a trois perles d'inestimable valeur.

dans le goût des *Arrêts royaux* de Spifame et de la *Banque du Pape*. Les chiffres y tiennent lieu d'esprit : les opérations mathématiques s'y mêlent aux médisances et aux sermons. L'auteur, grand économiste pour son temps, dresse le bilan du clergé catholique : d'un côté, ses revenus, qui s'élèvent à deux cents millions d'écus ; de l'autre, ses dépenses en concubines, chiens, chevaux, faucons, repas, équipages et tout ce qui sert à l'entretien de la *Marmite et Polygamie sacrée*. Il évalue en chiffres positifs les dégâts causés dans la société par ces milliers de *rongeurs tonsurés*, comme un statisticien de nos jours entreprendrait de calculer ce que peuvent dévorer de blé par an les rats et les charençons. Toute cette vermine grouillante, pullulante, dévorante est, selon lui, la cause de la misère publique. Le seul remède, c'est de réunir au domaine royal des biens si mal employés et de marier les prêtres, les moines et les nonnains. Barnaud ne serait pas non plus fâché que, cette grande œuvre accomplie, le Roi devenu le plus riche et le plus puissant monarque du monde, allât dépouiller le Pape, c'est-à-dire lui reprendre ce qu'il a pipé et volé au royaume de France. depuis tant de siècles. La première plume qu'il voudrait voir enlever à *ce bel oiseau papal*, serait celle que Zacharie tira de Pépin. L'oreille du protestant perce ici trop visiblement : c'en était assez pour faire reculer Henri III. La *Polygamie sacrée et le Secret des Finances*, par Nicolas Fromenteau, développaient les mêmes idées sous forme de conseil et de pamphlet. Les huguenots espéraient que l'appétit croissant du Roi finirait par le brouiller avec l'Église.

De toutes les perles, la plus séduisante était à coup sûr cette belle et grasse propriété, sans cesse arrondie, toujours intacte et florissante sous l'abri de la *main morte* : mais comment oser y toucher ? Soit conscience, soit timidité, Henri aima mieux traiter l'affaire à l'amiable, et par l'entremise de l'évêque de Paris, il obtint du pape Sixte-Quint l'aliénation de cent mille livres de rente sur les biens ecclésiastiques :

il en prit deux cent mille. Le clergé jeta les hauts cris contre le Roi, et même contre le Pape :

Philosophes souffleurs, vous êtes tous vaincus,
L'élixir est trouvé par Henri et par Sixte :
L'un a soufflé le feu, l'autre, bon alchimiste,
A fait d'un peu de plomb[1] deux millions d'écus.

En même temps, Henri écrivait de sa main des circulaires aux curés et aux bénéficiaires les plus aisés, pour les prier de lui venir en aide. Ces demandes réitérées d'argent semblaient un fâcheux symptôme d'affaiblissement dans la piété du Roi. Pourtant, chaque nouvel emprunt était accompagné d'une recrudescence de processions et d'une déclaration de guerre contre les huguenots. Mais on eut bientôt deviné le secret de la comédie, et l'on s'en moqua :

Après avoir pillé la France,
Et tout son peuple dépouillé,
Est-ce pas belle pénitence
Que se couvrir d'un sac mouillé?

L'Église voyait avec terreur sous les larges manches du pénitent s'allonger les griffes de la harpie royale. Ce fut là une des principales causes de la Ligue et de l'ardeur que le clergé y apporta. Toucher au patrimoine de Dieu et des pauvres, c'était entrer dans la voie de l'hérésie. Le conseil ne venait-il pas des huguenots? Dès 1568, la déclaration du chapitre de Troyes annonçait sur ce point de sérieuses résistances. La question d'argent acheva de brouiller Henri avec tout le monde. Les bourgeois secouaient la tête d'un air piteux devant les coffres de l'Hôtel de Ville ; la noblesse murmurait des pensions et des largesses réservées à quelques favoris ; les pauvres clercs, des bénéfices donnés à des gentilshommes, à des femmes et à des enfants ; le peuple, des millions dépensés pour nourrir les mignons, les singes, les perruches et toute la ménagerie royale. La nation se sen-

1. Le plomb qui scellait la bulle.

tait inquiète, menacée dans ses biens, dans son honneur et dans sa foi. La dissolution était partout : administration, croyances, mœurs, autorité, tout s'en allait en lambeaux : témoin cette lamentable litanie :

Le pauvre peuple endure tout,
Les gens d'armes ravagent tout,
La sainte Église paye tout,
Les favoris demandent tout,
Le bon Roi leur accorde tout.
Le Parlement vérifie tout,
Le Chancelier scelle tout,
La Reine Mère conduit tout,
Le Pape leur pardonne tout,
Chicot seul rit de tout,
Le Diable à la fin aura tout.

Aux tristesses du présent s'ajoutaient encore les inquiétudes de l'avenir. Le Roi n'avait point d'enfant : le sceptre pouvait tomber un matin aux mains d'un prince hérétique. Que deviendrait alors la vieille France catholique de Clovis et de saint Louis ? Tous ces mécontentements et ces craintes, soufflant en sens contraire, enfantèrent une de ces tempêtes qui déracinent et balayent au vent les plus anciennes dynasties. La Ligue éclata.

CHAPITRE VII.

LA LIGUE.

Les Prédicateurs de la Ligue : l'Église militante et l'éloquence épileptique. — Les neuf sermons de la *Simulée conversion*. — Pamphlets ligueurs : l'avocat David, François de Rosières, l'avocat Le Breton. — *L'histoire tragique de Gaverston : les sorcelleries de Henri de Valois :* le *De justa Henrici tertii abdicatione*, par Boucher. — Louis Dorléans : *premier et second avertissement aux Catholiques; le Banquet du comte d'Arète.* — Le dialogue du *Maheustre et du Manant.* — *Le discours d'un Seize catéchisé.* — Chansons et poésies ligueuses.

I

La Ligue n'est pas seulement une grande émotion politique et religieuse, mais un épisode important dans l'histoire de l'esprit français. On n'exalte pas les croyances et les passions d'un peuple, on ne le jette pas hors de l'assiette et de l'équilibre où il a vécu durant des siècles, sans que ses mœurs, ses idées, sa langue même en reçoivent le contre-coup. A l'heure où la force semble seule maîtresse, l'esprit, jusque dans ses excès, atteste encore son impérissable empire. La plume et surtout la parole sont pour la Ligue les deux plus puissants moyens d'action. Elle a une éloquence et une littérature politique faites à son image. Pour en comprendre le caractère, il faut se représenter cet étrange amalgame d'idées, de passions et d'intérêts, désigné sous le nom de Sainte Union. Chacun des partis qui la com-

posent y apporte son contingent : la vieille France catholique, ses instincts honnêtes, bourgeois, indépendants, ses souvenirs des libertés communales, son amour démocratique de l'égalité (le dialogue du Maheustre et du Manant); les Guises, leur politique à double face, leurs pamphlets obliques comme leurs regards (le discours de l'avocat David, les rêveries carlovingiennes de François de Rosières) : l'Espagne, sa jactance de matamore, son casuisme ambigu, sa diplomatie corruptrice, son fanatisme impitoyable, ses docteurs du régicide (Boucher, Emmanuel Sa, Sanchez, Mariana), et avec ses doublons, sa panacée universelle et cosmopolite du *Catholicon*.

Mouvement populaire à l'origine, intrigue de famille, œuvre ténébreuse de la politique étrangère, la Ligue est bien l'hydre aux cent têtes, le monstre fantastique et bariolé que nous représentent les gravures du temps. Jamais depuis le fameux *Caresme prenant* de Rabelais, l'indescriptible géant ichthyophage à poil follet et à barbe d'écrevisse, création plus bizarre ne parut au jour. L'absolutisme s'alliant à la démagogie, l'orthodoxie religieuse à l'hérésie politique, le sentiment de l'indépendance nationale à la domination étrangère, les disciples de Loyola, ces héros de l'obéissance et de l'humilité, prêchant la révolte et sanctifiant le poignard de Brutus, n'y avait-il pas là de quoi désespérer *Antiphysis*[1] elle-même? L'étrangeté de cet assemblage peut nous expliquer d'avance quelle littérature, quelle éloquence, quelles théories politiques sortiront des flancs de la Ligue. Des convictions furieuses, des haines implacables, des ambitions effrénées, des folies et des corruptions éhontées, des crimes transformés en actes de vertu et de sainteté, toutes les aberrations de la foi, de la raison et de la passion venant se joindre aux maux de la guerre, de la famine et de la peste, telles sont les inspirations où iront puiser les prédicateurs et les publicistes de la Sainte Union.

1. *Contre-nature*, personnage allégorique dans Rabelais.

Dans cet intervalle de trente ans, le sermon et le pamphlet accumulent toutes les licences et les folies. L'imprimerie et la gravure rivalisent d'audace, et attachent au pilori l'honneur des princes et des princesses. La Satire se déchaîne tour à tour armée du fouet et de la marotte : elle grimace aux portes du Louvre, elle agite ses grelots au bruit du tocsin et de l'émeute populaire, et provoque dans l'église les bacchanales de l'éloquence sacrée. Au milieu de cette effroyable cohue, nous tâcherons de saisir au passage les voix les plus dignes d'être écoutées. S'il nous arrive de ramasser dans la boue quelque pamphlet infime, de mettre en scène pour un instant quelque grossier orateur de sacristie ou de carrefour, nous rachèterons cette liberté en leur opposant d'autres accents plus dignes d'un cœur et d'un esprit vraiment français.

II

Les prédicateurs forment l'avant-garde, ou pour mieux dire, ils sont l'âme même de la Ligue. Par eux, la duchesse de Montpensier peut se flatter d'être plus puissante que Guise et Mayenne avec tous leurs soldats : par eux, elle chasse Henri III de sa capitale avant de le tuer, et tient durant cinq ans Henri de Navarre écarté d'un trône où l'appelaient sa naissance, son génie et ses victoires. Eux-mêmes s'intitulent l'*Église militante*, et jamais nom ne fut mieux justifié. Le chef de la bande est le fameux Boucher, curé de Saint-Benoît. Avec son visage borgne et couperosé qu'empourprent le sang et la colère, Boucher apparaît comme le génie malfaisant de la Ligue, le démon de la tempête. Hargneux molosse de sacristie, injurieux comme Thersite, véhément comme Gracchus, excité par la haine et les doublons du roi d'Espagne, il aboie et tonne du matin au soir, hurlant la guerre civile du haut de la chaire, versant des flots d'encre et d'injures en d'interminables libelles, et pour

compléter l'effet de ses homélies furieuses, sonnant à toutes volées les cloches de Saint-Benoît. Son éloquence elle-même est un carillon étourdissant d'invectives, d'apostrophes, de bouffonneries, de citations et d'anecdotes suspectes, de syllogismes et de sophismes sanguinaires, qui tourbillonnent autour de l'auditoire sans lui laisser le temps de réfléchir, ni de respirer. Boucher possède une incontestable puissance, celle de passionner et d'entraîner les masses. Après lui, viennent :

Guillaume Rose, évêque de Senlis et recteur de l'Université, prédicateur caustique, brouillon et emporté, qui use de la parole comme d'une marotte dont il frappe, de droite et de gauche, amis et ennemis. Aussi la satire Ménippée s'est-elle emparée de lui comme d'un trouble-fête indiscret, qui se charge de dire à tout le monde ses vérités ;

Lincestre ou Guincestre, esprit turbulent, ambitieux, éloquent, devenu curé de Saint-Gervais par le droit de l'émeute, et qui, après avoir épuisé toutes les chances de révolte, finit par la soumission ;

Pighenat, homme d'action, installé violemment comme Lincestre dans sa cure de Notre-Dame-des-Champs, décidé à faire brûler Paris plutôt que d'abandonner son presbytère ;

Génebrard, logicien fanatique, qui s'exalte dans la solitude et prête aux passions humaines la rigueur du syllogisme ;

Porthaise, l'irascible théologien de Poitiers, qui cite à ses ouailles du bas-breton pour de l'hébreu ;

Christin, le Démosthène savoyard, dont la parole électrise le peuple au lendemain d'Ivry ;

Feu-Ardent, si bien nommé, vrai tison de révolte et orateur de barricades ;

Panigarole, l'enthousiaste panégyriste de la Saint-Barthélemy, le chef du parti ultramontain et l'espion de son maître, le duc de Savoie ;

Frère Bernard ou le petit Feuillant, l'élégant et mondain

prédicateur, choyé des dames malgré sa jambe boiteuse. Un matin, sous l'influence de la Ligue, l'éloquence sucrée du frère Bernard s'était subitement changée en fiel et en absinthe. Toutes les confitures du monde ne purent lui rendre sa primitive douceur. Une fois lancé, le petit Feuillant devint le page de l'Église militante : c'est en cette qualité que nous le retrouverons pirouettant sur une jambe et faisant le moulinet avec un sabre, dans la procession de la Ligue ;

Le P. Commolet, jésuite criard et tempétueux, qui s'agite, se démène et gesticule dans la chaire comme un démon, en répétant chaque matin de son aigre fausset : « *Il nous faut une Judith, il nous faut un Aod !* »

Cueilly, l'ami des crocheteurs et l'apologiste de Louchard;

Aubry, qui place l'éloquence dans les poumons, et finit par être pendu, mais seulement en effigie.

Tels sont les principaux acteurs de cette tragi-comédie oratoire, dont l'église devient le théâtre. Un jeune et vaillant esprit, trop tôt enlevé aux lettres qu'il honorait par son caractère et son talent, M. Labitte, a tenté pour les prédicateurs de la Ligue ce qu'avait fait avant lui M. Geruzez pour les sermonnaires de l'âge précédent. Nous n'avons pas la prétention de reprendre en sous-œuvre un travail déjà si complet. Pour M. Labitte, c'était tout un chaos à débrouiller; pour nous, c'est une note aiguë qui se détache et monte au-dessus de l'immense et confuse discordance du seizième siècle. L'éruption de cette éloquence fiévreuse, triviale, bouffonne, sanguinaire, est un phénomène curieux à signaler dans notre histoire. L'église transformée en club, la chaire en tribune, les ministres de l'Évangile en démagogues et en spadassins, les successeurs des Basile et des Chrysostome parlant la langue des Clodius et des Catilina, mêlant au style inspiré des prophètes le catéchisme des halles et des carrefours, voilà l'édifiant spectacle qui va se dérouler à nos yeux. Ressuscitons un moment par la pensée

ce monde éteint d'orateurs et d'auditeurs, cette mer frémissante et agitée, sur laquelle passe et repasse le souffle orageux de la prédication. D'un côté, des théologiens fanatiques, âpres et durs esprits nourris, comme dit Lestoile, dans la barbarie des colléges, logiciens implacables qui, de syllogisme en syllogisme, arrivent tout droit au régicide; de l'autre, des chefs populaires au tempérament sanguin, énergique, hommes d'action et de passion plutôt que de raisonnement: des princes, et surtout des princesses affolées par l'ambition, bacchantes en délire, qui montent sur l'autel pour haranguer et prêcher la multitude: tout autour une populace ignorante, furieuse, affamée; des imaginations malades, exaltées par la haine et la souffrance, des visages hâves et décharnés, aux joues creuses, aux yeux caves, pâles squelettes qu'une parole de feu vient un moment galvaniser.

A Dieu ne plaise que nous prétendions réhabiliter ces orateurs si mal famés. Cependant, il faut être juste, on ne les connaît guère que par le témoignage des Politiques, c'est-à-dire de leurs ennemis, et notamment de Lestoile qui les détestait de tout cœur, à titre de bourgeois royaliste et gallican. Le malin chroniqueur de la Ligue, qui nous a laissé tant de curieux détails et de précieux documents sur cette époque, vient s'asseoir doucement au pied de la chaire. Là, sans souffler mot, blâmant et maugréant tout bas, il enregistre dans sa mémoire, et bientôt sur ses fidèles carnets, toutes les phrases mal sonnantes, toutes les grossièretés et les invectives, qui roulent par torrents au milieu des ardeurs de l'improvisation. Il n'a rien falsifié sans doute, car il est honnête homme; mais par antipathie naturelle, il a certainement amoindri, rapetissé les proportions de cette éloquence si puissante au milieu de ses fureurs et de ses folies. Il l'a vue surtout par le côté grotesque, en homme froid, sensé, moqueur, sans en comprendre le côté dramatique et populaire, par lequel elle enlevait et emportait les masses. Nous craignons que

M. Labitte lui-même, en recueillant fidèlement les impressions de Lestoile, n'ait cédé au même sentiment. Certes, quand le moine savoyard Christin haranguait le peuple consterné à la nouvelle de la défaite d'Ivry, comme Démosthène au lendemain de Chéronée; quand sa parole tombant sur cette foule muette, pleurante, exténuée, la faisait passer du désespoir à l'enthousiasme, et arrachait de toutes les poitrines le serment de mourir plutôt que d'accepter un roi hérétique, il y avait dans sa voix autre chose que des injures et des calembours contre le Béarnais. Quand le peuple, fondant en larmes, entendait raconter du haut de la chaire le martyre des frères de Guise, et jurait de venger le sang par le sang; quand ivre de rage et de joie, il recevait en triomphe la mère du libérateur Jacques Clément, d'énergiques et terribles accents devaient se mêler à ces clameurs sauvages, qui glorifiaient l'assassinat.

Magna eloquentia, sicut flamma, materia alitur, a dit Tacite. Si l'aliment, si la passion suffisait, à coup sûr tous les prédicateurs de la Ligue seraient des foudres d'éloquence. Mais la raison, si nécessaire même aux poëtes, l'est plus encore à l'orateur. Dès qu'elle l'abandonne, il devient un énergumène capable de communiquer à d'autres fanatiques comme lui ses fureurs ou ses convictions : c'est le corps qui parle au corps, selon le mot de Buffon, mais l'art oratoire a disparu. Il existe pour l'esprit comme pour l'oreille un diapason normal, au-dessus et au-dessous duquel le langage humain perd sa dignité. C'est cette limite que les sermonnaires ligueurs ont trop souvent franchie. Les ressources ordinaires de la parole ne leur suffisent plus : ils vont jusqu'à imiter l'aboiement des chiens et le coassement des grenouilles : on se croirait en plein théâtre d'Aristophane. La liberté de la chaire avait été grande sans doute au Moyen Age, et surtout au quinzième siècle : les facéties, les caricatures et les satires de la société contemporaine tiennent une large place dans les sermons des Menot et des Maillard. Mais leur enseignement garde toujours un caractère profondément

moral et religieux. L'éloquence de la chaire au temps de la Ligue est, avant tout, politique et révolutionnaire. Lincestre déclare qu'il ne prêchera pas l'Évangile du jour, que tout le monde connaît, mais la vie et déportements de ce détestable Henri de Valois.

La prédication ligueuse n'arrive pas du premier coup à son paroxysme de fureur. Elle a ses périodes comme la Ligue elle-même : la première, qui s'étend de la naissance de la Sainte Union à la journée des Barricades; la seconde, qui s'arrête à la mort de Henri III; la troisième, qui se prolonge jusqu'à l'entrée de Henri IV à Paris. D'abord, la censure éclate en boutades satiriques comme celles que se permettait si volontiers Maillard, même en présence du despote Louis XI. Un matin, le bonhomme Poncet s'emporte contre les processions de ces beaux pénitents dont la broche tourne, tandis que le peuple meurt de faim. « Ah ! malheureux hypocrites, vous vous moquez donc de Dieu sous le masque, et portez par contenance un fouet à votre ceinture. Ce n'est pas là, de par Dieu, qu'il le faudrait porter : c'est sur votre dos et sur vos épaules, et vous en étriller très-bien. » Une autre fois, en temps de carnaval, Guillaume Rose critique amèrement les mascarades du Roi et des seigneurs, qui troublent le sommeil des honnêtes bourgeois. Henri III se venge d'abord en homme d'esprit : il renvoie Poncet à Melun dans le carrosse de d'Épernon, et le nomme bientôt après curé de Notre-Dame des Arcis. Il fait remettre à Rose de quoi acheter du miel, pour sucrer son éloquence. Un prince si débonnaire rendait faciles les témérités : le mot d'ordre fut donné dans toutes les chaires. Poussé à bout, le Roi fit venir un jour au Louvre ces prédicateurs médisants, les tança d'importance, et les renvoya quittes pour la peur, bien décidés à recommencer. La journée des Barricades fut leur première victoire : un des Pères de l'Église militante la baptisa solennellement du nom glorieux de journée des Tabernacles. A partir de ce moment, la prédication ligueuse s'élève par un *crescendo* continuel de l'ironie à l'injure, de

l'injure à l'invective, de l'invective à la fureur, jusqu'à ce point extrême où la parole humaine devient un cri de cannibale ou un rugissement de bête féroce. Le lendemain de la fuite du Roi, Boucher, le coryphée de la chaire, donnait le signal et le ton à ses confrères. Lincestre, Pighenat, Commolet, reprirent en chœur la litanie de frère Henri, à qui les ciseaux de Mme de Montpensier promettaient la troisième couronne.

Jusqu'alors on avait ri : la mort des frères de Guise vint mêler à ces facéties les larmes, les sanglots et les menaces contre l'assassin. Henri III est publiquement voué au poignard du haut de la chaire, son nom rayé des prières publiques, ses images renversées, sa déchéance proclamée par la Sorbonne. Les processions nocturnes, les messes de 40 heures, les autels voilés de noir achèvent de troubler la raison du peuple. Dans toutes les églises, on voit les statuettes du Roi piquées d'épingles : les traits de la calomnie s'enfoncent plus aigus encore sur son nom et sur sa vie. Des anagrammes injurieuses le transforment en *vilain Hérodes;* de fantastiques portraits en font un Judas, un Julien l'Apostat, un monstrueux Protée : « Ce teigneux, s'écrie Boucher, est toujours coiffé à la turque d'un turban, lequel on ne lui a jamais vu ôter, même en communiant.... bref, c'est un Turc par la tête, un Allemand par le corps, une harpie par les mains, un Anglais par la jarretière [1], un Polonais par les pieds [2], et un vrai diable en l'âme. » Toutes les subtilités féroces de la haine s'ajoutent aux extravagances de l'imagination. Les prédicateurs se mettent à l'unisson avec les petits enfants de Toulouse, traînant dans le ruisseau l'effigie de Henri III, et criant à tue-tête : « Notre tyran de roi à vendre à cinq sous, pour lui acheter un licou. »

A ces saturnales vont bientôt en succéder d'autres. Henri III est frappé à son tour par Jacques Clément. Les cris d'allégresse, les facéties reprennent de plus belle, jusqu'au jour

1. Allusion à l'ordre de la Jarretière qu'il avait reçu d'Élisabeth.
2. A sa fuite de Pologne.

où la triste nouvelle des défaites d'Arques et d'Ivry vient troubler le triomphe des prédicateurs. En face de ce nouvel adversaire, qui répond aux calomnies et aux injures par des victoires, la chaire tente un effort désespéré. C'est l'heure où Feu-Ardent prêche les mascarades des *Quatre filles surannées*; Lincestre, *l'Évangile des boues*; Cueilly, son *Homélie aux crocheteurs*, qu'il invite à piller les maisons des Politiques. A la nouvelle d'un secours introduit dans Chartres malgré l'armée du roi de Navarre, Commelet monte en chaire, et de sa voix la plus aigre, gesticulant et grimaçant : « Va te pendre, va te pendre, te dis-je encore un coup, Politique ! Ton Béarnais est bien *penaud*. Il est entré du secours, malgré sa moustache et ses dents. » La mauvaise humeur perce ici clairement sous l'ironie. Cette fois, en effet, il ne s'agissait plus d'un roi fuyard, avili, perdu dans son sérail de mignons, au milieu de ce crépuscule si propice aux calomnies, mais d'un vrai prince alerte, actif, vivant au grand jour, et dont les boutades gasconnes portaient aussi droit et aussi juste que les coups d'épée. On ne pouvait lui contester la vaillance, l'esprit, l'habileté politique et militaire. Restait, il est vrai, l'hérésie avec tous les vices qu'elle suppose : on ne se fit point faute d'en user. On retourna dans tous les sens ce titre de relaps, damnable, pendable, brûlable, exclu du trône et du paradis pour l'éternité. Encore cet argument allait-il bientôt fondre, comme un morceau de glace, entre les mains des ligueurs. L'abjuration jeta brusquement le désarroi dans les rangs de l'Église militante. Alors sa voix commence à faiblir comme celle d'une meute fatiguée : Commelet s'enroue; Lincestre est à bout de vent, et songe à prendre le chemin de Saint-Denis; le docteur Martin est devenu subitement fou en pleine chaire, d'un transport oratoire au cerveau. Porthaise nous expliquera bientôt, à notre grande surprise, que ses furieuses déclamations contre l'hérétique s'adressaient non pas au roi légitime Henri de Navarre, mais à ce pourceau de Mayenne. En même temps, une autre éloquence plus décente et plus chrétienne, amie de la paix et de la concorde,

se fait entendre dans les chaires royalistes de Saint-Sulpice et de Saint-Eustache, par la bouche des curés Morenne et Benoît. L'archevêque de Bourges rallie à la cause du Béarnais la moitié du clergé gallican : l'abbé de Sainte-Geneviève sert d'entremetteur officieux près des deux partis.

A l'heure de la désertion, deux voix dominent encore et soutiennent jusqu'au bout ce concert d'injures et de vociférations, celles d'Aubry et de Boucher. Aubry, partant de ce principe que *le métier des prédicateurs est de toujours crier*, crie après les politiques, crie après ses auditeurs, crie après le Béarnais « au loup! au loup!... Les prières des Rogations ont été premièrement instituées contre les loups, et à plus forte raison contre la rage de ce furieux loup de Béarnais, qui veut entrer dans la bergerie. On prétend qu'il s'est découvert devant une procession. Méchant qu'il est, je sais au contraire qu'il chantait des psaumes pendant qu'elle passait. On vous dit qu'il sera catholique et qu'il ira à la messe : eh! mes amis, les chiens y vont bien. Et si, vous dirai davantage, que s'il y va une fois, la religion est perdue : il n'y aura plus de messes, ni de processions, ni de sermons. Et cela est aussi vrai comme Dieu est au Saint-Sacrement de l'autel, que je vais recevoir. » En dépit de ce terrible serment, Henri IV alla à la messe, et il y eut encore des processions et des sermons. Il est vrai qu'Aubry a pris ses précautions contre les démentis qu'allaient lui donner trop tôt les événements : « Je vous déclare que les messes et services qu'on dit à Saint-Denis et ailleurs, aux villes de l'obéissance qu'ils appellent, ne valent rien; et que tant ceux qui les disent que ceux qui y assistent, sont tous méchants et excommuniés. » A ce titre l'archevêque de Bourges, les curés Morenne et Benoît étaient déclarés fauteurs d'hérésie et ennemis de l'Église :

De trois BBB se garder doit-on,
De Bourges, Benoît et Bourbon :
Bourges croit Dieu piteusement,
Benoît le prêche finement;

Mais Dieu nous gard' de la finesse
Et de Bourbon et de sa messe.

Un autre B mieux pensant, Boucher, jurait sur son âme « que tous les larrons, les paillards, les bougres, les incestueux, les hérétiques, faussaires, athéistes, et tous les désespérés et méchants garnements de Paris étaient de cette compagnie. » Hâtons-nous d'ajouter que les chefs de ces mauvais garnements étaient des scélérats comme du Harlay, Molé, Pithou, Pasquier, et autres de la même espèce. Mêlant le tragique et le grotesque, les citations de l'Écriture et les calembours, le facétieux prédicateur, à propos de ce verset *Eripe nos de luto*, s'écriait : « Il est temps de se *débourber* ou plutôt de se *débourbonner*. A quoi le jacobin royaliste Bellanger ripostait par ce contre-calembour qu'il était temps de se *deboucher*. » Le sermon dégénérait en dialogue aristophanesque, auquel l'auditoire lui-même commençait à prendre part.

Il était temps d'en finir : cependant, avant de descendre de la chaire, Boucher voulut léguer un monument à la postérité. *Les neuf sermons de la simulée conversion* sont le dernier soupir de cette éloquence aux abois. Tandis que le Béarnais signait une trêve de six mois avec Mayenne et négociait avec Brissac la reddition de la capitale, l'infatigable curé de Saint-Benoît entamait une neuvaine oratoire, véritable oraison funèbre de la Sainte Union. La messe de *Requiem*, chantée en réponse au *Te Deum* de Saint-Denis, était elle-même, à l'insu de ceux qui la disaient, une sinistre allégorie. Imprimés d'abord à Paris, puis à Douai, les *neuf sermons* nous offrent l'échantillon le plus complet d'un genre que l'Église ne devait plus revoir. A vrai dire, ils sont loin de répondre à l'idée qu'on se forme de l'éloquence de Boucher, sur la foi de ses contemporains. Où sont ces foudres, ces éclairs, ces torrents, ces fleurs, dont nous parle Tynot son panégyriste ? Sans doute, il y manque l'accent, le geste, les passions du temps, les surprises et les témérités de l'improvisation : la plume a fait tort à la parole : on

dirait une lave brûlante qui s'est figée et refroidie dans le moule glacial de la scolastique. Chaque sermon est découpé en paragraphes, comme un traité : la construction en est lourde, embarrassée, hérissée de dialectique et d'érudition. Et cependant, on voit que Boucher y va de tout cœur. En même temps qu'il divise, subdivise, entrelace laborieusement les citations et les syllogismes, il appelle à son aide toutes les ressources de la rhétorique, l'exclamation, l'apostrophe, l'interrogation, la prosopopée, la catachrèse et l'hyperbole : l'euphémisme est la seule figure dont il n'use point. Jamais la langue du plus intrépide bavard n'a soutenu de lutte plus désespérée : il sue, il souffle, il s'épuise : on sent le suprême effort d'une voix sans écho : « O Gaulois ! non plus Gaulois, mais par diminution *Galates*, comme tombés et déchus de l'intégrité des Gaulois ! »

Çà et là pourtant l'étincelle se rallume : un trait bouffon, un cri de haine, une description plaisante égaye la monotonie de ce long réquisitoire. Le portrait du Béarnais revient comme un épouvantail pour les bonnes âmes dévotes. « C'est un hérétique, un relaps, un brûleur d'églises, un corrupteur de nonnains, un massacreur de religieux et de prêtres, et qui n'a fait en sa vie autre chose que faire la guerre à l'Église, répandre le sang catholique, etc... Il est grand moqueur, grand paillard, grand avare. On vante, il est vrai, sa gaieté : mais ce naturel raillard n'est-il pas le propre des impies, de Rabelais, d'Henri Estienne, et de tous ceux de leur confrérie. » Boucher, qui use si volontiers de la raillerie pour son propre compte, ne peut la souffrir chez ses ennemis. « La moquerie, dit-il, est une vraie peste de toutes les vertus, et le vrai ennemi du Saint-Esprit. » Ce qui ne l'empêche pas d'y revenir lui-même, pour nous raconter la grande comédie de l'abjuration. Le morceau ne manque ni de verve, ni de malice, et vaut la peine d'être cité. « Quelles cendres ? Quelle haire ? Quels jeûnes ? Quelles larmes ? Quels soupirs ? Quelle nudité de pieds ? Quels frappements de poitrine ? Quel visage baissé ? Quelle humilité de prières ? Quelles

prostrations par terre en signe de pénitence? — Les gens de guerre embastonnés, les fifres, les tambours sonnants, l'artillerie et escopetterie, les trompettes et clairons, la grande suite de gentilshommes, les damoiselles parées, la délicatesse du pénitent appuyé sur le col d'un mignon, pour le grand chemin qu'il avait à faire, environ cinquante pas depuis la porte de l'abbaye jusqu'à la porte de l'église; la risée qu'il fit, en regardant en haut, avec un bouffon qui était à la fenêtre : « En veux-tu pas être? » le dais, l'appui, les oreillers, les tapis semés de fleurs de lis, l'adoration faite par les prélats à celui qui se doit soumettre et humilier devant eux, sont les traits de cette pénitence.... et puis le voilà à la Messe! Et sonne le tambourin, *vive le Roi!* »

Quand Boucher eut vomi cette suprême malédiction, tout fut dit. La Ligue n'eut plus d'orateur sacré. Bientôt chassé de Paris avec la garnison espagnole, le Catilina de la sacristie partit au milieu des sifflets et des huées de la populace, qu'il avait si longtemps égarée. On eût dit que le génie malfaisant de la Discorde sortait avec lui des murs de la capitale. La Ménippée lui donna son passe-port, en le saluant des titres bien mérités de

Flambeau de la guerre civile,
Et porte-enseigne des méchants.

Cependant Boucher ne s'avouait pas encore vaincu. Il emportait avec lui son venin, et ne tarda pas à le répandre au service de l'Espagne, qui le protégeait et le payait. Nommé chanoine de Tournay par la grâce de Philippe II, nous le verrons du fond de son exil continuer l'apostolat du régicide, et applaudir aux coups vertueux de Barrière et de Châtel.

III

Dans cette œuvre de guerre, la parole enflammée des prédicateurs a pour auxiliaire et pour complice la plume

envenimée des pamphlétaires. Un échange perpétuel de médisances et de calomnies s'établit entre les deux puissances du temps, la chaire et la presse : elles vont grossissant de l'une à l'autre. Des entrailles de la Ligue, de cette sourde et confuse fermentation, où s'agitent tant d'idées et de passions contraires, sort le libelle acéré, rugissant, armé de dards, mortel à l'honneur et à la vie de ceux qu'il frappe. Tour à tour insidieux et bruyant, effronté et clandestin, il parle toutes les langues et prend toutes les formes : légende mensongère, ourdie dans l'ombre, hardi placard jeté comme un défi à la porte du palais, homélie sentencieuse, complainte larmoyante, lourd traité didactique et belliqueux, il s'attache comme un taon opiniâtre aux flancs de la royauté. D'abord, on l'entend bourdonner et chuchoter ses vagues rumeurs à l'oreille de la foule avant d'éclater en menaces furibondes, en invectives sonores et en théories sanguinaires. Ce fut de l'entourage des Guises que partirent les premiers coups. Un aventurier du Palais, coureur de mauvaises causes et de procès douteux, l'avocat David, agent et confident des ambitions lorraines, se chargea de rédiger l'acte de décès des Valois, et d'aller le porter à Rome, sans attendre la mort de Henri III. « Il se voit à l'œil, disait-il, dans un mémoire consultatif bientôt répandu parmi les affidés, que la race des Capets est de tout abandonnée à son sens réprouvé : les uns étant frappés d'un esprit d'étourdissement, gens stupides et de néant; les autres réprouvés de Dieu et des hommes, proscrits et rejetés de la sainte communion catholique. » La campagne s'ouvrit contre les Capets. Un homme d'église, intrigant et capable de tout, même d'inventer des pièces fausses et de composer un long poëme latin apocryphe pour la plus grande gloire de la maison de Lorraine, François de Rosières, prieur de Bonneval, soutint hardiment la descendance carlovingienne des Guises et leurs droits à la couronne. Le vieux poëte gothique exhumé ou plutôt créé pour la circonstance, adjurait tous les princes de l'Europe

de venger l'injure faite à Charles de Lorraine par l'usurpateur Hugues Capet :

Capetus ille invasor regni Gallici.

Cet audacieux mensonge historique, qui faillit coûter la vie à son auteur, n'en produisit pas moins son effet sur l'esprit crédule de la foule et sur la faible imagination du Roi. Les Guises désavouèrent à demi, du bout des lèvres, des prétentions qu'ils nourrissaient tout bas. D'autres se chargèrent de parler pour eux. La Ligue trouva bientôt un interprète encore plus hardi dans l'avocat Le Breton.

Le Breton est un de ces maniaques innocents qui fournissent aux partis des dupes et des martyrs. La rage d'un procès perdu, la vue des maux publics, et sans doute aussi de fréquentes conversations ligueuses avec son ami Poncet, avaient troublé la cervelle du pauvre avocat. Il se mit en tête de jouer le rôle des prophètes hébreux en face des rois d'Israël, et dédia naïvement à Henri III une remontrance pleine d'injures contre sa personne et son gouvernement. A travers les excentricités et les divagations d'un esprit malade, Le Breton, comme il arrive souvent aux fous, disait plus d'une chose sensée : ce fut le tort qu'on lui pardonna le moins. La Ligue était, selon lui, la verge dont Dieu se servait pour avertir et châtier le monarque : « Bien souvent, Dieu permet des puissances extraordinaires s'élever contre d'ordinaires, et leur fait par même moyen la grâce d'en user légitimement et à leur honneur.... Nous sommes dans un temps où les grands veulent piper Dieu. » Écho du sentiment populaire, contre ces trahisons et piperies des princes, Le Breton proposait d'organiser une sorte de république bourgeoise chargée de veiller au salut de l'Église catholique. « Il faudra que les maires, échevins et notables bourgeois, qui ne seront *suspects*, aient toute l'autorité et puissance en leurs villes. » Il songeait même à dresser des listes, comme plus tard le Comité de salut public. Un tel langage, même en face d'un prince aussi faible que Henri III,

devait mener un homme tout droit à la potence : cependant, l'impétueux avocat n'y arriva pas du premier coup. Henri le fit chasser d'abord comme un fou sans conséquence. Mais le sermonneur s'entêta, s'obstina, s'accrocha aux portes du Louvre armé de son fameux mémoire. De guerre lasse, ennuyé de tout ce vacarme, le Roi se décida enfin à faire brûler le livre, fouetter le libraire et pendre l'auteur. Les vœux de Le Breton semblaient exaucés : ceux de la Ligue l'étaient mieux encore : elle venait de trouver en lui son premier martyr. Quand on le descendit de la potence, le peuple se précipita en foule pour lui baiser les pieds. Des services funèbres eurent lieu dans toutes les églises de Paris, comme s'il se fût agi d'un prince. Le pauvre fou était devenu un saint.

Le supplice de Le Breton n'arrêta pas la rage des libelles : loin de là, ils pullulèrent plus que jamais. Boucher lui-même descendit un moment de la chaire, pour se mettre à à l'œuvre. Sa plume ne se reposa guère plus que sa langue. Toute une petite presse injurieuse et calomnieuse s'organisa par ses soins, à l'ombre du presbytère. *L'Histoire tragique de Gaverston*, mignon et favori d'Édouard II, fut son début contre d'Épernon. Dans l'opinion des ligueurs, d'Épernon était le mauvais génie, le démon tentateur de Henri III : aussi, fut-il plus maltraité encore que Caylus et Maugiron, dans le partage commun des malédictions et des métamorphoses. Boucher, tirant du passé une leçon et une menace pour l'avenir, montrait déjà l'échafaud dressé par les soins d'un nouveau Warwick. « Ainsi finit Gaverston, s'écriait-il, en s'adressant à d'Épernon ; nous en espérons autant quand il plaira à Dieu de vous chasser comme un proditeur[1] de la patrie et de ce royaume ; ou bien, de peur que vous ne retourniez comme fit Gaverston, de vous ôter de ce monde. » Parmi les motifs qui lui permettent d'espérer cette conclusion édifiante, il en est un tiré de l'anagramme même

1. Traitre.

de Pierre Nogaret (nom de famille de d'Épernon), qui correspond à celui de Pierre Gaverston, sauf une S qui est de trop ; « mais enfin, S est proche de T, et T est un simulacre de la potence : l'S qui y touche figure donc le cordeau, que vous traînez après vous. » Nous avons ici un échantillon des subtilités brutales et des aménités sanguinaires, auxquelles se complaisait l'esprit du savant théologien.

Du favori, Boucher passa bientôt au maître. Pour compléter l'effet de ses sermons, il se chargea d'extraire dans un petit libelle[1] anonyme, orné de gravures, toute la quintessence des calomnies répandues contre Henri de Valois, depuis le viol de la nonnain de Poissy jusqu'à l'empoisonnement de son frère Charles IX et de sa mère Catherine de Médicis. Néron, Héliogabale et Caracalla sont des agneaux à côté du furieux tyran de la France. La métamorphose commencée dans la chaire s'achève sous la main des libellistes. Par un de ces effets de mirage que produit aisément l'illusion de la haine ou de la superstition, le merveilleux vient s'implanter tout à coup au cœur même de l'histoire, parmi les misères triviales de la réalité. Henri III n'est plus un homme, mais un monstre amphibie, sans sexe et sans nom, une chimère, un sorcier, un diable comme d'Épernon son complice. Un des libelles sorti de l'officine de Boucher et inspiré, sinon écrit par lui, a pour titre : « *Les Sorcelleries de Henri de Valois et les oblations qu'il fesait au Diable, dans le bois de Vincennes.* »

La sottise et la haine réunies n'ont jamais rien produit de plus extravagant. Néanmoins, ces prétendues révélations étaient reçues comme parole d'Évangile par tous les fidèles suppôts de l'Union. Une perquisition faite au domicile de d'Épernon avait amené, disait-on, la découverte d'un coffre plein de papiers de sorcellerie, d'écritures et de figures cabalistiques, d'onguents, de drogues et de baguettes de coudrier. Le tout avait été incontinent brûlé *par l'horreur qu'on en avait,* et peut-être aussi pour échapper au péril d'une

1. La vie et faits notables de Henri de Valois.

contre-enquête. Au bois de Vincennes, on avait trouvé deux petites statuettes de satyres en argent doré. C'était là probablement une de ces sculptures innocentes de la Renaissance, mises à la mode par Benvenuto. Mais, chose accablante! ces satyres tournaient d'un air insolent le dos à un crucifix d'or, dans lequel était enchâssé un morceau de la vraie croix. Abominable dérision, dont le diable seul était capable. On n'avait pas vu, il est vrai, ces fameuses images de satyres ou démons, mais on affirmait que Lincestre les tenait en dépôt dans sa maison; et d'ailleurs les gravures en couraient de tous côtés. Les Politiques, les gens tièdes ou incrédules, chez qui le zèle n'avait pas encore tué le sens commun, se permettaient de secouer la tête et de soupçonner que ces effroyables idoles pourraient bien être tout simplement des chandeliers. Hypothèse impie, contre laquelle proteste chaleureusement le libelliste : « Ce qui fait croire le contraire est qu'il n'y avait point d'aiguille qui passât pour y mettre un cierge ou une petite chandelle; joint qu'ils tournaient le derrière à la vraie croix, et que deux anges ou simples chandeliers y auraient été plus décents que des satyres. »

A ce beau raisonnement irréfutable succèdent les récriminations absurdes contre l'Autorité, qu'on accuse de la pluie et du beau temps, de la famine, de la sécheresse et de tous les fléaux. « Auparavant Dieu aimait mieux les Français. Les prés, les blés, les vignobles, les arbres fruitiers, et tout ce qui est pour *l'entretenement* de la vie de l'homme ici-bas, ne recevait changement ou altération par les sorciers. Les Français se rendaient victorieux à l'encontre de leurs ennemis.... Plusieurs schismes, hérésies, simonies, injustices, paillardises, sodomies et apostasies n'y étaient ni connues, ni entretenues. » Mais qu'attendre d'un prince assez dénaturé pour faire relâcher plus d'une fois les gens accusés de sorcellerie, comme on avait vu jadis Charles V faire rendre aux Juifs leurs enfants qu'on leur avait pris pour les baptiser? Cette preuve de bon sens royal exaspérait les âmes chrétiennes. « Quelle honte à un roi! Quelle douleur à un

pauvre peuple très-chrétien de vivre sous un tel tyran! Il ne faut s'émerveiller, si ayant délaissé Dieu en faveur du Diable, Dieu l'a aussi délaissé. »

En revanche, le Diable s'occupait de lui : chaque matin il lui envoyait quelque nouvelle ambassade pour l'inviter à venir souper entre Proserpine et Pluton :

> Le prince des Enfers va tenir ses États,
> Où s'entend que serez son digne secrétaire,
> Et Henri Biarnois, son grand apothicaire;
> Quant au petit valet maître Jean d'Épernon,
> Sera de Lucifer le grand porte-coton.

Ces lugubres facéties annonçaient et préparaient le coup de Jacques Clément. Il arriva enfin : ce jour-là toute la bande infernale accourut pour saisir sa proie; mais elle oublia d'Épernon, et ne put atteindre encore le Béarnais.

A cette guerre de personnalités la Ligue avait bientôt joint d'autres attaques plus redoutables. Elle éprouva l'ambition commune à tous les partis, celle d'ériger ses passions en théories et en systèmes : elle eut ses doctrines politiques, comme la Réforme. Sur ce point, il faut l'avouer, elle n'apporta pas une grande originalité, et ne fit guère que reproduire en partie les idées de l'opposition protestante. Ce qui lui appartient en propre, c'est l'assemblage incohérent de la théocratie et de la démocratie, l'utopie d'une république placée sous la suzeraineté du pape. Alors, un mouvement subit de volte-face s'opère dans les doctrines des deux partis : le principe du droit populaire émigre du camp protestant vers celui des catholiques, il s'y étale hardiment, et arrive du premier coup, à la sanction, à la glorification du régicide avec Boucher et Mariana. Le droit monarchique, personnifié dans Henri III et bientôt après dans Henri IV, va trouver pour champions ses anciens adversaires, Hotman et Henri Estienne. Dans cette grande mêlée, les idées et les systèmes sont comme des pièces d'artillerie qu'on enlève et qu'on retourne contre l'ennemi, sans s'inquiéter ni de l'arsenal d'où elles sortent, ni des projectiles dont elles sont

chargées. L'important est d'abord d'enlever la position. Boucher copie textuellement et sans scrupule des pages entières d'Hotman : Dorléans trouve tout naturel de fouetter les huguenots avec leurs propres verges. Chaque parti s'applique ainsi mutuellement la peine du talion.

Boucher, qui s'était chargé d'approvisionner la Ligue de sermons et de pamphlets, eut naturellement aussi la prétention d'être son théoricien. Il empile sur sa table la Bible, saint Thomas, les *Décrétales*, la *Gaule Franke* d'Hotman, les *Vindiciæ* de Languet, mêle, brouille, confond tout, l'omnipotence pontificale et la souveraineté populaire, le jargon de l'École et le latin de Cicéron, et de ce chaos tire une œuvre à la fois gothique et moderne, pédantesque et révolutionnaire, discordante comme la Sainte Union, le *De justa Henrici III abdicatione*. D'un côté, l'auteur renouvelant les doctrines absolues de Grégoire VII, reconnaît au Pape le droit d'abroger les lois, de changer les constitutions, d'enlever aux princes leurs couronnes, et de délier les sujets du serment de fidélité : de l'autre, il déclare que le peuple seul fait les rois, que le droit d'élection est supérieur à celui d'hérédité. De ce double principe, il conclut que « Henri de Valois, parjure, assassin, parricide, sacrilége, fauteur d'hérésie, schismatique; simoniaque, anathème, sorcier, magicien, tyran et ennemi de la patrie, doit être déposé. » Chacun de ces griefs est développé dans une série de petits chapitres hérissés de pointes, de syllogismes et de citations. On s'y pique les doigts de tous côtés. Cet étrange entassement de preuves et d'arguments pris çà et là dans le vieil arsenal de la scolastique et dans le camp de la Renaissance ou de la Réforme, rappelle un peu ces hallebardes et ces arquebuses demi-rouillées, de toute date et de tout calibre, dont s'armaient un jour d'émeute les moines, les curés et les bedeaux. Boucher lui-même est un chaos vivant, en qui se rassemblent à la fois Hotman et Béda, l'esprit dur et fanatique du théologien allié aux subtilités du légiste et aux intincts niveleurs du tribun. Il ache-

vait son dernier chapitre, quand une nouvelle *merveilleuse et terrible* vint lui fournir la plus éloquente des péroraisons. « Un jeune moine, un autre Aod, plus courageux qu'Aod et vraiment inspiré par la charité, a renouvelé l'œuvre de Judith sur Holopherne, de David sur Goliath. »

Après ce bel exploit de plume, qui égalait et couronnait la gloire de tous ses sermons, il semblait que Boucher dût enfin se reposer. Exilé de France, honni, maudit, il trouva moyen d'ajouter encore à l'odieux de sa vie et de ses écrits par une œuvre incroyable d'audace et de cynisme, l'Apologie de Jean Châtel. Au moment où la France entière poussait un cri d'effroi et d'indignation, où le Parlement frappait l'assassin, proscrivait sa famille et bientôt après les Jésuites ses maîtres, Boucher, exhumant les dernières subtilités d'une casuistique sanguinaire, nourrie de haines et de sophismes, entreprenait de démontrer l'illégalité du procès et les mérites du régicide. Le livre parut sous le nom de Jacques Varamond : la voix publique l'attribua d'abord aux Jésuites; vingt ans plus tard, il était encore imprimé en latin sous le titre de *Jesuita Sicarius*. Boucher, par la violence et la folie de ses opinions, était devenu la plaie de son parti ; nul ne contribua plus que lui à ruiner dans l'esprit des honnêtes gens la cause de la Sainte Union. Chose triste à dire ! Ces pages infâmes étaient couvertes de la protection et soldées par l'or du roi d'Espagne. La voix qui avait célébré Jacques Clément et Jean Châtel, fut chargée de prononcer solennellement l'oraison funèbre de Philippe II : le panégyriste était digne du héros.

IV

Malgré l'énergie et la fécondité de ses haines, Boucher n'occupe que le second rang parmi les pamphlétaires de la Ligue : le premier appartient, sans conteste, à l'avocat Louis Dorléans. Celui-ci est la meilleure plume, comme Boucher est la meilleure langue, du parti. Palma Cayet, qui ne l'ai-

mait point, l'appelle un grand et docte personnage, éloquent, mais calomniateur. D'Aubigné, qui s'y connaissait, le proclama *disert en ses médisances*. De pareils aveux chez des ennemis attestent que si Dorléans ne brillait point par la conscience, il ne manquait ni de talent, ni de venin. Habitué du collége de Forteret, fondateur, arc-boutant et suppôt de la Sainte Union, il est son avocat au Parlement, son orateur sur la place publique, son poëte et son libelliste dans le cabinet. Toutes les rancunes d'Hôtel de ville, de sacristie et de carrefour, toutes les légendes absurdes colportées parmi le peuple, toutes les calomnies payées par l'Espagne ou enfantées dans le salon de Mme de Montpensier, trouvent en lui leur porte-voix. La nature l'a fait insulteur; elle l'a muni de griffes, de crocs et de bave, pour déchirer, mordre et salir ses adversaires : il n'y manque point. Le démon de la Ligue l'agite et le fait écrire et parler comme une pythonisse sur son trépied. Le nom seul de l'hérésie l'exaspère : il rugit, il écume à l'idée que cette *coureuse*, cette *pouilleuse*, cette *garçonnière*, réceptacle d'immondices et d'impuretés, songe à venir s'asseoir à côté de cette noble et chaste vierge qui s'appelle l'Église catholique. Du reste, il a de la verve, de la fougue, de la faconde, une certaine chaleur de sang et d'imagination désordonnée, avec des accès de colère et de bouffonnerie assez plaisants.

Matamore et pasquin, démagogue et bel esprit, homme de passions plus encore que de convictions, mais une fois dans la mêlée, y allant de si bon cœur qu'on serait tenté de croire qu'il combat pour l'amour de Dieu, sans égard aux doublons du roi d'Espagne. Sa prose tient de celle d'Hotman et de Henri Estienne; elle en a la rudesse et l'âpreté avec un mélange d'enflure espagnole et d'affectation italienne : c'est le gros style sonore et coloré du pamphlétaire et du journaliste. Ses vers, d'une facture large et retentissante, à l'allure cavalière et négligée; rappellent l'école de Ronsard. Témoin ce portrait de L'Hôpital, aux lignes graves et

sombres, profondément creusées comme celles d'une vigoureuse eau-forte :

L'auteur et le patron de l'erreur Politique,
Ce fut un grand vieillard, maigre, aride et étique,
Portant l'œil enfoncé et le have sourcil,
Chargé d'ans et de poils, d'horreur et de souci;
Comme le teint d'un mort, pâle était son visage,
Sa tête ressemblait un arbre sans feuillage,
Une longue toison de barbe lui pendait,
Qui bien loin du menton jusqu'au sein descendait.

Dorléans avait commencé par réfuter la *Gaule Franke* d'Hotman, un des plus détestables livres du temps, comme il l'appelle. Bientôt il l'imita, le copia et le dépassa, tout en continuant à le maudire. Le *Premier Avertissement* d'un catholique anglais aux catholiques de France était à la fois une menace contre Henri III et une réponse anticipée aux prétentions futures du Béarnais. Le lis est condamné à périr, dans la pensée de l'avocat prophète :

Ton lis s'en va mourir, l'en peux-tu garantir [1]?
Il pue au nez de Dieu comme une fleur impure,
Il l'a mis sous le pied pour ne le plus sentir.

D'où vient donc la colère de Dieu ? Le Catholique Anglais va nous l'apprendre. Ému d'une tendre pitié pour son voisin de France, il est venu lui tâter le pouls et lui prédire les tristes effets d'un mal que l'Angleterre connaît depuis trop longtemps. Ce mal ou plutôt cette peste, c'est l'hérésie. Trois choses ont empêché jusqu'alors la guérison : 1° la quantité d'humeurs corrompues auxquelles ce venin s'est allié; 2° l'ignorance ou la malice des médecins, qui ont fait des fautes en la cure, et qui ont traité trop doucement le mal; 3° la négligence du malade et lâcheté de nature, qui n'a jamais voulu s'évertuer. » Le colloque de Poissy a fait une large plaie à l'honneur de la France; l'Édit de pacification l'a envenimée, la victoire de Montcontour, mal pour-

1. Sonnet à la France.

suivie comme celle de Cannes, n'a rien produit; *l'inhumaine clémence* (sic) de la Saint-Barthélemy a tout perdu.

L'habile docteur est grand partisan de la saignée : le malheur est qu'on a peur d'en user. Faute d'une misérable poëlette de sang (probablement celui de Condé et de Henri de Navarre), la grande cure de la Saint-Barthélemy a manqué son effet. Aussi Dorléans ne serait-il pas éloigné de renouveler l'opération. Mais à qui confier ce soin? Henri III en aura-t-il la force et le courage? L'auteur essaye bien de l'y décider en s'adressant tour à tour à l'amour-propre, à l'intérêt, à la vengeance, à la peur; mais il n'est pas sans inquiétude à cet égard : « Si le Roi venait à oublier la foi de ses pères, que penserait de lui son pauvre peuple? Que dirait la noblesse? Qu'en jugerait l'Église et tous États? Qu'en estimeraient les étrangers? Qu'en publieraient les princes voisins? Qu'un roi, qui contre le commun fesait tant de démonstrations de piété et de religion, fut à la fois trouvé sans religion et sans piété. » L'hypothèse seule était déjà une offense et une menace. En revanche, les éloges enthousiastes donnés aux Guises, au roi d'Espagne et à l'Inquisition, indiquent assez de quel côté sont les affections et les espérances du Catholique Anglais. Ce Premier Avertissement se termine par un coup de tonnerre oratoire et prophétique, annonçant à la France, en expiation de sa tiédeur, une ère de calamités. C'est Dieu lui-même qui parle, comme autrefois à travers les foudres et les éclairs du Sinaï. « Si vous êtes si lâches que mes querelles ne vous touchent, je vous donnerai en opprobre et en perpétuelle moquerie des nations voisines.... je vous donnerai un ciel d'airain et une terre de fer; j'armerai le puissant contre le citadin, le citadin contre le prince. Je mettrai une telle confusion en la France, que vous regretterez à jamais, vous maudirez à jamais le jour où, par votre lâcheté, vous aurez donné chance au roi de Navarre de parvenir à votre couronne. »

Henri III n'entendit pas cette voix : Jacques Clément l'en fit souvenir. Dorléans fut un des premiers à célébrer l'hé-

roïsme du Jacobin : « Reconnaissez, reconnaissez, Messieurs de la noblesse, que la main de ce pauvre moine n'était la main d'un homme : c'était la main de Dieu, c'était son bras qui a frappé ce coup, qui a voulu délivrer son Église, qui a voulu délivrer Paris, lorsque tant de millions de catholiques étaient prêts à être égorgés.... C'est à jamais qu'il faut que la France se ressouvienne de ce coup : il est bon, pour tenir vos rois en bride de la crainte de Dieu, et qu'ils ne violent pas ci-après la religion catholique ou les lois de l'État, qu'en une place publique on élève en bronze la statue de ce religieux, et qu'en la base il soit écrit en grosses lettres : *Au vengeur de la religion catholique et de la liberté du pays.* » Ceux qui ont massacré le saint martyr Clément ont commis un sacrilége en tuant un homme consacré à Dieu. « Ce n'est à vous ni à tous les princes de la terre de mettre la main sur un prêtre du Seigneur : c'était un des domestiques de la maison de Dieu; il avait son grand prévôt qui est son évêque : *car prêtrise est au-dessus de royauté.* » C'est encore tout plein de cette émotion qu'il écrit son *Second Avertissement.* A l'heure où vient ce nouveau libelle, Henri de Valois et Henri de Guise ont disparu : Henri de Navarre reste seul debout, en face de la Ligue et de son roi fantôme, Charles de Bourbon.

Dès le premier jour, Dorléans n'a qu'une passion, une idée fixe, celle de barrer le chemin du trône au Béarnais. Pour atteindre ce but tout lui est bon, injures, diffamations, coups de plume homicides, appels à l'assassinat. Il recueille et compose au besoin les histoires les plus monstrueuses sur le fils de Jeanne d'Albret, sur la *cruelle poule noire,* digne mère du monstre qu'elle a nourri. Il raconte les massacres de Béarn, les religieuses forcées et enterrées vives, les prêtres éventrés, les gentilshommes égorgés dans un odieux guet-apens. Puis, pour compléter le tableau, l'Angleterre apparaissant dans le lointain comme un immense charnier, où l'on dépèce les catholiques : les bras, les jambes, les têtes des martyrs exposés et cloués aux portes des villes. Avec son imagination extravagante, ses touches de style crues et

hardies, on devine quel parti l'auteur pouvait tirer d'un pareil spectacle. Ces horreurs étalées chaque jour aux yeux de la foule dans les églises et dans les rues, pouvaient bien rendre le peuple fou de terreur et de colère. Dorléans fut un des principaux inventeurs de cette fantasmagorie ligueuse. Grand évocateur de spectres, prestidigitateur et charlatan politique, il épuise toutes les ressources du mélodrame : légendes terribles, ombres sanglantes, flamboiements sinistres, scènes de boucherie impossibles. A l'entendre, de lamentables représailles de la Saint-Barthélemy se préparaient contre les catholiques : le Béarnais avait promis de livrer par ville deux habitants, auxquels les ministres feraient souffrir tel supplice qu'il leur plairait. A distance, on peut rire de ces fantômes et de ces paniques ; mais les contemporains s'y laissent prendre. Le *Spectre huguenot* dut produire sur les esprits d'alors un effet bien autrement redoutable que le *Spectre rouge* de notre temps.

Henri IV lui-même, le facile et clément Henri, se vit transformé par l'imagination des libellistes, en loup, en tigre, en Polyphème, mangeur de chair humaine, *éponge* du sang catholique[1]. « Ce monstre Béarnais n'a que le bout du pied en votre État, et néanmoins quels meurtres, quels carnages a-t-il commencé de faire sur les catholiques ! Le sang des pauvres chrétiens pendus à Tours, le valeureux saint Germain décapité à Étampes, ne vous montrent-ils point assez ce qu'il a dans le cœur, et qu'il ne sera jamais assouvi, que le sang de la noblesse *catholique ne lui regorge par le nez*, *par la bouche et par toutes les concavités de son corps*.... C'est lui qui a été l'auteur et le moteur des inhumanités faites sur les princes. C'est lui qui a suadé[2] la mort de la reine d'Écosse; qui a fait massacrer les ducs de Guise, père et aïeul, tous deux lieutenants du Roi, l'un devant Orléans et l'autre devant Blois, l'un durant la paix, l'autre durant la trêve, l'un par un Pol-

1. Dans un autre libelle écrit en latin et intitulé : *Expostulatio regis*, Dorléans appelle Henri IV : « *Fœtidum Satanæ stercus.* »
2. Conseillé (suadere).

trot, l'autre par des poltrons, et tous contre la foi souvent jurée, et souvent et souverainement parjurée. » La conspiration de mensonges et de maléfices organisée contre Henri III fut reprise contre son successeur : mais la vive personnalité du Béarnais triomphait de tous les charmes et de toutes les métamorphoses.

Dorléans lui-même s'aperçut bientôt de l'effet décroissant de ses évocations. Il grossit les traits, charge les couleurs, mais en vain. Alors il commence à se fâcher : il gourmande, il tance, il menace les égoïstes qui ne peuvent se décider à délier les cordons de leur bourse ; les timides, qui hésitent à s'avancer ; les endormis, qui courent risque de se réveiller un matin sous le couteau des huguenots, ou dans les filets des politiques. Sycophante par nature, il a l'esprit défiant et accusateur du démagogue, l'aiguillon malfaisant de la Guêpe athénienne. La loi des suspects, l'emprunt forcé, la déportation ou le massacre organisé, sont des moyens auxquels il se résignerait volontiers. La délation lui semble œuvre pieuse et légitime. Dans son dépit, il s'arme de la discipline et, frappant sur le dos des Catholiques, se charge de faire la confession générale de son propre parti. Les plus coupables à ses yeux sont les Nobles. « Les pieds qui sont le Peuple ont fait le précepte du médecin : il n'y a que les mains et les bras, qui sont la Noblesse, qui ne veulent pas prêter obéissance. » Aussi, nouveau Jérémie, ne leur épargne-t-il pas les prédictions : il fait encore une fois gronder son tonnerre en signe d'avertissement : « Les montagnes trembleront ; le bruit de mon courroux se fera entendre comme les Aquilons, la terre frémira de crainte, les rochers s'éclateront de peur.... Les gueux et les faquins auront votre noblesse à mépris..., le sang des rois et des princes, autrefois si cher, se versera par les rues comme sang de bêtes, que l'on égorge à peu de prix.... Alors vous direz aux montagnes : cachez-nous ! et elles vous dédaigneront comme rebelles à leur Dieu, à leur roi et à leur patrie. »

Certes, on ne peut nier que de telles paroles, dont une

partie déjà se trouvait accomplie, n'aient dû ébranler vivement les imaginations. Il y a dans cette prose sonore, emphatique et flamboyante une certaine majesté qui ressemble presque à l'éloquence, comme le clinquant ressemble à l'or. En dépit de tous ces avertissements, la Ligue s'en allait peu à peu sous l'action dissolvante du temps, des maux publics, de la corruption et de la discorde. Mayenne songeait à tirer son épingle du jeu et à vendre, le plus cher possible, sa soumission et ses amis; les Politiques réclamaient tout haut la paix : la nouvelle de la trêve avait été saluée par des feux de joie. Cependant, que faisait Dorléans? Tandis qu'on remettait l'épée dans le fourreau, il taillait de nouveau sa plume et venait en aide à Boucher, en composant le *Banquet du comte d'Arête.*

Le *Banquet ou Après-dînée du comte d'Arête* est le dessert de la Ligue ; l'auteur a fait tout ce qu'il a pu pour épicer son dernier plat; lui-même nous prévient *que sa moutarde monte au nez :* elle a seulement le tort d'arriver après dîner. Pourtant le morceau est curieux, et vaut la peine qu'on y goûte. Le comte d'Arête, gentilhomme catholique et bel esprit, ami des Muses et de la religion, a réuni dans son château un petit cénacle de ligueurs émérites : un marquis, un évêque, un poëte, un abbé, une marquise, et deux demoiselles fort bien douées en beauté, en esprit, et surtout en médisance. » L'entretien tombe naturellement sur la grande affaire du jour, l'abjuration du roi de Navarre. On est encore tout ému de ce coup de foudre, par lequel le nouveau Jupin a voulù étourdir catholiques et protestants. M. l'abbé d'Épistème, pour occuper l'après-dînée, propose un divertissement, la chasse au Béarnais. L'offre est accueillie avec enthousiasme, surtout par les dames *fort affriandées de cette venaison.* Chacun fait provision d'esprit et de traits acérés : hérétiques et politiques vont passer un mauvais quart d'heure. Tout en chassant la pièce principale, on n'oublie pas le menu gibier, l'archevêque de Bourges, le curé Benoît, le conseiller Cheverny et autres traîtres et larrons vendus

à l'hérésie. C'est une battue générale, où M. l'Abbé et Mlle d'Hassarach font merveille. Au début, M. de Chrysante, un *poëtâtre* de l'école de Ronsard, sonne dans la trompe de son maître une fanfare étourdissante, qui est le signal de l'attaque :

J'ai vu ces jours passés, et comme moi la France
A vu ce trait marqué de parfaite impudence,
Qu'ils nommaient très-chrétien ce monstre Béarnois,
Bien qu'il ait contre Christ endossé le harnois.
A grand'peine avait-il par une feinte messe
Résolu de piper la française Noblesse,
Qu'ils en fesaient un saint, et disaient ces rieux
Qu'il versait à pleins seaux des larmes de ses yeux.
Et lorsqu'on publia cette farce nouvelle,
A ce saint vermoulu tous portaient la chandelle,
Et baisaient en troupeau les mains et pieds poudreux
De ce monstre, écorcheur de nos frères de Dreux.

La bête est lancée : M. l'abbé d'Épistême, en habile veneur, a disposé ses relais de *syllogismes* et de *conjectures*, avec lesquels il se flatte de mettre le vieux cerf aux abois. Les quolibets et les bons mots pleuvent, comme grêle, sur le pauvre *Sire ;* on se moque de *sa couronne de vent*, de *son royaume de fumée* et de *son sceptre de paille*. Midas voyait tout se changer en or entre ses mains ; M. l'Abbé, qui n'a pas ses longues oreilles, a le don de convertir en boue et ordure tout ce qui touche au Béarnais : « Il est, dit-on, robuste et fort ; bon pour un valet qui porte la malle. Il a le nez aquilin : cela est bon en Perse et non en France, où nos Charlemagne étaient camus. Il sait coucher sur la dure : cela est propre à un goujat. Il dit des mots nouveaux : c'est la naïveté du bouffon. Il est perpétuel au travail : c'est la louange d'un aide à maçon. » Les demoiselles d'Hassarach et Euphrosine, deux Dianes furieuses de colère et de chasteté, courent sus à l'impudique Gabrielle, qu'elles percent du tranchant de leurs ironies : l'une joue sur le nom de l'Ange Gabriel, qui n'est pas celui de Gabrielle ; l'autre fait remarquer que les *belles gardes* accompagnent volontiers les *beaux fourreaux*. Al-

lusion piquante et un peu risquée au marquis de Bellegarde, qu'on donnait pour second au Roi dans les bonnes grâces de sa maîtresse. La chasse va son train : on rit, on applaudit, on s'admire à tour de rôle : jamais on ne s'est trouvé tant d'esprit.

Dorléans, sans le vouloir, nous donne ici une petite comédie, dont ses amis font les frais. Cette société de beaux esprits venimeux et d'Arsinoës ligueuses nous représente assez bien un coin du salon de Mme de Montpensier. Il y a dans ces aigres plaisanteries, dans ces éclats de rire laborieux, plus de dépit que de gaieté : on sent percer le désappointement d'un parti vaincu. Au grand mouvement de l'opinion catholique a succédé l'esprit de coterie, qui s'isole et se décerne les triomphes faciles du huis-clos, pour se consoler de ses défaites sur la place publique. Ce Banquet est en somme un repas de funérailles : écoutez plutôt la complainte de la jeune Chariclée, bonne ligueuse âgée de treize ans :

Que j'ai dans le cœur de tristesse,
De voir la française Noblesse
Perdre l'honneur et le renom.

A cette voix larmoyante, Passerat répondra bientôt par son joyeux refrain matinal :

Sus, sus, debout, Aurore avant-courrière.

C'est là l'éternelle histoire de Jean qui pleure et Jean qui rit : la Ligue est morte, vive le Roi !

Quelques années plus tard, Dorléans lui-même (qui l'eût cru?) prenait rang dans le cortége royal. Réfugié d'abord à Bruxelles, où il vivait d'une maigre pension de l'Espagne, le crédit du P. Coton lui rouvrit les portes de la France. En se retrouvant à Paris sur l'ancien théâtre de ses exploits, il eut encore quelques démangeaisons de langue et d'opposition. Mais les temps étaient changés. Le Parlement voulait lui faire son procès : Henri IV s'y refusa. Vaincu par tant de clémence, le vieil avocat ligueur tomba enfin, ou plutôt se coucha, humble et repentant, aux pieds du roi qu'il n'avait

pu déshonorer. Voué désormais au panégyrique en expiation de ses invectives passées, il y apporta la même intempérance d'épithètes et d'hyperboles, et mit en coupe réglée tous les lauriers des Muses, pour en charger le front du nouvel Alcide. A ce moment, le monstre béarnais est devenu un aigle, un lion, un Alexandre, dont la sueur sent le musc. Dorléans eut du moins le mérite de poursuivre jusqu'au bout sa palinodie réparatrice, et s'unit à Malherbe pour déplorer le trépas de celui qu'il ne craignait pas alors d'appeler Henri le Grand.

V

Après Boucher et Dorléans, il semble que la Ligue n'ait plus rien à nous offrir, si ce n'est un amas confus et indigeste de pamphlets anonymes, tels que l'*Arpocratie* ou le *Rabat du caquet des Politiques*, les *Métamorphoses du Béarnais*, le *Fouet des hérétiques*, les *Prophéties de Daniel*, les *Paraboles de Chicot*, toutes productions marquées au coin de la médiocrité. Cependant, parmi ces écrits de la dernière heure, il en est deux qui méritent d'attirer les regards : le *Dialogue du Maheustre et du Manant*, et le *Plaisant discours d'un Seize catéchisé*. Tous deux s'adressent au peuple et à ses chefs, unique espoir d'une cause abandonnée par la noblesse, le haut clergé et la riche bourgeoisie.

Le *Dialogue du Maheustre et du Manant* est à la fois un pamphlet et un manifeste. C'est l'idée primitive de la Ligue, telle qu'elle avait été d'abord comprise et acceptée des masses, dégagée des vues ambitieuses des Guises, des grosses finesses de Mayenne, et des ambages de la politique espagnole. Au moment d'expirer, la Sainte Union règle ses comptes avec tous les partis, qui l'ont entretenue et exploitée, et dresse le bilan de leurs fautes et de leurs trahisons. Cet examen de conscience est, sans contredit, la meilleure apologie qu'on ait publiée en sa faveur, la plus habile, la plus modérée et la plus honnête. Mais tout en justifiant la

Ligue, elle en trahit l'impuissance, la désunion, les causes innombrables de ruine : elle établit que le peuple a été sincèrement dévoué à la cause catholique, et les princes à leur ambition. Le manant commence à ouvrir les yeux et à s'aperçevoir qu'il est dupé de tous côtés. « Les deux chefs des deux partis ont ressemblé deux vieux renards qui, pour faire lever le gibier du bois, contrefont l'aboi du chien, et vont l'un après l'autre chassant pour attaquer leur proie. Ainsi, le roi de Navarre a contrefait le catholique, et M. de Mayenne le ligueur. Et n'étaient toutefois, et ne sont ni l'un ni l'autre. »

La colère de Mayenne fut grande à l'apparition de ce livre malencontreux, lu partout et partout désavoué, comme étant de la lignée de Melchisédech, sans père ni mère. « M. le Lieutenant, nous dit Lestoile, en bouffait et en soufflait de rage, assez pour faire moudre un moulin à vent. » Il mit sur pied toute sa police à la recherche du coupable, et, faute de le trouver, se rabattit sur les deux libraires de l'Union qu'il envoya en prison : il les eût fait pendre, s'il eût osé. Mais l'Université, le peuple et les prédicateurs réclamèrent. Aujourd'hui encore, l'auteur véritable de ce livre est inconnu. La plupart l'ont attribué à Cromé, l'un des Seize et des juges de Brisson. Lestoile lui-même semble partager cette opinion. Et cependant, comment expliquer que la même main, qui serra la corde de Brisson, ait pu écrire cette profession de foi si modérée dans sa fermeté, si sincère dans l'aveu des fautes reprochées à son parti. Comprendrait-on que l'auteur eût été condamné à la roue et exécuté en effigie, deux ans plus tard? Henri IV devait-il lui garder tant de rancune? D'autres ont fait honneur de cet ouvrage à Crucé, quelques-uns au conseiller Roland. Quel qu'en soit l'auteur, on peut affirmer qu'il ne manquait ni de talent, ni de courage.

Le débat s'engage entre un partisan du roi de Navarre et un ligueur naïf et obstiné. Une gravure placée au frontispice du volume met en scène les deux partis. Le Ma-

heustre[1] est à cheval, bien équipé, armé de toutes pièces, comme il sied à un gentilhomme et à un politique, dont les affaires prospèrent depuis quelque temps. Le Manant pieds nus, les jambes entourées de mauvaises guêtres, la besace au dos, la barbe et les cheveux hérissés, s'arrête chapeau bas, sans trembler pourtant, ni hésiter, devant son interlocuteur.

« Mah. — Qui vive ?

Man. — Qu'est-ce à dire, qui vive ? Je n'entends point ce langage.

Mah. — Réponds à ce que je te demande. Qui es-tu ? De quel parti es-tu ?

Man. — Je suis catholique.

Mah. — Et moi aussi. Mais es-tu du parti du Roi ou des princes de Lorraine ?... Tu es ligueur, parle à l'ouvert.

Man. — Je suis ligueur de la Ligue, en laquelle j'ai été baptisé, nourri et enseigné par l'Église catholique, apostolique et romaine, en laquelle je veux vivre et mourir, moyennant la grâce de Dieu. »

Le Manant, qui disputait déjà, il y a trois siècles, avec saint Pierre en personne jusqu'aux portes du Paradis, s'est encore enhardi depuis, sur la place publique et dans les assemblées de l'Hôtel de Ville. Il sait à quoi s'en tenir sur les droits des princes et des peuples, sur la noblesse, la royauté. Il raisonne, il argumente et déjoue les finesses du Politique qui croit le prendre au piége de ses raisonnements. A toutes les sommations qu'on lui fait de déclarer quel est son parti, s'il tient pour l'écharpe blanche ou l'écharpe verte, il oppose son imperturbable réponse : *Je suis catholique !* comme Polyeucte dira : *Je suis chrétien !*

« Man. — Il n'y a que deux partis au monde, l'un de Dieu, l'autre du Diable, tellement que vous disant que je suis catholique, c'est vous dire que je suis du parti de la cause de Dieu.

Mah. — Pourquoi n'obéissez-vous au Roi ?

Man. — Parce qu'il ne peut être légitimé roi, étant, comme il est, hérétique, sacramentaire, relaps et excommunié. »

1. On n'est pas d'accord sur l'étymologie du mot *Maheustre*. Les uns le font venir du mot allemand *Meister*, maître ou cavalier : les autres d'un certain *rembourrement* que les gens d'armes et les courtisans mettaient en haut de leur pourpoint pour se donner des épaules plus larges, et qui s'appelait *Maheustre*.

L'argumentation du Manant roule tout entière sur ce point; il s'y attache avec une opiniâtreté invincible. Pour le reste, il n'a pas d'oreilles. Toutes les belles paroles du Maheustre, tous ses éloges du roi de Navarre, de sa vaillance, de sa douceur, de sa vigilance, de sa magnanimité, viennent échouer contre cette objection intraitable: « *Il est hérétique.* » Cependant il a entendu la messe, il a fait sa profession de foi entre les mains de l'archevêque de Bourges, en présence de plusieurs évêques, princes et gentilshommes, témoins et garants de sa conversion. Sans doute. Mais avec son humeur défiante, son bon sens positif et ombrageux, le Manant ne croit guère à ces protestations orthodoxes du Béarnais, revenu à la messe pour la seconde fois. Il a vu défiler le cortége royal avec fifres et tambourins, se rendant à Saint-Denis comme à un gala. L'aspect de ce joyeux pénitent, qui allait faire si gaiement sa paix avec Dieu et avec les hommes, catéchisé par l'abbesse de Montmartre, l'a surpris et scandalisé. Passe encore, s'il était venu en chemise, nus pieds, la corde au cou, le gros cierge de cire jaune à la main, implorer humblement le pardon de l'Église. Ses amis affirment, il est vrai, qu'il a pleuré; mais ces larmes étaient-elles sincères? le Manant se permet d'en douter.

A cet injurieux soupçon, le Maheustre se récrie, se fâche et porte la main à la garde de son épée, en jetant à la face du rustre un vigoureux démenti. Celui-ci, sans s'émouvoir et d'un ton demi-railleur, l'engage à ne point se *colérer*, mais à discuter pacifiquement (mot nouveau chez un ligueur), et à reprendre avec lui l'histoire du passé. Au fond, le Maheustre, moins guerrier que diplomate, ne demande pas mieux. En fait d'histoire, il en sait long sur tous les partis, qu'il a traversés et pratiqués tour à tour, pour son propre compte ou pour celui du roi de Navarre. Observateur sagace, raisonneur habile et parleur insinuant, il s'efforce d'ébranler pièce à pièce les convictions de l'honnête ligueur, en lui ôtant toute illusion sur les choses et sur les hommes. Il lui montre la ruine inévitable de son parti, la vénalité et la trahison de

ses propres chefs; les princes, les évêques, les magistrats, prenant le chemin de Saint-Denis, pour aller marchander leur soumission. Que reste-t-il à la Ligue? Des gens sans aveu et sans état, personnes rudes, agrestes, ignorantes et mercenaires comme les Seize. « Il y en a parmi eux qui sont des nôtres, et n'entrent en votre compagnie que pour la trahir et en livrer les secrets. » A qui donc se fier? A Mayenne, qui songe avant tout à lui-même, trompe le Roi, abuse le duc de Guise son neveu, amuse le Pape, se moque de l'Espagne et ruine le peuple : vrai *Turinus vendeur de fumée*, qui promet tout et ne livre rien? A Philippe II, qui espère trouver pour sa fille un trône et un époux, en échange de ses doublons? Au Parlement, qui n'a point oublié le supplice de Brisson et sa promenade à la Bastille? Aux prédicateurs, aux Seize, dont les mains ne sont pas plus nettes que la conscience?

Devant ce tableau peu édifiant de son parti, le brave ligueur secoue la tête, non sans tristesse. Il avoue qu'il n'a jamais beaucoup compté ni sur la fidélité des grands, ni sur le désintéressement de Mayenne, et il espère bien que Dieu déjouera et punira toutes ces ambitions privées. Le Parlement ne lui inspire guère plus de confiance. Les théologiens, les curés de Paris, et surtout les Seize sont les seuls qu'il défende résolûment, parce qu'ils sont du peuple comme lui et suspects aux princes. Encore, est-il forcé de reconnaître qu'ils ont accepté le setier de blé et les quarante-cinq sols du roi d'Espagne. Mais la somme est si petite, qu'on ne saurait trop y redire. Et d'ailleurs, la Noblesse en a reçu ou pris bien davantage. L'assemblée des États est son dernier espoir. Si cet espoir vient à lui manquer, si les hommes trahissent la cause de l'Union, Dieu ne la trahira pas.

« MAH. — Quel appui pensez-vous avoir, ni quelle assurance dans ces brouilleries d'affaires!

MAN. — Dieu.

MAH. — Quel secours avez-vous ou espérez-vous avoir?

MAN. — De Dieu.

MAH. — En qui avez-vous créance et fiance pour vous délivrer?
MAN. — En Dieu.
MAH. — Comment pensez-vous avoir un roi en la contradiction de vos princes? Qui vous le donnera?
MAN. — Dieu. »

Habitué à compter d'abord sur les secours humains, le Maheustre, en vrai politique qui ne se paie ni d'illusions, ni de miracles, ne comprend rien à cette héroïque apathie : « Voilà qui est bon pour des moines, s'écrie-t-il, mais non pour des gens d'armes ou pour gens de cervelle, et qui veulent vivre. » — Vivre! mais avec qui? Avec des hérétiques, des *athéistes*, des politiques? le Manant n'y tient pas. Mieux vaut mourir en compagnie des Seize et des Espagnols bons catholiques.

Par un contraste assez curieux, l'humeur accommodante, le bon sens positif et prosaïque, le souci du bien-être et de la vie sont ici l'apanage du gentilhomme : l'inflexibilité des principes, la vertu du sacrifice, le dédain de la mort se trouvent chez l'homme du peuple. Sancho Pança a pris la place de Don Quichotte : c'est lui qui est devenu à son tour le rêveur mystique et l'exalté. Nulle page d'histoire ne nous fait mieux comprendre l'espèce de fascination produite sur l'esprit des masses, par l'éloquence enflammée des prédicateurs. Le Manant est encore sous le charme. Il nous représente l'arrière-garde de la Ligue, le parti non des furieux, mais des entêtés. Placé entre la trahison de Mayenne et l'armée triomphante du roi de Navarre, il s'obstine comme le bœuf surpris par l'incendie dans son étable, et qui refuse d'en sortir. Le Maheustre essaie vainement de le piquer, de l'émouvoir en lui rappelant la gloire de ses anciens rois, la haine séculaire contre l'Espagne : il ne veut rien entendre. Plongé dans une sorte de quiétisme opiniâtre et de placide exaltation, il attend du ciel le sort et le maître qu'il plaira à Dieu de lui envoyer. « Les vrais héritiers de la couronne sont ceux qui sont dignes de porter le caractère de Dieu. S'il plaît à Dieu de nous donner un roi de na-

tion française, son nom soit béni! Si de Lorraine, son nom soit béni! Si Espagnol, son nom soit béni! Si Allemand, son nom soit béni! »

On ne peut contempler sans tristesse cette béate résignation du Manant fanatisé : le Catholique a étouffé en lui le Français. Ce fut là le tort capital de la Ligue : elle isola, opposa et sacrifia l'un à l'autre deux sentiments qui ne devraient jamais être séparés dans le cœur de l'homme, le zèle de la religion et l'amour de la patrie. Malheureusement cet esprit ne devait pas mourir avec la Sainte Union. La France ne pouvait accepter ce divorce, répudier ses traditions, son indépendance, sa nationalité, sous prétexte de sauver sa foi. Aussi le Maheustre a-t-il bien raison, lorsqu'il s'écrie avec un accent prophétique, où perce encore plus de pitié que de colère : « Pauvre homme! A ce que je vois, les impostures des prédicateurs ont bien gagné sur toi. Je crains fort la ruine de cette pauvre ville de Paris, si entre vous autres manants n'êtes plus sages. Croyez que Dieu ne supportera jamais les sujets contre leur roi, et c'est blasphème que le nommer protecteur de divisions, lui qui est Dieu de paix et de concorde. »

A tout prendre, ce pamphlet, dirigé en partie contre le Béarnais, devait tourner à son profit. En épuisant les derniers arguments de la résistance, il achevait d'en montrer l'impuissance et la stérilité. En ruinant le crédit de Mayenne, il grandissait d'autant celui de son heureux rival. En mettant à nu les plaies intérieures de la Ligue, les trahisons, les intrigues qui la minaient sourdement, en avouant les fautes de tous, même des Seize qu'il prétendait justifier, en opposant le peuple à la noblesse, le bas clergé aux prélats, il développait les rancunes et les défiances, et hâtait les désertions. L'heure où l'on s'explique est généralement celle où l'on se brouille, entre amants et entre partis. La Ligue qui avait abrité sous le manteau de la religion tant d'ambitions égoïstes, tant de réticences et de quiproquo, pouvait-elle résister à cette périlleuse épreuve de la franchise. On conçoit donc parfaitement que Henri IV ait pris grand

plaisir à la lecture de ce livre si désagréable à Mayenne, et qu'il ait payé très-cher l'unique exemplaire qu'on eut grand peine à lui procurer. Ses ennemis se chargeaient eux-mêmes d'achever sa tâche, en tirant les uns sur les autres. En même temps, il trouvait là une leçon dont il sut profiter. Son titre d'hérétique relaps était le seul obstacle à son avénement. L'abjuration de Saint-Denis avait déjà rompu ce nœud gordien si habilement brouillé par les intrigues des Guises, de l'Espagne et du Légat. La résistance ne tenait plus qu'à un fil, l'opposition du pape. Ce fil une fois brisé par la main délicate des cardinaux d'Ossat et du Perron, tout prétexte était ôté aux rebelles. Aubry et Boucher eurent beau déclarer que le Pape, que Dieu lui-même n'avait pas le droit d'absoudre Henri de Navarre : personne n'en crut rien. Si décidé qu'il fût à mourir en compagnie des Seize, on put deviner que le Manant reprendrait bientôt le goût de vivre, qu'une fois rassuré par l'absolution du Pape, il reviendrait docilement sous le joug de l'obéissance. Quand la voix furieuse des prédicateurs ne sera plus là pour l'égarer, quand il verra reparaître le vieux drapeau fleurdelisé de Bouvines et de Marignan, il cédera à l'entraînement général, et finira par crier de bon cœur : *Vive le Roi!*

En dépit de ce plaidoyer, le crédit des Seize déclinait chaque jour: les bons mots pleuvaient sur eux de tous côtés, signe certain d'affaiblissement pour un pouvoir que la terreur avait maintenu jusque-là. Un bourgeois possédant seize poules, faisait tuer la seizième, disant qu'il ne voulait entendre parler de Seize en sa maison. Un autre demandait qu'on lui baillât des chandelles qui ne fussent pas des Seize. On riait tout haut du cube carré, c'est-à-dire des Seize, réduits au nombre des apôtres depuis que Mayenne en avait fait pendre quatre. Les Seize essayaient de mettre les rieurs de leur côté en faisant défiler, à travers les rues de Paris, la procession du *Diable Saint-Michel*, où le Béarnais était représenté sous les traits du Démon. Les Espagnols promenaient sur un âne, avec accompagnement de violon,

la mascarade du bonhomme Job, autre facétie ligueuse et catholique dirigée contre le roi de Navarre. Toutes ces saturnales grossières, hurlantes, avinées, organisées par la soldatesque et la populace, scandalisaient les gens sensés, et les détachaient peu à peu du parti. D'Aubray avait donné le signal, et entraîné à sa suite nombre de bourgeois, peu soucieux de se réveiller un matin dans la nasse du roi d'Espagne. On parlait beaucoup de conférences mystérieuses entre les politiques et les chefs du parti populaire, de défections, d'accommodements, etc. A ces bruits grossis outre mesure, une plume anonyme opposa le *Plaisant discours d'un Seize catéchisé.*

Jamais la Ligue n'avait montré plus d'esprit ; malheureusement il était trop tard : tout l'esprit du monde ne pouvait alors la sauver. Le *Plaisant discours* se perdit dans le tumulte de la déroute : ce fut du moins la flèche du Parthe, lancée en fuyant contre le vainqueur. Lestoile, qui ne laissait rien tomber, le recueillit et l'inséra dans son précieux recueil manuscrit, digne complément de son journal. C'est là que nous l'avons trouvé[1].

La scène se passe chez d'Aubray, le grand meneur du parti politique. Le catéchumène est un Seize jusqu'alors récalcitrant : le prêcheur, un avocat du Maine appelé du Rousseau, personnage hâbleur et insinuant, patriote et bon catholique, s'il faut l'en croire; car il a veillé pour le *parti* jour et nuit aux portes et aux remparts, excepté cependant la nuit de Toussaint 1589, où il fut retenu au lit par un frisson quelque peu politique : vaillant homme du reste, comme l'Archer de Bagnolet, et ne craignant rien au monde que le danger. Apôtre de la désertion, marchant à pas de loup et chuchotant à l'oreille des gens ses médisances et ses promesses, le *Catilina manceau* a tout l'air d'un confrère de Patelin et de Macette. Il est le type du convertisseur politique comme du Perron le sera bientôt

1. *Recueil de Lestoile,* t. II. (1425, bibl. Imp.)

du convertisseur religieux. En homme avisé qui flaire l'avenir, il engage son auditeur à l'imiter, lui et tous les gens d'honneur intéressés à se rapprocher du roi de Navarre, pour demeurer finalement les plus forts. Cette petite comédie, prise sur le vif de la société contemporaine, nous peint assez naturellement ce qui se passait ou se disait dans les cercles politiques. La maison de d'Aubray est l'arsenal où se dressent les batteries du parti. C'est de là que partent les commérages alarmants, les bons mots anonymes contre les Seize et les prédicateurs; là que s'opèrent les miracles des conversions avouées ou secrètes ; là que s'élaborent les homélies édifiantes, dont la conclusion est toujours la même, « *il faut en venir au roi de Navarre.* » Mais pour amener le peuple à cette extrémité, que faire ? Organiser une petite guerre de doléances sournoises et de récriminations hypocrites. « Il fallait aller aux halles, et là faire semblant de marchander quelque viande ou quelque fruit.... disant et criant que les prédicateurs empêchaient la paix, et qu'ils étaient cause que le pauvre peuple mourait de faim.... et que, si l'on ne faisait la paix, on allait être assiégé de rechef, pour manger des rats et des souris comme auparavant, par l'opiniâtreté des prédicateurs, qui mangeaient de bons morceaux, étaient à leur aise et recevaient force doublons d'Espagne. »

Cependant, la conversion du Seize ne s'opère pas du premier coup : une seconde instruction a lieu encore chez d'Aubray, et une troisième chez l'abbé de Sainte-Geneviève, en présence du sieur de Roissy, de Passerat, de Baudouin, des échevins Langlois et Després, tous bons compagnons, amis de la paix et du service *divin ou du vin,* comme eût dit leur confrère Rabelais. L'abbé de Sainte-Geneviève, sorte de Janus politique, sert tour à tour d'amphitryon aux deux partis. La table de M. l'Abbé a deux faces diverses comme sa personne. Quand il traite les Ligueurs, il leur donne de la vache au lieu de bœuf, de la brebis au lieu de mouton, avec du vin éventé et du pain bis. « Mais

quand les bons amis Politiques arrivent, il leur fait grande chère : force coqs d'Inde, chapons, perdrix, bécasses (mortes ou vives), avec toutes sortes de pâtisseries, et surtout du bon vin délicat et friand. » Il y a là une jolie scène de repas qui, par le comique, et aussi par la crudité des tons, rappelle le *Festin ridicule* de Régnier : rien n'y manque, pas même en double exemplaire cet illustre nez du pédant, dont le vermillon

Marquait un *hac itur* à la Pomme de Pin.

« Et y avait tels excès que les boutons du nez de Passerat s'enflaient comme grenade, celui de Baudouin suait de chaleur et laissait tomber des mites. » Ce petit cénacle de conspirateurs bourgeois, discrets en public et vaillants à huis clos, le verre en main, nous offre la contre-partie du banquet tenu chez le comte d'Arête. Là, ce n'est plus le Béarnais, mais les Seize qu'on crible d'épigrammes et de quolibets. On les voit déjà trépasser, et l'on boit à leur extermination. « Et tout le long du dîner ne faisaient que parler des Seize. Passerat les tranchait à coups de bec; Baudouin les écrasait sous sa meule du moulin[1]; le grand Guillaume les fendait comme il fait un coq d'Inde; M. l'Abbé les assommait à coups de crosse. C'était pitié de ces pauvres Seize, comme ils étaient charpentés à la table de M. l'Abbé. A chaque verre de vin, un Seize mort! Et y eut pour le moins cent cinquante verres de vin avalés, et tout d'une main cent cinquante Seize abattus en peinture. »

Les ligueurs qui défendaient ainsi une cause désormais perdue, étaient dignes de croiser la plume avec les auteurs de la *Ménippée*. On peut reconnaître à cet échantillon, qu'alors comme dans tous les temps, l'esprit en France, pas plus que le courage n'était le privilége exclusif d'un parti. Les *Paraboles de Chicot* furent le dernier éclat de rire de la Ligue. Elle se vit bientôt réduite à entonner elle-même son propre

1. Allusion au livre de Baudouin contre Dumoulin.

De Profundis : à défaut d'autre consolation, elle promettait la palme du martyre à ses derniers adeptes :

Sus, sus, faites-nous donc mourir,
Il n'est que de mourir martyr.

Mais le peuple moins affamé de martyre que de pain, demandait la paix à grands cris.

V

Comme bien d'autres choses sérieuses en France, la Ligue avait commencé et devait finir par des chansons. Dès le premier jour, la victoire d'Anneau avait été saluée par un déchaînement triomphal de toutes les trompettes catholiques à la gloire des Guises. On avait chanté le *Testament des Reîtres hérétiques*, le *Cimetière des Reîtres*, et vingt autres complaintes enthousiastes et ironiques contre ces maudits Allemands, venus en France pour s'y faire enterrer :

Quand reviendrez-en ce pays,
Si voulez être ensevelis,
Apportez draps et toile blanche [1].

Les instincts violents de la Ligue laissaient peu de place aux finesses et aux jovialités du vaudeville. Aussi, la chanson ligueuse est-elle loin d'égaler en importance et en crédit le sermon et le pamphlet. Elle respire trop souvent la rudesse et la brutalité des masses fanatisées. La platitude et la crudité du style, la pauvreté des rimes, la grossièreté féroce des plaisanteries révèlent assez son origine. Après la journée d'Anneau, deux événements principaux vinrent exciter la verve des rapsodes populaires : le martyre des frères de Guise et l'assassinat de Henri III. D'abord éclate une douleur mêlée de rage, de sanglots et de menaces :

Malheur à toi, ville de Blois
Qui enclos ce traître Valois,
Qui fut vrai fils d'une Chimère !

1. Leroux de Lincy, *Chants historiques*, t. II.

De sinistres représailles s'annoncent contre Henri III, contre d'Épernon, contre Lognac et les Quarante-Cinq. Chaque matin voit naître une nouvelle complainte : c'est l'Église, c'est la duchesse de Guise, c'est la duchesse de Montpensier qui épanchent bruyamment leur douleur en couplets larmoyants, et crient vengeance. A ce long pleur de la capitale en deuil succède bientôt un accès de joie folle. On vient d'apprendre le coup fortuné de Jacques Clément : un cri de triomphe s'échappe de toutes les poitrines :

Il est mort ce traître roi [1],
Il est mort, ô l'hypocrite !
Il est mort en désarroi,
Vêtu de ses faits iniques.

Il était mort en effet, bien mort : on aurait pu le laisser en paix. Mais les rimeurs affamés de vengeance ne lâchèrent pas ainsi leur proie. Une interminable série de couplets outrageants et facétieux vint étaler et prolonger l'agréable spectacle de l'agonie royale. Les derniers moments de Henri III, ses horribles souffrances, ses adieux au roi de Navarre devinrent un sujet de scènes burlesques : on s'amusa, on rit jusqu'aux larmes du bon tour que lui avait joué le Jacobin [2]. A ces facéties de cannibale contre la victime se mêlent les complaintes béates et sanguinaires en l'honneur du meurtrier. La Grèce républicaine n'avait pas eu d'hymnes plus enthousiastes pour Harmodius et Aristogiton :

Il faut qu'en un temple honoré,
Il soit avecque gloire
En or ou cuivre élaboré,
Pour une éternelle mémoire.

Puis vint le tour du Béarnais. On s'amusa des mésaven-

1. Chanson pleine de réjouissance avec actions de grâces sur *la mort advenue à Henri de Valois*. (Leroux de Lincy, *Chants historiques*, t. II.)
2. Chanson nouvelle *Sur la finesse du Jacobin*, avec ce refrain moqueur :

Tu ne l'entends pas le *la la*
Tu ne l'entends pas le latin.

tures conjugales du *Roi gennin*, devenu le confrère de *Jennin Dada*, par la grâce de Dieu et de son épouse, la trop sensible Marguerite. On sut presque gré à l impudique fille des Valois d'avoir si bien vengé la Sainte Union, aux dépens de son honneur et de son mari. Le moindre échec de l'armée royale était célébré par les ligueurs comme un éclatant triomphe. Henri de Navarre venait-il à être repoussé devant Dreux? Vite on chansonnait *Jean Sandreux* [1], sobriquet plaisant qui faisait la joie de tous les bons catholiques de l'Union : les politiques seuls se permettaient de ne point en rire :

Jean Sandreux,
Retire-toi arrière,
Tu as les pieds poudreux.

Tu fais le catholique,
Mais c'est pour nous piper.
. . . .
Pour couvrir ta malice,
Prends la peau d'un renard;
Mais de ton artifice
Et de toi Dieu nous gard',
Et de tes Politiques
Pires que hérétiques.

Jean Sandreux,
Retire-toi arrière, etc.

En dépit de toutes les sommations, Jean Sandreux ne recula pas. Bientôt il prit Dreux, il prit Rouen, il prit Sens, il prit Meaux; enfin, Dieu et la Messe aidant, il prit Paris. Ce jour-là, c'en était fait de la Ligue et de ses chansons : les rieurs et les rimeurs avaient passé de l'autre côté.

1. Sandreux, sans Dreux.

CHAPITRE VIII.

PAMPHLETS ROYALISTES ET POLITIQUES.

L'*Anti-Gaverston*. — La *Bibliothèque de Mme de Montpensier*. — La *Prose du Clergé de Paris*. — Du Plessis-Mornay. — Le *Brutum Fulmen* d'Hotman. La *Musa Monitrix* de Henri Estienne. — L'*Anti-Espagnol*, de Michel Hurault. — La *Ménippée*. — Les funérailles de la Ligue. — Chansons et poésies politiques.

I

A ce tumultueux débordement de la presse et de la prédication ligueuse, roulant dans son cours les homélies furibondes de Boucher et les pamphlets sonores de Dorléans, la royauté n'avait opposé d'abord qu'une faible digue ou d'impuissantes représailles. Henri III, homme d'esprit et beau parleur, eût volontiers engagé un duel à coups de plume contre les Guises : il s'y fût diverti peut-être autant qu'à une mascarade ou à une procession. Mais le temps des luttes courtoises était passé. Ses épigrammes frêles et polies comme l'épée de ses mignons, vinrent se briser contre l'entêtement fanatique des masses et l'invulnérable popularité des princes lorrains. L'*Anti-Gaverston*, composé pour la défense de d'Épernon, n'étouffa pas l'audacieuse invective de Boucher, et ne fit que provoquer une nouvelle attaque. La *Bibliothèque de Mme de Montpensier*, dont on avait tant ri au Louvre, n'ôta rien au crédit de l'ambitieuse duchesse, et doubla ses rancunes. Ce petit libelle, œuvre d'un royaliste

politique, et peut-être d'un huguenot, n'avait rien d'ailleurs de bien violent : c'était une simple espièglerie, un jeu d'esprit calqué sur la fameuse bibliothèque de Saint-Victor dans Rabelais. Les principaux personnages de l'Union, seigneurs, dames et prédicateurs s'y trouvaient désignés comme auteurs ou héros de livres ridicules et imaginaires. On voyait là réunis dans un salmigondis grotesque :

« Le dénombrement des veaux de la Ligue, et le moyen de les garder de bêler, par M. de Rennes.

Les grimaces raccourcies du P. Commolet, mises en tablature par deux dévotes d'Amiens.

Traité de l'aberration du cerveau à M. Rose.

Sermons de M. de Cueilly curé de Saint-Gervais, recueillis par les crocheteurs. »

Innocents coups d'épingle, auxquels la Duchesse se chargea bientôt de répondre par un coup de poignard. Mais cette vengeance lui coûta cher. Une effroyable satire, qu'on eût cru lancée par la main de Némésis, s'abattit sur sa tête, sans qu'on pût savoir d'où le trait était parti. La *Prose du Clergé de Paris* fut le signal des représailles royalistes.

Femme ardente de cœur, de sens et d'imagination, jetée par l'ambition de sa famille entre les bras d'un époux de soixante ans, Catherine de Guise, duchesse de Montpensier, avait demandé à la politique des émotions que l'hymen ne pouvait lui donner. Elle devint la Furie de la guerre civile. Impitoyable pour la vie et pour l'honneur de ses ennemis, elle se vit exposée en retour aux mêmes haines. De hideux placards étalèrent à tous les yeux ses prétendues amours avec le légat Cajetan, avec le jeune duc de Guise son neveu, et même avec Jacques Clément. On répandit le bruit que ce moine brutal et fanatique avait goûté près d'elle, dans un dernier entretien, les joies anticipées du paradis. Une pièce d'une énergie sauvage, qu'on pourrait appeler l'hymne vengeur du régicide, grava en strophes d'airain le déshonneur de la Duchesse. C'est la *Prose du Clergé de Paris* (*Prosa Cleri Parisiensis ad ducem de Mena, post cædem*

regis Henrici III). La traduction française, qui parut bientôt après sous le pseudonyme ironique de Pighenat, curé de Notre-Dame des Champs et l'un des prédicateurs de la duchesse, est loin de rendre l'âpreté et l'énergie d'un latin digne de Juvénal.

Hæc nacta virum non segnem,
Eia, inquit, fige penem
In alvi latifundia,
Æque penitus ac ferrum,
Quod jurasti vibraturum
Intra Henrici ilia.

Elle qui savait comme
Souvent amoureux font,
Afin d'éprouver l'homme,
Et n'avoir un affront,
Lui dit d'une pudeur
Séant à sa grandeur :
« Soit fait, prenez liesse,
Mais montrez la roideur,
Pressant votre maîtresse,
Dont vous dedans le cœur
D'Henri, notre fléau,
Ficherez le couteau. »

Le ton de cette pièce est si naturel, si bien au diapason du temps, qu'on s'y était d'abord trompé, et qu'on avait cru reconnaître l'œuvre de Pighenat ou de quelque autre ligueur forcené. Depuis, un examen plus attentif a suffisamment prouvé que c'était là une abominable satire. Quel en fut l'auteur? Fut-ce Rapin, fut-ce Passerat? Nous n'oserions le décider. Tout ce qu'on peut affirmer, c'est que cette pièce est l'œuvre d'un vigoureux latiniste, qui connaissait toutes les ressources de la langue, et qui savait en user et en abuser.

La Ligue, dès sa naissance, avait vu se grouper autour du trône un petit noyau de royalistes fidèles, catholiques, protestants, résolûment hostiles à cette création d'un état dans l'État. L'*Anti-Guisart* fut leur première déclaration de guerre. Ce pamphlet, robuste et massive construction d'un style

roide et lourd, révélait la main d'un partisan et peut-être d'un familier du roi de Navarre, caché sous le manteau d'un catholique modéré. D'un côté, il revendiquait les droits de la prérogative royale, le maintien de la loi salique, l'hérédité légitime, en combattant les ambitions rivales des Lorrains, l'invasion de la politique espagnole et les influences ultramontaines : de l'autre, il proclamait certaines idées de paix, de tolérance et de transaction, qui devinrent le programme du parti politique. Les chefs de la Sainte-Union eurent bientôt reconnu dans ces *moyenneurs*, qui prétendaient marier le prêche et la messe, et les faire vivre côte à côte pacifiquement, leurs plus redoutables adversaires. Les libelles, les gravures, les placards ligueurs dénoncèrent la naissance de ce nouveau monstre amphibie, digne complice de l'Hermaphrodite Henri III et du Dragon béarnais.

Quel est ce monstre ici, et comment il se nomme ?
Des Grecs est dit Sirène et des Hébreux Dagon,
Et ce siècle aujourd'huy Politique l'appelle.
Mais dites moy un peu pourquoi est-il femelle ?
Sa plus grande vertu est d'un chacun flatter,
Et des plus forts le cœur et le courage oter.

Boucher et Dorléans épuisèrent toutes les malices et les crudités de leur pinceau pour décrire ce douteux animal, qui se glissait sournoisement dans le troupeau de l'Union. « Ce sont serpents qui coulent doucement, mais qui piquent mortellement.... Ils font les doux, les froids, les secrets et les discrets : ce ne sont que belles paroles, rien que modestes actions, et d'apparence rien que saintes méditations. Ce sont vrais chiens couchants, qui vont baissant la tête et qui vous lèchent de la langue, et qui vous flattent de la queue. Mais, quand ils ont atteint au but prétendu, ils font les forcenés, les enragés, les furieux[1]. » De tous ces portraits le plus véridique, le plus vivant est sans contredit

1. Banquet du comte d'Arete.

celui que les Politiques ont tracé d'eux-mêmes, dans une pièce charmante d'ironie et de finesse, jointe à la *Ménippée* :

Pour connaître les Politiques,
Adhérents, fauteurs d'hérétiques,
Tant soient-ils cachés et couverts,
Il ne faut que lire ces vers.
Qui se plaint du temps et des hommes
En ce siècle d'or où nous sommes ;
Qui ne veut donner tout son bien,
A cette cause il ne vaut rien :
Qui tard l'Union a jurée,
Qui a pris sa robe fourrée
Au lieu de prendre son harnois,
Qui ne dit point le Biarnois [1],
Ains dit le Roi, et qui le loue ;
Qui a fait aux Seize la moue,
. . . .
Qui se fâche quand on l'appelle
A la porte, à la sentinelle,
A la tranchée et au rempart,
Il n'est point de la bonne part.
. . . .
Qui ne parle révéremment
Du couteau de frère Clément,
Qui lorsque Bichon et Nivelle [2]
Ont imprimé quelque nouvelle,
En doute, et s'enquiert de l'auteur,
Je gage que c'est un fauteur.

Le Politique est un homme sensé, positif, qui aime ses aises, et qui trouve que le premier bien en ce monde est d'être maître chez soi, français en France, parisien à Paris, sans avoir besoin d'être protégé par les soldats du roi d'Espagne, admonesté par le Légat et confessé par les Jésuites.

Ce tiers parti modéré, auquel d'Aubigné croyait aussi peu

1. On affectait de dire alors le *Biarnois*, comme on dira plus tard le *Corse* ou *Buonaparte*. Les petitesses des partis sont les mêmes dans tous les temps.
2. Imprimeurs de la Ligue.

qu'au *tiers lieu* de Purgatoire, apparaît d'abord comme un point imperceptible au milieu de la grande marée montante de la Ligue. Peu à peu il s'étend, se grossit de toutes les désertions qu'amènent les excès des Seize, les hauteurs de l'Espagne, les hésitations de Mayenne et les maux de la guerre civile. Henri IV, si confiant qu'il fût dans la vertu de ce qu'il nommait plaisamment le *droit canon*, n'ignorait pas non plus la puissance de la parole et des écrits. Lui-même en avait usé tout le premier. A la bulle d'excommunication lancée contre lui et le prince de Condé, il avait riposté par un manifeste, qu'une main hardie affichait jusqu'aux portes du Vatican : « A Monsieur Sixte, soi-disant pape (sauve la sainteté), Henri de Navarre dit et soutient que, en ce qui touche le crime d'hérésie, Monsieur Sixte en a faussement et malicieusement menti, et que lui-même est hérétique, ce qu'il fera prouver en plein concile libre et légitimement assemblé.... Que si, par le passé, les princes et rois ses prédécesseurs ont bien su châtier la témérité de tels galants, comme est ce prétendu pape, lorsqu'ils se sont oubliés de leur devoir et passé les bornes de leur vocation, confondant le temporel avec le spirituel, ledit roi de Navarre qui n'est en rien inférieur à eux, espère en faire un jour autant. »

La Fortune, qui avait amené au Béarnais les plus braves épées de la Noblesse, lui donna aussi les meilleures plumes de France : une petite armée d'écrivains d'élite, exercés et rompus à la controverse comme ses soldats à la manœuvre. Avec son coup d'œil avisé, il eut bientôt deviné, comme autrefois Charles V, que ses vrais amis, que ses meilleurs auxiliaires étaient là; qu'il trouverait parmi eux des têtes calmes, de fines langues, des esprits sérieux et pratiques, faits pour comprendre les idées de conciliation, dont il était le représentant. Ils apportent dans la discussion un élément nouveau, dont n'avaient guère abusé jusqu'alors catholiques, ni protestants : le bon sens. Quoi qu'on fasse, après les grandes extravagances politiques, religieuses et

littéraires, il faut se résigner à voir cet humble et prosaïque vainqueur s'asseoir un matin sur les ruines accumulées par l'esprit de système, de secte ou de parti. Il a pour complices la fatigue, le désenchantement, l'intérêt, et surtout la faiblesse ou la sottise de ses ennemis. Entre les deux partis extrêmes, qui faisaient osciller la France en sens contraire, les Politiques représentent l'équilibre. Or, l'équilibre est la loi du monde moral comme du monde physique. *Nous ne pouvons rien souffrir d'extrême*, a dit Pascal. Cet axiome, qui est un principe de goût tout aussi bien qu'une règle de conduite, convient à notre pays plus qu'à tout autre. La langue et l'esprit français avaient été jetés hors de la mesure et de la vérité par l'influence espagnole et par les saturnales ligueuses. Les Politiques, en raillant tous les excès, rendirent aux lettres le sentiment de la proportion et de la réalité; ils substituèrent le langage de la réflexion et de l'expérience aux entraînements aveugles de la passion, et préparèrent ainsi l'avénement de cette grande littérature sensée qui eut surtout pour interprètes Molière, La Fontaine, Boileau.

Le même contraste que nous avons signalé ailleurs entre les écrivains empanachés de Charles le Téméraire et les rimeurs caustiques et bourgeois de Louis XI, se retrouve ici. En général, le pamphlet ligueur prend volontiers l'allure bruyante et fanfaronne d'un capitan espagnol, l'air terrible de maître Girard le Corporeau avec son grand *voulge*[1] tout sanglant de la Saint-Barthélemy. Fils du carrefour et de la Sorbonne, poissard et pédant à la fois, il crie, hurle et aboie comme Boucher, requiert comme Senault, pend et étrangle comme Bussy Leclerc. Plus pacifique d'esprit et de forme, le pamphlet politique a l'allure cauteleuse, la bonhomie narquoise du bourgeois, la finesse du clerc et la causticité de l'homme du Palais. Il se souvient de Patelin et aussi du bon berger Jehan de Brie. Volontiers bavard et senten-

1. Coutelas.

cieux comme un prud'homme, droit et loyal au fond comme un citoyen de la vieille France, il sait cacher sous le piquant d'une ironie ou d'un bon mot les conseils de la raison. Tandis que Henri de Navarre avec son infatigable poignée de gentilshommes et de soldats, harcèle, dépiste et bat la grosse armée haletante du gros Mayenne, les écrivains politiques à leur tour organisent contre la Sainte Union la même guerre d'escarmouches et de surprises. L'œil au guet, habiles à saisir et à seconder les mouvements de l'opinion, ils minent tout doucement le sol sous les pas des Guises et du roi d'Espagne.

A la puissance du bon sens ils joignent celle d'un sentiment qui sommeillait alors au cœur du peuple étouffé par les haines religieuses, mais que l'excès des maux publics et la haine de l'étranger devaient bientôt réveiller. Le patriotisme vint prêter à leur style la chaleur et la vie, que la raison seule ne peut donner. Jadis, au milieu des abaissements et des misères de la domination anglaise, il avait animé les généreuses ballades d'Eustache Deschamps et la prose empesée d'Alain Chartier. Par lui, l'éloquence politique, dégagée des violences et des trivialités, put s'élever à une hauteur que n'atteignait pas alors l'éloquence sacrée. Par lui, la Muse française en deuil de Ronsard et dans l'attente de Malherbe, put retrouver la source des nobles inspirations. Entre ces fidèles serviteurs et ces habiles avocats de la monarchie et de la France, il faut citer au premier rang du Plessis Mornay, Michel Hurault, Pasquier, Hotman, Pithou, Henri Estienne, Florent Chrestien, Rapin, Passerat, etc.

Du Plessy Mornay est le grand maître de la controverse protestante et royaliste. Gentilhomme, érudit, théologien, diplomate, libelliste, il est le confident et l'auxiliaire le plus utile du Béarnais. Il n'a point la passion aveugle, la fougue aventureuse et indiscrète de d'Aubigné. Honnête homme, chrétien austère, fidèle à son Dieu et à son roi, il suit sa ligne droite au milieu des tergiversations, des accommodements et des compromis inévitables de la politique. Les fai-

blesses de son maître l'attristent, sans le jeter dans le camp de l'opposition. Il a les larmes aux yeux, en lui voyant prendre le chemin de Saint-Denis, et pourtant il lui reste sincèrement dévoué. D'Aubigné moins patient bondit sur sa plume, et entame la Confession de Sancy. Le nombre des écrits attribués à Mornay est considérable [1]. Il a la main dans la plupart des pamphlets royalistes sortis du cabinet de Henri IV. Il répond au *Catholique Anglais* [2] de Dorléans; il relève les fanfaronnades et les vanteries de Mayenne sur sa fameuse campagne du Midi [3]; il adresse une Remontrance aux Trois États contre la Ligue.

Au ton provocant, aux invectives bruyantes, aux calomnies furieuses de Dorléans, il oppose le sang-froid, l'ironie discrète, l'indignation contenue d'un politique, qui songe moins à trouver des injures que des raisons. Cependant, il faut l'avouer, l'avocat ligueur a plus de verve, plus d'éclat, plus d'intempérance bouffonne et caustique. Mornay, quand il raille, a toujours la gravité et la dignité un peu roides d'un gentilhomme huguenot. Du bout de sa plume, il repousse avec dédain les infamies dont on a prétendu salir l'honneur du Roi son maître, et répond au parallèle injurieux qu'on essaye d'établir entre Henri de Navarre et les Guises. « C'est la différence de Sion à Gomorrhe, de David à Sardanapale. » Dorléans s'emporte, écume de rage à l'idée de voir deux religions dans l'État. Mornay, en homme pratique, invoque l'autorité des faits. Il cite l'exemple de l'Allemagne, de la Pologne, de la Suisse, où cette liberté existe sans entraîner la ruine de la société. Le ton calme, modéré de sa conclusion contraste avec les foudres et les tonnerres, que Dorléans faisait rouler tout à l'heure sur la tête des ca-

1. Nous en avons déjà parlé plus haut. — *Satire religieuse*. V. ses Mém., 4 vol. in-4°.

2. *Lettre d'un gentilhomme catholique français contenant brève réponse aux calomnies d'un certain prétendu Anglais.* — Mornay, pour répondre, s'était caché sous le pseudonyme d'un catholique.

3. Réponse à un petit discours sur le voyage de M. de Mayenne en Guyenne. 1586.

tholiques endormis : « Je ne vois certes autre moyen, sinon que tous unanimement nous détestions la Ligue; protestions de n'y vouloir participer en aucune façon, pour vivre paisiblement ensemble comme citoyens d'une même patrie, enfants d'une même famille, dépendant d'un même chef. »

A côté de Mornay, se place Michel Hurault, un digne petit fils de L'Hôpital, qui retrouve, pour défendre la royauté, l'âme et le style d'un La Boëtie monarchique. Ses *Trois excellents discours* sont, après le *Contr'Un*, le plus beau monument de l'éloquence politique au seizième siècle. Ils ont même sur le *Traité de la servitude volontaire* un avantage capital, celui d'une conclusion très-nette, très-ferme et très-patriotique. Le premier fut écrit au lendemain des Barricades, à l'heure où s'ouvraient ces malheureux États de Blois, qui devaient étaler à tous les yeux l'abaissement de la royauté. Pris de vertige, enivré de sa haute fortune et des hymnes enthousiastes du peuple et du clergé, Henri de Guise courait vers l'abîme. C'est alors qu'au nom de la France, du devoir, de sa gloire et de sa propre sécurité, Michel Hurault essaye de l'arrêter en lui criant : « Pauvre homme! tu as déjà presque quarante ans sur la tête et tu n'oses encore prendre le nom de roi : quand en auras-tu l'effet? Penses-tu si aisément venir à bout de ceux qui peuvent empêcher la fin de tes vaines entreprises? Il y a trente ans que l'on perd temps à leur faire la guerre. Je t'en donne dix de meilleur marché; il t'en reste vingt. Quel roi feras-tu au bout de cela, à soixante ans? » Ce n'était plus là le cri forcené d'un ennemi, qui insulte et calomnie son adversaire; c'était la voix du patriotisme et du bon sens. Le pamphlet s'élevait jusqu'à la dignité de l'éloquence. Il y arrive, et d'un souffle plus puissant encore, dans le troisième discours, l'*Anti-Espagnol*, composé la veille de l'abjuration,

Les conférences de Suresnes venaient de s'ouvrir; le Roi ne demandait pas mieux que d'être éclairé; bon nombre de Politiques le souhaitaient plus vivement encore. Les Jésuites

et les prédicateurs, vendus à l'Espagne, soutenaient que Henri de Navarre, à titre d'hérétique relaps, ne pouvait rentrer dans le giron de l'Église. L'*Anti-Espagnol* est une réponse à ces prétentions, un appel au peuple, un plaidoyer en faveur de la loi salique, ce palladium de la monarchie; une dénonciation des intrigues ourdies contre l'héritier légitime du trône, et une invective vigoureuse à l'adresse des ligueurs, des Seize et surtout de l'étranger. L'auteur dénonce d'abord les Jésuites, « ces *espies* (espions) déguisés et de longue main entretenus parmi nous aux dépens de nos successions. » Puis, les prêcheurs ensorcelés par l'or de l'Espagne; puis les Seize, qui ont vendu Paris à beaux deniers comptants :

> O mon pauvre Paris ! Tu portes à ce coup
> Du cruel Espagnol le lamentable joug.
> Tu sers, superbe ville ! Et Castille élevée
> Fera gloire à jamais de t'avoir maîtrisée [1].

Cette douleur patriotique, ces larmes données au malheur de son pays, cette indignation qui devient éloquente à force d'être sincère, rappellent les plus belles pages du *Quadriloge invectif* par Alain Chartier. Michel Hurault est bien ici l'héritier de celui dont on a pu dire, « qu'il avait les fleurs de lis dans le cœur. » Lui aussi porte dans son cœur ces grands rois de la fleur de lis, comme il les appelle ; il les évoque tous du fond de la tombe, pour en faire un cortége au Béarnais; il les montre debout, l'épée nue, défendant ce trône, où Philippe prétendait faire asseoir sa fille. Son âme se soulève à l'idée de voir une femme, une Espagnole, siégeant au Louvre entre une douzaine de vieilles Moresques, et recevant là dans son cabinet les ordres de l'Escurial. Il peint avec une hardiesse pittoresque la cour transformée en boudoir, les cartes, les litières, le vermillon, le blanc d'Espagne, remplaçant les harnois, les piques, les lances qui ornaient

1. O magna Carthago, probrosis
Altior Italiæ ruinis.
(HORACE.)

le palais de nos anciens rois; les gentilshommes occupés tout le jour à farder leur visage, à teindre leurs cheveux, à se parer et à se diaprer, pour plaire à celle qui, en une nuit, leur pourrait mettre la couronne sur la tête. « Non! non! s'écrie-t-il; la France ne s'acquiert pas ainsi; la France ne se donne point en dot : pour être roi de France, il faut être né roi de France :

> . . . . vitam tibi contulit idem
> Imperiumque dies. »

De quel droit ces *puants Visigoths*, chassés par l'épée de Clovis au delà des Pyrénées, ces *faquins de Castille*, ces catholiques bâtards, Ariens de la veille, demi-Juifs et demi-Mores à peine tirés de la Synagogue et de l'Alcoran, oseraient-ils disputer le pas et le titre de roi très-chrétien au descendant de saint Louis? Dans son ardente philippique, Hurault presse, harcèle ses adversaires de tous côtés et sur tous les tons : il dispute, il raille, il raconte, il se lamente, il apostrophe et le roi d'Espagne, et la noble cité d'Anvers si cruellement ravagée, et ce peuple hébêté ou rendu furieux par les discours de ses prédicateurs. « Courage donc, Français, opposez-vous aux justes armes, aux armes partout victorieuses du grand Henri. Suivez, gaillards, suivez les insignes de ce bourreau de vos princes; suivez les étendards de cet assassin et empoisonneur héréditaire[1] de la maison de France. Mettez-vous à la bouche des canons de votre roi, rougissez la France de votre sang, afin qu'elle devienne espagnole! » Mais la pitié l'emporte sur la colère, à la vue de cette France, son plus cher amour, haletant le dernier soupir. Par un retour de modération conciliante, il tend la main à ses ennemis de la veille, et termine en prononçant ces belles paroles qui devaient faire tressaillir l'ombre de L'Hôpital dans son tombeau : « Sus donc, montrons à ce coup si nous avons en l'âme quelque reste de

1. On accusait Charles-Quint d'avoir fait empoisonner un des fils de François Ier.

sang français. Que le devoir de sauver notre liberté, et l'appréhension d'une si misérable servitude; étouffe toutes nos vieilles querelles; ensevelissons-les dans l'amour de notre pays. Il n'y a plus d'autre parti que le Français ou l'Espagnol. » Le jour où la question se trouva ainsi nettement posée aux yeux de tous, la France fut sauvée. Il faut savoir gré à Michel Hurault comme à tous les hommes de cœur et de sens, qui les premiers osèrent, quelquefois au péril de leur vie, en face d'une soldatesque furieuse et d'une populace fanatique, exprimer hautement leur opinion.

Un vieux pilote éprouvé par l'orage, Étienne Pasquier, mêlait sa voix à ce concert patriotique. Dès 1562, il publiait son *Exhortation aux princes pour obvier aux séditions*, et proposait de tolérer en France le calvinisme. Plus tard, il prophétisait, avec son ami Ronsard, la ruine de ces Valois qu'il eût voulu sauver. Député aux États de Blois, il gémissait avec Hurault sur la victoire de la rébellion, sur la folie du peuple, sur l'avilissement de ce roi devenu la risée de ses propres sujets. Éloigné de Paris et du Parlement, où dominaient les Dorléans, les Cromé, les Neuilly, il épanchait dans ses sonnets et dans ses lettres sa mauvaise humeur contre la Ligue. Il s'écriait, en levant les mains au ciel :

> Tout est perdu : la guerre est immortelle.
> Il n'y a rien que voleurs par les champs,
> Rien que desseins de toutes parts méchants,
> La grand' cité de Paris est rebelle.

Un jour vint enfin, où il lui fut permis de revoir le Paris de sa jeunesse, la grande salle du Palais, théâtre de ses premiers triomphes :

> Après avoir été forclos [1] de mon Paris
> Et pourmené [2] cinq ans ma barque dans l'orage,
> Je recueille aujourd'hui les ais de mon naufrage,
> Ains' le peu qui restait encor de mes esprits.

1. Exclus.
2. Promené.

Il lui en restait assez pour entreprendre et terminer, avant de mourir, une nouvelle campagne contre les Jésuites.

D'autres hommes mêlés dès longtemps aux luttes de l'opposition, se trouvaient ramenés, par le flux et le reflux des événements, sous la bannière royale. Nous avons rappelé ailleurs le singulier revirement qui s'opère alors dans les doctrines politiques des deux partis. François Hotman, l'auteur de la *Gaule Franke*, s'était fait, sur ses vieux jours, le champion du droit monarchique contre la Ligue et la papauté. A la bulle d'excommunication lancée contre le roi de Navarre, il opposait le *Brutum Fulmen*, long et lourd traité, bien inférieur aux écrits de sa jeunesse, et qui eut cependant le succès d'un pamphlet. Son frère, Antoine, après avoir soutenu les droits du cardinal de Bourbon, se réfutait victorieusement lui-même dans le *Traité de la Loi salique*. Son neveu, Jean de Villers Hotman, lançait, au milieu de la déroute de la Ligue, l'*Anti-Chopin*, satire burlesque et sanglante dirigée contre les principaux chefs de l'Union, et brûlée par ordre du Conseil. Henri Estienne sonnait, dans sa *Musa Monitrix*, le glas funèbre du « *Cavete vobis principes* », en mémoire de Jacques Clément. Quelques années auparavant, indigné des injures et des mensonges dont on poursuivait son bienfaiteur Henri III, il écrivait une *Épître* en réponse aux calomniateurs. Par un de ces retours fréquents dans les jours de révolution, Estienne essayait de briser entre les mains de ses adversaires une arme, dont il avait lui-même trop souvent abusé. L'auteur de l'*Apologie pour Hérodote* pouvait-il se flatter d'avoir toujours dit la vérité ? S'il ne fut pas le véritable père de la *Vie de sainte Catherine*, l'un des plus abominables pamphlets du siècle, du moins on l'en avait cru capable. Son humeur satirique, son imagination ardente et soupçonneuse ne pouvaient manquer de s'exalter à la vue des triomphes de la Ligue; il la combattit jusqu'à la mort. Le dialogue latin du *Philocelte* et de *Coronellus* [1] est

1. Trad. du mot grec Στέφανος, Estienne et Couronne.

l'œuvre à la fois d'un homme de parti et d'un bon citoyen, qui appelle la paix de tous ses vœux, et s'abandonne à toutes les ardeurs de la guerre. Impitoyable pour les ordres monastiques, objet particulier de son aversion, il les dénonce comme autant de sectes d'assassins partout à l'œuvre contre les princes, en France avec Jacques Clément, aux Pays-Bas avec Balthasar Gérard, en Angleterre avec Garnet :

Quand de vous désormais un moine approchera,
Qui noir, ou gris, ou blanc, ou enfumé sera,
De quelque lieu qu'il soit, en quelque lieu qu'il vienne.
De votre roi meurtri par un d'eux vous souvienne.

En même temps, il poursuit de ses malédictions et les Guises, dont la fin sanglante lui semble un juste châtiment; et Marie-Stuart, dont les malheurs n'ont pu l'attendrir; et les prêcheurs, et les massacreurs de la Sainte-Union, qui ont inondé la France de sang. A ce lugubre tableau des misères présentes il oppose le bonheur des temps passés, l'antique affection des Français pour leurs rois ; puis, jetant un regard d'espoir vers l'avenir, il salue, dans le fils de Jeanne d'Albret, le futur sauveur de la patrie.

Derrière ces illustres défenseurs de la royauté légitime, figurent un certain nombre d'écrivains, dont les intentions et les principes valaient mieux que le talent. Soldats obscurs, perdus dans la mêlée, mais qui n'en firent pas moins vaillammant leur devoir, au jour du combat. La vraie manière de reconnaître leurs services passés, c'est peut-être de ne pas les exposer aujourd'hui aux périls d'une exhumation. Laissons dormir en paix et la *Démonologie de Sorbonne*, honnête pamphlet écrit en style de Janotus, et le *Masque de la Ligue découvert*, et le *Conseil salutaire d'un bon Français*, et vingt autres productions secondaires effacées par l'éclat d'un immortel pamphlet, auquel nous avons hâte d'arriver, la *Satire Ménippée*.

II

Sur ce vieux quai des Orfévres, qui garde encore aujourd'hui je ne sais quel air vénérable du temps passé, à deux pas de la Sainte-Chapelle, non loin de la grande salle illustrée par les jeux de la Basoche, et dans la maison même où devait naître, dit-on, Boileau, vivait un paisible conseiller-clerc au Parlement, Jacques Gillot, sorte d'Atticus bourgeois, aimant les lettres, les livres et les beaux esprits. Sa table et sa bibliothèque attiraient chez lui, chaque semaine, une société d'élite, gens de robes diverses, qui se rencontraient sur la lisière de l'Église, du Palais et de l'Université, réunis par une étroite sympathie d'études et d'opinions. Le petit cénacle forma bientôt un aréopage littéraire, érudit et politique, où se débattaient toutes les questions du jour. Il n'en manquait pas alors, et les juges étaient compétents. C'était d'abord Gillot lui-même, l'amphitryon, qui tenait dignement sa place dans ce concert d'aimables et spirituels causeurs, grand collectionneur de nouvelles, de bons mots et d'épigrammes, dont il composa les *Chroniques Gillotines*, vrai journal de la médisance au temps de la Ligue. Puis un chanoine de Rouen, secrétaire du cardinal de Bourbon, Pierre Leroy, l'instigateur de la Ménippée, homme de mérite, de probité et d'une rare modestie, qui mit à rester obscur toute la persévérance que d'autres apportent à s'illustrer : un gentilhomme de Poitou, prévôt de la connétablie, Nicolas Rapin, vaillante plume et vaillante épée, qui combattait à Ivry sous le drapeau du Béarnais : un professeur du Collége Royal, savant et poëte, railleur et buveur émérite, Passerat, dont nous avons déjà parlé : puis l'ancien précepteur de Henri IV, Florent Chrestien, cœur loyal, esprit mordant, que nous avons vu ailleurs aux prises avec Ronsard et Pibrac : enfin Pierre Pithou, l'émule de L'Hôpital, la fleur des érudits et des honnêtes gens. A ces noms joignons encore

celui de Gilles Durant, libre et facétieux rimeur, qui entonne le *Requiem* de la Sainte-Union, à l'heure où elle succombe sous les rires et les sifflets de la Ménippée.

Sans être précisément affiliés à une secte ni à une faction, leurs sympathies étaient tout entières pour le parti politique et modéré. En eux se perpétue ce vieil esprit national, que nous avons retrouvé si vivace, au lendemain de Poitiers et d'Azincourt. Ils détestent l'étranger, le reître, l'Italien, l'Espagnol surtout, du même cœur dont Alain Chartier et Eustache Deschamps maudissaient l'Anglais triomphant. Bons catholiques pour la plupart, peu romains, très-gallicans, et partant assez ennemis des Jésuites, qui se vengèrent par la plume de Garasse. Quelques-uns, comme Florent Chrestien et Pithou, avaient traversé le camp de la Réforme, pour revenir ensuite au catholicisme, mais sans fracas, en hommes qui ne songeaient à faire ni éclat, ni profit de leur conversion. Tels étaient les habitués du quai des Orfévres : tous Français de la vieille roche, ayant l'esprit du cru et du meilleur, érudits sans pédantisme, fins critiques, malins rimeurs et conteurs intarissables. Représentons-nous le Paris d'alors : l'émeute dans les rues, la garnison espagnole au Louvre et aux portes de la ville, les prédications furibondes des Lincéstre, des Hamilton et des Boucher ; la potence dressée tour à tour pour Brisson et pour les Seize ; le gros Mayenne suant, soufflant, s'épuisant à contenir et à caresser la populace, qui gronde comme un dogue affamé, lui promettant chaque matin des victoires et du pain qui n'arrivent pas : puis dans un coin à l'écart, la petite compagnie Gillot s'organisant en brigade pour entretenir un feu roulant d'épigrammes, de couplets et de discours plaisants contre les Lorrains, les Seize et le *Catholicon* d'Espagne.

Il fallait du courage pour rire alors : on y risquait sa tête, à mesure que les affaires de la Ligue déclinaient. Les gens au visage gai étaient notés comme mal pensants et ennemis de la Sainte-Union. Une servante ayant ra-

conté que son maître et sa maîtresse avaient l'air joyeux à la nouvelle de la bataille d'Ivry[1], on fut sur le point de les pendre tous deux. Et pourtant, il est si doux de rire et de se gausser en commun aux dépens de ceux qui vous font peur, qu'il semblait difficile de renoncer à cette vieille satisfaction. On riait donc, la porte fermée, chez le conseiller Gillot. Dans ces jours de réunion, où chacun apportait l'écot de son esprit, malgré tout le bon vouloir de l'hôte, la chère était souvent maigre par la faute de ces damnés ligueurs. Les provisions n'avaient pu arriver. Alors on se consolait par quelques joyeux propos, on se rabattait sur Mayenne, sur Mendoze, sur la douairière de Montpensier et son cher neveu, sur Bussy le Clerc et sa femme. Florent Chrestien s'amusait à parodier quelque belle harangue du cardinal de Pellevé, ou le dernier sermon épileptique du petit Feuillant. Passerat récitait, ou plutôt chantait quelques couplets improvisés sur la fuite du chevalier d'Aumale à Senlis, et sur l'utilité des jambes en pareil cas.

D'abord on avait médit, jasé, rimé pour soi. Un jour, Leroy vint à se demander, si tout cet esprit, dépensé à huis clos, ne pourrait être plus utilement employé au profit de la chose publique. Il réfléchit que, sans verser de sang, il existait en France un moyen plus sûr que le pistolet et le poignard pour tuer les gens, le ridicule. Dès lors, l'idée de la Ménippée germa dans son esprit. Il conçut le projet d'un vaste pot pourri, où chacun apporterait sa prose et ses vers, sorte de revue aristophanesque destinée à mettre en scène les principaux acteurs et mystificateurs de la Ligue. Lui-même se chargea de dresser les tréteaux : puis on se partagea les rôles[2]. Le secret de cette petite conjuration litté-

1. Journal de Lestoile.

2. Se rapportant à la définition de Varron, qui appelle Satire un assemblage de vers et de prose, mêlé de sérieux et de plaisant, par allusion au vieux mot *Satura*, qui désignait une espèce de pâtisserie ou de farce composée de toutes sortes d'herbages et de viandes, ils intitulèrent leur œuvre *Satire Ménippée*, et la placèrent sous l'invocation du fameux philosophe cynique et goguenard immortalisé par Lucien.

raire fut si bien gardé, qu'aucun des auteurs ne songea, de son vivant, à réclamer sa part de gloire dans cette œuvre collective. Tous se turent par modestie et par prudence, satisfaits du résultat, et peu soucieux de s'attirer des rancunes ou une célébrité compromettante. Ce fut seulement au milieu du dix-septième siècle que des confidences posthumes permirent d'établir, d'une façon à peu près certaine, le partage de cette gloire indivise jusque-là. Les lots se trouvèrent ainsi distribués : l'idée première, le plan et la grande parade du Catholicon revinrent à Leroy; la harangue du Légat, à Jacques Gillot; celle du cardinal de Pellevé, à Florent Chrestien; celle de M. de Lyon et du recteur Rose, à Nicolas Rapin; enfin celle de d'Aubray, à Pithou : les chansons, les devises, les quatrains et la meilleure partie des pièces rimées sont de Passerat; le reste des vers appartient à Rapin. La complainte de l'Ane ligueur ajoutée plus tard est de Gilles Durant. Pris individuellement, aucun des auteurs de la Ménippée n'est un homme de génie, pas même un grand écrivain : réunis, ils ont élevé un de ces monuments qui durent autant qu'une nation. On a épuisé pour la Ménippée toutes les formules de l'éloge : nous croyons qu'on lui a donné le seul titre qui lui convienne en l'appelant le *Roi des pamphlets*. C'est le chef-d'œuvre de la littérature militante, dans un âge où la plume livre autant de batailles que l'épée. Jamais la double vocation de notre France, *combattre* et *finement parler*, n'a été mieux justifiée.

On a dit de la Ménippée qu'elle était une véritable comédie : le mot est exact, mais à demi seulement. Elle a plutôt les proportions d'une farce de notre ancien théâtre, d'un de ces grands drames populaires au cadre libre et flottant, composés de plusieurs morceaux, et dont l'annonce, l'exposition et le jeu remplissaient deux et trois journées. La scène des deux charlatans installés dans la cour du Louvre forme le prologue ou la parodie : c'est la petite pièce avant la grande. La procession de la Ligue répond assez bien à cette promenade préparatoire désignée sous le nom de *Mon*-

tre, et qui précédait de quelques jours la représentation définitive. Ainsi, au carnaval de l'an 1510, nous avons vu toute la confrérie de la Mère Sotte, sous la conduite de Gringore, venir processionnellement annoncer le ban ou convocation des Sots et Sottes de tout le royaume. La description de la salle des États forme le décor, mais un décor parlant, qui complète l'exposition. L'appel des principaux personnages par le héraut Courte-Joie, ouvre l'action proprement dite. Elle s'étend, se développe par les discours en un *crescendo* comique, jusqu'au moment où éclate la foudroyante harangue de d'Aubray,

Iratusque Chremes tumido delitigat ore.

Là s'arrête vraiment la Ménippée. Les pièces imprimées à la suite ne sont en réalité que des annexes ou des appendices, en dehors du cadre original.

Maintenant que nous avons décrit les contours extrêmes et le plan général de la composition, il nous faut pénétrer au cœur même de l'œuvre et en démêler une à une toutes les parties. Le fond de la pièce est la tenue des États, de ces États, dernier espoir du parti populaire, toujours promis et toujours différés par la politique de Mayenne. La salle était prête, il ne manquait plus rien que les députés. La noblesse, le haut clergé, une partie même de la bourgeoisie refusaient d'y siéger. L'armée du Béarnais barrait le chemin de la capitale aux représentants des provinces. A peine voyait-on, de loin en loin, arriver quelque vieux gentilhomme gothique, don Quichotte de la Ligue, ne *cédant rien en grandeur de barbe et en corsage aux anciens pairs de France.* L'Assemblée n'était pas réunie, que l'ordre de ses séances et les discours futurs de ses orateurs étaient déjà parodiés. Alertes et levés du matin comme leur chef, les auteurs de la Ménippée avaient pris les devants, tandis que les États s'organisaient péniblement, préparaient leurs cahiers et leurs harangues, sans pouvoir jamais réussir à s'entendre. La parade commençait à la porte.

Deux charlatans, l'un Espagnol, l'autre Lorrain, sont venus ouvrir boutique dans la cour du Louvre, pour débiter leurs drogues aux passants. Le premier, très-bouffon et très-plaisant (ce pourquoi on l'appelait M. de Plaisance), monté sur un petit échafaud et jouant de l'épinette, célèbre les vertus d'un *nouveau Catholicon*, « élaboré, calciné, sublimé au collége des Jésuites de Tolède, électuaire souverain, qui surpasse toute pierre philosophale. » La liste de ses vertus et miracles ne contient pas moins de cinquante articles : c'est la panacée universelle, à l'usage des princes et des peuples dans l'embarras : par lui, Philippe II a réalisé ce que n'avait pu Charles-Quint avec toutes ses flottes et ses armées. Le *vieux Catholicon* de Rome, qui n'avait d'autre effet que d'édifier les âmes et de leur assurer béatitude en l'autre monde, est éventé. Parlez-nous du nouveau Catholicon d'Espagne ! Celui-là vous ouvre les portes des villes, répand les séditions dans les royaumes voisins, vous défait d'un ennemi gênant comme Guillaume d'Orange, assassiné par un ami du bon P. Ignace (*salvâ conscientiâ*), etc. « Voulez-vous bientôt être cardinal ? Frottez une des cornes de votre bonnet de *higuiero*[1] : il deviendra rouge, et serez fait cardinal, fussiez-vous le plus incestueux et ambitieux prélat du monde (comme Pierre d'Espinac, le fameux archevêque de Lyon).... Soyez aussi criminel que La Motte-Serrant, soyez convaincu de fausse monnaie comme Mandreville, sodomite comme Senault, scélérat comme Bussy le Clerc, athéiste et ingrat comme le poëte de l'Amirauté[2], lavez-vous d'eau de *higuiero :* vous voilà agneau immaculé et pilier de la Foi. »

L'autre charlatan de Lorraine n'a qu'un petit escabeau couvert d'une vieille serviette, sur laquelle se trouvent d'un côté, une tirelire, de l'autre, une boîte également remplie de Catholicon. Mais il en débite fort peu, car sa drogue com-

1. C'est le nom donné au Catholicon, *higuiero d'Infierno* (figuier d'enfer, parce que le figuier était regardé comme un arbre impur et maudit : ce fut à cet arbre que Judas alla se pendre.

2. Desportes.

mence à s'éventer, manquant de l'ingrédient le plus nécessaire, qui est l'or. Ce pauvre marchand est vêtu d'un long caban pelé, d'où lui est venu le nom de M. de Pellevé. Sur sa boîte, on lit : *Fin galimatias, alias Catholicon, composé pour guérir des écrouelles.*

A la parade des charlatans succède la procession solennelle, qui doit appeler les bénédictions de Dieu sur les États. Cette mascarade, parodie de la fameuse procession de la Ligue qui eut lieu en 1590, est le prototype de tous ces Mardis Gras révolutionnaires, que Paris a vus défiler plus d'une fois à travers ses rues. Ce qui ajoute ici au comique de la situation, c'est l'accouplement des costumes guerriers et religieux ; toute une mer ondoyante de piques, de croix, de hallebardes, de bannières, de casques, de capuchons, de frocs, de robes, de cuirasses, de rondaches, etc. ; la métamorphose du moine en soudard, Frère Guillebert ou Frère Frappart ceignant par-dessus sa robe retroussée l'épée du capitaine Touquedillon, ou portant sur l'épaule l'arbalète de l'Archer de Bagnolet ; maître Jobelin étouffant sous l'armure de Picrochole, n'y avait-il pas là de quoi faire crever de rire toute la postérité de Panurge ? Aussi, les bons compagnons s'en tiennent-ils encore les côtes trois ans après. Mais laissons la parole à l'historien. « La procession fut telle : le dit recteur Rose, quittant sa capeluche rectorale, prit sa robe de maître ès arts avec le camail et le roquet, et un hausse-col dessus, la barbe et la tête rasée tout de frais, l'épée au côté et une pertuisane sur l'épaule. Puis vinrent les curés de Paris, Hamilton, Boucher et Lincestre un *plus petit* bizarrement armés... puis le bataillon des moines, carmes, jacobins, cordeliers, minimes, feuillants, et entre autres, six capucins d'un effet superbe, ayant chacun morion en tête et au-dessus une plume de coq.... l'un portant une lance, l'autre une croix ; l'un un épieu, l'autre une arquebuse, et l'autre une arbalète, le tout rouillé,... par humilité catholique. » Après, suivaient M. de Lyon tout doucement, le cardinal de Pellevé tout bassement, M. le Légat, vrai miroir de parfaite beauté, ce jour-

là sans doute par exception, car il était d'ordinaire affreusement laid. Les dames qui jouent un rôle actif dans la Ligue, comme plus tard dans la Fronde, ont aussi leur place à la procession. On y voit Mme de Nemours, la reine mère, ou grand'mère (in dubio) du roi futur; et lui portant la queue, Melle de la Rue, fille de noble et discrète personne M. de la Rue, ci-devant tailleur d'habits sur le pont Saint-Michel, et l'un des gentilshommes de l'Union; puis Mme la douairière de Montpensier, avec son écharpe verte, fort sale d'usage. Enfin, au dernier rang, entre deux massiers fourrés d'hermine, dans toute son ampleur majestueuse, avec son gros ventre, son corps épais et sa face enluminée comme celle d'un beau Saint Nicolas tout neuf, M. le Lieutenant. La cérémonie se termine par un sermon du docteur Rose, avec cette conclusion : *Beati pauperes spiritu*, et par une messe d'actions de grâces chantée en hautes notes par le cardinal de Pellevé. Ainsi finit la première journée.

De là, nous entrons dans la salle des États. Cette salle est une espèce de palais enchanté, où les murs et les tapisseries parlent, racontent et prophétisent mieux que les chênes de la forêt de Dodone. On y voit des allégories, des caricatures, des tableaux d'histoire ancienne et moderne, le tout entremêlé d'épigrammes, de devises et de chansons. La Bible et la Mythologie sont venues en aide au peintre et au conteur. Mme de Montpensier y paraît sous les traits d'une sœur de Phaéton, qui s'est démis la jambe (la duchesse était boiteuse), en courant au secours de son frère. Le Veau d'or stupidement adoré du peuple a la figure du feu duc de Guise. Parmi les tableaux d'histoire, les uns rappellent la Jacquerie du Beauvaisis, la révolte des Maillotins et las dernières Barricades de Paris : les autres, qui devaient particulièrement déplaire aux ligueurs, représentent le miracle d'Arques, la journée d'Ivry « où se voyaient les Espagnols, Lorrains et autres catholiques zélés, par moquerie ou autrement, montrer leur derrière aux Maheustres, et le Béarnais chevauchant à bride abattue la Sainte Union. »

Cependant, le héraut Courte-Joie Saint-Denis (ainsi nommé de la prise de Saint-Denis et de la courte joie que l'on en conçut) commence l'appel des députés. « Vous, Monsieur le Lieutenant, montez là-haut sur ce trône royal, en la place de votre Maître.... Vous, Madame la douairière de Montpensier, comme princesse de votre chef, mettez-vous sous votre neveu. » Chaque coup de langue du héraut pique en passant, comme un dard, et le chevalier d'Aumale, grand amateur de picorée; et le comte de Chaligny, prisonnier et meurtrier du pauvre Chicot; et M. de Bussy le Clerc, jadis grand pénitencier du Parlement, qu'il avait emmené un matin à la Bastille; et MM. les ambassadeurs de Naples, d'Espagne, de Sicile et de Lorraine naturellement dévoués à l'Union. Le banc des ambassadeurs d'Angleterre, de Portugal, de Venise, de Suisse, des seigneuries et principautés d'Allemagne qui font défaut, et pour cause, est réservé aux dames et demoiselles.

La séance est ouverte. On dirait qu'une Fée a touché de sa baguette magique tous les orateurs de l'assemblée : jamais la *Treille de Sincérité* n'a produit pareil miracle. Les langues se délient, les cœurs s'ouvrent, la vérité s'en échappe à l'insu de ceux mêmes qui la disent et font ainsi, sans le vouloir, leur confession. La première victime de cette étrange métamorphose est Mayenne, le faux bonhomme de la Ligue, l'endormi sournois, qui s'est flatté de duper tout le monde, et qui vient, malgré lui, étaler ingénument son vaste égoïsme de Gnathon politique, aussi affamé de royauté que de bonne chère. « Messieurs, vous serez tous témoins que, depuis que j'ai pris les armes pour la Sainte Ligue, j'ai toujours eu ma conservation en telle recommandation, que j'ai préféré de très-bon cœur mon intérêt particulier à la cause de Dieu, qui saura bien se garder sans moi et se venger de tous ses ennemis. » Son ample personnalité envahit et remplit tout. Poussé à ce point, l'égoïsme, qui est de sa nature une passion froide et triste, finit par devenir aussi plaisant que l'avarice d'Harpagon ou la vanité de M. Jourdain.

La harangue du Légat, écrite en latin, *pour être moins bien comprise*, est une véritable macaronée composée dans le goût du Passavant. Mais voici le cardinal de Pellevé qui se lève. Silence! Celui-ci est le type du sot accompli. Embarrassé du rôle solennel qu'on lui fait jouer, il se tient debout sur ses deux pieds, comme un oison, en saluant de droite et de gauche avec son chapeau rouge *avalé par derrière en capuchon*. « Puis, s'étant assis et toussé trois bonnes fois, non sans excréations flegmatiques, qui excitent chacun à faire ainsi, il adresse la parole à M. le Lieutenant, qui lui dit par trois fois : *Couvrez-vous, mon maître*. » A titre de protecteur des frères ignorantins, l'illustre cardinal débite sans calepin, en ânonnant un peu, une belle harangue bariolée, comme un habit de bedeau à deux couleurs, de latin et de français. Le souvenir de ses dernières mésaventures oratoires trouble encore un peu son imagination. Mais enfin il se rassure, et se décide à tirer du fourreau le glaive de sa latinité, *gladium latinitatis*, comme il le dit lui-même avec une majesté digne de son aïeul Janotus.

L'auguste platitude du cuistre, érigé en personnage par la faveur, éclate dans l'humilité et la profondeur de ses révérences. Il en fait à tout le monde, en paroles comme en actions, à M. le Lieutenant, aux princes et princesses de Lorraine, au *preux ou lépreux* roi d'Espagne, Philippe II, si grand et si riche qu'il se soucie peu de la petite seigneurie de France: « Quand il sue, ce sont des diadèmes; quand il se mouche, ce sont des couronnes; quand il va à ses affaires, ce ne sont que comtés et duchés qui lui sortent du corps. » Dans sa niaise et béate admiration, l'orateur exalte la félicité des martyrs de la Ligue, assis au-dessus des confesseurs et des patriarches, et donne d'avance l'absolution à tous les pieux excès du zèle catholique. « Tuez, massacrez et brûlez hardiment tout : M. le Légat pardonnera tout, M. le Lieutenant avouera tout, M. d'Aumale vous adjugera tout, M. de Lyon scellera tout et M. Marteau signera tout. » Cette énergique péroraison est accueillie par une triple salve d'applaudissements bien or-

donnés et accompagnés de vivat. Le cardinal se rassied, enchanté d'avoir eû jusqu'au bout une si bonne mémoire, quand l'espièglerie d'un maître ès arts vient troubler son triomphe, et fait éclater entre ses jambes le quatrain suivant :

Les frères Ignorants ont eu grande raison
De vous faire leur chef, monsieur l'illustrissime !
Car ceux qui ont ouï votre belle oraison,
Vous ont bien reconnu pour ignorantissime.

Mais il faut que chacun ait son tour : M. de Lyon réclame la parole pour célébrer les miracles de la Sainte Union, les valets devenus maîtres, les petits faits grands, les pauvres riches, les humbles insolents et orgueilleux ; lui-même enfin élevé au rang d'évêque et de primat des Gaules : « O cas merveilleux ! ô mystère grand ! ô secrets du cabinet de Dieu, inconnus aux chétifs mortels ! » La chaleur de l'enthousiasme, jointe à l'émotion du corps et de la voix, a tellement transporté M. de Lyon, qu'il est obligé de demander tout bas à Mme de Montpensier la permission d'aller changer de chemise.

Tandis qu'il fend la presse, un nouveau personnage s'est glissé par-dessus les bancs sur la tête des députés : c'est l'évêque de Senlis, le recteur Rose. L'irascible orateur joue dans la Ménippée un rôle analogue à celui du Fol[1] et du Badin dans le Mystère et la Farce ancienne : en même temps, il représente la prédication burlesque et tumultueuse de la Ligue. Il tempête, il frappe du pied, se fâche et contre ceux qui désapprouvent, et contre ceux qui applaudissent. Son discours est un immense coq-à-l'âne mêlé de prose, de vers, de citations, d'épigrammes, chef-d'œuvre de maladresse préméditée, où il distribue à tous sans ménagement, et même à ses amis, les horions de son éloquence. Ses compliments sont pires encore que ses injures. Le pauvre Mayenne reçoit, en pleine poitrine, deux ou trois éloges faits pour tuer la réputation la plus robuste. De quoi le félicite-t-il

1. V. la *Satire au Moyen Age*, ch. xx.

en effet? De la désertion des écoles, où l'on n'entendait jadis du soir au matin que la dispute des maîtres ès arts; du silence des professeurs, presque tous royaux et politiques, qui troublaient les têtes par leurs leçons. A ces voix criardes, discordantes des bacheliers et des docteurs, ont succédé les doux et pacifiques mugissements des bœufs, vaches et moutons, campés gratuitement dans les salles d'étude. « Les beurrières de Vanves, les ruffiens de Montrouge et de Vaugirard, les vignerons de Saint-Cloud, les carreleurs de Villejuif et autres cantons catholiques, sont devenus maîtres ès arts, bacheliers, principaux, et si arguts philosophes, que mieux que Cicéron maintenant ils disputent *de inventione.* » Aussi, en vertu de cette maxime de Platon, que les peuples seront heureux quand les rois seront philosophes, par un syllogisme triomphant, Rose arrive-t-il à conclure qu'entre ces quatre ou cinq brigands ou briguant à la royauté, le meilleur choix serait encore celui de Guillot Fagotin, marguillier de Gentilly, bon vigneron et prud'homme, qui chante au lutrin, et sait tout son office par cœur : « n'étant pas possible qu'un si bon marguillier ait si longtemps médité la philosophie dans une salle de collége, en compagnie de sa famille et de ses vaches, sans devenir philosophe, comme Hésiode devint poëte ayant dormi sur le Parnasse. » Un tumulte effroyable de trépignements, de cris, de sifflets, d'applaudissements, accueille la fin de ce discours. L'orateur essaye en vain de continuer, s'emporte contre les interrupteurs, traite les États de pétaudière, et s'assied en grommelant, en s'essuyant le front et en exhalant les derniers parfums de sa colère.

La parole est au député de la Noblesse. Le jeune de Rieux se dresse fièrement, vêtu d'une cape et d'une fraise à l'espagnole, le jarret tendu, la main sur le pommeau de son épée. Le choix du personnage était déjà une malice et une offense. Donner la parole à ce gentilhomme de hasard, ancien petit commis aux vivres, batteur de pavé et coureur de grandes routes, devenu, par son audace et ses pilleries, un des héros

de la Ligue, c'était jeter le discrédit sur la noblesse de l'Union. Les noms les plus honorables avaient déserté, froissés de l'insolence de l'Espagne, jaloux des prétentions lorraines, et ennuyés de se frotter tous les jours avec les tripiers et les bouchers de la Capitale, auxquels la duchesse de Montpensier prodiguait ses plus gracieux sourires. Aussi de Rieux, malgré sa jactance, est-il tout étonné de l'honneur qu'on lui fait. Dans la joie de sa nouvelle fortune, il pousse de tout cœur le cri de *vive la guerre!* pour narguer et faire enrager ces dégoûtés qui ont la sottise de rêver la paix, le rétablissement de l'État, de la religion, toutes choses dont notre gentilhomme se moque comme du *Pape et de sa femme*, quoiqu'il soit bon catholique. *Vive la guerre!* qui permet de tondre le bonhomme, de le rôtir dans sa cabane avec sa famille, ou de lui brûler seulement la plante des pieds, pour lui arracher sa dernière tranche de lard et son dernier écu.

Vrai coupe-jarret politique, risque-tout sans vergogne et grand partisan des coups de main, qu'il s'agisse de mettre à sac les poulaillers de Saint Denis ou de mener le Parlement à la Bastille, de Rieux est un de ces heureux coquins décidés et destinés à monter le plus haut possible, au risque de rencontrer la potence au bout de l'échelle : il la trouva en effet, et ce fut peut-être la seule chose qu'il n'eût pas volée. Bien qu'il éprouve déjà au cou une certaine démangeaison de mauvais augure, il se croit invulnérable comme Achille pour s'être frotté de Catholicon. Son discours est un cartel à l'adresse de tous les honnêtes gens. Il a le ton cassant du matamore, l'impertinence du marquis, et le cynisme du bandit de profession. A titre d'homme d'épée, bretteur et pourfendeur, il professe le plus souverain mépris pour l'éloquence et le raisonnement. Aussi brigue-t-il l'honneur d'aller saisir au collet tous ces chaperons fourrés, qui font les galants et se mêlent des affaires d'État, où ils n'ont rien à voir. Il en veut surtout à Le Maistre et à du Vair, éternels phraseurs et pédagogues, qui s'avisent de parler de droit, d'équité, de pacte fondamental, de loi salique et autres

billevesées semblables. En fait de loi, la seule qu'il reconnaisse comme digne d'un gentilhomme, est celle du bon plaisir : « Je prendrai les vaches et les poules de mon voisin, quand il me plaira; j'enlèverai ses terres, je les renfermerai avec les miennes dedans mon enclos; et si[1], n'en oserait grommeler : tout sera à ma bienséance. Je ne souffrirai point que mes sujets payent de tailles, et vous conseille, Messieurs les nobles, d'en faire tous ainsi[2]. » D'Épernon, d'Aumale, Mercœur et tous les autres gouverneurs de province, comptaient bien mettre le conseil à profit. Pour compléter cette belle œuvre, de Rieux, en homme prévoyant qui craint d'avoir un jour des difficultés avec la Justice, demande l'abolition des clercs, sergents et procureurs, et s'engage à les chasser tous, si l'on veut seulement le nommer Roi, puisque après tout il en vaut bien un autre.

La parole belliqueuse du jeune de Rieux fait monter les fumées de l'orgueil et de l'éloquence au cerveau du sieur d'Angoulevent, qui s'entête à vouloir parler au nom de la nouvelle Noblesse. On a beau lui crier de se taire, il n'en revient pas moins à la charge, quatre et cinq fois en répétant le fameux exorde du conseiller Damour : *Monsieur le douzième.... Monsieur le douzième....* Le lieutenant en personne l'invite à se calmer, à s'asseoir et à coucher son discours par écrit. Quand tous les grands dignitaires et les ordres privilégiés ont achevé d'étaler leurs prétentions et leurs ridicules, le dernier venu, le plus humble de tous, le Tiers État a la parole, et, selon son habitude, une fois qu'il la tient, il la garde assez longtemps pour épancher tout ce qu'il a sur le cœur. Nous ne sommes plus à l'époque où le pauvre Commun d'Alain Chartier exhalait son timide *hélas*, en grelottant de froid devant les hommes d'armes du châ-

1. Néanmoins.

2. Le marquis de Carabas, au retour de l'émigration, n'aura pas oublié la leçon du jeune de Rieux :

« Vivons donc en repos!
Mais on n'ose parler d'impôts :
A l'État pour son bien,
Un gentilhomme ne doit rien. »

teau. Nous ne voyons plus se dresser le piteux fantôme de *Pauvreté* ou de *Sotte commune*, s'excusant humblement d'avoir osé se plaindre d'être seule à porter le faix et de payer toujours l'écot. Depuis ce temps, la bourgeoisie a grandi ; elle a pris le sentiment de sa force et de sa dignité. Elle dit hardiment, bravement leur fait à tous ces princes aventuriers, coureurs de trônes et brocanteurs de couronnes, à ces intrigants titrés ou mitrés, qui exploitent la France, au lieu de la servir. Le discours de d'Aubray retentit comme un coup de foudre au milieu de la grande pétaudière des États. Ici nous passons de la farce au drame, de la parodie à l'éloquence.

D'Aubray n'est pas un rêveur fanatique, ni un songe creux de cabinet, mais un homme d'expérience, qui a voyagé en Syrie, en Égypte, en Esclavonie, etc. « Je suis vieil, dit-il, et ai vu des affaires du monde autant qu'un autre. » Il n'est pas non plus du nombre de ces bonnes gens auxquels on impose avec un signe de croix et un peu d'eau bénite. Toutes les simagrées de M. le Légat ne lui feront pas ployer le genou devant le Catholicon d'Espagne. Le vieux renard, comme l'appelaient les ligueurs, a deviné le secret de la comédie, et sait au fond tout ce que cachent ces intrigues de confessionnal et ces complots de sacristie, entretenus par l'or de l'étranger. Un moment engagé dans la Ligue, il a mis le pied sur ce terrain, assez pour le connaître, et s'en retirer au plus vite. Le patelinage insinuant de Mayenne, les lourdes caresses des Seize n'ont pu l'y ramener. Il est devenu le chef de ces patriotes modérés, qui veulent à tout prix sortir du chaos d'ambitions et de folies où s'agite la France, débarrasser le sol de l'étranger, et faire asseoir sur le trône le légitime héritier, Henri de Navarre. En lui revit tout entier l'esprit sage, pratique et résolu de l'ancienne bourgeoisie française : il n'a pas oublié que ses ancêtres combattaient à Bouvines, sous le drapeau de Philippe Auguste. Les fonctions de Prévôt lui conféraient le titre de gentilhomme ; mais il s'en soucie peu, et dépose son épée avant de prendre la parole. Il se souvient seulement qu'il est citoyen et bour-

geois de Paris. Aussi a-t-il le franc parler d'un véritable *Parrhésien*[1]. Il ne perd pas son temps en circonlocutions, ni en préambules, et débute par une brusque sortie, comme un homme impatienté des sottises et des impertinences dont il a les oreilles rebattues, depuis l'ouverture des États. « Par Notre-Dame, Messieurs, vous nous la baillez belle. Il n'était jà besoin que nos curés nous prêchassent qu'il fallait nous débourber et débourbonner. Or, ce que je vois par vos discours, les pauvres Parisiens en ont dans les bottes bien avant, et sera prou (bien) difficile de les déboucher[2]. »

Jamais le patriotisme, la probité et le sens commun n'ont parlé plus brave et plus loyal langage. Chaque mot raisonne à l'oreille comme une monnaie de bon aloi. Là, rien de convenu, de frelaté, de boursouflé : tout est sain, franc, naturel, coulant de source. Il y a dans cette éloquence vraiment populaire une certaine saveur rustique et bourgeoise, qui rappelle les harangues du vieux Caton. La simplicité, la familiarité piquante du style n'excluent pas les grands mouvements oratoires, les élans d'indignation, de pitié, de patriotisme, qui semblent réveiller les échos du Forum: « Paris, qui n'es plus Paris, mais une spélonque (caverne) de bêtes farouches, une citadelle d'Espagnols, Wallons et Napolitains, un asile et sûre retraite de voleurs, meurtriers et assassinateurs, ne veux-tu jamais te ressentir de ta dignité, et te souvenir quel tu as été au prix de ce que tu es? Ne veux-tu jamais te guérir de cette frénésie, qui, pour un légitime et gracieux roi, a engendré cinquante roitelets et cinquante tyrans? Te voilà aux fers, te voilà en l'Inquisition d'Espagne, plus intolérable mille fois et plus dure à supporter aux esprits nés libres et francs, comme sont les Français, que les plus cruelles morts, dont les Espagnols se sauraient aviser.... Tu n'as pu supporter ton Roi si débonnaire, si facile, si familier[3], qui s'était rendu

1. Qui dit tout.
2. V. plus haut : *Prédicateurs de la Ligue.*
3. Henri III.

comme citoyen et bourgeois de la ville qu'il a enrichie, qu'il a embellie de somptueux bâtiments, accrue de forts et superbes remparts, ornée de privilèges et exemptions honorables : que dis-je ? pu supporter ? C'est bien pis : Tu l'as chassé de sa ville, de sa maison, de son lit. Quoi chassé? Tu l'as poursuivi. Quoi poursuivi ? Tu l'as assassiné, canonisé l'assassinateur, et fait des feux de joie de sa mort. »

L'imitation antique souvent trop visible dans les écrits d'Hotman, de Henri Estienne et de Michel Hurault, ne paraît pas ici. Pithou sait par cœur Démosthène et Cicéron, mais il s'est assimilé leur substance, il s'est animé de leur souffle, sans cesser d'être l'orateur de la vieille France, le député du Tiers, le vrai fils et légitime héritier de l'Hercule gaulois. Le discours de d'Aubray n'est pas seulement celui d'un honnête, mais d'un habile homme. Il s'adresse aux nobles instincts comme aux petites faiblesses : il se rappelle que si le bourgeois de Paris est attaché à l'honneur de son pays, au maintien de sa religion; il aime aussi ses aises; qu'il préfère le pain de froment au pain d'avoine, les petits pâtés chauds, une bonne oie grasse ou une fine caille rôtie à la viande de chien ou de cheval, ou à l'affreux bouillon d'os de morts inventé par Mendoze. Il évoque le souvenir de cet heureux temps où chacun avait du vin dans sa cave et du blé dans son grenier ; il fait briller le séduisant mirage d'un Paris bien approvisionné, bien nourri, joyeux et florissant, comme il le serait encore sans l'ambition de Mayenne, sans l'or de l'Espagne, sans la rage furieuse des prédicateurs. L'image de ce doux pays de Cocagne devait produire un terrible effet sur les estomacs délabrés de ces pauvres bourgeois, qu'on voyait errer par les rues appuyés sur un bâton, plus hâves et plus pâles que des statues.

Mais les hautes considérations, les généreuses pensées, les sages raisons dominent par-dessus tout. La partie historique du discours est un chef-d'œuvre de netteté et de vigueur. D'une main ferme, avec cette justesse de coup d'œil que donnent la pratique des affaires et la droiture de

la conscience, il démêle les fils de cette politique captieuse et déloyale, où les Guises ont tenté de prendre la France et ses rois. Il les montre à l'œuvre le lendemain de la mort de Henri II, s'emparant de toutes les avenues de la cour et du pouvoir, enfermant la Reine Mère et ses fils dans le cercle de leurs créatures et de leurs favoris, poussant le jeune roi Charles IX au massacre de la Saint-Barthélemy, pesant de tout le poids de leur crédit sur le faible et débonnaire Henri III, l'avilissant aux yeux de son peuple, le chassant de sa capitale, et mettant le fer à la main de Jacques Clément. En vain, les deux chefs de l'entreprise tombent, l'un sous les murs d'Orléans, l'autre dans la salle des États de Blois, l'ambitieuse famille va toujours poursuivant sa marche sur les cadavres des siens et sur ceux de ses rois, exhumant les titres apocryphes d'une généalogie menteuse, recevant d'une main les secours de l'Espagne, attisant de l'autre les fureurs de la guerre civile, jusqu'à ce qu'elle ait fait de la France un champ de carnage, et de Paris un vaste cimetière. A cette politique effroyable, sans entrailles et sans scrupules, à ces massacres, à ces pendaisons arbitraires, à ces couardes expéditions de Mayenne, qui se terminent toujours au milieu des brocards et de la risée universelle, d'Aubray oppose la modération, la franchise, l'héroïsme du vainqueur d'Arques et d'Ivry.

Même en faisant l'éloge du prince qu'il aime, il ne veut pas être confondu avec les courtisans. « Je ne veux parler de lui ni par flatterie, ni en médisance : l'un sent l'esclave, l'autre tient du séditieux. » Cependant, il aborde résolûment toutes les objections soulevées contre le Béarnais. Sur le chapitre des galanteries, il passe volontiers condamnation, en faisant observer du reste « que jamais brave guerrier ne fut qui n'aimât les dames, et qui n'aimât acquérir de l'honneur pour se faire aimer d'elles. » Sur le fait de l'hérésie, il laisse espérer que le roi aidé de la Grâce divine pourra bien se convertir, et faire ce sacrifice à la paix publique. Mais il n'admet pas que la diversité des religions doive priver du

trône l'héritier légitime, pas plus qu'elle ne prive un simple particulier de ses droits et biens civils. D'Aubray cherche à rétablir dans les esprits troublés par les doctrines démagogiques de la Ligue le respect de ce vieux nom de Roi, si longtemps béni et vénéré des pauvres gens. « Le Roi que nous demandons est déjà fait par la nature, né au vrai parterre des fleurs de France, jeton droit et verdoyant de la tige de saint Louis.... Allons donc mes amis tous d'une voix lui demander la paix : il n'y a paix si inique qui ne vaille mieux qu'une très-juste guerre. *O quam speciosi pedes....* dit Isaïe, ô que ceux-là ont les pieds beaux, qui portent la paix, et annoncent salut et sauveté du peuple. » En même temps il se charge des adieux pour tous ces hôtes incommodes, dont la France a hâte de se débarrasser. « Allons, Monsieur le Légat, retournez à Rome, et emmenez avec vous votre porteur de rogatons, le cardinal de Pellevé : nous avons plus besoin de pains bénits que de grains bénits. Allons, Messieurs les agents et ambassadeurs d'Espagne, nous sommes las de vous servir de gladiateurs à outrance, et nous entretuer pour vous donner plaisir. Allons, Messieurs de Lorraine, avec votre hardelle de princes....

Retournez en vos pays,
Trop au nôtre êtes haïs,
Et contez de Charlemagne
Aux lisières d'Allemagne.

Prouvez-y par vos romans,
Que venez des Carlomans :
Les bonnes gens, après boire,
Quelque chose en pourront croire. »

La séance se termine par une amusante cohue d'amendements et de propositions sur le choix d'un gourvernement tout neuf. Ceux-ci sont d'avis d'entrer en *république* à la façon des anciens Gaulois; ceux-là préfèrent la *démocratie anarchique* de Mariana, un ancêtre de Proudhon; d'autres l'*oligarchie athénienne* qu'ils sont allés prendre je ne sais où; aucuns, le dictateur perpétuel qui ressemble fort à César,

ou les consuls annuels comme ceux de Rome. Parmi toutes ces voix discordantes, le gros bon sens populaire s'exprime par la bouche du vigneron de Suresnes Trepelu, aussi fort logicien que Sganarelle, et qui n'en a pas moins vingt fois raison en soutenant que le Roi est le vrai soleil de France, et que le soleil est une belle invention quoiqu'il gèle parfois les vignes, et qu'il ne faut pas pour cela cracher dessus ni cesser de boire chopine, bien que le vin soit cher : double vérité, dont tous les vignerons de Suresnes devaient tomber d'accord.

Autour de la Ménippée se groupe un nombre considérable de couplets, de pasquils, de quatrains, qui sont là comme autant de pièces justificatives attestant le mouvement de l'opinion. On dirait un joyeux feu d'artifice tiré en l'honneur de la royauté :

L'Union s'en va désunie,
Témoin Vitry et Villeroi :
A Dieu en soit gloire infinie,
Louange à eux, honneur au Roi !

Parmi ces pièces de circonstance, une des plus spirituelles et des plus gaies est la Complainte ou Regrets funèbres sur le trépas de l'Ane Ligueur, par Gilles Durant. Durant ne faisait point partie de la petite brigade Gillot : mais par ses opinions politiques, par la trempe toute gauloise de son esprit, il est l'allié naturel, le compère des auteurs de la Ménippée. Libre tirailleur, désintéressé comme eux, il voltige sur les flancs de l'armée royaliste *faisant la figue* aux ligueurs, se gaussant, brocardant, rimant, sans viser au profit ni à la gloire :

Pourtant je ne suis poëte,
Si beau nom je ne souhaite :
Aussi jamais je n'eus soin
D'aller dormir sur Parnasse :
Tant de vers que je brouillasse,
Ne viennent pas de si loin.

Et cependant, à part le joli conte de Passerat, la *Métamor-*

phose de l'homme en coucou, nous ne connaissons rien alors d'aussi vivement, ni d'aussi lestement tourné que l'histoire de ce pauvre Ane, innocent martyr offert en holocauste aux ventres affamés de la Sainte-Union.

> La chair par membre dépecée,
> Tout soudain en fut dispensée
> Au Légat, et le vendit-on.

L'honnête quadrupède, en dépit de son bât et de ses longues oreilles, a certains traits de ressemblance avec plus d'un bourgeois de Paris. C'était :

> Un âne doux et débonnaire,
> Qui n'avait rien de l'ordinaire,
> Mais qui sentait avec raison
> Son âne de bonne maison.
> . . . .
> Il était bourgeois de Paris,
> Et de fait, par un long usage,
> Il retenait du badaudage,
> Et fesait un peu le mutin,
> Quand on le sanglait trop matin.

Mauvaise habitude, dont le badaud de Paris ne s'est pas encore tout à fait corrigé. Aussi est-il bon de prendre garde, quand on veut lui mettre le bât.

Ce qui plaît surtout chez Gilles Durant et chez les auteurs de la Ménippée, c'est leur titre d'hommes indépendants, en dehors des faveurs, des engagements et des espérances d'un parti. Déjà vieux pour la plupart, leur lot fut modeste, presque nul, dans les fruits de la victoire. Passerat seul, au déclin de sa vieillesse besoigneuse et délaissée, évoqua le souvenir des services qu'il avait rendus, et demanda humblement au prince de *faire luire en sa bourse le soleil* trop prompt hélas! á s'éclipser. La gloire elle-même, cette douce chimère qui enlevait le cœur de Ronsard et de Jodelle, ne les a point tentés. Elle est venue, sans qu'ils l'aient cherchée, les trouver dans leur tombeau. Encore, des juges difficiles ont-ils essayé de la leur disputer. Ne pouvant leur enlever

le mérite de l'esprit et de la probité, on leur a contesté l'honneur du courage et de l'à-propos. Leur pamphlet, a-t-on dit, était un dernier coup de fusil tiré sans péril par des gens prudents, après le combat.

L'objection serait sérieuse en effet, si la Ménippée n'était venue à la connaissance du public que dans son ensemble et par la voie de l'impression. La première édition parut à Tours au mois d'août 1594, et Henri IV était entré à Paris le 22 mars de la même année. Mais de nombreux fragments avaient couru manuscrits de main en main : la plupart des quatrains et des couplets étaient chantés même dans les rues. On les récitait d'abord à l'oreille; puis tout haut dans quelque société intime; puis un matin, la bombe éclatait en plein air. Quand la Ménippée parut, tout le monde eut hâte de retrouver réuni en corps d'ouvrage ce qu'il avait connu par morceaux. Maintenant, est-il vrai que cette satire ait ouvert à Henri IV les portes de Paris? Non sans doute. Les victoires d'Arques et d'Ivry, l'acte d'abjuration, la misère affreuse de la capitale, le travail latent et opiniâtre des Politiques y contribuèrent plus efficacement encore. Mais ce qu'on peut dire de ce pamphlet, c'est qu'il acheva la ruine de la Ligue et la laissa morte pour jamais. Les partis ne s'éteignent pas toujours le lendemain de leur défaite; ils se survivent par les rancunes, les regrets et les espérances qu'ils laissent au fond des cœurs. Ce fut là précisément ce que tua la Ménippée, à force de raison, d'éloquence et d'esprit. Après elle, tous les mécontents, tous les ennemis n'eurent pas disparu : mais il ne resta plus de partis ligueur, lorrain, espagnol : le coup de poignard de Ravaillac fut impuissant à les réveiller.

En politique comme sur les champs de bataille, les déroutes sont chez nous presque toujours complètes. Le cri de *sauve qui peut!* est aussi fatal aux partis qu'aux armées. La Ligue expira sous les épigrammes. Quand le monstre fut étendu par terre, bien mort et incapable de nuire, plus d'un vaillant de la dernière heure vint planter bravement son

dard aux flancs de l'Hydre, qui l'avait fait si longtemps trembler. Les caricatures, les allégories fantastiques s'étalèrent sur les murs de la capitale avec privilége du Roi [1]. La chasse aux vaincus, peu généreuse sans doute, mais toujours agréable, quand les vaincus du jour ont été les oppresseurs et les terroristes de la veille, commença : elle fut violente, passionnée, souvent injuste, comme le sont toutes les réactions. Henri IV, malgré sa clémence, laissa faire d'abord. Il n'était pas fâché de voir tomber sous les sifflets de la Satire certaines réputations gênantes et les derniers restes de l'esprit ligueur. Après avoir conquis Paris, il lui fallait encore gagner les âmes et la confiance des Parisiens ; joindre à la victoire du champ de bataille le triomphe sur l'opinion. Ce fut aux écrivains qu'il remit une partie de cette tâche nouvelle, plus difficile qu'on ne pense au lendemain des restaurations.

La *Ménippée*, comme toutes les œuvres devenues un moment très-populaires, trouva des continuateurs, et, comme il arrive presque toujours, n'enfanta que de médiocres imitations. La *Description du royaume du Vent*, par le chanoine Lebon, n'est guère qu'une copie des fameuses tapisseries exposées dans la salle des États, avec quelques portraits nouveaux, notamment celui de Villeroi portant son écritoire et son épée, dont le pommeau est couronné d'un chapeau de fleurs, comme les vierges que l'on enterre. Le *Supplément au Catholicon*, ou *Nouvelles des régions de la Lune*, est une œuvre presque illisible. Au sortir de ce monde si réel de la *Ménippée*, on a grand peine à s'embarquer sur la foi de maître Aliboron dans cette allégorie brumeuse et translunaire, pastiche incolore du fantastique de Rabelais. Tout à l'heure nous avions devant nous des personnages vivants, de chair et d'os ; nous entendions des voix claires, nettes, allant droit à l'oreille et au cœur : ici nous entrons dans la région des ombres, nous voyons glisser des fan-

1. A Lyon, la Ligue fut brûlée sous les traits d'une sorcière.

tômes impalpables et sans nom, nous écoutons un langage amphigourique, où chaque mot est une énigme. La préface, ou plutôt la dédicace à Sa Majesté espagnole, offre seule quelque intérêt. Le révérend père Jésuite, qui envoie au roi Philippe, son maître, des nouvelles du pays de la Lune, lui en offre la royauté : « Quand vous aurez conquêté quelque coin de ce pays, qui sera, Dieu aidant, en peu de temps, nous vous supplions affectueusement de nous mettre en la première bourgade, et fonder un collége, et nous laisser faire du reste. Nous prêcherons si bien, nous manierons si dextrement le bâton, qu'en peu de temps vous serez roi, s'il ne tient qu'à séduire le peuple, le faire rébeller contre son prince, lui apposter et envoyer des assassins, nous en viendrons à bout. » Ces lignes étaient écrites peu de temps après l'attentat de Jean Châtel, élève du collége de Clermont.

L'*Histoire des singeries de la Ligue*, par Jean de la Taille, est moins un ouvrage réel qu'un recueil d'anecdotes et de bons mots en prose et en vers, sans doute accompagnés de gravures. Figurez-vous un fragment du journal de Lestoile, avec un peu plus de malice et une certaine prétention littéraire, qui ne s'élève pas très-haut. L'auteur a souvent le tort de reprendre maints sujets traités d'une façon tout autrement vive et spirituelle dans la *Ménippée*. La *Procession de la Ligue*, la *Familière description des États*, renferment quelques traits comiques, mais épars et sans suite : ce sont là des ébauches plutôt que des tableaux. Le Roi d'Espagne et l'Infante y sont surtout fort mal traités. Cette vieille fille royale, menacée de coiffer Sainte-Catherine, dans l'attente d'un trône et d'un époux, avait excité de bonne heure les railleries du parti politique. Personne ne l'avait vue, mais on se la représentait sous les traits d'une moresque basanée, au teint flétri, cause d'impopularité auprès d'une nation habituée à chercher dans ses reines la grâce et la beauté. La haine de l'étranger, le vieux respect de la loi salique achevaient de la rendre odieuse :

Faites service à l'épousée :
Portez-lui la chaise percée.
. . . .
. . . .

A côté de ces plaisanteries grossières, où respire encore la brutalité des guerres civiles, apparaissent des vers d'un calme et d'une majesté toute royale, qui révèlent l'ancien disciple de Ronsard :

Les Rois enfants du ciel sont de Dieu les images :
Jupiter en prend cure [1] et les garde d'outrages;
Il les fait révérer, réputant les honneurs
Être à lui-même faits qu'on rend à ses seigneurs.

Ici, nous sommes loin des hardiesses démocratiques et des invectives furieuses de la Ligue : un nouvel âge va commencer.

III

Dans cet appel commun, adressé à toutes les forces vives de la vieille France, la chanson joua noblement son rôle. Henri de Béarn se faisait gloire de lui rester fidèle comme son prédécesseur Thibaut, le poétique amant de la reine Blanche. Égarée un moment dans l'arène bruyante de la Ligue, parmi les émeutes et les barricades, l'aimable fille de la *gaie science* secoua son aile tachée de boue et de sang, et reprit son vol. En général, les chansons des Politiques ont sur celles des Ligueurs une supériorité incontestable et facile à expliquer. Les rimeurs du Tiers Parti sont presque tous gens lettrés, magistrats comme Rapin, professeurs comme Passerat, clercs d'Église ou de Palais comme Leroy, experts en grammaire et en prosodie. De plus, ils ont le bon sens, le tact, le sang-froid et l'habileté, qui ne gâtent rien, même en chansons. Aussi est-ce de leurs rangs que partent les fines épigrammes, les couplets malins et voya-

1. Soin.

geurs. Une nuée de petits dards ailés bourdonne autour du gros monstre de la Ligue, le pique, le harcèle, au risque de le rendre furieux. Le rimeur s'est fait gazetier : sous sa main, chaque événement du jour devient vaudeville ou complainte. Le chevalier d'Aumale a pris la fuite à Senlis, devant l'armée du Béarnais. On chante bientôt de tous côtés :

A chacun nature donne
Des pieds pour le secourir ;
Les pieds sauvent la personne :
Il n'est que de bien courir.

Qui a de l'honneur envie,
Ne doit pourtant en mourir ;
Où il y va de la vie,
Il n'est que de bien courir.

Le roi d'Espagne fait une nouvelle distribution d'argent pour réchauffer le zèle de ses amis : c'est à qui répétera :

Mon Dieu qu'ils sont beaux et blonds
Vos doublons :
Faites-en chercher encores,
Demi Mores,
Parmi vos jaunes sablons.

Ou bien vous en retournez,
Basanés !
Paris, qui n'est votre proie,
Vous renvoie
Avecque cent pieds de nez [1].

A mesure que les espérances de paix commencent à luire derrière le drapeau fleurdelisé, la gaieté française se ranime : avec elle reviennent ces refrains d'Avril oubliés depuis si longtemps :

Reprenons la danse,
Allons c'est assez ;
Le Printemps commence,
Les rois sont passés.

1. *Satire Ménippée.*

Prenons quelque trêve,
Nous sommes lassés,
Ces rois de la fêve
Nous ont harassés.

Un roi seul demeure,
Les sots sont chassés ;
Fortune à cette heure
Joue aux pots cassés.

Un grand capitaine
Vous a terrassés :
Allons, Jean du Maine,
Les rois sont passés [1].

Vive et riante image d'un peuple renaissant à l'espoir, avec le doux mirage *de la poule au pot*. On sent ici que la langue et l'esprit français ont retrouvé leur vrai diapason. Le sentiment national, un moment étouffé par l'esprit de parti, va bientôt leur inspirer de nobles accents pour maudire et chasser l'étranger. Le ton des pièces royalistes s'élève et grandit en quelque sorte avec la fortune du Béarnais. Au mètre sautillant du vaudeville, au rythme indolent et négligé de la complainte succède la strophe nerveuse, le majestueux alexandrin. Telle est cette chanson contre les Ligueurs espagnols :

Français que faisons-nous ? Sommes-nous endormis ?
C'est à nous qu'on en veut, ce sont nos ennemis [2].

C'est ainsi que la Muse française monte par degrés jusqu'à l'ode patriotique. Parmi ces pièces du temps, il en est une surtout que nous voudrions pouvoir citer tout entière, tant elle est animée d'un souffle généreux. Quelques strophes ont une vigueur et une ampleur de style, qui font déjà songer à Malherbe :

Espagnol plein de vent, le fléau de l'Europe,
L'horreur de tes sujets, flambeau de nos discords,

. . . .

Nous apprenons de toi le faste et l'impudence,
A violer sa foi, à ne point pardonner,

1. *Ibid.* — 2. Attribué à Rapin.

A n'avoir point de Dieu sinon qu'en apparence.
A piller, à brûler, séduire et mutiner.

Le grossier Allemand, ivrogne, schismatique.
Insolent, querelleur, cruel et fainéant,
Stupide et ignorant, qui fait du politique,
Et se vend comme un serf pour rien qu'un peu d'argent.

Nous apprend le duel avecque la furie;
Et, causant le prétexte à nos dissensions,
S'il sait noyer le corps dans son ivrognerie,
Il noie aussi notre âme en ses opinions.

L'Italien subtil tout rempli de finesses,
Simulé, curieux, voluptueux, pipeur,
Grand inventeur d'impôts, voleur de nos richesses,
Aussi lâche au combat comme il est grand vanteur,

Nous apprend tous les jours à ruiner nos villes
Par dettes, par impôts, par infidélité,
Le blasphème, l'usure et les ruses subtiles,
La simonie aussi et l'impudicité.

Mon pays, mon amour, ma joie et mon martyre,
Qui me conjoins à toi par un lien si doux,
Que ne puis-je étayer ton déclinant empire,
Ou parer par ma mort tant de dangereux coups?

Quel est l'auteur de ces vers? Nous l'ignorons. Lestoile nous en a conservé la copie manuscrite[1], sans indiquer la source d'où il l'a tirée. Est-ce à Pasquier, à Rapin, à Passerat qu'il faut en faire honneur? Quoi qu'il en soit, le jour où la cause royale eût trouvé de pareils interprètes, on put dire que son triomphe était assuré : la conscience et la raison publique ne pouvaient manquer de lui faire écho. Cette note française, nationale et populaire, disparaîtra trop vite dans le grand chœur monarchique du dix-septième siècle. Athènes et Rome nous feront oublier le Paris de la Ligue et de Henri IV. L'*Ode sur la prise de Namur* et le *Passage du Rhin* ne valent pas, à beaucoup près, les belles stances patriotiques qui saluèrent le retour de la paix, la défaite de l'Espagnol et l'avénement du Béarnais.

1. Recueil manuscrit de Lestoile. Bibl. imp.

CHAPITRE IX.

HENRI IV. — LA NOUVELLE COUR. — MARIE DE MÉDICIS.

Réaction monarchique. — Satires de Cour. — M. Guillaume. — Gabrielle d'Estrées et le P. Coton. — *L'Apologie pour le roi de Navarre.* — *La Confession de Sancy.* — *Le Divorce Satirique.* — *Le baron de Fæneste.*

I

Les licences et les fureurs de la Ligue avaient cessé. Un sentiment que le triste gouvernement des Valois avait trop effacé des âmes, le respect de l'autorité commençait à y rentrer. Barclay écrivait le *De Regno* et, tombant dans un autre excès, proclamait le Roi supérieur même à la Loi. Malherbe célébrait la chute de Marseille[1] et la victoire du droit monarchique dans des stances magistrales, qu'il vouait à l'immortalité. Régnier, à travers les dissipations de sa muse et de sa vie, chantait en beaux vers le retour de l'ordre et de la paix. Rapin, Passerat, Desportes, Dorléans lui-même en expiation de ses injures passées, entonnaient l'hymne triomphal autour du nouvel Auguste. Cependant, au-dessous de ce concert d'éloges, éclate encore plus d'une dissonance : les rancunes ligueuses entretenues par l'Espagne, les médisances huguenotes aigries par la défaite, les préventions gallicanes tenues en éveil par la faveur crois-

1. Cazau, ce grand Titan, qui menaçait les cieux, etc.

sante des Jésuites, se répandent en quatrains, en pasquils, en brochures imprimées ou manuscrites. Lestoile qui tenait registre et faisait amas de ces commérages, en prend aisément son parti, « étant, dit-il, aussi peu en la puissance de toute faculté terrienne d'empêcher le Peuple Français de parler que d'enfouir le Soleil en terre, ou l'enfermer dedans un trou. »

Henri IV ne conçut donc pas l'utopie d'un silence impossible à la nation. Mais, si clément qu'il fût pour les écarts de la langue et de la plume, il n'était pas homme à tolérer qu'on se jouât de son pouvoir ou de sa personne. La Satire dut être plus discrète. Les allusions, les fines railleries, les remontrances indirectes succédèrent à l'apostrophe et à l'invective, dont on avait tant abusé contre Henri III. Ce seizième siècle si turbulent et si audacieux contre toutes les autorités, ne pouvait revenir d'un seul coup au calme plat de l'obéissance. Bien des langues comme celles de d'Aubigné, de Guillaume Rose, avaient gardé l'habitude de médire et de censurer. Si l'on ménage le Roi, on s'attaque à ses favoris, à ses ministres, à ses maîtresses, à son confesseur. Le *Pasquil des Comédiens* et les *Visions d'Aristarchus* mettent en scène les principaux personnages de la Cour :

> Sire, défaites-vous de ces comédiens [1],
> Vous aurez malgré eux assez de comédies.
> J'en sais qui feront mieux que ces Italiens,
> Sans que vous coûte un sol leurs fâcheuses folies.

« Le *Pantalon*, déguisé en noble de Venise, sera joué par Chanvallon, l'*Imbécile* par Montholon, le *Matamore* par V..., l'*Infidèle* par Mme du Cimier, le comte de Ludre servira de femme au besoin [2]. » Ailleurs, c'est du Perron, qui eût mérité la corde au lieu d'un évêché; c'est Desportes, le ladre abbé de Tiron et de Josaphat; c'est

1. Les comédiens Italiens qui venaient de jouer devant la Cour.
2. Journal de Lestoile.

Retz, c'est Schomberg; c'est Sancy, auquel on prête cette maxime :

Larron mieux vaut être que gueux.

Biron trouvait des apologistes, et Sully des accusateurs :

Si, pour avoir trop de courage,
On a bien fait mourir Biron;
Rosny, crois que le même orage
Peut bien tomber sur un larron.

Un sieur de Juvigny fut pendu en effigie, faute de l'original, nous dit Lestoile, pour un libelle injurieux contre le premier ministre.

L'art subtil de distiller son fiel à mots couverts, et d'envenimer les coups d'épingle, se perfectionne peu à peu au milieu des froissements d'amour-propre et des rivalités de partis, au lendemain de la victoire. Tous ces chuchotements de la satire intime, pâture des médisants et des envieux, n'arrivaient guère à la foule et ne produisaient plus l'effet de ces diatribes sanglantes qui, du haut de la chaire ou sur la place publique, ébranlaient le trône des Valois. Nul alors, sous peine du ridicule ou de la hart, ne se fût avisé de parler du *Monstre* ou du *Dragon béarnais :* les grosses calomnies avaient cessé. Néanmoins, la vie privée du souverain, ses faiblesses amoureuses et ses tolérances conjugales n'échappaient pas toujours au contrôle de l'opinion. Le 18 mars 1597, jour de carême-prenant, un placard affiché au Louvre et dans les environs, sous le titre des *Dix Commandements au Roi*, lui faisait la leçon en ces termes :

Hérétique point ne seras
De fait, ni de consentement.

. . . .

La femme d'autrui tu rendras,
Que tu retiens injustement,
Et la tienne tu reprendras,
Si tu veux vivre saintement.

. . . .

Et ce faisant, te garderas
Du couteau de Frère Clément.

Il est vrai qu'on était en carnaval. Le peuple se souvenait encore de la *liberté de Décembre* [1], et le roi entendait la plaisanterie, pourvu qu'elle n'allât pas trop loin.

La mauvaise humeur d'un courtisan évincé ou d'un vieux serviteur mal payé se trahit bien souvent dans ces satires. Puis l'étranger s'en mêle. Le roi d'Espagne et le duc de Savoie, vaincus par les armes et la politique de Henri IV, essayaient de se venger par des pamphlets clandestins propres à rallumer la guerre civile. Tandis que Boucher écrivait à Douai l'apologie de Jean Châtel, d'autres libellistes réfugiés faisaient imprimer à Madrid, à Turin, à Bruxelles, les *Trois Quenouilles*, le *Chevalier de Savoie*, le *Laquais*, minces satires impuissantes contre la fortune et l'ascendant du Béarnais. La politique royale, qui assurait alors la grandeur et la sécurité de la France, trouvait aussi plus d'un censeur. Henri IV, sans être despote, se souciait peu de remontrances et de conseils, et ne convoquait guère les notables que pour leur demander quelques subsides. Cependant, il ne manquait pas de gens disposés à l'éclairer sur les affaires du dedans et du dehors. Le *Soldat français*, un patriote anonyme de la Rochelle, exhalait sa mauvaise humeur contre le traité de Vervins, et se plaignait qu'on tînt l'Espagnol sitôt quitte de ses trahisons. Le *Gentilhomme allemand*, un ami de l'ambitieux duc de Bouillon, criait fort, et se démenait dans un discours libre, hardi et bien fait, s'il faut en croire Lestoile, contre la reddition de Sedan et des autres villes de sûreté accordées aux protestants.

Mais le plus bavard de ces remontreurs et discoureurs est encore M. Guillaume, qui appelle sans façon le Roi son bon ami. Qu'est-ce donc que M. Guillaume? Un personnage à la fois réel et légendaire, le Fou de la Cour transformé en orateur du bon sens public. Chaque époque aime ainsi à créer un type grotesque ou satirique chargé d'exprimer ses malices ou ses réflexions. Déjà nous avons vu Pierre du Cugnet,

1. V. la *Satire au Moyen Age*. chap. XXVII.

Chicot, maître Pierre du Four-l'Évesque : M. Guillaume est de la même famille. Il est le représentant de la causticité bourgeoise et pacifique. Comme le *Décroisé* de Rutebœuf et le *Manant* du fabliau, il a une certaine dose d'esprit positif, qui le met en garde contre la passion des aventures et les entraînements de l'ambition. A l'exemple du bonhomme Tobie et de Sancho Pança, il cite volontiers les proverbes et les dictons du temps passé. Bien qu'il aime à dire son mot sur tout, il n'en est pas moins un grand partisan de l'ordre dans l'État, de l'économie dans les finances et de l'obéissance aux princes. On le sait rapporteur fidèle : aussi chacun lui souffle-t-il à l'oreille ses médisances et ses bons mots, tant on est sûr qu'il ne les gardera pas pour lui, et qu'il en fera part au public :

Maître Guillaume en regardant ès puits,
Par le conseil du railleur Démocrite,
A découvert la Vérité écrite,
Dont il fait part à tous ses bons amis.

Et ses amis sont nombreux; aussi ses secrets ressemblent-ils un peu à ceux de Polichinelle. S'agit-il du dernier traité avec l'Espagne? M. Guillaume prend la parole et répond au *Soldat Français*. D'une réforme dans les finances? On entend M. Guillaume. Du nouvel édit de la Paulette? Encore et toujours M. Guillaume. On s'aborde au Louvre, au Palais, à la Place Royale, en se demandant ce qu'a dit de nouveau M. Guillaume. Régnier même lui fait l'honneur de publier, sous son nom, sa quatorzième satire, en réponse à ceux qui crient contre le Gouvernement. Destinée singulière, que celle de ces personnages, nés un matin on ne sait d'où, ni comment, d'un caprice ou d'une facétie, assemblage éphémère de ridicules et de malices, que chacun modifie et complète à son gré. Toute une génération s'en amuse. Puis, ils s'évanouissent, pour faire place à d'autres ou pour revivre sous une nouvelle forme. Notre siècle n'a point connu M. Guillaume, mais il a vu ses héritiers dans la personne de M. Mayeux, déjà mort, et dans celle de M. Prudhomme,

déjà bien vieux aujourd'hui. Ces types inférieurs sont aux créations épiques et romanesques ce que les charges et les caricatures sont aux œuvres d'art proprement dites. Que leur a-t-il manqué souvent? La main d'un homme de génie, pour leur donner l'immortalité.

II

Si absolus que soient les rois, il est auprès du trône deux puissances dont on médit toujours avec joie, la favorite et le confesseur. Tout le prestige, toute la popularité de Henri IV ne put mettre à l'abri des attaques ni la triomphante Gabrielle, ni le doux et moelleux P. Coton. Ces deux idoles, auxquelles il prodiguait son encens et ses caresses, n'en demeurèrent pas moins exposées aux jalousies de la Cour et aux préventions de la foule. Les poëtes, les artistes, suivant l'usage traditionnel, se faisaient les complices des faiblesses royales, en se chargeant de les embellir et de les célébrer. Mais les vieux serviteurs comme Mornay, d'Aubigné, boudaient hautement la favorite. Les femmes détestaient en elle une rivale trop heureuse : les huguenots l'accusaient d'avoir poussé le roi à l'abjuration. Ils célébrèrent sa mort comme un bienfait public :

> Son haleine pâteuse effeuillait les lauriers [1]
> De notre Henri le Grand, le phénix des guerriers :
> Sa vertu s'abîmait au gouffre de son vice.
> La chasteté par elle avait quitté la Cour,
> Les temples la piété, les palais la justice,
> Et la fidélité le conjugal amour.

La Cour tout entière avait pris le deuil : le Roi pleurait sa maîtresse comme il l'avait aimée, de tout son cœur : les poëtes voilaient leurs lyres de cyprès et entonnaient l'hymne funèbre. C'est au milieu de ce plaintif et langoureux concert qu'éclate l'aigre voix du rimeur huguenot :

1. Man. de Lestoile. Bibl. Imp.

Et vous, qui pour saerer [1] à l'immortalité
D'une infâme Laïs l'impudique beauté,
Pillez les verts lauriers dans les jardins des Muses....
. . . .

De qui sont ces vers rudes, heurtés, mais vigoureux? Peut-être de d'Aubigné. Une autre pièce satirique, le *Dialogue de Gabrielle d'Estrées revenue de l'Enfer* (1599), lui est également attribuée. Serait-il retourné deux fois à la charge sur cette mémoire maudite? Sa haine et sa fécondité permettent de le supposer.

Gabrielle du moins mourut de bonne heure, et d'ailleurs, grâce à l'inconstance du Béarnais, l'envie ne pouvait s'attacher longtemps à une seule maîtresse. Elle voyageait avec le cœur du Roi, de Gabrielle à la marquise de Verneuil, de la comtesse de Moret à la princesse de Condé, etc., etc. Mais le confesseur restait toujours le même, et le P. Coton n'était pas seulement un homme : il représentait une des grandes puissances du temps, les Jésuites. Henri IV ne pouvant écraser la redoutable Société s'était mis en tête de la conquérir. Malgré les clameurs de l'Université et du Parlement, il avait fait les premières avances, et n'avait signé qu'à contre-cœur un décret d'exil bientôt rapporté. La politique tenait plus de place sans doute que l'affection, dans ces ménagements : mais enfin il voyait là un danger qu'il voulait conjurer à tout prix. Les Jésuites n'avaient pas rompu toute alliance avec cette démocratie sanguinaire, qui faisait, au besoin, du poignard l'auxiliaire de la Foi. L'orage était calmé au dedans : mais de sourds grondements se faisaient encore entendre dans le lointain. Ils éclataient comme des coups de tonnerre isolés : c'étaient l'*Apologie* de Jean Châtel par Boucher, l'*Amphitheatrum* de Scribani, le *De Rege* de Mariana, lueurs sinistres qui déchiraient l'horizon, et troublaient la sérénité présente.

Qui se souvient aujourd'hui du P. Varade? du P. Com-

1. Consacrer.

molet? du P. Hardy! du P. Gonthier? Personne. Tels étaient cependant les adversaires avec lesquels le roi de France et de Navarre se croyait obligé de compter. Un chétif Jésuite chuchotant quelques paroles à l'oreille d'une femme dans le confessionnal, ou dictant à ses élèves, au fond d'un collége, une matière d'amplification républicaine, suffisait à troubler le sommeil du vainqueur d'Ivry. L'agitation ouverte, la mauvaise humeur bruyante de ses anciens amis les protestants, ne l'effrayait guère : il savait qu'au fond, en dépit de tous les mécomptes, la vieille affection survivait : les plus turbulents et les plus rudes, comme d'Aubigné, se seraient fait tuer vingt fois pour lui. Mais les compliments, les douces promesses insinuantes des bons pères ne l'avaient pas suffisamment rassuré. Il désirait avec eux une paix sincère, mieux encore une alliance intime, et il supposait qu'entre gens habiles, rompus aux finesses de la diplomatie, l'entente deviendrait aisément possible. Par là, il se flattait de désarmer l'Espagne, de lui enlever les seuls alliés qu'elle gardât au cœur du royaume. D'un autre côté, rebuté des exigences, de la roideur et de l'indocilité de ses anciens compagnons, dont le contrôle entravait sa politique et ses plaisirs, il espérait trouver dans l'Ordre des agents plus flexibles, des directeurs plus conciliants. Ce fut dans ces vues qu'il appela près de lui le plus fin, le plus souple et le plus aimable des Jésuites, le P. Coton, en se promettant sans doute de lui confier tout ce qu'il aurait envie de faire dire à Rome.

Courtisans, ministres, maîtresses, se virent bientôt distancés par l'heureux confesseur, dans la faveur du Roi. Henri raffolait du P. Coton : il voulait l'avoir partout, le soir, le matin, à table, dans son carrosse. Pour expliquer cette étrange fascination, les gens avisés soupçonnaient quelque maléfice, l'existence d'un miroir magique : à coup sûr le P. Coton était sorcier. Le Roi pour lui oubliait tout, ses amitiés, ses plaisirs, même sa modération. Lui d'ordinaire si indulgent aux railleries, se fâchait tout rouge

contre les pages qui criaient en riant. « Coton ! Coton! » Il avait pardonné à Dorléans ses abominables calomnies contre Jeanne d'Albret, contre lui-même, et il menaçait d'une peine sévère les mauvais plaisants, qui s'aviseraient de rire aux dépens de son confesseur. Un jour qu'ils sortaient tous deux du Louvre, Angoulevent le prince des Sots, s'avisa de crier sur leur passage : « *Vive le Roi et le P. Coton!* » Un gentilhomme de la suite riposta par un coup de bâton sur le dos de « ce maître fol, qui osait donner un compagnon au Roi. » Le mot du fou avait porté plus juste encore que le bâton du gentilhomme : tout Paris le connut bientôt, et répéta le quatrain suivant :

Autant que le Roi fait de pas,
Le Père Coton l'accompagne,
Mais le bon roi ne songe pas
Que son Coton vient d'Espagne.

Les vues intéressées du Roi et ses caresses politiques n'étaient pas comprises autour de lui. M. Guillaume lui-même, son bon ami, en murmurait. A titre de bourgeois gallican et patriote, il détestait ces capes espagnoles :

Les Jésuites tu chasseras,
Si tu en crois ton Parlement.

Les Huguenots surtout frémissaient de ces avances faites aux Jésuites, et ne voyaient là qu'un acte de faiblesse, un caprice et une ingratitude. Pour qui donc avaient-ils guerroyé depuis trente ans, couché sur la dure, blanchi sous le harnois, versé le plus pur de leur sang? Était-ce pour frayer la voie du trône au P. Coton? L'explosion des mécontentements ne se fit pas attendre : elle éclata le lendemain de l'abjuration. *La Plainte des Églises réformées de France sur les violences et injustices qui leur sont faites en plusieurs endroits du royaume* (1597), exprime avec une tristesse amère le désenchantement des vieux compagnons d'armes, trompés dans leur espoir. Avec le fils de Jeanne d'Albret, ils pensaient faire asseoir la Réforme sur le trône, et ils se voyaient trahis.

abandonnés, livrés à leurs ennemis : « Nous ne sommes ni Espagnols, sire, ni ligueurs et n'avons pas si peu servi Votre Majesté, si peu servi cet État contre les Espagnols, contre les ligueurs, que nous méritions d'être à jamais misérables. Nous avons eu cet heur de vous voir peu s'en faut naître et bercer, au moins élever parmi nous; nous avons employé nos biens, nos vies pour empêcher les effets de la mauvaise volonté de ceux qui, dès votre berceau, cherchaient votre ruine. » Tout cela était vrai sans doute, mais Henri IV n'était pas seulement le roi des protestants. La politique, la raison l'obligeaient à tenir grand compte de ses sujets catholiques, qui formaient la majorité de la nation. Il avait cru faire la part de chacun en proclamant la liberté de conscience, et il n'avait contenté personne.

Le ressentiment d'une grande dame offensée vint donner à ces doléances le piquant d'un pamphlet. Parmi les innombrables promesses de mariage que le Béarnais laissait tomber chaque matin aux pieds de ses maîtresses, il en était une faite à l'héritière de Rohan. Elle eut le sort de toutes les autres. Blessée dans son orgueil maternel, l'irritable douairière de Rohan, la mère du grand duc de ce nom, s'arma de la plume, à défaut de l'épée, pour venger l'honneur de sa famille. Jamais dépit de duchesse et de bellemère en espérance n'a rien inspiré de plus mordant. On comprend que les petites filles élevées à cette école soient devenues des Lafayette, des Sévigné et des Maintenon. Associées à la vie de la Cour, dont elles relèvent l'éclat par leur grâce et leur beauté, les femmes y joignent bientôt l'ascendant de l'esprit : elles se mêlent à la politique, et lui donnent des agents, des diplomates et des écrivains. Trop fière et trop habile pour s'abaisser jusqu'à la plainte, la douairière de Rohan, mêlant son injure aux griefs de son parti, se divertit à composer une ironique *Apologie de Henri IV*.

On a révoqué en doute, il est vrai, que ce libelle fût réellement son œuvre. D'Aubigné l'attribue à Palma Cayet, qu'il n'aimait point, et qu'il n'était pas fâché de compromettre.

Peut-être celui-ci tint-il effectivement la plume, comme secrétaire. Mais, s'il faut en croire le témoignage de Henri IV lui-même, l'esprit était bien celui de la Duchesse. « Voici venir Mme de Rohan, disait-il un jour aux dames de la Cour, gardez-vous, mesdames, qu'elle ne crache sur vous; pour le moins si elle n'y crache, elle en médira. » Amie et confidente de Mme Catherine de Navarre, sœur du roi, elle est à la tête de cette opposition féminine et protestante, qui murmure contre le crédit de Gabrielle et du P. Coton. Animée de cet esprit hautain et factieux, qui fut celui de toute sa famille, elle prend plaisir à braver l'autorité royale, organise publiquement des prêches dans la maison de Madame, encourage les hardiesses et les sarcasmes du ministre Dumoulin. Habile à grouper toutes les rancunes, elle excite Catherine elle-même contre son frère, dont la politique égoïste la condamnait à un éternel célibat. Ce fut à quarante ans seulement, que la princesse connut les douceurs de l'hymen: on conçoit, et on excuse ses quarts d'heure d'impatience et de mauvaise humeur.

Les mécontents étaient nombreux partout, même au Louvre. « Allez par les rues, vous oirez chacun crier : Nous perdons tous les jours; il n'y a que les ligueurs qui gagnent. Entrez dans la basse-cour du château, vous oyez les officiers crier : Il y a vingt-cinq ou trente ans que je suis au service du Roi, sans pouvoir être payé de mes gages.... Entrez jusque dedans sa chambre, vous oyez, à deux pas de lui et jusque derrière sa chaise, des seigneurs de qualité qui disent : Quelle pitié de ce prince, quelle misère de lui faire service ! » C'est à ces esprits chagrins que la maligne Duchesse s'est chargée de répondre et d'expliquer toutes les vertus du Roi, vertus surnaturelles, au-dessus du sens humain, et qui n'ont rien de l'ordinaire. L'énumération plaisante de ces vertus constitue le fonds même du pamphlet.

« Premièrement, s'il est question de la *prudence* : il n'y a prince qui jette plus l'œil que lui sur l'avenir.... Si quelqu'un

vient demander un don, il ne s'amusera pas à songer comme un autre prince vulgaire : Cettui-ci m'a-t-il fait service? Mais, m'en pourra-t-il faire? — N'est-ce pas regarder à l'avenir que cela? n'est-ce pas être prévoyant? et la prévoyance n'est-elle pas une des principales parties de la grandeur? »

« Quant à la *force*, où est le prince qui défère plus à cette vertu que lui, qui l'honore plus en ses ennemis? »

« Pour le regard de la *tempérance*, ce prince sait commander à ses passions, si prince au monde le sait faire. Y a-t-il passion plus naturelle que l'affection des proches? Et cependant, voyez-vous que cela le touche en façon quelconque? Voyez-vous d'ailleurs qu'il fléchisse à l'amitié, à la pitié, ni à toutes ces passions qui sont accoutumées de vaincre les cœurs vulgaires?... » Il n'a qu'une sœur. Les autres princes gratifient d'ordinaire leurs filles, leurs sœurs, leurs parentes, de cadeaux, d'apanages, de grandeurs, etc. Celui-ci l'enrichit de vertus. « Il l'instruit à la patience et à la tolérance de toutes sortes d'incommodités; il lui enseigne la frugalité. » Il lui apprend à se passer de tout, même d'un mari; ce qui ne l'a point empêché de promettre sa main plus d'une fois, et de s'en être fait déjà une douzaine de bons amis.

Il est le plus *juste* des princes, bien que sa justice ne soit guère visible qu'aux yeux de la foi, tant elle est de nature subtile, élevée et délicate.

Il est le plus *religieux* sans contredit. « Les autres n'ont qu'une religion; et lui, en tient deux à la fois, les observe aussi bien l'une que l'autre.... N'est-il pas doublement digne du nom de roi très-chrétien? »

La conclusion est digne du panégyrique : elle se termine par un léger appel à la révolte. Le vrai moyen de se pousser dans la faveur de ce prince, c'est d'être de ses ennemis, de faire comme ces braves Ligueurs qui ont acquis les maréchaussées, les amirautés et les gouvernements. « Si vous n'avez moyen de l'offenser autant qu'eux, faites au moins ce que vous pourrez.... Usez de soumission, de requêtes, de persuasion; employez vos soins, consumez vos biens,

votre argent et votre âge; vous n'avancerez rien, vous en voyez les preuves tous les jours. Mais au contraire suivez cet heureux chemin que l'on vous propose : vous voyez comme on s'en trouve bien. » .... Biron prit ce chemin, et trouva au bout l'échafaud.

Au fond, la thèse de la Duchesse était assez mesquine. Elle pouvait intéresser un parti, mais non la France. Les ouvriers de la dernière heure avaient été mieux payés que ceux de la première. Ceux-ci avaient le droit de s'en plaindre; mais l'ingratitude de Henri IV coûtait moins cher au royaume que la libéralité de Henri III. La grande dame en colère n'avait fait qu'égratigner : une main plus rude allait s'abattre sur le dos des courtisans satisfaits, des renégats triomphants, du maître oublieux, et de tous ces repus du lendemain, qui laissaient languir à la porte les serviteurs de la veille mécontents et affamés. Ces derniers ont pour chef et pour avocat l'auteur des *Tragiques*, l'ami des mauvais jours, Théodore Agrippa d'Aubigné.

III

Ce que les révolutions et les guerres civiles traînent de plus triste à leur suite, ce ne sont pas les ruines matérielles, les champs dévastés, les populations décimées, les villes détruites ; mais plutôt encore les ruines morales, les âmes énervées, les consciences affaiblies, les fidélités défaillantes, les convictions ébranlées par la séduction du repos et l'épuisement du combat. La paix, qui est devenue un besoin, coûte souvent cher à l'honneur des deux partis. Les plus généreux et les plus fiers sont presque toujours morts à la peine [1]. Quelques-uns survivent aigris, hautains, inflexibles dans leurs principes, ne comprenant rien aux nécessités du temps. Tel fut d'Aubigné.

1. Cum ferocissimi per aciem aut prescriptiones cecidissent.
(*Tacite*, ann., liv. I.)

Dans les heures d'épreuve, de maladie, d'attentat, deux personnages reparaissent toujours au chevet du roi. L'un au visage souriant, aux douces paroles calmes et conciliantes, qui rend au Béarnais la conquête du ciel plus facile que celle de son royaume terrestre : c'est le P. Coton. L'autre, à l'aspect sombre, grave, austère, qui prêche et admoneste son maître plus qu'un confesseur : c'est Agrippa d'Aubigné. Il représente l'esprit grondeur du parti protestant, la conscience, le remords : il rappelle les engagements du temps passé, les leçons de Jeanne d'Albret. Sa rude parole entre dans le vif comme une lame d'acier. Après l'attentat de Châtel, au milieu de l'émotion générale, lui, le fidèle, l'ami le plus dévoué du Roi, il reste froid, impassible, et laisse échapper ce grave avertissement : « Dieu vous a frappé à la lèvre, pour l'avoir renié des lèvres : il vous frappera au cœur, quand vous l'aurez renié du cœur. » Triste prophétie, que le fer de Ravaillac devait trop tôt justifier. Il fallait l'âme d'un grand prince pour tolérer de semblables paroles : il eût fallu la vertu d'un saint pour s'y complaire.

L'âpre censeur est partout sur le chemin du Roi; il force sa porte malgré ses ordres, il l'attend au passage. Tandis que le Béarnais, dans le ravissement de la paix et de la concorde rétablies, sort avec sa nouvelle cour pimpante, coquette, triomphante, traînant enchaînés à sa fortune les Guise, les d'Épernon, les Villeroi, d'Aubigné est là toujours maussade et renfrogné. A la brillante escorte des favoris, il oppose la bande larmoyante et déguenillée des anciens compagnons d'armes, gentilshommes démontés, maîtres de camp morfondus, chevau-légers estropiés, canonniers à jambes de bois, pétardiers défigurés, fantassins pieds nus. Il les amène tous avec lui, sans oublier Citron, ce pauvre chien jadis favori du roi, depuis abandonné, errant dans les rues d'Agen, tout galeux et mourant de faim. C'est à son collier qu'il attache le placet des vieux serviteurs mal payés :

Serviteurs qui jetez vos dédaigneuses vues
Sur ce chien délaissé, mort de faim par les rues,
Attendez ce loyer de la fidélité[1].

La scène de l'abjuration l'avait navré. Il s'était voilé la face pour ne pas voir son Henri, l'espoir et l'orgueil de la Réforme, *allant au grand temple d'erreur*. Le pas une fois franchi par le Roi, ce fut une désertion générale dans le parti protestant. On put se croire revenu au baptême de Clovis. Il y eut alors des illuminations subites, des coups de la grâce inouïs, arrivés à point comme par miracle ou par enchantement, des raisons avides d'être éclairées, des consciences impatientes de capituler aux meilleures conditions possibles. La mauvaise humeur de d'Aubigné croissait avec le nombre des conversions : elle retomba sur le chef de ces déserteurs, Sancy, caméléon religieux, qui en était déjà à sa troisième ou quatrième abjuration. Pour d'Aubigné, Sancy est un effronté bateleur; il est le type du converti, sans pudeur et sans foi, qui change de religion comme de gîte, pour sa plus grande commodité. Il a tous les profits de l'apostasie, sans en éprouver les remords, grâce à la robuste étoffe d'une conscience qui s'élargit à discrétion. De plus, il est le Démon tentateur, prêt à vendre l'âme de son maître comme la sienne, pour un peu d'or ou de pouvoir. Aussi, n'éprouve-t-il qu'une pitié dédaigneuse en face de ces pauvres Huguenots naïfs, qui restent seuls avec Dieu *pour tout potage*.

Aux yeux de l'historien, Sancy est tout simplement un politique et un courtisan dévoué, peu scrupuleux, surtout en matière de religion, par cela seul qu'il est indifférent, se souciant de la messe autant que du prêche, et fréquentant au besoin l'une et l'autre[2]. Le roi lui disait en plaisantant

1. En me retirant, je voulus passer par Agen pour voir une dame qui m'avait servi de mère dans mes malheurs. J'y trouvai un grand épagneul qui couchait sur les pieds du Roi, souvent dans son lit. Cette pauvre bête abandonnée, et qui mourait de faim, me fit cent caresses. J'en fus si touché que je le mis en pension chez une femme de la ville. (*Mém. de d'Aubigné.*)

2. N'oublions pas que Sancy, le même dimanche, assistait au prêche d'Ablon et rendait le pain bénit à Saint-Paul.

qu'il ne lui restait plus qu'à prendre le turban : il l'eût pris sans nul doute, si l'intérêt de son maître et le triomphe de son parti l'eussent exigé. Il n'en remplit pas moins fidèlement ses devoirs de sujet, et rendit plus d'un service signalé à Henri IV. Il risqua sa fortune et sa vie pour aller lui chercher des lansquenets jusqu'au fond de l'Allemagne ; il rattacha la noblesse catholique de Henri III à la cause du Béarnais; enfin, quand vint l'heure fatale et décisive de l'abjuration, il encouragea, pressa, poussa par derrière le monarque hésitant sur le seuil de Saint-Denis. Le lendemain, il se trouva naturellement des mieux partagés, et reçut le gouvernement des finances, qu'il céda bientôt à Sully. On comprend la colère du vieil Alceste huguenot contre ce Philinte, obligeant complice de toutes les apostasies et de toutes les servilités.

Un autre personnage a le don de l'agacer plus vivement encore, c'est le grand convertisseur du Perron. Aussi lui a-t-il dédié comme de plein droit la *Confession de Sancy*. Le nom de du Perron était alors dans toutes les bouches. On ne parlait que des miracles de son éloquence, « pour ramener à la grande et spacieuse voie les gens de bonne maison. » Personnage insinuant, prêtre mondain, bel esprit, demi-poëte, orateur disert et théologien tempéré, il était l'homme de la situation, des accommodements et des compromis, vraiment propre à ce rôle d'entremetteur des consciences; assez instruit pour satisfaire des esprits qui ne demandaient qu'à se laisser vaincre, assez habile pour calmer les scrupules et les pudeurs défaillantes du respect humain. En quelques années, il était devenu la colonne de l'Église, l'invincible champion de l'orthodoxie. La grosse affaire de l'abjuration, et surtout de la réconciliation avec le Saint-Siége, fut en partie son œuvre : il la conduisit avec une remarquable dextérité. Huguenots et ligueurs s'étaient réunis pour chanter la complainte latine bientôt traduite en français :

Franci, vos quotquot estis,
Audite me, si potestis,

Et digito du Perronem
Istum monstrate lenonem....

Du Perron n'en rapporta pas moins la bulle d'absolution et le chapeau de cardinal. Tous ces titres le recommandaient à la haine particulière de d'Aubigné. L'indocile huguenot frémit encore des coups de gaule que son brave roi victorieux a reçus publiquement à Rome dans la personne de MM. du Perron et d'Ossat, « lesquels deux furent couchés à bêche-nez comme une paire de maquereaux sur le gril, depuis *miserere* jusqu'à *vitulos.* »

C'est sous le coup de cette émotion qu'il a composé la *Confession de Sancy*. Il l'a écrite ayant sur sa table la Bible et l'*Apologie pour Hérodote*, son gantelet de fer en main : il raille, il insulte, il soufflette ses adversaires. Les personnalités, les défis injurieux abondent comme dans un cartel à brûle-pourpoint. Le cœur gros de colère et de mépris, d'Aubigné profite de l'occasion pour satisfaire à la fois ses haines privées et les rancunes de son parti. Il frappe indistinctement, et parfois en aveugle, sur les renégats comme Sancy, Sponde, Palma Cayet ; sur les politiques conciliants comme Hurault, Morlas, Rotan, Sully; sur les anciens favoris de Henri III, comme d'O et d'Épernon; sur Bellegarde, l'agent et le compagnon des bonnes fortunes royales.

Bien qu'elle porte souvent les traces de l'improvisation, la *Confession de Sancy* n'est pas sortie d'un seul jet : elle s'est accrue successivement. C'est un registre et, pour mieux dire, un journal, où d'Aubigné inscrit les médisances, les chroniques scandaleuses et les bons mots, qu'il a recueillis ou faits lui-même. « Certaines allusions nous reportent aux années antérieures à la mort de Gabrielle (1599); d'autres, au contraire, comme l'histoire du martyr Garnet, nous conduisent jusqu'à 1606. Le récit des conversions miraculeuses opérées par Mathurine, la confidente de du Perron et de Marie de Médicis, est d'une époque également assez avancée[1]. » Dans sa confuse diversité, ce livre nous offre

1. Note de Leduchat.

une image exacte de cette société, où se heurtent les discussions politiques et religieuses, les commérages et les galanteries. Les hommes d'armes se font théologiens, les évêques diplomates, les courtisans prédicateurs, les dames elles-mêmes se chargent d'achever l'œuvre de la Grâce : témoin le dialogue d'un docteur et d'une fille galante, qui se vante d'avoir converti Vignolet par des procédés, il est vrai, peu canoniques.

A la violence des personnalités se mêlent les grandes questions de morale et de religion, d'honneur en ce monde et de salut dans l'autre; les controverses sur la grâce, le culte des saints, la confession auriculaire, la transsubstantiation, auxquelles d'Aubigné rattache, avec une verve et un esprit incroyable, toute l'histoire contemporaine. Sancy, éclairé par du Perron et instruit par l'exemple du prophète Daniel *à tourner toujours ses hommages vers le soleil levant*, trouve dans le monde qui l'entoure et dans les faits qui s'accomplissent au Louvre, des preuves invincibles en faveur des dogmes catholiques. Qui oserait croire, par exemple, à la nécessité de la *grâce* de Dieu, quand celle du roi est si puissante? — Qui douterait du mérite des *Œuvres*, « quand c'est par de belles et bonnes œuvres que tant de gens ont gagné place au paradis de la France?... Voyons, que sont devenus ceux qui se sont amusés à garder la *foi* au Roi et à l'État?... La *foi* n'est rien sans les *œuvres* à la mode. » — Qui ne reconnaîtrait le miracle de la *Transsubstantiation*, en voyant que sous le nom du Roi s'opèrent tous les jours de si étranges métamorphoses? « La sueur d'un misérable laboureur se changeant en la graisse d'un prospérant partisan ou trésorier. La moelle des doigts d'un vigneron de Gascogne, qui réjouit le cœur d'un chacun, et remplit le ventre d'un parasite. Les pleurs de la veuve ruinée en Bretagne font avoir du fard à la femme de Santory. Le sang d'un soldat, perdu à chasser Épernon de Provence, se change en hypocras. Pour l'hôte de la Rose de Blois, on le voit aujourd'hui transsubstantié en M. de Bussy-Guibert.

Les impôts de la France ont transsubstantié les champs des laboureurs en pâturages, les vignes en friches, les laboureurs en mendiants, les soldats en voleurs avec peu de miracle, les vilains en gentilshommes, les valets en maîtres, les maîtres en valets. »

Il faut s'arrêter sur ce morceau admirable de vigueur et de causticité, et ne pas aller plus loin. Le droit de médisance a des bornes, que d'Aubigné a trop souvent franchies : une fois lancé, la plume ou l'épée à la main, il ne se connaît plus, il tranche et abat tout autour de lui. La Confession de Sancy a été très-diversement et parfois très-sévèrement jugée. M. Poirson, dévoué à la gloire de Henri IV, l'appelle une *caricature* et une *perpétuelle diffamation*. Le mot nous semble dur. Sans doute d'Aubigné est souvent injuste, mais sans cesser d'être honnête : il calomnie parfois, il ne ment jamais à bon escient. D'ailleurs à côté des violences, des injustices de l'esprit de parti, n'y a-t-il pas là aussi un sentiment généreux, une loyale indignation contre ces hypocrites et ces déserteurs toujours prêts à crier,

Viv' ceux que Dieu seconde !

Le succès trouve en ce monde tant de courtisans, qu'il ne faut pas trop en vouloir à ceux qui boudent contre la Fortune, quand ils pourraient avoir aussi leur part dans la curée. Une satire n'est pas un panégyrique, ni même une histoire : elle appelle un chat un chat et Rollet un fripon, même alors que Rollet est seulement un homme peu délicat. Plus tard, quand d'Aubigné plus calme aura pris la plume de l'historien, il saura rendre justice à Sancy et à ceux qu'il a le plus cruellement déchirés dans son pamphlet. On devine quel plaisir devaient éprouver les vieux huguenots au fond de leurs provinces, derrière leurs donjons, en feuilletant ce volume tout plein des rancunes de leur parti. Le journal quotidien, ce rapide aliment de la malice et de la curiosité, qui renouvelle et efface chaque matin nos impressions, n'existait pas encore. Le fiel amassé et condensé dans ce *livre*

Somme durant plusieurs années, y gagnait en acidité. Le gentilhomme désormais condamné au repos le savourait lentement, goutte à goutte, comme l'auteur l'avait distillé lui-même, avec de malins sourires et des soulèvements d'indignation. Il voyait repasser devant lui, non sans envie, ces heureux, ces choyés « qui avaient part au gâteau, pour avoir eu part à la danse de Saint-Denis. »

IV

Malgré son irritation contre le Roi, d'Aubigné lui rendit un dernier service en l'aidant à se débarrasser de sa femme, la compromettante Marguerite. La Reine, qui n'avait guère appartenu à son mari, vivait séparée de lui depuis longtemps sans trop s'apercevoir de son veuvage. Tandis que le Béarnais guerroyait la bourse vide, le pourpoint percé, à la recherche d'une couronne, Marguerite s'ébattait follement dans son château d'Ussom, transformé en palais de Circé. Ses exploits amoureux avaient acquis une célébrité presque égale à celle des victoires d'Arques et d'Ivry. Las d'un rôle ridicule, dont il s'était vengé du reste par d'assez larges représailles, Henri, après avoir ramené l'ordre dans son royaume, songeait enfin à le rétablir aussi dans son ménage. Marguerite ne lui avait pas donné d'enfants, et ne lui permettait pas d'en espérer. Le divorce avait un double motif : mais il fallait que l'opinion publique forçât la main au Roi et même au Pape. D'Aubigné, aussi jaloux de l'honneur que du salut de son maître, avait toujours détesté Marguerite comme une femme sans pudeur, et comme la fille des Valois. Il se chargea de l'exécution, et y apporta toute la brutalité d'un bourreau. Le *Divorce Satirique* n'est point une satire ingénieuse et transparente comme l'*Apologie du roi de Navarre*, mais un réquisitoire haineux, violent, où le Roi en personne se charge d'étaler aux yeux du monde la conduite de son indigne moitié. Il évoque le fatal souvenir des *Noces*

vermeilles : « Une pluie de sang au mont Aventin durant la romaine superstition, présagea la défaite de Cannes, et un torrent de sang répandu par toute la France, à mes tristes noces, prédit la défaite de mon honneur. » Hâtons-nous d'ajouter qu'il n'était pas besoin d'Annibal pour en triompher : La Mole ou Coconas y suffisait. D'Aubigné, s'il est réellement comme on le croit, l'auteur de ce pamphlet anonyme, a eu la main un peu lourde, il faut l'avouer. Si Henri IV eût tenté lui-même de diffamer celle qu'il justifia trop souvent par ses propres torts, il l'eût fait avec plus d'esprit et de délicatesse.

Quelques années plus tard, le *Divorce Satirique* eut sa contre-partie dans les *Amours du grand Alcandre*, chronique indiscrète des faiblesses royales, écrite par une grande dame qui les avait partagées. L'auteur était une héritière des Guises, la propre fille du Balafré, la nièce de la duchesse de Montpensier, la galante princesse de Conti. D'une main légère, sans rancune contre ses nombreuses rivales, elle traçait le modèle d'un genre fort en vogue au dix-septième siècle, mélange d'histoire contemporaine et de roman, où les personnages figuraient sous un pseudonyme facile à deviner. Bussy Rabutin se perdit à ce jeu.

V

Quand d'Aubigné eut poussé son maître au divorce, il n'eut pas lieu d'être beaucoup plus satisfait de la nouvelle reine. Il se trouva parmi les mécontents de la régence, et se vengea en écrivant dans l'exil une dernière satire : le *Baron de Fæneste*. Chaque pamphlet de d'Aubigné a une forme distincte et se rattache à un genre particulier : les *Tragiques* à l'épopée, la *Confession de Sancy* à la controverse théologique, le *Baron de Fæneste* au roman de mœurs. Chacun d'eux correspond en même temps à une époque importante de la vie de l'auteur et du siècle tout entier : Les *Tragiques* à la

Saint Barthélemy, la *Confession de Sancy* à l'Abjuration, le *Baron de Fæneste* à la régence de Marie de Médicis.

Cette fois, d'Aubigné ne fait point à ses victimes l'honneur de se mettre en colère. Il croit qu'une pasquinade suffit pour avoir raison de cette mince génération, à laquelle il veut bien consacrer ses derniers coups de plume. L'ascendant d'une reine vaniteuse, coquette, intrigante, et par-dessus tout italienne, avait éloigné de la cour les barbes grises, les visages austères et les pourpoints sombres des vieux huguenots. A leur place s'élevait une génération nouvelle, enjôleurs de boudoir, empanachés et enrubannés, minaudiers et beaux diseurs de riens, qui ne connaissent plus d'autres exploits que les duels, d'autre champ de bataille que le Pré aux Clercs ou les antichambres du Louvre. C'était pour la mâle et forte race du seizième siècle, formée à l'école des La Noue et des Coligny, une triste postérité. Nous sommes à l'heure où Concini et sa femme, tout puissants sur la Reine Mère, livrent la France aux pilleries de Barbin et de Mangot. L'honnête du Vair a déposé les sceaux : Sully s'est retiré tout chagrin, tout hérissé, dans son gouvernement. Le champ reste libre aux aventuriers d'Italie et de Gascogne. Hobereaux de province affamés, grands seigneurs ruinés d'honneur et de fortune, valets parvenus, femmes suspectes, gentilshommes douteux, accourent en foule à la curée.

Fæneste est un de ces Gascons éventés, de ces ferrailleurs d'arrière-garde venus après l'heure du péril, pour chercher fortune à la cour de Marie de Médicis. Nul mérite, beaucoup d'audace, plus encore de jactance et de babil, tels sont les titres de Fæneste. Tout son secret est dans ce mot : *paraître*[1]. S'il porte un long panache, c'est pour *paraître* ; s'il a des bottes, des éperons dorés, un habit tailladé avec des nœuds de satin, qui vont de la tête aux pieds, s'il se fait suivre de trois ou quatre valets d'emprunt, c'est pour *paraître* riche et de bonne maison. S'il se promène un cure-dents à la

1. Φαίνεσθαι, paraître.

bouche, quand il est à jeun, c'est pour *paraître* avoir dîné. Bavard et ignorant, poltron et vantard, impertinent et obséquieux, il parle de tout à tort et à travers, tranche du politique, du théologien, de l'homme de guerre, et raisonne aussi bien qu'il combat. Les pages le fouettent, les laquais le sifflent, les clercs du Palais le bernent et le bafouent, il n'en est pas moins convaincu qu'il fait trembler tout le monde. Il roule ses yeux d'un air terrible, frise sa moustache, fait sonner ses éperons, traîne la jambe à la cadence de la tête, comme font les *galants hommes;* car de marcher simplement, à la façon d'un récollet ou d'un bourgeois, il s'en garde bien : tout l'effet serait manqué.

A Fæneste d'Aubigné oppose comme contraste un brave gentilhomme protestant, Enay[1] (du Plessis-Mornay, dit-on) qui préfère l'*être* au *paraître*. Enay, avec son langage simple comme son costume, sa jupe de bure, ses souliers sans cric, sa franche bonhomie, son sens droit et juste, représente la probité et la prud'homie de l'ancien temps. Tout en s'amusant des mensonges et des rodomontades de Fæneste, qui ne s'aperçoit pas qu'on se moque de lui, le malin compère, fin jouteur en controverse, n'est pas fâché d'amener son hôte sur certains points scabreux de théologie. Le Gascon, qui ne doute de rien, donne tête baissée dans le piége, et s'enferre imperturbablement. Pour un huguenot, c'est une bonne fortune que de trouver en face de soi un catholique aussi bouillant et aussi mal avisé que Fæneste. La dispute s'engage sur la messe, sur les reliques, sur les miracles; et, à ce sujet, les contes plaisants pullulent sous la plume de d'Aubigné. C'est la *Gageure du baron de Courtomer et du sieur de Canifé* à propos de la Consécration; C'est l'*Histoire de Marthe la démoniaque*, la *Théologie de Clochard et de Mathé*, sans compter les coups de griffe à l'adresse du P. Coton, du P. Ségurand, du P. Gonthier, tous jésuites et bons amis du feu-roi.

1. Εἶναι, être.

Fæneste sort de ces passe-d'armes théologiques, comme de ses duels, toujours battu et content de lui-même. Il a des accès de dignité superbes. On le somme de se rendre sur le pré : il répond qu'il ne se rend jamais. On lui demande des explications : il se targue de n'en devoir à personne. S'il tourne le dos, c'est par dédain de l'ennemi. Malgré son orgueil et sa délicatesse du point d'honneur, le fier gentilhomme a si grande envie de réussir qu'il ne recule devant aucun métier. Il est tenté de se faire *espion*, industrie nouvelle comblée de toutes les faveurs du maréchal d'Ancre, et qui devait se perfectionner quelques années plus tard, sous Richelieu. Il songe aussi à se donner pour *nouveau converti*. autre genre de spéculation, qui déjà commençait à devenir très-lucrative soixante ans avant la révocation de l'Édit de Nantes. Ce gouvernement de police et de corruption irrite la fibre loyale de d'Aubigné. Il accable de ses mépris et de ses sarcasmes toute cette valetaille, qu'il voudrait fustiger du plat de son épée. Le seigneur de Basché, dans *Pantagruel*, ne frappe pas de meilleur cœur sur l'échine des pauvres Chicanous.

De Genève, où il s'est retiré, d'Aubigné prête encore l'oreille aux mille bruits qui lui viennent de France; il recueille, avec un malin plaisir, les épigrammes sur la Reine Mère, sur Concini et sa femme, les édite et les amplifie au besoin :

On demande à quoi sont utiles
Conchine et force autres encor;
Philippes en eût pris des villes :
Ce sont des ânes chargés d'or.

Fidèle jusqu'au dernier jour aux affections comme aux inimitiés de toute sa vie, il solde en même temps un arriéré de médisances rétrospectives à ses anciens adversaires ou rivaux. Il n'a oublié ni Lesdiguières, ni Retz, ni Sully même, ni l'ex-reine Marguerite, qui communie maintenant trois fois la semaine, en expiation de ses péchés :

Commune, qui te communies
Ainsi qu'en amour en hosties.

Mais c'est aux nouveaux venus surtout qu'il en veut. Par un sentiment de faiblesse, dont les plus grands cœurs ne sont pas toujours exempts, d'Aubigné n'aime pas ses successeurs. L'énergique vieillard, l'ancien athlète des guerres civiles se redresse sous le poids des ans, pour toiser cette race de pygmées, qui vient prendre au soleil la place de ses pères. Cruellement blessé lui-même, dans ses espérances et ses ambitions paternelles, par la mauvaise conduite d'un fils dont il ne put jamais faire qu'un bandit, il ne croit pas plus au courage qu'à la probité de ses petits-neveux. Il rit des escarmouches du pont de Cé, de la Valteline et du Val-Saint-Pierre, pompeusement ornées du nom de batailles, véritables jeux d'enfants, à côté des tueries épiques et des horreurs sanglantes de l'âge précédent. Patience! Encore quelques années, et ces bambins dégénérés enfonceront à Rocroi les vieilles bandes espagnoles. Mais d'Aubigné ne s'en doutait pas. Après avoir tant bataillé, avant de mourir, il tirait un dernier coup d'arquebuse contre le dix-septième siècle naissant. Il le déteste d'instinct. Pouvait-il faire autrement? Que fût devenu le hardi gentilhomme en face de Richelieu ou de Louis XIV? Eût-il pu se résigner à incliner sa tête blanchie devant la robe d'un cardinal, ou à révérer comme un demi-dieu le petit-fils du maître, dont il avait été toute sa vie le serviteur, et pas un jour le courtisan?

CHAPITRE X.

LES JÉSUITES.

Rôle militant de la Société : ses nombreux ennemis. — Sonnet de Ronsard. — Procès de l'Université et des Jésuites : plaidoyers d'Étienne Pasquier (1564), d'Antoine Arnauld (1595). — Expulsion des Jésuites : *la Pyramide du Palais*. — *Le Catéchisme*. — *Le Passe-Partout des Jésuites*. — Leur retour. — Henri IV et le P. Coton. — Le Collège de la Flèche. — Mariana et Ravaillac : *l'Anti-Coton*. — *Jesuita Sicarius*. — *La Chemise Sanglante* de Henri le Grand. — Les pamphlétaires Jésuites. — L'*Amphitheatrum Honoris* de Scribani. — Le P. Richeome : — *la Chasse au Renard Pasquin*. — Le P. Garasse : *l'Élixir Calviniste*, *le Rabelais Réformé*, *le Banquet des Sages*, *la Recherche des Recherches*.

I

Parmi les puissances du siècle, il en est une que son rôle multiple et ambigu nous a décidé à reléguer sur la limite extrême des deux mondes politique et religieux. Déjà nous avons indiqué quelle part considérable lui revient dans le long duel engagé entre Rome et Genève. Les Jésuites n'ont pas seulement les huguenots à combattre, mais ils trouvent parmi les catholiques, à la Cour et au Parlement, dans l'Église et dans l'État, de nombreux ennemis. L'histoire de la Satire leur doit une large place, en mémoire des pamphlets, dont ils furent les victimes ou les auteurs : le recueil seul de ces écrits formerait toute une bibliothèque[1].

1. Le nombre des écrivains jésuites, selon les auteurs de la *Bibliothèque*,

L'humeur conquérante et disputeuse, qui animait la Réforme aux premiers jours, a passé dans le camp des fils de Loyola. Ils sont partout à la fois : aux Indes, qu'ils couvrent de leurs Missions ; en Allemagne, où ils viennent braver l'ombre de Luther ; en Hollande, en Angleterre, où ils fomentent les complots contre Guillaume et Élisabeth ; en France, qu'ils ouvrent à la politique et aux armées du roi d'Espagne. Ils soutiennent, en même temps, le fardeau de la polémique protestante, et une double guerre intestine contre les Gallicans et les Thomistes. Infatigables pêcheurs d'âmes, au milieu de la tempête, ils organisent la grande œuvre du sauvetage catholique, appelant de leur douce voix les naufragés, les attirant d'une main caressante vers la rive du salut. Pour ramener le monde dans la bonne route, ils l'aplanissent, la rendent accessible à tous. Hommes de transaction et de compromis, tels qu'il les fallait peut-être à tant d'âmes fatiguées, désenchantées, en qui l'amour-propre ou le respect humain avait remplacé les naïvetés et les ardeurs de l'ancienne foi, ils ôtent à la théologie ses épines, à la morale ses rigueurs. Plus que personne, ils contribuent à faire entrer la politique dans la religion.

Diplomates autant qu'apôtres, confesseurs et confidents, usant au besoin des passions humaines comme d'un instrument, que Dieu mettait entre leurs mains pour assurer le triomphe de la sainte cause, ils s'emparent des rois, de leurs ministres, de leurs maîtresses : le père Auger s'assied à côté de Henri III, comme le père Coton auprès de Henri IV. Le cardinal de Lorraine, Birague, d'Épernon, Gabrielle d'Estrée, Marie de Médicis, sont leurs alliés. Nombre d'esprits chagrins et difficiles, d'âmes scrupuleuses, de vieux Gallicans patriotes murmuraient contre ces nouveaux marchands d'indulgences. Ronsard, n'osant les attaquer en face, par égard sans doute pour les Guises leurs amis, décochait

s'élève à plus de 10000. On voit s'ils ont usé de l'imprimerie. (V. *Bibl. des écrivains Jésuites, par les RR. PP. Auguste et Alois de Backer.*)

contre eux un de ses sonnets anonymes, morose enfant de sa vieillesse :

Mignons de Jésus-Christ, qui par votre mérite
Avez déjà si bien amorçé nos péchés,
Que l'on se peut vanter que là, où vous pêchez,
Pour un petit poisson vous tirez une truite :
. . . .
Secrétaires de Dieu, l'Église et les humains
Et Dieu et Jésus-Christ vous prient à jointes mains
De retirer vos rets hors de leur mer profonde :

Car vous pourriez enfin, par votre feint esprit,
Pêcher, prendre, amorcer et bannir de ce monde
L'Église, les humains, et Dieu, et Jésus-Christ.

Après avoir sauvé l'Église, on soupçonna qu'ils songeaient à la gouverner. Le démon de l'orgueil, tué chez l'individu, prenait sa revanche dans la société. En vertu d'une loi fatale imposée à la puissance et au succès ici-bas, les Jésuites, pour être devenus trop redoutables, éprouvèrent le sort des Guises. Les défiances, les calomnies, les rigueurs mêmes de l'autorité vinrent les frapper. L'antipathie qu'ils excitaient en France, se confondit avec la haine de l'étranger. On les désignait sous le nom de prêtres espagnols : c'était assez pour les rendre odieux au parti national et gallican. Le clergé séculier s'en défie ; le clergé régulier les jalouse ; l'Université voit en eux des rivaux ; le Parlement, des citoyens qui prétendent se soustraire à l'empire de la loi commune. On les chansonne, on les siffle, on les chasse : qu'importe ? Ils durent, et ils dureront, pliant sous l'outrage, pour se relever ensuite ; flexibles et tenaces, soutenus par la puissance de l'idée fixe, cheminant volontiers sous les quolibets, les injures et les crachats, pourvu qu'au sommet de ce Calvaire ils aillent planter leur croix triomphante.

Si résignés qu'ils soient au martyre, ils ne s'interdisent pas cependant les représailles. Par l'esprit même de leur organisation, ils forment une véritable milice, et semblent

créés pour la guerre. Leur fondateur, en échangeant la cuirasse contre le froc, n'a pas dépouillé les instincts belliqueux du chevalier. Nul ordre ne compte plus de polémistes. Habiles à profiter de toutes les ressources du monde moderne, ils s'emparent de l'imprimerie. Leurs presses inondent le globe entier de catéchismes, de manuels, d'histoires vraies ou fausses, de pamphlets signés ou anonymes. L'armée s'avance. Au premier rang, les esprits et surtout les âmes d'élite, héros de la charité, apôtres et confesseurs de la Foi, les Ignace de Loyola, les François Xavier; puis, les érudits théologiens, les docteurs religieux et politiques, comme Bellarmin, Mariana, Sanchez, Lainez; puis, à l'arrière-garde, la cohorte des pamphlétaires. De même que l'ordre a ses frères mineurs, marmitons, coupe-choux, quêteurs, portiers, il a ses bretteurs de plume, ses spadassins de l'écritoire, aboyeurs et brochuriers infatigables, qui versent à flots l'encre, l'injure et même la calomnie, pour la gloire de Dieu et de son Église. Les volontaires leur arrivent de tous côtés. Tantôt, c'est un prédicateur à la mode, qui descend incognito de sa chaire, et complète l'effet de son sermon par un libelle : tantôt un régent de collége, qui s'amuse à faire l'école buissonnière hors de sa classe, en donnant la chasse à l'Hérétique et au Gallican. Le plus souvent, c'est un obscur champion, fruit sec de Sorbonne ou de séminaire, déguisé sous le nom sonore de quelque gentilhomme inconnu.

Les Jésuites, il faut bien le reconnaître, furent provoqués et usèrent du droit de légitime défense. En dépit de la charité chrétienne, ils appliquèrent à leurs ennemis la peine du talion : dent pour dent, calomnie pour calomnie, n'était-ce pas après tout la loi de la guerre? Non-seulement ils aspirèrent à reconquérir les âmes, mais ils voulurent mettre jusqu'aux rieurs de leur côté. Ils eurent leurs satiriques et leurs bouffons : Richeome est presque aussi plaisant que M. Guillaume : Garasse vaut à lui seul Chicot et Angoulevent. A coup sûr, les bons pères sont gens d'esprit :

ils connaissent le monde, ses travers, ses vices, ses intrigues, et en usent au besoin. Ils occupent toutes les avenues de la science, disposent de toutes les ressources de la parole et de la publicité : ils ont des diplomates, des théologiens, des orateurs, des casuistes, des pédagogues consommés. Et cependant, parmi tant d'éminents lutteurs, on ne trouve pas un écrivain français de premier ordre, pas un qu'on puisse opposer aux bonnes plumes de la Réforme ou du parti Politique, à Calvin, à Bèze, à d'Aubigné, à Hotman, à Estienne, à Mornay, etc. A quoi tient donc cette infériorité? Les Jésuites ne furent jamais réellement un ordre français : leur origine étrangère, leur cosmopolitisme incolore, l'emploi continuel de la langue latine, dans leurs écrits et leur enseignement, est déjà une raison presque suffisante. Il en est une autre plus puissante encore. Le style, c'est l'homme, a dit Buffon : or l'homme, l'individu, n'existe plus chez les Jésuites. Ils sont légion : c'est là le secret de leur force. Les triomphes égoïstes de l'amour-propre, la personnalité qui s'étale ou s'imprime fortement dans une œuvre littéraire, serait à leurs yeux une faiblesse, presque un péché. Le plus grand sermonnaire qu'ait produit la Société au siècle suivant, Bourdaloue, est peut-être le moins personnel de nos écrivains.

II

Les scandales ne leur manquèrent pas. Un procès retentissant les accueillit à leur arrivée en France. Lainez avait conquis, au Colloque de Poissy, le droit de résidence pour sa Compagnie. Comme autrefois les Jacobins, les Jésuites étaient venus s'établir au cœur du vieux Paris ergoteur et savant, dans ce collége de Clermont que leur avait légué Duprat, à deux pas de la Sorbonne : ils rôdaient le long des murs, rêvant tout bas à l'escalade : pauvres écoliers la veille, ils aspiraient à devenir maîtres le lendemain, sans grades, sans diplômes, par la seule vertu des lettres d'obé-

dience. L'Université, l'œil au guet, jeta le cri d'alarme, revendiqua ses privilèges, et chargea Pasquier de sa défense. L'affaire fut portée devant le Parlement. Versoris, l'avocat ligueur, plaidait pour les Jésuites (1564).

Avec son patriotisme ombrageux, ses opinions gallicanes, son attachement aux principes d'indépendance monarchique et nationale, Étienne Pasquier devait être l'ennemi juré de ces prêtres étrangers, agents de l'Espagne et du Saint-Siége. A trente ans de distance, il s'échauffe encore en nous racontant, dans ses *Recherches*, ce mémorable combat en champ clos, où, nouveau Persée, il sauva l'Université, cette autre Andromède en grand péril. Ce fut là, nous dit-il lui-même, la première planche de sa fortune au palais : aussi aime-t-il à y revenir sans cesse comme Cicéron à ses Catilinaires. Une fois engagée, la lutte remplit une bonne partie de sa vie, et ne cesse pas même après sa mort : Garasse donne encore la chasse au *Renard Pasquin*, dans son tombeau. Le discours de Pasquier est resté un des rares monuments de l'éloquence judiciaire au seizième siècle : c'est à la fois un panégyrique à la gloire de l'Université et un pamphlet violent, haineux, plein d'âpreté gallicane et de fiel parlementaire contre le fondateur et les membres de la société de Jésus. Jeune encore, dans toute la verdeur de sa parole caustique et incisive, bigarrée de pointes érudites, de proverbes, de locutions familières, avec un mélange de gaillardise et de gravité, Pasquier nous représente assez bien Caton, l'aigre censeur, le malin avocat, combattant l'introduction des mœurs nouvelles et de ces sophistes grecs, aussi suspects à l'ancienne Rome que l'étaient les Jésuites à la vieille France. Son plaidoyer a la prolixité de toutes les œuvres du temps : cependant, même aujourd'hui, il n'est point ennuyeux. Une certaine saveur de terroir gaulois, une passion sincère qui éclate en boutades et parfois en apostrophes presque éloquentes, l'anime et le soutient jusqu'au bout. Mais cette passion finit par l'aveugler, et le rend souvent injuste pour ses ennemis. L'enthousiaste

chevalier de la Vierge, le mystique exalté, qui rêvait la conquête du monde par la foi, et opposait à l'orgueil des novateurs son indomptable humilité, Ignace de Loyola, n'est à ses yeux qu'un charlatan, un effronté bateleur, sans lettres, sans théologie, associé à je ne sais quel aventurier. pour l'exploitation de la sottise et de la crédulité humaine.

Il y a deux parts dans l'œuvre de Pasquier : l'une sensée, pénétrante, où, avec le flair du politique et les instincts défiants du patriote, il dépiste et dénonce les voies obliques, les empiétements de la Société, pour s'emparer de l'éducation et du monde avec elle : l'autre exagérée, chimérique, violente jusqu'à l'absurde, où il calomnie les hommes par haine de l'institution. Tout lui déplaît chez les Jésuites, tout lui devient un sujet de grief : leur nom, qui est une impertinence à l'égard des autres chrétiens, comme s'ils n'étaient pas tous également enfants de Jésus ; leur origine étrangère, qui menace d'agréger à la vieille Université, à la fille aînée de nos rois, des demi-maures Espagnols et des chattemites Italiens ; leur charlatanisme, qui consiste à jeter de la poudre aux yeux, par un faux appareil de science et de charité ; leur libéralité captieuse, qui ne les a pas empêchés d'amasser cent mille écus en moins de dix ans ; la gratuité hypocrite de leur enseignement, qui est un moyen de ruiner l'Université ; leur ambition effrénée, qui les pousse à usurper les fonctions des curés dans le confessionnal, sans être prêtres, et celles des professeurs dans leurs chaires, sans être docteurs, ni même bacheliers. Avant de leur ouvrir les portes de la France et de l'Université, Pasquier leur demande de montrer patte blanche, et de dire au juste ce qu'ils sont : laïques ou religieux, réguliers ou séculiers ? Pris dans l'antre du Cyclope gallican, les bons pères s'étaient tirés d'embarras par un de ces termes ambigus comme le fameux *Personne* d'Ulysse, en répondant qu'ils étaient *tales quales*, c'est-à-dire tels que les avait créés leur institution :

Je suis oiseau, voyez mes ailes !
Je suis souris, vivent les rats !

Pasquier, en vrai *parrhésien* ami de la franchise, s'emporte contre ces êtres amphibies : « Notre Université est composée de séculiers et de religieux : il faut être tout un ou tout autre : nous n'y admettons point de merle. » La conclusion, c'est qu'il faut les proscrire de l'enseignement, comme dangereux, hérétiques, schismatiques, contraires au repos de l'État, aux statuts de l'Université, à l'honneur et au salut de l'Église catholique.

Le Parlement divisé, hésitant, appointa la cause et renvoya les partis dos à dos : l'Université n'ouvrit pas ses portes, mais les Jésuites restèrent provisoirement en possession de leur collége. Le provisoire devint définitif. Quelques années plus tard, soutenus par l'influence des Guises et de l'Espagne, ils étaient maîtres de toutes les positions, et attisaient ce vaste embrasement de la Ligue, où devait disparaître la monarchie des Valois. Quand le P. Auger tenait entre ses mains l'âme de Henri III, quand Commolet, quand Gonthéry tonnaient en chaire, qui eût osé les attaquer? Pasquier garda prudemment son plaidoyer enfermé, sans le publier, et se consola en recueillant des notes, dont il se promettait d'user un jour. Passerat dans son *Calepin*, Gillot dans ses *Éphémérides*, enregistraient soigneusement les dits et faits de la Société, sans oublier les quatrains, distiques et pasquils composés à ses dépens. La petite chambre qui vit naître la *Ménippée*, fut aussi le berceau de plus d'une satire contre les Jésuites. Les coups de plume qui atteignaient les Ligueurs et les Espagnols, retombaient de plein droit sur le dos de leurs amis. A l'avénement de Henri IV, les Jésuites s'étaient tenus cois, cherchant à passer inaperçus. L'Université fidèle à ses rancunes, et toujours inquiète de cet enseignement rival, qui menaçait de diviser la France en deux Églises et en deux États, réveilla le procès assoupi depuis trente ans (1594). Pasquier eut pour successeur un champion plus jeune, et peut-être plus ardent encore que lui, Antoine Arnauld. Dollé lui servait de second, et plaidait pour les curés

de Paris associés aux Universitaires : Duret défendait les Jésuites.

Cette fois, le débat a pris d'autres proportions : comme l'a très-bien fait remarquer Linguet[1], ce n'est plus un simple procès civil, c'est une véritable action publique, qu'Arnauld intente aux Jésuites. On sent que le souffle des révolutions a traversé et embrasé l'atmosphère. La passion politique, la rancune des guerres civiles, la haine de l'Espagne bouillonnent au cœur de l'avocat patriote et gallican. Il ne s'agit plus seulement des intrigues d'une secte ambitieuse, pour s'introduire dans les écoles ; d'une concurrence déloyale faite à l'Université ; mais d'un vaste complot, qui enveloppe le monde entier. Dans cet intervalle d'un quart de siècle, le fantôme du Jésuite a grandi de cent coudées. Arnauld le montre partout à l'œuvre, enchaînant les peuples et assassinant les rois, livrant le Portugal à l'Espagne, inondant de sang les Pays-Bas, organisant dans le Nouveau Monde les boucheries humaines, les noyades en masse, les repas de cannibale, les chasses à l'Indien avec les dogues, et toutes ces horreurs contre lesquelles, il faut le reconnaître, les Jésuites et le vénérable Las Casas, un des premiers, avaient élevé d'éloquentes protestations. Arnauld l'ignore, ou l'a oublié : sur ce point, son tableau chargé des plus sombres couleurs, a le tort d'être une calomnie. Mais le ressentiment l'emporte. Démosthène tonnant contre la furieuse ambition de Philippe, Cicéron dénonçant à la tribune les cruautés et les infamies d'Antoine, n'ont pas mis plus de véhémence et de colère dans leurs invectives : « Et quelle langue, quelle voix pourrait suffire pour exprimer les conseils secrets, les conjurations plus horribles que celles des Bacchanales, plus dangereuses que celles de Catilina, qui ont été tenues dans leur collége rue Saint-Jacques et dans leur église rue Saint-Antoine? Où est-ce que les ambassadeurs et les agents d'Espagne, Mendossa, Daguilon, Diego, d'Harra, Taxis, Feria et autres

1. *Hist. impartiale des Jésuites.*

ont fait leurs assemblées les plus secrètes, sinon dans[1] les Jésuites? Où est-ce que Louchard, Accarie, Crucé, Cromé et autres semblables renommés voleurs et meurtriers ont bâti conjuration, sinon dans les Jésuites.... Boutique de Satan, où se sont forgés tous les assassinats, qui ont été exécutés ou attentés en Europe depuis quarante ans ; vrais successeurs des Arsacides ou Assassins, etc.... »

Certes, le plaidoyer d'Arnauld est loin d'égaler les Philippiques ou les Catilinaires : il est infecté de ce faux goût qui régnait alors au Palais : l'emphase, l'érudition prétentieuse, le défaut de mesure dans les développements comme dans l'attaque, les rapprochements forcés, la faiblesse de certains arguments offrent une large prise à la critique. On est tenté de sourire, quand on voit le fougueux avocat expliquer la haine d'Ignace de Loyola contre la France par la rancune de la blessure qu'il avait reçue au siége de Pampelune, en combattant les Français; quand on l'entend comparer les pères qui envoient leurs fils aux Jésuites avec les Carthaginois qui immolaient leurs enfants aux idoles, ou bien encore accuser les régents de jeter des sorts sur leurs écoliers. Cependant, Linguet nous semble trop sévère pour ce plaidoyer. La chaleur, le mouvement, la force d'imagination, la puissance du souffle oratoire ne sont pas des qualités à dédaigner ; et Arnauld les possède au plus haut degré. A travers les éclats de cette éloquence impétueuse et parfois désordonnée, on croit entendre déjà gronder l'esprit de cette indomptable famille, qui devait illustrer et troubler l'Église de France par son génie et ses malheurs. Le discours d'Antoine Arnauld fut, comme on l'a dit, le *péché originel* de sa race[2], aggravé bientôt par son fils le grand athlète du Jansénisme. Effrayés à l'avance du bruit que ce procès allait faire dans le monde, les Jésuites avaient demandé et obtenu la faveur du huis clos. Mais la voix ardente d'Arnauld perça

1. Chez.
2. Lui-même revint bientôt à la charge dans un écrit anonyme : « *Le Franc et libre Discours au Roi*, sur le rétablissement des Jésuites. » (1602.)

l'étroite enceinte du Palais, et retentit comme un tonnerre aux quatre coins de l'Europe.

Les curés et les professeurs dans leurs chaires, le Collége Royal et la Sorbonne s'associèrent à cette démonstration. Turnèbe aiguisait la pointe de ses épigrammes latines. Rapin, dans une épître à Dollé, célébrait la gloire des deux avocats vainqueurs des diables d'Espagne :

Arnauld et toi d'un fort courage,
Comme deux dogues acharnés,
Osâtes attaquer la rage,
De ces Alastors incarnés.

Passerat, tout en commentant Cicéron, Plaute et Virgile, trouvait à chaque pas des allusions : l'épisode des Harpies, qui gâtent et infectent tout de leur ordure, lui rappelait certains oiseaux à deux pieds et sans plumes, portant griffes et robes noires. Aux voyages des Scythes vagabonds, il comparait les incursions des Jésuites sur les terres de l'Université. Le cheval de Troie était l'image de ce fameux collége de Clermont, à l'aide duquel ils s'étaient flattés de surprendre Paris endormi. Leurs éditions expurgées et corrigées lui semblaient grimaces de faux Hippolytes, habiles à châtrer les auteurs et indignes d'être reçus chez les Français, qui haïssent naturellement les « marchands d'eunuques et leur marchandise. »

Cependant, le Parlement hésitait encore; la cause menaçait de rester en suspens. L'attentat de Châtel vint hâter la solution. Cette fois le Roi céda, vaincu par les instances de Sully et de ses plus intimes conseillers, par les représentations du grave président du Harlay, par les réquisitions foudroyantes de ses avocats généraux, Servin et Marion. Henri signa l'arrêt, qui expulsait les soi-disant Jésuites, comme *corrupteurs de la jeunesse*, *perturbateurs du repos public*, ennemis du Roi et de l'État, et les sommait de quitter le royaume sous trois jours. Le départ des Jésuites fut salué par une explosion de quatrains, de couplets, de fanfares poétiques et oratoires. On eût dit que l'arrière-garde de l'armée espa-

gnole sortait de Paris pour la seconde fois. Une pyramide s'éleva sur la place du Palais, non loin du pont où la statue de Jean Leclerc avait si longtemps reçu la boue et les injures des passants. L'inscription latine gravée sur la base rappelait le crime et l'expiation. On y lisait, à propos de Jean Châtel :

« Malis magistris usus et impia schola
Sotericum . eheu ! nomen usurpantibus. »

Le bruit de ces luttes avait rallumé l'ardeur belliqueuse d'Étienne Pasquier. Piqué d'émulation par le succès d'Arnauld, il publia et inséra dans une nouvelle édition de ses *Recherches* (1594), son fameux plaidoyer, dont on se souvenait encore au Palais. Ce fut le signal de nouvelles hostilités. Un *petit jésuite* de Douai s'étant avisé de le maltraiter, lui et son livre, le vieux conseiller, qui se sentait encore vert malgré ses soixante-dix ans, rentra en lice comme aux beaux jours de sa jeunesse. Pour le coup, ce n'était plus un simple discours qu'il méditait. Durant ces trente années de silence et de mauvaise humeur, auxquelles l'avait condamné le triomphe du parti ultramontain, il avait eu le temps de recueillir les pièces d'un immense dossier contre les Jésuites. En outre, ses amis, Passerat, Gillot, Pithou vidèrent pour lui leurs portefeuilles. Il eut bientôt autour de lui une montagne d'arguments, de citations, de preuves, qu'il se promit de faire crouler comme une avalanche sur la tête de la Société. « J'aiguisai mon esprit, ma plume et ma colère, écrit-il lui-même à son confesseur, et reconnus les livres qui se faisaient à mon intention ; je les étudiai non d'une étude tumultuaire, mais de deux ans et demi entiers, voire de trois. » Ce fut de cette colère, digérée et recuite durant trois ans, que sortit le *Catéchisme*, œuvre de vengeance et de représailles, moins rassise, moins méditée que Pasquier ne voudrait le faire croire. En réalité, ce livre est une compilation ou plutôt une mosaïque de citations, d'extraits, d'arguments, de vers satiriques, de médisances légitimes, et aussi de calomnies. L'auteur a bien essayé de donner à son pamphlet

les proportions d'une œuvre littéraire; mais là, comme dans les *Recherches*, comme dans l'*Apologie pour Hérodote*, comme dans les *Essais* de Montaigne, la matière trop abondante déborde, et brise le cadre frêle et indécis de la composition. Le style de Pasquier, auquel Richeome accordait la fluidité, en lui contestant l'éloquence, nous semble aujourd'hui souvent dur, rocailleux, chargé de la rouille de l'archaïsme, entravé de négligences et de lenteurs.

L'ouvrage est divisé en trois livres : le premier traite de l'établissement et des progrès des Jésuites; le second, de leur doctrine contraire à l'Église gallicane et aux lois fondamentales du royaume; le troisième expose les conséquences de cette doctrine attestées par les complots et assassinats, dont les Jésuites ont été les instigateurs ou les auteurs. La discussion s'ouvre à la fin d'un repas entre un gentilhomme et un jésuite déguisé sous l'habit d'un homme du monde, en présence d'un avocat fort instruit, qui n'est autre que Pasquier. Le Gentilhomme ouvre le feu contre les Jésuites en reprenant l'interrogatoire au point où il était resté trente ans auparavant : « Sont-ils moines? Nenni. Sont-ils prêtres? Pas davantage. Habitent-ils des monastères? Non plus, mais des maisons. Assistent-ils aux processions des Ordres et de l'Université? Ils s'en gardent bien. » Ennuyé de ces subterfuges, l'Avocat, dont la bile s'est échauffée en silence, éclate et annonce qu'il fera comme ce Flavius, qui se vantait d'avoir crevé les yeux des corneilles, en dévoilant les supercheries des pontifes. Il va de même nous révéler tous les mystères de la secte jésuitique, montrer son étroite parenté avec la secte calviniste, « auprès de laquelle elle a poussé rue Saint-Jacques, à quelque vingt maisons de distance; » établir enfin qu'il y a beaucoup de *Juiverie* dans la *Jésuiterie*. Pasquier ne fait guère ici que reprendre et développer son plaidoyer avec de nouvelles preuves à l'appui. Il est sous le coup des mêmes préventions, et n'est pas devenu plus équitable pour les personnes. Ignace de Loyola est toujours pour lui un fourbe, un cafard, un fils du Démon

incarné, un grand Sophi, un Manès pire que Luther ou Julien l'apostat, un *Don Quichotte*. De toutes les injures, celle-ci est peut-être la plus raisonnable, et à coup sûr la moins offensante. Les Jésuites sont les *scorpions* de la France, non les premiers *piliers*, mais les premiers *pilleurs* du Saint-Siége. Plus tard Richeome et Garasse lui rendront ses injures au centuple : mais il faut avouer que Pasquier n'avait pas donné l'exemple de la modération.

La grosse question sur laquelle il revient sans cesse, est celle de l'enseignement. L'éducation telle que la donnent les Jésuites, lui semble anti-chrétienne, anti-monarchique et anti-française. Aux *chimagrées* fantasques dont ils emplissent la tête de leurs écoliers, Pasquier oppose la *gaillardise* des élèves de l'Université, bien plus propres à toutes les fonctions politiques ou ecclésiastiques. Avec l'Université, du moins on reste maître de ses enfants, on règle leur destinée, leur vocation. Avec les Jésuites, on les perd, on se les voit enlever un matin, comme ce lieutenant criminel d'Angers, Ayrault[1], chargé de poursuivre les voleurs et qui ne put empêcher la Société de lui voler son fils, âgé de quinze ans. Partisan du vieux droit paternel, Pasquier s'indigne de cette usurpation. Mêlant le pathétique aux malédictions, il rappelle ou plutôt il invente le discours d'un pauvre père, auquel les Jésuites ont pris son enfant. « Je ne t'avais baillé mon fils pour en faire un jésuite, mais pour l'instruire aux lettres humaines, sans qu'il fourvoyât de notre religion catholique, en intention de le faire successeur de ma volonté, de mon bien et de mon état, estimant que tu eusses quelque religion en ton âme. Mais où as-tu trouvé, méchant homme, qu'il te fût permis par une confession auriculaire, par une dévotion contrefaite, par une parole hypocrite, par une chimagrée enfumée, suborner un pauvre enfant, pour le dérober à soi, pour le dérober à son père, pour le dérober à Dieu? Car pourquoi n'appellerai-je dérober à Dieu, quand,

1. Ayrault composa à ce sujet le *Traité de la puissance paternelle*.

pour la première démarche de sa dévotion, tu lui enseignes de se dérober à son père? » Ce discours, dont la fin surtout n'est pas dépourvue d'éloquence, devait soulever le cœur de tous les pères huguenots et gallicans. Les mauvais bruits, qui avaient couru jadis contre les Juifs se réveillèrent contre les Jésuites. On les accusa d'enlever les enfants, pour en faire les complices et les instruments d'une cabale occulte, pour les initier aux mystères de l'assassinat. Le troisième livre du Catéchisme déroule à nos yeux le tableau des hécatombes royales organisées dans le monde entier : Parri, Gérard, Barrière, Châtel viennent tour à tour, armés du pistolet et du poignard, déposer contre leurs maîtres. Ce long acte d'accusation devint le répertoire général de toutes les attaques dirigées alors et depuis contre les Jésuites, l'arsenal où Saint-Cyran, Arnauld, Pascal et plus tard Voltaire et d'Alembert viendront chercher des armes, qui ne semblent pas trop rouillées même aujourd'hui.

III

On pouvait croire cette fois que l'ordre, condamné, flétri, attaché au gibet dans la personne de Guignard et de Guéret, était à jamais déraciné et jeté hors du royaume. On avait à peine achevé la lecture du *Catéchisme*, que les portes de la France se rouvraient toutes grandes pour les proscrits. Henri IV ne les avait bannis qu'à regret, et voulait à tout prix les conquérir. La double joie de son divorce avec Marguerite, et de son mariage avec la nièce du Pape, fournit un prétexte à sa clémence. En dépit des remontrances, des prédictions sinistres et des cris d'opposition, il rapporta le décret d'exil. Le P. Coton reparut au Louvre, toujours courtois et souriant : le Roi courut au-devant de lui et l'embrassa, nous dit Cayet, comme un ami longtemps attendu. Le retour des Jésuites fut plus bruyant encore que leur départ. La pyramide du Palais prit la parole, et fit la leçon à

tout le monde : au Roi sur sa faiblesse, aux Pères sur leur insolence. « Taisez-vous, méchants, puisque les pierres parlent; écoutez, vous bons Français, puisque les autres n'ont point d'oreilles.... Faut-il croire qu'un peu de coton mol ait renversé tant de durs marbres?... Jésuites, dites-moi, quels services avez-vous faits à la couronne? Vous n'avez pas seulement débauché les enfants, mais les hommes.... Par votre foi, Sire, ne voulez-vous pas devenir jésuite, afin que les jésuites deviennent rois? Et quand vous porteriez le sac et vous feriez appeler frère Henri, comme le feu-roi, en penseriez-vous être mieux servi que lui? »

Les Jésuites obtinrent du roi que cette pierre bavarde et indiscrète ne restât pas longtemps en place. Ils en célébrèrent la chute comme un triomphe : « Qu'est devenu cet inflexible et impitoyable marbre, qui, au milieu du monde de Paris, portait gravée sur son dos notre ignominie? » Le marbre se tut; mais alentour, les réflexions et les commentaires allaient leur train. Les curieux remarquèrent que les ouvriers chargés de la démolition commencèrent par abattre la statue de la Justice, avant de détruire ce monument qu'elle avait élevé. On en fit un quatrain, puis un autre sur la dent qui manquait au roi :

Sire, si vous voulez du tout à l'avenir,
De l'assassin Châtel ôter le souvenir,
Otant la pyramide et l'arrêt qui le touche,
Qu'on vous mette devant une dent dans la bouche.

Parmi ces pasquils, ces libelles destinés à stimuler la haine publique et les défiances royales, il en est un qui les résume à peu près tous, et qui fut pour le *Retour* ce qu'avait été le *Catéchisme* pour le *Départ*. Nous voulons parler du *Passe-partout des Jésuites*, œuvre du protestant César du Pleix, déguisé sous le nom du docteur de Palestine (1606). Ce livre est une sorte de macaronée facétieuse, bariolée de prose et de vers français et latins, entremêlée de scènes burlesques, où figurent Arlequin, Pantalon et dame Ambition, fort courtisée des Jésuites. La farce est médiocre et res-

semble à une pièce de marionnettes; les lazzis pleuvent sur les hommes noirs :

. . . . . *Nigrantes terga juvencos*,

c'est là un des bons mots d'Arlequin, investi des doubles fonctions de railleur et de grand maître des cérémonies. La requête présentée au Roi, pour le rappel de la Compagnie, est d'une ironie fine et contenue, à double entente, qui rappelle les meilleures épigrammes de Passerat :

Sire, rendez-nous donc nos pères Jésuites,
Ils ne vous aimaient pas quand vous vous en défîtes,
Mais ils changent d'humeur de dix ans en dix ans.
Une juste douleur emporta la justice
De votre Parlement sur l'horrible attentat
D'un parricide enfant, qui n'était que novice.

Aux malices d'Arlequin et du signor Pantalon, succèdent les graves raisonnements du Docteur, qui entreprend de nous montrer pour la centième fois les périls de l'éducation jésuitique, l'esprit de contradiction et de dispute développé dans leurs écoles, menant fatalement à la révolte, et de là au régicide. Curieux grief, que les Jésuites et leurs amis ont retourné depuis contre l'Université. Comment donc ces maîtres factieux ont-ils réussi à capter la confiance des familles? Leur secret est des plus simples et réside dans ce triple précepte, qui vaut la peine d'être médité :

1° Contenter leurs écoliers;

2° Contenter les parents;

3° Se contenter eux-mêmes.

Ils contentent les écoliers en leur persuadant qu'ils sont de grands docteurs, et que partout ailleurs ils n'en eussent pas appris le quart en dix ans. Ils contentent les pères et les mères par les beaux récits qu'ils leur font des progrès de leurs enfants. Enfin ils se contentent eux-mêmes, « en tant que pour la plupart leur gratis est de gratter si bien, qu'ils se payent eux-mêmes par leurs mains. »

Le moyen était bon, s'il faut en croire les doléances

du Docteur, qui reproche à la jeunesse française de courir après ces *postillons d'Espagne*. Les Jésuites étaient rentres en France sous condition de ne plus enseigner. Le lendemain ils élevaient le magnifique collége de La Flèche, monument de leur triomphe et des libéralités royales. Henri IV, dans un accès de tendresse, avait promis aux bons Pères de leur laisser son cœur pour leur chapelle : on en fit le quatrain suivant :

Dis-nous un peu, secte revêche,
Veux-tu flattant un roi vainqueur,
Mettre son cœur dedans La Flèche,
Ou bien la flèche dans son cœur ?

La flèche, ou plutôt le poignard, s'enfonça trop tôt dans le cœur généreux du Béarnais. Les Jésuites de France, et surtout le P. Coton, étaient innocents de ce crime : cependant la voix publique les en accusa. Au milieu de la stupeur et de l'affliction universelle, on les avait vus, disait-on, venir au Louvre avec une mine riante et assurée, pour réclamer le cœur du roi. Puis, l'orage grondant autour d'eux, ils s'étaient prudemment éclipsés : ils avaient pris garde de paraître aux funérailles, où figuraient tous les autres ordres religieux; ils étaient partis dès cinq heures du matin pour La Flèche, sans bruit, avant que la ville fût éveillée. On parlait d'aveux échappés à Ravaillac, déclarant que les sermons des prédicateurs l'avaient poussé à commettre cet attentat, sur la simple raison que le Roi voulait faire la guerre au Pape, et que le Pape étant Dieu, le Roi voulait faire la guerre à Dieu. Enfin, le sanglant traité de Mariana, approuvé par le général de l'ordre, Aqua-Viva, et condamné au feu par arrêt du Parlement, était là qui déposait hautement contre la Société. En vain, le Roi avait pressé le P. Coton de réfuter ce malheureux livre : celui-ci avait reculé, tergiversé, gagné du temps. Cette fois, il comprit qu'il fallait s'exécuter, et il écrivit la *Lettre déclaratoire*, où il répudiait et condamnait les principes de Mariana. La

même main qui avait jadis lancé le *Passe-partout* riposta par l'*Anti-Coton*.

Ce factum, d'une mince valeur littéraire, n'en fut pas moins, avec le *Catéchisme*, la machine de guerre la plus formidable organisée contre les Jésuites [1]. L'auteur connaît tous les points faibles de leur doctrine, il a fouillé leurs livres et leurs annales : sur chaque question, il a tout prêts vingt passages de Mariana, de Scribani, d'Emmanuel Sa, de Bellarmin, sans compter les réflexions, les commentaires et les bons mots, qu'il a recueillis chemin faisant. « Je trouve que ce Polonais avait raison qui disait que la société des Jésuites est une épée à qui la France sert de fourreau, mais la poignée est en Espagne et à Rome. » L'Anti-Coton ne fait guère que reproduire et condenser les griefs des pamphlets antérieurs, mais d'une façon plus directe, plus personnelle, en les groupant autour d'un fait, la mort du Roi, et autour d'un homme, le P. Coton. Le cercle va se rétrécissant de plus en plus, jusqu'à ce qu'il étreigne l'habile et fuyant confesseur. Les faits sont adroitement groupés, les citations bien choisies, les conséquences déduites avec une certaine vigueur : mais il manque quelque chose d'essentiel à ce pamphlet, l'émotion, le style, l'éloquence proprement dite.

D'autres écrivains essayèrent de traduire sous une forme plus retentissante cette explosion des colères publiques. Le *Tocsin contre Bellarmin*, la *Chemise sanglante de Henri le Grand*, sont deux morceaux à grand orchestre, deux coups de tonnerre ou de tam-tam oratoire, qui grondèrent sur la tête des Jésuites, sans les foudroyer. « France, il est temps que le tocsin batte fort et sans cesse en tous les cœurs de tes enfants, pour réveiller et donner l'alarme à ceux qui te doivent défendre, puisque le cardinal Bellarmin, jésuite, autant

1. Cet ouvrage parut anonyme. Il a été attribué tour à tour à Pierre Dumoulin, à Jean Dubois, à César du Pleix, enfin au fameux personnage légendaire Pierre du Cugnet, que certains bibliophiles ont pris naïvement pour un contemporain. Nous avons opté pour du Pleix.

impudemment que injustement a choisi cette nuit de la mortalité de ton roi, pour donner l'escalade à ta souveraineté, et pour mettre le pétard aux portes de ta majesté toujours immaculée. » Cette prose de mélodrame, qui nous laisse si froids aujourd'hui, trouvait alors sans doute des admirateurs. De toutes parts, s'éleva une nuée de petits libelles satiriques éclos sous l'aile de l'Anti-Coton : on vit paraître successivement le *Jésuite Sicarius*, le *Contre-assassin*, le *Mercure des Jésuites*, *etc*. Les rimeurs vinrent bientôt en aide aux prosateurs. Par un de ces contrastes que nous avons déjà signalés à la mort de Charles le Téméraire et de François de Guise, les injures et les lazzis se mêlent aux hymnes funèbres autour du tombeau de Henri le Grand. La France, qui pleurait dignement son roi par la bouche de Malherbe, poursuivait en même temps de ses malédictions les prétendus complices de l'assassin. Parmi ces pièces sans nombre, empreintes des rancunes et des préventions du temps, deux ou trois à peine mériteraient l'honneur d'une citation. Que dire en effet du *Credo des Catholiques*, du *Remercîment des Beurrières*, des interminables jeux de mots sur le cœur du Roi? Tout au plus se résignerait-on à lire encore la *Salutation angélique*, dédiée à la Reine régente, ou le *Pater Noster des Jésuites* offert à Philippe III, roi d'Espagne, *pour ses étrennes*.

Philippe, roi de tous les hommes,
Nous ne serons jamais muets
De confesser tous, que nous sommes
Tes chers enfants, et que tu es
Pater noster.

Aussi la troupe jésuitique,
Pour les bienfaits reçus de toi,
Chante incessamment ce cantique :
Bienheureux Philippe, ô grand roi,
Qui es in cœlis.

Que Ravaillac, maudite engeance,
Par nous si bien catéchisé

Pour massacrer le roi de France,
Au lieu d'en être méprisé,
Sanctificetur.

Servin au Parlement, les curés de Paris dans leurs chaires, reprirent l'acte d'accusation contre les Jésuites : ce fut un déchaînement général.

IV

Assaillis, harcelés de toutes parts, les Jésuites ripostèrent vigoureusement. Les langues et les plumes ne leur manquaient pas, ils en avaient dans le monde entier. Bellarmin en Italie, Mariana en Espagne, Scribani aux Pays-Bas, Bécanus en Allemagne, n'étaient pas des champions à dédaigner. Mais jusqu'alors, ils n'avaient guère écrit qu'en latin. Italiens ou Espagnols pour la plupart, ils n'eurent pas tout d'abord dans leurs rangs des polémistes en langue vulgaire. Peu à peu l'élément français se mêle au grand courant jésuitique, et y apporte sa malice et sa gaieté. Cependant la délicate veine gauloise s'altère un peu dans ce mélange. Les facéties et les libelles sortis du sein de la Compagnie, se ressentent toujours de son origine étrangère : ils rappellent les *olla podrida* d'Espagne, les *grasses macaronées* d'Italie, et sont moins près encore de Marot ou de Rabelais que de Folengo.

Les scandales et les rancunes de l'expulsion (1597) devaient nécessairement amener des représailles. Les premiers coups partirent de la Flandre, où Boucher continuait tranquillement son apostolat du régicide. Les Jésuites y avaient de bonne heure établi leurs imprimeries et leurs collèges. Embusqués aux portes du royaume, de ce petit coin de terre ils rayonnaient à la fois sur la France, l'Angleterre, la Hollande et l'Allemagne. La Flandre devint pour eux ce qu'avait été Genève pour la Réforme, un foyer d'intrigues, un centre de recrutement et un entrepôt de libelles. La plupart de ces productions sont datées de *Villefranche* comme celles des huguenots l'étaient du *Désert*, *d'Eleuthéropolis* ou de *Luce Nou-*

velle. Un jésuite de Douai, déguisé sous le nom de René de Lafon, ouvrit le feu contre Marion et Pasquier (1599). L'auteur des *Recherches* était le vétéran de l'opposition contre les Jésuites : lui-même avait pris soin de le rappeler. Aussi René de Lafon le dénonce-t-il comme un ennemi capital, un fléau, un monstre, dont il demande l'extermination [1]. Trop faible sans doute pour suffire à une pareille tâche, il appelle de ses vœux un vengeur, « qui fasse une revue générale des ignorances, rêveries, âneries, malignités dudit Pasquier, pour lui donner un tombeau de funeste mémoire, où il soit coffré tout vif; où les corbeaux et vautours viennent de cent lieues à l'odeur; où les hommes n'osent approcher de cent pas sans boucher leur nez, pour la puanteur; où les ronces et orties croissent, où les vipères et basilics nichent, où les chats-huants et les butors chantent. » La grâce et la légèreté ne sont pas, on le voit, le trait distinctif d'une telle polémique. Cette longue psalmodie retentit comme un glas funèbre mêlé au croassement des oiseaux de proie. Le vengeur évoqué parut enfin : ce fut Richeome.

On a soupçonné que Richeome, ami des métamorphoses, pourrait bien être déjà le prétendu René de Lafon. Aurait-il voulu préparer son entrée en scène par un petit prologue, où il se serait fait appel à lui-même? La chose n'est pas impossible. Quoi qu'il en soit, le P. Richeome était alors avec le P. Coton une des colonnes de la Société. Ses amis et ses admirateurs, car il en eut, lui décernèrent le titre de Cicéron français. C'était, à vrai dire, dépasser toutes les bornes permises de l'hyperbole. S'il fut jamais un Cicéron dans la chaire, il cessait de l'être la plume à la main, bien que ses ouvrages aient fait, dit-on, les délices de Henri IV. Nous croirions volontiers qu'il était plus facile au roi de les admirer que de les lire. L'*Idolâtrie huguenote*, le *Panthéon huguenot*, offraient un mince sujet de distraction, et n'aurait jamais sans doute fait grand tort à la Ré-

1. Réponse de René de Lafon pour les religieux de la compagnie de Jésus.

forme, si l'éloquence seule avait dû en triompher. Richeome fut plus heureux contre Pasquier. La *Chasse au Renard Pasquin* n'est point un chef-d'œuvre, tant s'en faut ; mais c'est du moins une vraie satire : l'ennuyeux théologien s'est décidé à devenir un facétieux libelliste. Il nous promet l'écorchement du Renard, si nous prenons goût à la chasse. Essayons donc.

Le début n'est pas gai, il faut l'avouer, et rappelle trop les chats-huants et les butors de René de Lafon. « Comme vous êtes fort vieil, dit-il à Pasquier, et sur le bord de votre fosse, l'arrêt que je mets maintenant au jour, après votre mort tiendra lieu de la moëlleuse oraison funèbre qu'on pourra faire en l'honneur de votre glorieuse mémoire. » Cette lugubre facétie, jetée à la face d'un vieillard de soixante-dix ans, était moins digne d'un Cicéron que d'un croque-mort. Malgré ce préambule, la dispute tourne bientôt en farce : les costumes et le langage ont un air de carnaval. Pasquier s'est métamorphosé en renard : Richeome s'est travesti en gentilhomme sous le nom de sieur Félix de la Grâce. A l'abri de ce masque, il intrigue, turlupine et invective son adversaire, comme dans une descente de la Courtille. « Porte panier, petit galant, maraud de Paris.... Sot par nature, sot par bémol ; sot par bécarre, sot à la plus haute graisse, sot à triple semelle.... Renard Pasquin, renard velu, renard chenu, renard pelé.... » Tel est l'aimable carillon dont le sieur Félix de la Grâce, tout gentilhomme qu'il est, caresse les oreilles de Pasquier. Et pourtant, qu'on ne s'y trompe pas, nous ne sommes ni à la halle, ni au cabaret ; mais dans une société choisie, chez un seigneur du Poitou, et de bonne race.

Comme dans le *Catéchisme*, la conversation s'engage à la fin du repas entre un gentilhomme, un théologien et un maître des requêtes : on s'entretient des conversions opérées dans le Midi par l'entremise des révérends pères Jésuites. Tout à coup, arrive un quatrième personnage d'assez mauvaise apparence, à l'air goguenard et effronté, venant de Paris, et portant sous son aisselle quelque chose comme des

paquets d'almanachs, de petits livres ou de chansons. On a bientôt reconnu Pasquin. Personnage fort sot, fort ignorant et fort bavard, notre homme tranche du capable, et fait grand bruit de son *Catéchisme*, où il a compilé tout ce qui s'est dit, se dit ou se dira contre les Jésuites. Il se vante d'avoir *découvert le pot aux roses*, en livrant au monde tous les secrets de la Société. Mais patience! M. Pasquin aura son tour, il lui faudra subir et l'interrogatoire du Gentilhomme, qui le surprend en flagrant délit de mensonge; et la science du Théologien, qui lui démontre son ignorance en droit canon; et l'éloquence du Maître des requêtes, qui le renvoie sur les bancs de l'école pour y apprendre le droit civil. Dès la première séance il est atteint et convaincu : 1° d'ivrognerie comme son maître Rabelais; 2° de calomnie envers la Société de Jésus, dont il a souillé la blancheur immaculée; 3° d'offense envers la majesté de nos rois, qu'il a diffamés dans ses *Recherches*. Le lendemain à l'approche d'un nouvel interrogatoire, maître Pasquin tente de s'échapper sous la peau d'un renard, et se cache dans les halliers.

Ramené devant le tribunal, il se voit accusé *d'infanticide* par le Maître des requêtes, qui lui reproche d'avoir contredit à l'Évangile, en détournant les jeunes enfants de fréquenter les colléges des Jésuites, pour les précipiter dans l'enfer de l'Université. Le vertueux magistrat met en relief l'esprit incrédule des maîtres ès arts, docteurs, recteurs, qui n'ont d'autre religion que de Pindare, d'Anacréon, de Tibulle, et il rappelle, à ce sujet, le fameux souper d'Arcueil et le bouc de Ronsard, en mémoire sans doute d'un certain sonnet dont nous avons déjà parlé plus haut. Après trois séances consacrées à l'écorchement du Renard, la cour rend son arrêt. Elle condamne le Catéchisme au feu, et renvoie l'auteur coiffé d'un bonnet jaune plumaché d'une queue de coq, et la marotte en main. On serait tenté de se demander si le juge n'en était pas au moins aussi digne que l'accusé. Richeome a du premier coup porté la dispute à un diapason qu'elle ne devait guère dépasser. Il a toutes les extravagances d'une ima-

gination drôlatique, le vocabulaire poissard complet, les grosses épithètes de carrefour, de collége et de sacristie.

L'*Amphitheatrum honoris*[1] de Scribani vint mêler le flot bruyant de sa latinité au français coloré du P. Richeome. Cette fois, l'attaque était dirigée contre le Parlement tout entier : le grave président du Harlay, l'inflexible adversaire des Jésuites, s'y trouvait désigné sous le nom de Polyphème. Le Roi lui-même était effleuré ; mais il ne voulut pas s'en apercevoir, et envoya des compliments à l'auteur, en échange de ses injures. Scribani était un personnage considérable, Recteur de Bruxelles et d'Anvers, chargé de plusieurs missions diplomatiques par le roi d'Espagne, fort écouté à Rome, bon de toutes façons à ménager. Son livre, poursuivi en France par les rancunes du Parlement, circula sous le manteau. C'était là du reste une de ces œuvres hybrides comme le *Catéchisme* et le *Passe-partout*, véritables boîtes à mitraille chargées de prose, de vers, de calembours, de distiques, d'épigrammes, de déclamations furibondes, etc.. Ancien professeur de rhétorique, auteur d'un recueil de centons ovidiens et virgiliens, Scribani avait fait de son *Amphitheatrum* un Cahier de *Flores ad usum exsecrandi*. Écoliers et régents y avaient mis la main ; on eût dit que tous les carillons des colléges flamands et belges entraient en branle. Ce prétendu *Amphithéâtre d'honneur* ou *d'horreur*, comme l'appelait Dumoulin, était tout simplement une sellette, un pilori, où comparaissaient tour à tour les ennemis de la Société, depuis Calvin et de Bèze jusqu'à Marion et Servin. Arnauld et Pasquier occupaient de droit les meilleures places : leur âme était au diable, leur corps aux loups, aux chiens et aux corbeaux :

Effossos oculos voret atro gutture corvus,
Intestina canes, cætera membra lupus.

En dépit de toutes les sinistres prédictions, Pasquier sem-

1. Publié sous le nom de *Clari Bonarsii*, anagramme de *Caroli Scribanii*.

bla prendre à tâche de désespérer ses ennemis par sa verte et interminable vieillesse. Un jour vint pourtant où, las de ces luttes, cédant à l'épuisement général, il fit sa paix avec les Jésuites. Sans vouloir rien démentir ni effacer de ce qu'il avait écrit, il s'endormit paisiblement dans sa stalle de marguillier, à Saint-Nicolas du Chardonnet. Mais la fortune lui réservait après sa mort un ennemi plus acharné, plus turbulent que tous les autres : les loups, les chiens et les corbeaux que Lafon, Richeome et Scribani lui avaient annoncés, apparurent sous les traits de François Garasse.

V

De la vie et des œuvres de Garasse, la moitié appartient encore au seizième siècle, sinon par la date, au moins par les rancunes et les souvenirs. C'est de celle-là seule que nous parlerons, en laissant de côté tout ce qui regarde les démêlés avec Port-Royal et Richelieu. Garasse est un attardé, un traînard de la Sainte-Union, égaré sur la fronière de l'âge suivant. Né au milieu de la fournaise de la Ligue, il en a gardé l'esprit belliqueux, la faconde brouillonne et désordonnée. Il écrit comme prêchaient jadis Commolet et Gonthéry, sauf le respect du Roi, qu'il observe par rudence ou par conviction. Quand il arrive, la grande baaille est terminée : il ne trouve plus que des ombres. Luher, Calvin, Bèze, Pasquier lui-même, ont disparu. Qu'imorte! Il les ressuscite par la vigueur de sa haine; il les aille, les apostrophe avec cette rage d'invectives et de parti ris, qu'on réserve d'ordinaire à des contemporains. D'ailleurs il reste bien encore quelques vivants sur lesquels sa aleur peut s'exercer : Casaubon, Dumoulin, Servin, les ils de Pasquier, en attendant Théophile, Balzac, Saint-Cyran t le prieur Ogier.

Le bruit de l'*Anti-Coton* avait éveillé en lui le génie de la uerre. L'*Horoscopus Anti-Cotonis* fut, à vingt ans, son coup

d'essai. Une fois à l'œuvre, sa plume ne s'arrêta plus : elle prosa, rima en français et en latin, versa des flots d'encre, brouilla des montagnes de papier, et ne se reposa que le jour où la volonté de ses supérieurs la brisa entre ses mains. Garasse devint à la fois le vengeur et le pasquin de la Société. Personnage bizarre, en qui se rassemblent le prêtre, le journaliste, le sycophante, le théologien, le farceur et le matamore, il est en somme un diffamateur amusant. A part Scioppius, nul n'a poussé plus loin l'art d'injurier. Mais Garasse est moins odieux, plus jovial et plus naïf dans ses méchancetés. Il a le trait pittoresque, l'imagination comique, avec des incandescences vertueuses, où les plus honnêtes sentiments se mêlent aux plus atroces calomnies. Joignez à cela un style baroque, enluminé de métaphores extravagantes, coupé de droite et de gauche par des cascades de bons mots, de calembours et de raisonnements inattendus et impossibles. Puis, des accès de vaillantise et de crânerie dignes de Fæneste, des soupirs de pitié et de dédain sur le sort des ennemis que sa redoutable main doit écraser. Calvin est un avorton et une chenille, de Bèze, un sot et un voleur; Luther, un parfait athée; Pasquier, un bonhomme ignorant et radoteur, auquel il prend la peine de consacrer cependant un in-folio de 600 pages, sans préjudice des réfutations à venir.

En général, les ennemis de Garasse ont un grand tort ou un grand malheur, celui d'être des hypocondres, des ivrognes, des ânes et des coquins. Il est sincère en parlant ainsi, et n'admet guère qu'on puisse être sain de corps et d'esprit, si l'on ne partage ses opinions. Pour lui, sans être un Père de l'Église, il se compare modestement à saint Michel, qui n'était qu'un ange de huitième ordre, et qui n'en fut pas moins vainqueur de Satan. La plume du belliqueux Jésuite flamboie comme le glaive de l'Ange aux yeux des impies. Il les range lui-même en ligne, pour les exterminer tour à tour dans l'ordre suivant : 1° les huguenots, 2° les gallicans, 3° les libertins. Aux premiers il consacre l'*Elixir ca-*

vinisticum et le *Rabelais réformé;* aux seconds le *Banquet des sages* et la *Recherche des recherches;* à tous les trois la *Doctrine curieuse*, où il prétend ensevelir pêle-mêle Luther, Pasquier, Calvin, Arnauld, Théophile, Servin et Vanini.

L'*Élixir calviniste*, malgré les promesses du titre, est moins un traité théologique qu'un âpre et injuste pamphlet dirigé contre la personne de Casaubon. L'auteur s'y moque, avec une joie féroce, des infirmités du malheureux savant, et de *cette bonne dame Hernie*, qui l'a si lestement enlevé de ce monde. Il fallait la bonne humeur de Garasse, pour trouver à rire sur un pareil sujet. Le *Rabelais réformé* n'est autre que le célèbre ministre Dumoulin, le caustique aumônier de la princesse Catherine, aussi redouté des protestants que des catholiques pour son savoir, son éloquence et sa malice. Cette réputation d'homme d'esprit impatientait Garasse. Dans l'art de rire et de bouffonner, il prétendit en remontrer à ce *petit Dieu Terminus*, et se rua sur lui à grand renfort de quatrains et de calembours, avec une véritable furie. Aux coups de griffe, il riposta par des coups de poing, oubliant la leçon de bon goût qu'il s'était vanté d'abord de donner à son adversaire.

Des huguenots, Garasse courut bientôt aux parlementaires gallicans, à Servin et à Pasquier. L'avocat général Servin avait été un des premiers à réclamer l'exil des Jésuites sous Henri IV : à la mort du Roi, il avait provoqué contre eux de nouvelles rigueurs. Garasse s'était promis de l'en punir : mais, au milieu de l'effervescence générale, s'attaquer à un magistrat, à un Parlement qui venait de condamner les livres de Mariana et de Bellarmin, était chose scabreuse, surtout pour un jésuite. Il prit un nom d'emprunt, se déguisa du mieux qu'il put en désavouant dans sa préface toute espèce de relation ou d'affinité avec la Compagnie de Jésus, et, sous le pseudonyme du sieur de Lespineuil, publia le *Banquet des Sages* au logis de M. Louis Servin (1611). Il le dédiait aux gens d'esprit comme le prouve cette épigraphe :

« Stultus hæc non intelliget. »

Ce pamphlet, le plus court, et par cela seul peut-être le meilleur qu'ait fait Garasse, est une bouffonnerie assez plaisante mêlée de prose, de vers, de turlupinades et d'allégories. Qu'on se figure la vieille moralité de la *Condamnation de Banquet*, fondue avec le *Repas ridicule* de Régnier, le tout saupoudré du gros sel des *Fanfreluches antidotées* ou des *Paradoxes de Bruscambille*, et l'on aura une idée assez juste de ce pamphlet gastronomique. La scène se passe vis-à-vis de la Sainte-Chapelle, dans l'enclos du Palais, à l'enseigne du *Charlatan*. C'est là que M. Servin attend ses amis. Les Grâces ne viennent pas s'asseoir à ce banquet. A leur place, nous trouvons Dumoulin, archi-ministre de France et primat de Charenton, assisté de son prébendier et acolyte le ministre Durand, tous deux goinfres émérites, ayant l'œil au guet, la main agile, le gosier coulant et la bouche bien pavée. Il faut l'avoir en effet, pour dévorer l'affreux repas auquel nous assistons :

Le premier plat servi fut un humble potage,
D'où les mouches à jeun se sauvaient à la nage.

Ce potage, fait pour effrayer les estomacs les plus robustes, est l'image des plaidoyers de M. Servin. C'est lui-même qui l'a composé, pour justifier sa noble devise : « *Sine dolis jus curo*, » ce qui indique à la fois un bon cuisinier et un bon jurisconsulte, car

Jus en français, c'est un potage,
Et en bon latin c'est le droit.

Le second plat vaut le premier : c'est un vieux lièvre faisandé, qui représente la *charogne des calomnies* répandues contre les Jésuites. Tout le monde se bouche le nez, excepté les Ministres, gens habitués à se nourrir de pareilles viandes. Le troisième plat est un jeune paon, dont la queue étalée représente l'insupportable orgueil de M. Louis Servin. Le repas terminé, l'assemblée se lève pour visiter la maison. On remarque au-dessus de la cheminée un portrait

de saint Yves tout déguenillé, pour montrer aux avocats les tristes effets de la probité. Le mobilier est à l'avenant de la cuisine, tout plein de symboles et d'allégories. On y voit un beau râtelier d'ignorance, un rouet pour filer des mensonges, un fourneau d'alchimie pour tirer la quintescence des procès et actes jésuitiques, un tas de vieux ferrements barbifiques appelés les Libertés Gallicanes. Tout ce bric-à-brac satirique rappelle certains inventaires de Rabelais. Garasse se serait-il égaré un jour dans la *Bibliothèque de Saint-Victor*, dans l'île des *Ferrements*, ou dans les cuisines des *Gastrolâtres*? Aurait-il hanté ces mauvais lieux? Il jure ses grands dieux que non : mais nous ne sommes pas forcés de l'en croire sur parole. Un pieux mensonge ne lui coûtait guère; il le prouva en attestant, sur l'honneur, qu'il n'était pas l'auteur du *Banquet des Sages*. Le Parlement menaçait de le poursuivre. Son repos et celui de la Compagnie exigeaient le sacrifice de la vérité; il s'y résigna, et se vengea sur l'ombre de Pasquier.

La paix avait été signée quelques années auparavant; mais Pasquier était mort sans rétracter ses calomnies contre les Jésuites, mais les fils de Pasquier préparaient une nouvelle édition de ses œuvres, mais son nom était sans cesse invoqué par les libertins; il n'en fallait pas tant à Garasse pour rompre la trêve. Il alla droit à l'œuvre capitale du vieux gallican, à ses *Recherches*, le plus cher monument de sa vie, son titre auprès de la postérité, et déposa solennellement sur ce livre un bouquet de chardons, au lieu d'une couronne de lauriers. L'insolence était grande, mais en même temps si burlesque qu'on ne pouvait guère s'empêcher de rire. Garasse y va de tout cœur; il dissèque avec une rage vraiment comique l'œuvre, la vie et le caractère de Pasquier. Il distingue en lui cinq personnages : 1° le médisant; 2° l'impertinent; 3° l'ignorant; 4° le libertin; 5° le glorieux. Chaque qualité est l'objet d'un livre particulier. Cet art de dépecer un écrivain par quartiers, pour le traîner sur la claie et l'offrir à la risée publique, est une ingénieuse in-

vention de Garasse. Il prolonge ainsi sa vengeance et le supplice du patient. Du reste, jamais exécution ne fut moins tragique : le bourreau disparaît sous le bouffon. Garasse essaye bien parfois de faire la grosse voix; mais le terrible n'est pas son genre. Il ferait mourir de rire plutôt que de peur ses plus grands ennemis. Témoin ce portrait du médisant : « Il y a un animal sur la terre, qui n'est ni homme ni femme, ni bête brute, mais il participe de tous les trois ensemble.... Il a le front et le nez de rhinocéros, les oreilles de bouc et les yeux de chouette, lesquels il porte à sa ceinture ou aux talons comme les peuples lunatiques de Lucian.... Il a continuellement la fièvre comme les lions, il jappe comme les chiens, il mord comme les vipères, il pique comme les guêpes.... C'est le médisant, » et ce médisant est maître Étienne Pasquier. Encore, n'avons-nous là qu'une des cinq faces du monstre : par elle, on peut juger des autres.

Dès que la *Folle du logis* a mis en branle le cerveau de Garasse, toutes les images, tous les règnes de la nature se croisent et s'accouplent bizarrement à ses yeux comme dans un cauchemar. Cependant, parmi ces portraits fantastiques, il en est un qui ne manque ni de finesse, ni de vérité, c'est celui du *libertin* ou du libre penseur comme on dirait aujourd'hui. A deux siècles et demi de distance, on le reconnaît encore. « Le libertin est pour le mariage contre le célibat; il trouve que Grégoire de Nazianze avait tort de ternir la réputation de l'empereur Julien, que Constantin était un cafard, que saint Louis pensa ruiner la France par sa bigoterie, que les papes se sont emparés peu à peu de la domination temporelle.... A chaque période, il fera résonner le mot de liberté gallicane; il soutiendra que Clovis ne fut jamais chrétien catholique, mais qu'il mourut arien; que Bèze était un bel esprit, que Calvin était un grand personnage, que Marot était l'ornement de son siècle; qu'il faut procéder doucement avec les hérétiques, que c'est une barbarie de punir les huguenots, que l'Inquisition est une cruauté de cannibale. »

Le dernier chapitre, celui du *Glorieux*, est peut-être le plus divertissant. Les petites vanités de Pasquier, son éternelle manie d'entretenir le public de sa personne, de son ménage et de sa santé, sont plaisamment parodiées. Garasse a un certain talent de mime et de bateleur, pour reproduire les ridicules. Mais, dès qu'il arrive aux idées, il faiblit, s'égare et frappe souvent à côté. Il met volontiers un bon mot à la place d'une raison, et fait la grimace à son adversaire au lieu de le réfuter. Voilà pourquoi il est resté toute sa vie un ferrailleur bouffon plutôt qu'un vrai satirique. La satire n'est réellement puissante que lorsqu'elle est l'expression du bon sens comme dans Rabelais, Regnier ou Boileau. Or, le sens commun est la chose dont Garasse se soucie le moins. Il est intrépidement absurde, et deviendrait probablement insipide s'il tentait d'être raisonnable.

Malgré les scandales et les ardeurs compromettantes d'une plume qui faillit un moment soulever les colères de Richelieu, la Compagnie de Jésus conserva toujours au fond du cœur une secrète tendresse pour le *bon petit père Garasse*. Pouvait-elle lui garder rancune d'avoir si bravement versé le ridicule à pleines mains sur les ennemis de Loyola? A tout prendre, Garasse même avec ses mensonges et ses extravagances n'était ni un sot, ni un méchant. Il avait par moments de l'esprit, de la verve, et même du cœur. Quand il lui fallut renoncer au doux métier d'écrire et d'injurier, il sollicita et obtint l'honneur d'aller mourir en soignant les pestiférés du Poitou. Cette fin seule valait mieux que tous ses livres, et que tous ceux de ses adversaires.

Les fils de Pasquier rendirent scrupuleusement à Garasse ses cinq livres d'injures [1]. A son tour l'impétueux jésuite se vit, de son vivant, étendu sur la table anatomique et soumis au scalpel de la censure. Ce grand combat jadis engagé avec tant d'éclat au Colloque de Poissy et devant le Parlement,

1. L'*Anti-Garasse* fit pendant à l'*Anti-Coton*.

finissait par une pasquinade. C'est au bruit de ces tristes disputes que s'ouvre le dix-septième siècle. Il était temps que Descartes, Arnauld et Pascal vinssent relever l'honneur de la controverse et le niveau de l'esprit français.

LIVRE QUATRIÈME

SATIRE LITTÉRAIRE

CHAPITRE I.

LES QUERELLES LITTÉRAIRES AU SEIZIÈME SIÈCLE.

Décadence de la Scolastique. — Luther : *Recedat syllogismus.* — Ramus : *Avertissement sur la Réforme de l'Université;* les *Remarques sur Aristote.* — La Sorbonne et le Recteur Galland. — La *Pétromachie* de Joachim du Bellay. — Guerre des *Cicéroniens.* — Érasme et J.-C. Scaliger. — Étienne Dolet. — Ramus et Périon. — Henri Estienne.

Le seizième siècle apporte aux études littéraires toute la fougue de passion, toute l'âpreté de labeur et de lutte qu'il met au service des questions politiques et religieuses. L'esprit de contradiction et d'intolérance est le même chez les savants que chez les docteurs de l'Orthodoxie et de la Réforme. De part et d'autre, on s'injurie, on se menace, on se proscrit et l'on meurt au besoin pour la gloire de Platon, d'Aristote ou de Cicéron. Ce fanatisme nous fait sourire. Sans lui pourtant, l'œuvre de la Renaissance eût-elle été possible? Ces travaux d'Hercule, dont la masse étonne aujourd'hui notre faiblesse, eussent-ils jamais été, non pas accomplis, mais tentés, sans cette foi qui transporte les montagnes, et qui tire un monde des ténèbres et de l'oubli. Trois siècles auparavant, une armée de travailleurs volontaires avait fait jaillir du sol, comme par enchantement, les cathédrales gothiques. Une croisade d'érudits renouvela ce miracle, en exhumant de la poussière les monuments de l'antiquité. Comme la Réforme religieuse, la Renaissance

littéraire édifie d'une main et combat de l'autre. Un triple objet occupe son activité :

1° Réforme de l'enseignement.

2° Interprétation et imitation des anciens.

3° Constitution d'une langue et d'une poétique nationales.

Sur ces trois points, la lutte s'engage avec une ardeur immense, et remplit de ses péripéties, tantôt sérieuses, tantôt comiques, toute la période du seizième siècle. Les plus grands noms d'alors s'y trouvent mêlés, ceux d'Erasme, des Estienne, de Ramus, de Ronsard, de Pasquier, de Regnier, de Malherbe, etc.

« Faut-il, s'écrie Voltaire, que l'art de penser, le plus beau partage des hommes, devienne une source de ridicules, et que les gens d'esprit rendus souvent par leurs querelles le jouet des sots, soient les bouffons du public, dont ils devraient être les maîtres [1]. » S'il n'y avait entre savants que des luttes et des questions de vanité, ce serait à coup sûr le plus misérable des spectacles, et le moins digne des regards de l'histoire. Vadius et Trissotin ne méritent pas d'avoir un Plutarque. Mais si ces querelles, mesquines en apparence, couvrent au fond de grands intérêts; si leur issue importe au progrès des lettres, à l'honneur national, à l'indépendance de l'esprit humain, on comprend qu'on s'y arrête. La guerre qui doit avoir pour effet de resserrer ou d'étendre les frontières d'une littérature, qui doit la préserver des périls de l'invasion étrangère ou des servitudes de l'imitation, vaut bien celle qui ajoute une bicoque ou un lambeau de province au territoire d'un empire.

I

Dès la fin du quinzième siècle, la lutte s'engage entre les partisans des études nouvelles et les champions de la Scolastique. Reuchlin, Erasme, Hutten ont donné le signal. Les

1. Préf. d'Alzire.

Epistolæ obscurorum virorum éclatent en joyeuses fusées sur la tête des théologiens. L'École a été au moyen âge le foyer de la vie intellectuelle, le champ de bataille où s'agitent toutes les grandes questions du temps, l'interminable duel de la Raison et de la Foi, les prétentions rivales des rois et des papes. C'est là que se rencontrent un jour Abeilard et saint Bernard, Guillaume de Saint-Amour et saint Thomas d'Aquin, Occam et Duns Scot, vaillants athlètes aussi robustes, aussi rudes au combat que les Roland, les Artus, les Ogier et les Lancelot[1]. Après avoir rempli le monde du bruit de ses travaux et de ses luttes, la Scolastique était arrivée à cette période d'épuisement, où une doctrine ne peut plus donner à l'esprit que des chaînes : elle cessait d'être une science, pour devenir une tyrannie. Le premier cri de révolte nettement formulé partit de la bouche de Luther : *Recedat syllogismus*, à bas le syllogisme ! C'est-à-dire à bas les formules convenues, les catégories étroites ! A bas les prémisses infécondes ! A bas le manége stérile de l'esprit tournant et retournant sans cesse sur ses pas, comme un lion généreux réduit à mordre vainement les barreaux de sa cage. Le grand air du libre examen, l'espace sans limites avec l'aide de la Grâce qui vous emporte où elle peut, voilà ce qu'annonce Luther, ce que les esprits impatients appellent et saluent avec ivresse : tant on s'ennuie, tant on bâille tristement aux cours de l'ancienne École !

Heureusement pour les théologiens de la veille, l'hérésie vint compromettre aux yeux de tous les bons catholiques ce mouvement d'émancipation : elle leur permit de brûler, pour le salut de l'Église et la gloire de Dieu, ceux qui osaient troubler la tranquille inertie de l'esprit humain. Tous ces gens d'école et de Sorbonne bien dotés, bien four-

1. Toutes ces questions, en effet si délicates et si scabreuses, sont hardiment discutées et quelquefois plus hardiment résolues par les docteurs de la Scolastique. On s'est laissé tromper et effrayer par la forme rébarbative, par la confusion souvent inextricable de leurs travaux, et l'on n'a pas vu ce qui s'agitait sous ces broussailles. Il est d'ailleurs plus facile de mépriser que d'étudier.

rés, bien pourvus, marmottant dans leurs chaires les histoires du temps passé, ne voyaient rien à changer [1]. Ils avaient un vieux fonds de réserve, qui suffisait à leur ambition, des syllogismes séculaires, des *entités*, des *quiddités*, des *hoccéités* à discrétion, toute une algèbre philosophique, dont on pouvait combiner les termes, comme les pièces d'un jeu de patience, jusqu'à la consommation des siècles. En fallait-il davantage pour le bonheur de l'humanité? Béda, Galland, Charpentier disaient : *Non*. Erasme, Luther, Marot, Rabelais, Ramus, tous les libres esprits répondaient : *Oui*. De là encore des querelles, des injures et des pamphlets. Marot fut un des premiers à faire chorus avec Luther contre les *ergo* et les *quarè*. Ses anciens maîtres lui avaient inspiré sans doute peu de reconnaissance et de respect, si l'on en juge par ces vers de la deuxième épître du coq à l'âne :

En effet c'étaient de grand' bêtes,
Que les régents du temps jadis ;
Jamais je n'entre [2] en Paradis,
S'ils ne m'ont perdu ma jeunesse.

Il dut bien aussi contribuer un peu à cette perte. Villon, plus sincère et plus modeste, s'accusait hnmblement luimême :

Hélas ! si j'eusse étudié
Au temps de ma jeunesse folle !

Marot trouve plus commode de rejeter la faute sur ses maîtres :

Ils nourrissaient leurs grands troupeaux de songes,
D'*ergò*, d'*utrùm*, de *quarè*, de mensonges [3].

Rabelais n'en garde pas un meilleur souvenir. Nous l'avons vu bafouant Janotus et mettant à sac l'antique Sorbonne, avec l'aide de son damné Panurge. Lui aussi déteste ces ma-

1. Quand Érasme arrive, il les trouve occupés, s'il faut l'en croire, à discuter cette grave question : « Dieu aurait-il pu venir en ce monde sous la forme d'une éponge ou d'une citrouille ? »
2. Que jamais je n'entre....
3. *Sermon du bon Pasteur.*

rauds sophistes, « lesquels en leurs disputations ne cherchent vérité, mais contradictions et débats. » Il déclare avec Grandgousier que leur savoir n'est que *bêterie*, *abâtardissant les bons et nobles esprits*. Il est d'avis de jeter au feu tous les manuels, programmes, questionnaires, catéchismes et autres fatras, qu'il s'est amusé à rassembler dans sa bibliothèque de Saint-Victor, en compagnie du *Pantofla decretorum* et du *Traité des pois au lard cum commentio*. La Renaissance devait amener une révolution complète dans l'art d'instruire et d'élever les hommes. En se retrempant aux sources antiques, l'enseignement allait devenir philosophique, humain, laïque, de théologique et clérical qu'il était resté jusque-là. François Ier lui-même, quoiqu'il fasse brûler un certain nombre d'hérétiques en expiation de son alliance avec le Grand Turc, est dans les rangs des novateurs. Il oppose aux Sorbonistes, qui l'ennuient de leurs prétentions et de leurs clameurs, l'enseignement rival du Collége de France. De ce côté la porte était ouverte à la réforme des études : Ramus parut.

Génie puissant, indocile et révolutionnaire, plus capable encore de bouleverser que d'organiser, aussi ardent au paradoxe qu'à la vérité, il rêve le hardi projet de renouveler complétement la face de l'éducation. Philosophie, rhétorique, grammaire, il entreprend de tout miner et de tout reconstruire. Il est le Luther de la science au seizième siècle. L'*Avertissement au Roi sur la réforme de l'Université de Paris* est à la fois un manifeste et un pamphlet. Ramus ne fait guère que répéter ici sous une forme âpre et passionnée ce que Rabelais avait égayé de ses jovialités et de ses malices. Les études, la discipline, la hiérarchie, la fiscalité universitaires, tout est, pour l'ardent novateur, matière à critique. En se plaçant sous la tutelle de l'Église, l'École prétendait participer à son infaillibilité : c'était là pour elle, en quelque sorte, le rachat de la servitude. A toute proposition de réforme, la Faculté de théologie fidèle gardienne des vieux abus, oppose une formidable objection, celle d'*hérésie*. Le

Parlement essaye-t-il de régler le nombre des professeurs et les sommes à payer par les étudiants? Hérésie! S'agit-il de modifier les programmes? Hérésie! De changer les heures des cours? Hérésie! De supprimer les présents faits aux régents de la Faculté par les apothicaires et barbiers? Hérésie, triple hérésie! C'est contre cette barrière hérissée de menaces, d'interdits et d'excommunications, que se rue avec une sorte de fureur l'impétueux Ramus.

De toutes les manies de l'École, il en est une surtout qui l'agace et le révolte, celle de la dispute. Chose curieuse! Ce grand batailleur donne le pas à la rhétorique sur la dialectique ; il préfère l'enseignement dogmatique et oratoire à la controverse, et cela en haine du syllogisme. Il est étourdi de ces « *crieries questionnaires*, qui durent tout le jour sans autre président pour juger le différend que le bruit et battement des pieds et des mains. » Rabelais y avait trouvé un remède, en substituant à ce vacarme le duel silencieux de Panurge et du grand docteur d'Angleterre, par gestes et grimaces. Aux yeux de Ramus, l'auteur de ces débats stériles, le grand coupable, c'est Aristote, le tyran des esprits, dont le moyen âge avait failli un moment faire un saint. Dès l'âge de vingt et un ans, l'audacieux écolier lui déclarait la guerre dans sa thèse de maître ès arts. Avec l'impertinence naïve et la présomption de la jeunesse, il se vantait de démontrer « que tout ce qu'avait dit Aristote n'était que fausseté. » Cette thèse n'était qu'une brillante escarmouche. Ramus revint bientôt à la charge dans ses *Remarques sur Aristote* (*Animadversiones Aristotelicæ*), et dans ses *Principes de Dialectique* (*Dialecticæ institutiones*), double libelle philosophique, où le disciple révolté donnait des verges au maître vénéré de la Scolastique, en l'apostrophant des noms de *sophiste*, *d'imposteur* et *d'impie*. Toute la Sorbonne se leva indignée. Le bénédictin Joachim Périon et le jurisconsulte portugais Antoine Govéa prirent en main la cause d'Aristote. Ils le vengèrent par des syllogismes, des calembours et des injures. Govéa demande ironiquement à Ramus s'il faut l'appeler

rameau ou *tronc* ou *souche*. Mais on ne s'en tint pas là. Le recteur Galland dénonçait le philosophe novateur au prévôt de Paris comme perturbateur du repos public et corrupteur de la jeunesse. L'affaire fut portée au Parlement devant la grand'chambre. François I[er], ennuyé de ce tumulte, décida qu'une dispute aurait lieu à huis clos entre Ramus et Govéa, en présence d'une commission. Elle dura seulement cinq ans, et se termina par un arrêt qui déclarait Ramus « coupable d'ignorance et de stupidité autant que de méchanceté et de mauvaise foi [1]. » (1554).

Tandis que les docteurs de Sorbonne prenaient feu sur cette brûlante question de l'Aristotélisme, les libres penseurs indifférents, les sceptiques railleurs, comme Rabelais et du Bellay, s'amusaient à parodier cette suprême passe-d'armes de la Scolastique. Au quatrième livre du Pantagruel, Jupiter dans son Olympe, causant avec Priape et Mercure des affaires de notre petit monde, finit par s'impatienter de cette guerre de pédants, qui menace de durer aussi longtemps que celle de Troie. « Que ferons-nous, dit-il, de ce Rameau et de ce Galland, qui, caparaçonnés de leurs marmitons suppôts et adstipulateurs, brouillent toute cette Académie de Paris? J'en suis en grande perplexité.... L'un est un fin et cauld [2] renard (Galland); l'autre médisant, mésécrivant et aboyant contre les antiques philosophes et orateurs, comme un chien (Ramus). » Priape est d'avis de les changer tous deux en statues de pierre (car ils se nomment Pierre tous deux), et de leur donner pour compagnon le fameux Pierre du Cugnet : « Ainsi seront en figures trigonales et équilatérales au grand temple de Paris. » De là sans doute l'idée de la *Pétromachie* chantée par du Bellay, sorte d'intermède comique jeté au milieu du drame sérieux. Aux dénonciations furibondes de Galland et de Charpentier, aux emportements non moins fougueux de Ramus, se mêle la voix narquoise de Pierre du Cugnet, ce libre parleur du

1. V. sur Ramus un bon travail de M. Wadington.
2. Rusé (callidus).

temps passé. Du pilori, où l'ont cloué les rancunes du chapitre de Notre-Dame, il voit et entend tout, malgré son grand âge, et en dépit des cierges qui viennent, chaque jour, lui charbonner la face. Comme il fait profession de n'épargner personne, il frappe volontiers sur les deux partis à la fois, pour les mettre d'accord :

Or deux maîtres Pierres mutins.
Acharnés comme deux mâtins,
Ont excité la tragédie
Où il faut que je remédie;
Et que je chasse à coups de pierre
Ces Pierres qui se font la guerre
Dessus la vieille peau d'un lièvre,
Et sur la laine d'une chèvre [1].

Pour en finir avec ces Pierre enragés qui n'épargnent rien, pas même *le bon Pantagruel*, il appelle à son aide Pierre Patelin, Pierre de Villers, Pierre Lombard, Pierre Faifeu :

Venez tous éteindre le feu,
Que ces Pierres ont allumé
Parmi notre Université.

Malheureusement, le feu attisé par la main sournoise de Galland et rallumé sans cesse par les ardeurs belliqueuses de Ramus, ne devait pas s'éteindre de sitôt. La petite espièglerie poétique de Joachim du Bellay, d'ailleurs assez médiocre, tomba sur ce brasier comme une fine rosée bientôt séchée et disparue. D'autres railleurs se mirent à l'œuvre. Ramus, comme autrefois Socrate, se vit livré à la risée publique, sur les tréteaux du théâtre, par les régents et les écoliers. La *Comédie des Nuées*, cette joyeuse folie Aristophanesque, avait eu pour épilogue la scène tragique de la prison, où Socrate but la ciguë : les farces de collége organisées contre Ramus devaient avoir un dénoûment plus horrible encore, au jour de la Saint-Barthélemy. L'honneur d'Aristote était vengé : la science comptait un mar-

1. *De lana caprina disputare*, proverbe pour désigner une dispute stérile.

tyr de plus. Mais le coup porté à la Scolastique n'en était pas moins mortel : Descartes devait à son tour venger Ramus.

II

A cette grave question de l'enseignement se rattache un autre problème, celui de l'imitation et de l'interprétation des anciens. L'Antiquité retrouvée ou mieux comprise, tel est le fait capital dans l'histoire des idées au seizième siècle. Le goût, ce sens exquis de la mesure et de la perfection, est une faculté presque inconnue au moyen âge. Dans l'explosion de leur puissante et confuse originalité, l'art et la littérature gothique produisent par blocs des édifices et des poëmes immenses, étonnant assemblage de disparates et de contradictions. La dialectique est restée, durant quatre siècles, l'unique passion des esprits : en elle s'usent et s'épuisent, jusqu'à la dernière heure, toutes les forces et les subtilités de la critique. L'art du style et de la composition reste enfermé dans les écoles de grammaire, où l'on répète tous les jours : *ego amat:* Le *Théodelet* et le *Facet* sont les piètres modèles offerts à l'admiration des élèves. La Renaissance éveille dans les esprits des besoins nouveaux. La *forme*, cette grande préoccupation de l'art antique, devient un objet d'émulation pour les modernes. En face des chefs-d'œuvre retrouvés de la Grèce et de Rome, le goût se développe, l'enthousiasme est bientôt un culte; puis, comme il arrive presque toujours, l'idolâtrie survient, et mène tout droit aux servitudes et aux puérilités de l'imitation.

Quand du milieu de ces *brouillards cimmériens* [1], qui pesaient si tristement sur les dernières années du moyen âge, on vit reparaître l'image de l'Antiquité radieuse et souriante comme la Vénus Anadyomène, se levant parmi les brumes matinales de l'Océan, sous les feux du soleil naissant, alors sans doute

1. L'expression est de Rabelais. Voir, dans la belle lettre de Gargantua à son fils Pantagruel, la trace de cet enthousiasme éveillé par la Renaissance.

il y eut dans le monde un quart d'heure de ravissement inexprimable. Les muets adorateurs de la Déesse s'inclinèrent, éblouis et perdus dans une longue contemplation. Michel-Ange, à quatre-vingts ans, promenait ses doigts aveugles sur le torse mutilé du Jupiter de Phidias, pour y repasser, disait-il, la leçon du maître. Ainsi, l'humanité ravie, promène ses regards sur chaque contour, sur chaque élégance de la beauté antique. Cette douce maladie du quiétisme, où s'étaient assoupies les dernières tendresses du moyen âge, menace d'arrêter la Renaissance au début. L'esprit humain s'oubliera-t-il dans cette délicieuse oasis, et n'entendra-t-il plus la voix qui crie aux littératures comme aux sociétés : En avant ! *Non tam meliora quam nova*, c'est la devise de notre vieux Corneille, c'est la condition de la vie. Alors s'opère un double travail : d'un côté, pour reprendre à l'Antiquité tout ce qu'elle peut donner aux temps nouveaux ; de l'autre, pour empêcher l'esprit moderne, à peine échappé au joug de la Scolastique, de retomber sous une autre tyrannie. Dans cette lutte, comme dans toutes les autres, la Satire intervient, et contribue puissamment au triomphe du bon sens et de la liberté.

La *Guerre des Cicéroniens* fut le premier et le plus éclatant épisode de ces querelles littéraires. Italienne plutôt que française à l'origine, elle s'étend de proche en proche au delà des Alpes. Il nous est bien difficile de ne pas nous mêler un peu à toutes les guerres, qui s'engagent dans le monde : notre goût d'aventures, notre humeur belliqueuse, et au besoin, disons-le, l'amour de la justice et de la vérité suffisent à nous entraîner. Nos savants prirent donc bientôt fait et cause dans la lutte qui divisait l'Italie, puis l'Europe, en deux camps. Les raffinés de l'érudition italienne venaient d'introduire un nouveau genre d'orthodoxie, dont Cicéron était l'oracle et le dieu. Une sorte de confrérie ou de franc-maçonnerie littéraire s'organisa sous l'invocation du grand orateur. Les premiers statuts de la société portaient l'engagement :

1° De n'employer que des expressions consacrées par Cicéron ;

2° De ne reconnaître comme vrais cicéroniens que les savants d'Italie.

A ce titre, Érasme et Budé, les premiers érudits du siècle, se voyaient exclus et traités de barbares. Ces prétentions hautaines, cette affectation de purisme et de dédain aboutirent à d'inévitables hostilités. Érasme, quoique vieux et malade, fut le premier à relever le gant. Encore tout couvert des lauriers conquis sur les barbares de la Scolastique, il allait cette fois défendre la cause de la science et de la liberté contre les fanatiques partisans de la Renaissance. *Le Cicéronien* fut sa déclaration de guerre.

Homme de mouvement et de progrès, le grand publiciste qui semait chaque matin aux quatre vents du ciel les idées à pleines mains, ne pouvait se résigner à ce fétichisme béat et impuissant. Le latin était encore le seul idiome commun à toute l'Europe savante. Mais la langue de Cicéron était-elle capable d'exprimer toutes les pensées des temps nouveaux? Devait-on se résoudre, comme Bembo et Sadolet, à dater ses lettres des *Ides* et des *Calendes*, qui n'existaient plus? métamorphoser la Vierge en Diane, et le Dieu de l'Évangile en Jupiter *optimus maximus*? Ce carnaval littéraire répugnait au bon sens d'Érasme. Pour lui, toute l'éloquence est contenue dans ce précepte de Cicéron : *Aptè dicere*, mesurer les paroles aux choses, faire passer les idées avant les mots. Que faire donc? Rajeunir la forme ancienne s'il est possible, la compléter au besoin, ne pas reculer même devant certains néologismes inévitables; traiter en un mot le latin comme une langue vivante, qui se modifie, se transforme et s'enrichit, sans retomber dans le jargon barbare de la Scolastique. L'épreuve était périlleuse. Le libre génie d'Érasme se débattait contre d'invincibles obstacles : ce dualisme de l'expression et de la pensée ne devait cesser qu'à l'avénement des idiomes modernes. Le hollandais n'était alors qu'un patois, et ne pouvait aspirer à la gloire de l'uni

versalité. Hors d'état de donner au monde cette langue qui lui manquait, Érasme voulut du m·ins sauver l'honneur des savants ses confrères et l'indépendance de l'esprit humain. En grammaire, comme en politique et en religion, il est par-dessus tout l'ennemi du fanatisme, de l'intolérance et de l'idolâtrie. Voilà pourquoi il combat la *superstition cicéronienne*.

Grâce à lui, la guerre s'étendit bientôt à toute l'Europe. *Le Cicéronien*, par les questions qu'il traite, par l'universalité d'une critique qui embrasse alors, pour la première fois, tous les noms célèbres de l'Allemagne, de la France, de l'Espagne, de l'Italie, est une œuvre cosmopolite. C'est la réponse non-seulement d'un homme, mais de l'érudition *transalpine* aux prétentions *ultramontaines*. L'explosion fut comparable à celle de l'*Éloge de la Folie*. Érasme traçait tout en se jouant le modèle du pamphlet littéraire, comme il avait donné ailleurs les premiers échantillons de la satire morale et philosophique. Le *Dialogue du Cicéronien* est un petit drame plein de sel, de malice, de gaieté, et parfois de délicatesse et d'élévation. Rassemblez sur un même fond le comique du *Malade imaginaire*, l'élégance aisée de la *Lettre à l'Académie*, la critique alerte et discursive du *Temple du goût*, et vous aurez une idée de ce petit chef-d'œuvre. Nul n'avait su jusqu'alors manier de cette main légère ces lourdes armes de la dispute, dont les érudits vont s'assommer consciencieusement durant plus d'un siècle encore. Nous sommes en pleine comédie. *Bulephorus* (l'homme sensé, le médecin) et son compère *Hypologus* viennent trouver leur ami *Nosoponus* atteint de *cicéromanie*. Nosoponus est un dévot mystique et célibataire comme *l'Hippolyte* d'Euripide ou le *Don Quichotte* de Cervantes, égaré à la poursuite d'une introuvable Dulcinée, la Muse ou la Nymphe cicéronienne. Jadis on l'a connu gai compagnon, d'un embonpoint honnête, d'une mine fraîche et réjouie. Depuis qu'il s'est épris de cette folle passion, il est devenu sombre, morose, décharné. Séparé du reste des humains, enfermé

dans son cabinet, où ne pénètre aucun bruit du dehors, il est passé à l'état d'ombre. Il dort peu, mange peu, boit de l'eau, vit de légumes et de prose cicéronienne. Sa maison, de la cave au grenier, est pleine des images et des œuvres de Cicéron; il ne voit, il n'entend, il ne rêve que Cicéron. L'écho lui-même renvoie de tous côtés à son oreille la dernière syllabe de ce nom chéri, *one*, *one* (ce qui veut dire en grec *âne! âne!*), innocent calembour, qui devait soulever contre Érasme plus de haines que les *Adages* et les *Colloques*.

Le portrait est ici évidemment chargé, et sous le pinceau malin de l'auteur devient une caricature. Qui donc Érasme a-t-il voulu ridiculiser ainsi? Était-ce Bembo, Sadolet, ses correspondants et ses amis? Non, sans doute; mais leurs émules et leurs imitateurs maladroits. Il rit des Cicéroniens fanatiques, comme Molière rira plus tard des Précieuses de province, qui copient l'hôtel de Rambouillet. Peut-être, en traçant le portrait de Nosoponus, songeait-il à cet honnête et ingénu Christophe de Longueil, chevalier errant et presque martyr de la foi cicéronienne, admis, après de longs jours d'attente, d'épreuves et de cérémonies expiatoires, dans la docte confrérie, et solennellement décoré au Capitole du titre de citoyen romain. Figurez-vous M. Jourdain reçu mamamouchi par un auditoire enthousiaste et convaincu. Érasme n'a pu s'empêcher d'éclater de rire, devant ce triomphe du plagiat et de l'idolâtrie.

L'Italie se leva en masse, pour protester contre l'audace d'un écrivain Batave, qui la narguait ainsi ouvertement. Toutes les écoles, toutes les chaires retentirent de ce nom maudit d'Érasme : une croisade générale s'organisa. La France avait alors l'honneur de posséder le fameux Jules-César Scaliger, le plus bruyant et le moins modeste des érudits, grammairien matamore, Italien d'origine, habitant alors Agen. Dévoré du besoin de faire parler de lui, Scaliger, qui portait déjà sur sa tête les lauriers de trois ou quatre générations de héros, se nomma lui-même généralissime des Cicéroniens français. Il ne lui manquait plus que des

soldats. Pour en trouver, il écrivit lettres sur lettres aux principaux et aux régents de tous les colléges de Paris, les appelant à la guerre sainte : on ne lui répondit pas. Les théologiens se souciaient peu de Cicéron ; les érudits, comme Budé, partageaient volontiers les idées d'Érasme, par goût de la liberté et par antipathie contre la jactance italienne. Dépité, furieux, le grand Jules-César, comme son homonyme en face des bandes d'Arioviste, déclara qu'il marcherait seul au combat. Il annonça sa colère au monde par une foudroyante philippique, qui resta, ainsi que ses lettres, sans réponse. Cependant il avait fait de son mieux pour agacer l'amour-propre irritable d'Érasme. Il avait été brutal, insolent, absurde, espérant bien, à force d'impertinences et de fanfaronnades, ramener encore une fois dans l'arène le vieux lutteur.

Ce discours nous donne une idée assez exacte des aménités littéraires qu'échangeaient entre eux les savants du seizième siècle. Érasme est un *monstre*, un *vaurien*, un *ivrogne*, une *vieille corneille*, un *bourreau*, un *parricide*, un *triple Géryon*, enfin, pour tout dire en un mot, un *Batave*. Comme le Pédant de Regnier, Scaliger associe volontiers la cause des lettres à celle de la politique et de la religion. Peu s'en faut qu'Érasme ne soit un hérétique ou même un athée, pour avoir osé rire du titre de citoyen romain donné à Longolius. Fier de sa science universelle et d'une fastueuse généalogie, qu'il s'était composée lui-même avec l'aplomb effronté d'un Italien transporté sur les bords de la Garonne, l'illustre représentant de la famille de la Scala, soldat, poëte, médecin, orateur, toise d'un air superbe le pauvre Érasme, cet enfant du hasard, si faible, si chétif, mince érudit, qui ne sait pas même qu'il y a trois sortes d'hydropisie, et qui se mêle après cela de juger le latin de Cicéron. Scudéry n'est pas plus amusant, quand sa pitié dédaigneuse descend sur le pauvre auteur du *Cid*. Cependant, à travers ces éruptions de vanité grotesque, parmi ces incandescences de cuistre et de capitan, plus d'une

observation sensée, plus d'une critique neuve et ingénieuse sur les grands écrivains de l'antiquité commence à se faire jour[1]. Le style s'épure; si les arguments sont trop souvent déraisonnables, le latin est presque toujours excellent. Il est difficile d'être à la fois plus ridicule et plus instruit.

Tandis que Scaliger se décernait à lui-même les honneurs d'un triomphe anticipé, un nouveau champion entrait en lice pour la gloire de Cicéron. Étienne Dolet se flattait d'avoir en héritage l'âme et la plume du grand orateur. Il n'en fallait pas tant pour soulever la bile jalouse de Scaliger. Au lieu de s'unir, les deux chefs se disputèrent le commandement d'une armée qui n'existait pas. Occupés à s'injurier, ils oublièrent l'ennemi commun. Scaliger aima mieux traiter avec Érasme que reconnaître Dolet pour son confrère ou son égal. Il éteignit lui-même ses foudres, et arrêta l'essor d'un second discours déjà sous presse. Magnanime jusqu'au bout, à la mort d'Érasme, il racheta par une épitaphe expiatoire les injures dont il l'avait chargé de son vivant. Dolet rencontra bientôt d'autres inimitiés, sous lesquelles il devait misérablement succomber.

Au milieu de ces escarmouches et de ces flots d'encre répandus, ce semble, en pure perte, le domaine de la vraie latinité se reconstituait peu à peu : les travaux de Robert Estienne, de Muret, de Nizolius, étaient autant de digues élevées contre le retour de la barbarie. La guerre semblait à peu près éteinte, lorsqu'elle se ralluma avec Ramus. Professeur d'éloquence et de grammaire au Collége Royal, Ramus n'était guère plus disposé à subir le joug de Cicéron que celui d'Aristote. Il ne s'attaque pas seulement comme Érasme à une faction, à une caste isolée de lettrés, mais aux doctrines de l'École en général. C'est toujours le vieux principe du *Magister dixit* qu'il combat à outrance, partout où il le rencontre, même aux dépens d'un auteur pour lequel il avoue ses sympathies et son admiration. L'*Orator* de

1. Notamment sur Salluste et Tite Live.

Cicéron était devenu pour les délicats de la Renaissance le manuel, le *compendium* orthodoxe de l'éloquence, de même que les *Catégories* d'Aristote étaient pour les théologiens le *compendium* de la philosophie. Ramus attaque cette double infaillibilité : les *Brutinæ quæstiones* sont le complément des *Animadversiones Aristotelicæ*. D'ailleurs Aristote n'a-t-il pas été le grand maître de la rhétorique pour Cicéron ? Ne lui a-t-il pas communiqué un certain nombre d'erreurs ? Brutus se charge de nous le prouver, en faisant ressortir avec une maligne pénétration tous les défauts de l'*Orator*. Les *Questions de Brutus* avaient ouvert la brèche : Ramus entreprit de la combler avec un autre *Cicéronien*. Ce nouveau manifeste n'est plus un pamphlet railleur, mordant, plein de gaieté comme celui d'Érasme. On sent que la guerre est devenue moins ardente. Le livre de Ramus est plutôt un traité de l'art oratoire contenant la vie, l'exposition et la critique des préceptes de Cicéron. La libre imitation, le libre jugement des anciens, l'éclectisme pratiqué avec cette large indépendance d'un esprit qui use du passé, sans vouloir se traîner à sa remorque, voilà ce qui distingue ici Ramus. Il est l'admirateur sincère, passionné même de Cicéron ; mais il ne veut pas en être le *singe* et le *parasite*. En même temps qu'il émancipe le latin de la servitude cicéronienne, il réclame pour le français une place dans les écoles : idée neuve alors, folle aux yeux de bien des gens, et qui semblait mettre en péril tout l'édifice de l'enseignement. La vieille Sorbonne en trembla, et leva les mains au ciel. Où allait-on de ce pas ? Cette guerre des Cicéroniens, imprudemment rallumée, allait-elle ouvrir l'abîme des révolutions ?

On serait tenté de le croire en lisant les doctes lamentations et les hyperboles indignées du bénédictin cicéronien Joachim Périon, le même qui était venu au secours d'Aristote avec Galland et Govéa. Une pensée commune de conservation le dirigeait dans cette double défense. Ce qu'il combat chez Ramus, ce n'est pas seulement le sacrilége assez hardi pour enlever au ciel et à la terre *ces deux soleils de*

toute science et de toute éloquence, Aristote et Cicéron : c'est l'ennemi de la tradition et de l'autorité, c'est le protestant universel qui porte sur tous les points son esprit contradicteur. L'honnête Périon effaré voit déjà l'heure où Hippocrate, Galien, Archimède, Euclide ne seront pas mieux traités qu'Aristote ; où tout croulera sous les coups des démolisseurs, la géométrie, la médecine, et même l'astrologie, science certaine, s'il en fut jamais. Aussi, dans l'intérêt du bien public et des corps savants si gravement menacés, réclame-t-il l'intervention du roi Henri II pour supprimer ces maudites *Brutinæ quæstiones*, qui sentent la révolte et l'hérésie. Tous les dogmatismes absolus, même partis de points très-opposés, finissent par se rencontrer et aboutissent aux mêmes conséquences.

Un autre grand batailleur du siècle, un des plus laborieux ouvriers de l'érudition française, Henri Estienne, intervint à son tour dans le débat. Avec Érasme et Ramus, il représente la cause de la liberté. Il combat à la fois par la science et l'ironie, d'un côté les prétentions à l'archaïsme, la recherche du rare et de l'obscur dans l'école de Juste Lipse ; de l'autre les délicatesses pudibondes de l'école cicéronienne.

Eia, metum et linguam solve, latinus eris.

« Laisse la crainte, délie ta langue et tu seras latin, » crie-t-il bravement à ces poltrons qui se mettent les fers aux pieds, de peur de marcher trop à l'aise. Cependant, il y joint un correctif qui est le dernier mot du bon sens dans cette interminable querelle d'orthodoxie littéraire : « *Libertas volo sit latinitati, sed licentia nolo detur illi.* » La secte des Cicéroniens avait presque entièrement disparu, quand Scioppius arriva. L'enragé diffamateur eut à peine le plaisir de leur donner un dernier coup de dent : il se dédommagea en aboyant contre l'ombre de Cicéron, qu'il accusa tout simplement de barbarisme et d'ignorance en latin. Le bon et lourd Colletet égayait encore le cardinal de Richelieu et l'Académie naissante en faisant, dans son discours de réception, le portrait

rétrospectif du Cicéronien. Mais ce n'était plus là qu'un souvenir et un coup de plume innocent.

A ne juger les choses qu'à la surface, on serait tenté de voir tout simplement dans cette longue guerre des Cicéroniens, une sorte d'épopée burlesque comme le *Lutrin*, un duel de cuistres et de grimauds barbouillés d'encre et la plume en arrêt. Au fond, il ne s'agit de rien moins que des conquêtes de la Renaissance, du salut de la langue latine et de l'avenir des langues modernes. Pourquoi Érasme, Ramus, Estienne combattent-ils avec tant d'ardeur? Pour savoir si la Renaissance ne sera qu'un stérile et laborieux plagiat ou une révolution; une résurrection complète de la vie et du mouvement, un pas en avant, ou un retour en arrière; si pour suprême ambition, elle doit aboutir à la prose de Bembo et aux vers de Pontanus? Et Bembo, et Scaliger, et Dolet, et Périon, que défendent-ils? La tradition classique, l'héritage du passé, le domaine de la pure et vraie latinité contre les retours offensifs de la barbarie. Comme il arrive souvent en guerre, les deux partis ont tour à tour raison et tort. Érasme a raison, lorsqu'il combat la superstition cicéronienne, lorsqu'il réclame au nom du progrès et de la liberté. Il a tort, lorsqu'il croit pouvoir traiter le latin comme une langue vivante, lui infuser un sang nouveau, le rajeunir en y mêlant des néologismes. Ramus a raison, quand il veut simplifier les méthodes, introduire les langues modernes dans l'enseignement. Il a tort, quand il méconnaît ce qu'il y a de philosophique, d'élevé, de hardi, dans les théories abstraites d'Aristote et de Cicéron.

Nos sympathies sont évidemment ici pour les amis de la liberté. Néanmoins, ne soyons pas ingrats pour ces adorateurs passionnés de la forme, occupés à limer et à polir cette langue latine couverte de la rouille du Moyen Age. Ils n'ont été que des copistes, des écoliers, mais ils ont contribué à former des maîtres. Tout en reconnaissant le côté ridicule et stérile de leurs prétentions, n'oublions pas que ces luttes ont eu du moins pour résultat :

1° De constituer le latin comme langue savante, en le dérobant aux témérités de l'usage vulgaire et aux périls du néologisme :

2° De mettre à nu son impuissance à exprimer les idées nouvelles, et par suite de hâter l'avénement des langues modernes :

3° De ramener le culte de la forme trop négligée au Moyen Age et même encore au seizième siècle; de substituer le goût de la qualité à celui de la quantité, en resserrant la stérile abondance de l'âge précédent par la difficulté des règles et la lenteur de la composition [1] :

4° D'offrir des modèles parfaits à l'imitation des écrivains modernes, de répandre parmi eux le goût et l'ambition de la pureté, de la précision, de la noblesse, ces qualités éminentes des œuvres antiques, et enfin de préparer ainsi le majestueux épanouissement du dix-septième siècle [2].

1. V. Balzac : « Qu'il est difficile d'écrire beaucoup et de bien écrire. »
2. V. aussi l'opuscule que nous avons publié sous ce titre : *De Ciceroniano bello commentariolum* ap. Joubert, 1855.

CHAPITRE II.

LES GRAMMAIRIENS FRANÇAIS.

Formation de la langue nationale. — Jacques Dubois, Maigret, Guillaume des Autels, Pelletier, Ramus. — Le *Pédantisme* et l'*Italianisme*. — L'*Étudiant Limousin* de Rabelais. — L'*Illustration de la langue française* de Joachim du Bellay. Henri Estienne : le *Dialogue du français italianisé*; la *Précellence du langage français*.

I

Après avoir sauvé le latin de la barbarie, il s'agissait de constituer d'une façon définitive la langue nationale appelée à le remplacer. C'est là encore un des rudes labeurs de cet âge si fécond en luttes et en ébauches. Le pacifique domaine des Jean Despautère et des Donat devient un champ de bataille aussi tumultueux que l'arène de Poissy et de Moncontour. Les héros de cette Iliade sont : les uns, d'obscurs combattants maintenant oubliés, Jacques Dubois, Guillaume des Autels, Pelletier, Maigret; les autres, d'illustres champions, que nous avons déjà trouvés mêlés à toutes les grandes querelles du siècle, Rabelais, Henri Estienne, Dolet, Ramus, Pasquier, de Bèze, etc. Leur présence seule indique assez l'importance du débat. La langue, en effet, est avec le sol la meilleure part de l'héritage national. Au dedans, elle est le lien qui unit, par la communauté d'idées, les enfants d'une même patrie. Au dehors, elle est le signe de

la domination ou de la servitude vis-à-vis de l'étranger. Les disputes grammaticales n'ont guère le privilége de nous passionner aujourd'hui. Nous éprouvons à cet égard l'indifférence que donne la sécurité. Grâce au génie des grands écrivains, qui l'ont fixée depuis trois siècles, la langue française est désormais constituée. Elle a son domaine, sa syntaxe, ses frontières nettement tracées. De loin en loin, un touriste égaré sur les bords du Rhin ou de la Tamise, peut bien importer en fraude quelque néologisme clandestin : mais l'invasion n'est guère à craindre. Descartes, Pascal, Molière, Bossuet, Voltaire sont à nos portes, et suffisent pour les garder.

A l'heure de la Renaissance, dans cet état flottant et indécis d'une transformation universelle, qui pouvait répondre du lendemain? A qui resterait la victoire? Au français? Au latin? Aux patois? A l'italien? A l'espagnol ? Nul ne le savait. L'enfantement de la langue devait coûter presque autant de peine que le triomphe de l'unité nationale. Là, comme dans l'histoire politique, se représentent les désordres de l'invasion étrangère, les oppositions rétrogrades, les émeutes provinciales, la résistance des patois non moins opiniâtres que les priviléges à conserver leur rang[1]; puis les folies de la mode, les utopies des novateurs, qui compromettent un instant le salut de notre idiome. Si l'on songe que cette langue épurée, fortifiée, embellie, devait un jour donner à la France dans toute l'Europe une supériorité égale à celle de ses armes et de sa politique, on comprendra la valeur des services rendus par les grammairiens patriotes du seizième siècle.

La langue française trouvait un premier obstacle dans sa propre mobilité. Un flux perpétuel emportait les mots de son vocabulaire comme les eaux vagabondes d'un fleuve sans lit et sans rives. « J'écris, dit Montaigne en parlant

1. Quand l'Édit de Villers-Cotterets (1533) eut rendu le français obligatoire devant les tribunaux, la Provence envoya des députés au Roi pour lui remontrer les grands inconvénients de cette mesure.

de ses *Essais*, un livre à peu d'hommes et à peu d'années : si c'eût été une matière de durée, il l'eût fallu commettre à un langage plus ferme. Selon la variation continuelle qui a suivi le nôtre jusqu'à cette heure, qui peut espérer que sa forme présente soit en usage d'ici à cinquante ans ? Il écoule tous les jours de nos mains, et, depuis que je vis, s'est altéré de moitié. » Dès le commencement du seizième siècle, les inconvéniens de l'anarchie avaient révélé à tous le besoin d'une règle. Auteurs et grammairiens s'étaient mis à l'œuvre pour donner à notre idiome ce qui lui avait manqué jusqu'alors, la fixité et la durée. « On compta un moment, dit A. Monteil, huit ou dix alphabets, quarante traités des origines de la langue, trente de ses étymologies, dix de ses illustrations, trente traités d'orthographe ou de prononciation, trente ou quarante grammaires. » Mais là aussi le travail se trouve plus d'une fois interrompu par les querelles intestines, l'esprit de système, les petites passions mêlées aux efforts désintéressés.

Jacques Dubois donne le signal : Maigret et Guillaume des Autels viennent ensuite : avec eux la bataille s'engage. Les armes sont un peu lourdes il est vrai. N'oublions pas que ce sont des grammairiens, les *hoplites* de la grande armée des Lettres, troupe résistante, opiniâtre, dure à la fatigue et aux coups, usant moins de la flèche que de la massue. Les deux factions que nous avons retrouvées partout sous des noms divers, reparaissent ici : l'une conservatrice, l'autre révolutionnaire ; l'une voulant asservir l'usage aux lois de la tradition et de l'école, l'autre, effacer la tradition au nom de l'usage et de la souveraineté populaire. L'orthographe devient un sujet de guerre civile. Les uns veulent écrire comme on prononce, les autres prononcer comme on écrit. De là naît le grand duel des *Tambours* et des *Tabourins*, digne pendant au *Bellum grammaticale*, qui avait mis aux prises le *Nom* et le *Verbe* brouillés encore pour plus d'un siècle. « La bonne orthographe, disaient les Tambours, c'est *tete*, *onete*, *oneur* : la mauvaise, c'est *teste*, *fenestre*,

honneste, *honneur*. — C'est tout le contraire, disaient les Tabourins[1]. »

Les caprices de l'orthographe individuelle laissée jusqu'alors à la discrétion des copistes, devenaient impossibles avec l'imprimerie. L'accroissement des consonnes parasites, les contradictions fréquentes de l'écriture et de la prononciation, l'oubli ou l'altération des radicaux étaient autant de causes d'incertitude. Maigret voulut jouer, dans ce petit coin de la science, le rôle de réformateur : « Une consonne oiseuse, dit-il, c'est un épouvantail de chènevière : l'un effraie les oisillons, l'autre étonne les liseurs, » et il propose de simplifier l'écriture en sacrifiant l'étymologie. Maigret est le démagogue de l'orthographe : il proclame la raison du plus fort; et le peuple étant le plus fort, c'est à lui de commander. Partisan de la tradition en grammaire comme en religion, Guillaume des Autels, caché sous le pseudonyme de Glumalis de Vézelet, riposta dans un traité de l'*Orthographe des Maigrétistes*. Les réponses et les contre-réponses se croisent et se balancent en l'air aussi légèrement que des pavés. Maigret arrache à son adversaire son masque d'emprunt, et le raille sur sa prétendue jeunesse[2] : « Je ne puis croire qu'une telle œuvre que la sienne ne requiere bien pour le moins l'âge de huit à neuf ans. » Guillaume des Autels se venge par un calembour en trouvant l'invention de Maigret un peu trop *maigrette*. Le combat devient atroce : on s'appelle âne, sanglier, docteur en jargonneau, etc. C'est la première édition de la fameuse scène de Molière entre les deux pédants :

Allez, petit grimaud, barbouilleur de papier, etc.

Puis arrive Jacques Pelletier, poëte et mathématicien du Mans qui, sous prétexte de venir en aide à Maigret, l'accable de son pesant concours. Homme d'imagination et de système, Pelletier ne s'en tient pas à l'orthographe, et pré-

1. A Monteil, *Vie privée des Français.*
2. Livet, *les Grammairiens au seizième siècle.*

tend enrichir la langue en lui donnant des superlatifs comme *bélissime* et *grandissime*, et des comparatifs comme *bélieur* et *grandieur*. En même temps, il veut ouvrir la porte à tous les patois « qui doivent être réputés français, dit-il, puisqu'ils sont du pays du Roi. » On devine quel vacarme auraient pu apporter dans notre langue tous ces dialectes discordants.

En grammaire, ainsi qu'en politique, les partis extrêmes échouèrent devant la toute-puissance des faits et du sens commun. Placer la prononciation dans la dépendance de l'écriture, c'était imposer à la langue une servitude que l'usage n'eût point acceptée. Soumettre l'écriture aux lois de la prononciation, sans tenir compte de l'étymologie, c'était enlever aux mots le cachet de leur origine, leur signe de famille et de parenté. Admettre à la fois tous les patois, c'était revenir au temps de la tour de Babel. Là, comme ailleurs, on en vint aux transactions : le tiers-parti l'emporta. Robert Estienne, dans sa *Grammaire française*, posa d'une main sage et libérale les principes, qui devaient présider à l'organisation de notre langue. Ramus porta aussi de ce côté son humeur turbulente et novatrice. Il crut pouvoir d'un tour de main réformer l'orthographe de fond en comble, changer la valeur des lettres, introduire de nouveaux signes. Mais les langues sont moins dociles que les philosophies aux révolutions et aux systèmes. L'entreprise de Ramus avorta. De toutes ses utopies grammaticales, un seul principe se dégagea et prévalut de plus en plus, la souveraineté de l'usage. « L'école de cette doctrine, dit-il lui-même, n'est point ès auditoires des professeurs hébraïques, grecs ou latins de l'Université de Paris; elle est au Louvre, au Palais, aux Halles, en Grève, à la place Maubert. » Au siècle suivant, en pleine Académie, le plus illustre représentant de l'éloquence française, Bossuet, proclamait l'*usage le grand maître des langues*. C'est en vertu du même principe, que Malherbe renverra les pindariseurs de la Pléiade à l'école des crocheteurs du port au foin. Le

dogme de la souveraineté populaire ébauché dans les synodes protestants, dans les États de la Ligue, et bientôt proscrit comme une erreur et une hérésie en politique, devait triompher, du moins en grammaire, même en face de Louis XIV. Encore ne fut-ce pas sans combat.

II

Un double écueil se présentait : d'un côté le pédantisme érudit de l'École et de la Renaissance menaçait d'étouffer, sous le lourd placage de l'imitation latine, l'aimable fleur de l'esprit et du parler gaulois, les grâces nonchalantes et familières de Villon et de Marot : d'autre part, l'influence italienne, toute-puissante à la Cour, venait enlever à notre langage et à nos mœurs la franchise et la naïveté. La pauvre petite paysanne, comme l'appelle Pasquier, allait-elle se transformer en pédante coiffée du liripipion et *despumant à pleine bouche la verbocination latiale*, ou en coquette attifée et fardée de toutes les grâces menteuses d'une courtisane italienne? Le génie de la vieille France la préserva de ce double danger. Il eut tout d'abord pour interprète un puissant railleur, ami du naturel en toutes choses, François Rabelais. Les *rapetasseurs de vieilles ferrailles latines* passèrent sous ses verges, en compagnie de l'étudiant Limousin. « Mon ami, dit Pantagruel, d'où viens-tu à cette heure ? — L'écolier lui répondit : De l'alme, inclyte et célèbre Académie, que l'on vocite Lutèce. — Qu'est-ce à dire? dit Pantagruel à un de ses gens. — C'est, répond-il, de Paris. — Tu viens donc de Paris ? Et à quoi passez-vous le temps, vous autres messieurs étudiants au dit Paris? — Répondit l'écolier : Nous transfrétons la Séquane au dilucule et crépuscule; nous déambulons par les compites et quadrives de l'urbe : nous despumons la verbocination latiale : et comme verisimiles amorabonds, captons la benevolence

de l'omnijuge, omniforme et omnigene sexe féminin.... — Qu'est-ce que veut dire ce fol, s'écria Pantagruel, je crois qu'il nous forge ici quelque langage diabolique. — A quoi dit un de ses gens : Seigneur, sans doute ce galant veut contrefaire la langue des Parisiens ; mais il ne fait qu'écorcher le latin, et cuide (croit) ainsi pindariser, et lui semble bien qu'il est quelque grand orateur en français, parce qu'il dédaigne l'usance commune de parler. » Excellente leçon de grammaire et de bons sens ! Rabelais est tellement préoccupé de ce ridicule et de ce danger, qu'il y reviendra plus tard dans l'épître du Limousin [1] imprimée à la suite des *Pronostications Pantagruéliques*. L'écolier se défend tant qu'il peut de vouloir *excorier la cuticule de cette vernacule gallique*. « Mais vice versement, dit-il, je gnave opère, et par veles et rames je me enite à la locupléter de la redondance latinienne. » Ronsard allait bientôt continuer avec tout l'emportement d'un esprit systématique et convaincu, l'entreprise de l'étudiant Limousin.

Cependant ce fut des rangs de la Pléiade que partit le premier manifeste, le plus solennel et le plus retentissant au nom de l'idiome national. Joachim du Bellay, dans son *Illustration de la langue française*, jeta le défi aux anciens et aux modernes, narguant à la fois et l'outrecuidance des Italiens qui persistaient à traiter nos écrivains de barbares, et la timidité paresseuse de ces esprits découragés qui ne croyaient pouvoir rien trouver après Virgile et Cicéron, et les craintes jalouses de ces *vénérables druides*, qui voulaient à tout prix *sauver le secret de leurs mystères*, c'est-à-dire laisser enfouies sous l'enveloppe latine l'éloquence et la philosophie. Calvin et Rabelais avaient déjà commencé à les répandre avant l'arrivée de Montaigne, le grand vulgarisateur. Du Bellay conviait les descendants de Brennus à escalader encore une fois le Capitole, à piller de nouveau le temple de Delphes, c'est-à-dire à s'emparer des richesses littéraires de la Grèce et de

1. Si cette épître n'est pas de Rabelais, elle exprime du moins parfaitement ses idées.

Rome, par le droit de la conquête et du génie. Le conseil était bon. Restait à savoir si les vainqueurs, après avoir mis à sac l'Antiquité, s'affubleraient grotesquement de ses dépouilles, avec la naïveté d'écoliers devenus maîtres et de manants subitements anoblis ; ou s'ils sauraient organiser leur conquête, et offrir au monde non plus une mascarade de revenants, mais le spectacle d'une sérieuse et véritable création. Nous les verrons bientôt à l'œuvre. Le cri généreux de du Bellay était du moins un appel à l'honneur national. « La même loi naturelle, disait-il, qui commande à chacun de défendre le lieu de sa naissance, nous oblige encore de garder la dignité de notre langue. » Elle allait avoir, plus que jamais, besoin de défenseurs.

III

La langue française se trouvait en face d'une invasion plus redoutable que celle du pédantisme, et le danger était d'autant plus grave qu'il avait pour complices la mode, les femmes et les courtisans. L'Italie entrait au Louvre avec ses arts, ses élégances et ses corruptions. Quand le vieux Léonard de Vinci parut à la cour de François Ier, malgré ses quatre-vingts ans il fit tourner toutes les têtes. Tout fut à l'italienne. On s'habilla, on se rasa, on se coiffa, on dansa, on salua, on parla même français à l'italienne. Belles dames, courtisans, filles d'honneur, valets de chambre, s'évertuèrent à désapprendre le *gentil parler* de l'ancienne France. On affectait de dire alors *chouse* pour *chose* ; *j'allons* pour *nous allons*, *Piarre*, *Robart* au lieu de *Pierre*, *Robert*. Par un singulier retour des choses d'ici-bas, un siècle plus tard, la plupart de ces prétendues élégances avaient passé de la Cour aux villages de la banlieue : le langage de Don Juan était devenu celui de Pierrot. A l'arrivée de Catherine de Médicis, la folie empira. Dès lors plus de gentilhomme bien ap-

pris qui n'allât après le *past*[1] *spacéger*[2] par la *strade*[3] pour y étaler son *garbe*[4]. C'était une manière de faire sa cour et de se poser en homme du bel air aux yeux du gros public, toujours prêt à admirer ce qu'il ne comprend pas. La nouvelle reine amenait à sa suite toute une armée d'intrigants de haut et bas étage, agents d'amour, de politique et de tripot, enveloppant leurs finesses d'un baragouin équivoque, et mêlant aux cajoleries et aux mensonges les formules de politesse servile, les baise-mains, les révérences et les génuflexions.

L'esprit français avec sa libre allure, avec son bon sens ennemi de la platitude et de l'emphase, répugnait à cette métamorphose. Henri Estienne, Hotman, Pasquier, d'Aubigné protestèrent. Vrais gardiens de l'honneur et du foyer des ancêtres, patriotes par le cœur comme par l'esprit, au milieu d'un peuple si mobile, si prompt aux entraînements, si capable de s'oublier lui-même pour prendre les vices et les ridicules de ses maîtres, ils eurent la gloire de maintenir avec une héroïque obstination, la dignité de la langue et du caractère national. Déjà Marot avait exprimé son antipathie contre le mutisme calculé, les câlineries félines et les rodomontades bouffies des poltrons ultramontains. Du Bellay s'ennuyait à mourir dans ce pays, où l'on ne pouvait suivre en son parler la liberté de France. Les haines politiques vinrent bientôt compliquer et envenimer la querelle. Hotman, qu'on accusait de germanisme à propos de la Gaule Franke, reportait vigoureusement l'attaque dans le camp des Français-Italiens. « Qui a inventé, conduit et exécuté les massacres et boucheries? Les Français-Italiens. Qui a imaginé ces tailles et impositions dont le pauvre peuple est tout écorché? Les Français-Italiens. Qui sont ceux qui encore aujourd'hui empêchent la paix en France par leurs mensonges et leurs inventions sophistiques? Les Français-Italiens. Eh bien, soit! Appelons notre pays la Gaule Italienne, puisque

1 Repas. — 2. Se promener.
3. La rue. — 4. Tournure.

Matharel et consorts préfèrent ce nom à celui de la Gaule Franke[1]. »

Étienne Pasquier, le rude jouteur du Palais, l'ennemi des Jésuites, se décida lui aussi à mettre la plume au vent pour l'honneur des lettres françaises. « J'ai longtemps marchandé avec moi, nous dit-il dans ses *Recherches*, avant que passer le Rubicon, maintenant le veux-je franchir, et, sans m'aheurter au vulgaire italien, soutenir en plus forts termes que notre langue n'est moins capable que la latine de traits poétiques hardis. Car, quant à moi, ne vois rien en quoi le Romain nous fasse passer la paille devant les yeux. » Et, comme un vaillant capitaine, il range en bataille tous les écrivains français du temps passé et du temps présent, depuis Jean de Meung et Froissart jusqu'à Marot, Rabelais, Ronsard, du Bellay : il les oppose fièrement à Dante, à Pétrarque, à l'Arioste, voire même à Virgile, à Catulle et à Lucain. D'Aubigné, dans sa *Confession de Sancy*, dans son *Baron de Fæneste*, poursuit avec sa double haine de huguenot et de Français le style amphigourique des *coyons italiens*. Régnier lui-même, le bon Régnier, qui avait fait plus d'un emprunt aux poëtes bernesques, raille dans ses satires le baragouin des courtisans. Mais la grande bataille contre l'Italie fut livrée et gagnée surtout par Henri Estienne, dans son *Dialogue du français italianisé*.

Ce livre est un pamphlet multiple, à la fois littéraire et politique, une mine inépuisable de traits plaisants, d'érudition, de détails curieux sur les mœurs, les toilettes et les danses à la mode. Là, revit dans un tableau confus et animé toute la société bigarrée du seizième siècle. C'est le *raffiné* marchant en cadence, saluant jusqu'à terre, accompagnant d'un jargon obséquieux toutes ses révérences. C'est le *politique* à l'air profond, cachant sous la solennité des mots la triste science des expédients et des intrigues, étalant à tous

1. Matagonis de Matagonibus ad Italo-Galliam. — Rathery, *De l'influence italienne au seizième siècle*.

propos cette phraséologie sentencieuse de Machiavel, qui révoltait l'honnête Faur de Pibrac :

> Je hais ces mots de puissance absolue,
> De plein pouvoir, de propre mouvement.

C'est l'homme de guerre, bravache et spadassin, ne parlant que d'*infanterie*, de *cavalerie*, d'*embuscade*, de *sentinelle* (mots nouveaux alors), et faisant éclater ces terribles *vocables* comme autant de bombes sur la tête de ses auditeurs. Tous ces ridicules se trouvent réunis et condensés dans la personne de *Philausone*, l'ami des Italiens. Philausone est un cousin germain de Fæneste qu'il a précédé. Il est comme lui bavard, fanfaron, très-fier de sa noblesse, de sa vaillantise et de ses bonnes fortunes. A titre de gentilhomme, il méprise souverainement le bourgeois, le marchand, qui s'avise de vouloir piaffer et faire *du spadachin* en sa présence, qui ose peut-être même rire de son jargon et de son panache. Il n'aime pas davantage les *pédants*, qui supposent qu'on a besoin d'avoir étudié une chose pour en parler, comme si les gens de qualité ne savaient pas tout, sans avoir rien appris. *Celtophile*, l'ami de la France, est l'antithèse vivante de *Philausone :* on reconnaît en lui un confrère du bonhomme *Enay*. Ami du naturel et de la vérité, il se contente de la langue de ses pères comme de leur terre et de leur soleil, ce qui ne l'empêche pas de savoir le latin, le grec, l'allemand et même l'italien mieux que Philausone. Le caractère des deux personnages se révèle dès les premiers mots de l'entretien.

Celtophile commence du ton le plus naturel : « Bonjour, monsieur Philausone, je suis fort joyeux de cette rencontre. » — Philausone ne fait pas les choses si simplement : il s'incline d'abord tout de son long et avec force simagrées : « Bonjour à Votre Seigneurie, monsieur Celtophile! Puisqu'elle *s'allégre* tant de m'avoir rencontré, je jouirai d'une allégresse réciproque de m'être *imbattu* en ce lieu. Mais il plaira à Votre Seigneurie *piller patience*, si je lui dis qu'elle a usé en mon endroit d'une façon de parler qui n'a point bon

garbe. » En écoutant ce galimatias, le vieux Gaulois ouvre de grands yeux, de grandes oreilles, et demande d'un air narquois à son interlocuteur où il a pris ces belles façons de parler. « A la Cour, reprend celui-ci : c'est le langage à la mode, et celui qui agrée le plus à Sa Majesté. » Or le bon plaisir du maître n'est-il pas la meilleure règle de grammaire? Celtophile appartient à une autre école : il pense que la langue est le bien commun de la nation, qu'elle a ses lois, son domaine, ses priviléges, et qu'au peuple seul il appartient d'en disposer. « Le Roi, dit-il, peut accorder le droit de bourgeoisie aux hommes, mais il ne saurait le donner aux mots. » D'ailleurs, pour se permettre d'enrichir ou de modifier une langue, il faudrait au moins connaître à fond et cette langue elle-même, et la valeur des emprunts faits à l'étranger. Mais tous ces parleurs de baragouin ne savent pas mieux l'italien que le français, et trouvent moyen d'écorcher deux langues à la fois. Ici, c'est le grand seigneur qui s'écrie : Oh! *la belle monarchie* de cloches! en voulant dire *la belle harmonie.* Là, c'est le gentilhomme qui demande à toutes forces que son cuisinier lui fasse manger d'un plat nouveau nommé *épigrammes.* Ces quiproquo risibles attestent la confusion qui régnait encore dans bien des têtes sur la valeur des expressions. En cela sans doute, plus d'un grand seigneur était aussi peu avancé que Petit-Jean parlant de l'état *dépotique* ou *démocrite.* L'invasion de l'italianisme ajoutait un élément de plus au chaos. Est-ce à dire qu'Estienne proscrive absolument tout emprunt de mots ou d'idées fait aux peuples voisins? Non sans doute : il reconnaît qu'il est permis d'italianiser pour désigner des choses qui ne se voient qu'en Italie. Tels sont les termes de *bouffon*, de *poltron*, d'*assassin*, de *ruffian*, dont le langage français n'aurait jamais pu donner l'idée.

Le *Dialogue du français italianisé* eut contre l'Italie le même succès que la Ménippée contre l'Espagne. Le jargon ultramontain fut chassé, comme devait l'être bientôt le *Catholicon* : double victoire profondément nationale, qui ren-

dait à la France la libre possession d'elle-même, de sa langue et de son territoire. Le traité de la *Précellence du langage français* proclame et consacre ce triomphe. Avec la foi indomptable d'un patriote, qui croit aux grandes destinées de son pays, Henri Estienne veut inspirer aux Français un noble orgueil, une généreuse confiance dans les ressources de leur propre idiome, le préserver de la contagion étrangère, et sauver à tout prix son indépendance et sa dignité. Sans doute il apporte, dans la comparaison des deux langues rivales, la partialité d'un citoyen qui combat *pro aris et focis*. Sous prétexte de reprendre aux Italiens un certain nombre de mots empruntés au vieux français, il finit par confondre le bien d'autrui avec le nôtre. Il proscrit plus d'une expression que l'usage a consacrée depuis. Néanmoins, en thèse générale, il a raison. Ses conseils excellents alors, le sont encore aujourd'hui. Les gens qui s'imaginent rajeunir parmi nous la critique et la philosophie, en important du dehors une phraséologie ambitieuse et pédantesque, feront bien de relire ces sages paroles : « Quant à ces termes étrangers, desquels nous n'entendons pas la vraie signification, il est certain que leur belle apparence (que la nouveauté nous fait trouver encore plus belle), et ce qu'on les fait sonner si haut, sont cause que nous y sommes déçus, et imaginons sous iceux quelque grand secret : mais à la fin, quand nous venons à découvrir leur origine, au lieu du secret par nous imaginé, ne trouvons autre chose qu'un son différent du nôtre. »

Sunt verba et voces, prætereaque nihil.

Un mot nouveau et une idée vieille comme le monde, que de systèmes n'ont pas autre chose à nous donner ! Le bon sens et la probité de la langue française s'élevaient, dès le premier jour, contre ce genre de charlatanisme. Elle allait d'instinct au solide et au vrai.

CHAPITRE III.

LA POÉTIQUE NOUVELLE.

Les Marotistes et les Ronsardistes. — Mellin de Saint-Gelais et la Pléiade, Charles Fontaine et Joachim du Bellay. — Grandeur et décadence de Ronsard. — Malherbe et Régnier. — Les Pétrarchistes : Nicolas le Digne.

I

Au moment où la langue française aspirait à conquérir les hautes qualités d'un idiome classique, élégance, pureté, noblesse, la même ambition s'emparait de notre poésie. Une conjuration d'école donna naissance à la Pléiade. Ronsard, du Bellay, Jodelle, etc., associés sous les auspices de leur maître Daurat, s'organisaient en brigade militante et conquérante. L'*Illustration de la langue française* étalait aux yeux éblouis ses splendides promesses. Quelle description de l'Atlantide, quel récit merveilleux du prêtre Jean fit jamais luire plus séduisant mirage? Les voyages, les découvertes, sont la grande passion du siècle. On s'embarque à la poursuite d'une poétique comme à la recherche d'un nouveau monde. Daurat est à la poupe, du Bellay sonne de la trompe, Ronsard tient en main la lyre d'Orphée son aïeul; Jodelle, Baïf, Grévin, Remy Belleau, Amadis Jamyn, l'accompagnent de leurs voix, de leurs guitares et de leurs flageolets. A les voir ainsi, on dirait le navire *Argo* encore une fois vainqueur des Sirènes. Heure d'ivresse et d'harmonie

trop vite écoulée, mais qui laissa une trace profonde dans l'imagination des contemporains. Le vieux Pasquier s'échauffe encore quarante ans après, au souvenir de ce glorieux départ, si riche d'espérance et d'illusions. « Chacun d'eux avait sa maîtresse qu'il magnifiait, et chacun se promettait une immortalité de nom par ses vers : vous auriez dit que ce temps-là était du tout consacré aux Muses. » Temps fortuné s'il en fut jamais! Que la Muse française se hâte d'en jouir! Bientôt il lui faudra se mettre à la peine et à la gêne, dans le rude atelier de Malherbe. Dès lors, adieu les chimères gigantesques, les mignardises coquettes, les jolis riens frêles comme une toile d'araignée, et diaprés comme les ailes d'un papillon! Adieu la gloire facile et les charmantes libertés de la jeunesse! Il faudra marteler, polir, limer son vers comme une lame d'acier; il faudra se ronger les ongles, se frapper le front, et plus d'une fois *guetter au coin du bois la rime qui fuit* effrayée par la raison. Mais à quoi bon y songer, quand on a devant soi tant d'horizon, tant d'espace, et qu'on se croit sûr du lendemain[1]?

La jeunesse a deux avantages, ou, si l'on veut être plus juste, deux qualités et deux défauts, qui la servent puissamment dans les révolutions : le mépris du passé et une confiance illimitée dans l'avenir. La Pléiade commença par discréditer ses devanciers. Il faut entendre Charles de la Mothe écrivant à Jodelle, pour le féliciter « de s'être opposé à l'ignorance et à la rudesse de je ne sais quels *Chartiers*, *Villons*, *Cretins*, *Scèves*, *Bouchers*, *Marots*, qui avaient écrit aux siècles précédents. » D'un trait, de plume la jeune école rayait la gloire de deux ou trois générations. Villon et Marot étaient relégués piteusement parmi les écrivains gothiques. L'âge suivant se chargea de les venger. Deux siècles d'oubli poussé jusqu'à l'injustice, devaient faire expier chèrement à Ronsard et à ses disciples cette courte impertinence. A ces préten-

1. M. Sainte-Beuve, qui fut à certains égards le du Bellay de l'école romantique, a le premier vraiment senti et exprimé cet enthousiasme. (V. la *Poés. franç. au seizième siècle*).

tions hautaines la Pléiade joint un majestueux dédain pour le vulgaire. C'est aux doctes, aux délicats, aux initiés qu'elle s'adresse :

> Celui qui voudra complaire
> Tant seulement au populaire,
> Celui choisira les erreurs
> Des plus ignorants bateleurs [1].

Le bon vulgaire ne répond pas, et se contente d'admirer et d'applaudir, en échange des injures qu'on lui adresse. Les boursouflures naïves de l'orgueil, les enfantillages solennels d'écoliers passés à l'état de grands hommes et s'admirant à tour de rôle, l'art érigé en mystère, la poésie en sacerdoce, Orphée enté sur Janotus, tels furent les travers et les ridicules qui compromirent dès le premier jour cette généreuse croisade. La Satire ne manqua pas de s'en emparer. Les paladins de la poésie eurent le même sort que les derniers héros de la chevalerie errante. La caricature les atteignit presque au berceau : mais l'orgueil et la foi les sauvèrent du découragement.

Tandis que du Bellay lançait son manifeste, que Ronsard enflait ses poumons d'un souffle pindarique, une voix narquoise se mêlait subitement à ce concert. C'était celle d'un disciple de Marot, d'un bel esprit railleur et sceptique, inférieur à Ronsard, il faut le reconnaître, mais ayant sur lui l'avantage du sang-froid, de la malice et du bon sens. Mellin de Saint-Gelais achevait d'aiguiser tranquillement la pointe d'une épigramme, entre un doux somme et un bon repas, quand le vacarme poétique de la Pléiade vint le réveiller en sursaut. Il crut entendre se déchaîner à la fois toutes les cymbales des Corybantes. Pour se venger, il s'avisa de parodier l'emphase consciencieuse des novateurs : il s'empara de leur trompe, et montra qu'on pouvait souffler aussi fort qu'eux. Il fit à son tour, par jeu, des olympiques, des pythiques si divertissantes, que le Roi et la cour en rirent

1. Grévin. *Prologue de la Trésorière.*

jusqu'aux larmes. Ronsard, qui ne doutait de rien, eut peur un instant pour sa gloire. Il sentit cette petite dent fine et acérée s'enfoncer aux endroits sensibles. Dans le premier moment de colère, le chef de la Pléiade lança une effroyable bordée de malédictions intitulée : « *Iambe contre un médisant de Ronsard :* » véritable chant de guerre, où l'auteur se promettait une vengeance digne d'Apollon sur un nouveau Marsyas.

Avant, avant, vers furieux,
Foudroyons l'homme injurieux,
Qui de sa bavarde ignorance
Veut bannir l'honneur de la France,
Aboyant d'un gosier félon
Un des plus chéris d'Apollon :

c'est-à-dire Ronsard en personne. La modestie n'est pas le fait du poëte, jeune alors, et déjà disposé à se regarder comme inviolable à titre de prêtre des Muses. Heureusement la poésie a le privilége de guérir les blessures qu'elle a faites. La vanité complaisante de Ronsard, la paresse indifférente de Mellin aidèrent à la réconciliation. La seule pensée d'une longue guerre à soutenir, d'une émeute où il aurait sur les bras toute la bande acharnée de la Pléiade, suffisait pour faire reculer le voluptueux abbé. Il eut bientôt compris que sa voix ne réussirait pas à dominer le tumulte, que la vogue était aux nouveautés en poésie comme en religion; et que le plus simple était de laisser passer cette mascarade, quitte à s'en moquer tout bas. Ronsard bon et facile dès que l'on consentait à l'admirer, fut le premier à désavouer sa colère, et à relever dans une ode enthousiaste l'autel de l'amitié :

Lance monstre, ce monstre d'ire [1],
Contre toi m'a forcé d'écrire,
Et m'élança tout irrité,
Quand d'un vers enfiellé d'Iambes

1. Colère.

Je vomissais les aigres flambes[1]
De mon courage dépité.

Dressons à notre amitié neuve
Un autel! J'atteste le fleuve
Qui des parjures n'a pitié,
Que ni l'oubli, ni le temps même,
Ni faux rapport, ni la mort blême
Ne dénoueront notre amitié.

Peut-être dans cette profusion de serments, dans cette explosion d'une amitié retentissante, est-il permis de soupçonner une de ces câlineries intéressées, dont usent volontiers, dans tous les temps, les jeunes écrivains ambitieux, pour enchaîner ou désarmer un critique redouté. Les coups de langue de Mellin étaient encore à craindre, même après ses coups de plume. Quoi qu'il en soit, le confrère se montra sensible à ces avances. Trop calme dans ses affections pour s'élever jusqu'au lyrisme, il répondit à l'ode de Ronsard par un sonnet en l'honneur de l'Orphée vendômois, *dont la veine inimitable surpassait*, disait-il cette fois sans rire, *les anciens et nouveaux esprits*. Cet aveu, où la politique avait autant de part que l'admiration, valut à Mellin de Saint-Gelais les égards de la jeune école. Quand il mourut, la Pléiade lui fit d'honnêtes funérailles, espérant bien enterrer avec lui le dernier héritier de Marot. Grévin, dans une épitaphe assez flatteuse, lui décerna les honneurs de l'empyrée :

L'âme de Saint-Gelais est dans le firmament,
Puisque vivant il fut astrologue et poëte.

En même temps que Saint-Gelais, un autre représentant de la vieille école gauloise, un ami et un défenseur de Marot dans sa querelle contre Sagon, Charles Fontaine s'attaquait aux novateurs. *A l'Illustration de la langue française* il opposait le *Quintil Horatian*, œuvre médiocre, mais curieuse à consulter aujourd'hui comme pièce du procès engagé alors entre les deux partis. Charles Fontaine, maigre rimeur,

1. Flammes.

et prosateur plus mince encore, est un partisan de l'ancienne naïveté, un ennemi des *gréconiseurs*, *latiniseurs*, *italianiseurs* en français, lesquels on appelle à bon droit *pérégrineurs*. Bien qu'il ait lu Horace et le cite volontiers, son horizon poétique est assez borné : il commence à Jean de Meung et finit à Marot. Les splendeurs de l'ode pindarique et les hyperboles de la tragédie gréco-latine ne l'ont point tenté. Du Bellay faisait bon marché de nos vieilles poésies et les renvoyait dédaigneusement aux Jeux Floraux de Toulouse et aux Puys de Rouen. Fontaine proteste contre ces mépris : il prend la défense du rondeau, du virelai, de la ballade, et même du coq-à-l'âne immortalisé par Marot. Il reproche à du Bellay son horreur du vulgaire, et le condamne par la bouche même d'Horace, « qui veut que les pensées et paroles des poëmes soient prises au milieu de la communauté des hommes, tellement que tout lecteur et auditeur pense bien pouvoir autant faire, et toutefois n'y puisse advenir. » Enfin, il se moque de ces *immortaliseurs d'eux-mêmes*, qui « croient déjà tenir aux fers la postérité. » D'instinct, avant Malherbe et Boileau, Charles Fontaine a pressenti et indiqué les côtés faibles de la Pléiade. Il faut regretter seulement que Villon et Marot n'aient pas trouvé en lui un avocat plus habile et plus divertissant.

II

Si florissante qu'elle fût, la renommée de Ronsard devait éprouver un premier échec au milieu des querelles religieuses où il s'engagea. Il était difficile de séparer le poëte de l'homme : les ennemis, qui diffamaient sa foi et son caractère, ne devaient pas épargner non plus son talent. Nous avons raconté ailleurs l'histoire de ce long duel d'arguments et d'hémistiches avec les ministres huguenots, la défection de Grévin, et la déchéance dont le maître frappa solennellement son disciple infidèle. Malgré la vivacité de ces haines,

l'influence littéraire de Ronsard triompha et subsista longtemps encore, même dans le camp de la Réforme avec d'Aubigné et du Bartas. Le colosse avait été à peine ébranlé. Cependant, l'œil des envieux avait surpris plus d'un signe de caducité. La *Franciade* fut la pierre de Sisyphe que Ronsard se vit condamné à rouler, toute sa vie : elle devint le prétexte de médisances, d'apostrophes, d'appels consciencieux ou ironiques. Ses adversaires répandirent contre lui une épigramme latine pour célébrer ce grand avortement :

> Parturiit Centaurus, adest vel inepta Chimæra;
> Qualiscumque ea sit, cauda caputve latet [1].

Un de ses élèves, Jean de la Jessé, l'inventeur de *l'ode satire*, se permit de lui adresser une pièce assez libre, pour le sommer d'acquitter sa dette envers la France :

> Je ne veux comme aucuns sans vergogne et sans crainte
> T'égaler, mon Ronsard, à la montagne enceinte;
> Car le bruit et succès de tes autres écrits
> Rembarrent d'assez haut ces criards et ces cris [2].

Néanmoins, le disciple n'est pas content du maître, et le témoigne assez haut. On devrait y regarder à deux fois, avant de s'aviser d'être grand homme ou chef d'école. Il n'est guère de métier plus difficile et plus laborieux. Les amis, les admirateurs sont là qui vous pressent, qui disposent de tous vos instants, qui s'impatientent, et qui siffleraient volontiers, sous prétexte qu'on ne leur offre pas assez tôt l'occasion d'applaudir. L'idole est souvent l'esclave de ses adorateurs. On lui demande des chefs-d'œuvre, comme les dévots d'Italie demandent à leurs saints des miracles. Ronsard avait promis à la France une Enéide : tous les fanatiques de la Pléiade avaient salué d'un cri de joie cette espérance, et ne pouvaient y renoncer. Ennemis et amis se réunissaient pour accuser Ronsard, ceux-là d'impuissance, ceux-ci de timidité. Les plus fins riaient sous cape, avec

1. Colletet, *Vie des Poëtes français*. (Manuscrit du Louvre.)
2. *Ibid.*

Mellin de Saint-Gelais. Les uns attendaient malignement la chute du nouvel Icare; les autres, dans leur enthousiasme naïf n'imaginaient pas que chose au monde fût impossible au nouvel Orphée. En dépit de ces clameurs, de ces défis et de ces encouragements, la *Franciade* ne fut pas achevée, et Ronsard eut moins de courage ou de bonheur que M. Viennet.

De ces nombreuses hostilités, la plus redoutable fut celle que le temps réserve à toute gloire, à toute popularité ici-bas. Dans cette succession rapide qui emporte les différents âges de l'humanité, chaque génération veut avoir ses grands hommes, comme elle a ses modes et ses maîtresses. Celle qui grandissait alors, étourdie dès le berceau par cet éternel renom du grand Ronsard, rassasiée, ennuyée de cette gloire qui ne finissait point, de cette admiration qui devenait une servitude, n'était pas fâchée de faire acte d'indépendance en brisant ce que ses pères avaient adoré. Le plus grand malheur qui puisse arriver à un chef d'école ou de parti, c'est de survivre à ses admirateurs. Mourir jeune est toujours dans ce cas une bonne fortune. Ronsard vécut assez, sinon pour connaître, au moins pour pressentir les angoisses de l'abandon. Il entendit glisser autour de lui plus d'un rire incrédule, plus d'un mot oblique et désobligeant. Ses vieux partisans lui restaient fidèles : mais la jeunesse folle, présomptueuse, dédaigneuse parce qu'elle ignore beaucoup, trouvait piquant de se divertir aux dépens de l'idole. Le poëte se fâcha, et accrut le nombre des rieurs. Déjà nous l'avons vu tancer vertement un beau fils de famille, qui s'était permis de lire ses vers à rebours, par divertissement. L'effronté polisson eut bientôt des gens sérieux pour l'encourager. Le charme était rompu. Quelques années encore, et Ronsard se fût trouvé le dernier représentant d'un culte dont il était le pontife et le dieu. La splendeur de ses funérailles, l'oraison funèbre prononcée par du Perron, les épitaphes grecques, latines, françaises, qui couvrirent sa tombe, rallumèrent un moment la ferveur de ses dévots. L'amour-propre national se trouva intéressé à soutenir quelque temps

encore la gloire du seul poëte que la France eût osé jusqu'alors opposer à Virgile, à Dante et à Pétrarque. Mais l'enthousiasme expirait: quand il mourut, il était temps.

III

Que s'était-il donc passé? Un autre poëte allait captiver et dominer à son tour l'opinion publique. Malherbe s'annonçait au monde comme le destructeur du passé et le chef d'une nouvelle école. La poésie française avait trouvé en lui son Calvin. Il existe en effet plus d'analogie qu'on ne le supposerait d'abord entre ces deux hommes, que leurs opinions religieuses séparent si profondément. Génie puissant et obstiné, Malherbe apporte, dans les questions de grammaire et de prosodie, toute la rigueur impitoyable du réformateur de Genève, en matière de dogme et de discipline ecclésiastique : il a comme lui le mépris de ses devanciers, l'orgueil de sa propre infaillibilité, l'intolérance envers ses contradicteurs et ses rivaux. Calvin supprime toute la grande école théologique du moyen âge, pour remonter directement aux Apôtres et à la Bible; il fait exiler Castalion, brûler Servet. Malherbe ne se souvient plus de Jean de Meung, dédaigne Villon, biffe Ronsard et toute la Pléiade. Calvin proscrit les ornements, les tableaux, les statues, toutes ces pompes et ces représentations que le Catholicisme accordait à la faiblesse humaine, comme un excitant de la foi; il ne veut entendre parler ni d'indulgences, ni de purgatoire. Malherbe condamne aussi toutes ces licences parmi lesquelles s'égayait autrefois la Muse française; il renvoie sans pitié les hiatus nonchalants, les enjambements vagabonds, les rimes négligées; il déteste les libertins littéraires autant que Calvin les libertins religieux. Ronsard une fois mort, Malherbe debout sur les ruines de cette prodigieuse renommée s'arroge la dictature dans la république des lettres : il y organise une police aussi sévère que celle de Calvin à Genève.

Sous cette rude férule d'un pédant de génie, notre poésie apprit à porter le joug d'une discipline qui devait s'aggraver encore sous Richelieu et Louis XIV. Néanmoins, si impérieuse, si redoutable qu'elle fût, cette orgueilleuse domination ne s'établit pas sans résistance.

Un fils de la vieille France, un digne héritier de Rutebœuf, de Villon, de Marot, plus grand qu'eux tous, vint se jeter à la traverse, Régnier justement blessé d'une brutalité de Malherbe envers son vieil oncle Desportes, releva le gant au nom des anciens. Avec toute la verve d'un esprit indépendant et l'élan d'un bon cœur, il s'insurgea contre le Sylla pédagogue, qui prétendait frapper d'ostracisme les gloires les plus éclatantes du passé. Ennemi de la gêne en prosodie comme en conduite, débonnaire, facile aux autres et à lui-même, la morgue et la sévérité de Malherbe devaient exciter ses antipathies. A l'ascétisme chagrin, aux scrupules orthodoxes de ces Aristarques, éplucheurs de phrases, de mots et de syllabes, il oppose les antiques franchises de la gaie science, le doux laisser-aller de la nature et les droits souverains de l'inspiration :

Cependant leur savoir ne s'étend seulement
Qu'à regratter un mot douteux au jugement,
Prendre garde qu'un *que* ne heurte une diphthongue.
Épier si des vers la rime est brève ou longue,
Ou bien si la voyelle à l'autre s'unissant
Ne rend point à l'oreille un vers trop languissant.
Et laissant sur le vert [1] le noble de l'ouvrage,
Nul aiguillon divin n'élève leur courage :
Ils rampent bassement faibles d'inventions,
Et n'osent pas, hardis, tenter les fictions.

Régnier sentait que le métier de poëte allait devenir dur et ingrat à l'école de Malherbe. Avec les anciens maîtres, on avait du moins ses coudées franches, on pouvait s'en aller la bride sur le cou, le nez au vent, s'égarer dans le pays des chimères comme Roland ou Roger sur le dos de son hippo-

1. Négligeant.

griffe. Avec Malherbe, il fallait en rabattre et redescendre à terre : le poëte, roi déchu de la fantaisie, devenait l'humble serviteur de la césure, de la rime, de l'hémistiche et du mot propre, sans compter la Raison, divinité jalouse, à laquelle on devait tout sacrifier. Les guerres poétiques, comme les guerres civiles et religieuses, ont parfois de singulières destinées. Qui se fût douté, par exemple, que la Muse savante et pédantesque de la Pléiade aurait pour dernier champion Régnier, le petit-fils de Marot et de Rabelais? Et c'est lui l'insouciant rêveur, le rimeur débraillé, dépensant au jour le jour, en assez mauvaise compagnie, son esprit, sa santé et son argent, c'est lui qui va se trouver chargé de défendre l'héritage commun des anciens, de Pindare, du Tasse, de Virgile, de Ronsard, etc. Et contre qui? Contre Malherbe, contre l'esprit le plus sobre, le plus économe, le plus rangé [1], le plus classique qui fût jamais entre les poëtes. Fidèle à ses vieux maîtres grecs, latins, français, italiens, Régnier entreprit de les venger de l'outrecuidance de ces derniers venus si dédaigneux. Il dédia sa réponse à un noble émule des anciens et des modernes, à Rapin, poëte latin et français, et honnête homme par-dessus tout.

Cette boutade généreuse de la liberté et de la reconnaissance fut pour Régnier une heureuse inspiration. Il lui dut une de ses meilleures satires, celle où il a montré le plus d'âme, de franchise et d'élan. A l'idée d'abandonner ces bons vieux amis de sa jeunesse, qui l'ont bercé de leurs chants, son cœur se serre : dût-il passer pour timide ou rétrograde, il prendra bravement la file, et s'en ira derrière eux :

> Si Virgile, le Tasse et Ronsard sont des ânes,
> Sans perdre en sots discours le temps que nous perdons,
> Allons comme eux aux champs et mangeons des chardons!

Malgré l'ardeur de la défense, l'astre de la Pléiade continua de pâlir, et s'éclipsa devant l'éclat toujours croissant de la

1. Nous parlons ici, bien entendu, de l'écrivain.

nouvelle école. Le principe d'autorité finit par triompher en littérature comme en politique. Régnier se trouva bientôt presque seul, gardant la libre allure et le *nonchaloir* des anciens temps. Mais il laissait au flanc du parti vainqueur un trait envenimé : il avait lancé contre Malherbe un anathème qui devait s'accomplir sur la tête de ses petits-fils, en les condamnant

A proser de la rime et rimer de la prose.

Enveloppé dans son majestueux orgueil et tout entier à sa tâche de réformateur, Malherbe s'inquiéta peu de ces attaques. Le tyran des mots et des syllabes poursuivit sa tâche avec une impitoyable énergie, en justifiant son système par des chefs-d'œuvre. Quand il mourut, l'ordre régnait dans la poésie française, et nul ne songeait sérieusement à le troubler. La passion de la règle s'était emparée de tous les esprits : elle présidait à la naissance de l'Académie. En arrivant à Paris, Corneille trouva le théâtre encombré de législateurs. Ami d'une sage liberté, il invoqua en faveur de la muse ce vieil axiome du droit romain : « *restringenda odia, favores ampliandi.* »

IV

L'Italianisme devenu un moment le fléau de notre langue faillit s'imposer aussi à notre poésie. La miévrerie, les pointes, les *concetti* et le galimatias amoureux envahirent la cour des Valois avec les eaux de senteur et les pommades des parfumeurs florentins. Ce ne fut plus que dards, torches, carquois, cœurs embrasés ou transpercés. Joachim du Bellay, qui gardait rancune à l'Italie de ses longs mois d'ennui passés à Rome, avait le premier raillé les éternels soupirs et les langueurs larmoyantes des Pétrarchistes français :

Il n'y a roc qui n'entende leur voix,
Leurs piteux vers ont fait cent mille fois

Pleurer les monts, les plaines et les bois,
Les antres et fontaines.

Néanmoins, le torrent de la mode l'emporta un moment. Remy Belleau, Desportes, Bertaut, s'énervèrent au sein de ces fadeurs. Malherbe lui-même fut sur le point de s'y laisser prendre, et n'en sortit qu'à temps. Le *genre précieux* était devenu déjà une des plaies de notre littérature, avant l'hôtel de Rambouillet et ses maladroits imitateurs. A la fin du seizième siècle, un franc rimeur de la famille de Passerat et de Régnier, Nicolas Le Digne décochait une verte satire contre le style des amoureux transis :

Un orage de pluie, une soudaine grêle
Ne tombe si menue et n'est point si cruelle
Que les traits décochés de ce jeune enfançon,
Qui fait d'un pauvre cœur la peau d'un hérisson.

Le Digne est un médiocre poëte, maintenant oublié à juste titre ; mais c'est un homme de bon sens, un ami de la nature et du franc parler, qui préfère, avec Alceste, la chanson du roi Henri à tous les colifichets d'Oronte. Il a horreur du jargon vaporeux et solennel,

Qui fait montre de luire au sortir de la nue,
Mais, au lieu d'éclairer, obscurcit notre vue.

Ce besoin de raison, de naturel, de clarté, est devenu dès le premier jour le signe distinctif de notre langue, de notre poésie, de toute notre littérature. C'est pour l'avoir méconnu que la Pléiade a succombé, malgré tant de qualités brillantes : c'est pour l'avoir satisfait que Malherbe a triomphé, malgré les roideurs et les entraves d'un dogmatisme souvent insupportable. Nos grands écrivains ont été et sont restés par-dessus tout les interprètes du bon sens : c'est par là qu'ils ont mérité d'être de tous les temps et de tous les pays. Tâchons de ne pas l'oublier.

LIVRE CINQUIÈME

SATIRE DRAMATIQUE ET ARTISTIQUE

CHAPITRE I.

LA COMÉDIE BOURGEOISE.

Le théâtre au seizième siècle. — La Pléiade les promesses et les effets. — Étienne Jodelle, Jacques Grévin, Remy Belleau, Jean de la Taille, Larivey. — Types de la comédie bourgeoise.

I.

La Satire avait trouvé, dès le premier jour, sur le théâtre le champ le plus populaire et le moyen d'expression le plus complet, pour répandre ses malices et ses leçons. A l'abri du capuchon de *Mère Sotte*, elle put un moment tout oser. Gringore faisait monter sur les tréteaux des Halles toutes les classes de la société et tous les ordres de l'État. Le placide gouvernement de Louis XII avait toléré ce quart d'heure de franchise et de folle équipée, qui ne pouvait durer longtemps. La *Farce*, cette joyeuse sœur du Vaudeville, à peine sortie de l'enfance, n'alla guère au delà. Deux causes devaient en arrêter l'essor :

1° Les rigueurs de l'autorité, qui frappent à la fois les confrères de la Passion et les clercs de la Basoche[1].

2° La réaction de la Renaissance contre la littérature gauloise.

1. V. la *Satire au Moyen Age*, chap. XXI.

C'est une triste et piteuse histoire que celle des sociétés dramatiques au seizième siècle. Elles n'ont qu'une existence précaire, mise en péril chaque matin par les tracasseries de la police et les arrêts du Parlement. Le temps n'est plus où la grande salle du palais, avec sa table de marbre, s'ouvrait libéralement aux jeux naissants des Basochiens. Les pauvres baladins ne savent plus où poser leurs tréteaux. On les bannit, on les pourchasse de l'hôtel de Cluny à l'hôtel de Bourgogne, de l'hôtel d'Argent à la foire de Saint-Germain. Le peuple aimait toujours passionnément le théâtre; mais le clergé, mais les magistrats n'y voyaient plus qu'une occasion de scandale et de désordre. Une requête fut présentée aux États de Blois (1588) pour demander la fermeture de l'hôtel de Bourgogne, « de cette cloaque impure, dans laquelle le peuple passe une partie de la journée en propos impudiques, ivrogneries, gourmandises, rixes et batteries. » Les salles de spectacle n'étaient pas alors comme aujourd'hui un lieu de rendez-vous, où le beau monde vient étaler ses grâces et ses toilettes. Le public devait être assez mal élevé, si l'on s'en rapporte aux défenses de « jeter des pierres, des pommes, de la poudre, et autres choses qui puissent émouvoir sédition. » C'était toujours le vieil esprit des Saturnales, de la fête des Fous et du Mardi Gras. Ainsi s'explique cette prodigieuse licence de mœurs et de langage, qui règne sur le théâtre jusqu'à Corneille.

Outre l'Église et la Justice, il fallait compter encore avec les confrères de la Passion, toujours armés de leur privilége. Pour se consoler de n'être plus qu'une ombre, la vieille corporation jalouse, plaideuse, ergoteuse, s'opposait à l'établissement de toute société régulière dans la capitale, où l'on ne devait rire et bâiller qu'avec sa permission. Elle concède, aliène pour un temps, reprend ensuite, puis abandonne à grand'peine ce titre nu d'un privilége sans valeur entre ses mains. D'ailleurs, une nouvelle concurrence se présentait. L'Italie, qui nous envoyait ses arts et ses vices, nous dépêcha bientôt ses farceurs. Henri III revenant de Po-

logne avait embauché à Venise une bande de *Gelosi* : ce fut tout ce qu'il rapporta de sa courte royauté. Il les fit venir à Blois, où ils jouèrent dans la salle des États. Étrange prélude au grand drame dont cette salle allait être bientôt le théâtre. L'histoire a de ces contrastes plus imprévus, plus éloquents même que ceux de la poésie : Arlequin triomphe là où Guise va succomber ! La troupe italienne s'était établie d'abord à l'hôtel de Bourbon, « et il y avait tel concours, nous dit Lestoile, que les quatre meilleurs prédicateurs de Paris n'en avaient pas tous ensemble autant. » Le Parlement avait vu de mauvais œil ces nouvelles recrues du libertinage. Il refusa d'enregistrer les lettres patentées que le roi leur avait accordées, et menaça d'une amende de dix mille livres quiconque présenterait à l'avenir de pareilles lettres. C'est parmi tous ces obstacles, au milieu des sacs de procès et sous la verge des huissiers, que s'élève péniblement le théâtre moderne. La Pléiade avait cependant rêvé pour lui de magnifiques destinées.

II

Nous avons vu avec quel dédain Charles La Mothe traitait les Villon et les Marot du temps passé : la farce se trouva frappée du même discrédit que le vaudeville, la ballade et le coq-à-l'âne. La nouvelle école, qui prétendait doter la France de l'épopée, voulut aussi lui donner un théâtre national. Là, comme ailleurs, on se propose de revenir aux modèles anciens. Ronsard traduit au collège le *Plutus* d'Aristophane, Baïf l'*Eunuque* de Térence et le *Miles Gloriosus* de Plaute. Puis, on s'aperçut que le goût public demandait autre chose, que les doctes imitations de la société grecque et latine ne saisissaient pas assez vivement l'auditoire français, habitué jusqu'alors à fréquenter le théâtre pour rire et s'amuser. Jodelle et Grévin conçurent l'idée d'un genre moyen entre la comédie d'école et la farce populaire.

Assez, assez, le poëte a pu voir
L'humble argument, le comique devoir,
Les vers démis [1], les personnages bas,
Les mœurs repris [2] à tous ne plaire pas.
. . . .
L'invention n'est point d'un vieil Ménandre.
Rien d'étranger on ne vous fait entendre :
Le style est nôtre, et chaque personnage
Se dit aussi être de ce langage.

Grévin exprimant sous une forme plus dogmatique et plus sérieuse les mêmes idées, affecte un souverain mépris « pour les farces moralisées, pour les bateleurs, qui accompagnent de trompettes et tambourins les gros mots qu'on ne peut entendre, au lieu de garder la dignité d'hommes de lettres. » En même temps, il blâme l'hyperbole prétentieuse de ces raffinés qui font parler un cuisinier des choses célestes, et une simple chambrière des amours de Jupiter et de Léda. « Le comique, ajoute-t-il avec raison, se propose de représenter la vérité et la naïveté de sa langue comme les mœurs et les états de ceux qu'il met en scène. » La théorie était trouvée : il restait à la mettre en œuvre. Mais cette fois encore les aspirations et les promesses devaient demeurer bien au-dessus des résultats.

Ronsard n'est jamais plus gracieux, plus vraiment poëte que là où il reste, malgré lui, le disciple de Marot [3] : Jodelle et Grévin retournent à la farce, au moment même où ils ont la prétention de s'en écarter. A lire les prologues et les préfaces, on serait tenté de croire qu'il s'agit d'une révolution complète dans l'art. Les auteurs et leurs amis le proclament. Plus d'un critique même s'y est laissé prendre, et a félicité de bonne foi Jodelle d'avoir le premier chanté

La jeune comédie en langage français [4].

1. Négligés, prosaïques, *demissi*. — 2. Moralités. *Prol. de L'Eugène*.
3. Témoin la jolie pièce : *Mignonne, allons voir si la Rose....*
4. M. Émile Chasles nous semble avoir commis cette erreur dans sa thèse, d'ailleurs fort agréable, sur la comédie au seizième siècle. Il n'y a progrès réel, ou plutôt révolution sensible, que dans le drame sérieux, où l'on saute brusquement et gauchement des mystères à la tragédie.

La représentation de l'*Eugène* dans la cour de l'hôtel de Reims, en présence du roi Henri II (1552), est devenue un événement littéraire, une date importante dans l'histoire de notre théâtre. C'est là, selon nous, faire beaucoup trop d'honneur et à l'œuvre, et à l'auteur. L'*Eugène* comme la *Trésorière*, comme les *Esbahis*, est tout simplement une farce rajeunie, et rien de plus. Le sujet, les types, le style et le mètre même n'ont pas changé. Nous y retrouvons le petit vers de huit syllabes, alerte, prosaïque, familier, tel que l'employait Gringore; les gaillardises bourgeoises des *Bigarrures* et des *Sérées*, les vices et les ridicules chargés, travestis, comme dans un charivari de la Mère Folle ou des Cornards; en un mot le vieux masque comique avec sa laideur risible, encore à demi barbouillé de lie :

Oraque corticibus sumunt horrenda cavatis.

Qu'on cherche, tant qu'on voudra, dans les pièces d'origine française ou dans les imitations italiennes de Jodelle à Larivey, on n'y rencontrera guère autre chose. Qu'est-ce que l'abbé Eugène? Un confrère des abbés de Plate-Bourse et de la Courtille, joyeux drôles, associés dès longtemps aux Enfants sans soucy. Grâce aux profits de la commende, il a une bourse mieux garnie, du linge plus blanc que ses devanciers : mais ses mœurs ne sont pas meilleures. Eugène est un épicurien effronté, qui comprend les devoirs de son état à la façon du gendarme de Coquillart. Pour lui, le grand problème en ce monde est d'être bien nourri, bien vêtu, bien venu des dames, et il l'avoue crûment avec une naïveté d'impudence qui passe toutes les bornes :

Être curés, prieurs, chanoines,
Abbés, sans avoir tant de moines
Comme on a de chiens et d'oiseaux ;
Avoir les bois, avoir les eaux.

. . . .

Le linge blanc, la chansonnette,
Le mignard pignoir d'Italie,

. . . .

Les parfums, les eaux de senteurs,
La cour de tous ses serviteurs,
Le perdreau en sa saison,
Le meilleur vin de la maison :

puis la musique, puis la chasse, puis la *chatoüillarde amourette*, voilà les passe-temps de l'heureux abbé. Eugène a pour confident et pour instrument de son bonheur messire Jean son chapelain, épais Sganarelle de sacristie, aux larges épaules, à la face empourprée, au regard sournois. C'est lui qui est chargé, comme *factotum*, de dire la messe pour son maître, de lire son bréviaire et de porter ses poulets. Avec son air lourdaud, messire Jean n'en est pas moins un rusé fripon, qui spécule sur les vices et les folies de M. l'Abbé,

Pour attraper quelque poisson
Dans la grand'mer des bénéfices.

En face de l'homme d'Église et en concurrence avec lui, figure l'homme d'armes : vieille rivalité, que nous avons rencontrée dès le Moyen Age, dans le fabliau de *Flore* et *Blanchefleur*, et plus tard sur la scène, dans le débat du *Jeune clerc et du vieux gendarme, par devant le Dieu Cupidon*. Florimond est le type du gentilhomme bravache, vantard, endetté et débauché, tel que l'ont fait les guerres d'Allemagne et d'Italie. Le *Miles Gloriosus* de Plaute n'est pas plus terrible. Sa bouche est un canon, sa voix un tonnerre, et ses paroles de la mitraille :

Où est la bataille qui saigne
De tous côtés en sa fureur?
Où sont les corps, où est l'horreur?
Où sont les gros canons qui tonnent?

Comme Eugène, Florimond a un confident chargé de lui donner la réplique et d'achever au besoin le récit de ses exploits : c'est Arnauld son valet, qui se croit lui-même tant soit peu gentilhomme, par la grâce de sa rapière. Le truand a pris l'air superbe de l'Archer de Bagnolet toisant

la *vilénaille*. Il affecte le plus profond mépris pour les badauds de Paris, pour

> . . . . Ces mercadins,
> Ces petits muguets citadins,
> Ces petits brouilleurs de finances,
> . . . .
> Ces babouins avocasseaux.

La robe et l'épée sont aux prises. L'objet en litige est, selon l'usage, une certaine dame fort peu vertueuse et non moins effrontée que ses amants. Alix n'a pas même ces simulacres de pudeur, cette hypocrisie décente, qui est au moins un hommage indirect à la vertu. Malgré tout, son bonhomme de mari, M. Guillaume, n'en est pas moins convaincu qu'il possède la perle des épouses. Il s'extasie sur ses mérites, vante sa chasteté dans la vie conjugale et son humeur avenante pour tous ses amis :

> Elle est à chacun charitable.

Il a beau voir, entendre; il n'en croit rien, pas même ses yeux, pas même les aveux de sa femme; car il sait fort bien que

> Ceux-là que l'on gêne [1] au Palais,
> Confessent des forfaits non faits :

petit coup de griffe, lancé en passant aux assesseurs de Grippeminaud. Ce type de mari, benêt et aveugle jusqu'à l'absurde, est peut-être encore le caractère le plus amusant et le plus finement tracé de toute la pièce. Derrière lui, au second plan, se montre de profil un autre personnage bourgeois, que nous avons déjà rencontré dans le fabliau, c'est M. Mathieu l'usurier, qui prend la chair du mouton, quand il n'y a plus de laine à tondre. Au milieu de toutes les prétentions rivales, la victoire reste à l'homme d'Église, qui a l'avantage de l'esprit, de la ruse, du crédit et de l'argent. Le marché qui termine le débat est aussi peu édifiant que la pièce elle-même. Guillaume consent à rester mari titulaire

1. Met à la question.

in partibus; Florimond, à prendre la sœur d'Eugène pour épouse en échange d'Alix; messire Jean emporte aussi son lopin; le fils de M. Mathieu obtiendra une cure; et tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes, où aient jamais vécu les abbés.

Certes, il y a dans tout cela de la jeunesse, de l'esprit, de la gaieté : Jodelle en avait à foison : mais l'enfant prodigue ne sut que gaspiller son bien. Il écrit la bride sur le cou, sans prendre haleine, comme un possédé : il ne s'est donné le temps ni d'étudier, ni d'observer, ni de composer : en trois jours, il a bâti sa pièce et fait un magnifique château de cartes. Des esquisses, du babil, des traits plaisants; mais pas un caractère sérieusement tracé, pas une page vraiment écrite. Tout ce monde est hors nature et de pure fantaisie. Jamais les maris n'ont été si sots, les femmes si impudiques, les gentilshommes si vantards, les abbés si effrontés. On comprend que l'illustre assemblée réunie dans la cour de l'hôtel de Reims ait ri de cette amusante extravagance, sans être tentée de s'y reconnaître. La comédie ainsi comprise pouvait mener jusqu'aux *Folies amoureuses* de Regnard, mais pas au delà.

Qui a lu *Eugène* connaît, du même coup, presque toutes les comédies bourgeoises du seizième siècle. Les types se reproduisent avec les mêmes exagérations, le même mépris des mœurs, des convenances et de la vérité. Alix revit dans la *Trésorière* et dans l'*Agnès des Esbahis;* M. Guillaume n'est guère plus sot que M. Josse son confrère du pont au Change; l'abbé Eugène vaut le *Protonotaire amoureux;* Florimond n'a pas beaucoup gagné à devenir Rodomont dans la *Reconnue* de Remy Belleau. Le personnel féminin des anciennes farces reparaît ici tout entier : entremetteuses, poissardes, chambrières mal embouchées, filles de joie et de bonne maison confondues, et souvent difficiles à distinguer. Leur devise est toujours la même :

Tant plus la chose est défendue,
Tant plus est-elle prétendue.

A peine citerait-on deux ou trois types qui offrent un certain mérite de nouveauté. Le *messere* Panthaleoné et le valet Julien, dans les *Esbahis* de Grévin, se détachent un peu de ce fond monotone et uniforme sur lequel sont calqués tous les personnages. Le forfant italien est un nouveau venu sur notre scène : il appartient au seizième siècle et à la cour de Marie de Médicis. L'ancien matamore traditionnel s'est transformé : il ne se contente plus de terrifier, il veut charmer le monde. A sa rapière il a joint la guitare, il pousse des soupirs gros comme des montagnes, roule des yeux languissants, et roucoule tendrement dans un jargon mêlé de français et d'italien son amoureux martyre, à la porte de la belle Magdeleine qui ne l'écoute pas. Julien est déjà presque un valet de comédie. Le gros garçon joufflu, pesant et maladroit de la vieille farce s'est déniaisé à l'école de Dave et de Sosie. Il a pris la vive allure, les airs capables d'un Scapin philosophe et sentencieux, qui a lu Sénèque et qui donne des consultations à tout le monde, même à l'avocat. Courtier d'amour et professeur de séduction, menant de front ses affaires et celles de son maître, il aime l'intrigue par goût et par génie, comme Figaro, dont il est cependant encore loin. Les grands airs du signor Panthaleoné ne lui en imposent guère. Quand le matamore essaie de l'épouvanter par ses menaces, il le regarde hardiment sous le nez, avec l'aplomb d'un homme qui connaît son monde :

Regardez, je suis Julien,
Qui n'entends mot d'italien,
Mais si vous grognez autre fois,
Je vous ferai parler françois.

C'est la dispute de Philausone et de Celtophile transportée sur la scène : Grévin est ici un auxiliaire et même un prédécesseur de Henri Estienne.

Esprit caustique et agressif, il essaie dans une certaine mesure de donner à son théâtre le piquant de l'actualité. Un petit scandale ne lui déplairait point. Sa *Trésorière* est

une dame du voisinage, facile à reconnaître ; il prend soin de nous en avertir :

Nous représentons les amours
Et la finesse coutumière
D'une gentille Trésorière,
Dont le métier est découvert
Non loin de la place Maubert.
Vrai est que le Protonotaire,
Principal de tout' cette affaire,
Est de notre Université.

Dans le prologue des *Esbahis*, il annonce de même

Que cette comédie est faite
Sur le discours de quelqu' amour,
Qui s'est conduit au carrefour
De Saint-Sévrin. . . . . .

Un moment même, il eut presque l'idée de ramener la comédie à la peinture des personnages réels, aux masques et aux écriteaux. L'annonce seule de la *Maubertine* souleva contre lui une redoutable tempête. On n'était plus au temps où Adam de la Halle se mettait lui-même en scène, dans le *Jeu de la Feuillie*, avec son père maître Henri et ses joyeux compagnons. Les dames de la place Maubert n'étaient pas en humeur de tolérer une liberté à laquelle Louis XII se résignait, quelques années auparavant. Grévin effrayé changea le titre de sa pièce et les noms de ses personnages ; la *Maubertine* devint la *Trésorière*.

A défaut de satires personnelles, il se dédommagea par la satire collective, en jetant dans le cadre de la Farce, comme il tentait de le faire ailleurs dans l'Élégie [1], nombre de traits malins et sentencieux. Par là encore, il revient sans le vouloir à la Moralité, soit qu'il parle des femmes, dont le cœur

Ressemble cette lampe ardente,
Qui est dans l'Église pendante,
Afin d'allumer les chandelles :
. . . .

1. V. la Gélodacrye.

Elle en allume infinité,
Sans perdre rien de sa clarté:

soit qu'il déplore l'abus de l'autorité paternelle dans le mariage des enfants :

Ah Dieu ! qu'un père se déçoit,
Pensant contraindre le vouloir
D'un enfant !

III

Mais ce n'étaient là que de faibles essais. La Satire morale proprement dite, l'étude et la peinture des caractères n'ont pas fait encore de grands progrès. Comme le Faux Semblant de Jean de Meung, les personnages se chargent d'expliquer eux-mêmes au public leurs vices et leurs ridicules : procédé enfantin, qui nous reporte à l'âge des marionnettes, ou du moins aux naïvetés de la Farce et aux honnêtes gaucheries de la Moralité. Ce canevas grossier, sur lequel l'auteur brode à la hâte les contours d'un portrait, produit l'effet d'une tapisserie vue à l'envers. L'art véritable demande plus de tact, de mesure et de finesse : il veut qu'un caractère se trahisse au moment même où il a la prétention de se dérober. Harpagon ne dit pas au spectateur : « *Je suis un avare,* » Tartuffe : « *Je suis un hypocrite.* » Mais l'avarice de l'un, l'hypocrisie de l'autre, n'apparaissent jamais plus clairement qu'à l'heure où Harpagon parle d'être généreux en donnant à dîner, et Tartuffe d'être sincère en faisant l'aveu de ses fautes au pauvre Orgon. Sous ce rapport, la Satire dramatique est restée bien inférieure à la Satire philosophique, telle que nous l'avons trouvée dans Rabelais et dans Régnier. Parmi toutes ces entremetteuses avides, ces bourgeoises friponnes, ces filles échappées de la maison paternelle ou du couvent, qui étalent ingénument au grand jour leur commerce et leurs intrigues, en est-il une seule qui offre la ressemblance vivante, l'énergique précision du portrait

de Macette ? La séve comique ne manque pas sans doute : elle n'a jamais manqué en France. Mais le coup d'œil du moraliste, qui plonge dans les profondeurs du cœur humain, pour en faire jaillir le rire et l'émotion ; mais la puissance du style, qui relève et ennoblit la plaisanterie, on les chercherait en vain. Ce composé de malice ingénieuse, de psychologie délicate, de gaieté sensée et de philosophie pratique, qui s'appellera un jour la comédie française, reste encore à trouver.

On dirait un moment que les auteurs, découragés par leur impuissance ou par les difficultés du genre, essaient de s'ouvrir une autre voie. Un de ces esprits troublés, comme le seizième siècle en compta beaucoup, un érudit grotesque, fameux par ses visions cornues, Pierre Leloyer s'avisa un matin d'enfourcher l'escarbot d'Aristophane et d'égarer la Farce au milieu des nues. La *Néphélococugie*, plate et lourde imitation de la délicieuse féerie *des Oiseaux*, eut le sort d'une boutade excentrique et isolée. Pierre Leloyer se croyait naïvement l'héritier d'Aristophane : il était tout au plus le précurseur de Cyrano de Bergerac. La comédie fantastique, dont Shakespeare offrait le modèle à l'Angleterre, n'était ni dans les goûts, ni dans les traditions de la scène française. Il fallut descendre de ces hauteurs. On se tourna vers l'Italie et vers l'Espagne. De la comédie de caractères on se jeta dans la comédie d'intrigues. Jean de la Taille donnait le signal en écrivant ses *Corrivaux*, et sous prétexte de vérité substituait la prose aux vers. Odet de Turnèbe embrouillait de son mieux, et non sans succès, la comédie des *Contents*. Un chanoine de Saint-Étienne de Troyes, Pierre Larivey, le plus habile arrangeur de théâtre et le plus comique depuis Gringore, combinait les imbroglios et les travestissements des Gélosi avec les traditions de la vieille farce gauloise et les souvenirs classiques de Plaute et de Térence. Sa comédie des *Esprits* eut l'honneur de fournir à Molière plus d'un trait pour son Avare. Le bonhomme Sévrin est le frère aîné d'Harpagon : seulement

Molière a supprimé les diables. Malgré son titre de chanoine, Larivey songeait moins à satiriser et à moraliser qu'à divertir ses auditeurs. Il ne visait sans doute à la réputation ni de philosophe, ni d'écrivain. Par son entente de la scène et du dialogue, par son incontestable talent d'amuseur, il fut en quelque sorte le Scribe du seizième siècle. Hardy, qui en fut l'Alexandre Dumas, se lançait bientôt à corps perdu sur l'océan du théâtre espagnol. Il s'y noya, et notre théâtre faillit y demeurer submergé avec lui, quand la main vigoureuse de Corneille l'en tira, pour nous donner à la fois le *Cid* et le *Menteur*.

La comédie de caractères n'existe donc pas encore au seizième siècle, la révolution annoncée avec tant de fracas par la Pléiade ne s'est donc pas accomplie : voilà ce que nous voulions établir. Maintenant, faut-il condamner sans pitié et Jodelle, et Grévin, et Baïf, et Belleau, et toute cette jeune cohorte si présomptueuse, qui s'était flattée d'entasser Ossa sur Pélion? Non certes. La Pléiade, malgré son échec, a rendu des services qu'il est impossible de méconnaître. Elle a posé sur plus d'un point les vrais principes de l'art, quoiqu'elle n'ait pas toujours su les appliquer; elle a éveillé de généreuses ambitions et de nobles espérances, qu'elle n'a pu atteindre, mais que l'esprit français retrouvera plus tard; elle a provoqué l'émulation avec les anciens, et si elle n'a pas réussi à en triompher, elle a du moins élevé l'idéal en déclarant la guerre à la trivialité. La roideur, l'emphase, le goût de la trompe et des cymbales, surtout dans les manifestes et les préfaces, ont trop souvent remplacé chez elle la naïve simplicité et le franc parler des anciens jours. Mais ne refusons pas toute estime à ces valeureux écoliers, qui frayèrent la route aux maîtres, en annonçant du moins la Terre Promise, et que les maîtres ont trop longtemps oubliés et dédaignés. Tirons de là aussi cette leçon à l'usage de tous les temps : c'est que les révolutions sont plus faciles à prédire qu'à faire; c'est qu'on ne réussit pas plus à violenter la nature et le goût d'un peuple que

d'un homme; c'est qu'en littérature, comme en politique, il est des traditions avec lesquelles on est forcé de compter. La Pléiade croyait avoir pour jamais enseveli la Farce et la Moralité, et ces deux vieilles sœurs de la Comédie française devaient survivre longtemps encore à tous les édits de proscription. Elles trônent sur le Pont Neuf, avec Tabarin, Bruscambille et Gros-Guillaume, alors qu'on se souvient à peine de Ronsard. Richelieu daigne leur rendre visite en sortant de l'Académie. Molière lui-même leur fait place sur son théâtre, en les transformant : Ariste, Cléante, Philinte, ses raisonneurs, sont la Moralité faite homme : Scapin, Sganarelle, Pourceaugnac, Georges Dandin, nous montrent la Farce triomphante entre Tartuffe et le Misanthrope.

CHAPITRE II.

FARCE THÉOLOGIQUE.

La farce des Théologastres. — Théodore de Bèze : le *Sacrifice d'Abraham;* la comédie du *Pape malade.*

I

La Farce, comme la Chanson, était si bien dans le goût français qu'elle ne tarda pas à se mêler même aux disputes théologiques. Déjà nous avons vu sur le théâtre du Moyen Age, aux approches de la Réforme, plus d'une attaque contre les marchands de reliques et d'indulgences[1]. La querelle de la Pragmatique avait égayé les tréteaux de la place Saint-Étienne : le pape Jules II en personne comparaissait aux halles sous les traits de *l'Homme obstiné*. Il y avait là un moyen d'action, de critique et de propagande, que les novateurs ne devaient pas dédaigner. Pourtant un obstacle se présentait : Calvin n'aimait pas le théâtre. Les travestissements condamnés par la Bible lui semblaient une impiété. Plus indulgente, la vieille Église avait jadis accueilli, jusque dans ses murs, la mascarade des Fous et des Innocents : l'art dramatique était né en partie sous son aile. Au seizième siècle, le carnaval et les jeux scéniques demeuraient encore

1. Notamment dans la farce *du Pardonneur et du Triacleur ou Charlatan de Venise.*

les deux amusements favoris de la Rome chrétienne. Un cardinal, Bibiéna, avait ressuscité la comédie antique : un pape, Léon X, l'avait encouragée. C'était assez pour que Calvin la proscrivît. Un arrêt des magistrats interdit dans Genève les bals, les concerts et les spectacles. La femme du capitaine général accusée d'avoir joué la comédie dans une société particulière, fut traduite devant le tribunal, et son mari condamné pour elle à l'amende et à la prison. Genève devait rester plus de deux siècles sans posséder un théâtre : J.-J. Rousseau, se faisant l'exécuteur testamentaire de Calvin, la condamnait au jeu de boules et au jeu de quilles à perpétuité.

Après la défaite des libertins, la Comédie semblait étouffée pour jamais sous les tristesses et les roideurs formalistes de la nouvelle Église. Comment s'égayer en effet, quand le Diable est là qui vous guette, quand le gouffre de l'Enfer s'ouvre béant à vos pieds, quand la verge de la prédestination est comme une épée de Damoclès suspendue sur vos têtes? Riez donc alors, si vous l'osez! et pourtant on est homme, et le rire soulage le cœur à certains jours. Puis, on a des médisances à répandre, des rancunes à satisfaire, des superstitions à combattre, des ennemis à immoler : et quelle forme plus piquante, plus populaire que le drame pour la Satire? Même sans théâtre, comme simple cadre littéraire, il ajoute à l'intérêt de la controverse le charme du dialogue et de la caricature. Fallait-il donc s'en priver? Les docteurs de la Réforme y revinrent d'eux-mêmes, sans y songer, dans ce pot pourri de la *Cuisine papale*, dont nous avons parlé plus haut[1]. Viret, de Bèze, Henri Estienne, peut-être le sévère Calvin lui-même, s'étaient amusés à composer en commun cette grossière parade théologique, qui rappelait à la fois le *Jeu parti* de Rutebœuf et le *Coq-à-l'Ane* de Marot. Avant eux un essai plus complet avait été déjà tenté.

La *Farce des Théologastres* remonte évidemment aux pre-

1. V. *Satire religieuse*, chap. III.

mières années de la Réforme. A ce moment, on ne parle encore ni de Calvin, ni de Bèze; mais Érasme, Le Fèvre d'Étaples, Luther et Mélanchthon y sont nommés avec honneur. Le président Lizet, qui vient de faire emprisonner Berquin, est déjà voué au ridicule et à la haine, comme un ennemi juré de Raison :

> C'est la nature d'un Lizet[1]
> De faire dommage à la vigne :
> Par quoi ne se faut ébahir,
> Si cettui-ci veut envahir
> La vigne de dame Raison.

Cette pièce d'une mince valeur littéraire, lourdement et pauvrement rimée, a du moins un mérite : elle nous révèle l'état moral de la société, la crise qui s'opère alors. C'est l'heure où les premiers bruits venus d'Allemagne commencent à éveiller les esprits, où les travaux des érudits excitent autour des livres saints une curiosité universelle, où la Sorbonne s'inquiète et proteste, par la bouche de Béda, contre l'invasion des nouvelles études. Le *Théologastre* est un confrère de Janotus : il déplore l'abandon du gros latin, dont on se contentait autrefois dans l'école. Depuis, on s'est mis à raffiner, à parler grec et même hébreu, sans nul souci de l'hérésie :

> Omnes nunc loquuntur græcum,
> *Tithou*, *bisou*, *taph*, *ypsilon*,
> Etiam de hebraïco.

Fratres le moine, assesseur et confident du Théologastre, approuve invariablement toutes ses paroles, et tient surtout à sauver dans le naufrage de la religion ses jambons et ses boudins. Tandis que les deux interlocuteurs se lamentent, l'un sur la ruine de la science, l'autre sur la décadence de la cuisine, arrive une pauvre dame toute haletante, prête à rendre l'âme; c'est *Foi*. Elle est atteinte de mal sorbonique, et réclame au plus vite un médecin. *Foi*, du reste, ne

1. Un âne.

vient pas seule : elle amène bientôt à sa suite, *Raison*, *Texte de l'Écriture*, et finalement le *Mercure d'Allemagne*. L'allégorie, ce vieux ressort usé de l'épopée et du théâtre, reparaît ici non plus attifée, frisée, fardée comme dans le jardin de Bel-Accueil, mais sous la forme roide et gauche de marionnettes sacerdotales ou philosophiques. Aux cris plaintifs de la dame, Théologastre et Fratres accourent, et lui proposent les médecins les plus en vogue, Barlette, Jacques de Voragine, Jean Scot, saint Thomas, etc. Mais celle-ci ne se fie ni à leur science, ni à leurs drogues. Elle tournerait plutôt les yeux vers l'Allemagne,

Au pays où Raison domine.

Le bon *textuer* Gerson ne lui déplairait pas non plus. Mais c'est un mauvais *papaliste*, s'écrie le Théologien en fronçant le sourcil, un ennemi des *utrùm* et des *quarè*. Puis, radoucissant sa voix, il lui propose les remèdes les plus variés, un sermon bien antidoté, une grosse et grasse décrétale, un bon texte de Justinien, voire même quelques vers coulants d'Ovide, de Virgile ou de Lucain. Comme tous les malades, Foi est possédée d'une idée fixe : à toutes les offres elle répond,

Je veux le *Texte d'Évangile*.

Mais ce texte est en Sorbonne, d'où l'on se garde bien de le laisser sortir : car alors, s'écrie naïvement le Fratres,

Chacun fût [1] aussi clerc que nous.

Cependant *Texte Saint* est venu incognito ; mais il est tellement oppressé qu'il ne peut élever la voix, et si bien défiguré qu'il est devenu méconnaissable et pour le Théologastre, qui ne l'a guère fréquenté, et pour *Foi* sa bonne amie. Raison voudrait aussi de son côté prêter secours à sa sœur ; mais elle ne peut faire agréer ses services auprès du Théologien. Chassée de Sorbonne, où dominent Lizet et Aristote,

1. Serait.

elle est passée à l'état de personnage suspect et réduite à se plaindre avec Foi de ses mésaventures. Le remède se ferait attendre longtemps encore grâce à la sottise obstinée et à la jalousie défiante du Théologastre et de Fratres, si le Mercure d'Allemagne n'arrivait à propos pour hâter le dénoûment. Celui-ci, grand opérateur et praticien consommé, déclare que, pour obtenir la guérison de Foi,

Il faut rendre la sanature
Au texte de l'Écriture.

Le bonhomme Texte va donc, comme le Plutus d'Aristophane, revenir d'abord à la santé. Raison est chargée par Mercure de cette délicate opération. Après avoir purifié la face de Texte, elle y colle respectueusement ses lèvres pour en tirer la chaleur et la vie. Foi se ranime à la vue de son bien-aimé, et tend la main à Raison. Ces deux vieilles sœurs, si longtemps brouillées, se réconcilient en s'embrassant. Court moment de tendresse, bientôt oublié sans doute, mais curieux à noter au passage, en ce qu'il exprime d'une façon sensible le caractère libéral et conciliant de la Réforme française à l'origine, avant que la dure main de Calvin l'eût emprisonnée dans son étroit dogmatisme. L'alliance de la Foi et de la Raison, de l'autorité et de la liberté, fut un instant le rêve généreux qui séduisit Érasme, le Fèvre d'Étaples et Mélanchthon. La farce des Théologastres, malgré ses inclinations toutes protestantes, est encore discrète et modérée dans ses attaques. Elle s'adresse surtout à la Sorbonne, à Béda, à Lizet, aux ennemis de la Renaissance. La papauté, les dogmes proprement dits, n'y sont pas ouvertement battus en brèche : on pose les échelles, mais on n'a pas encore donné l'assaut.

II

Ce premier essai dramatique trouva de nombreux imitateurs. Malgré l'interdit lancé par Calvin contre le théâtre, comédies et tragédies pullulèrent sous la plume des écrivains

protestants. En 1554, Henri de Barran publiait la tragi-comédie de *l'Homme justifié par la foi*. La *Tragédie du roi Franc-Arbitre* (1558) faisait concurrence à la *Cléopâtre* de Jodelle. Florent Chrestien traduisait en français une comédie latine de Buchanan intitulée le *Cordelier*. Le grave auteur du martyrologe protestant, Crespin composait la tragédie du *Marchand converti*, lourde et édifiante apologie de la Réforme, mêlée de satires dans le goût des dialogues de Viret. Enfin, Théodore de Bèze lui-même mettait au jour la tragédie du *Sacrifice d'Abraham* et la comédie du *Pape malade*. Tandis que les rigueurs du Parlement atteignaient à la fois les confrères de la Passion et les Enfants sans soucy, le hardi lieutenant de Calvin transplantait dans le camp de la Réforme le Mystère et la Farce, et les retournait comme deux armes de guerre contre l'Église, qui les avaient jadis protégés. Au temps de sa jeunesse folle, de Bèze avait hanté les Basochiens : peut-être avait-il, comme Marot et Rabelais, joué la comédie de la *Femme muette* ou toute autre farce du temps. Même à Genève il ne l'a pas oublié. Avec son humeur caustique, sa prodigieuse aptitude à manier tous les styles et tous les genres, son goût décidé pour l'action et le mouvement, la forme dramatique devait le séduire plus qu'aucune autre. Ses disputes théologiques avec Lizet, avec Héshus, étaient déjà de véritables scènes de comédie. A part Rabelais et Régnier, nul homme peut-être n'eut plus que lui le talent de la caricature. Néanmoins, ce fut par un drame sérieux qu'il débuta.

Le *Sacrifice d'Abraham*, malgré son titre tout moderne de tragédie, est en somme un *mystère* ramené aux proportions du drame antique, avec un prologue et des chœurs dont l'auteur a su tirer, avant Racine, un effet parfois vraiment puissant. Cette pièce exprime bien le double sentiment qui inspire la Réforme, l'un enthousiaste et dogmatique, l'autre agressif et destructeur. A ces exilés volontaires qui ont délaissé les douceurs de la famille et du pays natal, elle offre dans Abraham, dans Isaac, dans Sara les plus

sublimes modèles de résignation aux volontés divines, le sacrifice le plus émouvant qui ait jamais excité la pitié humaine, l'effort suprême de l'amour paternel et de la piété filiale. Les chants du chœur exaltent l'héroïsme des martyrs, et font gronder la menace des vengeances célestes sur la tête des persécuteurs :

Et toi, Seigneur vrai Dieu,
Sors un jour de ton lieu,
Que nous soyons vengés
De tous tes ennemis,
Et qu'à néant soient mis
Les dieux qu'ils ont forgés.

Cette fin rappelle une des plus belles strophes de J.-B. Rousseau. Le souffle ne manque pas à Bèze : mais la langue trahit trop souvent ses efforts, comme elle avait déjà trahi ceux de Marot, dans sa version des psaumes. Du reste, les contemporains y cherchaient moins les grâces et les splendeurs de la forme que le sens mystique et l'application à leurs besoins présents. Qu'on se figure un tel chant répété en chœur par les écoliers de Genève, en face de ces réfugiés échappés la veille comme Isaac au glaive et au bûcher, et l'on comprendra quels souvenirs et quelles espérances se remuaient au fond des cœurs [1].

Peut-être y aurait-il une étude intéressante à faire sur cette ébauche de tragédie chrétienne avant *Esther* et *Athalie*, sur cette alliance du mystère et du drame antique, qui rattacherait Bèze aux novateurs de la Pléiade : mais ici la partie satirique doit surtout nous occuper. Au milieu de cette scène grandiose éclairée des reflets de la Bible, tombe tout à coup un personnage contemporain sinon par l'âge, au moins par le costume, c'est Lucifer vêtu en moine. Grâce à ce naïf anachronisme, qu'acceptaient volontiers les haines complaisantes du temps, le malin peut venir débi-

1. Ce drame fut, dit-on, représenté par les écoliers de Genève, sous les yeux de l'auteur, en 1552.

ter, au pied du bûcher d'Isaac, maintes confidences accablantes sur le froc et les cafards :

O froc ! ô froc ! Tant de maux tu feras !

Imposteur habile et ambitieux, il ressemble moins à l'ange rebelle de Milton qu'au Mahomet de Voltaire :

Dieu règne en haut, eh bien ! je règne en bas ;
Dieu fait la paix, et je fais les débats ;
Dieu a créé et la terre et les cieux,
J'ai bien plus fait, car j'ai créé les dieux.

Aussi songe-t-il à en user pour son profit. Cet éternel complice de l'hérésie et de la révolte s'est affublé sur ses vieux jours du manteau de l'orthodoxie. Il a ses entrées au Parlement, à la Sorbonne ; c'est là qu'il siége sous les traits de Rhadamanthus ou de Démocharès. Les angoisses paternelles d'Abraham, la douleur de Sara, la mort prochaine d'Isaac lui causent autant de joie que les bûchers de l'Estrapade aux juges de Berquin et d'Anne Dubourg. Satan a savouré cette amère dérision de la souffrance, que ne dédaignent ni Henri II, ni Diane de Poitiers. Quand le malheureux père crie vers le ciel :

O Dieu ! O Dieu ! au moins fais-moi la grâce, etc.

le Diable reprend d'un air goguenard,

Grâce ! Ce mot n'est point en mon papier :

double allusion à l'inhumanité des juges et à la grande querelle qui divisait alors les deux Églises, sur les dogmes de la Grâce et de la Prédestination.

Si enclin que fût Bèze à la raillerie, la gravité du sujet contenait ici l'essor de sa verve satirique ; elle s'épancha plus librement dans la comédie du *Pape malade*. Cette fois, il revenait franchement aux bouffonneries, aux licences et aux personnalités de l'ancienne Farce. L'entreprise était périlleuse, surtout pour un théologien. Le grand docteur de Poissy, l'athlète et l'apôtre de la Réforme prenant la plume

de Gringore, s'affublant du bonnet d'âne et s'armant de la marotte pour combattre l'Église romaine, n'était-ce pas là un étrange contraste, presque un scandale? Que diraient Calvin et tous les puritains de Genève? Le Consistoire, qui avait si sévèrement condamné les facéties de l'Apologie pour Hérodote, tolérerait-il une comédie, même quand il s'agirait du pape? De Bèze a prévu ces objections et ces scrupules. Aussi a-t-il commencé par se cacher sous le pseudonyme de Thrasybule Phénice, procédé commun alors, qui autorisait, à l'abri du masque, toutes les licences de l'incognito. Depuis, on a usé de cette réserve, pour désavouer au nom de Bèze la paternité d'une œuvre qui, sans rien ajouter à sa gloire, accroissait le nombre de ses légèretés. Nous ne saurions partager ces doutes. Tout nous semble dénoncer ici l'auteur du *Cyclope*, du *Passavant* et de la *Harenga* : c'est le même genre de plaisanterie, la même veine courante, facile et négligée. Les précautions mêmes de la préface sont à nos yeux un argument de plus.

L'auteur n'est point un rimeur ordinaire, mais un personnage sérieux, considérable, qui éprouve le besoin de se justifier en quittant le ton du docteur pour celui du baladin. Les gens prudents et timorés lui reprocheront peut-être trop d'aigreur ou de violence dans ses satires. C'est que le temps des ménagements est passé. « Le mal est tellement crû qu'il n'est plus question de médicaments lénitifs, mais de cautères et incisions. » Satire, comédie, farce, tout est bon pour assurer le triomphe de la vérité ; toute arme devient sainte au service de Dieu. D'ailleurs, il a soin de rappeler qu'il n'est pas homme de théâtre : « Je ne retiens pas la mode des anciens comiques, qui ont distingué leurs comédies en actes et scènes : *Je laisse à ceux qui s'entendent en telles choses* à connaître s'il ne m'était pas aisé de le faire, en l'argument que je traite et les divers personnages que j'introduis. Toutefois, ayant égard que j'écris pour les simples, j'ai pensé qu'un fil continuel leur plairait plus que ces interruptions qui se font des scènes, en l'artifice que l'on

tient ès comédies. » C'est aux saintes et sérieuses Muses, peu habituées à hanter les coulisses et les tréteaux, qu'il a dédié son œuvre. Le prologue, calqué sur celui de *Mère Sotte*, complète les explications de la préface. Il débute par une salutation édifiante et satirique, à l'adresse des auditeurs huguenots :

> Dieu gard' seigneurs et dames vertueuses,
> Qui avez cejourd'hui pris vos faces joyeuses,
> Pour voir le pauvre Dieu de terre lamenter.
> . . . .
> Dieu gard' grands et petits, Dieu gard' pauvres et riches.
> . . . .
> Soyez tous bien venus, si vous n'êtes papistes.

C'est le petit troupeau des fidèles, qui se rassemble pour applaudir à l'agonie du *grand loup papal :* plaisir légitime, s'il en fut, pour des âmes pieuses et calvinistes. En même temps qu'il rassure les consciences, le vertueux farceur essaie de piquer l'amour-propre et de soulever la gaieté un peu lente des bons Génevois, gens posés, qui ne se décident à rire qu'après y avoir bien réfléchi. Il s'agit de montrer que la Réforme n'est pas, comme le disent ses ennemis, une variété de l'hypocondrie :

> Sus, sus donc, huguenots, que l'on vous voie en place,
> Pour voir si vous avez si maigre et triste face
> Qu'on bruit [1], et si complots dressés pour vous détruire,
> Quand il en est saison, vous empêchent de rire.

De Bèze a compris que l'un des grands torts de la Réforme aux yeux de la France, c'est de supprimer le rire comme une impiété. Par goût et par instinct national, il essaie de tempérer un peu l'austère monotonie de la Cité sainte. La nature en le trempant pour la lutte, lui avait départi une large dose de cette gaieté héroïque dont elle armait Érasme, Luther, Rabelais, Viret, tous les grands batailleurs d'alors, sauf Calvin. Il voudrait en faire part à ses auditeurs, pour les aider à narguer les foudres de Rome, les menaces de

1. Dit partout.

l'Espagne, les armes et les complots des princes de Savoie. C'est pour eux qu'il a composé la comédie du *Pape malade.*

Malgré l'annonce d'une représentation solennelle « aux jeux Hiéropolitains, en présence des illustres modérateurs de l'antique Vénesse (Genève), » il est probable que cette pièce n'eut jamais d'autre théâtre que l'imagination du poëte et des lecteurs. Jaloux de trouver avant tout un cadre amusant pour ses satires, de Bèze n'a point visé à l'originalité. Il a rimé de gaieté de cœur, au courant de la plume, comme faisait Jodelle, improvisant un peu au hasard, sans grand souci de la composition. L'action, languissante et presque nulle, produit l'effet d'une toile qui se déroulerait lentement devant les yeux du spectateur. Les maigres vers de huit syllabes, accouplés deux à deux, continuent leur trot monotone, en suivant la vieille ornière du passé. Les personnages sont empruntés tour à tour à la Moralité et à la Farce : les uns tels que *Prêtrise*, *Moinerie*, *Église*, *Vérité*, sont de pures abstractions réalisées : les autres représentent des individualités contemporaines aisément reconnaissables à leur signalement, ou même à leur nom : sous les traits de l'*Ambitieux*, de l'*Affamé*, de l'*Outrecuidé*, de l'*Hypocrite*, du *Zélateur*, figurent quelques-uns des adversaires les plus acharnés et les plus méprisables de la Réforme, Villegagnon, Artus Désiré, Saconay, etc. Le Pape et Satan, qui jouent les deux principaux rôles, sont en quelque sorte sur la limite des deux mondes, entre la fiction et la réalité, types généraux plutôt qu'individus.

Père-Saint ne se porte guère mieux que *Vieux-Monde*[1]. Il s'avance toussant, crachant, se traînant à peine au bras de ses deux filles Prêtrise et Moinerie. Nous sommes loin des vaillantises de *l'Homme obstiné*. Le vieillard souffre de la rate, et pense que

Un peu de poudre d'*Oremus*,
Et surtout de *Te rogamus*,
Serviraient bien de cataplasme.

1. Voy. la *Satire au Moyen Age*, chap. xxiii.

Mais où trouver un médecin? Satan arrive à point, dépêché par Belzébuth. Le Figaro infernal chargé des affaires de son maître en ce monde, comme le Mercure du *Cymbalum*, passe en revue sur son carnet les commissions dont il doit s'acquitter. Il en a pour toutes les parties du globe, et surtout pour la France :

Mémoire de fermer la porte
Par où les livres on apporte,
Qui font les gens luthériens.
. . . .
Mémoire de dire à Sorbonne,
Que surtout garde elle se donne
Du prêche sous la cheminée.
. . . .
Mémoire exprès de voir en Cour,
Qui c'est qui a ores son tour,
Les huguenots ou les papistes [1].

Mais l'affaire capitale est la santé du Pape. Satan ne se fait pas illusion, et prévoit qu'il n'ira pas loin. Cependant il se garde bien d'en parler : la politique de l'Enfer s'y oppose. Il aborde donc le malade d'un air câlin et respectueux, et lui annonce qu'il vient pour le sauver. Celui-ci se plaint d'avoir chaque nuit des songes menaçants, signe de sa fin prochaine. Il a vu l'ange de Dieu armé d'un glaive flamboyant, prêt à le frapper. De sinistres fantômes passent et repassent devant ses yeux : c'est Wiclef, c'est Jean Huss, c'est ce maudit moine apostat, qui a prétendu rétablir le règne de Christ. L'Allemagne, l'Angleterre ont les premières écouté la voix du séducteur : la France, elle-même, la chère fille de papauté, s'est laissé débaucher ;

Et qui plus est, j'entends que l'Italie,
Mon Italie, à ces gens-ci s'allie.

Après ce coup, il ne lui reste plus qu'à se voiler la face et

1. Allusion à la politique de bascule suivie par Catherine de Médicis.

à mourir. Mourir! Prêtrise et Moinerie ne sauraient s'y résigner, car

> C'est un vrai proverbe de prêtre,
> Qu'encore n'est-il tel que d'être.

Obsédé, tourmenté par ses filles, Père-Saint consent à se laisser traiter. Ici commence une scène médico-burlesque presque digne de M. de Pourceaugnac : rien n'y manque, ni les purgations, ni les clystères, ni les suites mêmes décrites avec une abondance de détails que l'allégorie seule rendait possibles. C'est un flux de pardons, de bulles, de crosses, de mitres, de chapeaux, de foudres, de reliques, de cloches, de luminaire, etc. On comprend que de telles matières soient pénibles à digérer. Tandis que le malade en proie à la fièvre, bat la campagne et veut qu'on le jette par la fenêtre, Prêtrise et Moinerie assises tristement à son chevet se demandent ce qu'elles feront le lendemain, s'il vient à passer. Prêtrise est déjà résignée comme Catherine de Médicis à entendre et même à dire la messe en français; car en ce monde, *il faut hurler avec les loups*.

La nouvelle de la maladie du Pape répandue en tous lieux amène autour de son lit toute une clientèle besoigneuse et larmoyante, habituée à vivre de ses largesses, soudards endettés sans patrie et sans drapeau, écrivains faméliques, limiers de police et d'inquisition. Le premier et le plus bruyant de la bande est *l'Outrecuidé*, théologien matamore, ferrailleur de plume et d'épée, demi-prêtre et demi-soldat, qui se charge de nous énumérer ses titres, noms, prénoms et professions diverses :

> Je suis avocat, orateur,
> Courtisan et grand effronteur;
> Chevalier, gendarme, pirate,
> Qui moyennant une frégate
> Écumerai toute ma vie.
>
> . . . .
>
> On m'appelle Villegagnon :
> Vrai est qu'on me nomme au village
> Colas Durand, Colas peu sage.

. . . .
O roi François, tu m'ennoblis,
Témoin la rouge fleur de lis
Que j'ai encore sur l'épaule,
Comme vrai enfant de la Gaule !

Satan a trouvé là son homme, et s'apprête à le nommer généralissime des armées pontificales. Après son chimérique empire du Brésil et sa courte royauté de fumée, il ne lui reste plus qu'à devenir chef d'une armée qui n'existe pas. Avec elle, il pourra continuer ses conquêtes dans le royaume du Vent. Mais son valet Philaute toujours à sec, toujours à jeun, commence à se lasser de ce métier : aux hâbleries dont le repaît son maître, il préférerait un morceau de pain bis et un oignon : aussi finit-il par le planter là.

Le défilé continue. A *l'Outrecuidé* succède *l'Ambitieux*, personnage ambigu, cauteleux et enveloppé (peut-être le cardinal de Lorraine?), qui ne veut pas dire son nom même à Satan :

Je suis qui suis, sans me nommer.

Puis *l'Affamé*, pauvre hère sans vergogne et sans habit, qui ne songe pas plus à cacher son nom que sa misère : c'est maître Artus Désiré, espion de Sorbonne, prince des ruffians, à qui son petit commerce n'a pas porté bonheur :

Quoi ! me voilà nu sans chemise,
Pour avoir servi mon Église !

Bèze rassemble ici, avec une malice préméditée, les serviteurs les plus véreux et les plus mal famés de l'Église romaine, pour en former une garde d'honneur autour du Pape : c'est le docteur Maillard trop renommé pour ses mœurs, c'est Saconay si maltraité par Calvin, c'est maître Benoît Poussot, autre champion compromettant. Au moment où cette triste séquelle implore et croit obtenir de Satan la guérison de son idole, *Vérité* apparaît comme *Punition Divine* à la fin de *l'Homme obstiné*, et annonce aux

fidèles la mort prochaine de l'Antechrist. Une autre dame vénérable, *Église*, survient à son tour et entonne un cantique triomphal à la gloire de Dieu et de la Réforme. La pensée religieuse du prologue se retrouve dans le dénoûment : chacun après avoir ri, peut s'en retourner chez soi édifié, comme s'il sortait du sermon. On dirait une joyeuse bombance commencée par le *bénédicité* et terminée par les *grâces*.

La comédie du *Pape malade*, malgré l'absence d'intrigue, de style et de caractères, est encore très-supérieure à toutes les pièces du même genre. Aussi fut-elle poursuivie à outrance et supprimée dans tous les États catholiques. Aujourd'hui, elle est devenue une curiosité presque introuvable, un morceau d'amateur bibliophile. Sa rareté serait un faible mérite à nos yeux, si elle n'offrait un autre intérêt : comme la farce dès Théologastres, elle marque une date importante dans l'histoire du protestantisme. On se rappelle quelles espérances conçut un moment la Réforme, vers le milieu du seizième siècle. Il semblait que l'Église romaine allait sombrer : la désertion était générale, les savants, les gentilshommes, la jeunesse, toute la partie vive et intelligente de la nation courait au prêche. Cependant le *Pape malade* ne mourut pas encore cette fois : il en rappela, et quarante ans plus tard, il voyait à ses pieds le chef des rebelles, le roi des huguenots, tournant le dos à Genève pour demander à Rome une bulle d'absolution. De Bèze, dans sa longue vieillesse, put assister à la résurrection de ce pouvoir, dont il avait prédit la chute. Satan, tout sorcier qu'il fût, s'était trompé en annonçant que Papauté

Perdrait bientôt sa royauté.

Elle la garde encore aujourd'hui.

Les théologiens orthodoxes, docteurs de Sorbonne, gens graves et solennels, habitués à écrire et à disputer en latin, auraient cru déroger en usant du théâtre contre leurs adversaires. La farce d'ailleurs, médisante par nature, s'était

faite de bonne heure la complice de l'hérésie, et à ce titre était devenue suspecte. Tout au plus restait-elle permise aux écoliers, qui en usaient à leurs risques et périls, un jour contre la propre sœur du roi, Marguerite de Valois protectrice des novateurs; le lendemain, contre Ramus l'ennemi juré d'Aristote. Mais ces jeux éphémères n'ont pas laissé plus de traces que les tréteaux où ils furent représentés. Les platitudes rimées d'Artus Désiré, le *Combat du Fidèle papiste*, la *Dispute de Guillot le Porcher et de la Bergère de Saint-Denis contre Calvin*, ne méritent pas même le nom de farces. Quelques mascarades grossières comme la procession du *Diable Saint-Michel* au temps de la Ligue, quelques allusions rapides comme celles de Remy Belleau dans la comédie de la *Reconnue*, quelques pastorales ou moralités allégoriques et religieuses comme le *Petit Rasoir des ornements mondains*, voilà tout ce que l'art dramatique orthodoxe a produit contre la Réforme. La farce, pas plus que la chanson, ne pouvait être l'auxiliaire du dogmatisme et de la foi. A la veille de la Saint-Barthélemy, maître Girard armé de son coutelas songeait moins à rire de l'hérétique qu'à l'égorger. Aussi arrivons-nous tout droit à la tragédie. Elle germe comme un fruit naturel dans les têtes les plus bourgeoises, sous l'impression de ces drames sanglants où succombent les plus hautes fortunes et les plus grands cœurs.

CHAPITRE III.

TRAGI-COMÉDIE POLITIQUE.

La tragédie de feu Gaspard de Coligny. — La Guisiade.

I

La comédie politique telle que l'avait créée ou plutôt ébauchée Gringore, ne lui survécut pas. Les sévérités du pouvoir, l'ardeur croissante des disputes, l'intolérance réciproque des partis la rendaient impossible. Le bon sens, la mesure, le sang-froid indispensable à la comédie sont autant de qualités de plus en plus rares au seizième siècle. D'ailleurs, le cadre de la vieille Farce ne semble-t-il pas trop frêle, trop étroit pour contenir les grandes scènes et les énergiques passions d'alors? Henri III et ses mignons avec leurs robes de femme et de pénitent, s'y fussent sans doute trouvés à l'aise : mais se figure-t-on Coligny ou Henri de Guise égarés entre M. Josse et le seigneur Panthaléoné? Mayenne tout au plus, avec sa grosse face enluminée, sa corpulence grotesque, ses finesses de Scapin politique, pouvait se métamorphoser en roi *Mabriani*[1] sur les planches de l'hôtel de Bourgogne. Encore la troupe italienne, qui s'était permis cette plaisanterie, faillit-elle la payer cher. Il

1. Journal de Lestoile.

fut décidé que l'hôtel serait fermé et converti en collége des Jésuites, nouvelle destination qui, au dire des mauvaises langues, prouvait que les acteurs seuls étaient changés. Les farceurs, suffisamment avertis, devinrent plus prudents. La seule comédie politique vraiment digne de ce nom a pour berceau, non l'hôtel de Bourgogne, mais la chambre du chanoine Gillot · elle s'appelle *la Ménippée*. Celle-là peut soutenir la comparaison avec les meilleures pièces d'Aristophane ; mais c'est une comédie en peinture et en récit plutôt qu'en action.

Quand le drame de la vie réelle se jouait chaque jour au Louvre, en Grève et dans les rues, plus pathétique et plus terrible que sur le théâtre, l'imagination avait chance de rester au-dessous de la vérité. L'histoire est alors plus éloquente que la poésie. Cependant le fracas de ces grandes catastrophes, le spectacle de ces hécatombes royales ou populaires qui ensanglantent toute l'Europe, devaient éveiller ou du moins tenter le génie dramatique de plus d'un rimeur. La tragédie avec ses horreurs grandioses, son style solennel, ses ombres et ses Furies, répondait mieux que la comédie ou la farce à l'état des imaginations et à la taille des personnages. Deux ans après la Saint-Barthélemy, un certain Jean-Baptiste Bellaud mettait au jour une *Bergerie tragique* intitulée *Phaëton* sur les guerres et tumultes civils (1574). L'année suivante, le sieur François de Chanteloup gentilhomme bordelais et chevalier de Saint-Jean de Jérusalem publiait la *tragédie de feu Gaspard de Coligny*. De toutes les malédictions qui tombèrent sur la mémoire de l'Amiral, celle-ci fut une des plus pesantes, au moins par le style et le nombre des vers.

Cette pièce, approuvée par la Faculté de théologie atteste, que l'auteur était aussi bon catholique que mauvais poëte. Si la haine et le zèle religieux suffisaient, il eût fait un chef-d'œuvre. Mais il n'en est point ainsi : *Facit indignatio versum*, à condition qu'on soit un Juvénal ou un d'Aubigné. Or le sieur de Chanteloup en est bien loin. Aux prises avec

un magnifique sujet, qui eût ravi l'imagination d'un Shakespeare, il découpe d'une main maladroite une des pages les plus dramatiques de notre histoire, celle de la Saint-Barthélemy, et il la taille plus gauchement encore sur le modèle de la tragédie antique. Comme Jodelle et Garnier, il a grand soin de conserver le chœur, qui fidèle à ses vieilles habitudes, la tête pleine d'Horace et de Sénèque, invoque Mars, Jupin, la Paix, et tous les dieux de l'Olympe, en maudissant les hérétiques :

Donne-nous, Paix divine,
Donne-nous long repos,
Loin de la main mutine
Des traîtres huguenots.

Ce qu'il y a de plus curieux ici, c'est le singulier travail de fermentation qui s'opère dans la cervelle du bon chevalier. Les souvenirs classiques et les passions contemporaines se heurtent, se brouillent, s'accouplent à tort et à travers, de manière à former le plus parfait galimatias. Vu la solennité des circonstances, l'auteur s'est cru obligé d'exhumer toute la vieille friperie mythologique de la tragédie gréco-latine. Mercure vient à Paris, au Louvre, par l'ordre de Jupiter et dirige la balle de Maurevel contre Coligny. Dandelot sort des Enfers escorté par une bande de Furies et conseille à l'Amiral de tuer les Guises, le Pape et le Roi pour commencer. La vérité et même le vraisemblable sont les moindres soucis du poëte : il mutile Coligny plus que ne l'ont fait ses assassins. L'austère et tragique vieillard devient grâce à lui un matamore, un maniaque absurde et furieux, en dialogue perpétuel avec Satan, Pluton et les Furies :

O mort! O rage! O fer! Ó Pluton! O Furies !
O Satan! O Calvin! ouvrez-moi les Enfers!

Tous les personnages ont l'air de mannequins bouffis, grossièrement enluminés et promenés sur la scène à l'aide d'un fil, comme des marionnettes, avec une voix de ventrilo-

que. Les fameux capitans de la comédie espagnole sont des modèles de bon sens et de bon style à côté de ces pitoyables fantômes décorés des noms solennels de Coligny, de Charles IX, de Montgommery, etc. Prévenu du complot tramé contre sa personne, le Roi assemble à la hâte son conseil. Malgré tous les avis, il hésite, tant il a le cœur tendre et débonnaire. Mais il faut que justice se fasse. A peine a-t-il consenti, qu'un messager nous annonce la mort de Coligny, de Pardaillan, de Pilles et des autres traîtres. Le chœur ou plutôt le peuple ravi d'admiration s'écrie :

O généreux exploit! O vengeresse main!

On serait tenté de continuer en s'écriant : O pitoyable tragédie, ô pauvre poëte ! La moindre farce de foire vaut mieux que tes alexandrins !

Après un tel essai, on eût compris que la France demeurât pour longtemps dégoûtée de la tragédie historique. Cependant elle n'y renonça point. Le succès de Garnier dans *Porcie* avait tourné la tête de tous les rimeurs : on ne rêvait plus que chœurs et monologues. Et puis, les sujets s'offraient en foule. Le trépas si dramatique des frères de Guise, déjà célébré par la chaire et les complaintes, devait séduire tous les amants de la Muse tragique. Le lendemain du meurtre, paraissait la *double tragédie du duc et du Cardinal de Guise, jouée à Blois*, avec force imprécations contre l'assassin. Un autre ligueur qui devint plus tard historiographe de Henri IV, Pierre Mathieu, composait la *Guisiade*, dédiée au duc de Mayenne et publiée à Lyon en 1589. Le drame se passe aux États de Blois. Le roi Henri III a quitté Paris, l'âme ulcérée et altérée de vengeance, après la journée des Barricades. Le duc de Guise accourt pour le calmer, le rassurer et le rallier à la cause de la Sainte-Union. Les personnages, sans être aussi grotesquement affublés que dans la tragédie de Coligny, ne laissent guère deviner chez Pierre Mathieu le coup d'œil pénétrant du philosophe ou de l'historien. Henri de Guise, le héros et le martyr de la tragédie, est un

modèle de loyauté, d'abnégation, de dévouement au Roi, à la France et à l'Église :

Ah ! je mourrais content étant sûr qu'avec moi
Périrait l'hérésie et renaîtrait la foi !

Henri III est un monarque faible, inquiet, misérable, qui se bat les flancs, se monte la tête, et grossit sa voix pour se donner l'air terrible :

Les tigres, les lions, les dragons, les serpents,
Sur le sable désert de l'Afrique rampants,
Tous les monstres affreux, l'once, l'ours, la panthère,
N'égale en son courroux l'horreur de ma colère.

Aussi menace-t-il Paris d'un mémorable châtiment :

Je sèmerai du sel sur tes remparts rasés,
Les enfants maudiront les pères abusés.

D'Épernon le tentateur est là qui souffle la calomnie et la vengeance à l'oreille de son maître. Du fond des Enfers il appelle Alecto pour écraser

. . . . Ces Guisards
Preux comme Machabés, forts comme des Césars.

Catherine de Médicis au contraire prise, on ne sait trop pourquoi, d'un subit accès de vertu, vient reprocher à son fils son hypocrisie, sa déloyauté; elle s'indigne de le voir si docile aux leçons de Machiavel qu'elle lui a mis entre les mains, et si ingrat envers les Guises, sans lesquels il ne serait plus roi :

Vous n'auriez plus de nom, de scèptre, ni d'Église,
Ni de religion, sans la maison de Guise.

L'histoire cite d'elle un mot plus vraisemblable que Mathieu a oublié : « C'est bien coupé, mon fils, mais saurez-vous recoudre ? » Si nous n'avions à blâmer ici que les erreurs de l'imagination ou de l'esprit de parti, on s'en consolerait aisément. Mais cette pièce a un autre défaut capital difficile à racheter, et qui sera celui de la tragédie à sa naissance et à son déclin, l'ennui. La langue des dieux et

des héros n'est pas à la portée de tous : il faut, pour la parler, le génie d'un Corneille, d'un Racine, ou le prodigieux talent d'un Voltaire. C'est à elle surtout que s'applique la maxime :

> . . . . Mediocribus esse poetis
> Non Di, non homines, neque concessere columnæ.

Il faut trembler et pleurer, ou bâiller, sans miséricorde; et ce dernier parti est malheureusement le seul que nous laisse Pierre Mathieu. L'action, c'est-à-dire ce qui constitue le fond du drame, est à peu près nulle. Chaque scène forme un chapitre à part ou une sorte de station séparée, sans lien avec ce qui précède et ce qui suit. Le premier acte est rempli par un double monologue du duc de Guise et du peuple français, qui débitent chacun leur morceau en se tournant le dos, sans se douter qu'ils feraient bien mieux de causer ensemble. Le monologue est un fléau, une infirmité qui frappe la tragédie classique au berceau, et dont le drame romantique n'a pas su non plus se préserver : témoin *Ruy Blas* et les *Burgraves*. Rien de plus insipide que cette cascade de mots sonores, qui remplissent l'oreille sans rien dire à l'esprit et encore moins au cœur. Pierre Mathieu est un disciple de Ronsard, qui vise naïvement à la majesté et se jette à corps perdu dans les néologismes, les mots composés, les épithètes savantes, les descriptions emphatiques : il n'a pas oublié la perruque d'Apollon :

> Depuis l'aube où l'on voit s'emperruquer le jour
> Des beaux crins d'Apollon.

La Muse tragique cherchait encore sa voie : elle nageait dans la boursouflure et le pathos. Jodelle et Garnier n'en sortent que par instants. Pierre Mathieu est loin de les égaler : cependant chez lui aussi, de loin en loin, entre deux blocs inertes jaillit parfois une étincelle, un court dialogue où le vers se brise, où l'hémistiche heurte et refoule l'hémistiche.

LE ROI.

Contentons-nous d'avoir les corps et non les âmes.

LE DUC DE GUISE.

Si nous n'avons les deux, nous ne serons vainqueurs.

. . . .

LE ROI.

Sous le nom catholique on aura des athées.

LE DUC.

Notre foi ne se sert de marques empruntées.

LE ROI.

Sous un zèle hypocrite ils se contreferont.

LE DUC.

La foi qui vit au cœur ne se marque le front.

Les passions du temps pouvaient seules donner à ces pâles copies de la réalité une ombre de vie, qu'elles ont perdue aujourd'hui. Du reste, l'auteur ne se fait pas complétement illusion sur la valeur et la portée de son œuvre. L'honnête bourgeois ligueur, égaré au milieu du fracas de Melpomène, tâtonne, hésite, et ne sait pas trop si ce qu'il a fait est bien au juste une tragédie. Il nous prévient que si les médisants trouvent là quelque chose propre à leur censure, il faut en accuser plutôt « l'humilité du poëme qui rampe assez bas, que l'altesse du sujet. » Nous sommes parfaitement de son avis. Guise et Coligny sont de ceux qui entrent de plain-pied dans la tragédie et l'épopée, par le droit de la gloire et du malheur. Il leur restait à trouver des poëtes dignes de les chanter. Ce qui manque à Pierre Mathieu, c'est d'abord le génie ; puis d'autres conditions nécessaires au génie lui-même, le calme et le recueillement impartial de l'artiste, qui compose son œuvre sans s'inquiéter des passions du jour et des clameurs de la rue ; l'éloignement, qui produit la perspective indispensable aux créations du poëte comme à celles du peintre et du sculpteur.

Dans ses recherches sur le théâtre français, de Beauchamps, trompé sans doute par la ressemblance des noms, attribue à Pierre Mathieu une autre *Guisiade* inspirée d'un esprit tout différent. L'énumération seule des personnages

indique assez qu'il s'agit ici non d'une pièce sérieuse, mais d'une parodie. On y voit figurer :

Giesu, roi imaginaire.	Guise.
Numiane, vice-roi,	Mayenne.
Jeusoie, aime fer,	Joyeuse.
Valardin, capitaine,	Lavardin.
Montserpine, catholique,	Montpensier.
Vistéi, harangueur séditieux,	Jésuite.

Faut-il croire que Pierre Mathieu, en expiation de sa première tragédie, aurait composé, sous le même nom, une tragi-comédie satirique contre ses anciens protecteurs? hypothèse invraisemblable. Nous croirions plus volontiers que cette pièce était un acte de représailles et une malice à l'adresse de Pierre Mathieu et de son œuvre. La dédicace même au comte de Korck pourrait bien être une allusion au nom d'un certain docteur Mathieu de Korkef, théologien du quinzième siècle. Quoi qu'il en soit, la pièce est d'un royaliste très-décidé, qui eût signé de bon cœur les *Singeries de la Ligue.*

Quand Henri IV fut assis sur le trône, la Tragédie s'unit au Pamphlet et à la Chanson pour célébrer le triomphe de la monarchie. Cependant, fille d'Athènes et de Rome, armée du poignard de Brutus, elle gardait encore, même sous son vieux manteau classique, plus d'une étincelle de cet esprit républicain que les guerres civiles avaient rallumé. Les colléges, où s'écrivait l'apologie de Jacques Clément, lui offrirent un dernier asile. En 1594, un régent des *capets* de Montaigu, Louis Léger se disposait à faire jouer par ses élèves une tragédie de *Chilpéric second.* Les affiches étaient posées, les rôles distribués, lorsque intervint un arrêt du Parlement, qui envoyait l'auteur à la Conciergerie, et faisait défense aux principal et écoliers de représenter la pièce annoncée. Qu'y avait-il donc de si menaçant dans ce sujet de Chilpéric II? Sans doute une protestation indirecte en faveur des prétentions lorraines, un dernier appel aux souvenirs Carlovingiens, sous lesquels les amis des Guises avaient es-

péré étouffer la dynastie de Hugues Capet. Le Parlement qui venait de réserver et de consacrer les droits de la succession légitime, ne pouvait manquer de voir dans cette exhumation séditieuse du passé une offense et un défi. L'allusion, dont Voltaire devait plus tard si largement user, fut dès l'origine un des périls et des travers de la Muse tragique. Elle s'en débarrassa peu à peu, à force de hanter les bords innocents du Simoïs et du Scamandre : mais ce ne fut pas sans regret. Même sous le règne de Henri IV, elle tentait encore d'y revenir. En 1607, Nérée publiait une tragédie du *Triomphe de la Ligue*, pièce d'une inspiration toute monarchique, aussi médiocre que la *Guisiade* de Pierre Mathieu. Quelques vers pourtant ont surnagé grâce à Voltaire, qui leur a fait l'honneur de les citer à côté d'Athalie :

> Je ne crains que mon Dieu, lui tout seul je redoute.
> . . . .
> On n'est point délaissé quand on a Dieu pour père :
> Il ouvre à tous la main, il nourrit les oiseaux,
> Et donne la viande (pâture) aux jeunes passereaux.

Racine avait-il lu ces vers? S'en est-il souvenu? Ce serait à coup sûr la plus grande gloire à laquelle ait jamais pu prétendre le vieux rimeur oublié[1].

En feuilletant aujourd'hui, après tant d'années, ces maigres lambeaux tragiques détachés de nos annales, on ne peut s'empêcher de songer à Shakespeare, à ces drames gigantesques, si librement et si hardiment taillés dans le cœur même de l'histoire. On se demande avec regret pourquoi la tragédie nationale rebroussa chemin, et disparut pour si longtemps en France. Corneille, vers la fin de sa carrière si laborieuse et si féconde, sembla vouloir la ranimer en se lançant au milieu de la cohue du monde barbare, sur les pas d'Alaric et d'Attila. Mais il était trop tard : le vieil

1. L'idée primitive de cette scène se trouve déjà dans le Dialogue du Maheustre et du Manant, cité plus haut. Voltaire, rappelant ces vers de mémoire, en a altéré quelques-uns. Il s'est trompé également en attribuant à Mathieu ce qui appartient à Nérée.

athlète épuisé devait succomber et s'arrêter sous le *Holà* de Boileau. Qu'on se le figure au contraire, dans tout l'éclat et dans toute la maturité de son génie, s'emparant de notre histoire en maître, faisant revivre les horreurs et les héroïsmes grandioses du seizième siècle. Voyons-le de cette même main qui crayonnait

L'âme du grand Pompée et l'esprit de Cinna,

retraçant la sombre résignation d'un Coligny, ce vieil Horace de la Réforme, l'audace héroïque d'un Balafré, ce Nicomède de la Ligue. Quels portraits, quel pathétique, quelle éloquence seraient sortis de là! Quelle fête rien que d'y songer! Mais, sans doute, l'ombre seule de ces grands rebelles eût offusqué le despotisme jaloux de Richelieu. En attendant Zaïre, Adélaïde Duguesclin et le siége de Calais,

On vit renaître Hector, Andromaque, Ilion.

Il fallut le grand mouvement de 89 et l'audace de Marie-Joseph Chénier pour remettre en scène Charles IX, Guise et Coligny.

CHAPITRE IV.

SATIRE ARTISTIQUE. — CARICATURE RELIGIEUSE.

Gravures protestantes : *le Pape à cheval.* — *Luther triomphant.* — *La Mappe romaine.* — Les tapisseries de Jeanne d'Albret.

Gravures catholiques. — Calvin marqué d'un fer rouge. — *La généalogie des huguenots.* — *Satan roi des huguenots.* — Supplice de Michel Servet. — *La dispute spirituelle.*

I

L'art du Moyen Age est profondément démocratique : né au sein des masses, il remplit auprès d'elles l'office d'instituteur et de censeur universel. Il ne raconte pas seulement les légendes merveilleuses de la Bible et de la Vie des Saints, il exprime encore les rancunes et les médisances d'un monde où le rire console de l'inégalité. Le ciseau des artistes, le pinceau des enlumineurs jouissent d'une vogue et d'une liberté supérieure même à celle des maîtres en *gaie science*. De là cette large part faite à la Satire, au milieu des plus graves inspirations; ces diables ricanant et grimaçant sous les pieds de la Vierge, et tous ces types risibles ou narquois mêlés au sombre défilé de la *Danse Macabre* et aux terreurs du *Jugement Dernier*.

Avec la Renaissance, l'art prend un autre caractère. De populaire, il devient classique; il s'isole de la foule et passe dans les cours et les académies. Par là sans doute, il échappe aux périls de la trivialité, il gagne en pureté de formes, en

correction, en élégance; mais il ne vit plus de cette vie commune qui l'associait à toutes les pensées d'un peuple. Désormais, ce n'est plus dans les traditions locales, parmi les images et les types vulgaires, c'est dans le lointain poétique de la Grèce et de Rome, qu'il ira chercher ses inspirations. Même en dessinant leurs vierges, leurs saints, leurs prophètes, à quoi songent Raphaël et Michel Ange? A la Vénus de Praxitèle, au Jupiter de Phidias. La bande des Faunes, des Silènes et des Cupidons ressuscités aura bientôt remplacé tous les diablotins espiègles et facétieux du Moyen Age: elle enguirlande de ses danses lascives les murs du Louvre, le fantastique et voluptueux palais des Valois. La foule s'arrête la bouche béante, admirant sans comprendre, par un vague instinct de la beauté, cette mythologie païenne aussi étrangère à ses mœurs et à ses souvenirs que les dithyrambes pindariques de Ronsard. Tout cet art, comme toute cette littérature, s'inspire et vit dans un monde idéal au-dessus du vulgaire. A la vieille devise inscrite sur les vitraux de Saint-Dizier « *Sanctæ plebi Dei* » succède la maxime nouvelle si chère aux beaux esprits:

Principibus placuisse viris.

La gravure seule reste un art démocratique. Sœur de l'imprimerie, comme elle voyageuse et prompte à multiplier, elle devient bien vite un auxiliaire de la Satire. Née en Allemagne sous la main de Michel Wolgemut et d'Albert Durer, elle s'associe dès le premier jour aux attaques de la Réforme. Le crayon d'Holbein illustre l'Éloge de la Folie, les Colloques d'Érasme, et ajoute encore à leur immense popularité. La parole enflammée de Luther, ses grosses facéties contre les papes et les cardinaux engendrent toute une lignée de dessinateurs satiriques occupés à parodier les personnages et les cérémonies de l'Église romaine. Ils complètent à leur façon l'œuvre des prédicateurs. Là où ne saurait pénétrer la parole, la gravure arrive avec le livre, enfermée dans la balle du colporteur. Les plus ignorants, les plus

simples, incapables de comprendre le texte écrit, saisissent du premier coup ces satires vivantes et matérialisées par le dessin. Les yeux aident à séduire l'esprit. Quel sermon huguenot fut jamais plus insolent et plus bouffon que cette estampe colportée dans toute l'Allemagne, le lendemain de la Diète de Worms? Le Pape à cheval sur une truie talonne les flancs de sa monture, et lui met sous le nez un sale objet en lui disant : *Voilà le prochain concile*. La Truie, c'est-à-dire l'Allemagne catholique, lève le grouin à l'odeur de ce friand morceau : mais le cavalier se moque d'elle et lui retire l'objet tant convoité, au moment où elle croit le saisir. Grossière plaisanterie, à laquelle les catholiques se chargèrent bientôt de répondre, en représentant à leur tour Luther et Calvin sous la figure de pourceaux.

La Satire religieuse, qu'elle use de la plume ou du crayon, ne brille guère alors par la finesse, ni par la légèreté du trait : elle a toute la violence et la dureté de l'esprit théologique. L'allégorie pédantesque et le réalisme brutal en forment les deux principaux éléments. Le diable et la bête y jouent un rôle capital. Ce Satan, dont les métamorphoses ont tour à tour égayé et terrifié le Moyen Age, n'a pu être détrôné par la Réforme. Luther lui-même a de perpétuels dialogues avec lui : il en parle dans la chaire à ses auditeurs, à table avec ses amis. Les catholiques le proclament *roi des Huguenots*. Les protestants en font le complice et soutien de l'*Antechrist qui règne à Rome*. D'un autre côté, la caricature bestiale, ce procédé élémentaire de l'art satirique, si souvent employé dans la sculpture et l'imagerie du quinzième siècle, vient en aide aux haines religieuses et traduit naïvement les vices que chacun prête à ses ennemis. Déjà, les curieuses miniatures du roman de Fauvel nous ont montré la Papauté personnifiée sous la forme d'un quadrupède, qui rappelle à la fois le Veau d'or de la Bible et l'Ane d'Apulée. En 1496, quelques années avant Luther, Rome, la mère sainte des nations, la capitale du monde, *Roma caput mundi* comme disait l'inscription placée au bas de la gravure, était représentée sous les

traits d'une femme avec une tête d'âne, les mamelles pendantes, le corps revêtu d'écailles; l'un de ses bras terminé par une douce main féminine, l'autre par une griffe de lion. De ses deux jambes, la droite repose sur un pied d'âne, la gauche se crispe en serre de vautour. L'image n'est pas gaie, elle est plutôt subtile, compliquée et disgracieuse : mais elle fait songer.

L'artiste, si médiocre qu'il soit, a du moins une idée morale ou religieuse qu'il essaie de traduire. Faible mérite sans doute, aux yeux des gens qui n'admettent pas que la pensée soit du domaine de l'art. C'est à elle seule pourtant que ces humbles gravures doivent aujourd'hui toute leur vie et leur intérêt. C'est par elle, qu'elles sont devenues des pages d'histoire, pages fugitives, improvisées comme les pamphlets, exprimant comme eux aussi sous une forme âpre, roide et implacable toute la vigueur des haines et des vengeances, qui remplissaient alors le monde. Le coup de crayon entre profondément à la façon d'un coup d'épée. La composition est souvent gauche, diffuse, surchargée : la même planche nous offre plusieurs épisodes réunis, le même cadre deux ou trois compartiments juxtaposés, comme dans les vieux tableaux à étages de l'école flamande. Mais chaque détail est expressif et calculé : rien pour le caprice ou l'agrément, tout pour l'attaque ou la riposte. C'est bien là le signe de l'art militant.

Nul genre, ce semble, ne convenait mieux à l'esprit moqueur et agressif de notre nation. Nos imagiers du Moyen Age l'avaient assez prouvé. Cependant la France, qui devait plus tard surpasser tous les autres peuples dans l'art de la caricature, est alors inférieure à l'Allemagne et aux Pays-Bas. Cette infériorité tient d'ailleurs à plusieurs causes. La gravure est chez nous une importation étrangère, qui mit un certain temps à se vulgariser. Les presses protestantes françaises ne fonctionnent guère qu'à Bâle et à Genève, c'est-à-dire loin du centre et des influences nationales : or l'esprit français est le plus difficile à transplanter; il a besoin

de son ciel et de son terroir, pour s'épanouir tout entier. Calvin, ennemi des images et de toute représentation extérieure, ne devait guère avoir plus de goût pour les facéties du dessin que pour celles du théâtre et de la chanson. Enfin, les sévères poursuites de l'autorité contribuèrent aussi à faire disparaître les premiers essais de l'art satirique.

C'est donc de l'Allemagne, surtout dans la première période, que viennent la plupart des caricatures dirigées contre l'Église romaine. Les Pays-Bas, à l'époque de leur grande révolution nationale contre l'Espagne, font pleuvoir sur l'Europe une nuée de gravures politiques et religieuses, mêlée à la grêle de pamphlets et de boulets que vomissent à l'envi la presse et le canon. La France ne vient qu'au troisième rang par la date et l'importance de ses productions. Parmi ces estampes voyageuses d'origine étrangère, une des plus populaires et des mieux composées est celle qui a pour titre *Lutherus triumphans ou le Pape renversé*. Le Pontife, coiffé de la tiare, tenant d'une main la grande clef du paradis et de l'autre une épée, insignes de sa double puissance, est assis sur son trône, au bord d'un précipice. Le siége du Saint-Père, mal étayé par le *Livre des Sentences* de Pierre Lombard et par un gros volume d'Aristote, semble chanceler, malgré les efforts des cardinaux, qui arrivent armés de fourches pour le redresser et le soutenir. A leur suite s'avancent le ban et l'arrière-ban de l'Église orthodoxe, prêtres, moines, abbés, sacristains, portant les croix, les bannières, les bénitiers, les goupillons, les reliquaires, tous les moyens de conjuration et d'exorcisme propres à retarder cette chute suprême.

En face du Pape, sur la colline opposée, se dresse fièrement Luther dans l'attitude de Moïse, présentant au peuple hébreu les tables de la loi. Il tient de ses deux mains, tout grand ouvert, le livre de vérité, où brillent ces mots, devise et symbole de la Réforme : « *Justus in sua fide vivet* » : la justification par la foi. La vue de ce livre

produit sur le Pontife l'effet d'une tête de Méduse. Au-dessous du père de la Réforme apparaît le bataillon de ses disciples, le doux Mélanchthon, l'irascible Carlostadt, le fougueux Hutten, tous faciles à reconnaître. A la grande armée confuse, tumultueuse, bariolée des papistes brandissant leurs armes sacrées, la petite cohorte des nouveaux apôtres n'oppose d'autre bouclier que la foi, d'autre glaive que la parole. Elle s'avance comme déjà sûre de la victoire. Cependant, qu'elle se méfie! Voici que de l'autre côté se glisse un personnage oblique aux cheveux ras, à la longue barbe, Staphylus Judas ou Charles-Quint, chargé du rôle de traître dans cette tragi-comédie. Il mène en laisse, contre les protestants, une hydre vomissant des flammes (peut-être l'Inquisition), monstre hybride moitié léopard et moitié mouton. Sa croupe tortueuse se termine en forme d'écritoire, où un jésuite agenouillé trempe dévotement sa plume. On le voit, ce ne sont ni les personnages, ni les détails, ni les allusions qui manquent ici. On se plaindrait plutôt de l'abondance que de la stérilité. L'artiste condense, entasse, comme s'il craignait toujours de ne pas s'être assez fait comprendre. C'est que chaque estampe alors est un manifeste, une controverse, et qu'en fait de dispute on n'a jamais fini.

Une autre gravure allégorique de la même époque nous offre un exemple plus frappant encore de ces entassements d'idées et de scènes superposées, sans nul souci de la perspective ou de l'ensemble. C'est la *Mappe romaine*, qui servit peut-être d'introduction ou de complément à ce fameux pamphlet de la Mappemonde papistique[1], attribué sans preuve à Théodore de Bèze. L'estampe, assez habilement dessinée, nous offre, au premier plan, d'un côté la *Fournaise romaine*, où brûlent les corps des martyrs protestants, tandis

1. Il existait d'ailleurs un ouvrage anglais intitulé : *The Roman Map*, qui servit peut-être de modèle à tous les libelles contemporains. Le motif une fois trouvé, écrivains et artistes s'en emparèrent et le traitèrent chacun à sa façon.

qu'un moine attise le feu : de l'autre, un cardinal armé du poignard montant la garde auprès du Saint-Siége. Au centre du tableau, se déroule l'épisode principal. Le Pape déguisé en oiseleur a tendu ses filets pour y prendre le monde, mais les mailles se rompent, et l'oiseau, c'est-à-dire le monde captif, s'envole libre et joyeux vers le ciel. A droite, dans le lointain, on voit flamber une ville en feu, c'est Rome, la sœur de Sodome et de Gomorrhe, détruite comme elles par une pluie de soufre. Dans la partie supérieure de l'estampe, apparaît une autre allégorie moins plaisante encore que brutale : la Papauté en mal d'enfant accouche d'une foudre avortée, qui se noie dans un bassin. Enfin au-dessus, par delà les nuages, s'ouvre la région des élus triomphants, vainqueurs de la fournaise, de la nasse et de la foudre, contemplant d'en haut les vengeances de Dieu et les tribulations de leurs ennemis. Une telle gravure est à la fois un sermon, un drame, un volume, qui s'explique et se commente scène par scène, chapitre par chapitre. L'unité d'action, de temps et de lieu n'y est pas mieux observée que dans nos vieux Mystères du Moyen Age. Mais l'imagination du spectateur vient en aide à l'insuffisance de l'art, comble les vides, rétablit les distances, et crée une perspective d'illusion qui tient lieu de réalité.

L'art protestant, contenu et glacé dès sa naissance par l'influence théologique, n'égala jamais, même dans la satire, les conceptions hardies de l'art chrétien au Moyen Age. Holbein est et restera longtemps encore son seul grand peintre humoriste et satirique. L'irrésistible mouvement de la Renaissance italienne emporte les esprits les plus indépendants, comme Jean Goujon et Bernard de Palissy. Le divorce est complet entre les croyances et l'imagination. Tel qui est prêt à souffrir et à mourir pour Christ, passera sa vie à peindre ou à sculpter des faunes, des satires et des naïades. Cependant, quelques rares essais de peinture et de sculpture huguenote percent çà et là. Jeanne d'Albret, qui dans son humble royaume de Béarn, ne pou-

vait égaler la magnificence des Valois, à défaut d'un Léonard de Vinci ou d'un Jean Goujon, couvrait de tapisseries allégoriques les murs de son château de Pau. Dans un tableau de la Messe brodé par sa mère Marguerite, elle fit enlever le prêtre et mit à la place un renard qui, avec force grimaces et contorsions, chantait tourné vers le peuple : *Dominus vobiscum!* Les autres panneaux de la tapisserie représentaient la fuite d'Égypte, la délivrance de Suzanne, l'élargissement de Joseph, tous souvenirs d'innocents opprimés, comme l'étaient alors les protestants de France. Dans les coins, on voyait des chaînes rompues, des menottes brisées, des estrapades et des gibets en pièces, libres et hardis défis jetés à la persécution, avec cette belle devise de saint Paul : « *Ubi spiritus, ibi libertas*[1]. » Henri IV avait grandi au milieu de ces images. Parmi toutes ces figures qui attirèrent ses yeux d'enfant, une surtout dut frapper son esprit naturellement enjoué et railleur, celle du renard disant la messe. Y songeait-il, en franchissant si gaiement le seuil de Saint-Denis? La légèreté, l'étourderie, l'indifférence religieuse, qu'on lui a si souvent reprochées, tinrent peut-être plus qu'on ne croit à ces premières impressions de l'enfance. Mais en revanche, il se souvint aussi des estrapades, des menottes, des chaînes brisées, et il paya sa dette à la liberté en signant l'Édit de Nantes.

Jeanne d'Albret trouva peu d'imitateurs. Les guerres civiles eurent bientôt étouffé cette faible éclosion de l'art protestant. D'ailleurs, la noblesse huguenote n'était pas riche, elle dédaignait volontiers les beaux-arts en haine de l'Italie, et se souciait moins de tableaux et de statues que d'arguments solides et d'armes bien trempées, pour triompher de l'Église romaine, de ses docteurs et de ses soldats. La bourgeoisie genevoise, grave, économe, prosaïque, moins curieuse de chefs-d'œuvre que de négoce, toute imbue des préventions calvinistes contre les images, n'ar-

1. IIe Épître aux Corinthiens.

riva point à créer ce qui semblait possible alors, un art démocratique et religieux. La Hollande seule se souviendra de ses Gueux.

II

Les catholiques, depuis longtemps en possession du ciseau et du pinceau, s'emparèrent à leur tour de la gravure comme de l'imprimerie pour combattre et diffamer leurs adversaires. Les calomnies atroces du *Passavant parisien*, les scandaleuses légendes semées sur la personne, la famille, la vie et la mort des réformateurs furent reproduites par le dessin et exposées à tous les yeux. C'était un appel à la haine et un avertissement pour les âmes pieuses. Ici, on voyait Calvin attaché au pilori et marqué du fer rouge par la main du bourreau sur la grande place de Noyon, en punition d'un vice abominable. Ainsi s'expliquaient sa fuite à Genève et l'horreur qu'il inspirait. Là, c'était Bèze entre sa maîtresse et son mignon expiant, sous le crayon d'un dessinateur orthodoxe, les courtes légèretés de ses *Juvenilia*. Ces diffamations directes étaient moins des caricatures que d'âpres et grossières vengéances. Les estampes allégoriques, dont on use largement alors, laissaient plus de place à la malice et à la gaieté.

Parmi ces dernières, il en est une qui ne manque ni de sel ni de mouvement : elle est intitulée la *Généalogie des Huguenots*. Saconay avait composé sous ce titre un lourd pamphlet hérissé de sottises, de facéties et d'érudition, sorte de carnaval amphigourique, où s'enchevêtraient les extravagances les plus folles, les raisonnements les plus ineptes, et force citations d'Homère, d'Aristote et de saint Thomas. Le plaisant écrivain, avec l'atticisme d'un cuistre en belle humeur, s'est demandé d'où vient le mot *huguenot*, et lui a trouvé cette heureuse étymologie *hu guenon* ! Ce grand secret une fois trouvé, Saconay à l'exemple de Circé, touche les docteurs protestants de sa baguette, et soudain ils de-

viennent singes ou guenons; les uns à tête de chien comme Luther, les autres à tête de loup comme Calvin, quelques-uns demi-singes et demi-renards comme de Bèze, Hurault ou même L'Hôpital, s'accordant tous pour dévorer la France. L'artiste a pris l'idée générale du livre et en a tiré une scène assez comique. L'estampe est ici bien supérieure à l'œuvre écrite. Le crayon a fait passer ou atténué les platitudes et les grossièretés de la plume. Figurez-vous une émeute de singes, une ménagerie échappée à travers le respectable champ de l'Église et de l'État. La gent insolente et grimacière s'est emparée du roi lion : elle l'a muselé, bridé et le chevauche comme un humble baudet. Un de ces effrontés babouins, juché sur son échine, secoue d'un air vainqueur une bourse pleine d'écus, enlevée peut-être au sac de l'abbaye ou du monastère voisin. Un autre, assis sur la croupe, joue avec cette terrible queue qui semait jadis l'épouvante, et qui n'excite plus que la risée. Un troisième, armé d'un dard, menace le front du noble animal, et le force à baisser la tête. Que devait en penser Charles IX ? N'était-il pas temps que Sa Majesté lionne se réveillât? La Saint-Barthélemy attesta qu'elle avait encore des ongles et des dents. Le livre et l'estampe parurent justement dans l'année même du massacre, qu'elles contribuèrent peut-être à provoquer.

Du roi, l'injure monte bientôt à Dieu; l'émeute devient sacrilége. Les profanations s'accumulent et s'aggravent d'étage en étage. C'est la chaire de vérité qui est envahie par maître Gilles prêchant et dogmatisant, à la façon de Luther et de Calvin : c'est le sacrifice de la messe qu'un de ces bateleurs orné de l'étole s'avise de parodier : c'est le Christ attaché sur la croix encore une fois et percé de coups par un de ces lutins armé d'une arbalète, tandis que d'autres gambadent autour d'un crucifix, l'insultent et le souillent par toutes sortesd'indécences. Hideuse scène de sabbat huguenot, qui devait faire dresser les cheveux sur la tête de tout bon catholique : les sorciers, qu'on brûlait chaque jour, n'en faisaient pas tant. — Cette gravure, si fantastique qu'elle

semble, est cependant encore une page d'histoire. Elle rappelle à tous les églises saccagées par les soldats de Condé et de Coligny, les reliques jetées au vent, les chapes, les étoles passant sur le dos des reîtres et des lansquenets, la soldatesque ivre de pillage, de sang et de vin, parodiant les mystères sacrés, buvant dans les calices à la chute du pape, et baptisant par dérision les moutons et les porcs, avant de les faire rôtir.

La victoire est complète dans l'estampe suivante, qui a pour titre : *Satan roi des huguenots*. Le Diable, assis sur son trône, donne sa bénédiction à toute une assistance de singes, qui représentent les diverses classes de la société, hommes, femmes, ministres, guerriers, savants, occupés à lire, à jouer, à prêcher, à faire bonne chère, etc. L'artiste a épuisé toutes les combinaisons du laid, tous les accouplements bizarres, qui peuvent dégrader l'homme sous l'enveloppe de l'animal. Ces monstres à tête de singe, de loup, de renard, de chien, de pourceau, expriment par leurs physionomies et leurs attitudes les principaux vices de l'hérésie, la manie furieuse d'ergoter, la rage des combats, l'instinct de médisance et de révolte, le cynisme des doctrines, la luxure immonde tant reprochée déjà aux sorciers et aux sorcières, et mise ici à la charge des huguenots malgré leur tristesse et leur austérité. Calvin d'ailleurs n'était-il pas le roi des paillards ? Cathelan et Saconay l'avaient proclamé.

Entre ces deux partis extrêmes, qui se déchirent et se déshonorent à l'envi par le crayon comme par la plume, les idées de tolérance et de liberté ne trouvaient guère plus d'interprètes chez les artistes que chez les écrivains. Cependant, parmi les estampes historiques du temps, il en est deux au moins qui méritent l'honneur d'être citées, si toutefois elles sont authentiques, point délicat à décider. L'une représente le supplice de Michel Servet. Calvin attise lui-même le feu sous les pieds de sa victime : à cette vue, le peuple effrayé fuit à toutes jambes vers une ville, dont on aperçoit les dômes et les tours dans le lointain. Cette ville

est Constantinople. Les diables rôdant aux alentours, guettent les fugitifs pour les saisir au passage. Quelle a été la pensée de l'artiste? A-t-il voulu dire par là que les chrétiens, rebutés par la tyrannie de Calvin, seraient réduits à chercher un asile jusque chez les Turcs? Castalion exilé, Gentilis emprisonné étaient sans doute de cet avis. Les catholiques se gardaient bien d'y contredire, et s'apitoyaient volontiers sur le sort du malheureux Servet, par haine contre Calvin. En somme, l'idée de cette gravure est d'une malice contenue, qui tranche avec les crudités et les violences trop ordinaires alors.

La seconde estampe, intitulée *La dispute spirituelle*, mérite ce titre à tous égards. C'est là, sans contredit, une des meilleures pièces que nous connaissions. Luther et Calvin sont aux prises, se tenant l'un l'autre par la barbe, en présence de Léon X, qui se bouche les oreilles, tant il est étourdi de leurs clameurs. Dans l'autre compartiment, un berger à genoux, au milieu de ses brebis qui dorment ou paissent tranquillement, lève les mains au ciel en s'écriant :

> Le Seigneur est mon pasteur,
> Et ne m'abandonnera jamais.

Dieu le père apparaît au milieu des nuages, et vient consoler l'homme pieux et fidèle, qui n'entend rien à toutes ces disputes. Cette fine et pacifique satire est si modérée, si raisonnable qu'on a pu hésiter à croire qu'elle fût réellement du seizième siècle. Quelques rares esprits indépendants, comme Érasme, Lefèvre d'Étaples, Rabelais, Montaigne ou L'Hôpital étaient seuls capables de la comprendre. Ce bon pasteur, qui tourne le dos au Pape, à Luther, à Calvin, pour converser face à face avec Dieu, semble être à la fois un libre disciple de l'*Imitation* et un précurseur lointain du vicaire Savoyard.

CHAPITRE. V.

CARICATURE POLITIQUE.

Rivalité de la France et de l'Espagne. — Les guerres civiles : *l'Arbre de Guillot le Songeur*. — *Les trois ordres de France.* — La Ligue et l'art ligueur. — Le tableau des catholiques anglais. — Métamorphoses de Henri III : *le Diable et l'Hermaphrodite*. — *Le Tableau des Seize*, par Jean Petit. — Estampes du parti Politique : le *Figuier d'enfer*, la *Procession de la Ligue*, la *Singerie des États*, la *Ligue Sorcière*. — Gravures morales et philosophiques.

I

L'estampe politique devait avoir son tour, mais un peu plus tard. La longue rivalité de Charles-Quint et de François Ier, si féconde en manifestes, en cartels et en chansons, avait mis sur pied toutes les forces et les malices de chaque parti. Les rodomontades et les mésaventures de Janot d'Espagne, si plaisamment racontées par Arêna, semblaient offrir une ample matière au crayon satirique des dessinateurs. Cependant, la gravure peu cultivée jusqu'alors en France ne joua pas un grand rôle dans la dispute. Les deux souverains, qui se renvoyaient, à la face de l'Europe, les accusations de parjure, de mensonge et d'assassinat, s'épargnèrent du moins les représailles de la caricature. Des médailles, des symboles, des devises menaçantes, furent à peu près tout ce qu'on échangea. Charles-Quint fit afficher aux quatre coins de l'Europe l'épée flamboyante gravée en tête du manifeste où il sommait son rival de renoncer à

l'alliance du Grand Turc. Quelques années plus tard, Henri II ripostait par sa fameuse médaille, où il unissait le chaperon bourgeois des Flandres au poignard de Brutus, en se proclamant le défenseur des libertés germaniques contre le César d'Occident. A l'issue de la lutte, une estampe allégorique représentait le *Triomphe des Gaulois*, un coq sur un char traîné par des léopards, tenant dans son bec un serpent et une palme entre ses pattes. Au-dessous, cette devise significative : « *Non hæc sine numine Divum*, » par allusion sans doute à cette fatalité qui poursuivit jusqu'au seuil de Saint-Just, les armes de Charles-Quint vieillissant.

Avec les guerres civiles, les estampes deviennent plus nombreuses, et aussi plus vivantes et plus hardies. Elles servent de manifeste aux factions, et initient la foule aux intrigues et aux rivalités dont la cour est le théâtre. Les princes n'en appellent plus seulement au jugement de Dieu et de leur épée : il leur faut agir sur cette masse flottante, houleuse, indécise, qui donne ou ôte la popularité, qui peut faire un matin de Guise ou de Condé le véritable roi de France. La gravure sert ici d'intermédiaire tenant à la fois du libelle et du journal. Ailleurs, à propos du *pasquil des Princes*, nous avons déjà cité une estampe fameuse intitulée *l'Arbre de Guillot le Songeur*, sorte de manifeste en peinture, qui explique et justifie le soulèvement de la noblesse liguée contre l'influence des Guises et de la Reine Mère. C'est un appel à l'ambition endormie d'Antoine de Bourbon, oncle du roi; un tableau exact des partis qui divisent la cour, et qui déchireront bientôt le royaume; une traduction plaisante de la chanson *Bourbon dormez*, et un préambule naturel à la double déclaration de Condé.

Les partis, aussi acharnés à se calomnier qu'à s'égorger, usent du crayon comme de la parole et de l'épée. Tandis que les protestants colportaient dans toute l'Europe l'image du glorieux martyre d'Anne Dubourg, les catholiques de leur côté exposaient dans une longue série d'estampes sanguinaires et larmoyantes les sacriléges et les massacres

commis par les huguenots : églises saccagées, moines pendus, religieuses violées, prêtres éventrés, dont les entrailles pantelantes servaient d'auge ou de pâture aux chevaux de Coligny et de Condé. Ces horribles scènes, grossièrement esquissées sur de maigres planches, sans inspiration et sans génie, étaient autant d'appels à la vengeance. On s'acheminait ainsi vers la grande revanche de la Saint-Barthélemy.

D'un autre côté, les aspirations démocratiques qui commençaient à couver au sein des masses, se traduisaient en estampes et en peintures allégoriques, avant d'éclater par la bouche des Seize ou dans le dialogue du Maheustre et du Manant. Les États généraux, ces grandes assises de l'opinion publique, où chaque ordre apportait ses doléances et ses griefs, excitaient le pinceau des artistes comme la parole des orateurs. Témoin ce tableau des *Trois ordres de France*[1], conservé si longtemps dans l'Hôtel-de-Ville d'Aix en Provence. Deux mains, qui sont celles de Dieu même, laissent descendre du haut des cieux un vaste cœur, au centre duquel paraît un roi agenouillé devant un crucifix. Au-dessous, cette inscription toute monarchique, « *Nihil aliud in nobis.* » Ce cœur qui représente la France repose sur le dos d'un épais gaillard, court, trapu, suant et gémissant sous le fardeau : c'est Jacques Bonhomme, vêtu en paysan, une serpe à la ceinture et une faux à ses pieds. A droite, se tient un gentilhomme élégamment vêtu d'une casaque, d'un manteau brodé, et coiffé d'une toque italienne; il a ôté un de ses gants, et du bout des doigts fait mine de soutenir, sans grand effort, ce cœur qui menace de tomber. A gauche, un homme d'Église, les yeux tournés vers le Roi grand distributeur des bénéfices, étaie le cœur d'un air distrait et aussi faiblement que le gentilhomme. L'artiste s'est fait ici l'écho de la vieille plainte sans cesse répétée depuis le Pauvre commun d'Alain Chartier :

> Je porte toujours le faix.

1. Voyage d'un Iconophile, par Duchesne. (*Musée de la caricature.*)

Il le portera encore durant deux siècles, sans pouvoir se faire écouter. Cependant, Jacques Bonhomme s'enhardit chaque jour : bientôt nous le verrons dans l'estampe populaire du Maheustre et du Manant, campé fièrement sur ses pieds, malgré sa misère, en guenilles, la besace au dos, tenant tête au gentilhomme.

La Ligue, qui fut sous plus d'un rapport un retour offensif du Moyen Age, revint aux traditions et aux libertés de l'art démocratique. Toute cette diablerie grimaçante et railleuse, dont les imagiers de l'âge précédent avaient couvert les portails et les vitraux de nos cathédrales, reparaît dans les estampes que la presse lance chaque matin, mêlées à la mitraille des pamphlets et des chansons. Le crayon devient aussi redoutable, aussi violent que la plume et la parole. Par lui toutes les calomnies prennent un corps, tous les récits fantastiques deviennent une réalité. Rien n'était plus capable d'émouvoir une foule ignorante, crédule et passionnée. Le clergé se souvenait encore de ce fameux Pierre du Cugnet, que les rancunes du Chapitre tenaient cloué depuis trois siècles au pilori de Notre-Dame. Il se rappelait que le ciseau des artistes était venu plus d'une fois en aide aux prédicateurs : l'ancienne alliance fut renouvelée. Les églises, les monastères, les abbayes se couvrirent de peintures et de sculptures satiriques, où figuraient les ennemis de la Sainte Union, Henri III, Henri IV, Élisabeth, en compagnie des Politiques, tous voués au Diable et précipités dans les enfers. Le Béarnais, à son avénement, fit disparaître la trace de ces folies et de ces haines désormais assoupies. Ainsi s'est perdue pour nous une page éphémère sans doute, mais cependant curieuse, de l'art contemporain.

Un seul monument, complet dans son genre, a survécu : c'est le précieux recueil de Lestoile, sorte de musée satirique, qui embrasse toute l'époque de la Ligue. Nous n'avons là, il est vrai, que les pièces inférieures, les estampes et les placards qui couraient les rues. L'art ligueur produisit d'au-

tres œuvres plus importantes, dont les mémoires du temps nous ont du moins gardé le souvenir. Le lendemain de la mort de Marie Stuart, au moment où Dorléans lançait son fougueux pamphlet du *Catholique anglais*, un tableau exposé à Saint-Séverin par les soins de la duchesse de Montpensier, représentait au vif les cruautés de la Jézabel d'Angleterre sur les pauvres catholiques. Tout Paris y accourut. C'était là, sans doute, une de ces peintures enluminées d'horreur et de vermillon, comme les sanglantes boucheries de l'école espagnole, telles que nous les retrouvons dans Ribeira, mélodrame sur toile propre à exciter la haine plus encore que la pitié, et dont la brutale crudité revit en partie dans les gravures du temps. Le peuple rugissait alentour, alléché par la vue du sang, et menaçait de faire pis encore que les bourreaux anglais pour venger les pauvres martyrs. Henri III, effrayé et craignant que la rage de ces dogues ne se tournât contre lui, fit enlever le tableau pendant la nuit. Quelques jours auparavant, il s'était vu en songe déchiré par des bêtes sauvages, et avait fait tuer le lendemain tous les lions et les tigres de sa ménagerie. Il lui fut plus difficile de se dérober aux vengeances et aux représailles des artistes ligueurs.

Le malheureux roi, si grand amateur de mascarades et de travestissements, se vit condamné par la caricature à un interminable carnaval satirique. Les estampes suivirent bientôt la même progression que les sermons et les pamphlets. Chaque matin s'annonçait une nouvelle métamorphose. D'abord on parodia le frère Henri de Valois cachant sous ses larges manches ses griffes de harpie, pour fouiller dans les coffres de l'Hôtel de ville. Une gravure inspirée peut-être par la boutade oratoire du bonhomme Poncet, représente le Roi affublé d'un sac de pénitent, tirant le miel et la cire d'une ruche, tandis qu'un essaim d'abeilles bourdonne autour de lui. Au-dessous se lit cette légende explicative, qui donne le secret de la comédie : *Sic eorum aculeos evito*. La robe était peut-être capable de préserver

d'un coup de langue, mais non d'un coup de poignard : Henri l'éprouva.

Bientôt le pénitent devint sorcier, puis de sorcier démon, dernier terme de la métamorphose. La Ligue, en exaltant les haines superstitieuses des masses, évoqua contre Henri III toute une fantasmagorie infernale, dont Lucifer, Belzébuth et Satan furent, avec d'Épernon leur confrère, les principaux acteurs. Tandis que Pighenat, Boucher, Lincestre racontaient en chaire les oblations que Henri de Valois faisait au Diable, la gravure populaire exposait ce récit aux yeux de la foule. Qui osait en douter, après l'avoir vu représenté au vif d'après nature? En général, ces productions reflètent toutes les passions du temps : elles en ont l'âpreté, la violence et le cynisme. Nul souci de la grâce ni de la délicatesse : la haine en a banni cette qualité essentielle à la caricature comme à la chanson, la gaieté. C'est le réalisme dans sa crudité primitive, tour à tour niaise ou brutale. Le merveilleux, le fantastique s'y mêle moins pour l'embellir et l'égayer que pour l'enlaidir et l'assombrir encore.

La mort des Guises devint un sujet d'amplification oratoire et artistique, de discours funèbres, de complaintes et d'estampes sans fin. De toutes parts, on vit s'étaler le lamentable martyre des deux frères. Une gravure, placardée dans les rues et à la porte des églises, exposa la tragédie au complet. On y voit d'Épernon armé d'un soufflet, faisant entrer l'idée du crime dans l'oreille de son maître, qui l'écoute d'un air ahuri et hébété : en face, Larchant tenant dans chaque main la tête des deux victimes. Leurs corps tailladés et découpés sont étendus comme sur un étal de boucher, avec cette inscription : « *Ils sont morts pour Christ et le public, et vivront à jamais.* » A partir de ce jour, le crayon comme la plume semble trempé dans le sang : l'estampe est moins une satire qu'un appel à l'assassinat. L'huissier infernal frappe à la porte du roi et lui annonce que son ermitage est prêt : cet ermitage, dernier asile de frère Henri, n'est autre chose que la gueule d'un monstre

vomissant des flammes. A mesure qu'on avance, le type humain s'altère, se dégrade et disparaît sous cet amàs de métamorphoses, qui assaillent l'infortuné monarque.

Parmi ces caricatures royales, il en est une qui les surpasse et les résume toutes, c'est celle de l'*Hermaphrodite*, monstre amphibie, mélange bizarre d'éléments hétéroclites empruntés à la bête, à l'homme et au démon. L'imagination, excitée par la haine, n'a rien inventé de plus fantasque et de plus complet. Le monstre a la tête d'un lion avec une crinière attifée et frisée comme la chevelure d'une coquette; le regard oblique, la physionomie incertaine d'un caméléon; les mamelles pendantes d'une femme; le corps vêtu d'écailles comme un serpent; les griffes velues et crochues comme un diable, l'une tenant un chapelet, l'autre un portrait de Machiavel, l'unique saint qu'il adore. Le costume appartient également aux deux natures et aux deux sexes : la coiffure et la collerette sont d'une petite maîtresse, le haut-de-chausses et le justaucorps d'un homme et d'un soldat. La devise : *A tous accords*, est ambiguë et semi-obscène comme les vers qui l'accompagnent :

Je ne suis mâle, ni femelle, etc.

Tel est le douteux animal, le Sphinx créé par l'art ligueur : un nouvel Œdipe, Jacques Clément, se chargea d'en triompher.

Quand la bête royale fut enfin retournée aux Enfers, d'où elle était sortie, un nouveau monstre prit naissance sous l'infatigable pinceau de la Ligue. Ce fut la Sirène ou le Politique, être équivoque, mâle et femelle à la fois, formé de l'entremetteuse et du dragon. Dans ce mélange de l'homme et de la bête, les traditions du Moyen Age s'allient au souvenir de la mythologie païenne ressuscitée par la Renaissance. Les imaginations d'alors exaltées et crédules se plaisaient à ces accouplements incestueux. L'humanité reproduite avec ses ridicules et ses vices sous les traits des animaux est devenue de nos jours, grâce au génie de La

Fontaine et au crayon de Granville, une des formes les plus spirituelles et les plus piquantes de la caricature. Au temps de la Ligue, la gravure semble plutôt rétrograder vers les proportions monstrueuses et les combinaisons discordantes de l'art égyptien et assyrien. Il y eut là évidemment toute une période de cauchemars et de mascarades fantastiques, aussi périlleuse pour le goût que pour le bon sens français.

L'art ligueur tenta un dernier effort dans le fameux *Tableau des Seize*[1] : ce fut là sa dernière et sa plus éclatante manifestation. Les Seize, par leur origine démocratique, devaient trouver plus d'un allié parmi les imagiers, décorateurs et praticiens en possession du burin et du pinceau. Un des leurs, un confrère de Louchard et de Cromé, Jean Petit se chargea de composer une grande diablerie aux dépens du parti royaliste. Le sujet, véritable mélodrame politico-religieux, était la chute de Lucifer tombant du paradis en enfer : page grandiose de l'épopée biblique, que devait immortaliser bientôt le génie de Milton, mais qui n'a pu faire vivre le nom de Jean Petit. Ce tableau fut solennellement exposé le 11 juillet 1593, jour de la procession du saint sacrement dans l'église de Saint-Barthélemy. On s'étouffait à l'entour. L'artiste suivant bravement les traces de Dante et de Michel-Ange, avait traduit sur sa toile vengeresse les vivants et les morts, les amis et les ennemis de la Sainte Union.

Dans la partie inférieure s'ouvraient les profondeurs de l'Enfer. Au milieu, Henri de Valois, la face hâve et effarée, entouré de flammes, de soufre et de lutins, portait sur son front cet écriteau expiatoire : *le Tyran*. Tout près de lui, Brisson, Larcher et Tardif, les trois conseillers pendus par ordre des Seize comme traîtres à la Sainte Union, attachés là, au pilori de Satan, après l'avoir été au gibet de la place de Grève. Puis, toute la séquelle maudite des Politiques, menu fretin jeté en pâture aux diablotins de second ordre :

1. C'était le nom qu'on lui donnait. Voy. le journal de Lestoile.

grande mascarade drolatique, où chacun se donnait le malin plaisir de reconnaître un voisin suspect ou un ennemi, comme dans un charivari de Mardi Gras. Dans la partie supérieure, qui représentait le Paradis, on voyait se dérouler majestueusement un splendide archange saint Michel, les ailes étendues, l'épée à la main, écrasant sous ses pieds un horrible démon ceint d'une écharpe blanche, où on lisait : *le Béarnais*. L'archange portait le nom radieux de *Monsieur de Guise roi*. Tout autour s'épanouissait une cohorte d'anges victorieux ayant chacun un diable sous leurs pieds : le duc de Mayenne, avec sa grosse face bouffie et triomphante, y chevauchait le démon de Montpensier, grand moyenneur de paix : l'ange breton de la Ligue, le duc de Mercœur, précipitait dans l'abîme le marquis de Conti, un autre agent de séduction. On prenait ainsi sa revanche d'Arques et d'Ivry, en transportant au ciel les victoires que la terre refusait trop souvent aux armes ligueuses. Ce carnaval en peinture complétait la grotesque procession du bonhomme Job, promené dans les rues de Paris par la soldatesque et la populace, au bruit des tambours et des violons : dernier effort d'une gaieté qui s'éteignait chaque jour, sous le poids de la misère et du découragement.

II

Les Politiques, déjà maîtres de la plume, à défaut de la parole, s'emparèrent bientôt aussi du crayon. Seulement, les presses populaires étant presque toutes au pouvoir de la Sainte Union, il leur fallut recourir aux planches d'Allemagne et de Hollande; mais ce fut toujours de la France que vint l'inspiration. La Ménippée, ce chef-d'œuvre de la Satire politique au seizième siècle, devait provoquer les malices de la caricature. L'esprit frondeur et narquois de la vieille France s'y retrouvait tout entier : il en fut de même dans les estampes. Ici l'horrible, le fantastique, qui tiennent une si

large place dans les œuvres de l'art ligueur, ont à peu près disparu : l'allégorie a la précision d'une page d'histoire. L'image est en général vive et gaie comme une chanson de Rapin ou de Passerat. Un certain bon sens bourgeois et positif guide et contient le crayon de l'artiste dans les limites de la réalité. La première scène reproduite est celle qui sert de frontispice à la Ménippée, le fameux *Higuiero d'Infierno* ou *Figuier d'Enfer*, placé à la porte des États comme l'inscription symbolique de Dante à l'entrée des sombres lieux : « Par moi, l'on va dans la cité des larmes, etc. » Par lui, on entre dans la région des fantaisies et des allusions plus facétieuses que terribles. Au pied de l'arbre, s'ouvre un vaste gouffre rempli de flammes, d'où s'échappe un moine tenant d'une main un flambeau et un poignard, de l'autre la croix de Lorraine. Près de là, Jacques Clément écoute d'une oreille attentive les exhortations de Madame de Montpensier : l'archevêque de Lyon confesse sa sœur derrière un ballot de fin catholicon d'Espagne : le Pape répand sur le tout sa bénédiction. Le sens est clair, l'allusion un peu verte et crue ; mais en somme, il y a là moins de colère que de jovialité.

La Procession de la Ligue, cette bouffonnerie désopilante, dont on avait ri de si bon cœur chez le chanoine Gillot, devait faire le tour du monde, multipliée par la gravure. Ce fut de Hollande qu'elle partit. Le récit de l'écrivain est resté sans doute bien supérieur au dessin de l'artiste. Cependant, la composition ne manque ni de mouvement, ni de comique. Toutes ces têtes de moines transformés en soudards, ces accouplements bizarres de robes et de cuirasses, de casques et de capuchons, forment une cohue pittoresque et vivante comme un dessin de Callot ou une peinture de Téniers. Les acteurs principaux de la Ménippée s'y retrouvent, depuis le recteur Rose avec son camail et son hausse-col, jusqu'au page boiteux de la Sainte Union, le Petit Feuillant jouant du moulinet avec son sabre. Les moinillons tirent des coups d'arquebuse en détournant la tête, effrayés eux-mêmes de la détonation. Une grande dame, sans doute la

duchesse de Montpensier, lève les mains au ciel et saute de joie à la vue de ce magnifique défilé. Les visages épanouis des bourgeois et bourgeoises formant la haie sur le passage de la procession, expriment assez plaisamment la niaiserie béate du populaire, qui prend au sérieux la mascarade.

Les Tapisseries des États, sorte de caricatures en récits et en couplets, offraient une interminable série de sujets grotesques : l'artiste n'avait qu'à puiser. Cette longue galerie satirique, où comparaissaient tous les chefs de la Sainte Union, était une plaisante contre-partie des scènes infernales et des horreurs sanglantes que l'art ligueur étalait dans les églises et les cimetières. Moins emportée et moins brutale, la gravure royaliste, au lieu de damner ses ennemis, se contente de les vouer au ridicule. *La Grande Assemblée des États*, toujours annoncée et toujours remise, obtint la même vogue et le même succès de fou rire que la procession de la Ligue. Aujourd'hui même, cette vieille estampe amuse presque autant qu'une page de la Ménippée. Jean de la Taille, l'auteur des *Singeries de la Ligue*, s'est chargé d'en écrire le commentaire, s'il n'en a même donné l'idée. Au fond de la salle, au-dessus du siége du président est suspendu le portrait de l'*épousée*, c'est-à-dire de l'Infante d'Espagne, appelant de ses vœux un mari qui ne vient pas :

Pourtant si je suis brunette,
Ami, n'en prenez émoi :
Car autant aimer souhaite
Qu'une plus blanche que moi.

Mayenne assis sur le trône, à la place du roi son maître, s'épanouit dans sa majesté, tandis que deux musiciens le régalent de leur harmonie, et qu'un chien danse devant lui : image touchante des sympathies et des hommages sincères dont il est l'objet. A droite, les Seize réduits au nombre de douze, le collier ou la corde au cou avec une médaille du poids et de la valeur de douze livres tournois en pur catholicon venant d'Espagne. Un des panneaux représente l'aventure du meunier condamné à être fouetté de verges pour

avoir dit à son âne : « Allons, Gros Jean, aux États. » L'autre nous montre les Seize occupés à forger un roi : mais quoi qu'ils fassent, leur statue se rompt et se brise en mille pièces sur l'enclume. Il y a là sans doute un souvenir de la belle profession de foi monarchique de d'Aubray s'écriant : « Un roi ne se forge en un jour.... celui que nous demandons est déjà fait par la nature et né au vrai parterre de France. »

Les Singeries de la Ligue, œuvre littéraire d'ailleurs assez médiocre, offrent un curieux échantillon de cette alliance conclue entre l'artiste et l'écrivain, au moment où l'idée monarchique triomphait. Quand la Ligue fut décidément vaincue, elle subit à son tour les métamorphoses dont elle avait accablé si longtemps ses ennemis. L'image de l'Hydre à trois têtes, couverte du manteau de la religion, se reproduisit partout comme devait se reproduire plus tard celle de l'hérésie terrassée sous Louis XIV. Le lion royal apparut comme le sauveur et le libérateur de la France :

L'honneur de l'univers, cette indomptable France,
Périssait sous les coups de ces barbares lois :
Le Ciel vient au secours, le grand lion s'élance,
Et donne un coup mortel à la mort des François.

Les rôles étaient bien changés. L'allégorie monarchique acheva de ruiner dans les esprits l'idée de la Ligue : mais elle paraît moins amusante à mesure qu'elle devient plus solennelle et plus adulatrice. Bientôt, la Sainte Union passait à l'état de fantôme : on la brûlait publiquement à Lyon sous la forme d'une sorcière. Triste retour des choses d'ici-bas ! après avoir été une des grandes puissances du siècle, elle se voyait réduite à jouer le rôle de Carême-Prenant. Ce fut là le dernier acte de la grande comédie politique et religieuse du seizième siècle.

La Réforme et la Ligue n'avaient pu créer un art nouveau national et démocratique : la victoire sur ce point restait à la Renaissance. Il en fut de même au théâtre et dans la littérature, où son empire allait s'établir solennellement, consacré par des chefs-d'œuvre qui rappelaient les beaux siècles

d'Auguste et de Périclès. La satire morale et philosophique, supérieure dans les œuvres littéraires, tient peu de place dans l'art au seizième siècle. Ce genre illustré par Holbein en Allemagne et plus tard en France par Callot est assez pauvre alors. Toutes les forces vives et les hardiesses du crayon se tournent vers la religion et la politique. La *Mort* et le *Fou* restent encore, surtout au commencement du siècle, les deux personnages moraux et satiriques les plus populaires. La *Nef des Fous* de Sébastien Brandt, l'*Éloge de la Folie* d'Érasme forment les deux canevas principaux sur lesquels brode l'imagination des artistes. Les dernières inspirations de la *Danse Macabre* sont recueillies par les dessinateurs protestants. Holbein y trouve un sujet de satire contre les moines et les papes. Mais l'âge nouveau regarde d'un autre côté. Ce n'est plus la Mort avec ses austérités et ses mélancolies, c'est la vie dans toute l'expansion de sa séve luxuriante et folle, c'est le déchaînement des passions, des appétits, des libertés, qui saisit et anime le monde. Rabelais, le grand interprète de cette rénovation, n'a pas suscité d'artiste digne de lui. Les gravures jointes au Pantagruel, dans l'édition des *Variorum*, sont d'une époque postérieure[1], et d'ailleurs si étranges, si obscures qu'elles offrent plus de difficulté que le texte même. Les extravagances du crayon ont dépassé de beaucoup celles du récit; rien de profond ni de philosophique dans ces estampes vides et creuses comme des abstractions, dans ces accouplements bizarres d'hommes et de bêtes, d'êtres sans forme, de casques sans tête, de pourpoints sans corps. Les grands artistes, comme nous l'avons déjà dit, suivent évidemment une autre voie : ils sont tout entiers à la contemplation idéale du beau antique. C'est là qu'ils vont chercher et trouvent leurs véritables inspirations. Cependant l'esprit de médisance ne perd jamais complétement ses droits : quelque vieille facétie traditionnelle paraît encore de loin en loin, comme ces ancien-

1. Publiées à Augsbourg, en 1597.

nes images que les presses d'Épinal renouvellent chaque année, depuis trois siècles. On y voit figurer : le *Mari patient*, la *Femme qui porte le haut-de-chausses*, le *Mari trompé* : maigres caricatures sans valeur et sans portée qui ne s'élèvent guère au-dessus des Contes d'Eutrapel et des Sérées de Boucher. L'art satirique et populaire du seizième siècle est resté, sous ce rapport, très-inférieur à celui du Moyen Age. Du reste, on n'est guère tenté de le regretter, quand on songe au merveilleux épanouissement de tant d'œuvres sérieuses et sublimes, écloses sous le soleil de la Renaissance et signées des noms de Raphaël, de Michel-Ange, du Titien, du Tintoret, etc. L'art ne pouvait que se compromettre ou s'abaisser en quittant les régions de l'idéal, pour descendre dans le champ des réalités mesquines ou ridicules, dont le monde était semé alors comme aujourd'hui. Il prit pour devise la maxime : *Sursum corda et oculi!* Ce fut par là qu'il mérita d'enchanter et d'éblouir l'humanité.

CONCLUSION.

Ici nous touchons au terme de cette longue promenade à travers le champ de bataille du seizième siècle. La course a été laborieuse pour nous et peut-être aussi fatigante pour le lecteur, s'il a eu la patience de nous accompagner jusqu'au bout. C'est une rude tâche en effet que l'inventaire de tant d'œuvres discordantes, de haines, de colères et de vengeances, accumulées dans ce cercle de fer et de feu, où se débat la société d'alors. Pourtant on finit par s'y habituer, comme on se fait au tumulte et à la fumée du combat. Disons mieux, l'âme y trouve une sorte de plaisir austère, semblable à celui que nous inspire un drame terrible, où le cœur se serre et jouit de sa douleur même. Le spectacle de la lutte et de la souffrance porte aussi son enseignement. Aux générations plus heureuses, qu'amollit et corrompt parfois le bonheur, il est utile de rappeler à quel prix leurs pères ont acheté le repos et la liberté. Nous venons d'assister à l'éclosion et aux premières agitations d'un monde nouveau. Nous l'avons vu se dégager parmi les éclairs et les tonnerres de la guerre civile et religieuse, tourmenté, ballotté comme notre globe lui-même aux heures de la création. Après ces grandes journées de crise et de déchirement, qui composent en quelque sorte la Genèse des temps modernes, vient une période d'apaisement. Les feux s'éteignent de tous côtés. En politique, Henri IV pose la base sur laquelle

va s'élever l'édifice monarchique, affermi et exhaussé outre mesure par Richelieu et Louis XIV. En religion, l'Édit de Nantes apparaît comme l'arc-en-ciel précurseur du calme après l'orage. Dans le monde de la pensée, Malherbe et Descartes vont bientôt établir, avec une autorité souveraine, l'un le code de la langue et du goût, l'autre le fondement de la certitude.

La Satire a été une des grandes armes de combat dans cette arène, où la presse entasse autant de ruines et fait autant de victimes que le canon. Mêlée aux querelles des partis, elle en partage les destinées comme les passions. Après avoir revêtu toutes les formes, abordé tous les sujets, elle s'assoupit doucement avec les foudres de la guerre civile sous la main du Béarnais. Au moment où elle atteint ces dernières heures plus calmes et plus rassises du seizième siècle, après tant de luttes et de métamorphoses, il nous est permis de porter un jugement définitif sur le rôle qu'elle a joué. A-t-elle été un bien ou un mal? L'un et l'autre à la fois : comme la lance d'Achille elle a souvent guéri les blessures qu'elle avait faites. Quand on aura trouvé le moyen de guerroyer sans tuer les hommes, sans bombarder, sans brûler, sans dévaster et sans détruire, alors on pourra se flatter de supprimer dans les controverses religieuses, politiques ou littéraires, la malice, l'injure et la diffamation, cet éternel aliment de la Satire. Jusque-là, il faudra bien se résigner à voir, dans les combats d'idées, comme dans ceux de la force matérielle, la plume aussi tranchante que le glaive frapper à mort les croyances, les systèmes et les réputations. La guerre est et sera toujours la guerre, même en s'humanisant; et de toutes les armes dont elle peut user, la satire est encore la moins cruelle. Les plus virulents pamphlets, tels que le *Traité des Reliques*, le *Réveille-matin des Français*, les *Vindiciæ contra tyrannos* ou la *Prose du clergé de Paris*, nous semblent, après tout, moins impitoyables et moins atroces que le massacre des Vaudois ou que le sac de Rome par l'armée catholique de Charles-Quint. Pourquoi donc ne les jugerait-on

pas avec le calme et l'impartialité que nous accordons tous les jours, en histoire, aux exploits et aux pilleries d'une bande de reîtres ou de lansquenets ? D'ailleurs, il faut le proclamer à l'honneur de la Satire, dans toutes ces grandes batailles où elle s'est trouvée engagée, la victoire a fini par rester en somme à la justice et à la vérité : la Tolérance a passé de la *Charte de Thélème* dans l'Édit de Nantes ; la *Ménippée* a vengé la royauté nationale de l'*Avertissement aux catholiques* et des *Sorcelleries de Henri de Valois*. La leçon n'a donc pas été si mauvaise.

Peut-être des esprits graves nous reprocheront-ils de n'avoir vu qu'une comédie dans ce siècle rempli de tant de larmes et de sang ; d'avoir arrêté notre attention et celle du lecteur sur des écrits indignes du regard de la postérité. Nous répondrons qu'une comédie, qui a pour épisodes principaux la Réforme, la Saint-Barthélemy, la Ligue, l'avénement de Henri IV ; pour acteurs Rabelais, Marot, Ronsard, Calvin, de Bèze, Hotman, Henri Estienne, d'Aubigné, Passerat, Régnier, Pasquier et même Garasse, n'est pas dénuée de tout intérêt ; qu'à côté des platitudes et des trivialités auxquelles n'échappe aucun genre, et la Satire moins que tout autre, des œuvres comme le Pantagruel, les Tragiques, le Contr'Un, l'Anti-Espagnol, la Ménippée, ne déshonorent ni la langue ni l'esprit français ; enfin, qu'il ne faut pas trop en vouloir à ceux qui tentèrent de terminer ou du moins d'abréger, par le rire et le sarcasme, des querelles, que d'autres attisaient et prolongeaient par le fer et par le feu. L'image des violences, des injustices, des calomnies mêmes attachées aux grandes choses et aux grands noms, en nous révélant les misères communes de l'humanité et aussi l'énergie des âmes supérieures, a son côté moral et consolant. A ceux qui, comme Henri IV, Sully, L'Hôpital, ont voulu partout et toujours l'honneur et le salut du pays, le triomphe du bon sens, de la justice, et n'en ont été payés trop souvent durant leur vie que par l'ingratitude et la diffamation, nous citerons cette phrase sensée et vraiment philosophi-

que de l'*Avertissement sur les libelles* (1615) : « Jamais on ne vit règne, tant fût-il heureux, qui n'ait eu des contradicteurs ; c'est un vice attaché à notre nature et non point à l'époque. Il ne faut point douter qu'il n'y ait eu des malcontents sous le règne d'Auguste et de Trajan, sous celui de Charlemagne et de saint Louis. Il y en aura tant que le monde sera monde. C'est pourquoi on ne se doit point étonner des plaintes injustes qu'on fait du gouvernement de l'État. » A ceux qui, après avoir fait le mal, réclament pour leur mémoire le bénéfice du silence, l'impunité du tombeau et l'amnistie d'une postérité indifférente, nous redirons avec la Ménippée : « C'est la punition que les méchants ne peuvent éviter; et s'ils ont tous leurs plaisirs d'ailleurs, pour le moins faut-il qu'ils aient ce déplaisir et ce ver sur le cœur, de savoir que le peuple les déchire et les maudit secrètement, et que les écrivains ne les épargneront pas après leur mort. »

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

LIVRE DEUXIÈME.

SATIRE RELIGIEUSE.

LIVRE TROISIÈME.

SATIRE POLITIQUE.

LIVRE QUATRIÈME.

SATIRE LITTÉRAIRE.

LIVRE CINQUIÈME.

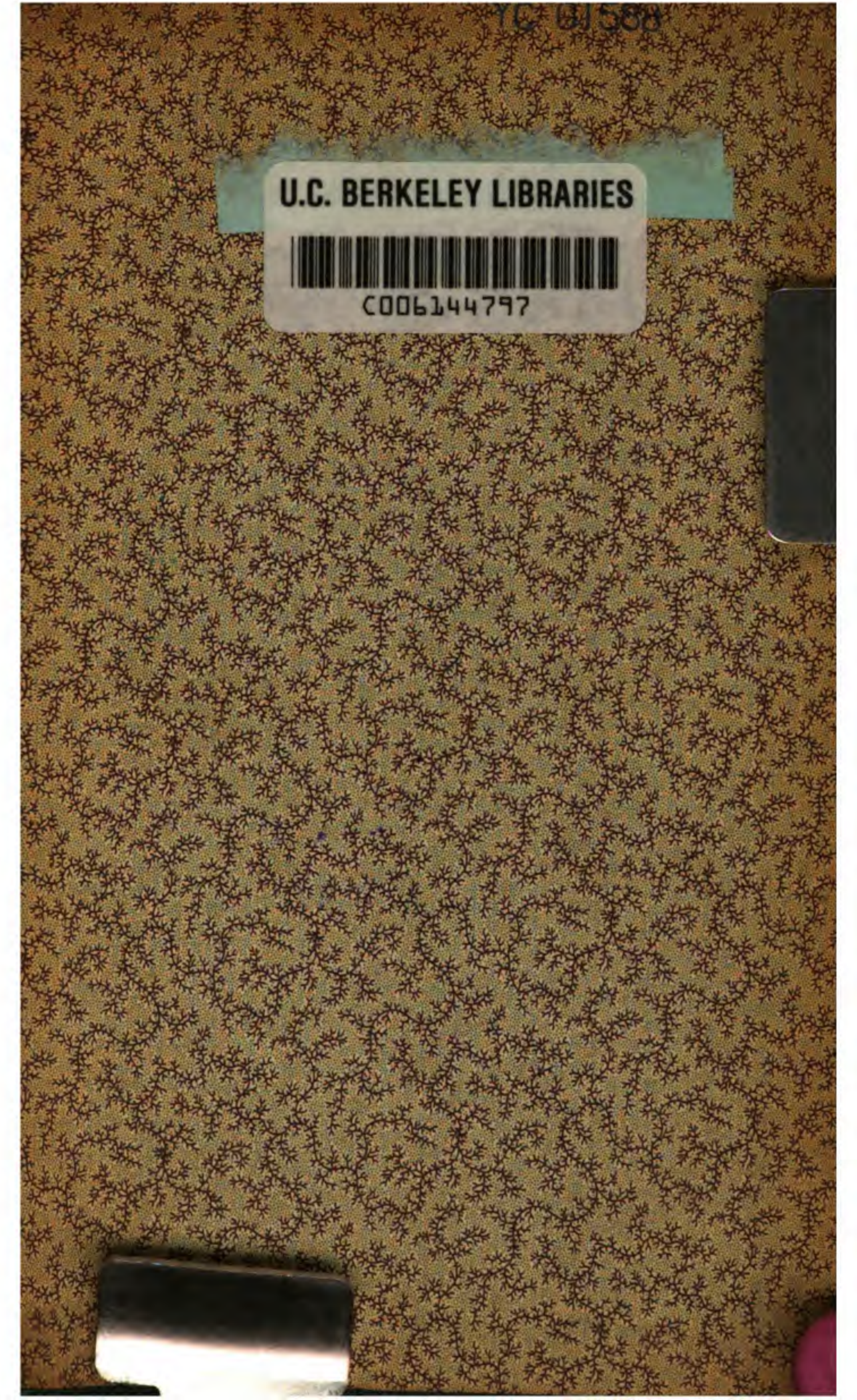
SATIRE DRAMATIQUE ET ARTISTIQUE.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

8537 — Imprimerie générale de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

ERRATA

Page	32,	ligne	7,	lisez:	*Bouchart*	au lieu de:	*Boucher.*
—	32,	—	16,	—	*psalmodies*	—	*palinodies.*
—	62,	—	24,	—	*Cette nouvelle*	—	*Ce nouvel.*
—	83,	—	23,	—	*Sciomachie*	—	*Schiomachie.*
—	111,	—	22,	—	*Clandestines*	—	*Clandestins.*
—	127,	—	3,	—	*O fortunatos*	—	*O fortunati.*
—	141,	—	29,	—	*male*	—	*mâle.*
—	184,	—	8,	—	*dru*	—	*drues.*
—	206,	—	27,	—	*termites*	—	*thermites.*
—	319,	—	12,	—	*plain*	—	*plein.*
—	417,	—	17,	—	*se nom'*	—	*se nomme.*
—	573,	—	7,	—	*Catherine*	—	*Marie.*
—	636,	—	15,	—	*Cyclope*	—	*Galop*


YC 01588
U.C. BERKELEY LIBRARIES
C006144797

